

VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE

BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHANALYSE DIRIGÉE PAR JEAN LAPLANCHE

Jean Laplanche et J.-B. Pontalis

Vocabulaire de la psychanalyse

Sous la direction de Daniel Lagache

Presses Universitaires de France

7e édition : 2e trimestre 1981 © Presses Universitaires de France, 1967 108, Bd Saint-Germain, 75006 Paris

Table des matières

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage.....	13
Avant-propos.....	18
Remerciements.....	22
Références et abréviations bibliographiques.....	23
A.....	31
Abréaction.....	31
Abstinence (règle d'—).....	34
Accomplissement de désir.....	36

Acte manqué.....	38
Acting out.....	39
Action spécifique.....	43
Activité – passivité.....	46
Affect.....	48
Agressivité.....	50
Allo-érotisme.....	57
Altération du moi.....	58
Ambivalence.....	60
Ambivalent, préambivalent, postambivalent.....	63
Amnésie infantile.....	64
Anaclitique (adj.).....	65
Anaclitique (dépression –).....	67
Anagogique (interprétation –).....	68
Analyse didactique.....	70
Analyse directe.....	73
Angoisse automatique.....	74
Angoisse devant un danger réel.....	75
Annulation (– rétroactive).....	76
Aphanisis.....	80
Appareil psychique.....	81
Après-coup (subst. m., adj. et adv.).....	82
Association.....	87
Attention (également) flottante.....	91
Auto-analyse.....	94
Auto-érotisme.....	97
Autoplastique – alloplastique.....	101
B.....	103
Bénéfice primaire et secondaire de la maladie.....	103
Besoin de punition.....	106
Bisexualité.....	109
« Bon » objet, « mauvais » objet.....	112
But (– pulsionnel).....	114

C.....	119
Ça (subst.).....	119
Cannibalique.....	123
Cas-limite.....	125
Cathartique (méthode -).....	126
Censure.....	128
Choix de la névrose.....	131
Choix d'objet (ou : choix objectal).....	132
Choix d'objet narcissique.....	133
Choix d'objet par étayage.....	136
Clivage de l'objet.....	137
Clivage du moi.....	138
Cloacale (théorie -).....	143
Complaisance somatique.....	144
Complexe.....	146
Complexe de castration.....	150
Complexe d'électre.....	156
Complexe d'infériorité.....	157
Complexe d'Œdipe.....	158
Complexe paternel.....	165
Composante pulsionnelle.....	165
Compulsion, compulsionnel.....	166
Compulsion de répétition.....	168
Condensation.....	172
Conflit psychique.....	174
Conforme au moi.....	180
Conscience (psychologique).....	181
Construction.....	188
Contenu latent.....	190
Contenu manifeste.....	191
Contre-investissement.....	192
Contre-transfert.....	195
Conversion.....	197

Couple d'opposés.....	200
D.....	202
Décharge.....	202
Défense.....	203
Déformation.....	209
(Dé)négation.....	209
Déni (– de la réalité).....	213
Déplacement.....	217
Désinvestissement.....	221
Désir.....	222
Détresse (état de –).....	225
Développement d'angoisse.....	227
Dynamique (adj.).....	228
E.....	230
Économique (adj.).....	230
Écran du rêve.....	235
Effroi.....	236
Égoïsme.....	237
Élaboration psychique.....	238
Élaboration secondaire.....	241
Énergie d'investissement.....	243
Énergie libre – énergie liée.....	243
Envie du pénis.....	248
Épreuve de réalité.....	251
Érogène.....	258
Érogénéité.....	258
Éros.....	259
Érotisme urétral (ou urinaire).....	262
État hypnoïde.....	264
Étayage.....	267
Expérience de satisfaction.....	271
F.....	274
Fantasme.....	274

Fantasmes originaires.....	282
Figurabilité (prise en considération de la –).....	286
Fixation.....	287
Forclusion.....	292
Formation de compromis.....	298
Formation de symptôme.....	299
Formation réactionnelle.....	300
Formation substitutive.....	304
Frayage.....	306
Frustration.....	307
Fuite dans la maladie.....	309
G.....	311
Génital (amour –).....	311
H.....	314
Hospitalisme.....	314
Hystérie.....	315
Hystérie d'angoisse.....	317
Hystérie de conversion.....	319
Hystérie de défense.....	320
Hystérie de rétention.....	322
Hystérie hypnoïde.....	323
Hystérie traumatique.....	323
I.....	326
Idéal du moi.....	326
Idéalisation.....	329
Identification.....	331
Identification à l'agresseur.....	337
Identification primaire.....	339
Identification projective.....	340
Identité de perception – identité de pensée.....	342
Imaginaire (s.m. et adj.).....	345
Imago.....	346
Inconscient.....	347

Incorporation.....	352
Inhibé(e) quant au but.....	354
Innervation.....	355
Instance.....	356
Instinct.....	357
Intellectualisation.....	359
Intérêt ou intérêt du moi.....	361
Intériorisation.....	363
Interprétation.....	364
Intrication – désintrication.....	368
Introjection.....	368
Introversion.....	371
Investissement.....	372
Isolation.....	378
J.....	381
Jugement de condamnation.....	381
L.....	384
Latence (période de –).....	384
Liaison.....	386
Libido.....	390
Libido du moi – libido d'objet.....	393
Libido narcissique.....	396
Libre association (méthode ou règle de –).....	397
M.....	400
Masculinité – féminité.....	400
Masochisme.....	402
Matériel (s. m.).....	404
Maternage.....	406
Mécanismes de défense.....	407
Mécanismes de dégagement.....	411
Métapsychologie.....	414
Mise en acte.....	416
Moi.....	418

Moi idéal.....	440
Moi-plaisir – moi-réalité.....	442
Motion pulsionnelle.....	446
N.....	448
Narcissisme.....	448
Narcissisme primaire, narcissisme secondaire.....	452
Négation.....	455
Neurasthénie.....	455
Neutralité.....	457
Névrose.....	459
Névrose actuelle.....	464
Névrose d'abandon.....	467
Névrose d'angoisse.....	469
Névrose de caractère.....	471
Névrose (ou syndrome) d'échec.....	475
Névrose de destinée.....	476
Névrose de transfert.....	478
Névrose familiale.....	481
Névrose mixte.....	483
Névrose narcissique.....	484
Névrose obsessionnelle.....	485
Névrose phobique.....	488
Névrose traumatique.....	488
O.....	494
Objet.....	494
Objet partiel.....	500
Objet transitionnel.....	502
Organisation de la libido.....	504
P.....	507
Paranoïa.....	507
Paranoïde (adj.).....	510
Paraphrénie.....	510
Pare-excitations.....	512

Parent(s) combiné(s).....	514
Pensées (latentes) du rêve.....	516
Perception-conscience (pc-cs).....	516
Perlaboration.....	517
Perversion.....	520
Phallique (femme ou mère -).....	525
Phallus.....	526
Phantasme.....	530
Phénomène fonctionnel.....	530
Plaisir d'organe.....	532
Plasticité de la libido.....	534
Position dépressive.....	536
Position paranoïde.....	538
Poussée (de la pulsion).....	541
Préconscient (s. et adj.).....	543
Prégénital.....	546
Préœdipien.....	548
Principe de constance.....	550
Principe de Nirvâna.....	560
Principe de plaisir.....	561
Principe de réalité.....	567
Principe d'inertie (neuronique).....	572
Processus primaire, processus secondaire.....	575
Projection.....	579
Psychanalyse.....	590
Psychanalyse contrôlée (ou : sous contrôle).....	593
Psychanalyse sauvage.....	594
Psychonévrose.....	596
Psychonévrose de défense.....	598
Psychose.....	599
Psychothérapie.....	604
Pulsion.....	604
Pulsion d'agression.....	609

Pulsion de destruction.....	611
Pulsion d'emprise.....	612
Pulsion partielle.....	617
Pulsions d'auto-conservation.....	619
Pulsions de mort.....	623
Pulsions de vie.....	634
Pulsions du moi.....	637
Pulsion sexuelle.....	643
Q.....	646
Quantum d'affect.....	646
R.....	648
Rationalisation.....	648
Réaction thérapeutique négative.....	650
Réalisation symbolique.....	653
Réalité psychique.....	654
Refoulement.....	656
Refoulement originaire.....	664
Règle fondamentale.....	666
Régression.....	669
Rejeton de l'inconscient.....	674
Relation d'objet.....	675
Renversement (d'une pulsion) dans le contraire.....	681
Réparation.....	683
Répétition.....	684
Représentant de la pulsion (α).....	685
Représentant psychique (α).....	687
Représentant-représentation (α).....	689
Représentation.....	692
Représentation-but.....	695
Représentation de chose, représentation de mot.....	697
Répression.....	699
Résistance.....	702
Restes diurnes.....	706

Retour du refoulé.....	708
Retournement sur la personne propre.....	710
Rêve diurne (rêverie).....	711
Roman familial.....	712
S.....	714
Sadisme.....	714
Sadisme – masochisme, sado-masochisme.....	715
Scène originaire.....	720
Scène primitive.....	722
Schizophrénie.....	723
Séduction (scène de –, théorie de la –).....	727
Sentiment de culpabilité.....	732
Sentiment d'infériorité.....	735
Série complémentaire.....	737
Sexualité.....	738
Signal d'angoisse.....	744
Somme d'excitation.....	746
Source de la pulsion.....	747
Souvenir-écran.....	750
Stade du miroir.....	752
Stade (ou organisation) génital(e).....	754
Stade libidinal.....	756
Stade oral.....	761
Stade phallique.....	763
Stade sadique-anal.....	766
Stade sadique-oral.....	768
Stase libidinale.....	769
Subconscient ou subconscience.....	770
Sublimation.....	772
Substitut.....	776
Surdétermination (ou détermination multiple).....	777
Surinterprétation.....	780
Surinvestissement.....	782

Surmoi (ou sur-moi).....	783
Symbole mnésique.....	787
Symbolique (s. m.).....	788
Symbolisme.....	790
Système.....	797
T.....	798
Technique active.....	798
Tendresse.....	801
Thanatos.....	802
Topique (s. f. et adj.).....	804
Trace mnésique.....	811
Transfert.....	815
Trauma ou traumatisme (psychique).....	826
Travail du deuil.....	833
Travail du rêve.....	835
U.....	838
Union – désunion (des pulsions).....	838
V-Z.....	843
Viscosité de la libido.....	843
Zone érogène.....	845
Zone hystérogène.....	846
Index Français des concepts analysés.....	849
Index Allemand des concepts analysés.....	855

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage

L'aversion contre la psychanalyse s'exprime parfois en sarcasmes visant son langage. Certes, les psychanalystes ne souhaitent pas l'emploi abusif ou intempestif de mots techniques masquant la confusion de la pensée. Mais comme les métiers et les sciences, la psychanalyse a besoin de mots qui lui soient propres. Méthode d'investigation et de traitement, théorie du fonctionnement normal et pathologique de l'appareil psychique, comment la nouveauté de ses découvertes et de ses conceptions se serait-elle formulée sans recourir à des termes nouveaux ? Qui plus est : de toute découverte scientifique, on peut dire qu'elle se forme non en se moulant sur le sens commun mais malgré ou contre le sens commun ; le scandale de la psychanalyse est moins la place qu'elle a faite à la sexualité que l'introduction de la fantasmagorie inconsciente dans la théorie du fonctionnement mental de l'homme aux prises avec le monde et avec lui-même ; la langue commune n'a pas de mots pour désigner des structures et des mouvements psychiques qui au regard du sens commun n'existent pas ; il a donc fallu inventer des mots dont le dénombrement – entre deux et trois cents – varie avec la rigueur de la lecture des textes et les critères de la technicité des termes. En dehors de la consultation des écrits psychanalytiques, peu de ressources pour saisir le sens de ces mots : des glossaires à la fin d'ouvrages didactiques, des définitions dans les vocabulaires ou dictionnaires de psychologie et de psychopathologie publiés depuis vingt à trente ans, mais pratiquement, peu ou pas d'instrument de travail spécial et complet ; l'entreprise

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage

la plus proche de celle-ci a été le *Handwörterbuch der Psychoanalyse*, par le Dr Richard F. Sterba, entreprise dont les circonstances arrêterent la rédaction à la lettre L et l'impression au terme « *Grössenwahn* ». « Je ne sais pas, m'a écrit le Dr Richard F. Sterba, si cela se rapporte à ma mégalomanie ou à celle de Hitler » ; le Dr Sterba a eu l'amabilité de m'envoyer les cinq fascicules publiés de cet ouvrage, rare sinon introuvable (Internationale Psychoanalytische Verlag, 1936-1937) ; citons encore un livre d'un tout autre esprit, recueil alphabétique de textes freudiens traduits en anglais et publié par Fodor et Gaynor en 1950 avec une préface de Theodor Reik (Fodor N. et Gaynor F., *Freud : Dictionary of Psychoanalysis*, préface de Theodor Reik, New York, Philosophical Library, 1950, xii + 208 pages).

La terminologie technique de la psychanalyse est pour le principal l'œuvre de Freud ; elle s'est enrichie en même temps que ses découvertes et sa pensée. Contrairement à ce qui est advenu dans l'histoire de la psychopathologie classique, Freud a peu emprunté au latin et au grec ; certes, il a recours à la psychologie, à la psychopathologie, à la neurophysiologie de son temps ; mais c'est surtout dans l'allemand qu'il va chercher ses mots et ses formules, puisant dans les ressources et les commodités que lui offre sa propre langue. Il arrive qu'une traduction fidèle soit difficile et que la terminologie analytique donne alors une impression insolite que la langue de Freud ne donne pas, sans que les ressources de la langue du traducteur soient toujours exploitées ; dans d'autres cas, c'est la simplicité de l'expression freudienne qui fait échapper sa technicité. La vraie difficulté n'est pas là, elle n'est qu'accessoirement d'ordre linguistique. Si Freud écrivain s'est montré inventif, il a été peu soucieux de la

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage

perfection de son vocabulaire. Sans énumérer les types de difficultés qui se rencontrent, on peut se borner à dire qu'il en est de la terminologie analytique comme de bien des langages ; la polysémie et les chevauchements sémantiques n'en sont pas absents ; plusieurs mots n'appellent pas toujours des idées très différentes.

On se bat donc avec des mots, mais non pour des mots. Derrière les mots, ce qu'il faut retrouver, ce sont des faits, des idées, c'est l'organisation conceptuelle de la psychanalyse. tâche que rendent laborieuse la longue et fertile évolution de la pensée de Freud comme l'ampleur d'une littérature dont les titres remplissent déjà neuf volumes de la bibliographie de Grinstein. De plus, comme les idées, avec les idées, les mots ne se bornent pas à naître, ils ont un destin ; certains tombent hors d'usage ou sont moins employés, cédant leur fréquence à d'autres qui répondent à de nouvelles orientations de la recherche et de la théorie. Cependant, l'essentiel de la terminologie freudienne a résisté au temps ; les innovations, d'ailleurs peu nombreuses, s'y sont implantées sans en altérer l'organisation et la couleur. Dès lors, un vocabulaire ne peut se limiter à des définitions distinguant les divers sens que les termes psychanalytiques ont pu revêtir ; il faut qu'un commentaire étayé de références et de citations justifie les propositions auxquelles on parvient. Un tel commentaire implique une consultation étendue de la littérature mais surtout la connaissance des écrits freudiens, puisque c'est bien dans les écrits freudiens que se trouvent les bases de la conceptualisation et de la terminologie et que les dimensions de la littérature défient les possibilités d'un chercheur isolé ou d'une équipe peu nombreuse. Ensuite, un tel vocabulaire ne peut reposer sur la seule érudition, il réclame des spécialistes

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage

familiers avec l'expérience psychanalytique. Cependant, une orientation au-delà des mots, vers les faits et vers les idées, ne doit pas faire tomber dans un dictionnaire de connaissances. Enfin, il s'agit de recenser des usages, de les éclairer les uns par les autres, d'en signaler les difficultés sans prétendre trancher, en n'innovant que peu, par exemple pour proposer des traductions plus fidèles. La méthode convenable est avant tout historico-critique, comme celle du *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie* d'André Lalande. Telles étaient les vues initiales lorsque vers 1937-1939 le projet d'un vocabulaire de la psychanalyse connut un commencement d'exécution. Les données recueillies furent perdues ; les circonstances, d'autres tâches, l'absence de documentation condamnèrent le projet au sommeil sinon à l'abandon, sommeil incomplet en ce sens que les préoccupations terminologiques ne furent pas absentes de divers travaux. Le réveil ne s'accomplit qu'en 1958, toujours dans l'esprit historico-critique du *Vocabulaire de la Philosophie* de Lalande bien qu'avec des modalités différentes.

Après quelque tâtonnement, les nécessités de la tâche et le désir d'aboutir trouvèrent une réponse dans la collaboration de J. Laplanche et de J.-B. Pontalis. La consultation de la littérature psychanalytique et la réflexion sur les textes, la rédaction des projets d'article, la révision de ces projets et leur mise au point terminale exigèrent d'eux près de huit années de travail, travail fécond, certes, mais aussi astreignant et parfois fastidieux. La plupart des projets d'articles furent lus et discutés entre nous, et je garde un vif souvenir de l'animation de ces entretiens au cours desquels la bonne entente ne craignait pas les divergences de vues et ne nuisait en rien à une rigueur sans concessions. Sans

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage

L'effort de « pionniers » de Laplanche et de Pontalis, le projet conçu vingt ans plus tôt ne serait pas devenu ce livre.

Au cours de ces années de labeur, surtout des dernières, l'orientation de l'ouvrage n'a pas été sans changer, signe non de faiblesse mais de vitalité. C'est ainsi que Laplanche et Pontalis ont de plus en plus centré leur recherche et leur réflexion sur les écrits freudiens, recourant volontiers aux premiers textes psychanalytiques et au [Projet d'une psychologie scientifique](#) de 1895, lequel venait d'être publié. La plus grande importance accordée à la naissance des idées et des termes n'a cependant pas diminué le souci de leur destin et de leur portée. Le *Vocabulaire de la Psychanalyse* porte ainsi la marque personnelle de Laplanche et de Pontalis sans trahir les principes qui inspiraient le projet initial d'un tel ouvrage.

Son but a été et reste de répondre à un besoin, à une nécessité ressentie par nous, reconnue par d'autres, rarement méconnue. On souhaite qu'il soit *utile*, qu'il devienne un instrument de travail pour les chercheurs et les étudiants en psychanalyse comme pour d'autres spécialistes ou pour les curieux. Quelque peine et quelque conscience que l'on ait données à sa confection, les lecteurs informés, attentifs et exigeants y découvriront sans doute des lacunes, des erreurs de fait ou d'interprétation ; si ces lecteurs communiquent leurs critiques, elles ne seront pas perdues mais accueillies avec chaleur, étudiées avec intérêt. Par ailleurs, l'objet, le contenu et la forme du *Vocabulaire* ne semblent pas empêcher sa traduction en d'autres langues. Remarques, critiques, traductions répondront à une seconde ambition :

Préface : raisons et histoire de cet ouvrage
que le *Vocabulaire de la Psychanalyse* soit non seulement un
« instrument de travail » mais un « document de travail ».
D. L.

Avant-propos

Le présent ouvrage porte sur les principaux concepts de la psychanalyse ; il implique un certain nombre de choix :

1° Dans la mesure où la psychanalyse a renouvelé la compréhension de la plupart des phénomènes psychologiques et psychopathologiques, voire celle de l'homme en général, on pourrait, dans un manuel alphabétique qui se proposerait de couvrir l'ensemble des apports psychanalytiques, traiter non seulement de la libido et du transfert, mais de l'amour et du rêve, de la délinquance ou du surréalisme. Notre intention a été toute différente : nous avons délibérément choisi d'analyser l'appareil notionnel de la psychanalyse, à savoir l'ensemble des concepts qu'elle a progressivement élaborés pour rendre compte de ses découvertes spécifiques. Ce *Vocabulaire* envisage, non pas tout ce que veut expliquer la psychanalyse, mais plutôt ce qui lui sert à expliquer.

2° La psychanalyse est née il y a maintenant près de trois quarts de siècle. Le « mouvement » psychanalytique a connu une histoire longue et tourmentée, des groupes d'analystes se sont créés dans de nombreux pays où la diversité des facteurs culturels n'a pu manquer de retentir

sur les conceptions elles-mêmes. Plutôt que de recenser la multiplicité au moins apparente des emplois à travers le temps et l'espace, nous avons préféré ressaisir, dans leur originalité propre, les notions, souvent affadies, obscurcies, et attacher de ce fait une importance privilégiée au moment de leur découverte.

3° Ce parti pris nous a conduits à nous référer pour l'essentiel à l'œuvre fondatrice de Sigmund Freud. Une enquête, même partielle, menée à travers la masse imposante de la littérature psychanalytique ne fait que vérifier à quel point la très grande majorité des concepts qu'elle utilise trouve son origine dans les écrits freudiens. En ce sens aussi, notre *Vocabulaire* se différencie d'une entreprise d'intention encyclopédique.

Ce même souci de retrouver les apports conceptuels fondamentaux implique que soient pris en considération d'autres auteurs que Freud. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que nous avons présenté un certain nombre de concepts introduits par Melanie Klein.

4° Dans le champ de la psychopathologie, notre choix a été guidé par trois principes :

a) Définir les termes créés par la psychanalyse, que leur usage se soit maintenu (ex. : *névrose d'angoisse*) ou non (ex. : *hystérie de rétention*) ;

b) Définir les termes employés par la psychanalyse dans une acception qui diffère ou qui a pu différer de l'acception psychiatrique généralement admise (ex. : *paranoïa, paraphrénie*) ;

c) Définir les termes qui ont bien la même acception en psychanalyse qu'en clinique psychiatrique mais qui ont une valeur axiale dans la nosographie analytique ; par exemple : *névrose, psychose, perversion*. Nous tenions en effet à

fournir au moins des repères au lecteur peu familiarisé avec la clinique.

Les articles sont présentés dans un ordre alphabétique. Pour marquer les relations existant entre les différentes notions, nous avons recouru à deux conventions : l'expression *voir ce terme* signifie que la question envisagée est aussi abordée ou traitée, souvent plus complètement, dans l'article auquel il est fait renvoi ; l'astérisque* indique simplement que le terme auquel il est accolé est défini dans le *Vocabulaire*. Nous aimerions ainsi inviter le lecteur à établir lui-même des relations significatives entre les notions et à s'orienter dans les réseaux d'associations de la langue psychanalytique. Nous pensons par là avoir évité un double écueil : l'arbitraire auquel risquerait de conduire une classification purement alphabétique, l'écueil, plus fréquent, du dogmatisme lié aux exposés d'allure hypothético-déductive. Nous souhaitons que puissent ainsi apparaître des séries, des relations internes, des « points nodaux » différents de ceux sur quoi s'appuient les présentations systématiques de la doctrine freudienne.

Chaque terme est l'objet d'une définition et d'un commentaire. La *définition* tente de ramasser l'acceptation de la notion, telle qu'elle ressort de son usage rigoureux dans la théorie psychanalytique. Le *commentaire* représente la partie critique et l'essentiel de notre étude. La méthode que nous y appliquons pourrait être définie par trois termes : histoire, structure et problématique. Histoire : sans nous astreindre à un ordre de présentation rigoureusement chronologique, nous avons voulu, pour chaque concept, indiquer ses origines et les principales étapes de son évolution. Une telle recherche de l'origine n'a pas,

selon nous, un intérêt de simple érudition : on est frappé de voir les concepts fondamentaux s'éclairer, retrouver leurs arêtes vives, leurs contours, leurs articulations réciproques, lorsqu'on les confronte à nouveau aux expériences qui leur ont donné naissance, aux problèmes qui ont jalonné et infléchi leur évolution.

Cette recherche historique, si elle est présentée isolément pour chaque concept, renvoie évidemment à l'histoire de l'ensemble de la pensée psychanalytique. Elle ne peut donc manquer de prendre en considération la situation de tel élément par rapport à la structure où il se situe. Parfois, cette fonction semble facile à repérer, elle est explicitement reconnue dans la littérature psychanalytique. Mais souvent, les correspondances, les oppositions, les relations, si indispensables soient-elles pour saisir un concept dans son originalité, ne sont qu'implicites : pour prendre des exemples particulièrement éloquents, l'opposition entre « pulsion » et « instinct », nécessaire à l'intelligence de la théorie psychanalytique, n'est nulle part formulée chez Freud ; l'opposition entre « choix d'objet par étayage » et « choix d'objet narcissique », si elle est reprise par la plupart des auteurs, n'est pas souvent mise en relation avec ce qui l'éclaire chez Freud : l'« étayage » des « pulsions sexuelles » sur les fonctions d'« auto-conservation » ; l'articulation entre « narcissisme » et « auto-érotisme », qui seule permet de situer ces deux notions, a rapidement perdu sa netteté première, et ceci chez Freud lui-même. Certains phénomènes structuraux, enfin, sont beaucoup plus déconcertants : il n'est pas exceptionnel, dans la théorie psychanalytique, que la fonction de certains concepts ou groupes de concepts se trouve, à une étape ultérieure, transférée à d'autres éléments du système. Seule une

interprétation peut permettre de retrouver, à travers de telles permutations, certaines structures permanentes de la pensée et de l'expérience psychanalytiques.

Notre commentaire a tenté, à propos des notions principales qu'il rencontrait, d'en lever ou tout au moins d'en éclairer les ambiguïtés, d'en expliciter éventuellement les contradictions ; il est rare que celles-ci ne débouchent pas sur une problématique susceptible d'être retrouvée au niveau de l'expérience même.

D'un point de vue plus modeste, cette discussion nous a permis de mettre en évidence un certain nombre de difficultés proprement terminologiques et de faire quelques propositions destinées à fixer la terminologie de langue française qui manque encore trop souvent de cohérence.

En tête de chaque article, nous indiquons les *équivalents* en langue allemande (D.), anglaise (En.), espagnole (Es.), italienne (I.), portugaise (P.).

Les notes et références sont placées en fin de chaque article. Les *notes* sont appelées par des lettres grecques, les *références* par des chiffres.

Les passages cités, ainsi que les titres des ouvrages auxquels il est fait référence dans le cours du texte, ont été traduits par les auteurs.

J. L. et J.-B. P.

Remerciements

Merci à tous ceux qui ont exprimé leur intérêt pour cet ouvrage et contribué à son élaboration.

Le *Vocabulaire allemand-anglais*, republié en 1943 par Alix Strachey, a été pour nous, de longue date, un instrument de travail des plus utiles bien que mince. Mais comment rendre hommage à la « *Standard Edition des Œuvres Psychologiques Complètes de Sigmund Freud* », traduites et publiées sous la direction du Pr James Strachey, avec la collaboration d'Anna Freud et l'assistance d'Alix Strachey et Alan Tyson, sinon en disant l'intérêt avec lequel chacun de ses volumes a été accueilli ? Les traductions et les notices, l'appareil critique, les index font de cette grande œuvre une incomparable source de références pour la recherche.

En ce qui concerne le choix des équivalents étrangers, le *Vocabulaire de la Psychanalyse* a encore bénéficié du concours du Dr Angel Garma, du Dr Fidias R. Cesio et du Dr Marie Langer pour les équivalents espagnols : de celui du Dr Elvio Fachinelli (Milan), traducteur italien de Freud, assisté de M. Michel David, lecteur de français à l'Université de Padoue, pour les équivalents italiens ; de celui de Mme Elza Ribeiro Hawelka et du Dr Durval Marcondes pour les équivalents portugais.

Du début à la fin, Mme Elza Ribeiro Hawelka, collaboratrice technique près la Chaire de Psychologie Pathologique (Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Paris, Sorbonne) a été une aide dévouée, remarquable par sa diligence, son soin, son expérience de plusieurs langues. Un même dévouement a été témoigné par Mlle Françoise

Laplanche, depuis le printemps de 1965 et, depuis janvier 1966, par Mlle Évelyne Chatellier, collaboratrice technique au Centre National de la Recherche Scientifique, attachée au Laboratoire de Psychologie Pathologique.

L'ouvrage a ainsi reçu l'appui direct et surtout indirect de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris (Sorbonne) et du Centre National de la Recherche Scientifique.

Nous ne pouvons oublier l'accueil encourageant que les Éditeurs, aux Presses Universitaires de France, ont fait dès 1959 au projet d'un *Vocabulaire de la Psychanalyse*, bon accueil qui ne s'est pas démenti lorsque les dimensions de l'ouvrage ont atteint presque le double des prévisions initiales.

Références et abréviations bibliographiques

Les références bibliographiques figurent à la fin de chaque article. On trouvera ci-dessous l'explication des abréviations utilisées.

I. – Œuvres de Freud

Q.W. ... *Gesammelte Werke*, 18 vol., Londres, Imago, 1940-1952.

Références et abréviations bibliographiques

S.E..... *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, éd. par James Strachey, 24 vol., Londres, Hogarth Press, 1953-1966.

Dans le cas particulier de 1887-1902 : *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, et de 1895 : [Entwurf einer Psychologie](#) :

All.. .. renvoie à *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, Briefe an Wilhelm Fliess, Abhandlungen und Notizen aus den Jahren 1887-1902*, Londres, Imago, 1950 ;

Angl... renvoie à *The origins of Psychoanalysis*, Londres, Imago, 1954.

Fr..... Comme il n'existe pas d'édition française d'œuvres complètes, nous avons dû nous contenter de renvoyer aux traductions françaises existantes. Nous en donnons ci-après la liste, avec le titre des divers volumes ou des revues dans lesquels elles figurent :

1887-1902 *Aus den Anfängen der Psychoanalyse (La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans)*, Paris, P.U.F., 1956.

1893 *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene*, en coll. avec J. Breuer ([Les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques](#)), in [Études sur l'hystérie](#), Paris, P.U.F., 1956, pp. 1-13.

1895 *Studien über Hysterie ([Études sur l'hystérie](#))*, en coll. avec J. Breuer, Paris, P.U.F., 1956.

1895 *Entwurf einer Psychologie ([Esquisse d'une psychologie scientifique](#))*, in *La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 307-396.

1900 *Die Traumdeutung ([L'interprétation des rêves](#))*, Paris, P.U.F., 1967 (nouv. éd. augmentée).

1901 *Über den Traum ([Le rêve et son interprétation](#))*, Paris, Gallimard, 1925.

Références et abréviations bibliographiques

1901 *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* ([Psychopathologie de la vie quotidienne](#)), Paris, Payot, 1948.

1904 *Die Freudsche psychoanalytische Methode* ([La méthode psychanalytique de Freud](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 1-8.

1904 *Über Psychotherapie* ([De la psychothérapie](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 9-22.

1905 *Bruchstück einer Hysterie-Analyse* ([Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora](#)), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, pp. 1-91.

1905 *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* ([Trois essais sur la théorie de la sexualité](#)), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1962.

1905 *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* ([Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient](#)), Paris, Gallimard, 1953.

1906 *Tatbestandsdiagnostik und Psychoanalyse* ([La psychanalyse et l'établissement des faits en matière judiciaire par une méthode diagnostique](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 43-58.

1907 *Der Wahn und die Träume in W. Jensens « Gradiva »* ([Délires et rêves dans la « Gradiva » de Jensen](#)), Paris, Gallimard, 1949.

1907 *Zwangshandlungen und Religionsübungen* ([Actes obsédants et exercices religieux](#)), in *L'avenir d'une illusion*, Paris, Denoël & Steele, 1932, pp. 157-183.

1908 *Der Dichter und das Phantasieren* ([La création littéraire et le rêve éveillé](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 69-82.

Références et abréviations bibliographiques

1909 *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben* ([Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans : Le petit Hans](#)), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, pp. 93-198.

1909 *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose* ([Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : L'homme aux rats](#)), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, pp. 199-261.

1909 *Über Psychoanalyse*, rééd. sous le titre [Cinq leçons sur la psychanalyse](#), à la suite de [Psychologie collective et analyse du moi](#), Paris, Payot, 1950, pp. 117-177.

1910 *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens : I. Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne* ([Contribution à la psychologie de la vie amoureuse : I. D'un type particulier de choix objectal chez l'homme](#)), in *R.F.P.*, 1936, 9, n° 1, pp. 2-10.

1910 *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie* ([Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 23-34.

1910 *Über « wilde » Psychoanalyse* ([À propos de la psychanalyse dite « sauvage »](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 35-42.

1910 *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* ([Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci](#)), Paris, Gallimard, 1927.

1910 *Über den Gegensinn der Urworte* ([Des sens opposés dans les mots primitifs](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 59-68.

1911 *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)* ([Remarques psychanalytiques sur](#)

Références et abréviations bibliographiques

l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) : Le Président Schreber), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, pp. 263-324.

1911 *Die Handhabung der Traumdeutung in der Psychoanalyse (Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse)*, in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 43-49.

1912 *Zur Dynamik der Übertragung (La dynamique du transfert)*, in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 50-60.

1912 *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens : II. Über die allgemeinste Erniedrigung des Lislebestehens (Contribution à la psychologie de la vie amoureuse : II. Considérations sur le plus commun des ravalements de la vie amoureuse)*, in *R.F.P.*, 1936, IX, n° 1, pp. 10-21.

1912 *Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung (Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique)*, in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 61-71.

1912 *Einige Bemerkungen über den Begriff des Unbewussten in der Psycho-analyse (Quelques observations sur le concept d'inconscient en psychanalyse)*, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, pp. 9-24.

1912 *Totem und Tabu (Totem et tabou)*, Paris, Payot, 1947.

1913 *Zur Einleitung der Behandlung (Le début du traitement)*, in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 80-104.

1913 *Die Disposition zur Zwangsneurose (La prédisposition à la névrose obsessionnelle)*, in *R.F.P.*, 1929, 3, n° 3, pp. 437-447.

Références et abréviations bibliographiques

1914 *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* ([Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique](#)), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1936 (1re éd.), pp. 266-320.

1914 *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten* ([Remémoration, répétition et élaboration](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 105-115.

1915 *Triebe und Tribschicksale* ([Les pulsions et leurs destins](#)), in [Métapsychologie](#), Paris, Gallimard, 1952, pp. 25-66.

1915 *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia* ([Un cas de paranoïa qui contredisait la théorie psychanalytique de cette affection](#)), in *R.F.P.*, 1935, 8, n° 1, pp. 2-11.

1915 *Die Verdrängung* ([Le refoulement](#)), in [Métapsychologie](#), Paris, Gallimard, 1952, pp. 67-90.

1915 *Das Unbewusste* ([L'inconscient](#)), in [Métapsychologie](#), Paris, Gallimard, 1952, pp. 91-161.

1915 *Bemerkungen über die Übertragungsliebe* ([Observations sur l'amour de transfert](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 116-130.

1915 *Zeitgemässes über Krieg und Tod* ([Considérations actuelles sur la guerre et la mort](#)), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 219-250.

1916 *Einige Charaktertypen aus der psychoanalytischen Arbeit* ([Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse](#)), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, pp. 105-136.

Références et abréviations bibliographiques

1916-1917 *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* ([Introduction à la psychanalyse](#)), Paris, Payot, 1951.

1917 *Über Triebumsetzungen insbesondere der Analerotik* ([Sur les transformations des pulsions, particulièrement dans l'érotisme anal](#)), in R.F.P., 1928, 2, n° 4, pp. 609-616.

1917 *Trauer und Melancholie* ([Deuil et mélancolie](#)), in [Métopsychologie](#), Paris, Gallimard, 1952, pp. 189-222.

1917 *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre* ([Complément métapsychologique à la doctrine des rêves](#)), in [Métopsychologie](#), Paris, Gallimard, 1952, pp. 162-188.

1917 *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse* ([Une difficulté de la psychanalyse](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 137-147.

1917 *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens : III. Das Tabu der Virginität* ([Contribution à la psychologie de la vie amoureuse : III. Le tabou de la virginité](#)), in R.F.P., 1933, 6, n° 1, pp. 2-17.

1918 *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose* ([Extrait de l'histoire d'une névrose infantile : L'homme aux loups](#)), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, pp. 325-420.

1918 *Wege der psychoanalytischen Therapie* ([Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique](#)), in *De la technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, pp. 131-141.

1919 « Ein Kind wird geschlagen » ([« On bat un enfant »](#)), in R.F.P., 1933, 6, n° 3-4, pp. 274-297.

1919 *Das Unheimliche* ([L'inquiétante étrangeté](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 163-211.

Références et abréviations bibliographiques

1920 *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität* ([Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine](#)), in R.F.P., 1933, 6, n° 2, pp. 130-154.

1920 *Jenseits des Lustprinzips* ([Au-delà du principe de plaisir](#)), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 5-75.

1921 *Massenpsychologie und Ich-Analyse* ([Psychologie collective et analyse du moi](#)), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 76-162.

1922 *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität* ([De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité](#)), in R.F.P., 1932, 5, n° 3, pp. 391-401.

1923 *Das Ich und das Es* (sous le titre : [Le moi et le soi](#)), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 163-218.

1923 *Eine Teufelsneurose im siebzehnten Jahrhundert* ([Une névrose démoniaque au XVIIe siècle](#)), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, pp. 213-254.

1924 *Das Ökonomische Problem des Masochismus* ([Le problème économique du masochisme](#)), in R.F.P., 1928, 2, n° 2, pp. 211-223.

1924 *Der Untergang des Ödipuskomplexes* ([Le déclin du complexe d'Édipe](#)), in R.F.P., 1934, 7, n° 3, pp. 394-399.

1925 *Die Verneinung* ([La négation](#)), in R.F.P., 1934, 7, n° 2, pp. 174-177.

1925 *Selbstdarstellung* ([Ma vie et la psychanalyse](#)), Paris, Gallimard, 1949.

1926 *Die Frage der Laienanalyse* (sous le titre : [Psychanalyse et médecine](#)), in [Ma vie et la psychanalyse](#), Paris, Gallimard, 1949, pp. 117-239.

Références et abréviations bibliographiques

1926 *Hemmung, Symptom und Angst* ([Inhibition, symptôme et angoisse](#)), Paris, P.U.F., 1965 (nouv. éd.).

1927 *Die Zukunft einer Illusion* ([L'avenir d'une illusion](#)), Paris, P.U.F., 1971 (nouv. éd.).

1930 *Das Unbehagen in der Kultur* ([Malaise dans la civilisation](#)), Paris, P.U.F., 1971 (nouv. éd.).

1932 *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* ([Nouvelles conférences sur la psychanalyse](#)), Paris, Gallimard, 1936.

1937 *Die endliche und die unendliche Analyse* ([Analyse terminée et analyse interminable](#)), in R.F.P., 1938-1939, 10-11, n° 1, pp. 3-38.

1938 *Abriss der Psychoanalyse* ([Abrégé de psychanalyse](#)), Paris, P.U.F., 1950.

1939 *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* ([Moïse et le monothéisme](#)), Paris, Gallimard, 1948.

II. – Autres auteurs

Karl Abraham. Nous renvoyons à l'édition française (Fr.) des *Œuvres complètes* en 2 vol., Paris, Payot, 1965-1966.

Joseph Breuer. Dans les *Studien über Hysterie* ([Études sur l'hystérie](#), 1895) publiées avec S. Freud, J. Breuer est l'auteur de deux chapitres : « *Fräulein Anna O.* (Mademoiselle Anna O.), « *Theoretisches* » (Considérations théoriques).

Pour ces textes, All. renvoie à l'édition originale des *Studien über Hysterie*, Leipzig und Wien, Deuticke, 1895 ; S.E. renvoie à la *Standard Edition* ; Fr. renvoie aux [Études sur l'hystérie](#), Paris, P.U.F., 1956.

Sandor Ferenczi. Nous renvoyons aux trois volumes de langue anglaise, Londres, Hogarth Press : *First Contr.* : *First contributions to psycho-analysis*, 1952 ;

Références et abréviations bibliographiques

Further Contr. : *Further contributions to the theory and technique of psycho-analysis*, 1950 ; Final Contr. : *Final contributions to the problems and methods of psycho-analysis*, 1955.

Melanie Klein, *Contributions : Contributions to Psycho-analysis*, Londres, Hogarth Press, 1950.

Klein (M.), Heimann (P.), Isaacs (J.), Riviere (J.), *Developments : Developments in Psycho-analysis*, Londres, Hogarth Press, 1952.

III. – Revues et recueils

Bul. Psueho. : *Bulletin de Psychologie* édité par le groupe d'études de Psychologie de l'Université de Paris.

I.J.P. : *International Journal of Psycho-analysis*.

Psa. Read. : *The psycho-analytic reader*, édit. par Robert Fliess, Londres, Hogarth Press, 1950.

Psycho-analytic Study of the child, New York, I.U.P.

R F.P. : *Revue française de Psychanalyse*.

A

Abréaction

= *D.* : Abreagieren. – *En.* : abreaction. – *Es.* : abreacción.
– *I.* : abreazione. – *P.* : abreação.

• **Décharge émotionnelle par laquelle un sujet se libère de l' affect * attaché au souvenir d'un événement traumatique, lui permettant ainsi de ne pas devenir ou rester pathogène. L'abréaction, qui peut être provoquée au cours de la psychothérapie, notamment sous hypnose, et produire alors un effet de catharsis *, peut aussi survenir de manière spontanée, séparée du traumatisme initial par un intervalle plus ou moins long.**

■ La notion d'abréaction ne peut se comprendre que si l'on se réfère à la théorie de Freud concernant la genèse du symptôme hystérique, tel qu'il l'avait exposé dans Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques (*Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene*, 1893) (1 a) (α). La persistance de l'affect qui se rattache à un souvenir dépend de plusieurs facteurs : le plus important parmi ceux-ci est lié à la façon dont le sujet a réagi à un événement donné. Cette *réaction* peut être constituée par des réflexes volontaires ou involontaires, aller des pleurs jusqu'à la vengeance. Si une telle réaction est

suffisamment importante, une grande part de l'affect rattaché à l'événement disparaît. Si cette réaction est réprimée (*unterdrückt*), l'affect reste lié au souvenir.

L'abréaction est ainsi la voie normale qui permet au sujet de réagir à un événement et d'éviter que celui-ci ne garde un quantum d'affect* trop important. Il faut cependant que cette réaction soit « adéquate » pour qu'elle puisse avoir un effet cathartique.

L'abréaction peut être spontanée, c'est-à-dire suivre l'événement à un intervalle assez rapproché pour empêcher que son souvenir soit chargé d'un affect trop important pour qu'il devienne pathogène. Ou encore l'abréaction peut être secondaire, provoquée par la psychothérapie cathartique qui permet au malade de se remémorer et d'objectiver par la parole l'événement traumatique et de le libérer ainsi du quantum d'affect qui le rendait pathogène. Freud en effet note dès 1895 : « C'est dans le langage que l'homme trouve un substitut à l'acte, substitut grâce auquel l'affect peut être *abréagi* presque de la même manière » (1 b).

Une abréaction massive n'est pas la seule façon dont un sujet peut se débarrasser du souvenir d'un événement traumatique : le souvenir peut être intégré dans une série associative qui permet la correction de l'événement, sa remise en place. Dès les Études sur l'hystérie (*Studien über hysterie*, 1895), Freud décrit parfois comme un processus d'abréaction un véritable travail de remémoration et d'élaboration psychique où le même affect se trouve ravivé corrélativement au souvenir des différents événements qui l'ont suscité (1 e).

L'absence d'abréaction a pour effet de laisser subsister à l'état inconscient et isolé du cours normal de la pensée des groupes de représentations qui sont à l'origine des

symptômes névrotiques : « Les représentations devenues pathogènes conservent leur activité parce qu'elles ne sont pas soumises à l'usure normale par l'abréaction et parce que leur reproduction dans les états associatifs libres est impossible » (1 d).

Breuer et Freud s'attachent à distinguer les différentes sortes de conditions qui ne permettent pas au sujet d'abréagir. Certaines seraient liées non pas à la nature de l'événement mais à l'état psychique que celui-ci rencontre chez le sujet : effroi, auto-hypnose, état hypnoïde* ; d'autres sont liées à des circonstances, généralement de nature sociale, qui obligent le sujet à retenir ses réactions. Enfin, il peut s'agir d'un événement que « ... le malade voulut oublier et qu'il refoula, inhiba, réprima intentionnellement hors de sa pensée consciente » (1 e). Ces trois sortes de conditions définissent les trois types d'hystérie : hystérie hypnoïde*, hystérie de rétention*, hystérie de défense*. On sait que Freud dès après la publication des Études sur l'hystérie ne retiendra plus que cette dernière forme.



L'accent mis exclusivement sur l'abréaction dans l'efficacité psychothérapique caractérise avant tout la période dite de la méthode cathartique. Cependant la notion reste présente dans la théorie de la cure psychanalytique, pour des raisons de fait (présence dans toute cure, à des degrés divers selon les types de malades, de manifestations de décharge émotionnelle) et pour des raisons de fond dans la mesure où toute théorie de la cure prend en considération non seulement la *remémoration* mais la *répétition*. Des notions comme celles de transfert*, de perlaboration*, de mise en acte*, impliquent toutes une

référence à la théorie de l'abréaction en même temps qu'elles conduisent à des conceptions de la cure plus complexes que celles de la pure et simple liquidation de l'affect traumatisant.

▲ (α) Le néologisme *abreagieren* semble avoir été forgé par Breuer et Freud à partir du verbe *reagieren* employé transitivement et du préfixe *ab* qui comporte diverses significations, notamment distance dans le temps, fait de se séparer, diminution, suppression, etc.

(1) Breuer (J.) et Freud (S.), a) Cf. G.W., I, 81-9 ; S.E., II, 3-10 ; Fr., 1-7. – b) G.W., I, 87 ; S.E., II, 8 ; Fr., 5-6. – c) G.W., I, 223-4 ; S.E., II, 158 ; Fr., 125. – d) G.W., I, 90 ; S.E., II, 11 ; Fr., 8. – e) G.W., I, 89 ; S.E., II, 10 ; Fr., 7.

Abstinence (règle d'–)

= D. : Abstinenz (Grundsatz der –). – En. : abstinence (rule of –). – Es. : abstinencia (régla de–). – I. : astinenza (regoladi –). – P. : abstinência (regrade–)

• ***Règle de la pratique analytique selon laquelle la cure doit être menée de telle façon que le patient trouve le moins possible de satisfactions substitutives à ses symptômes. Il implique pour l'analyste le précepte de se refuser à satisfaire les demandes du patient et à remplir effectivement les rôles que celui-ci tend à lui imposer. La règle d'abstinence peut, en certains cas et en certains moments de la cure, se spécifier dans des consignes concernant des comportements répétitifs du sujet qui entravent le travail de remémoration et d'élaboration.***

■ La justification de cette règle est d'ordre essentiellement économique. L'analyste doit éviter que les quantités de libido libérées par la cure ne se réinvestissent immédiatement sur des objets extérieurs ; elles doivent être le plus possible transférées dans la situation analytique. L'énergie libidinale s'y trouve liée par le transfert et toute possibilité de décharge autre que l'expression verbale lui est refusée.

Du point de vue dynamique, le ressort de la cure a son origine dans l'existence d'une souffrance par frustration ; or celle-ci tend à s'atténuer à mesure que les symptômes font place à des comportements substitutifs plus satisfaisants. Il importerait donc de maintenir ou de rétablir la frustration pour éviter la stagnation de la cure.

La notion d'abstinence est implicitement liée au principe même de la méthode analytique en tant que celle-ci fait de l'interprétation son acte fondamental au lieu de satisfaire les exigences libidinales du patient. On ne s'étonnera pas que ce soit à propos d'une demande particulièrement pressante, celle inhérente à l'amour de transfert, que Freud aborde explicitement, en 1915, la question de l'abstinence : « Je veux poser cette règle qu'il faut chez les malades maintenir besoins et aspirations comme des forces poussant au travail et au changement et se garder de les faire taire par des succédanés » (1).

C'est avec Ferenczi que les problèmes techniques posés par l'observance de la règle d'abstinence devaient venir au premier plan des discussions analytiques. Ferenczi préconisait dans certains cas des mesures tendant à pourchasser les satisfactions substitutives trouvées par le patient dans la cure et en dehors d'elle. Freud, dans son

adresse terminale au Congrès de Budapest (1918), approuvait dans leur principe ces mesures et en donnait une justification théorique : « Quelque cruel que cela puisse sembler, nous devons veiller à ce que la souffrance du malade ne disparaisse pas prématurément de façon marquée. Au cas où, les symptômes s'étant désagrégés et ayant perdu leur valeur, cette souffrance a été atténuée, nous sommes obligés de la recréer en un autre lieu sous la forme d'une privation pénible » (2).

Pour éclaircir la discussion toujours actuelle autour de la notion d'abstinence, il semble qu'il y aurait intérêt à distinguer nettement entre d'une part l'abstinence comme règle que s'impose l'analyste – simple conséquence de sa neutralité – et d'autre part les mesures actives par lesquelles on demande au patient de se maintenir lui-même dans un certain état d'abstinence. De telles mesures vont d'interprétations dont le caractère insistant peut équivaloir à une injonction jusqu'aux interdictions formelles. Celles-ci, si elles ne visent pas à interdire au patient tout rapport sexuel, portent généralement sur certaines activités sexuelles (perversions) ou certains agissements de caractère répétitif qui semblent paralyser le travail analytique. C'est sur le recours à de telles mesures actives que la plupart des analystes se montrent très réservés, soulignant notamment que l'analyste risque alors de justifier son assimilation à une autorité répressive.

(1) Freud (S.). *Bemerkungen über die Übertragungsliebe*, 1915. G.W., X, 313 ; S.E., XII, 165 ; Fr., 122-3.

(2) Freud (S.). *Wege der psychoanalytischen Therapie*, 1918. G.W., XII, 188 ; S.E., XVII, 163 Fr. 136.

Accomplissement de désir

= *D.* : Wunscherfüllung. – *En.* : wish-fulûlment. – *Es.* : realizaci3n de deseo. – *I.* : appagamento di desiderio. – *P.* : realizaç3o de desejo.

• **Formation psychologique dans laquelle le désir est imaginaiement présenté comme réalisé. Les productions de l'inconscient (rêve, sympt3me et par excellence le fantasme) sont des accomplissements de désir où le désir s'exprime sous une forme plus ou moins déguisée.**

■ Il ne saurait être ici question d'exposer la théorie psychanalytique du rêve dont on sait que la proposition essentielle – *le rêve est un accomplissement de désir* – apparaît à Freud comme le signe inaugural de sa découverte (α). Il s'est attaché dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), à prouver l'universalité de cette proposition et à la vérifier dans tous les cas qui lui apportent un démenti apparent (rêves d'angoisse, de punition, etc.). Rappelons que dans [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), le problème de la répétition des rêves d'accident dans la névrose traumatique conduit Freud à mettre en question la fonction du rêve comme accomplissement de désir et à chercher au rêve une fonction plus originaire (1) (voir : [Compulsion de répétition](#) ; [Liaison](#)).

L'analogie entre rêve et sympt3me s'impose d'emblée à Freud ; il la note dès 1895 (2 a) et en comprend toute la portée après [L'interprétation du rêve](#). Soit, par exemple, ces lignes adressées à W. Fliess : « Ma dernière généralisation tient bon et semble vouloir progresser à l'infini. Ce n'est pas seulement le rêve qui est un

accomplissement de désir mais aussi l'accès hystérique. C'est exact pour le symptôme hystérique et sans doute aussi pour tous les faits névrotiques, ce que j'avais déjà reconnu (β) dans le délire aigu » (2 b).

On notera que l'idée selon laquelle le rêve accomplit un désir est présentée par Freud sous la forme d'une locution substantive ; c'est ainsi que le lecteur rencontre des formules comme : deux accomplissements de désir se retrouvent dans le contenu latent de tel rêve, etc. Le terme d'accomplissement de désir prend de ce fait une valeur autonome comme s'il ne désignait pas seulement une fonction du rêve mais une structure interne de celui-ci susceptible d'entrer en combinaison avec une autre. En ce sens, il devient pratiquement synonyme de fantasme*.

Cette remarque conduit à mettre l'accent sur le fait qu'aucune production de l'inconscient ne peut être dite accomplir un désir ; chacune apparaît comme le résultat d'un conflit et d'un compromis : « Un symptôme hystérique ne se produit que là où deux accomplissements de désirs opposés, dont chacun trouve sa source dans un système psychique différent, viennent concourir dans une expression unique » (3).



L'expression anglo-saxonne de *wishful thinking* qui correspond à la locution française de la langue courante : « prendre ses désirs pour des réalités », se réfère à la conception psychanalytique de l'accomplissement de désir. Il serait pourtant erroné de les confondre purement et simplement. En effet, quand on parle de *wishful thinking*, on met l'accent sur le réel que le sujet méconnaît, soit qu'il néglige les conditions qui lui permettraient de réaliser effectivement son désir, soit qu'il déforme son

appréhension du réel, etc. Quand on parle d'accomplissement de désir, on met l'accent sur le désir et sa mise en scène fantasmatique ; généralement ici la dimension du réel n'a pas à être méconnue puisqu'elle n'est pas présente (rêve). D'autre part, *wishful thinking* est plutôt employé quand il s'agit de souhaits, de projets, de désirs à propos desquels la référence à l'inconscient n'est pas essentielle.

▲ (α) Cf. par exemple la lettre à Fliess du 12-6-1900 : « Crois-tu vraiment qu'il y aura un jour, sur la maison, une plaque de marbre sur laquelle on pourra lire : « C'est dans cette maison, que le 24 juillet 1895, le mystère du rêve fut révélé » au Dr Sigmund Freud ? » »

(β) Freud fait ici allusion à une conception soutenue dans [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuro psychosen*, 1894).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 31 sq. ; S.E., XVIII, 31 sq. ; Fr., 35 sq.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Cf. Ail., 419-20 ; Ang., 397-8 ; Fr., 352. – b) AU., 295-6 ; Ang., 277 ; Fr., 246.

(3) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 575 ; S.E., V, 569 ; Fr., 466.

Acte manqué

= *D.* : Fehlleistung. – *En.* : parapraxis. – *Es.* : acto fallido. – *I.* : atto mancato. – *P.* : ato falho ou perturbado.

• **Acte où le résultat explicitement visé n'est pas atteint mais se trouve remplacé par un autre. On parlera d'actes manqués non pour désigner l'ensemble des ratés de**

la parole, de la mémoire et de l'action mais pour les conduites que le sujet est habituellement capable de réussir, et dont il est tenté d'attribuer l'échec à sa seule inattention ou au hasard.

Freud a montré que les actes manqués étaient, comme les symptômes, des formations de compromis entre l'intention consciente du sujet et le refoulé.*

■ Sur la théorie de l'acte manqué, nous renvoyons le lecteur à la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud (*Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901), d'où il ressort que l'acte soi-disant manqué est, sur un autre plan, un acte réussi : le désir inconscient s'y accomplit d'une façon souvent très manifeste.

Le terme français d'acte manqué traduit le mot allemand *Fehlleistung*, qui pour Freud englobe non seulement des actions *stricto sensu* mais toutes sortes d'erreurs, d'à côtés dans la parole et le fonctionnement psychique.

La langue allemande met en évidence ce qu'il y a de commun dans tous ces ratés par le préfixe *ver-* qu'on retrouve dans *das Vergessen* (oubli), *das Versprechen* (*lapsus linguae*), *das Verlesen* (erreur de lecture), *das Verschreiben* (*lapsus calami*), *das Vergreifen* (méprise de l'action), *das Verlieren* (fait d'égarer un objet).

On notera qu'avant Freud l'ensemble de ces phénomènes marginaux de la vie quotidienne n'avait pas été regroupé ni connoté par un même concept ; c'est sa théorie qui a fait surgir la notion. Les éditeurs de la *Standard Edition* remarquent que, pour désigner celle-ci, il a fallu créer en anglais un terme, celui de *parapraxis*. En français, le traducteur de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* utilise le terme d'acte manqué, qui a acquis droit de cité, mais il semble que dans l'usage psychanalytique courant en France il désigne plutôt une partie du champ couvert par le

terme de *Fehlleistung*, à savoir les ratés de l'action *stricto sensu*.

Acting out

• ***Terme employé en psychanalyse pour désigner les actions présentant le plus souvent un caractère impulsif relativement en rupture avec les systèmes de motivation habituels du sujet, relativement isolable dans le cours de ses activités, prenant souvent une forme auto- ou hétéro-agressive. Dans le surgissement de l'acting out le psychanalyste voit la marque de l'émergence du refoulé. Quand il survient au cours d'une analyse (que ce soit dans la séance ou en dehors d'elle), l'acting out est à comprendre dans sa connexion avec le transfert et souvent comme une tentative de méconnaître radicalement celui-ci.***

■ Le terme anglais *acting out* a été adopté par les psychanalystes de langue française, adoption qui soulève d'abord des problèmes terminologiques :

1° Dans la mesure où ce que Freud appelle *agieren* est traduit en anglais par *to act out* (forme substantive : *acting out*), ce terme recouvre toute l'ambiguïté de ce que Freud désigne ainsi (voir : [Mise en acte*](#)). Ainsi l'article *acting out* du *Dictionnaire général des termes psychologiques et psychanalytiques* de English et English comporte la définition suivante : « Manifestation dans une

situation nouvelle d'un comportement intentionnel approprié à une situation plus ancienne, la première représentant symboliquement la seconde. Cf. [Transfert](#), qui est une forme d'*acting out* ».

2° La définition précédente se trouve en contradiction avec l'acceptation la plus généralement admise de l'*acting out*, qui différencie, voire oppose, le terrain du transfert et le recours à l'*acting out* et voit dans ce dernier une tentative de rupture de la relation analytique.

3° A propos du verbe anglais *to ad out* nous ferons plusieurs remarques :

a) *To ad*, quand il s'emploie transitivement, est imprégné de significations appartenant au domaine du théâtre : *to ad a play* = jouer une pièce ; *to ad a part* = jouer un rôle, etc. Il en est de même pour le verbe transitif *to ad out*.

b) La postposition *out* apporte deux nuances : extérioriser, montrer au-dehors ce qu'on est supposé avoir en soi, et accomplir rapidement, jusqu'à achèvement de l'action (nuance retrouvée dans des expressions comme *to carry out* = mener à bien ; *to sell out* = vendre tout son stock, etc.).

c) Le sens originel, purement spatial, de la postposition *out* a pu conduire certains psychanalystes, de façon erronée, à entendre *acting out* comme acte accompli hors de la séance analytique et de l'opposer à un *acting in* qui surviendrait au cours de la séance. Si on veut rendre compte de cette opposition, il convient de parler d'*acting out outside of psycho-analysis* et à l'*acting out inside of psychoanalysis* ou *in the analytic situation*.

4° En français, il semble difficile de trouver une expression qui rende toutes les nuances précédentes (on a pu proposer *agissement*, *actuation*). Le terme « passage à

l'acte », qui est l'équivalent le plus souvent retenu, a entre autres l'inconvénient d'être déjà reçu en clinique psychiatrique où on tend à le réserver de façon exclusive à des actes impulsifs violents, agressifs, délictueux (meurtre, suicide, attentat sexuel, etc.) ; le sujet *passant* d'une représentation, d'une tendance, à l'acte proprement dit. D'autre part, il ne comporte pas, dans son usage clinique, de référence à une situation transférentielle.



Du point de vue descriptif, la gamme des actes qu'on range d'ordinaire sous la rubrique de l'*acting out* est très étendue, incluant ce que la clinique psychiatrique nomme « passage à l'acte » (voir *supra*), mais aussi des formés beaucoup plus discrètes à condition que s'y retrouve ce caractère impulsif, mal motivé aux yeux mêmes du sujet, en rupture avec son comportement habituel, même si l'action en question est secondairement rationalisée ; un tel caractère signe pour le psychanalyste le retour du refoulé ; on peut aussi considérer comme *acting out* certains accidents survenus au sujet alors qu'il se sent étranger à leurs productions. Une telle extension pose évidemment le problème de la délimitation du concept d'*acting out*, relativement vague et variable selon les auteurs, par rapport à d'autres concepts dégagés par Freud, notamment l'acte manqué et les phénomènes dits de répétition (α). L'acte manqué, lui aussi, est ponctuel, isolé, mais, au moins dans ses formes les plus exemplaires, sa nature de compromis est patente ; à l'inverse, dans les phénomènes de répétition vécue (« compulsion de destinée » par exemple), les contenus refoulés font retour souvent avec une grande

fidélité dans un scénario dont le sujet ne se reconnaît pas l'auteur.



Un des apports de la psychanalyse a été de mettre en relation le surgissement de tel acte impulsif avec la dynamique de la cure et le transfert. C'est là une voie nettement indiquée par Freud qui a souligné la tendance de certains patients à « mettre en acte » (*agieren*) hors de l'analyse les motions pulsionnelles réveillées par celle-ci. Mais dans la mesure où, comme l'on sait, il décrit même le transfert sur la personne de l'analyste comme un mode de « mise en acte », il n'a pas franchement différencié ni articulé les uns aux autres les phénomènes de répétition dans le transfert et ceux de l'*acting out*. La distinction qu'il introduit paraît répondre à des préoccupations surtout techniques, le sujet qui met en acte des conflits hors de la cure étant moins accessible à la prise de conscience de leur caractère répétitif et pouvant, hors de tout contrôle et de toute interprétation de l'analyste, satisfaire jusqu'au bout, jusqu'à l'acte achevé, ses pulsions refoulées : « Il n'est nullement souhaitable que le patient, en dehors du transfert, *mette en acte* [*agiert*] au lieu de se souvenir ; l'idéal, pour notre but, serait qu'il se comporte aussi normalement que possible en dehors du traitement et qu'il ne manifeste ses réactions anormales que dans le transfert » (1).

Une des tâches de la psychanalyse serait de chercher à fonder la distinction entre transfert et *acting out* sur d'autres critères que des critères purement techniques, voire purement spatiaux (ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste ou hors de celui-ci) ; ceci supposerait notamment une réflexion renouvelée sur les concepts

d'action, d'actualisation, et sur ce qui spécifie les différents modes de communication.

C'est seulement une fois clarifiés de façon théorique les rapports de l'*acting out* et du transfert analytique qu'on pourrait chercher si les structures ainsi dégagées peuvent être extrapolées hors de toute référence à la cure, c'est-à-dire se demander si les actes impulsifs de la vie quotidienne ne peuvent pas s'éclairer une fois rapportés à des relations de type transférentiel.

▲ (α) Une telle délimitation est nécessaire si l'on veut conserver une spécificité à la notion et ne pas la dissoudre dans une conception d'ensemble qui fait apparaître la relation plus ou moins étroite de toute entreprise humaine avec les fantasmes inconscients.

(1) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 103 ; S.E., XXIII, 177 ; Fr., 46.

Action spécifique

= D. : spezifische Aktion. – En. : spécifié action. –
Es. : acción específica. – I. : azione specifica. –
P. : ação específica.

• ***Terme utilisé par Freud dans certains de ses premiers écrits pour désigner l'ensemble du processus nécessaire à la résolution de la tension interne créée par le besoin : intervention externe adéquate et ensemble des réactions préformées de l'organisme permettant l'achèvement de l'acte.***

■ C'est principalement dans son Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) que Freud utilise la notion d'action spécifique : le principe d'inertie*, dont Freud postule qu'il règle le fonctionnement de l'appareil neuronique, se complique dès qu'interviennent les excitations endogènes. En effet, l'organisme ne peut leur échapper. Il peut les décharger de deux façons :

a) De façon immédiate, par des réactions non spécifiques (manifestations émotionnelles, cris, etc.), qui constituent une réponse inadéquate, les excitations continuant à affluer ;

b) De façon spécifique, qui permet seule une résolution durable de la tension. Freud en a fourni le schéma, en faisant intervenir notamment la notion de seuil, dans S'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe de symptômes sous le nom de « névrose d'angoisse » (*Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomen-komplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1895) (1 a).

Pour que l'action spécifique ou adéquate soit accomplie, la présence d'un objet spécifique et d'une série de conditions externes (apport de nourriture dans le cas de la faim) est indispensable. Pour le nourrisson, en raison de sa détresse originelle (voir : État de détresse), l'aide extérieure devient la condition préalable indispensable à la satisfaction du besoin. Aussi Freud peut-il, par le terme d'action spécifique, désigner tantôt l'ensemble des actes-réflexes par lesquels l'acte est consommé, tantôt l'intervention extérieure, ou encore ces deux temps.

Cette action spécifique est présupposée par l'expérience de satisfaction*.



On pourrait interpréter la conception freudienne de l'action spécifique comme l'ébauche d'une théorie de l'instinct* (α). Comment la concilier avec celle de la pulsion sexuelle telle qu'elle se dégage de l'œuvre de Freud ? La position du problème a évolué pour Freud dans les années 1895-1905 :

1) Dans le Projet de psychologie scientifique, la sexualité est classée parmi les « grands besoins » (2) ; elle exige, tout comme la faim, une action spécifique (voir : Pulsions d'auto-conservation).

2) On notera qu'en 1895, Freud n'a pas encore découvert la sexualité infantile. Ce qui ressort du terme d'action spécifique à cette époque, c'est une analogie entre l'acte sexuel de l'adulte et la satisfaction de la faim.

3) Dans l'article cité plus haut, contemporain du Projet, c'est bien à propos de l'adulte qu'est décrite l'action spécifique nécessaire à la satisfaction sexuelle. Mais, à côté des éléments de comportement constituant une sorte de montage organique, Freud introduit des conditions « psychiques » d'origine historique sous le chef de ce qu'il nomme l'élaboration de la libido psychique (1 b).

4) Avec la découverte de la sexualité infantile, la perspective change (voir : Sexualité) : Freud critique désormais la conception qui définit la sexualité humaine par l'acte sexuel adulte, comportement qui serait invariable dans son déroulement, son objet et sa fin. « L'opinion populaire se forme des idées bien arrêtées sur la nature et les caractères de la pulsion sexuelle. Elle serait absente pendant l'enfance, elle apparaîtrait à la puberté, en rapport étroit avec le processus de maturation, elle se manifesterait sous la forme d'une attraction

irrésistible exercée par l'un des sexes sur l'autre, et son but serait l'union sexuelle ou du moins les actes qui conduisent à ce but » (3).

Freud montre dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) comment, dans le fonctionnement de la sexualité de l'enfant, les conditions organiques susceptibles de procurer un plaisir sexuel sont peu spécifiques. Si on peut dire qu'elles se spécifient rapidement, c'est en fonction de facteurs d'ordre historique. En définitive, chez l'adulte, les conditions de la satisfaction sexuelle peuvent être très déterminées pour tel ou tel individu comme si l'homme rejoignait à travers son histoire un comportement qui peut ressembler à un montage instinctuel. C'est bien cette apparence qui est à l'origine de l'« opinion populaire » telle que Freud la décrit dans les quelques lignes citées plus haut.

▲ (α) Dans cette perspective, on pourrait établir un rapprochement entre la théorie freudienne de l'action spécifique et l'analyse du processus instinctuel faite par la psychologie animale contemporaine (école éthologiste).

(1 a) Cf. Freud (S.). G.W., I, 334-5 ; S.E., III, 108. – (b) Cf. G.W., I, 333-9 ; S.E., III, 106-12.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1900. Ail., 381 ; Ang., 357 ; Fr., 317.

(3) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 33 ; S.E., VII, 135 ; Fr., 17.

Activité – passivité

= *D.* : Aktivität – Passivität. – *En.* : activity – passivity. – *Es.* : actividad – pasividad. – *I.* : attività – passività. – *P.* : atividade – passividade.

• ***Un des couples d'opposés fondamentaux dans la vie psychique. Il spécifie des types déterminés de buts* pulsionnels. Considérée d'un point de vue génétique, l'opposition actif-passif serait première par rapport aux oppositions ultérieures dans lesquelles elle vient s'intégrer : phallique-castré et masculin-féminin.***

■ Si activité et passivité qualifient principalement pour Freud des modalités de la vie pulsionnelle, cela n'implique pas qu'on puisse opposer des pulsions actives à des pulsions passives. Tout au contraire, Freud a marqué, notamment dans sa polémique avec Adler (voir : [Pulsion d'agression](#)), qu'il entrainait dans la définition même de la pulsion d'être active :

« ... chaque pulsion est un morceau d'activité ; lorsqu'on parle de façon négligente de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que pulsions à but passif » (1 a).

Cette passivité du but, les psychanalystes l'observent dans les exemples privilégiés où le sujet veut être maltraité (masochisme) ou être vu (exhibitionnisme). Que faut-il entendre ici par passivité ? Il faudrait distinguer deux niveaux, d'une part le comportement manifeste, d'autre part les fantasmes sous-jacents. Dans le comportement, il est certain que le masochiste, par exemple, répond à la revendication pulsionnelle par une activité afin de se placer dans la situation de satisfaction. Mais le dernier

temps de son comportement n'est atteint que si le sujet peut se trouver dans une position qui le met à la merci de l'autre. Au niveau des fantasmes on peut montrer comment toute position passive est inséparable de son opposé ; c'est ainsi que, dans le masochisme, « ... le moi passif se remet, fantasmatiquement, à la place [...] qui est maintenant dévolue au sujet étranger » (1 b). En ce sens on pourrait toujours retrouver, au niveau du fantasme, la présence simultanée ou alternante des deux termes : activité et passivité. Toutefois, aussi bien dans la nature de la satisfaction cherchée que dans la position fantasmatique, cette complémentarité ne doit pas masquer ce qu'il peut y avoir d'irréductible dans la fixation à un rôle sexuel actif ou passif.

En ce qui concerne le développement du sujet, Freud fait jouer un grand rôle à l'opposition activité-passivité qui précède les autres couples d'opposés : phallique-castré et masculinité-féminité. Selon Freud, c'est au stade anal que « ... l'opposition qui se retrouve partout dans la vie sexuelle apparaît clairement [...] l'élément actif est constitué par la pulsion d'emprise, elle-même liée à la musculature ; l'organe dont le but sexuel est passif sera représenté par la muqueuse intestinale érogène » (2). Ceci n'implique pas qu'au stade oral ne coexistent pas activité et passivité, mais elles ne sont pas encore posées comme termes antagonistes.

Ruth Mack Brunswick, décrivant *La phase préœdipienne du développement de la libido (The Preœdipal Phase of the Libido Development, 1940)*, dit : « Trois grandes paires antithétiques existent tout au long du développement de la libido, se mêlant, se chevauchant, se combinant sans jamais coïncider totalement, pour finalement se remplacer l'une l'autre ; la vie du nourrisson et de l'enfant est

caractérisée par les deux premières et l'adolescence par la troisième » (3 a). Elle montre comment l'enfant commence par être totalement passif dans sa relation à une mère qui satisfait ses besoins, et comment, progressivement, « ... chaque morceau d'activité repose dans une certaine mesure sur une identification à la mère active » (3 b).

(1) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 214-5 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 34. – b) G.W., X, 220 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 45.

(2) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 99 ; S.E., VII, 198 ; Fr., 96.

(3) Mack Brunswick (R.) in : *Psa. Read.* a) 234. – b) 234-5.

Affect

= D. : Affekt. – En. : affect. – Es. : afecto. – I. : affetto. – P. : afeto.

• **Terme repris en psychanalyse de la terminologie psychologique allemande et connotant tout état affectif, pénible ou agréable, vague ou qualifié, qu'il se présente sous la forme d'une décharge massive ou comme tonalité générale. Selon Freud, toute pulsion s'exprime dans les deux registres de l'affect et de la représentation. L'affect est l'expression qualitative de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations.**

■ La notion d'affect prend une grande importance dès les premiers travaux de Breuer et Freud [[Études sur l'hystérie](#)]

(*Studien über Hysterie*, 1895)] sur la psychothérapie de l'hystérie et la découverte de la valeur thérapeutique de l'abréaction. L'origine du symptôme hystérique est cherchée dans un événement traumatique auquel n'a pas pu correspondre une décharge adéquate (affect coincé).

C'est seulement si le rappel du souvenir entraîne la reviviscence de l'affect qui lui était lié à l'origine, que la remémoration trouve son efficacité thérapeutique.

De la considération de l'hystérie il résulte donc pour Freud que l'affect n'est pas nécessairement lié à la représentation ; leur séparation (affect sans représentation, représentation sans affect) assure à chacun d'eux des destins différents. Freud indique différentes possibilités de transformation de l'affect : « Je connais trois mécanismes : 1° Celui de la conversion des affects (hystérie de conversion) ; 2° Celui du déplacement de l'affect (obsessions) ; et 3° Celui de la transformation de l'affect (névrose d'angoisse, mélancolie) » (1).

Dès cette période, la notion d'affect est utilisée dans deux perspectives : elle peut n'avoir qu'une valeur descriptive, désignant le retentissement émotionnel d'une expérience généralement forte. Mais le plus souvent elle postule une théorie quantitative des investissements, seule capable de rendre compte de l'autonomie de l'affect par rapport à ses diverses manifestations.

La question est traitée systématiquement par Freud dans ses écrits métapsychologiques [Le refoulement (*Die Verdrängung*, 1915) ; L'inconscient (*Das Unbewusste*, 1915)]. L'affect y est défini comme la traduction subjective de la quantité d'énergie pulsionnelle. Freud distingue ici nettement l'aspect subjectif de l'affect et les processus énergétiques qui le conditionnent. On notera qu'il emploie parallèlement au terme d'affect celui de « quantum

d'affect »* (*Affektbetrag*), entendant désigner par là l'aspect proprement économique : le quantum d'affect « ... correspond à la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans des processus qui nous deviennent sensibles comme affects » (2 a) (α).

On voit mal comment le terme d'affect garderait un sens en dehors de toute référence à la conscience de soi ; Freud pose la question : est-il légitime de parler d'affect inconscient ? (3 a). Il refuse d'établir un parallèle entre l'affect dit « inconscient » (sentiment de culpabilité inconscient, par exemple) et les représentations inconscientes. Une différence notable existe entre la représentation inconsciente et le sentiment inconscient :

« La représentation inconsciente, une fois refoulée, demeure dans le système les comme formation réelle, tandis qu'à l'affect inconscient ne correspond là qu'un rudiment qui n'a pas pu parvenir à se développer » (3 b) (*voir : Refoulement, Répression*).

Notons enfin que Freud a formulé une hypothèse génétique destinée à rendre compte de l'aspect vécu de l'affect. Les affects seraient des « reproductions d'événements anciens d'importance vitale et éventuellement préindividuels » comparables à des « ... accès hystériques universels, typiques et innés » (4).

▲ (α) Dans d'autres passages, la distinction est négligée puisque Freud, à propos de l'hystérie de conversion, ne parle pas d'une conversion du quantum d'affect qui conditionnerait la disparition de l'affect subjectif, mais simplement de « disparition totale du quantum d'affect » (2 b).

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. Ail., 95 ; Angl., 84 ; Fr., 76-7.

(2) Freud (S.). *Die Verdrängung, 1915*. – a) G.W., X, 255 ; S.E., XIV, 152 ; Fr., 79-80. – b) G.W., X, 258 ; S.E., XIV, 155 ; Fr., 85.

(3) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) Cf. G.W., X, 276-7 ; S.E., XIV, 178 ; Fr., 113-4. – b) G.W., X, 277 ; S.E., XIV, 178 ; Fr., 114-5.

(4) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 163 ; S.E., XX, 133 ; Fr., 57.

Agressivité

= D. : Aggression, Aggressivität. – En. : aggressivity, aggressiveness. – Es. : agresividad. – I. : aggressività. – P. : agressividade.

• *Tendance ou ensemble de tendances qui s'actualisent dans des conduites réelles ou fantasmatiques, celles-ci visant à nuire à autrui, le détruire, le contraindre, l'humilier, etc. L'agression connaît d'autres modalités que l'action motrice violente et destructrice ; il n'est aucune conduite aussi bien négative (refus d'assistance par exemple) que positive, symbolique (ironie par exemple) qu'effectivement agie, qui ne puisse fonctionner comme agression. La psychanalyse a donné une importance croissante à l'agressivité, en la montrant à l'œuvre très tôt dans le développement du sujet et en soulignant le jeu complexe de son union et de sa désunion avec la sexualité. Cette évolution des idées culmine avec la tentative de chercher à l'agressivité un substrat pulsionnel unique et fondamental dans la notion de pulsion de mort.*

■ Selon une vue courante, Freud n'aurait que très tardivement reconnu l'importance de l'agressivité. N'a-t-il pas lui-même accredité une telle idée : « Pourquoi, demande-t-il, nous a-t-il fallu un si long temps avant de nous décider à reconnaître une pulsion agressive ? Pourquoi avons-nous hésité à utiliser, pour la théorie, des faits qui étaient évidents et familiers à tout homme ? » (1 a). En fait les deux questions ici posées par Freud méritent d'être disjointes, car s'il est bien vrai que l'hypothèse d'une « pulsion d'agression » autonome, émise par Adler dès 1908, a été longtemps refusée par Freud, en revanche il ne serait pas exact de dire que la théorie psychanalytique, avant le « tournant de 1920 » refusait de prendre en considération les conduites agressives.

On le montrerait aisément à plus d'un niveau. Dans la cure, d'abord, où très tôt Freud rencontre la résistance avec sa marque agressive : « ... le sujet jusqu'alors si bon, si loyal, devient grossier, faux ou révolté, simulateur, jusqu'au moment où je le lui dis et où je parviens ainsi à faire plier son caractère » (2). Bien plus, Freud, dès le Cas Dora (Fragment d'une analyse d'hystérie [*Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905]), voit dans l'intervention de l'agressivité un trait particulier du traitement psychanalytique : « ... le malade au cours d'autres traitements n'évoque que des transferts tendres et amicaux en faveur de sa guérison [...]. Dans la psychanalyse, en revanche [...] toutes les motions, y compris celles qui sont hostiles, doivent être réveillées, utilisées par l'analyse en étant rendues conscientes » (3). D'emblée, c'est comme résistance que le transfert est apparu à Freud, et cette résistance est due pour une large part à ce qu'il appellera transfert négatif (voir : Transfert).

La clinique impose l'idée que les tendances hostiles sont particulièrement importantes dans certaines affections (névrose obsessionnelle, paranoïa). La notion d'ambivalence* vient connoter la coexistence sur un même plan de l'amour et de la haine, sinon au niveau métapsychologique le plus fondamental, du moins dans l'expérience. Citons encore l'analyse que Freud a donnée du trait d'esprit où il déclare que celui-ci, « ... lorsqu'il n'est pas à lui-même son propre but, c'est-à-dire innocent, ne peut se mettre au service que de deux tendances [...] ; ou bien c'est un *trait d'esprit hostile* (servant à l'agression, la satire, la défense), ou bien c'est un *trait d'esprit obscène...* » (4).

Freud parle plusieurs fois à ce propos de « pulsion hostile », « tendance hostile ». Enfin le complexe d'Œdipe est d'emblée découvert comme conjonction de désirs amoureux et hostiles (il est même présenté pour la première fois dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900) sous la rubrique : « Rêves de mort des personnes chères ») ; son élaboration progressive aboutit à toujours mieux faire jouer ces deux types de désir dans les différentes constellations possibles.

La variété, l'étendue, l'importance de ces phénomènes appelaient une explication au niveau de la première théorie des pulsions. Schématiquement on peut dire que la réponse de Freud s'étage en plusieurs plans :

1° S'il se refuse à hypostasier derrière ces tendances et conduites agressives une pulsion spécifique, c'est parce qu'il lui semble qu'une telle conception reviendrait à porter au bénéfice d'une seule pulsion ce qui pour lui caractérise essentiellement la pulsion, à savoir d'être une poussée qu'on ne peut fuir, exigeant de l'appareil psychique un certain travail et mettant la motricité en

branle. En ce sens, pour réaliser ses buts, fussent-ils « passifs » (être aimé, être vu, etc.), la pulsion demande une activité qui peut avoir à vaincre des obstacles : « toute pulsion est un fragment d'activité » (5 a).

2° On sait que, dans la première théorie des pulsions, les pulsions sexuelles se voient opposer les pulsions d'auto-conservation. Celles-ci ont, d'une façon générale, pour fonction le maintien et l'affirmation de l'existence individuelle. Dans ce cadre théorique, l'explication de conduites ou de sentiments aussi manifestement agressifs que le sadisme ou la haine par exemple, est cherchée dans un jeu complexe des deux grands types de pulsions. La lecture de *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) montre que Freud a à sa disposition une théorie métapsychologique de l'agressivité. L'apparent retournement de l'amour en haine n'est qu'une illusion ; la haine n'est pas un amour négatif ; elle a sa genèse propre dont Freud montre toute la complexité, la thèse centrale étant que « les véritables prototypes de la relation de haine ne proviennent pas de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation » (5 b).

3° Enfin, dans le domaine des pulsions d'autoconservation, Freud spécifie, soit comme fonction soit même comme pulsion indépendante, l'activité d'assurer son emprise sur l'objet (*Bemächtigungstrieb*) (voir : *Pulsion d'emprise*). Par cette notion, il semble connoter une sorte de champ intermédiaire entre la simple *activité* inhérente à toute fonction et une tendance à la destruction pour la destruction. La pulsion d'emprise est une pulsion indépendante, liée à un appareil particulier (la musculature) et à un stade précis de l'évolution (stade sadique-anal). Mais d'autre part, « ... nuire à l'objet ou

l'anéantir lui est indifférent » (5 c), la prise en considération de l'autre et de sa souffrance n'apparaissant que dans le retournement masochiste, temps où la pulsion d'emprise devient indiscernable de l'excitation sexuelle qu'elle provoque (voir : [sadisme-masochisme](#)).



Avec la dernière théorie des pulsions, l'agressivité joue un rôle plus important et occupe une place différente dans la théorie.

La théorie explicite de Freud concernant l'agressivité peut se résumer ainsi : « Une partie de [la pulsion de mort] est mise directement au service de la pulsion sexuelle où son rôle est important. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie n'accompagne pas ce détournement vers l'extérieur, elle reste dans l'organisme où elle est liée libidinalement à l'aide de l'excitation sexuelle dont elle s'accompagne [...] ; nous reconnaissons là le masochisme originaire, érogène » (6).

C'est à la partie de la pulsion de mort tournée vers l'extérieur avec l'aide notamment de la musculature que Freud réserve le plus souvent le nom de [pulsion d'agression](#)* (*Aggressionstrieb*). On notera que cette pulsion d'agression, de même peut-être que la tendance à l'autodestruction, ne peut jamais être saisie, selon Freud, que dans son union avec la sexualité (voir : [Union – désunion](#)).

Le dualisme pulsions de vie - pulsions de mort est souvent assimilé par les psychanalystes à celui de la sexualité et de l'agressivité, et Freud lui-même va parfois dans ce sens (1 b). Une telle assimilation appelle plusieurs remarques :

1° Les faits que Freud invoque dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) pour justifier l'introduction de la notion de pulsion de mort, sont des phénomènes où s'affirme la compulsion de répétition* et celle-ci n'est pas électivement en rapport avec des conduites agressives.

2° Si, dans le champ de l'agressivité, certains phénomènes prennent de plus en plus d'importance pour Freud, ce sont tous ceux qui témoignent d'une auto-agression : clinique du deuil et de la mélancolie, « sentiment de culpabilité inconscient », « réaction thérapeutique négative », etc., phénomènes qui le conduisent à parler des « mystérieuses tendances masochistes du moi » (7).

3° Du point de vue des notions en jeu, pulsions de vie ou Éros sont bien loin d'être seulement une nouvelle dénomination pour recouvrir ce qui était auparavant appelé sexualité. Sous le nom d'Éros* en effet Freud désigne l'ensemble des pulsions qui créent ou maintiennent des unités de sorte qu'y sont finalement englobées non seulement les pulsions sexuelles en tant qu'elles tendent à conserver l'espèce, mais les pulsions d'autoconservation qui visent à maintenir et à affirmer l'existence individuelle.

4° Corrélativement, la notion de pulsion de mort n'est pas simplement un concept générique englobant sans distinction tout ce qui était précédemment repéré comme manifestations agressives et seulement cela. En effet, une partie de ce qu'on peut nommer lutte pour la vie appartient bien à Éros ; à l'inverse, la pulsion de mort reprend à son compte, et sans doute d'une façon plus tranchée, ce que Freud avait reconnu, dans la sexualité humaine, comme spécifique du désir inconscient : son irréductibilité, son

insistance, son caractère déréel, et, du point de vue économique, sa tendance à la réduction absolue des tensions.



On peut se demander en quoi la notion d'agressivité se trouve renouvelée après 1920. On pourrait répondre notamment que :

1° Le champ où l'agressivité est reconnue à l'œuvre s'élargit. D'une part la conception d'une pulsion destructrice susceptible de se tourner vers le dehors, de se retourner vers le dedans, conduit à faire des avatars du sado-masochisme une réalité très complexe, capable de rendre compte de nombreuses modalités de la vie psychique. D'autre part, l'agressivité ne s'applique plus seulement aux relations à l'objet ou à soi-même, mais aux relations entre les différentes instances (conflit entre le surmoi et le moi).

2° En localisant la pulsion de mort, à l'origine, dans la personne propre, en faisant de l'auto-agression le principe même de l'agressivité, Freud fait éclater la notion d'agressivité classiquement décrite, et depuis longtemps, comme mode de relation à autrui, violence exercée sur autrui.

Ici peut-être convient-il d'opposer à certaines déclarations de Freud sur la méchanceté naturelle de l'homme (8) l'originalité de sa propre théorie.

3° La dernière théorie des pulsions permet-elle enfin de mieux spécifier l'agressivité par rapport à la notion d'activité ? Comme l'a noté Daniel Lagache, « de prime abord, activité apparaît comme un concept beaucoup plus étendu qu'agressivité ; tous les processus biologiques ou psychologiques sont des formes d'activité. Agressivité ne

connote donc en principe que certaines formes d'activité » (9). Or, dans la mesure où Freud tend à localiser tout ce qui est de l'ordre des comportements vitaux du côté d'Éros, il invite à s'interroger sur ce qui définit le comportement agressif ; ici le concept union-désunion peut fournir un élément de réponse. En effet, il ne connote pas simplement le fait qu'il existe, en proportions variées, des alliages pulsionnels, mais l'idée que la désunion c'est en son fond le triomphe de la pulsion de destruction dans la mesure où celle-ci vise à détruire les ensembles qu'à l'inverse Éros tend à créer et à maintenir. Dans cette perspective, l'agressivité serait bien une force radicalement désorganisatrice et morcelante. Aussi bien ces caractères ont-ils été soulignés par les auteurs qui, comme Melanie Klein, insistent sur le rôle prédominant joué par les pulsions agressives dès la première enfance.



Une telle conception, on le voit, va directement à l'encontre de l'évolution en psychologie du sens des termes forgés sur le radical aggression. En anglais notamment, English et English, dans leur *Dictionnaire général des termes psychologiques et psychanalytiques*, ont noté qu'*aggressiveness* avait fini, dans une acception affaiblie, par perdre toute connotation d'hostilité jusqu'à devenir synonyme de « esprit d'entreprise », « énergie », « activité » ; le terme d'*aggressivity* serait en revanche moins affadi, s'inscrivant mieux dans la série « *aggression* », « *to aggress* » (α).

▲ (a ; Signalons, du point de vue terminologique, que, dans la langue de Freud, on trouve un seul terme *Aggression* pour désigner les agressions aussi bien que l'agressivité.

(1) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1933. – a) G.W., XV, 110 ; S.E., XXII, 103 ; Fr., 141. – b) Cf. G.W., XV, 109 sqq. ; S.E., XXII, 103 sqq. ; Fr., 141 sqq.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902. Lettre du 27-10-1897 : Ail., 241 ; Ans].. 226 ; Fr., 200.*

(3) Freud (S.). G.W., V, 281 ; S.E., VII, 117 ; Fr., 88.

(4) Freud (S.). *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905. G.W., VI, 105 ; S.E., VIII, 96-7 ; Fr., 109.

(5) Freud (S.), a) G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 34. – b) G.W., X, 230 ; S.E., XIV, 138 ; Fr., 63. – c) G.W., X, 231 ; S.E., XIV, 139 ; Fr., 64.

(6) Freud (S.). *Das ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. G.W., XIII, 376 ; S.E., XIX, 163-4 ; Fr., 216.

(7) Freud (S.). G.W., XIII, 11 ; S.E., XVIII, 14 ; Fr., 13.

(8) Cf. Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930.

(9) Lagache (D.). *Situation de l'agressivité*, in Bull. Psychnl, 1960, XIV, n° 1. pp. 99-112.

Allo-érotisme

= D. : Alloerotismus. – En. : allo-erotism. – Es. : aloerotismo. – I. : alloero-tismo. – P. : alo-erotismo.

• ***Terme parfois utilisé, par opposition à auto-érotisme : activité sexuelle qui trouve sa satisfaction grâce à un objet extérieur.***

■ Freud, lorsqu'il emploie en 1899, pour la première fois, le terme d'auto-érotisme (voir ce terme), le couple avec celui d'allo-érotisme qui se subdivise lui-même en homo-érotisme (satisfaction trouvée grâce à un objet du

même sexe : homosexualité) et en hétéro-érotisme (satisfaction trouvée grâce à un objet de l'autre sexe : hétérosexualité) (1). Ce terme, peu employé, a été repris notamment par E. Jones.

(1) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. All., 324 ; Angl., 303 ; Fr., 270.

Altération du moi

= *D.* : Ichveränderung. – *En.* : altération of the ego. –
Es. : alteración del yo. – *I.* : modificazione dell' io.
– *P.* : alteração do ego.

• ***Ensemble des limitations et des attitudes anachroniques acquises par le moi au cours des étapes du conflit défensif, et qui retentissent défavorablement sur ses possibilités d'adaptation.***

■ Le terme « altération du moi » figure chez Freud tout au début et tout à la fin de son œuvre, dans deux contextes assez différents.

C'est dans les [Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense](#) (*Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896) que Freud, à propos de la paranoïa, distingue du délire comme retour du refoulé un délire secondaire, le délire d'interprétation encore nommé délire « combinatoire » ou ailleurs délire « d'assimilation ». Celui-ci serait la marque d'une

adaptation du moi à l'idée délirante : le paranoïaque finirait par être un esprit faux dans sa tentative pour atténuer les contradictions entre l'idée délirante primaire et le fonctionnement logique de la pensée.

Dans *Analyse finie et infinie* (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937), Freud traite d'une façon relativement systématique de « ... ce qu'on désigne de façon si indéterminée du terme « altération du moi » » (1 a). Venant prolonger l'ouvrage récemment paru d'Anna Freud sur les mécanismes de défense (1936), il montre comment ceux-ci, originellement constitués pour faire face à des dangers internes déterminés, peuvent finir par se « fixer dans le moi », constituer des « ... modes réactionnels réguliers du caractère » que le sujet répète tout au cours de sa vie, les utilisant comme des institutions anachroniques alors même que la menace première a disparu (1 b). L'enracinement de telles habitudes défensives aboutit à des « distorsions » (*Verrenkungen*) et « limitations » (*Einschränkungen*). Le travail thérapeutique les rend particulièrement manifestes, une véritable résistance s'opposant à la mise à jour des résistances mêmes.

L'altération du moi serait plutôt à rapprocher d'un montage de comportement pouvant même, comme l'école éthologiste l'a montré sur les comportements instinctuels, fonctionner « à vide », voire se créer artificiellement des situations motivantes : le moi « ... se trouve poussé à aller se chercher dans la réalité les situations capables de remplacer approximativement le danger originaire » (1 c). Ce que Freud a là en vue, c'est autre chose que le retentissement direct du conflit défensif sur le moi (le symptôme lui-même peut être considéré comme une

modification du moi, un corps étranger dans celui-ci ; ainsi la formation réactionnelle modifie aussi le moi).

Ces deux textes où Freud parle des altérations du moi ont plus d'un point en commun. L'altération du moi est conçue dans les deux cas comme secondaire, à distance du conflit et de ce qui porte la marque de l'inconscient. En ce sens, elle offrirait une difficulté particulière à la cure, l'élucidation du conflit ayant peu de prise sur des modifications inscrites dans le moi de façon irréversible, au point qu'on a pu les comparer à des « troubles lésionnels de l'organisme » (2). D'autre part la référence à la psychose, centrale dans le premier texte, est également présente dans le second : le moi de tout être humain « ... se rapproche de celui du psychotique en telle ou telle de ses parties dans une proportion plus ou moins grande » (1 d).

(1) Freud (S.), a) G.W., XVI, 80 ; S.E., XXIII, 235 ; Fr., 21. – b) G.W., XVI, 83 ; S.E., XXIII, 237 ; Fr., 24. – c) G.W., XVI, 83 ; S.E., XXIII, 238 ; Fr., 24. – d) G.W., XVI, 80 ; S.E., XXIII, 235 ; Fr., 21.

(2) Cf. Nacht (S.). *Causes et mécanismes des déformations névrotiques du moi*, 1958. In R.F.P., 2, 199-200

Ambivalence

= D. : Ambivalenz. – En. : ambivalence. – Es. : ambivalencia. – I. : ambivalenza. – P. : ambivaência.

• **Présence simultanée dans la relation à un même objet, de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés, par excellence l'amour et la haine.**

■ Le terme d'ambivalence est emprunté par Freud à Bleuler qui l'a forgé (1). Bleuler considère l'ambivalence dans trois domaines. Volontaire (*Ambitendenz*) : le sujet veut en même temps manger et ne pas manger, par exemple. Intellectuel : le sujet énonce simultanément une proposition et son contraire. Affectif : il aime et hait dans un même mouvement la même personne.

Bleuler fait de l'ambivalence un symptôme majeur de la schizophrénie (2), mais reconnaît l'existence d'une ambivalence normale.

L'originalité de la notion d'ambivalence par rapport à ce qui a pu être décrit auparavant comme complexité de sentiments ou fluctuations d'attitudes réside d'une part dans le maintien d'une opposition du type oui-non, où l'affirmation et la négation sont simultanées et indissociables ; d'autre part dans le fait que cette opposition fondamentale peut se retrouver dans différents secteurs de la vie psychique. Bleuler finit par privilégier l'ambivalence affective et c'est ce sens qui oriente l'usage freudien.

Le terme apparaît chez Freud pour la première fois dans *La dynamique du transfert* (*Zur Dynamik der Übertragung*, 1912), pour rendre compte du phénomène de transfert négatif : « ... on le découvre à côté du transfert tendre souvent en même temps et ayant pour objet une seule et même personne. [...] c'est l'ambivalence des visées affectives (*Gefühlsrichtungen*) qui nous permet le mieux de comprendre l'aptitude des névrosés à mettre leur transfert au service de la résistance » (3). Mais l'idée d'une conjonction de l'amour et de la haine se rencontre antérieurement, par

exemple dans les analyses du Petit Hans (4) et de L'homme aux rats : « Une bataille fait rage chez notre amoureux entre l'amour et la haine qui sont dirigés vers la même personne » (5).

Dans Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), Freud parle d'ambivalence à propos du couple d'opposés activité – passivité* : « ... la motion pulsionnelle active coexiste avec la motion pulsionnelle passive » (6 a). Cet emploi très large du terme d'ambivalence est rare. Dans le même texte, c'est l'opposition « matérielle » amour-haine, où un seul et même objet est visé, qui permet de dégager le plus nettement l'ambivalence.

L'ambivalence peut surtout être mise en évidence dans certaines affections (psychoses, névrose obsessionnelle) et dans certains états (jalousie, deuil). Elle caractérise certains stades de l'évolution libidinale où coexistent amour et destruction de l'objet (stades sadique-oral et sadique-anal).

En ce sens elle devient chez Abraham une catégorie génétique, qui permet de spécifier la relation d'objet propre à chaque stade. Le stade oral primaire est qualifié de préambivalent : « [La succion] est bien une incorporation, mais qui ne met pas fin à l'existence de l'objet » (7). Pour cet auteur, l'ambivalence n'apparaît qu'avec l'oralité sadique, cannibalique*, qui implique une hostilité envers l'objet ; puis l'individu apprend à ménager son objet, à le sauver de la destruction. Finalement, l'ambivalence peut être surmontée au stade génital (postambivalent). Dans les travaux de Melanie Klein, en filiation avec ceux d'Abraham, la notion d'ambivalence est essentielle. Pour elle, la pulsion est d'emblée ambivalente : « l'amour » de l'objet ne se sépare

pas de sa destruction ; l'ambivalence devient alors une qualité de l'objet lui-même contre laquelle le sujet lutte en le clivant en « bon » et « mauvais » objet* : un objet ambivalent, qui serait à la fois idéalement bienfaisant et foncièrement destructeur ne saurait être toléré.



Le terme d'ambivalence est souvent utilisé en psychanalyse avec une acception très large. Il peut en effet servir à désigner les actions et les sentiments résultant d'un conflit défensif où entrent en jeu des motivations incompatibles ; ce qui est plaisant pour un système étant déplaisant pour un autre, on pourra qualifier d'ambivalente toute « formation de compromis ». Mais le terme d'ambivalence risque alors de connoter toutes sortes d'attitudes conflictuelles de façon vague. Pour qu'il garde la valeur descriptive, voire symptomatique, qu'il eut originellement, il conviendrait d'y recourir dans l'analyse de conflits spécifiques où la composante positive et la composante négative de l'attitude affective sont simultanément présentes, indissolubles, et constituent une opposition non dialectique, indépassable pour le sujet qui dit à la fois oui et non.

Faut-il, pour rendre compte en dernière analyse de l'ambivalence, postuler, comme y engage la théorie freudienne des pulsions, un dualisme fondamental ? C'est ainsi que l'ambivalence de l'amour et de la haine s'expliquerait par leur évolution spécifique : la haine trouvant son origine dans les pulsions d'autoconservation (« son prototype est dans les luttes du moi pour se maintenir et s'affirmer » (6 b)) ; l'amour trouvant son origine dans les pulsions sexuelles. L'opposition des pulsions de vie et des pulsions de mort de la seconde

conception de Freud enracinerait plus franchement encore l'ambivalence dans un dualisme pulsionnel (voir : [Union – désunion](#)).

On notera que Freud, à la fin de son œuvre, tend à donner à l'ambivalence une importance accrue dans la clinique et la théorie du conflit. Le conflit œdipien, dans ses racines pulsionnelles, est conçu comme conflit d'ambivalence (*Ambivalenz Konflikt*), une de ses dimensions majeures étant l'opposition entre « ... un amour bien fondé et une haine non moins justifiée, dirigés tous deux vers la même personne » (8). Dans cette perspective, la formation des symptômes névrotiques est conçue comme la tentative d'apporter une solution à un tel conflit : c'est ainsi que la phobie déplace une des composantes, la haine, vers un objet substitutif ; la névrose obsessionnelle tente de refouler la motion hostile en renforçant la motion libidinale sous forme de [formation réactionnelle](#)*. Cette différence d'éclairage dans la conception freudienne du conflit est intéressante en ce qu'elle ancre le conflit défensif dans la dynamique pulsionnelle, et en ce qu'elle incite à chercher derrière le conflit défensif, en tant qu'il met en jeu les instances de l'appareil psychique, les contradictions inhérentes à la vie pulsionnelle.

(1) Cf. Bleuler (E.). *Vortrag über Ambivalenz*, 1910. In *Zentralblatt für Psycho-analyse*, 1, 266.

(2) Cf. Bleuler (E.). *Dementia praecox oder Gruppender Schizophrenien*, Leipzig und Wien, 1911.

(3) Freud (S.). G.W., VIII, 372-3 ; S.E., XII, 106-7 ; Fr., 58-9.

(4) Cf. Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. G.W., VII, 243-377 ; S.E., X, 5-149 ; Fr., 93-198.

(5) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 413 ; S.E., X, 191 ; Fr., 223.

(6) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 223-4 ; S.E., XIV, 131 ; Fr., 51. – b) G.W., X, 230 ; S.E., XIV, 138 ; Fr., 63.

(7) Abraham (K.). *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*. 1924. Fr. II, 276.

(8) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV. 130 ; S.E., XX, 102 ; Fr., 20.

Ambivalent, préambivalent, postambivalent

= D. : ambivalent, prä-ambivalent, post-ambivalent. –
En. : ambivalent, pre-ambivalent, post-ambivalent. –
Es. : ambivalente, preambivalente, postambivalente. –
I. : ambivalente, preambivalente, postambivalente. –
P. : ambivalente, pré-ambivalente, pós-ambivalente.

• **Termes introduits par K. Abraham : qualifiant, du point de vue de la relation à l'objet, l'évolution des stades libidinaux. Le stade oral dans sa première phase (suction) serait préambivalent ; l'ambivalence apparaîtrait dans la deuxième phase (morsure) pour culminer au stade anal, se poursuivre au stade phallique et ne disparaître qu'après la phase de latence avec l'instauration de l'amour d'objet génital.**

■ Nous renvoyons le lecteur à l'article de K. Abraham : [Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles psychique](#) (*Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*, 1924).

On pourra en outre se référer au tableau ontogénétique donné par R. Fliess (1).

Ambivalent, préambivalent, postambivalent

(Voir : [Ambivalence](#) ; [Stade](#) ; et les articles consacrés aux différents stades de la libido.)

(1) Cf. Fliess (R.). *The psycho-analytic reader*, 1950 254-5.

Amnésie infantile

= D. : infantile Amnesie. – En. : infantile amnesia. –
Es. : amnesia infantil. – I. : amnesia infantile. –
P. : amnésia infantil.

• ***Amnésie qui recouvre généralement les faits des premières années de la vie. Freud y voit autre chose que l'effet d'une incapacité fonctionnelle qu'aurait le petit enfant à enregistrer ses impressions ; elle résulte du refoulement qui porte sur la sexualité infantile et s'étend à la presque totalité des événements de l'enfance. Le champ recouvert par l'amnésie infantile trouverait sa limite temporelle dans le déclin du complexe d'Œdipe et l'entrée dans la période de latence.***

■ L'amnésie infantile n'est pas une découverte de la psychanalyse. Mais Freud ne s'est pas contenté, devant l'évidence apparente du phénomène, d'une explication par l'immaturation fonctionnelle ; il en a donné une interprétation spécifique. De même que l'amnésie hystérique, l'amnésie infantile peut en droit être levée : elle n'est pas une abolition ou une absence de fixation des souvenirs, mais l'effet d'un refoulement (1). Freud voit

d'ailleurs dans l'amnésie infantile la condition des refoulements ultérieurs et en particulier de l'amnésie hystérique. (Sur la question de l'amnésie infantile, voir notamment la référence ci-dessous.)

(1) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 175-7 ; S.E., VII, 174-6 ; Fr., 66-9.

Anaclitique (adj.)

= D. : Anlehnungs-, – En. : anaclitic, attachment. – Es. : anaclitico. – I. : anaclitico ou per appoggio. – P. : anaclitico.

Voir : [Étayage](#) et [Choix d'objet par étayage](#).

■ 1) L'adjectif *anaclitique* (du grec *ἀνακλίνω*, se coucher sur, s'appuyer sur), a été introduit dans la littérature psychanalytique de langue anglaise et repris par des traducteurs français pour rendre le génitif *Anlehnungs* dans des expressions telles que *Anlehnungstypus der Objektwahl* (traduit généralement par « type anaclitique de choix d'objet »). Mais ce qui échappe nécessairement au lecteur qui lit les œuvres de Freud en traduction, c'est que le concept d'*Anlehnung* constitue une pièce maîtresse de la première théorie freudienne des pulsions ; Freud s'y réfère en bien d'autres occasions que dans celles où il traite du choix d'objet « anaclitique » : on rencontre, à plusieurs reprises, soit la forme substantive *Anlehnung*, soit des formes verbales comme *sich an (etwas) anlehnen*. Or

ces formes sont traduites en anglais et en français de façon variable (α) de sorte que le concept d'*Anlehnung* n'a pu être nettement dégagé par les lecteurs de Freud.

Il se pose donc aujourd'hui une question de terminologie. Le terme anaclitique fait désormais partie du vocabulaire international de la psychanalyse ; on ne saurait le supprimer. Mais le substantif *anaclise* qui rendrait *Anlehnung* n'est pas admis (β). Les termes *anaclise*, *anaclitique* présentent d'ailleurs l'inconvénient d'être des mots « savants » forgés artificiellement, alors qu'*Anlehnung* appartient à la langue commune. Aussi proposons-nous comme équivalent *étayage*, qui a déjà été utilisé par certains traducteurs (notamment par B. Reverchon-Jouve dans sa traduction des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* [*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905]) et qui a l'avantage de pouvoir se retrouver, tout comme *Anlehnung*, dans la forme verbale : *s'étayer sur*. Même l'expression consacrée de « type de choix d'objet anaclitique » devrait être remplacée par « type de choix d'objet par étayage ».

2) Le terme anaclitique est parfois utilisé dans un sens plus lâche qui n'est pas directement en rapport avec l'usage du concept dans la théorie freudienne, par exemple dans l'expression *dépression anaclitique** (*anaclitic depression*).

▲ (α) Par exemple, pour la forme verbale : être attaché à, être basé sur, prendre appui sur, etc.

(β) En revanche, il n'existe pas en allemand un adjectif qui soit formé à partir d'*Anlehnung* et qui corresponde à anaclitique.

Anaclitique (dépression –)

= D. : Anlehnungsdepression. – En. : anaclitic depression. –
Es. : depresión anaclítica. – I. : depressione
anaclitica. – P. : depressão anaclitica.

• **Terme créé par René Spitz (1) : troubles qui évoquent cliniquement ceux de la dépression chez l'adulte et qui surviennent progressivement chez l'enfant privé de sa mère après qu'il a eu avec elle, pendant au moins les six premiers mois de sa vie, une relation normale.**

■ Le lecteur voudra bien se reporter à l'article précédent où il trouvera des remarques terminologiques sur l'adjectif [anaclitique](#).

Quant au tableau clinique de la dépression anaclitique, il est ainsi décrit par R. Spitz (2 a) :

« *Premier mois.* – Les enfants deviennent pleurnichards, exigeants, et s'accrochent à l'observateur qui prend contact avec eux.

« *Deuxième mois.* – Refus de contact. Position pathognomonique (les enfants restent la plupart du temps couchés à plat ventre dans leur berceau). Insomnie. La perte de poids continue. Tendence à contracter des maladies intercurrentes. Généralisation du retard moteur. Rigidité de l'expression faciale.

« *Après le 3e mois.* – La rigidité du visage devient établie. Les pleurs cessent et sont remplacés par de rares geignements. Le retard augmente et devient léthargie.

« Si, avant qu'une période critique, qui se place entre la fin du 3e et la fin du 5e mois, soit écoulée, on restitue la mère à son enfant, ou si l'on réussit à trouver

un substitut acceptable pour le bébé, le trouble disparaît avec une rapidité surprenante. »

Spitz considère « la structure dynamique de la dépression anaclitique comme foncièrement différente de la dépression chez l'adulte » (2 b).

(1) Spitz (R.-A.). *Anaclitic Depression, in The psycho-analytic Study of the Child*, I.U.P., New York, II, 1946, 313-42.

(2) Spitz (R.-A.). *La première année de la vie de l'enfant*, P.U.F., Paris, 1953. – a) 119-21.– b) 121.

Anagogique (interprétation –)

= D. : anagogische Deutung. – En. : anagogic : interpretation. – Es. : interpretación anagógica. – I. : interpretazione anagogica. – P. : interpretação anagógica.

• **Terme utilisé par Silberer : mode d'interprétation des formations symboliques (mythes, rêves, etc.), qui expliciterait leur signification morale universelle. Elle s'opposerait donc, puisqu'elle oriente le symbole vers des « idéaux élevés » à l'interprétation analytique qui réduirait les symboles à leur contenu particulier et sexuel.**

■ La notion d'interprétation anagogique (du grec ἀνάγω = emmener vers le haut) appartient à la langue théologique où elle désigne l'interprétation « qui s'élève du sens littéral à un sens spirituel » (Littré). Elle apparaît

comme le stade le plus évolué de la pensée de Silberer sur le symbolisme. Elle est développée dans *Problèmes de la mystique et de son symbolisme (Probleme der Mystik und ihrer Symbolik, 1914)*. Dans les paraboles, les rites, les mythes, etc., Silberer retrouve une double détermination : par exemple, le même symbole qui représente en psychanalyse la mort du père est interprété anagogiquement comme « mort du vieil Adam » en nous (1 a). Cette opposition vient rejoindre celle du « phénomène matériel » et du « phénomène fonctionnel » (voir ce terme), dans le sens élargi que Silberer a fini par lui donner.

La différence entre « fonctionnel » et « anagogique » est seulement que le « ... véritable phénomène fonctionnel décrit l'état ou le processus psychique actuel, tandis que l'image anagogique semble indiquer un état ou un processus qui est à vivre (*erlebt werden soll*) » (1 b). L'interprétation anagogique tendrait donc vers la formation de nouveaux symboles fonctionnels de plus en plus universels, représentant les grands problèmes éthiques de l'âme humaine. Silberer croit d'ailleurs constater une telle évolution dans les rêves au cours du traitement psychanalytique (1 c).

Freud et Jones ont critiqué cette conception. Freud ne voit dans l'interprétation anagogique qu'un retour aux idées pré-psychanalytiques qui prennent pour le sens dernier des symboles ce qui en réalité dérive de ceux-ci par formation réactionnelle, rationalisation, etc. (2). Jones rapproche l'interprétation anagogique de la signification « prospective » attribuée par Jung au symbolisme : « On admet que le symbole est l'expression d'un effort en vue d'un idéal moral élevé, effort qui, faute d'atteindre cet idéal, s'arrête au symbole ; l'idéal

final est cependant, suppose-t-on, implicite dans le symbole et symbolisé par lui » (3).

(1) Cf. Silberer (H.). *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik*, Hugo Heller, Vienne et Leipzig, 1914. – a) 168. – b) 155. – c) 153.

(2) Cf. Freud (S.). *Traum und Telepathie*, 1922. G.W., XIII, 187 ; S.E., XVIII, 216.

(3) Jones (E.). *The Theory of Symbolism*, 1948. In *Papers on Psycho-Analysis*, Baillière, Londres, 5e éd., 1950, 136. (Cf. pour la critique de l'ensemble de la théorie de Silberer, tout le chap. IV.)

Analyse didactique

= *D.* : Lehranalyse, didaktische Analyse. – *En.* : training analysis. – *Es.* : análisis didáctico. – *I.* : analisi didattica. – *P.* : análise didática.

• ***Psychanalyse que suit celui qui se destine à l'exercice de la profession de psychanalyste et qui constitue la pièce maîtresse de sa formation.***

■ La découverte de la psychanalyse est intimement mêlée à l'exploration personnelle que Freud entreprit sur lui-même (voir : [Auto-analyse](#)). Il lui apparut d'emblée qu'on n'accédait à la pratique de l'analyse que par la connaissance de son propre inconscient. Au Congrès de Nuremberg en 1910, Freud voit dans une *Selbstanalyse* (littéralement : analyse de soi) la condition exigible pour que « ... le médecin puisse reconnaître en lui et maîtriser le contre-transfert » (1). Freud vise-t-il ici l'auto-

analyse ou une psychanalyse menée par un tiers ? Le terme de *Selbstanalyse* ne permet pas de trancher. D'après le contexte, on peut penser qu'il s'agit plutôt d'une auto-analyse, mais si l'on se réfère au compte rendu qu'Otto Rank a donné du Congrès (2), Freud avait bien en vue aussi l'institution de l'analyse didactique. Quoi qu'il en soit, il semble qu'à ses yeux, à cette date, la valeur irremplaçable de l'analyse didactique par rapport à l'auto-analyse n'était pas encore fermement établie.

Cette valeur formatrice d'une analyse personnelle est plus nettement reconnue dans les [Conseils aux médecins sur le traitement analytique](#) (*Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung*, 1912) ; celle-ci est mise en relation avec la théorie selon laquelle l'analyste « ... doit tourner vers l'inconscient du malade, émetteur, son propre inconscient comme organe récepteur » (3 a). Pour ce faire, l'analyste doit être capable de communiquer plus librement avec son propre inconscient (voir : [Attention flottante](#)), et c'est précisément ce que l'analyse didactique doit en principe permettre ; Freud rend hommage à l'école de Zurich d'avoir « ... posé l'exigence que quiconque veut pratiquer des analyses sur d'autres doit auparavant se soumettre lui-même à une analyse par quelqu'un d'expérimenté » (3 b).

C'est en 1922, au Congrès de l'Association Psychanalytique Internationale, deux ans après la fondation de l'Institut de Psychanalyse de Berlin, que l'exigence de l'analyse didactique pour tout candidat analyste est posée.

Il semble que ce soit Ferenczi qui ait le plus contribué à mettre en valeur la fonction de l'analyse didactique où il voit la « seconde règle fondamentale de la psychanalyse » (4 a). Aux yeux de Ferenczi, l'analyse didactique n'est pas moins complète ni moins profonde que l'analyse

thérapeutique : « Pour tenir bon contre cet assaut général du patient, il faut que l'analyste ait été pleinement et complètement analysé lui-même. J'en fais état parce qu'on tient souvent pour suffisant qu'un candidat passe par exemple une année à se familiariser avec les principaux mécanismes dans ce qu'on appelle son analyse didactique. On s'en remet, quant à son progrès ultérieur, à ce qu'il apprendra au cours de sa propre expérience. J'ai souvent affirmé dans des occasions antérieures qu'en principe je ne puis admettre aucune différence entre une analyse thérapeutique et une analyse didactique, et je veux maintenant y ajouter cette idée : tandis que toutes les entreprises à des fins thérapeutiques n'ont pas besoin d'être menées jusqu'à la profondeur que nous avons en vue en parlant d'une terminaison achevée de l'analyse, l'analyste lui-même, dont dépend le sort de tant d'autres personnes, doit connaître et contrôler jusqu'aux faiblesses les plus secrètes de son propre caractère ; et ceci est impossible sans une analyse pleinement achevée » (5).

Les exigences formulées par Ferenczi sont aujourd'hui très généralement approuvées (α) ; elles tendent à faire de l'analyse personnelle de celui qui se destine à l'analyse une entreprise où s'estompe l'acquisition de connaissances par l'expérience, aspect que le terme didactique met indûment au premier plan.

Le problème tout à la fois théorique et pratique inhérent à la notion même et à l'institutionnalisation de l'analyse didactique – à savoir comment une analyse peut-elle être d'emblée ordonnée à une finalité particulière, à une « représentation-but » aussi prégnante que celle d'obtenir d'une institution, où l'appréciation de l'analyste didacticien joue un rôle important, l'habilitation à exercer sa profession ? – fait l'objet de

discussions qui se poursuivent dans le mouvement psychanalytique (β).

▲ (α) Freud, pour sa part, est resté assez réservé sur les possibilités offertes par l'analyse didactique ; dans *Analyse finie et infinie* (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937), il tient encore que l'analyse didactique « ... pour des raisons pratiques, ne peut être que courte et incomplète ; son but principal est de permettre à l'analyste enseignant de juger si le candidat est apte à poursuivre ses études. Elle s'est acquittée de sa fonction lorsqu'elle a permis à l'élève de se convaincre de façon certaine de l'existence de l'inconscient, qu'elle lui a permis d'acquérir sur lui-même, grâce à l'émergence du refoulé, des notions qui, sans l'analyse, resteraient incroyables et qu'elle lui a montré sur un premier échantillon la technique que seule a validée l'activité psychanalytique » (6).

(β) Sur les problèmes posés par la formation analytique et leur histoire dans le mouvement, voir notamment Balint : Sur le système de formation psychanalytique (*On the psycho-analytic training system*) (7).

(1) Freud (S.). *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*, 1910. G.W., VIII, 108 ; S.E., XI, 144-5 ; Fr., 27.

(2) Cité in : Kovacs (V.). *Training and Control-Analysis*, XVII, 1936, 346-54.

(3) Freud (S.), a) G.W., VIII, 381 ; S.E., XII, 115 ; Fr., 66. – b) G.W., VIII, 382 ; S.E., XII, 116 ; Fr., 67.

(4) Ferenczi (S.). *Die Elastizität der psychoanalytischen Technik*, 1927. – In : *Final Contr.*, 88-9.

(5) Ferenczi (S.). *Das Problem der Beendigung der Analyse*, 1928. In : *Final Contr.*, 83-4.

(6) Freud (S.). G.W., XVI, 94-5 ; S.E., XXIII, 248 ; Fr., 34.

(7) Cf. Balint (M.). In *I.J.P.*, 1948, 29, 163-73.

Analyse directe

= *D.* : direkte Analyse. – *En.* : direct analysis. – *Es.* : análisis directo. – *I.* : analisi diretta. – *P.* : análise direta.

• **Méthode de psychothérapie analytique des psychoses préconisée par J. N. Rosen. Elle tire son nom de l'usage d'« interprétations directes » fournies aux patients et qui se caractérisent ainsi :**

a) **Elles portent sur des contenus inconscients que le sujet exprime verbalement ou non (mimique, posture, gestes, conduite) ;**

b) **Elles n'exigent pas l'analyse des résistances ;**

c) **Elles ne recourent pas nécessairement à la médiation de chaînons associatifs.**

Cette méthode comporte de plus une série de procédés techniques destinés à établir une relation affective étroite, d'« inconscient à inconscient », dans laquelle le thérapeute « doit devenir pour le patient la figure maternelle qui ne cesse de donner et de protéger » (1 a).

■ Cette méthode a été exposée et enrichie par J. N. Rosen depuis 1946. Le terme « direct » caractérise surtout un type d'interprétations. Celles-ci se fondent sur la théorie selon laquelle dans les psychoses, et notamment dans la schizophrénie, l'inconscient du sujet, débordant les défenses, s'exprime à découvert dans ses paroles ou ses comportements. L'interprétation directe ne ferait qu'explicitier plus clairement ce que le sujet sait déjà. Son efficacité n'est donc pas liée à un progrès dans l'*insight*, mais à l'établissement et à la consolidation d'un transfert positif : le patient se sent *compris* par un

thérapeute auquel il attribue la compréhension toute-puissante d'une mère idéale ; il est *rassuré* par des paroles qui portent sur le contenu infantile de ses angoisses et lui en démontrent l'inanité. En plus des interprétations, l'analyse « directe », au sens large de ce terme, comporte un certain nombre de procédés actifs, fort éloignés de la neutralité qui est de règle dans l'analyse des névrosés, et qui ont tous pour but de faire pénétrer le thérapeute dans l'univers fermé du psychotique. C'est ainsi que le thérapeute arriverait à remplir la fonction d'une mère aimante et protectrice, réparant progressivement les frustrations graves que le sujet aurait toujours subies dans son enfance, du fait d'une mère à l'instinct maternel perversi (1 b).

(Voir aussi : [Interprétation directe](#) ; [Maternage](#).)

(1) Rosen (J. N.). *Direct analysis. Selected Papers*. Grune and Stratton, New York, 1953. Trad. fr., *L'analyse directe*, P.U.F., Paris, 1960. – a) Angl. 139 ; Fr., 122. – b) Cf. chap. IV : « *The perverse mother* » (*La mère perverse*).

Angoisse automatique

= *D.* : automatische Angst. – *En.* : automatic anxiety. –
Es. : angustia automática. – *I.* : angoscia automatica. –
P. : angústia automática.

• **Réaction du sujet chaque fois qu'il se trouve dans une situation traumatique, c'est-à-dire soumis à un afflux**

d'excitations, d'origine externe ou interne, qu'il est incapable de maîtriser. L'angoisse automatique s'oppose pour Freud au signal d'angoisse*.

■ L'expression est introduite dans le remaniement que Freud fait de sa théorie de l'angoisse dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) ; elle se comprend par comparaison avec la notion de signal d'angoisse.

Dans les deux cas « ... comme phénomène automatique et comme signal d'alarme, l'angoisse doit être tenue pour un produit de l'état de détresse psychique du nourrisson qui est évidemment la contrepartie de son état de détresse biologique » (1). L'angoisse automatique est une réponse spontanée de l'organisme à cette situation traumatique ou à sa reproduction.

Par « situation traumatique » il faut entendre un afflux non maîtrisable d'excitations trop multiples et trop intenses : c'est là une idée très ancienne chez Freud ; on la trouve dans ses premiers écrits sur l'angoisse, où celle-ci est définie comme résultant d'une tension libidinale accumulée et non déchargée.

Le terme d'angoisse automatique connote un type de réaction ; il ne préjuge pas de l'origine interne ou externe des excitations traumatisantes.

(1) Freud (S.). G.W., XIV, 16S ; S.E., XX, 138 ; Fr., 62.

Angoisse devant un danger réel

= *D.* : *Realangst*. – *En.* : realistic anxiety. – *Es.* : angustia real. – *I.* : angoscia (di fronte a una situazione) reale. – *P.* : angústia real.

• **Terme (*Realangst*) utilisé par Freud dans le cadre de sa seconde théorie de l'angoisse : angoisse devant un danger extérieur qui constitue pour le sujet une menace réelle.**

■ Le terme allemand *Realangst* est introduit dans [*Inhibition, symptôme et angoisse*](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926). Il peut prêter à divers malentendus que l'équivalent français proposé par nous cherche à lever.

1° Dans *Realangst*, *Real* est substantif ; il ne qualifie pas l'angoisse elle-même mais ce qui la motive. L'angoisse devant un danger réel s'oppose à l'angoisse devant la pulsion. Pour certains auteurs, notamment Anna Freud, la pulsion ne serait anxiogène que dans la mesure où elle risque de susciter un danger réel ; la plupart des psychanalystes maintiennent l'existence d'une menace pulsionnelle génératrice d'angoisse.

2° La traduction par « angoisse devant le réel » aurait l'inconvénient de laisser supposer que c'est la réalité comme telle qui est motif d'angoisse alors qu'il s'agit de certaines situations. C'est pourquoi nous proposons « angoisse devant un danger réel ».

Sans entrer dans la théorie freudienne de l'angoisse, on notera que le terme *Angst*, en allemand et dans son usage freudien, n'est pas exactement recouvert par le terme français d'angoisse. Des expressions courantes comme *ich habe Angst vor...* sont traduites par : j'ai peur de...

L'opposition souvent admise entre la peur qui aurait un objet déterminé et l'angoisse qui se définirait par l'absence d'objet ne recoupe pas exactement les distinctions freudiennes.

Annulation (– rétroactive)

= *D.* : Ungeschehenmachen. – *En.* : undoing (what has been done). – *Es.* : anulaci3n retroactiva. – *I.* : rendere non accaduto ou annullamento retroattivo. – *P.* : anula33o retroativa.

• ***Mécanisme psychologique par lequel le sujet s'efforce de faire en sorte que des pensées, des paroles, des gestes, des actes passés ne soient pas advenus ; il utilise pour cela une pensée ou un comportement ayant une signification opposée.***

Il s'agit là d'une compulsion d'allure « magique », particulièrement caractéristique de la névrose obsessionnelle.

■ L'annulation est cursivement décrite par Freud dans [*L'homme aux rats*](#) ; il y analyse des « ... actes compulsions, à deux temps, dont le premier temps est annulé par le second [...]. Leur véritable signification réside en ceci qu'ils représentent le conflit de deux mouvements opposés et d'intensité presque égale, ce qui

est, d'après mon expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine » (1 a).

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), ce processus est dégagé par Freud sous le terme de *Ungeschehenmachen* (littéralement : rendre non avvenu) ; il y voit avec l'isolation une forme de défense caractéristique de la névrose obsessionnelle et la qualifie de procédé magique ; il montre comment elle est notamment à l'œuvre dans les rituels obsessionnels (2 a).

Anna Freud cite l'annulation rétroactive dans son inventaire des mécanismes de défense du moi (3) ; et c'est généralement comme mécanisme de défense du moi qu'elle est définie dans la littérature psychanalytique (4 a).

Notons que l'annulation rétroactive se présente sous des modalités assez diverses. Tantôt un comportement est annulé par le comportement directement opposé (ainsi « *l'homme aux rats* » replace sur un chemin une pierre qu'il avait, dans un premier temps, retirée pour que la voiture de son amie ne risque point de s'y heurter) ; tantôt c'est le même acte qui est répété mais avec des significations, conscientes ou inconscientes, opposées ; tantôt l'acte d'annulation est contaminé par l'acte qu'il tend à effacer. Soit l'exemple donné par Fenichel (4 b), qui illustre ces deux dernières modalités : un sujet se reproche d'avoir gaspillé de l'argent en achetant un journal ; il voudrait annuler cette dépense en se faisant rembourser ; n'osant pas le faire, il pense qu'acheter un autre journal le soulagera. Mais le kiosque est fermé ; le sujet jette alors par terre une pièce de la même valeur que le journal. Pour conoter de telles séquences, Freud parle de symptômes « diphasiques » : « A une action qui met à exécution une certaine injonction succède immédiatement une autre qui

arrête ou annule la première même si elle ne va pas jusqu'à mettre à exécution son contraire » (2 b).

Classer l'annulation rétroactive parmi les mécanismes de défense du moi appelle encore la remarque suivante : faut-il tenir le « second temps » pour un simple produit de la défense ? La variété des exemples cliniques conduit à une réponse nuancée. On voit en effet le plus souvent les motivations pulsionnelles jouer dans les deux temps, particulièrement sous la forme de l'ambivalence* amour-haine ; parfois même c'est le second temps qui met le mieux en évidence la victoire de la pulsion. Dans un exemple comme celui de Fenichel, c'est bien la conduite dans son ensemble qui forme un tout symptomatique.

On notera d'ailleurs, dans cette perspective, que Freud, à une époque où l'accent n'est pas encore mis sur les mécanismes de défense du moi, ne semble faire intervenir l'action défensive que dans une rationalisation qui camoufle secondairement l'ensemble en jeu (1 b).

Finalement on pourrait dégager là deux conceptions, qui d'ailleurs ne s'opposent que comme deux niveaux d'interprétation où deux niveaux du conflit psychique*, l'une mettant l'accent sur le conflit interpulsionnel où l'on retrouve en dernière analyse l'ambivalence de l'amour et de la haine, l'autre situant le conflit entre les pulsions et le moi, celui-ci pouvant trouver un allié dans une pulsion opposée à celle dont il se protège.



On peut se demander s'il ne convient pas de rattacher le mécanisme d'annulation rétroactive à un comportement normal très répandu : on rétracte une affirmation, on répare un dommage, on réhabilite un condamné, on atténue la portée d'une pensée, d'une parole ou d'un acte par une négation

qui peut même être anticipée (exemple : « n'allez pas croire que... »), etc.

Remarquons toutefois que dans tous ces cas il s'agit d'atténuer ou d'annuler la signification, la valeur ou les conséquences d'un comportement. L'annulation rétroactive – au sens pathologique – vise la *réalité* même de l'acte qu'il s'agirait de supprimer radicalement en faisant comme si le temps n'était pas irréversible.

Sans doute une telle distinction peut paraître schématique : n'est-ce pas en mettant en œuvre des significations opposées que le sujet tente d'annuler jusqu'à l'acte lui-même ? La clinique montre pourtant que l'obsessionnel ne se satisfait pas d'un travail de désinvestissement* ou de contre-investissement*. C'est l'impossible annulation de l'événement (*Geschehen*) passé comme tel qu'il vise.

(1) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. – a) G.W., VII, 414 ; S.E., X, 192 ; Fr., 224. – b) Cf. G.W., VII, 414 ; S.E., X, 192 ; Fr., 224.

(2) Freud (S.), a) Cf. G.W., XIV, 149-50 ; S.E., XX, 119-20 ; Fr., 41-2. – b) G.W., XIV, 142 ; S.E., XX, 113 ; Fr., 33.

(3) Cf. Freud (A.). *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936, éd. Imago, Londres, 1946, 36 ; P.U.F., Paris, 1949, 38-9.

(4) Cf. par exemple Fenichel (O.). *The psychoanalytic Theory of Neurosis*, Norton, New York, 1945, éd. fr., P.U.F. 1953. – a) Angl., 153-5 ; Fr., 189-92. – b) Angl., 154 ; Fr., 190-1.

Aphanisis

= D. : Aphanisis. – En. : aphanisis. – Es. : afánisis. – I. : afanisi. – P. : afänise.

• **Terme introduit par E. Jones : disparition du désir sexuel. Selon cet auteur, l'aphanisis serait, dans les deux sexes, l'objet d'une crainte plus fondamentale que la crainte de la castration.**

■ B Jones introduit le terme grec *ἀφάνισις* (acte de faire disparaître, disparition) en rapport avec la question du complexe de castration (1 a). Selon lui, même chez l'homme, l'abolition de la sexualité et la castration ne se recouvrent pas (par exemple, « ... beaucoup d'hommes désirent être châtrés pour, entre autres, des raisons érotiques, de sorte que leur sexualité ne disparaît certainement pas avec l'abandon du pénis ») (1 b) ; si elles paraissent se confondre, c'est que la crainte de la castration est la façon dont se présente concrètement (à côté des idées de mort) l'idée plus générale *d'aphanisis*.

Chez la femme, c'est dans la crainte de la séparation d'avec l'objet aimé qu'on pourrait déceler la crainte de l'aphanisis.

Jones introduit la notion d'aphanisis dans le cadre de ses recherches sur la sexualité féminine. Alors que Freud centrait l'évolution sexuelle de la petite fille, comme celle du garçon, sur le complexe de castration et la prévalence du phallus, Jones tente de décrire l'évolution de la fille d'une façon plus spécifique qui met l'accent sur une sexualité ayant d'emblée ses buts et son activité propres.

Le dénominateur commun de la sexualité de la petite fille et du petit garçon serait à chercher en deçà du complexe de castration, dans l'aphanisis.

(1) Cf. Jones (E.). *Early development of female sexuality*, 1927. In *Papers on Psycho-Analysis*, Baillière, Londres, 5e éd., 1950. – a) 438-51. – b) 439-40.

Appareil psychique

= D. : psychischer ou seelischer Apparat. – En. : psychic ou mental apparatus. – Es. : aparato psiquico. – I. : aparato psichico ou mentale. – P. : aparêlho psiquico ou mental.

• **Terme qui souligne certains caractères que la théorie freudienne attribue au psychisme : sa capacité de transmettre et de transformer une énergie déterminée et sa différenciation en systèmes ou instances.**

■ Dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), Freud définit l'appareil psychique par comparaison avec des appareils optiques ; il cherche par là, selon ses propres termes, « ... à rendre compréhensible la complication du fonctionnement psychique en divisant ce fonctionnement et en attribuant chaque fonction particulière à une partie constitutive de l'appareil » (1 a).

Un texte comme celui-ci appelle quelques remarques :

1) En parlant d'appareil psychique, Freud suggère l'idée d'un certain arrangement, d'une disposition interne, mais il fait plus que rattacher différentes fonctions à des « lieux psychiques » spécifiques ; il assigne à ceux-ci un *ordre* donné qui entraîne une succession temporelle déterminée. La coexistence des différents systèmes qui composent l'appareil psychique n'est pas à prendre dans le sens anatomique que lui donnerait une théorie des localisations cérébrales. Elle implique seulement que les excitations doivent suivre un ordre que fixe la place des divers systèmes (2).

2) Le terme d'appareil suggère l'idée d'une tâche, voire d'un *travail*. Le schéma prévalent fut ici emprunté par Freud à une certaine conception de l'arc réflexe selon laquelle celui-ci transmettrait intégralement l'énergie reçue : « L'appareil psychique doit être conçu comme un appareil réflexe. Le processus réflexe reste le modèle (*Vorbild*) de tout fonctionnement psychique » (1 b).

La fonction de l'appareil psychique est en dernière analyse de maintenir au niveau le plus bas possible l'énergie interne d'un organisme (voir : [Principe de constance](#)). Sa différenciation en substructures aide à concevoir les *transformations de l'énergie* (de l'état libre à l'état lié) (voir : [Élaboration psychique](#)) et le jeu des investissements, contre-investissements, surinvestissements.

3) Ces brèves remarques indiquent que l'appareil psychique a, pour Freud, valeur de *modèle*, ou, comme il disait lui-même, de « fiction » (1 c). Ce modèle, comme dans le premier texte cité plus haut, ou encore dans le premier chapitre de l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938), peut être physique ; ailleurs il peut être biologique (« la vésicule protoplasmique » du chap. IV

d'Au-delà du principe de plaisir [Jenseits des Lustprinzips, 1920]). Le commentaire du terme d'appareil psychique renvoie à une appréciation d'ensemble de la métapsychologie freudienne et des métaphores qu'elle met en jeu.

(1) Freud (S.), a) G.W., II-III, 541 ; S.E., IV-V, 536 ; Fr., 441. – b) G.W., II-III, 543 ; S.E., IV-V, 538 ; Fr., 441. – c) G.W., II-III, 604 ; S.E., IV-V, 598 ; Fr., 448.

(2) Cf. par exemple Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*. lettre à W. Fliess du 6-12-1896.

Après-coup (subst. m., adj. et adv.)

= D. : Nachträglichkeit (subst.), nachträglich (adj. et adv.). – En. : differed action, differed (adj.). – Es. : posterioridad, posterior, posteriormente. – I. : posteriore (adj.), posteriormente (adv.). – P. : posterioridade, posterior, posteriormente.

• ***Terme fréquemment employé par Freud en relation avec sa conception de la temporalité et de la causalité psychiques : des expériences, des impressions, des traces mnésiques* sont remaniées ultérieurement en fonction d'expériences nouvelles, de l'accès à un autre degré de développement. Elles peuvent alors se voir conférer, en même temps qu'un nouveau sens, une efficacité psychique.***

■ Le terme *nachträglich* est d'un usage répété et constant chez Freud qui l'emploie souvent *souligné*. On

rencontre aussi, et très tôt, la forme substantive *Nachträglichkeit* qui montre que, pour Freud, cette notion d'« après-coup » fait partie de son appareil conceptuel même s'il n'en a pas donné de définition et encore moins de théorie d'ensemble. J. Lacan a eu le mérite d'attirer l'attention sur l'importance de ce terme. On notera à ce propos que les traductions françaises et anglaises de Freud, en n'optant pas pour un équivalent unique, ne permettent pas de repérer son usage.

Nous n'entendons pas ici proposer une théorie de *l'après-coup*, seulement en souligner brièvement le sens et l'intérêt concernant la conception freudienne de la temporalité et de la causalité psychiques.

1° La notion vient d'abord interdire une interprétation sommaire qui réduirait la conception psychanalytique de l'histoire du sujet à un déterminisme linéaire envisageant seulement l'action du passé sur le présent. On fait souvent reproche à la psychanalyse de réduire au passé infantile l'ensemble des actions et des désirs humains ; cette tendance irait toujours s'aggravant avec l'évolution de la psychanalyse ; les analystes remonteraient sans cesse plus loin : pour eux, tout le destin de l'homme serait joué dès les premiers mois, voire dans la vie intra-utérine....

Or, d'emblée, Freud a marqué que le sujet remanie après-coup les événements passés et que c'est ce remaniement qui leur confère un sens et même une efficacité ou un pouvoir pathogène. Le 6-12-1896, il écrit à W. Fliess : « ... je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une *réorganisation*, une *réinscription* » (1 a).

Après-coup (subst. m., adj. et adv.)

2° Une telle idée pourrait conduire à des vues selon lesquelles tous les phénomènes que l'on rencontre en psychanalyse se situent sous le signe de la rétroactivité, voire de l'illusion rétroactive. C'est ainsi que Jung parle de fantasmes rétroactifs (*Zurückphantasieren*) : selon lui, l'adulte réinterprète son passé dans ses fantasmes qui constituent autant d'expressions symboliques de ses problèmes actuels. Dans cette conception, la réinterprétation est pour le sujet un moyen de fuir dans un passé imaginaire les « demandes de la réalité » présente.

Dans une perspective différente, la notion d'après-coup pourrait aussi évoquer une conception de la temporalité mise au premier plan par la philosophie et reprise par les différentes tendances de la psychanalyse existentielle : la conscience constitue son passé, en remanie constamment le sens, en fonction de son « projet ».



La conception freudienne de l'après-coup apparaît comme beaucoup plus précise. On pourrait, nous semble-t-il, regrouper ainsi ce qui la spécifie :

1° Ce n'est pas le vécu en général qui est remanié après-coup, mais électivement ce qui, au moment où il a été vécu, n'a pu pleinement s'intégrer dans un contexte significatif. Le modèle d'un tel vécu est l'événement traumatisant.

2° Le remaniement après-coup est précipité par la survenue d'événements et de situations, ou par un maturation organique, qui vont permettre au sujet d'accéder à un nouveau type de significations et de réélaborer ses expériences antérieures.

3° L'évolution de la sexualité favorise éminemment, par les décalages temporels qu'elle comporte chez l'homme, le phénomène de l'après-coup.

Ces vues s'illustreraient dans de nombreux textes où Freud emploie le terme de *nachträglich*. Deux de ces textes nous semblent particulièrement démonstratifs.

Dans le *Projet de psychologie scientifique* [*Entwurf einer Psychologie*, 1895) Freud, quand il étudie le refoulement hystérique, se demande : pourquoi le refoulement porte-t-il électivement sur la sexualité ? Il montre sur un exemple comment le refoulement suppose deux événements nettement séparés dans la série temporelle. Le premier dans le temps est constitué par une scène sexuelle (séduction par un adulte), mais qui n'a pas alors pour l'enfant de signification sexuelle. Le second présente certaines analogies, qui peuvent être superficielles, avec le premier ; mais cette fois, du fait que la puberté est survenue entre-temps, l'émotion sexuelle est possible, émotion que le sujet rattachera consciemment à ce second événement alors qu'elle est en réalité provoquée par le souvenir du premier. Le moi ne peut utiliser ici ses défenses normales (évitement au moyen de l'attention, par exemple) contre cet affect sexuel déplaisant : « L'attention est dirigée vers les perceptions car ce sont elles qui d'habitude sont l'occasion d'une libération de déplaisir. Mais ici c'est une trace mnésique et non une perception qui, de façon imprévue, libère du déplaisir et le moi s'en aperçoit trop tard » (1 b). Le moi utilise alors le refoulement, mode de « défense pathologique » où il opère selon le processus primaire.

On voit que le refoulement trouve ici sa condition générale dans le « retard de la puberté » qui caractérise, selon Freud, la sexualité humaine : « Tout adolescent a des

Après-coup (subst. m., adj. et adv.)

traces mnésiques qui ne peuvent être comprises par lui qu'avec la survenue de sensations proprement sexuelles » (1 c). « *L'apparition tardive de la puberté rend possibles des processus primaires posthumes* » (1 d).

Dans cette perspective, c'est seulement la seconde scène qui donne à la première sa valeur pathogène : « Un souvenir est refoulé, qui n'est devenu traumatisme qu'*après-coup* » (1 c). Aussi la notion d'après-coup est intimement liée à la première élaboration freudienne de la notion de défense* : la théorie de la séduction*.

On pourrait objecter que la découverte de la sexualité infantile, faite un peu plus tard par Freud, ôte toute valeur à cette conception. La meilleure réponse à une telle objection se trouverait dans L'homme aux loups, où le même processus de l'après-coup est constamment invoqué, mais décalé dans les premières années de l'enfance. Il est au cœur de l'analyse que donne Freud du rêve pathogène dans ses rapports avec la scène originaire* : l'homme aux loups ne comprit le coït « ... qu'à l'époque du rêve, à 4 ans, et non à l'époque où il l'observa. À un an et demi il recueillit les impressions qu'il put comprendre après-coup, à l'époque du rêve, grâce à son développement, son excitation sexuelle et sa recherche sexuelle » (2 a). Le rêve, dans l'histoire de cette névrose infantile est, comme Freud le montre, le moment déclenchant de la phobie : « ... le rêve confère à l'observation du coït une efficacité après-coup » (2 b).

Freud a ajouté en 1917 deux longues discussions à l'observation de L'homme aux loups, où il se montre ébranlé par la thèse jungienne du fantasme rétroactif. Il admet qu'étant, dans l'analyse, l'aboutissement d'une reconstruction, la scène originaire pourrait bien avoir été construite par le sujet lui-même, mais il n'en maintient

Après-coup (subst. m., adj. et adv.)

pas moins avec insistance que la perception a au moins fourni des indices, ne serait-ce qu'une copulation de chiens... Mais surtout, dans le moment même où il paraît en rabattre quant à l'appui que peut fournir un sol – qui se révèle si friable à l'enquête – de réalité, il introduit une notion nouvelle, celle des fantasmes originaires, à savoir un en-deçà, une structure qui fonde en dernière analyse le fantasme, en transcendant à la fois le vécu individuel et l'imaginé (voir : [Fantasmes originaires](#)).



Les textes que nous avons discutés montrent qu'il n'est pas possible de réduire la conception freudienne du *Nachträglich* à la notion d'« action différée », si l'on entend par là un écart temporel variable, dû à un effet de sommation, entre les excitations et la réponse. La traduction parfois adoptée dans la *Standard Edition* de *deferred action* pourrait autoriser une telle interprétation. Les éditeurs de la S.E. font état (2 e) d'un passage des [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) où, à propos de l'[hystérie dite de rétention](#)*, Freud parle de « l'élimination après-coup des traumatismes accumulés » (3 a) pendant une certaine période. Ici l'après-coup pourrait en première analyse être compris comme une décharge retardée, mais on notera que pour Freud il s'agit là d'une véritable élaboration, d'un « travail de mémoire » qui n'est pas la simple décharge d'une tension accumulée, mais un ensemble complexe d'opérations psychologiques : « Elle [la malade] reparcourt chaque jour chaque expression, elle pleure sur elles, elle s'en console, tout à loisir pour ainsi dire... » (3 b). Il vaudrait mieux, selon nous, éclairer le concept

d'[abréaction](#)* par celui d'après-coup que réduire l'après-coup à une théorie étroitement économique de l'abréaction.

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) Ail., 185 ; Angl., 173 ; Fr., 129. – b) Ail., 438 ; Angl., 416 ; Fr., 369. – c) Ail., 435 ; Angl., 413 ; Fr., 367. – d) Ail., 438 ; Angl., 416 ; Fr., 369. – c) Ail., 435 ; Angl., 413 ; Fr., 386.

(2) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose, 1918 (1914).* – a) GAV., XII, 64, n. 4 ; S.E., XVII, 37-8, n. 6 ; Fr., 350, n. 3. – b) Cf. GAV., XII, 144 ; S.E., XVII, 109 ; Fr., 409. – c) GAV., XII, 72 n. ; S.E., XVII, 45 n. ; Fr., 356 n.

(3) Freud (S.), a) G.W., I, 229 ; S.E., II, 162 ; Fr., 129. – b) G.W., I, 229 ; S.E., II, 162 ; Fr., 129.

Association

= D. : Assoziation. – En. : association. – Es. asociación. – I. : associazione. – P. : associação.

• **Terme emprunté à l'associationnisme et désignant toute liaison entre deux ou plusieurs éléments psychiques dont la série constitue une chaîne associative.**

Parfois le terme est employé pour désigner les éléments ainsi associés. À propos de la cure, c'est à cette dernière acception qu'on se réfère, en parlant, par exemple, des « associations de tel rêve » pour désigner ce qui, dans les propos du sujet, est en connexion associative avec ce rêve. À la limite, le terme « associations » désigne l'ensemble du matériel verbalisé au cours de la séance psychanalytique.

■ Un commentaire exhaustif du terme association exigerait une enquête historico-critique qui retracerait la diffusion de la doctrine associationnisme en Allemagne au XIXe siècle, son influence sur la pensée du « jeune Freud » et surtout montrerait comment elle a été intégrée et transformée par la découverte freudienne des lois de l'inconscient.

Nous nous bornons aux remarques suivantes sur ce dernier point :

1. On ne peut comprendre le sens et la portée du concept d'association en psychanalyse sans se référer à l'expérience clinique où s'est dégagée la méthode des libres associations. Les *Études sur l'hystérie* (*Studien über Hysterie*, 1895) montrent comment Freud a été conduit à suivre de plus en plus ses patientes dans la voie des libres associations que celles-ci lui indiquaient. (Voir notre commentaire de « libre association ».) Du point de vue de la théorie des associations, ce qui ressort de l'expérience de Freud dans ces années de découverte de la psychanalyse peut se schématiser ainsi :

a) Une « idée qui vient » (*Einfall*) au sujet, apparemment de façon isolée, est toujours un élément qui renvoie en réalité, consciemment ou non, à d'autres éléments. On découvre ainsi des séries associatives que Freud désigne de différents termes figurés : ligne (*Linie*), fil (*Faden*), enchaînement (*Verkettung*), train (*Zug*), etc. Ces lignes s'enchevêtrent en de véritables réseaux, comportant des « points nodaux » (*Knoln punkle*) où se recourent plusieurs d'entre elles.

b) Les associations telles qu'elles s'enchaînent dans le discours du sujet correspondent selon Freud à une organisation complexe de la mémoire. Il a comparé celle-ci à un système d'archives ordonnées selon différents modes de

classement et qu'on pourrait consulter selon différentes voies (ordre chronologique, ordre par matières, etc.) (1 a). Une telle organisation suppose que la représentation* (*Vorslestellung*), ou trace mnésique* (*Erinnerungsspur*) d'un même événement peut se retrouver dans plusieurs ensembles (ce que Freud nomme encore des « systèmes mnésiques »).

c) Cette organisation en systèmes se confirme dans l'expérience clinique : il existe de véritables « groupes psychiques séparés » (1 b), c'est-à-dire des complexes de représentations clivés du cours associatif : « Les représentations isolées contenues dans ces complexes idéatifs peuvent revenir consciemment à la pensée, comme l'a noté Breuer. Seule leur combinaison bien déterminée reste bannie de la conscience » (1 c). Freud, à la différence de Breuer, ne voit pas dans l'affect* l'explication dernière de ce fait, mais il n'en affirme pas moins l'idée d'un clivage* (*Spaltung*) au sein du psychisme. Le groupe d'associations séparé est à l'origine de la notion *topique* d'inconscient.

d) Dans un complexe associatif, la « force » d'un élément ne lui reste pas immuablement attachée. Le jeu des associations dépend de facteurs *économiques* : l'énergie d'investissement se déplace d'un élément à l'autre, se condense sur les points nodaux, etc. (indépendance de l'affect* par rapport à la représentation).

e) En définitive, le discours associatif n'est pas régi passivement par des lois générales comme celles qu'a définies l'associationnisme : le sujet n'est pas un « polypier d'images ». Le groupement des associations, leur isolation éventuelle, leurs « fausses connexions », leur possibilité d'accès à la conscience s'inscrivent dans la *dynamique* du conflit défensif propre à chacun.

2. Le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) éclaire l'usage freudien de la notion d'association et montre, d'un point de vue spéculatif, comment la découverte psychanalytique de l'inconscient vient donner un sens nouveau aux présupposés associationnistes sur lesquels Freud prend appui :

a) Le fonctionnement des associations se conçoit comme une circulation d'énergie à l'intérieur d'un « appareil neuronique » structuré de façon complexe en un étagement de bifurcations successives. Chaque excitation emprunte, à chaque carrefour, telle voie, de préférence à telle autre, en fonction des « frayages » laissés par les excitations précédentes. La notion de frayage* n'est pas à comprendre d'abord comme passage plus facile d'une image à une autre, mais comme un processus d'opposition différentielle : telle voie n'est frayée qu'en fonction du non-frayage de la voie opposée.

b) Dans les hypothèses de départ que pose Freud, il n'est pas question d'images au sens d'une empreinte psychique ou neuronique ressemblant à l'objet réel. Tout n'est d'abord que « neurone » et « quantité » (2).

On ne manquera pas de rapprocher cette conception, qui peut paraître très distante de l'expérience par son caractère mécaniste et son langage neurophysiologique, de l'opposition constante, dans la théorie psychologique de Freud, entre la représentation et le quantum d'affect*. Comme le neurone, la représentation est l'élément discret, discontinu, d'une chaîne. Comme pour lui, sa signification dépend du complexe qu'elle constitue avec d'autres éléments. Dans cette perspective, on pourrait comparer le fonctionnement de l'« appareil neuronique » à celui du langage tel que la linguistique structurale l'analyse :

constitué d'unités discontinues s'ordonnant en oppositions binaires.

(1) Breuer (J.) et Freud (S.), a) Cf. G.W., I, 291 sqq. ; S.E., II, 288 sqq. ; Fr., 233 sqq. – b) Cf. p. ex. G.W., I, 92 et 289 ; S.E., II, 12 et 286 ; Fr., 9 et 231. – c) G.W., 1, 187 (note) ; S.E., II, 214-15 ; Fr., 171.

(2) Cf. Freud (S.). Ail. 379-386 ; Angl. 355-363 ; Fr., 315-321.

Attention (également) flottante

= D. : gleichschwebende Aufmerksamkeit. – En. : (evenly) suspended (ou [evenly] poised) attention. – Es. : atención (parejamente) flotante. – I. : attenzione (ugualmente) fluttuante. – P. .atenção equiflutuante.

• ***Manière dont, selon Freud, l'analyste doit écouter l'analysé : il ne doit privilégier a priori aucun élément du discours de celui-ci, ce qui implique qu'il laisse fonctionner le plus librement possible sa propre activité inconsciente et suspend les motivations qui dirigent habituellement l'attention. Cette recommandation technique constitue le pendant de la règle de libre association proposée à l'analysé.***

■ Cette recommandation essentielle qui définit l'attitude subjective du psychanalyste lorsqu'il écoute son patient, a été énoncée et commentée par Freud surtout dans ses [Conseils au médecin pour le traitement analytique](#) (*Ratschlâge für den Artz bei der psychoanalytischen*

Attention (également) flottante

Behandlung, 1912). Elle consiste en une suspension aussi complète que possible de tout ce qui focalise habituellement l'attention : inclinations personnelles, préjugés, présupposés théoriques même les mieux fondés. « De même que le patient doit raconter tout ce qui lui passe par l'esprit, en éliminant toute objection logique et affective qui le pousserait à choisir, de même le médecin doit être en mesure d'interpréter tout ce qu'il entend afin d'y découvrir tout ce que l'inconscient dissimule, et cela sans substituer sa propre censure au choix auquel le patient a renoncé » (1 a).

C'est cette règle qui, d'après Freud, permet à l'analyste de découvrir les connexions inconscientes dans le discours du patient. Grâce à elle l'analyste peut conserver dans sa mémoire une multitude d'éléments en apparence insignifiants dont les corrélations ne ressortiront qu'ultérieurement.

L'attention flottante pose des problèmes théoriques et pratiques que le terme à lui seul indique déjà dans son apparente contradiction.

1° Le fondement théorique du concept est évident si on envisage la question par rapport à l'analysé : les structures inconscientes telles que Freud les a décrites se font jour à travers de multiples déformations, par exemple cette « transmutation de toutes les valeurs psychiques » (2 a) qui aboutit à ce que, derrière les éléments les plus insignifiants en apparence, se dissimulent souvent les pensées inconscientes les plus importantes. L'attention flottante est ainsi la seule attitude *objective*, en tant qu'adaptée à un objet essentiellement déformé. On notera d'ailleurs que Freud, sans employer encore le terme d'attention flottante, avait décrit dès [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) une attitude mentale

analogue où il voyait la condition de l'auto-analyse des rêves (2 b).

2° Du côté de l'analyste, la théorie de l'attention également flottante soulève en revanche de difficiles questions.

Il est concevable que l'analyste, au même titre que l'analysé, cherche à supprimer l'influence que pourraient exercer sur son attention ses préjugés conscients, voire ses défenses inconscientes. C'est pour éliminer le plus possible celles-ci que Freud préconise d'ailleurs l'analyse didactique car « ... tout refoulement non liquidé constitue ce que Stekel a justement qualifié de *punctum caecum* dans ses facultés de perception analytique » (1 b).

Mais Freud demande davantage : le but à obtenir serait une véritable communication d'inconscient à inconscient (α) : « L'inconscient de l'analyste doit se comporter à l'égard de l'inconscient émergent du malade comme l'écouteur téléphonique à l'égard du microphone » (1 c). C'est là ce que Theodor Reik a appelé plus tard, de façon imagée, « écouter avec la troisième oreille » (3).

Or, comme Freud l'a indiqué lui-même à propos de la libre association*, la suspension des « représentations-buts* » conscientes ne peut avoir pour effet que leur remplacement par des « représentations-buts » inconscientes (2 c). Il en résulterait une difficulté particulière pour l'analyste lorsqu'il se place dans l'attitude d'attention flottante : comment son attention peut-elle ne pas être orientée par ses propres motivations inconscientes ? La réponse serait sans doute ici que l'équation personnelle du psychanalyste est non seulement réduite – par son analyse didactique – mais aussi doit être appréciée et contrôlée par l'auto-analyse du contre-transfert.

Attention (également) flottante

D'une façon générale il faut comprendre la règle de l'attention flottante comme une règle idéale, qui, dans la pratique, rencontre des exigences contraires : comment concevoir par exemple le passage à l'interprétation et à la construction* sans qu'à un moment donné l'analyste se mette à privilégier un certain matériel, à le comparer, le schématiser, etc. ?



On pourrait dégager du mouvement psychanalytique contemporain différentes orientations sur la question de l'attention flottante, dont on notera qu'elle n'a pas été reformulée par Freud dans le cadre de la deuxième topique.

a) Certains auteurs, à la suite de Th. Reik (*loc. cit.*) tendent à infléchir l'écoute d'inconscient à inconscient dans le sens d'une empathie (*Einfühlung*) dont l'essentiel se produirait à un niveau infraverbal. Le contre-transfert, loin de s'opposer à la communication, qui est alors décrite comme une perception, témoignerait du caractère profond de celle-ci.

b) Pour d'autres, la règle technique de l'attention flottante exige un relâchement des fonctions inhibitrices et sélectives du moi ; elle n'implique aucune valorisation du ressenti, simplement une « ouverture » de l'analyste aux incitations de son propre appareil psychique, ouverture destinée à éviter l'interférence de ses compulsions défensives. Mais l'essentiel du dialogue psychanalytique se poursuit de moi à moi.

c) Enfin, dans une perspective théorique qui met l'accent sur l'analogie entre les mécanismes de l'inconscient et ceux du langage (Lacan), c'est cette similitude structurale entre tous les phénomènes inconscients qu'il s'agirait de laisser fonctionner le plus

Attention (également) flottante

librement possible dans l'attitude d'écoute
psychanalytique.

▲ (α) Sur cette question, citons deux passages de Freud : « ... chacun possède en son propre inconscient un instrument avec lequel il peut interpréter les expressions de l'inconscient chez les autres » (4). « L'Ics d'un sujet peut réagir directement sur celui d'un autre sans qu'il y ait passage par le Cs. Ceci réclame une investigation plus serrée, singulièrement pour décider si l'activité préconsciente y joue un rôle ou non. Mais, descriptivement parlant, le fait est incontestable » (5).

(1) Freud (S.), a) G.W., VIII, 381 ; S.E., XII, 115 ; Fr., 66. – b) G.W., VIII, 382 ; S.E., XII, 116 ; Fr., 67. – c) G.W., VIII, 381 ; S.E., XII, 115-6 ; Fr., 66.

(2) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 335 ; S.E., IV, 330 ; Fr., 246. – b) Cf. G.W., II-III, 108 ; S.E., IV, 103 ; Fr., 79. – c) Cf. G.W., II-III, 533 ; S.E., V, 528-9 ; Fr., 435.

(3) Cf. Reik (Th.). *Listening with the third ear. The inner experience of a psycho-analyst*, Grove Press, New York, 1948.

(4) Freud (S.). *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. GAV., VIII, 445 ; S.E., XII, 320 ; Fr., in B.F.P., 1929, III, 3. 441.

(5) Freud (S.). *Das Unbewusste*. 1915. GAV., X, 293 ; S.E., XIV, 194 ; Fr., 142-3.

Auto-analyse

= D. : Selbstanalyse. – En. : self-analysis. – Es. : autoanálisis. – I. : auto-analisi. – P. : auto-análise.

• ***Investigation de soi par soi, conduite de façon plus ou moins systématique, et qui recourt à certains procédés***

de la méthode psychanalytique – associations libres, analyse de rêves, interprétation de conduites, etc.

■ Freud n'a jamais consacré de texte à la question de l'auto-analyse mais il y fait allusion à plusieurs reprises, notamment en se référant à sa propre expérience. « Mon auto-analyse, dont la nécessité m'apparut bientôt en pleine clarté, fut accomplie à l'aide d'une série de mes propres rêves qui me conduisirent à travers tous les événements de mon enfance ; et je suis toujours d'avis aujourd'hui que cette sorte d'analyse peut suffire pour quiconque est un bon rêveur et n'est pas trop anormal » (1). Une telle méthode lui paraît fondatrice : « Quand on me demande comment on peut devenir psychanalyste, je réponds : par l'étude de ses propres rêves » (2).

Mais en bien d'autres passages, Freud se montre très réservé sur la portée d'une auto-analyse. Au cours même de sa propre expérience, il écrit à Fliess : « Mon auto-analyse reste interrompue. J'en ai maintenant compris la raison. C'est parce que je ne puis que m'analyser moi-même en me servant de connaissances objectivement acquises (comme un étranger). Une vraie auto-analyse est impossible, sans quoi il n'y aurait pas de maladie » (3). Plus tard, l'auto-analyse paraît même franchement dépréciée en regard d'une analyse proprement dite : « On apprend d'abord la psychanalyse sur soi-même, par l'étude de sa propre personnalité [...] les progrès sur cette voie se heurtent à des limites définies. On avance beaucoup plus loin en se faisant analyser par un psychanalyste compétent » (4).

Les réserves faites par Freud portent sur l'auto-analyse en tant qu'elle prétendrait se substituer à une psychanalyse. On tient généralement l'auto-analyse pour une forme particulière de résistance à la psychanalyse qui flatte le narcissisme et élimine le ressort essentiel de la

cure, à savoir le transfert (5). Même chez les auteurs qui, comme Karen Horney, en recommandent l'emploi, elle apparaît en fait comme complément du traitement, le préparant ou le continuant. Quant à l'auto-analyse de Freud, elle est éminemment singulière puisqu'elle fut en partie à l'origine de la découverte de la psychanalyse et non l'application d'un savoir.

En ce qui concerne les analystes, l'élucidation poursuivie de leur propre dynamique inconsciente est éminemment souhaitable. Freud le notait dès 1910 à propos du contre-transfert* : « [...] aucun psychanalyste ne peut aller plus loin que ne lui permettent ses propres complexes et ses résistances intérieures. C'est pourquoi nous exigeons qu'il commence son activité par une auto-analyse (α) et qu'il continue à approfondir celle-ci tandis qu'il apprend par la pratique avec ses patients. Celui qui n'accomplit pas une semblable auto-analyse fera bien de renoncer, sans hésitation, à traiter analytiquement des malades » (6). L'institution de l'analyse didactique* n'élimine pas la nécessité d'une auto-analyse : celle-ci prolonge « indéfiniment » le processus déclenché par celle-là (β).

▲ (α) Et non, comme l'écrit Anne Berman dans sa traduction française : « par subir une analyse ».

(β) Pour un traitement systématique de la question, cf. Anzieu (D.), *L'auto-analyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959.

(1) Freud (S.). *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, 1914. G.W., X, 59 ; S.E., XIV, 20 ; Fr., 278.

(2) Freud (S.). *Über Psychoanalyse*, 1909. GAV., VIII, 32 ; S.E., XI, 33 ; Fr., 147.

(3) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. Ail., 249 ; Ang., 234 ; Fr., 207.

(4) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1916-17*. G.W., XI, 12 ; S.E., XV, 19 ; Fr., 30.

(5) Cf. Abraham (K.). *Über eine besondere Form des neurotischen Widerstandes gegen die psychoanalytische Methodik*, 1919. Fr., II, 83-9.

(6) Freud (S.). *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*, 1910. G.W., VIII, 108 ; S.E., XI, 145 ; Fr., 27.

Auto-érotisme

= D. : Autoerotismus. – En. : auto-erotism. – Es. : autoerotismo. – I. : auto-erotismo. – P. : autoerotismo.

• **A) Dans un sens large, caractère d'un comportement sexuel où le sujet obtient la satisfaction en recourant uniquement à son propre corps, sans objet extérieur : en ce sens on parle de la masturbation comme d'un comportement auto-érotique.**

B) De façon plus spécifique, caractère d'un comportement sexuel infantile précoce par lequel une pulsion partielle, liée au fonctionnement d'un organe ou à l'excitation d'une zone érogène, trouve sa satisfaction sur place, c'est-à-dire :

1° Sans recours à un objet extérieur ;

2° Sans référence à une image du corps unifiée, à une première ébauche de moi, telle qu'elle caractérise le narcissisme.

■ C'est Havelock Ellis qui a introduit le terme d'auto-érotisme (α), en un sens large, proche du sens A :

« J'entends par auto-érotisme les phénomènes d'émotion sexuelle spontanée produits en l'absence de tout stimulus externe soit direct, soit indirect » (1 a).

Il faut cependant noter que Havelock Ellis distingue déjà dans l'auto-érotisme sa « forme extrême », le narcissisme, « tendance que présente parfois l'émotion sexuelle [...] de s'absorber plus ou moins complètement dans l'admiration de soi-même » (1 b).

Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) Freud reprend le terme, essentiellement pour définir la sexualité infantile. Il trouve l'acceptation de H. Ellis trop large (2 a) et définit l'auto-érotisme par le rapport de la pulsion à son objet : « La pulsion n'est pas dirigée sur d'autres personnes ; elle se satisfait sur le corps propre » (2 b). Cette définition se comprend par la distinction que Freud établit entre les différents éléments de la pulsion ; poussée*, source*, but*, objet*. Dans l'auto-érotisme « ... l'objet [de la pulsion] s'efface en faveur de l'organe, qui est la source de celle-ci, et coïncide en règle générale avec lui » (3 a).

1° La théorie de l'auto-érotisme est liée à cette thèse fondamentale des *Trois essais* : la contingence de l'objet de la pulsion sexuelle. Montrer comment, au début de la vie sexuelle, la satisfaction peut être obtenue sans recours à un objet, c'est montrer qu'il n'existe aucune voie préformée qui achemine le sujet vers un objet déterminé.

Cette théorie n'implique pas l'affirmation d'un état primitif « anobjectal ». L'acte de suçoter dont Freud fait le modèle de l'auto-érotisme est en effet secondaire à une première étape où la pulsion sexuelle se satisfait en étayage* avec la pulsion d'auto-conservation (la faim) et grâce à un objet : le sein maternel (2 c). En se séparant

de la faim, la pulsion sexuelle orale perd son objet et devient du même coup auto-érotique.

Si l'on peut dire de l'auto-érotisme qu'il est sans objet, ce n'est donc nullement parce qu'il apparaîtrait antérieurement à toute relation à un objet, ni même parce qu'avec son avènement tout objet cesserait d'être présent dans la recherche de la satisfaction, mais seulement parce que le mode naturel d'appréhension de l'objet se trouve clivé : la pulsion sexuelle se sépare des fonctions non sexuelles (alimentation par exemple) sur lesquelles elle s'étayait et qui lui indiquaient son but et son objet.

L'« origine » de l'auto-érotisme serait donc ce moment, toujours renouvelé plutôt que localisable en un temps déterminé de l'évolution, où la sexualité se détache de l'objet naturel, se voit livrée au fantasme et par là même se crée comme sexualité.

2° D'autre part, la notion d'auto-érotisme implique dès son premier emploi par Freud un autre cadre de référence que la relation à l'objet : la référence à un état de l'organisme où les pulsions se satisfont chacune pour son propre compte sans qu'il existe d'organisation d'ensemble. Dès les Trois essais l'auto-érotisme est toujours défini comme l'activité des différentes « composantes partielles » ; il est à concevoir comme une excitation sexuelle qui naît et s'apaise sur place, au niveau de chaque zone érogène prise isolément (plaisir d'organe*). Sans doute l'activité autoérotique nécessite le plus souvent le contact de la zone érogène avec une autre partie du corps (suction du pouce, masturbation, etc.) mais son modèle idéal est celui des lèvres se baisant elles-mêmes (2 d).

L'introduction de la notion de narcissisme* vient clarifier, après-coup, celle d'auto-érotisme : dans le

narcissisme c'est le moi, comme image unifiée du corps, qui est l'objet de la libido narcissique, et l'auto-érotisme se définit, par opposition, comme le stade anarchique précédant cette convergence des pulsions partielles sur un objet commun : « Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner le narcissisme » (4).

Dans de nombreux textes, Freud maintient clairement cette idée : dans le passage de l'auto-érotisme au narcissisme, « ... les pulsions sexuelles, jusqu'alors isolées, se sont désormais rassemblées en une unité, et en même temps ont trouvé un objet » ; cet objet est le moi (5 a). Plus tard la distinction s'effacera, en particulier dans certains textes où Freud admettra l'existence dès l'origine, voire dans la vie intra-utérine, d'un état de « narcissisme primaire* ». L'auto-érotisme ne se définit plus alors que comme « ... l'activité sexuelle du stade narcissique de l'organisation libidinale » (6-3 b).

En conclusion on voit que la notion que tente de connoter le terme d'auto-érotisme peut être définie avec une certaine cohérence à partir de celle d'un état originaire de morcellement de la pulsion sexuelle. Un tel morcellement implique bien, quant au rapport à l'objet, l'absence d'objet total (moi ou personne étrangère) mais nullement l'absence d'un objet partiel fantasmatique.

L'auto-érotisme est-il une notion génétique, peut-on parler d'un stade libidinal auto-érotique ?

L'opinion de Freud a varié à ce propos : en 1905 il tend à ranger l'ensemble de la sexualité infantile sous la

rubrique de l'auto-érotisme, pour l'opposer à l'activité adulte qui comporte un choix d'objet. Par la suite, il atténue cette proposition en indiquant : « [...] j'ai été amené à me rendre compte d'un défaut de ce que j'ai exposé plus haut, où la distinction conceptuelle des deux phases d'*auto-érotisme* et d'*amour objectal* est décrite aussi, par souci de clarté, comme séparation temporelle » (2 e).

Il est certain que Freud n'abandonne pas l'idée d'un passage génétique de l'auto-érotisme à l'amour objectal, et lorsqu'il introduira ultérieurement le narcissisme, il l'intercalera dans cette succession temporelle (5 b). Mais celle-ci ne doit pas être prise de façon trop rigoureuse, et surtout elle se double d'une distinction structurale : l'auto-érotisme n'est pas l'apanage d'une activité pulsionnelle déterminée (orale, anale, etc.), mais se retrouve dans chacune de ces activités, à la fois comme phase précoce et, dans une évolution ultérieure, comme composante : le plaisir d'organe.

La tendance à faire de l'auto-érotisme un stade nettement délimité dans le temps a été poussée à l'extrême par Abraham qui fait coïncider le stade auto-érotique avec *un* des stades de l'organisation libidinale : le stade oral* précoce de succion.

▲ (α) Le mot auto-érotisme a été employé par H. Ellis pour la première fois dans un article publié en 1898 : *Auto-erotism : A psychological study*, *Alien. Neurol.*, 19, 260. Freud l'emploie pour la première fois dans la lettre à Fliess du 9-12-1899.

(1) Ellis (H.). *Studies in the Psychology of Sex*, 1899. Trad. fr. Mercure de France, Paris, 5e éd., 1916. – a) Fr., 227. – b) Fr., 281.

(2) Freud (S.), a) Cf. G.W., V, 82, n. 1 ; S.E., VII, 181, n. 2 ; Fr., 179, n. 49 incomplète. N.B. : Les éditions allemandes antérieures à 1920 comportent un commentaire qui ne figure plus dans les éditions postérieures et dont voici la traduction : « Havelock Ellis a cependant compromis le sens du terme qu'il a inventé en y incluant l'hystérie et toutes les manifestations masturbatoires. » – b) G.W.,

V, 81-2 ; S.E., VII, 181 ; Fr., 74. – c) Cf. G.W., 82-3, 98-9, 123 ; S.E., 181-3, 198, 222 ; Fr., 74-6, 95-6, 132. – d) Cf. G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182 ; Fr., 76. – e) G.W., V, 94, note de 1910 ; S.E., VII, 194 ; Fr., n. 58, 181.

(3) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 225 ; S.E., XIV, 132 ; Fr., 53. – b) G.W., X, 227 ; S.E., XIV, 134 ; Fr., 57.

(4) Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 142 ; S.E., XIV, 76-7.

(5) Freud (S.). *Totem and Tabu*, 1912. – a) G.W., IX, 109 ; S.E., XIII, 88 ; Fr., 125. – b) G.W., IX, 109 ; S.E., XIII, 88 ; Fr., 125.

(6) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 431 ; S.E., XVI, 416 ; Fr., 445.

Autoplastique – alloplastique

= D. : autoplastisch – alloplastisch. – En. : autoplástico – alloplástico. – Es. : autoplastico – aloplástico. – I. : autoplastico – alloplastico. – P. : autoplastico – aloplástico.

• ***Termes qualifiant deux types de réaction ou d'adaptation, le premier consistant en une modification de l'organisme seul, le second en une modification du milieu environnant.***

■ Les termes auto- et alloplastique sont parfois employés en psychanalyse, dans le cadre d'une théorie du champ psychologique défini par l'interaction de l'organisme et de l'entourage, pour distinguer deux types d'opérations, l'une tournée vers le sujet lui-même et entraînant des

modifications internes, l'autre vers l'extérieur. Daniel Lagache (1) se réfère à ces notions dans son élaboration du concept de conduite (α).

C'est dans un sens plus spécifiquement génétique que S. Ferenczi parle d'adaptation autoplastique. Il s'agit pour lui d'une méthode très primitive d'adaptation, correspondant à un stade onto- et phylogénétique de développement (stade de la « protopsyché ») où l'organisme n'a de prise que sur lui-même et n'accomplit que des changements corporels. Ferenczi y rattache la conversion* hystérique et plus précisément ce qu'il nomme les « phénomènes de matérialisation » : leur « ... essence consiste dans la réalisation, comme par magie, d'un désir à partir du matériel corporel qui est à sa disposition, et, même si c'est de façon primitive, par une représentation plastique » (2). Il s'agirait là d'une régression plus profonde que dans le rêve puisque le désir inconscient s'incarne non dans une image visuelle mais dans des états ou des actes du corps.

Par opposition, Ferenczi parle parfois d'adaptation alloplastique pour qualifier l'ensemble des actions tournées vers l'extérieur qui permettent au moi de maintenir son équilibre (3).

▲ (α) Soit le tableau suivant, à double entrée :

Opérations

	Autoplastiques	Alloplastiques
Concrètes	Physiologiques.	Actions matérielles.
Symboliques	Activité mentale, consciente et inconsciente.	Communications, langages.

(1) Cf. Lagache (D.). *Éléments de Psychologie médicale*, 1955. In *Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie* 37030 A¹⁰.

Autoplastique – alloplastique

(2) Ferenczi (S.). *The Phenomens of Hysterical Malerialization. Thoughts on the Conception of Hysterical Conversion and Symbolism*, 1919. In *Further Contributions*, 96.

(3) Cf. aussi : Freud (S.). *Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose*. 1924. G.W., XIII, 366 ; S.E., XIX, 185. – Et Alexander (F.). *Der neurotische Charakter*. In *Internat. Zeit.*, 1928.

B

Bénéfice primaire et secondaire de la maladie

= *D.* : primärer und sekundärer Krankheitsgewinn. – *En.* : primary and secondary gain from illness. – *Es.* : beneficio primario y secundario de la enfermedad. – *I.* : utile primario e secundario della malattia. – *P.* : lucro primário e secundário da doença.

• ***Bénéfice de la maladie désigne d'une façon générale toute satisfaction directe ou indirecte qu'un sujet tire de sa maladie.***

Le bénéfice primaire est celui qui entre en considération dans la motivation même d'une névrose : satisfaction trouvée dans le symptôme, fuite dans la maladie, modification avantageuse des relations avec l'entourage. Le bénéfice secondaire pourrait se distinguer du précédent par :

– sa survenue après coup, comme gain supplémentaire ou utilisation par le sujet d'une maladie déjà constituée ;

– son caractère extrinsèque par rapport au déterminisme initial de la maladie et au sens des symptômes ;

– le fait qu'il s'agit de satisfactions narcissiques ou liées à l'auto-conservation plutôt que de satisfactions directement libidinales.

Bénéfice primaire et secondaire de la maladie

■ Dès ses débuts la théorie freudienne de la névrose est inséparable de l'idée que la maladie se déclenche et se maintient en raison de la satisfaction qu'elle apporte au sujet. Le processus névrotique est conforme au principe de plaisir et il tend à obtenir un bénéfice économique, une diminution de tension. Ce bénéfice est mis en évidence par la résistance du sujet à la cure, qui tient en échec le désir conscient de guérir.

Ce n'est cependant que tardivement, et toujours de façon assez approximative, que se dégage chez Freud la distinction entre bénéfice primaire et bénéfice secondaire. C'est ainsi que, dans l'étude du [Cas Dora](#), Freud semblait d'abord soutenir l'idée que les motifs de la maladie sont toujours secondaires par rapport à la formation des symptômes. Ceux-ci n'auraient d'abord pas de fonction économique et pourraient n'être qu'éphémères s'ils ne se fixaient en un second temps : « Un certain courant psychique peut trouver commode de se servir du symptôme, et celui-ci acquiert ainsi une *fonction secondaire* et se trouve comme ancré dans le psychisme » (1 a).

La question est reprise ultérieurement par Freud dans les [Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17) (2 a) et dans une note rectificative ajoutée en 1923 à l'étude du [Cas Dora](#) (16) :

Le « bénéfice primaire » est lié au déterminisme même des symptômes. Freud y distingue deux parties : la « partie interne du bénéfice primaire » consiste en la réduction de tension que procure le symptôme ; celui-ci, pour douloureux qu'il soit, a pour but d'éviter au sujet des conflits parfois plus pénibles : c'est le mécanisme dit de la « fuite dans la maladie ». La « partie externe du bénéfice primaire » serait liée aux modifications qu'apporte le

Bénéfice primaire et secondaire de la maladie
symptôme dans les relations interpersonnelles du sujet.
Ainsi, une femme « opprimée par son mari » peut obtenir,
grâce à la névrose, plus de tendresse et d'attention, en
même temps qu'elle se venge des mauvais traitements subis.

Mais si Freud désigne ce dernier aspect du bénéfice par
les termes d'« externe ou accidentel » c'est bien que la
frontière qui le sépare du bénéfice *secondaire* est
difficile à tracer.

Pour décrire celui-ci, Freud se réfère au cas de la
névrose traumatique, voire à celui d'une infirmité physique
résultant d'un accident. Le bénéfice secondaire se
matérialise ici par la rente versée à l'infirme, puissant
motif s'opposant à une réadaptation : « En le débarrassant
de son infirmité, vous lui ôteriez tout d'abord ses moyens
de subsistance, car il y aurait alors à se demander s'il
est encore capable de reprendre son ancien travail » (2 b).

Sur cet exemple clair, on peut aisément dégager les
trois caractères qui définissent le bénéfice secondaire.
Encore faudrait-il préciser que, même dans un tel cas, on
devrait, comme y engagent les recherches contemporaines,
s'interroger sur les motivations inconscientes de
l'accident. Quand il s'agit de névrose et *a fortiori* de
névrose non-traumatique, les distinctions ne sont-elles pas
encore moins tranchées ? En effet, un bénéfice survenu
secondairement dans le temps, et en apparence extrinsèque,
a pu être prévu et visé dans le déclenchement du symptôme.
Quant à l'aspect objectif du bénéfice secondaire, il masque
souvent son caractère profondément libidinal : la rente
versée à l'infirme – pour reprendre ce cas – peut par
exemple renvoyer symboliquement à une dépendance du type
enfant-mère.

C'est probablement le point de vue topique qui permet le
mieux de comprendre ce qui est visé sous le terme de

Bénéfice primaire et secondaire de la maladie
bénéfice secondaire, dans la mesure où est prise en considération l'instance du moi dans sa tendance, voire sa « compulsion », à la synthèse (voir : [Moi](#)). La question est abordée par Freud dans le chapitre III d'[Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) où la notion de bénéfice secondaire s'éclaire par comparaison avec le « combat défensif secondaire » entrepris par le moi, non pas directement contre le désir, mais contre un symptôme déjà constitué. Défense secondaire et bénéfice secondaire apparaissent comme deux modalités de réponse du moi à ce « corps étranger » qu'est d'abord le symptôme « ... le moi se comporte comme s'il était guidé par cette idée que le symptôme est là désormais, et ne saurait être éliminé : il n'y a qu'à pactiser avec cette situation et en tirer le plus grand avantage possible » (3). Freud distingue dans ce bénéfice secondaire de la maladie, qui constitue une véritable incorporation du symptôme au moi, d'une part les avantages tirés du symptôme dans le domaine de l'auto-conservation. d'autre part des satisfactions proprement narcissiques.

On notera en conclusion que la dénomination de bénéfice secondaire ne doit pas faire obstacle à la recherche de motivations liées plus directement à la dynamique de la névrose. La même remarque conviendrait dans le cas de ces traitements psychanalytiques où la notion de bénéfice secondaire est invoquée pour rendre compte du fait que le patient paraît trouver, au maintien d'une situation transférentielle, plus de satisfaction qu'à la guérison.

(1) Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. – a) G.W., V, 203 ; S.E., VII. 43 ; Fr., 30. – b) Cf. G.W., V, 202-3, n. 1 ; S.E., VII, 43, n. 1 ; Fr., 30, n. 1.

(2) Freud (S.), a) Cf. G.W., XI, 395 sqq. ; S.E., XVI, 381 sqq. ; Fr., 409 sqq. – b) G.W., XI, 399 ; S.E., XVI. 384 ; Fr., 412.

(3) Freud (S.). G.W., XIV, 126 ; S.E., XX, 99 ; Fr., 15.

Besoin de punition

= D. : Strafbedürfnis. – En. : need for punishment. –
Es. : necesidad de castigo. – I. : bisogno di
punizione. – P. : necessidade de castigo ou de punição.

• **Exigence interne postulée par Freud comme étant à l'origine du comportement de certains sujets dont l'investigation psychanalytique montre qu'ils recherchent des situations pénibles ou humiliantes, et se complaisent en elles (masochisme moral). Ce qu'il y a d'irréductible dans de tels comportements devrait être rapporté en dernière analyse à la pulsion de mort.**

■ L'existence de phénomènes impliquant une auto-punition a soulevé très tôt l'intérêt de Freud : rêves de punition, qui sont comme un tribut payé à la censure pour l'accomplissement d'un désir (1), ou surtout symptômes de la *névrose obsessionnelle*. Dès ses premières études sur cette affection, Freud décrit les auto-reproches ; puis, dans *Observations sur un cas de névrose obsessionnelle* (*Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909), les comportements auto-punitifs ; plus généralement c'est l'ensemble de la symptomatologie, avec la souffrance qu'elle implique, qui fait de l'obsédé un bourreau de soi-même.

La clinique de la *mélancolie* met en relief la violence d'une compulsion à l'auto-punition pouvant aller jusqu'au suicide. Mais c'est aussi un des apports de Freud et de la psychanalyse que de motiver par l'auto-punition des comportements où la punition n'est en apparence qu'une conséquence non souhaitée de certaines *actions agressives et délictueuses* (2). On peut parler en ce sens de

« criminels par auto-punition », sans qu'il faille voir dans ce processus la motivation unique d'un phénomène toujours complexe.

Enfin, dans la *cure*, Freud a été amené à porter une attention croissante à ce qu'il nomme réaction thérapeutique négative* : l'analyste a l'impression, écrit-il, « ... d'une force qui se défend par tous les moyens contre la guérison et veut absolument s'accrocher à la maladie et à la souffrance » (3 a).

L'approfondissement, dans le cadre de la seconde théorie de l'appareil psychique, des problèmes métapsychologiques posés par ces phénomènes, les progrès de la réflexion sur le sadisme-masochisme, l'introduction enfin de la pulsion de mort devaient amener Freud à mieux cerner et différencier les comportements auto-punitifs.

1° Freud lui-même a fait des réserves en ce qui concerne l'expression sentiment de culpabilité* *inconscient*. En ce sens, le terme de « besoin de punition » lui semble plus approprié (4 a).

2° Dans une perspective topique, Freud rend compte des comportements auto-punitifs par la tension entre un surmoi particulièrement exigeant et le moi.

3° Mais l'usage du terme de *besoin de punition* met en relief ce qu'il peut y avoir d'irréductible dans la force qui pousse certains sujets à souffrir, en même temps que le paradoxe de la satisfaction qu'ils trouvent dans leur souffrance. Freud en vient à distinguer deux cas : certaines personnes donnent l'impression « ... d'être sous la domination d'une conscience morale particulièrement à vif, bien qu'une telle sur-morale ne soit pas chez eux consciente. Une investigation plus approfondie nous montre bien la différence entre un tel prolongement inconscient de la morale et le masochisme moral. Dans le premier cas,

l'accent porte sur le sadisme renforcé du surmoi, auquel le moi se soumet ; dans le second, au contraire, il porte sur le masochisme du moi qui réclame la punition, qu'elle vienne du surmoi ou des puissances parentales externes » (4 b). On voit que dans cette mesure, sadisme du surmoi et masochisme du moi ne peuvent purement et simplement être tenus pour les deux versants symétriques d'une même tension.

4° Dans cette ligne de pensée Freud, dans *Analyse finie et infinie* (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937), a été jusqu'à faire l'hypothèse qu'il n'était pas possible de rendre compte intégralement du besoin de punition, comme expression de la pulsion de mort, par la relation conflictuelle du surmoi et du moi. Si une partie de la pulsion de mort est bien « liée psychiquement par le surmoi », d'autres parties peuvent « ... être à l'œuvre, on ne sait où, sous forme libre ou liée » (3 b).

(1) Cf. Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 476-80, 563-6 ; S.E., V, 473-6. 557-60 ; Fr., 352-55, 458-9 et note.

(2) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es.*, 1923. G.W., XIII, 282 ; S.E., XIX, 52 ; Fr., 210.

(3 ; Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. – a) G.W., XVI, 88 ; S.E., XXIII, 241 ; Fr., 28. – b) G.W., XVI, 88 ; S.E., XXIII, 242-3 ; Fr., 28.

(4) Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. – a) Cf. G. W., XIII, 378-9 ; S.E., XIX, 166 ; Fr., 218-9. – b) G.W., XIII, 381 ; S.E., XIX, 168-9 ; Fr., 221.

Bisexualité

= D. : Bisexualität. – En. : bisexuality. – Es. :
bisexualidad. – I. : bisessualità. – P. :
bissexualidade.

• **Notion introduite par Freud en psychanalyse sous l'influence de Wilhelm Fliess : tout être humain aurait constitutionnellement des dispositions sexuelles à la fois masculines et féminines qui se retrouvent dans les conflits que le sujet connaît pour assumer son propre sexe.**

■ Dans l'histoire du mouvement psychanalytique, c'est incontestablement à l'influence de W. Fliess qu'il convient de faire remonter la notion de bisexualité. Celle-ci était présente dans la littérature philosophique et psychiatrique des années 1890 (1 a), mais c'est Fliess qui s'en fit l'avocat auprès de Freud, comme en témoigne leur correspondance (2).

La théorie de la bisexualité se fonde d'abord sur des données de l'anatomie et de l'embryologie (α) : « Un certain degré d'hermaphrodisme anatomique est normal. Chez tout individu soit mâle, soit femelle, on trouve des vestiges de l'appareil génital du sexe opposé [...]. La notion qui découle de ces faits anatomiques, connus depuis longtemps déjà, est celle d'un organisme bisexuel à l'origine et qui, au cours de l'évolution, s'oriente vers la monosexualité tout en conservant quelques restes du sexe atrophié » (1 b).

W. Fliess donnait aux faits indiquant une bisexualité biologique une portée considérable : la bisexualité est un phénomène humain universel et qui ne se limite pas, par

exemple, au cas pathologique de l'homosexualité ; elle entraîne des conséquences psychologiques essentielles. C'est ainsi que Fliess interprète la théorie freudienne du refoulement en invoquant le conflit qui existe, chez tout individu, entre les tendances masculines et féminines ; Freud résume en ces termes l'interprétation de Fliess : « Le sexe [...] dominant dans la personne aurait refoulé dans l'inconscient la représentation psychique du sexe vaincu » (3 a).

La position de Freud à l'égard du problème de la bisexualité n'a pas été franchement dégagée par lui ; il reconnaît lui-même en 1930 que « ... la théorie de la bisexualité comporte encore de nombreuses obscurités et que nous ne pouvons qu'être sérieusement gênés en psychanalyse de n'avoir pas encore pu en trouver le lien avec la théorie des pulsions » (4). Freud a toujours maintenu l'importance psychologique de la bisexualité, mais sa pensée comporte sur le problème des réserves et des hésitations qu'on peut regrouper ainsi :

1° Le concept de bisexualité supposerait une appréhension claire du couple masculinité-féminité ; or, comme Freud l'a noté, ce sont là des concepts qui présentent une signification différente selon qu'on les prend aux niveaux biologique, psychologique ou sociologique ; ces significations sont souvent mêlées et ne permettent pas d'établir des équivalences terme à terme entre chacun de ces niveaux (1 c).

2° Freud reproche à la conception de Fliess de sexualiser le mécanisme psychologique du refoulement, entendant par « sexualiser » : « ... en fonder l'origine sur des bases biologiques » (5 a). En effet, une telle conception conduit à déterminer *a priori* la modalité du conflit défensif, la force refoulante étant du côté du sexe

biologique manifeste, le refoulé étant le sexe opposé. À quoi Freud objecte « .. qu'il existe chez des individus des deux sexes des motions pulsionnelles aussi bien masculines que féminines pouvant devenir les unes et les autres inconscientes par refoulement » (3 b).

Si Freud, dans Analyse finie et infinie (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937), paraît malgré tout se rapprocher de la conception de Fliess en admettant que c'est « ... ce qui va à l'encontre du sexe du sujet qui subit le refoulement » (5 b) (envie du pénis chez la femme, attitude féminine chez l'homme), c'est dans un texte qui insiste sur l'importance du complexe de castration* dont les données biologiques ne suffisent pas à rendre compte.

3° On conçoit qu'il y ait pour Freud une difficulté majeure à accorder l'idée de bisexualité biologique et celle, qui s'affirme toujours plus nettement dans son œuvre, de la prévalence du phallus* pour l'un et l'autre sexe.

▲ (α) Freud, dans l'édition de 1920 des Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*), fait en outre état d'expériences de physiologie sur la détermination hormonale des caractères sexuels.

(1) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) G.W., V, 42, n. ; S.E., VII, 143, n. ; Fr., 166, n. 12. – b) G.W., V, 40 ; S.E., VII, 141 ; Fr., 26. – c) G.W., V, 121, n. ; S.E., VII, 219, n. ; Fr., 184-5, n. 76.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Passim.

(3) Freud (S.). « *Ein Kind wird geschlagen* », 1919. – a) G.W., XII, 222 ; S.E., XVII, 200-1 ; Fr., 294. – b) G.W., XII, 224 ; S.E., XVII, 202 ; Fr., 296.

(4) Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930. G.W., XIV, 466, n. ; S.E., XXI, 106, n. ; Fr., 43.

(5) Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. – a) G.W., XVI, 98 ; S.E., XXIII, 251 ; Fr., 36. – b) G.W., XVI, 98 ; S.E., XXIII, 251 ; Fr., 36.

« Bon » objet, « mauvais » objet

« Bon » objet, « mauvais » objet

= D. : « gutes » Objekt, « böses » Objekt. – En. : « good » object, « bad » object. – Es. : objeto « bueno », objeto « malo ». – I. : oggetto « buono », oggetto « cattivo ». – P. : objeto « bom », objeto « mau ».

• **Termes introduits par Melanie Klein pour désigner les premiers objets pulsionnels, partiels ou totaux, tels qu'ils apparaissent dans la vie fantasmatique de l'enfant. Les qualités de « bon » et de « mauvais » leur sont attribuées en fonction, non seulement de leur caractère gratifiant ou frustrant, mais surtout du fait de la projection sur eux des pulsions libidinales ou destructrices du sujet. Selon M. Klein, l'objet partiel (le sein, le pénis) est clivé en un « bon » et un « mauvais » objet, ce clivage constituant le premier mode de défense contre l'angoisse. L'objet total sera également clivé (« bonne » mère et « mauvaise » mère, etc.).**

« Bons » et « mauvais » objets sont soumis aux processus d'introjection* et de projection*.

■ La dialectique des « bons » et des « mauvais » objets est au cœur de la théorie psychanalytique de M. Klein telle qu'elle s'est dégagée de l'analyse des fantasmes les plus archaïques.

Nous n'entendons pas retracer ici toute cette dialectique complexe ; nous nous bornons à indiquer quelques traits majeurs des notions de « bon » et de « mauvais » objet et à lever certaines ambiguïtés.

1) Les guillemets qu'on trouve fréquemment dans les textes de M. Klein sont là pour souligner le caractère

« Bon » objet, « mauvais » objet
fantasmatique des qualités du « bon » et du « mauvais »
objet.

Il s'agit, en effet, d'« imagos » ou « ... images, déformées de façon fantasmatique, des objets réels sur lesquels elles sont basées » (1). Cette déformation résulte de deux facteurs : d'une part la gratification par le sein fait de celui-ci un « bon » sein et à l'inverse, l'image d'un « mauvais » sein se forme corrélativement au retrait ou au refus du sein. D'autre part, l'enfant projette son amour sur le sein gratifiant et surtout son agressivité sur le mauvais sein. Bien que ces deux facteurs constituent un cercle vicieux (« le sein me hait et me prive parce que je le hais et réciproquement ») (2), M. Klein insiste surtout sur le facteur projectif.

2) C'est la dualité des pulsions de vie* et de mort*, telle que M. Klein la voit opérer dans son caractère irréductible dès l'origine de l'existence de l'individu, qui est au principe du jeu des bons et mauvais objets. C'est même au début de la vie, selon M. Klein, que le sadisme est à son « zénith », la balance entre libido et destructivité penchant plutôt alors en faveur de cette dernière.

3) Dans la mesure où les deux sortes de pulsions sont présentes dès l'origine et dirigées sur un même objet réel (le sein), on peut parler d'ambivalence*. Mais d'emblée l'ambivalence, anxiogène pour l'enfant, est tenue en échec par le mécanisme du clivage de l'objet* ainsi que des affects le concernant.

4) Le caractère fantasmatique de ces objets ne doit pas faire perdre de vue qu'ils sont traités comme s'ils offraient une consistance réelle (au sens où Freud parle de réalité psychique). M. Klein les décrit comme contenus dans l'« intérieur » de la mère ; elle définit leur introjection

« Bon » objet, « mauvais » objet

et leur projection comme des opérations qui portent, non pas sur des qualités bonnes ou mauvaises, mais sur des objets dont ces qualités sont indissociables. Bien plus, l'objet, bon ou mauvais, est doté fantasmatiquement de pouvoirs semblables à ceux d'une personne (« mauvais sein persécuteur », « bon sein rassurant », attaque du corps maternel par les mauvais objets, lutte des bons et des mauvais objets à l'intérieur du corps, etc.).

Le sein est le premier objet ainsi clivé. Tous les objets partiels subissent un clivage analogue (pénis, fèces, enfant, etc.). De même les objets totaux, lorsque l'enfant est capable de les appréhender. « Le bon sein – externe et interne – devient le prototype de tous les objets secourables et gratifiants, et le mauvais sein celui de tous les objets persécuteurs externes et internes » (3).

Notons enfin que la conception kleinienne du clivage de l'objet en « bon » et « mauvais » doit être rattachée à certaines indications données par Freud notamment dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Tribschicksale*, 1915) et dans *La (dé)négarion* (*Die Verneinung*, 1925). (Voir : *Moi-plaisir – moi-réalité.*)

(1) Klein (M.). *A Contribution to the Psychogenesis of Manic-Depressive States*, 1934. In *Contributions*, 282.

(2) Riviere (J.). *On the Genesis of Psychological Conflict in Earliest Infancy*, 1936. In *Developments*, 47.

(3) Klein (M.). *Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, 1952. In *Developments*, 200.

But (– pulsionnel)

= *D.* : Ziel (Triebziel). – *En.* : aim (instinctual aim). – *Es.* : hito ou meta instinctual. – *I.* : meta (istintuale ou pulsionale). – *P.* : alvo ou meta impulsor(a) ou pulsional.

• **Activité à laquelle pousse la pulsion, et aboutissant à une résolution de la tension interne ; cette activité est soutenue et orientée par des fantasmes.**

■ La notion de but pulsionnel est liée à l'analyse freudienne du concept de pulsion en ses différents éléments : poussée*, source*, but et objet* (1 a, 2 a).

En un sens large, on peut dire que le but pulsionnel est univoque : c'est dans tous les cas la satisfaction, c'est-à-dire, selon la conception économique de Freud, une décharge non qualitative d'énergie, régie par le « principe de constance »*. Cependant, même lorsqu'il parle de « but final » (*Endziel*) de la pulsion, Freud entend par là un but spécifique, lié à une pulsion déterminée (2 b). Ce but final peut lui-même être atteint grâce à des moyens, ou « buts intermédiaires », plus ou moins interchangeables ; mais la notion d'une spécificité du but de chaque pulsion partielle est affirmée dès les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) : « Le but sexuel de la pulsion infantile consiste à provoquer la satisfaction par l'excitation appropriée de telle ou telle zone érogène » (1 b). Cette notion semble trouver son origine dans le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) sous la forme de « l'action spécifique » seule capable de supprimer la tension interne. Elle est réaffirmée encore plus

explicitement dans l'édition de 1915 des Trois essais : « Ce qui distingue les pulsions les unes des autres, et les dote de propriétés spécifiques, c'est leur relation à leurs sources sexuelles et à leurs buts » (1 c).

Ces textes affirment du même coup une liaison étroite entre le but et la source qui est le plus souvent représentée par une zone érogène* : « ... [dans la sexualité infantile] le but sexuel est sous la domination d'une zone érogène » (1 d). Ou encore : « ... le but vers lequel tend chacune d'entre [les pulsions sexuelles] est d'atteindre le plaisir d'organe* (*Organlust*) » (2 c). Ainsi le but correspondant à la pulsion orale sera la satisfaction liée à l'activité de succion. Inversement, c'est par le but pulsionnel que la source pulsionnelle*, au sens du processus organique qui se produit dans l'organe érogène, peut être connue : « ... bien que son origine à partir de la source somatique soit le moment absolument déterminant pour la pulsion, celle-ci ne nous est pas connue dans le psychisme autrement que par ses buts [...]. Souvent on peut induire avec certitude les sources de la pulsion à partir de ses buts » (2 d).

La source serait donc la *ratio essendi* du but, et celui-ci la *ratio cognoscendi* de la source. Comment concilier cette détermination réciproque rigoureuse avec l'existence de ces « déviations du but sexuel » qui font l'objet de tout un chapitre des Trois essais ? L'intention de Freud dans ce texte est de montrer – contre l'opinion commune – que la sexualité inclut un domaine beaucoup plus vaste que l'acte sexuel adulte considéré comme normal, c'est-à-dire limité à une seule source : l'appareil génital, et à un seul but : « l'union sexuelle ou du moins les actions qui conduisent à celle-ci » (1 e). Les « déviations » qu'il indique ne sont pas des modifications du but d'une même

pulsion partielle, mais les différentes variétés possibles de buts sexuels. Celles-ci sont soit des buts liés à des sources, à des zones érogènes, différentes de la zone génitale (baiser, par exemple lié à la zone orale), soit des modifications de l'acte sexuel qui tiennent à un déplacement de l'objet. (Ainsi Freud décrit le fétichisme dans les « déviations du but » mais reconnaît qu'il s'agit en fait essentiellement d'une « déviation » concernant l'objet) (1 f).

Dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Tribschicksale*, 1915), le point de vue est très différent. Il ne s'agit pas de faire l'inventaire des variantes du but sexuel en général mais de montrer comment le but d'une pulsion partielle déterminée peut se transformer. Dans cette perspective, Freud est amené à établir une distinction entre les pulsions auto-érotiques et les pulsions dirigées d'emblée vers l'objet (sadisme et « pulsion de voir »). Pour les premières, « ...le rôle de la source organique est déterminant au point que, d'après une supposition séduisante de P. Federn et L. Jekel, la forme et la fonction de l'organe décident de l'activité et de la passivité du but pulsionnel » (2 e). C'est seulement pour les secondes qu'il existe cette modification du but qu'est le « renversement dans le contraire » (renversement du sadisme en masochisme et du voyeurisme en exhibitionnisme) ; mais il convient de noter que ce changement de but est, à nouveau, étroitement lié à un changement d'objet : le « retournement sur la personne propre » (2 f).

Dans la sublimation*, la modification de la pulsion consiste, pour l'essentiel, en un changement de but. Mais ce changement est, ici encore, conditionné par une modification dans les autres éléments de la pulsion :

échange de l'objet, suppléance d'une pulsion par une autre (remplacement par une pulsion d'auto-conservation avec laquelle la pulsion sexuelle fonctionnait en étayage*) (1 g, 2 g).

On voit que, à s'en tenir aux catégories que fait intervenir explicitement la conception freudienne, la notion de but se trouve comme écartelée entre les deux notions de source et d'objet de la pulsion. Le définit-on par sa liaison étroite avec la source organique, le but pulsionnel est alors spécifié de façon très précise mais assez pauvre : c'est la succion pour la bouche, la vision pour l'œil, l'« emprise » pour la musculature, etc. Si on envisage, comme y invite l'évolution de la théorie psychanalytique, chaque type d'activité sexuelle dans son rapport avec le type d'objet visé, la notion de but pulsionnel s'efface alors au profit de celle de « relation d'objet »*.



On pourrait sans doute éclairer les difficultés dans lesquelles la question du but pulsionnel, chez Freud, reste enfermée, une fois mis en évidence ce que la notion même de pulsion offre chez lui d'équivoque ; en effet, c'est sous cette même catégorie qu'il place la pulsion sexuelle et la pulsion d'auto-conservation alors que toute sa théorie de la sexualité montre ce qui les différencie profondément dans leur fonctionnement, et, précisément, dans leur but, à savoir dans ce qui conduit pour l'une et l'autre à la satisfaction.

Si le but d'une pulsion d'auto-conservation ne peut se comprendre autrement que comme une action spécifique* venant mettre un terme à un état de tension provoqué par le besoin, localisable dans un certain appareil somatique et

exigeant, bien entendu, une réalisation effective (apport de nourriture par exemple), le but de la pulsion sexuelle est beaucoup plus difficile à déterminer. Celle-ci, en effet – dans la mesure même où elle se confond d'abord, dans l'étayage*, avec la fonction d'auto-conservation, et connaît son moment d'émergence en se détachant de celle-ci – trouve sa satisfaction dans une activité à la fois marquée par la fonction vitale qui lui a servi de support et décalée, profondément perversifiée, par rapport à celle-ci. C'est dans ce décalage que vient s'insérer une activité fantasmatique qui peut comprendre des éléments représentatifs souvent très éloignés du prototype corporel (*voir* : Auto-érotisme, Étayage, Pulsion, Sexualité).

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) Cf. G.W., V, 34 ; S.E., VII, 135-6 ; Fr., 17-8. – b) G.W., V, 85 ; S.E., VII, 184 ; Fr., 78. – c) G.W., V, 67 ; S.E., VII, 168 ; Fr., 56-7. – d) G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182-3 ; Fr., 76. – e) G.W., V, 33 ; S.E., VII, 135 ; Fr., 17. – f) Cf. G.W., V, 52 ; S.E., VII, 153 ; Fr., 38. – g) Cf. G.W., V, 107 ; S.E., VII, 205-6 ; Fr., 105-7.

(2) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) Cf. G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 121 ; Fr., 33. – b) Cf. G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 34-5. – c) G.W., X, 218 ; S.E., XIV, 125-6 ; Fr., 41. – d) G.W., X, 216 ; S.E., XIV, 123 ; Fr., 36. – e) GAV., X, 225 ; S.E., XIV, 132-3 ; Fr., 53. – f) G.W., X, 220 ; S.E., XIV, 127 ; Fr., 43-4. – g) Cf. G.W., X, 219 ; S.E., XIV, 125-6 ; Fr., 41-2.

C

Ça (subst.)

= D. : Es. – En. : id. – Es. : ello. – I. : es. – P. : id.

• *Une des trois instances distinguées par Freud dans sa deuxième théorie de l'appareil psychique. Le ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité ; ses contenus, expression psychique des pulsions, sont inconscients, pour une part héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis.*

Du point de vue économique, le ça est pour Freud le réservoir premier de l'énergie psychique ; du point de vue dynamique, il entre en conflit avec le moi et le surmoi qui, du point de vue génétique, en sont des différenciations.

■ Le terme *das Es* est introduit dans [Le moi et le ça](#) (α) (*Das Ich und das Es*, 1923). Freud l'emprunte à Georg Groddeck (β) et cite le précédent de Nietzsche, qui désignerait par là « ... ce qu'il y a de non-personnel et, pour ainsi dire, de nécessaire par nature dans notre être » (1 a).

L'expression *das Es* retient Freud en ce qu'elle illustre l'idée développée par Groddeck, que « ... ce que nous appelons notre moi se comporte dans la vie d'une façon

toute passive et que [...] nous sommes « vécus » par des forces inconnues et immaltrisables » (1 b ; y) ; elle concorde aussi avec le langage spontané des patients dans des formules comme « ça a été plus fort que moi, ça m'est venu tout d'un coup, etc. » (2).

Le terme de ça est introduit avec le remaniement que Freud fait subir à sa topique* dans les années 1920-23. On peut tenir approximativement pour équivalentes la place que le ça tient dans la seconde topique et celle du système inconscient* (Ics) dans la première ; ceci toutefois avec des différences qu'on peut préciser ainsi :

1° Si l'on excepte certains contenus ou schèmes acquis phylogénétiquement, l'inconscient de la première topique coïncide avec le refoulé.

Dans Le moi et le ça (chap. Ier), au contraire, Freud met en avant le fait que l'instance refoulante – le moi – et ses opérations défensives sont également en majeure partie inconscientes. Il en résulte que désormais le ça recouvrira les mêmes contenus que précédemment l'Ics, mais non plus l'ensemble du psychisme inconscient.

2° Le remaniement de la théorie des pulsions et l'évolution de la notion de moi entraînent une autre différence. Le conflit névrotique était d'abord défini par l'opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, ces dernières ayant un rôle primordial dans la motivation de la défense (voir : Conflit). A partir des années 1920-23, le groupe des pulsions du moi perd son autonomie et est résorbé dans la grande opposition pulsions de vie -pulsions de mort. Donc le moi ne se définit plus par un type d'énergie pulsionnelle spécifique, la nouvelle instance du ça incluant désormais, à l'origine, les deux types de pulsions.

En résumé, l'instance contre laquelle s'exerce la défense n'est plus définie comme pôle inconscient mais comme pôle pulsionnel de la personnalité.

C'est en ce sens que le ça est conçu comme « le grand réservoir » de la libido (δ) et, plus généralement, de l'énergie pulsionnelle (1 c, 1 d). L'énergie utilisée par le moi est empruntée à ce fonds commun, notamment sous forme d'énergie « désésexualisée et sublimée ».

3° Les limites de la nouvelle instance par rapport aux autres instances et par rapport au domaine biologique se définissent différemment, et, d'une manière générale, de façon moins nette que dans la première topique :

a) Par rapport au moi, la limite est moins stricte que ne l'était, entre Ics et Pcs-Cs, la frontière de la censure : « Le moi n'est pas séparé du ça de façon tranchée ; dans sa partie inférieure, il se mélange à lui. Mais le refoulé se mélange également avec le ça dont il n'est qu'une partie. Le refoulé ne se sépare du moi de façon tranchée que par les résistances de refoulement, et peut communiquer avec lui par le ça » (1 e).

Cette confluence du ça avec l'instance refoulante tient avant tout à la définition génétique qui est donnée de celle-ci, le moi étant « ... la partie du ça qui a été modifiée sous l'influence directe du monde extérieur, par la médiation du système perception-conscience » (1 f).

b) De même le surmoi n'est pas une instance franchement autonome ; en grande partie inconscient, il « plonge dans le ça » (3 a).

c) Enfin, la distinction entre le ça et un substrat biologique de la pulsion est moins tranchée que celle de l'inconscient et de la source de la pulsion : le ça est « ouvert à son extrémité du côté somatique » (3 b). L'idée d'une « inscription » de la pulsion qui venait s'attester

dans la notion de « représentant », si elle n'est pas franchement rejetée, n'est pas réaffirmée.

4° Le ça a-t-il un *mode d'organisation*, une structure interne spécifique ? Freud lui-même a affirmé que le ça était « un chaos » : « Il s'emplit d'une énergie venant des pulsions, mais il n'a pas d'organisation, il ne promeut aucune volonté générale... » (3 c). Les caractères du ça ne se définiraient que de façon négative, par opposition au mode d'organisation du moi.

Il convient en fait de souligner que Freud reprend, à propos du ça, la plupart des propriétés qui définissaient, dans la première topique, le système Ics et qui constituent un mode positif et original d'organisation : fonctionnement selon le processus primaire, organisation complexe, stratification génétique des pulsions, etc. De même, le dualisme, nouvellement introduit, des pulsions de vie* et des pulsions de mort* implique qu'elles sont organisées en une opposition dialectique. L'absence d'organisation du ça n'est donc que relative, et trouve son sens dans l'absence des relations propres à l'organisation du moi. Elle se marque avant tout dans le fait que des « motions [pulsionnelles] contradictoires y subsistent côte à côte sans se supprimer l'une l'autre ou se soustraire l'une de l'autre » (3 d). C'est l'absence de sujet cohérent qui caractérise le mieux, comme l'a souligné D. Lagache, l'organisation du ça et que connote le pronom neutre choisi par Freud pour la désigner (4).

5° C'est finalement la différence des *perspectives génétiques* où ils s'inscrivent qui permet de mieux comprendre le passage de l'inconscient de la première topique au ça de la deuxième topique.

L'inconscient tenait son origine du refoulement, qui, sous son double aspect historique et mythique, introduisait

dans le psychisme la scission radicale entre les systèmes Ics et Pcs-Cs.

Avec la deuxième topique, ce moment de la séparation entre les instances perd son caractère fondamental. La genèse des différentes instances est plutôt conçue comme une différenciation progressive, une émergence des différents systèmes. D'où le souci de Freud d'insister sur la continuité, dans la genèse qui mène du besoin biologique au ça et de celui-ci au moi aussi bien qu'au surmoi. C'est en ce sens que la nouvelle conception freudienne de l'appareil psychique se prête, plus facilement que la première, à une interprétation « biologisante » ou « naturalisante ».

▲ (α) Dans les premières traductions françaises, *das Es* est traduit par *le soi*. On retrouve cette traduction, mais de plus en plus rarement, chez certains auteurs français, le terme de *soi* étant plutôt réservé pour rendre l'anglais *self* ou l'allemand *das Selbst*.

(β) Groddeck était un médecin allemand, proche des milieux psychanalytiques ; il écrivit plusieurs ouvrages inspirés des idées de Freud, notamment *Le livre du ça (Das Buch vom Es : psychoanalytische Briefe an eine Freundin, 1923)* traduit en français sous le titre de *Au fond de l'homme, cela*, Gallimard, 1963.

(γ) Groddeck décrit ainsi ce qu'il entend par *das Es* : « Je soutiens que l'homme est animé par l'Inconnu, une force merveilleuse qui dirige à la fois ce qu'il fait et ce qui lui advient. La proposition « je vis » n'est que conditionnellement correcte, elle n'exprime qu'une part étroite et superficielle du principe fondamental : « L'homme est vécu par le ça » » (5).

(δ) Le lecteur pourra utilement se reporter au commentaire qu'ont donné sur ce point les éditeurs de la *Standard Edition* (S.E., XIX, 63-6).

(1) Freud (S.), a) G.W., XIII, 251, n. 2 ; S.E., XIX, 23, n. 3 ; Fr., 177, n. 2. – b) G.W., XIII, 251 ; S.E., XIX, 23 ; Fr., 177. – c) Cf. G.W., XIII, 258, n. ; S.E., XIX, 30, n. 1 ; Fr., 185, n. 1. – d) Cf. G.W., XIII, 275 ; S.E., XIX, 46 ; Fr., 202. – e) G.W., XIII, 251-2 ; S.E., XIX, 24 ; Fr., 178. – f) G.W., XIII, 252 ; S.E., XIX, 25 ; Fr., 179.

(2) Freud (S.). *Die Frage der Laienanalyse*, 1926. G.W., XIV, 222 ; S.E., XX, 195 ; Fr., 140.

(3) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. – a) G.W., XV, 85 ; S.E., XXII, 79 ; Fr., 109. – b) G.W., XV, 80 ; S.E., XXII, 73-4 ; Fr., 103. – c) GAV., XV, 80 ; S.E., XXII, 73-4 ; Fr., 103. – d) G.W., XV, 80 ; S.E., XXII, 73-4 ; Fr., 103.

(4) Cf. Lagache (D.). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*. In *La psychanalyse*, P.U.F., 1961, VI, 21.

(5) Groddeck (G.). *Das Buch vom Es*, 1923. Ail., 10-11 ; Fr., 20.

Cannibalique

= D. : kannibalsch. – En. : cannibalistic. – Es. : canibalistico. – I. : cannibalico. – P. : canibalesco.

• **Terme employé pour qualifier des relations d'objet et des fantasmes corrélatifs de l'activité orale, par référence au cannibalisme pratiqué par certaines populations. Le terme exprime de façon imagée les différentes dimensions de l'incorporation orale : amour, destruction, conservation à l'intérieur de soi et appropriation des qualités de l'objet. On parle parfois de stade cannibalique comme équivalent du stade oral ou, plus spécialement, comme équivalent du second stade oral d'Abraham (stade sadique-oral).**

■ Bien qu'on rencontre dans l'édition de 1905 des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*) une allusion au cannibalisme, c'est dans

Totem et tabou (*Totem und Tabu*, 1912-13) que la notion trouve son premier développement. Freud souligne, dans cette pratique des « peuples primitifs », la croyance qu'elle implique : « ... en ingérant des parties du corps d'une personne dans l'acte de dévoration, on s'approprie aussi les propriétés qui ont appartenu à cette personne » (1 a). La conception freudienne du « meurtre du père » et du « repas totémique » donne à cette idée une grande portée : « Un jour les frères [...] se rassemblèrent, tuèrent et dévorèrent le père, mettant ainsi fin à la horde primitive [...]. Dans l'acte de la dévoration ils accomplirent l'identification avec lui, chacun s'appropriant une partie de sa force » (1 b).

Quelle que soit la valeur des vues anthropologiques de Freud, le terme de cannibalique a pris dans la psychologie psychanalytique une acception précise. Dans l'édition de 1915 des Trois essais où Freud introduit l'idée d'organisation orale, le cannibalisme caractérise ce stade du développement psychosexuel. A la suite de Freud, on parle parfois de stade cannibalique pour désigner le stade oral. Lorsque K. Abraham subdivise le stade oral en deux phases, phase de succion préambivalente et phase de morsure ambivalente, c'est la seconde qu'il qualifie de cannibalique.

Le terme de cannibalique souligne certains caractères de la relation d'objet orale : union* de la libido et de l'agressivité, incorporation et appropriation de l'objet et de ses qualités. Les étroits rapports qui existent entre la relation d'objet orale et les premiers modes d'identification (*voir* : Identification primaire), sont impliqués par la notion même de cannibalisme.

(1) Freud (S.), a) G.W., IX, 101 ; S.E., XIII, 82 ; Fr., 115. – b) G.W., IX, 171-2 ; S.E., XIII, 141-2 ; Fr., 195-6.

Cas-limite

= *D.* : Grenzfall. – *En.* : borderline case. – *Es.* : caso limitrofe. – *I.* : caso limite. – *P.* : caso limitrofe.

• **Terme le plus souvent employé pour désigner des affections psychopathologiques situées à la limite entre névrose et psychose, notamment des schizophrénies latentes présentant une symptomatologie d'allure névrotique.**

■ Le terme de cas-limite n'a pas une signification nosographique rigoureuse. Ses variations reflètent les incertitudes mêmes du champ auquel il s'applique. Les auteurs ont pu, selon leurs conceptions propres, y englober les personnalités psychopathiques, perverses, délinquantes, les cas graves de névrose de caractère. Il semble que, dans l'usage le plus courant, le terme tende à être réservé aux schizophrénies se présentant sous une symptomatologie névrotique.

L'extension de la psychanalyse est pour beaucoup dans la mise en évidence de la catégorie dite des cas-limites. L'investigation psychanalytique a pu, en effet, faire apparaître une structure psychotique dans des cas pris en traitement pour des troubles névrotiques. Du point de vue théorique, on considère généralement que, dans ces cas, les symptômes névrotiques remplissent une fonction défensive contre l'irruption de la psychose.

Cathartique (méthode –)

= D. : kathartisches heitverfahren *ou* kathartische Methode.
– En. : cathartic therapy *ou* cathartic method. – Es. :
terapia catártica *ou* método catártico. – I. : metodo
catartico. – P. : terapêutica *ou* terapia catártica,
método catártico.

• **Méthode de psychothérapie où l'effet thérapeutique cherché est une « purgation » (catharsis), une décharge adéquate des affects pathogènes. La cure permet au sujet d'évoquer et même de revivre les événements traumatiques auxquels ces affects sont liés et d'abréagir ceux-ci.**

Historiquement la « méthode cathartique » appartient à la période (1880-1895) où la thérapeutique psychanalytique se dégage progressivement à partir de traitements opérés sous hypnose.

■ Le terme *catharsis* est un mot grec signifiant purification, purgation. Il a été utilisé par Aristote pour désigner l'effet produit chez le spectateur par la tragédie : « La tragédie est l'imitation d'une action vertueuse et accomplie qui, par le moyen de la crainte et de la pitié, suscite la purification de telles passions » (1).

Breuer puis Freud ont repris ce terme qui connote pour eux l'effet attendu d'une abréaction* adéquate du traumatisme (2). On sait en effet que, selon la théorie développée dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), les affects qui n'ont pas réussi à trouver la voie vers la décharge restent « coincés » (*eingeklemmt*), exerçant alors des effets pathogènes. Résumant plus tard la théorie de la catharsis, Freud écrit : « On supposait que

le symptôme hystérique prenait naissance lorsque l'énergie d'un processus psychique ne pouvait arriver à l'élaboration consciente et était dirigée vers l'innervation corporelle (conversion) [...]. La guérison était obtenue par la libération de l'affect dévié et sa décharge par des voies normales (abréaction) » (3).

Dans ses débuts, la méthode cathartique est étroitement liée à l'hypnose. Mais l'hypnotisme n'est bientôt plus utilisé par Freud comme un procédé destiné à provoquer directement la suppression du symptôme en suggérant au malade que celui-ci n'existe pas : il sert à induire la remémoration en réintroduisant dans le champ de conscience des expériences sous-jacentes aux symptômes mais oubliées, « refoulées » par le sujet (α). Ces souvenirs réévoqués, voire revécus avec une intensité dramatique fournissent au sujet l'occasion d'exprimer, de décharger les affects qui, originellement liés à l'expérience traumatisante, avaient été d'emblée réprimés.

Rapidement, Freud renonce à l'hypnose proprement dite, lui substituant la simple suggestion (aidée par un artifice technique : une pression de la main sur le front du patient) destinée à convaincre le malade qu'il va retrouver le souvenir pathogène. Finalement Freud ne recourra plus à la suggestionne fiant simplement aux libres associations* du malade. En apparence la finalité de la cure (guérir le malade de ses symptômes en rétablissant la voie normale de décharge des affects) demeure la même au cours de cette évolution des procédés techniques. Mais en fait, comme en témoigne le chapitre de Freud sur la « Psychothérapie de l'hystérie » (Études sur l'hystérie) cette évolution technique va de pair avec un changement de perspective dans la théorie de la cure : prise en considération des résistances*, du transfert*, accent mis toujours davantage

sur l'efficacité de l'élaboration psychique et de la perlaboration*. Dans cette mesure, l'effet cathartique lié à l'abréaction cesse d'être le ressort majeur du traitement.

La catharsis n'en reste pas moins une des dimensions de toute psychothérapie analytique. D'une part, de façon variable selon les structures psychopathologiques, on rencontre dans de nombreuses cures une reviviscence intense de certains souvenirs, s'accompagnant d'une décharge émotionnelle plus ou moins orageuse, d'autre part on montrerait aisément que l'effet cathartique se retrouve dans les différentes modalités de la répétition au cours de la cure, et singulièrement dans l'actualisation transférentielle. De même, la perlaboration, la symbolisation par le langage étaient déjà préfigurées dans la valeur cathartique que Breuer et Freud reconnaissaient à l'expression verbale « ... c'est dans le langage que l'homme trouve un substitut à l'acte, substitut grâce auquel l'affect peut être *abréagi* presque de la même manière. Dans d'autres cas, c'est la parole elle-même qui constitue le réflexe adéquat, sous la forme de plainte ou comme expression d'un secret pesant (confession !) » (2 b).

En dehors des effets cathartiques qu'on retrouve dans toute psychanalyse, il convient de signaler qu'il existe certains types de psychothérapie visant avant tout la catharsis : la narco-analyse, utilisée surtout dans les cas de névrose traumatique, provoque, par des moyens médicamenteux, des effets voisins de ceux que Breuer et Freud obtenaient par hypnose. Le psychodrame, selon Moreno, est défini comme une délivrance des conflits intérieurs par le moyen du jeu dramatique.

▲ (α) Sur cette évolution dans l'utilisation de l'hypnose par Freud, cf. par exemple [Un cas de guérison par l'hypnose](#) (*Ein Fall von hypnotischer heitung*, 1892-3).

(1) Aristote. Poétique, 1449 6, 27.

(2) Cf. Freud (S.). *Studien über hysterie*, 1895. – a) G.W., I, 87 ; S.E., II, 8 ; Fr., 5. – b) G.W., I, 87 ; S.E., II, 8 ; Fr., 5-6.

(3) Freud (S.). *Psycho-Analysis*, 1926. G.W., XIV, 300 ; S.E., XX, 263-4.

Censure

= D. : Zensur. – En. : censorship. – Es. : censura. – I. : censura. – P. : censura.

• **Fonction qui tend à interdire aux désirs inconscients et aux formations qui en dérivent l'accès au système préconscient-conscient.**

■ Le terme de censure se rencontre principalement dans les textes freudiens se référant à la « première topique ». Freud l'invoque pour la première fois dans une lettre à Fliess en date du 22-12-1897 pour rendre compte du caractère apparemment absurde de certains délires : « As-tu jamais eu l'occasion de voir un journal étranger censuré par les Russes au passage de la frontière ? Des mots, des phrases, des paragraphes entiers sont caviardés, de telle sorte que le reste devient inintelligible » (1). La notion de censure est développée dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) où elle est postulée pour rendre

compte des différents mécanismes de déformation* (*Entstellung*) du rêve.

Selon Freud, la censure est une fonction permanente : elle constitue un barrage sélectif entre les systèmes inconscient* d'une part, préconscient*-conscient* de l'autre et se trouve donc à l'origine du refoulement*. On distingue plus clairement ses effets quand elle se relâche partiellement, comme dans le rêve : l'état de sommeil empêche les contenus de l'inconscient de s'ouvrir une voie jusqu'à la motilité mais, ceux-ci risquant de s'opposer au désir de dormir, la censure continue à fonctionner de façon atténuée.

Freud ne voit pas la censure s'exercer seulement entre les systèmes inconscient et préconscient mais aussi entre préconscient et conscient. « Nous admettons qu'à tout passage d'un système au système suivant plus élevé, donc qu'à tout progrès vers un stade supérieur d'organisation psychique, correspond une nouvelle censure » (2 a). En fait, note Freud, il conviendrait d'envisager, plutôt que deux censures, une seule qui « s'est poussée en avant » (2 b).

Dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique, Freud est amené d'une part à englober la fonction de censure dans le champ plus vaste de la défense*, d'autre part à se demander à quelle instance il convient de la rattacher.

On a souvent noté que la notion de censure préfigurait celle de surmoi* ; le caractère « anthropomorphique » de cette dernière est déjà marqué par certaines descriptions qu'a données Freud de la censure : entre l'« antichambre » où se pressent les désirs inconscients et le « salon » où séjourne la conscience, veille un gardien, plus ou moins vigilant et perspicace, le censeur (3 a). Quand la notion

de surmoi se dégage, Freud la met en rapport avec ce qu'il a d'abord décrit comme censure : « ... cette instance d'auto-observation, nous la connaissons : c'est le censeur du moi, la conscience morale ; c'est la même qui exerce la nuit la censure des rêves, c'est d'elle que partent les refoulements de désirs inadmissibles » (3 b).

Dans la suite de l'œuvre freudienne, encore que la question ne soit pas explicitement posée, les fonctions de la censure, notamment la déformation du rêve, sont rapportées au moi* (4).

Il convient de noter que, chaque fois que le terme est employé, son acception littérale est toujours présente : au sein d'un discours articulé, suppression, qui se révèle par des « blancs » ou des altérations, de passages tenus pour inacceptables.

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. Ail., 255 ; Angl., 240 ; Fr., 213.

(2) Freud (S.). *Das Unbewussteste, 1915*. – a) Cf. G.W., X, 290-1 ; S.E., XIV, 192 ; Fr., 139. – b) G.W., X, 292 ; S.E., XIV, 193 ; Fr., 141.

(3) Cf. Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1916-17*. – a) G.W., XI, 305-6 ; S.E., XVI, 295-6 ; Fr., 319-20. – b) G.W., XI, 444 ; S.E., XVI, 429 ; Fr., 458-9.

(4) Cf. Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse, 1938*. G.W., XVII, chap. IV ; S.E., XXIII, chap. IV ; Fr., chap. IV.

Choix de la névrose

= *D.* : Neurosenwahl. – *En.* : choice of neurosis. – *Es.* : elección de la neurosis. – *I.* : scelta della nevrosi. – *P.* : escolha da neurose.

• **Ensemble de processus par lesquels un sujet s'engage dans la formation de tel type de psychonévrose plutôt que de tel autre.**

■ Le problème qui est posé par l'expression « choix de la névrose » est au principe même d'une psychopathologie analytique : comment et pourquoi des processus généraux qui rendent compte de la formation de la névrose (par exemple le conflit défensif) se spécifient-ils en des organisations névrotiques assez différenciées pour qu'une nosographie puisse être établie ?

Une telle question a préoccupé Freud tout au long de son œuvre ; elle est inséparable de l'élucidation approfondie d'une structure névrotique. La réponse de Freud à ce problème a varié ; nous ne pouvons ici songer à en retracer l'histoire qui implique celle des notions de traumatisme, de fixation, de prédisposition, d'inégalité de développement entre la libido et le moi, etc. Le problème, par son ampleur, sort des limites de cet ouvrage.

Pour s'en tenir à l'aspect terminologique du problème, on peut se demander pourquoi Freud a utilisé et maintenu le terme « choix » (1). Ce terme ne se réfère évidemment pas à une conception intellectualiste qui supposerait qu'entre différents possibles également présents l'un d'eux est élu ; il en est d'ailleurs de même pour la notion de choix d'objet (*Objektwahl*). Toutefois, il n'est pas indifférent que, dans une conception qui se réclame d'un déterminisme

absolu, apparaisse ce terme qui suggère qu'un acte du sujet est nécessaire pour que les différents facteurs historiques et constitutionnels mis en évidence par la psychanalyse prennent leur sens et leur valeur motivante.

(1) Cf. par exemple Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*, lettre du 20-5-1896, et *Die Disposition zur Zwangsneurose, 1913*. G.W., VIII, 442 ; S.E., XII, 317 ; Fr., 437.

Choix d'objet (ou : choix objectal)

= D. : Objektwahl. – En. : object-choice. – Es. : elección de objeto om objetal.– I. : scelta d'oggetto. – P. : escolha de objeto ou objetal.

• ***Acte d'élire une personne ou un type de personne comme objet d'amour. On distingue un choix d'objet infantile et un choix d'objet pubertaire, le premier traçant la voie au second.***

Freud voit jouer dans le choix d'objet deux modalités majeures : le type de choix d'objet par étayage et le type de choix d'objet narcissique.

■ Freud a introduit l'expression de choix d'objet dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, 1905*) ; elle est restée d'usage courant en psychanalyse.

Objet (voir ce mot) est à prendre ici au sens d'objet d'amour. Quant au terme de choix, il ne doit pas être pris

Choix d'objet (ou : choix objectal)

en un sens intellectualiste (choix entre divers possibles également présents), pas plus que dans l'expression « [choix de la névrose](#) »*. Il évoque ce qu'il peut y avoir d'irréversible et de déterminant dans l'élection par le sujet, à un moment décisif de son histoire, de son type d'objet d'amour. Dans les [Trois essais](#) Freud parle aussi d'*Objektfindung* (découverte, ou trouvaille, de l'objet).

Notons que l'expression « choix d'objet » est employée pour désigner, soit le choix d'une personne déterminée (exemple : « son choix d'objet se porte sur son père »), soit le choix d'un certain type d'objet (exemple : « choix d'objet homosexuel »).

On sait que l'évolution des vues de Freud sur le rapport de la sexualité infantile et de la sexualité postpubertaire l'a conduit à les rapprocher toujours davantage jusqu'à admettre l'existence d'un « plein choix d'objet » dès l'enfance (α).

Dans [Pour introduire le narcissisme](#) (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), Freud a rapporté la variété des choix d'objet à deux grands types : par étayage et narcissique (voir ces termes).

▲ (α) Cf. le résumé par Freud de cette évolution au début de [L'organisation génitale infantile](#) (*Die infantile Genitalorganisation*, 1923) (1), et aussi nos articles : [Stade génital](#), [Organisation](#), [Stade phallique](#).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 293-4 ; S.E., XIX, 141-2.

Choix d'objet narcissique

= *D.* : narzisstische Objektwahl. – *En.* : narcissistic object-choice. – *Es.* : elección objetal narcisista. – *I.* : scelta d' oggetto narcisistica. – *P.* : escolha narcisica de objeto.

• **Type de choix d'objet qui s'opère sur le modèle de la relation du sujet à sa propre personne, et où l'objet représente la personne propre sous tel ou tel aspect.**

■ La découverte que certains sujets, en particulier les homosexuels, « ... choisissent leur objet d'amour [...] sur le modèle de leur propre personne » est pour Freud « le motif le plus fort qui nous a obligé à admettre l'existence du narcissisme » (1 a). Le choix d'objet narcissique s'oppose au choix d'objet par étayage* en ce qu'il n'est pas la reproduction d'une relation d'objet préexistante, mais la formation d'une relation d'objet sur le modèle de la relation du sujet à lui-même. Dans ses premières élaborations de la notion de narcissisme, Freud fait du choix narcissique homosexuel une étape qui conduit le sujet du narcissisme à l'hétérosexualité : l'enfant choisirait d'abord un objet dont les organes génitaux sont semblables aux siens (2).

Mais déjà dans le cas de l'homosexualité la notion de choix narcissique n'est pas simple : l'objet est choisi sur le modèle du petit enfant ou de l'adolescent que le sujet a jadis été, et le sujet s'identifie à la mère qui jadis prenait soin de lui (3).

Dans *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) Freud élargit la notion de choix narcissique et en donne le tableau suivant :

« On aime :

« [...] selon le type narcissique :

« a) Ce que l'on est (soi-même) ;

« b) Ce que l'on a été ;

« c) Ce que l'on voudrait être ;

« d) La personne qui a été une partie de la personne propre » (1 b). Ces rubriques recouvrent des phénomènes très différents. Dans les trois premiers cas, il s'agit du choix d'un objet semblable à la personne propre du sujet, mais il convient de souligner d'une part que ce qui sert de modèle pour le choix est une image ou un idéal et d'autre part que la ressemblance de l'objet élu au modèle peut être tout à fait partielle, réduite à quelques signes privilégiés. Dans la rubrique d) Freud vise l'amour narcissique que la mère porte à son enfant qui a jadis été « une partie de sa personne propre ». Ici le cas est très différent puisque l'objet élu n'est pas semblable à la propre unité du sujet, mais est ce qui lui permet de retrouver, de restaurer son unité perdue.

Dans [Pour introduire le narcissisme](#), Freud oppose le choix d'objet de l'homme, qui s'effectuerait plus généralement par étayage, au choix d'objet de la femme, qui serait plus généralement narcissique. Mais il indique que cette opposition n'est que schématique et que « les deux voies menant au choix d'objet sont ouvertes à chaque être humain » (1 c).

Les deux types de choix seraient donc purement idéaux, et susceptibles d'alterner ou de se combiner dans chaque cas individuel.

Mais il est douteux qu'on puisse opposer, même comme des types idéaux, choix narcissique et choix par étayage. C'est dans « le plein amour d'objet selon le type par étayage »

que Freud trouve « la surestimation sexuelle frappante qui a bien son origine dans le narcissisme originaire de l'enfant, et répond donc à un transfert de ce narcissisme sur l'objet sexuel » (1 d). Inversement, Freud décrit le cas de ces « femmes narcissiques » qui « ... n'aiment à strictement parler, qu'elles-mêmes, à peu près aussi intensément que l'homme les aime. Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition » (1 c). On peut se demander si dans ce cas, décrit comme narcissique, le sujet ne vise pas à reproduire la relation de l'enfant à la mère nourricière, ce qui définit pour Freud le choix par étayage.

(1) Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. – a) G.W., X, 154 ; S.E., XIV, 88. – b) G.W., X, 156 ; S.E., XIV, 90. – c) G.W., X, 154 ; S.E., XIV, 88. – d) G.W., X, 154 ; S.E., XIV, 88. – e) G.W., X, 155 ; S.E., XIV, 89.

(2) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*, 1911. G.W., VII, 297 ; S.E., XII, 60-1 ; Fr. 306.

(3) Cf. Freud (S.). *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci*, 1910. G.W., VIII, 170 ; S.E., XI, 99-100 ; Fr., 112.

Choix d'objet par étayage

= *D.* : Anlehnungstypus der Objektwahl. – *En.* : anaclitic type of object-choice. – *Es.* : elección objetal anaclitica, ou de apoyo. – *I.* : tipo anaclitico (ou per

appoggio di scelta d' oggetto. – P. : escolha anaclitica de objeto.

• **Type de choix d'objet où l'objet d'amour est élu sur le modèle des figures parentales en tant qu'elles assurent à l'enfant nourriture, soins et protection. Il trouve son fondement dans le fait que les pulsions sexuelles s'étayent originellement sur les pulsions d'auto-conservation.**

■ En ce qui concerne la traduction de *Anlehnungsiypus der Objektwahl* par type de choix d'objet par étayage, nous renvoyons à l'article [Anaclitique](#) où le lecteur trouvera des considérations terminologiques.

Dans [Pour introduire le narcissisme](#) (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) Freud parle d'un « type de choix d'objet par étayage » pour l'opposer au type de [choix d'objet narcissique](#)*.

Ce que Freud apporte dans ce texte, c'est essentiellement l'idée qu'il existe deux types fondamentaux de choix d'objet d'amour et la description du choix d'objet narcissique. Mais la description de l'autre type de choix d'objet avait été donnée dès les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) en relation avec la théorie générale de l'[étayage](#)* qu'elle présuppose. Freud y montrait comment, à l'origine, les premières satisfactions sexuelles apparaissent à l'occasion du fonctionnement des appareils servant à la conservation de la vie et comment, de cet étayage originel, il résulte que les fonctions d'auto-conservation indiquent un premier objet à la sexualité : le sein maternel. Plus tard « ... l'enfant apprend à aimer d'autres personnes qui l'aident, dans son état de détresse, et qui satisfont ses besoins ; et cet amour se forme tout à fait sur le modèle, et dans le prolongement, des rapports

avec la mère nourricière pendant la période d'allaitement » (1). C'est là ce qui oriente le choix d'objet postpubertaire qui se produit toujours, selon Freud, en s'étayant plus ou moins étroitement sur les images des personnages parentaux. Comme Freud le dira dans *Pour introduire le narcissisme*, « on aime [...] selon le type de choix d'objet par étayage : a) La femme qui nourrit ; b) L'homme qui protège et les lignées de personnes substitutives qui en descendent » (2 a).

Comme on le voit, la notion de choix d'objet par étayage implique à la fois, au niveau des pulsions, l'étayage des pulsions sexuelles* sur les pulsions d'auto-conservation* et, au niveau des objets, un choix amoureux dans lequel « ... les personnes qui ont affaire à l'alimentation, les soins, la protection de l'enfant » (2 b) fournissent le prototype de l'objet sexuellement satisfaisant.

(1) Freud (S.). GAV., V, 124 ; S.E., VII, 222-3 ; Fr., 133.

(2) Freud (S.), a) G.W., X, 157 ; S.E., XIV, 90. – b) G.W., X, 153-4 ; S.E., XIV, 87.

Clivage de l'objet

= D. : Objektspaltung. – En. : splitting of the object. – Es. : escisión del objeto. – I. : scissione dell'oggetto. – P. : clivagem do objeto.

• ***Mécanisme décrit par Melanie Klein et considéré par elle comme la défense la plus primitive contre l'angoisse :***

l'objet, visé par les pulsions érotiques et destructives est scindé en un « bon » et un « mauvais » objet qui auront alors des destins relativement indépendants dans le jeu des introjections et des projections. Le clivage de l'objet est particulièrement à l'œuvre dans la position paranoïde-schizoïde où il porte sur des objets partiels. Il se retrouve dans la position dépressive où il porte alors sur l'objet total.

Le clivage des objets s'accompagne d'un clivage corrélatif du moi en « bon » moi et « mauvais » moi, le moi étant pour l'école kleinienne essentiellement constitué par l'introjection des objets.

■ Sur le terme de clivage, voir le commentaire de l'article Clivage du moi. Les conceptions de Melanie Klein se réclament de certaines indications de Freud concernant les origines de la relation sujet-objet (voir : [Objet](#) ; [Moi-plaisir – moi-réalité](#)). Sur l'apport kleinien concernant ce thème, nous renvoyons le lecteur aux articles : « Bon » objet, « mauvais » objet ; [Position paranoïde](#), [Position dépressive](#).

Clivage du moi

= D. : Ichspaltung. – En. : splitting of the ego. – Es. : escisión del yo. – I. : scissione dell' io. – P. : clivagem do ego.

• *Terme employé par Freud pour désigner un phénomène bien particulier qu'il voit à l'œuvre surtout dans le fétichisme et les psychoses : la coexistence, au sein du moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir. Ces deux attitudes persistent côte à côte sans s'influencer réciproquement.*

■ I. – Le terme de *Spaltung*, pour lequel nous adoptons l'équivalent français « clivage », a des emplois très anciens et variés en psychanalyse et en psychiatrie ; de nombreux auteurs, dont Freud, l'ont utilisé pour désigner le fait que l'homme, sous un aspect ou un autre, se divise d'avec lui-même. A la fin du xix^e siècle, les travaux psychopathologiques, notamment sur l'hystérie et l'hypnose, sont imprégnés de notions comme celle de « dédoublement de la personnalité », « double conscience », « dissociation des phénomènes psychologiques », etc.

Chez Breuer et Freud, les expressions « clivage de la conscience » (*Bewusstseinsspaltung*), « clivage du contenu de conscience », « clivage psychique », etc., connotent les mêmes réalités : à partir des états de dédoublement alternant de la personnalité ou de la conscience tels que la clinique de certains cas d'hystérie les montre ou tels que l'hypnose les provoque, Janet, Breuer et Freud sont passés à l'idée d'une coexistence au sein du psychisme de deux groupes de phénomènes, voire de deux personnalités qui peuvent s'ignorer mutuellement. « Depuis les beaux travaux de P. Janet, J. Breuer et autres, on a pu déjà arriver à reconnaître d'une façon générale que le complexe symptomatique de l'hystérie justifie l'hypothèse d'un clivage de la conscience avec formation de groupes

psychiques séparés. Les opinions sont moins nettes concernant l'origine de ce clivage de conscience et sur le rôle que joue ce caractère dans l'ensemble de la névrose hystérique » (1). C'est précisément sur une telle divergence d'appréciation que se constitue la notion freudienne de l'inconscient comme séparé du champ de la conscience par l'action du refoulement, conception qui s'oppose aux vues de Janet sur la « faiblesse de la synthèse psychologique » et se différencie rapidement des notions breueriennes d'« état hypnoïde »* et d'« hystérie hypnoïde »*.

Le clivage pour Freud est le résultat du conflit ; si la notion a donc pour lui valeur descriptive, elle ne comporte en elle-même aucune valeur explicative. Au contraire, elle pose la question : pourquoi, comment le sujet conscient s'est-il ainsi séparé d'une partie de ses représentations ?

Quand Freud retrace l'histoire des années où la découverte de l'inconscient s'est effectuée, il ne manque pas d'utiliser le terme de *Spaltung* et des termes voisins qui désignent cette même donnée fondamentale : la division intrapsychique. Mais, dans l'élaboration même de son œuvre, il n'utilise qu'épisodiquement et sans en faire un outil conceptuel, le terme de *Spaltung*, notamment pour désigner le fait que l'appareil psychique est séparé en systèmes (Inconscient et Préconscient-Conscient), en instances (ça, moi et surmoi), ou encore le dédoublement du moi en une partie qui observe et une partie qui est observée.



D'autre part, on sait que Bleuler a utilisé le terme de *Spaltung* pour désigner le symptôme fondamental, selon lui, du groupe du groupe d'affections qu'il a nommé schizophrénie* (α). Pour cet auteur *Spaltung* fait plus que

connoter une donnée d'observation ; il implique une certaine hypothèse sur le fonctionnement mental (*voir : [Schizophrénie](#)*).

On ne manquera pas à cet égard d'être frappé par l'analogie que présentent le type d'explication avancé par Bleuler pour rendre compte de la *Spaltung* schizophrénique et celui de Janet : le clivage du psychisme en groupes associatifs distincts est conçu comme un regroupement secondaire au sein d'un monde psychique désagrégé par le fait d'une faiblesse associative primaire.

Freud ne fait pas sienne l'hypothèse de Bleuler, critique le terme de schizophrénie qui y renvoie et, lorsqu'à la fin de sa vie il reprend la notion de clivage, c'est dans une tout autre perspective.

II. – La notion de clivage du moi est dégagée par Freud principalement dans les articles *Fétichisme* (*Felischismus*, 1927), [Le clivage du moi dans le processus de défense](#) (*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*, 1938) et dans l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938), dans le cadre d'une réflexion sur les psychoses et le fétichisme. Selon Freud, ces affections mettent en cause principalement les relations du moi et de la « réalité ». C'est à partir d'elles que Freud dégage de façon toujours plus affirmative l'existence d'un mécanisme spécifique, le [déli](#)* (*Verleugnung*), dont le prototype est le déni de la castration.

Or, le déni à lui seul ne permet pas de rendre compte de ce que la clinique observe dans les psychoses et le fétichisme. En effet, note Freud, « le problème de la psychose serait simple et clair si le moi pouvait se détacher totalement de la réalité, mais c'est là une chose qui se produit rarement, peut-être même jamais » (2 a). Dans toute psychose, fût-elle la plus profonde, on peut

retrouver l'existence de deux attitudes psychiques : « ... l'une, qui tient compte de la réalité, l'attitude normale, l'autre qui, sous l'influence des pulsions, détache le moi de la réalité » (2 b). C'est cette seconde attitude qui se traduit dans la production d'une nouvelle réalité délirante. Dans le fétichisme, c'est par rapport à la « réalité » de la castration que Freud retrouve la coexistence au sein du moi de deux attitudes contradictoires : « D'une part [les fétichistes] dénie le fait de leur perception qui leur a montré le défaut de pénis dans l'organe génital féminin » ; ce déni se traduit dans la création du fétiche, substitut du pénis de la femme ; mais « ... d'autre part, ils reconnaissent le manque de pénis chez la femme dont ils tirent les conséquences correctes. Ces deux attitudes persistent côte à côte tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement. C'est là ce qu'on peut nommer un clivage du moi » (2 c).

Ce clivage, on le voit, n'est pas à proprement parler une défense du moi, mais une façon de faire coexister deux procédés de défense, l'un tourné vers la réalité (déni), l'autre vers la pulsion, ce dernier pouvant d'ailleurs aboutir à la formation de symptômes névrotiques (symptôme phobique par exemple).

Freud, en introduisant le terme de clivage du moi, a pu se demander si ce qu'il apportait là était « ... depuis longtemps connu et allait de soi ou bien tout à fait nouveau et surprenant » (3). En effet, l'existence au sein d'un même sujet de « ... deux attitudes psychiques différentes, opposées et indépendantes l'une de l'autre » (2 d) est au principe même de la théorie psychanalytique de la personne. Mais, en décrivant un clivage du moi (intrasystémique) et non pas un clivage entre instances

(entre le moi et le ça), Freud veut mettre en évidence un processus nouveau par rapport au modèle du refoulement et du retour du refoulé. En effet une des particularités de ce processus est de ne pas aboutir à la formation d'un compromis entre les deux attitudes en présence, mais de les maintenir simultanément sans qu'il s'établisse entre elles de relation dialectique.

Il n'est pas sans intérêt de noter que c'est dans le champ de la psychose (celui-là même où Bleuler, dans une conception théorique différente, parle aussi de *Spaltung*) que Freud a éprouvé le besoin de forger une certaine conception du clivage du moi. Il nous a paru utile de la dégager ici, bien qu'elle ait été peu reprise par les psychanalystes ; elle a le mérite de souligner un phénomène typique même si elle ne lui apporte pas une solution théorique pleinement satisfaisante.

▲ (α) Pour désigner la *Spaltung* schizophrénique, les psychiatres français adoptent généralement le terme de dissociation.

(1) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 60 ; S.E., 45-6.

(2) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. — a) G.W., XVII, 132 ; S.E., XXIII, 201 ; Fr., 77. — b) G.W., XVII, 133 ; S.E., XXIII, 202 ; Fr., 78. — c) G.W., XVII, 134 ; S.E., XXIII, 203 ; Fr., 79. — d) G.W., XVII, 134 ; S.E., XXIII, 204 ; Fr., 80.

(3) Freud (S.). *Die IchSpaltung im Abwehrvorgang*, 1938. G.W., XVII, 59 ; S.E., XXIII, 275.

Cloacale (théorie –)

= D. : Kloakentheorie. – En. : cloacal (ou cloaca) theory. –
Es. : teoria cloacal. – I. : teoria cloacale. – P. :
teoria cloacal.

• ***Théorie sexuelle de l'enfant qui méconnaît la distinction du vagin et de l'anus : la femme ne posséderait qu'une cavité et qu'un orifice, confondu avec l'anus, par lequel naîtraient les enfants et se pratiquerait le coït.***

■ C'est dans son article sur [Les théories sexuelles infantiles](#) (*Über infantile Sexualtheorien*, 1908) que Freud a décrit comme théorie typique chez l'enfant ce qu'il a nommé la théorie cloacale, liée pour lui à la méconnaissance du vagin par les enfants des deux sexes. Cette méconnaissance entraîne la conviction que « ... le bébé doit être évacué comme un excrément, comme une selle [...]. La théorie cloacale qui, après tout, se vérifie chez tant d'animaux, est la seule qui puisse s'imposer à l'enfant comme vraisemblable » (1). L'idée qu'il n'existe qu'un seul orifice implique aussi une représentation « cloacale » du coït (2).

Une telle « théorie » est, selon Freud, très précoce. On notera qu'elle correspond à certaines données dégagées par la psychanalyse, notamment dans l'évolution de la sexualité féminine : « La franche séparation qui sera exigée entre les fonctions anale et génitale contredit les étroites relations et analogies qui existent entre elles, aussi bien anatomiquement que fonctionnellement. L'appareil génital demeure voisin du cloaque ; « ... chez " la femme il n'en est même qu'une dépendance " » (3 et a). Pour Freud, c'est

à partir de cette sorte d'indifférenciation que « ... le vagin, dérivé du cloaque, doit être amené au rang de zone érogène dominante » (4).

▲ (α) Les derniers mots entre guillemets sont tirés de l'article de Lou Andréas Salomé : « *Anal* » et « *Sexuel* » (« *Anal* » und « *Sexual* », 1916).

(1) Freud (S.). G.W., VII, 181 ; S.E., IX, 219.

(2) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 111 ; S.E., XVII, 79 ; Fr., 384-5.

(3) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 88, n. ; S.E., VII, 187, n. ; Fr., 180, n. 54.

(4) Freud (S.). *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. G.W., VIII, 452 ; S.E., XII, 325-6 ; Fr., in R.F.P., 1929, III, 3, 447.

Complaisance somatique

= *D.* : somatisches Entgegenkommen. – *En.* : somatic compliance. – *Es.* : complacencia somática. – *I.* : compiacenza somatica. – *P.* : compla-cência somática.

● **Expression introduite par Freud pour rendre compte du « choix de la névrose » hystérique et du choix de l'organe ou de l'appareil corporel sur lequel s'opère la conversion* : le corps – singulièrement chez l'hystérique – ou tel organe particulier fournirait un matériel privilégié à l'expression symbolique du conflit inconscient.**

■ Freud parle pour la première fois de complaisance somatique à propos du Cas Dora ; selon lui, il n'y a pas à

choisir entre une origine psychique ou somatique de l'hystérie : « Un symptôme hystérique nécessite un apport des deux côtés ; il ne peut se produire sans une certaine complaisance somatique qui est fournie par un processus normal ou pathologique dans, ou relatif à, un organe du corps » (1 a). C'est cette complaisance somatique qui « ... donne aux processus psychiques inconscients une issue dans le domaine du corps » (1 b) ; elle est de ce fait un facteur déterminant dans le « [choix de la névrose](#) »*.

S'il est bien vrai que la notion de complaisance somatique déborde largement le champ de l'hystérie et qu'elle amène à poser dans sa généralité la question de pouvoir expressif du corps et de son aptitude particulière à signifier le refoulé, il y aurait intérêt à ne pas confondre d'emblée les différents registres où la question est présente. Soit par exemple :

1. Une maladie somatique peut servir de point d'appel à l'expression du conflit inconscient ; c'est ainsi que Freud voit dans une affection rhumatismale d'une de ses patientes « ... la maladie organique, prototype de sa reproduction hystérique ultérieure » (2).

2. L'investissement libidinal d'une zone érogène peut se déplacer, dans le cours de l'histoire sexuelle du sujet, sur une région ou un appareil corporels qui ne sont pas prédisposés par leur fonction à être érogènes (*voir* : [Zone érogène](#)) et n'en sont que plus aptes à signifier, sous une forme masquée, un désir en tant qu'il est refoulé.

3. Dans la mesure où l'expression « complaisance somatique » entend rendre compte non plus seulement du choix de tel organe du corps mais du choix du corps lui-même comme moyen d'expression, on est notamment amené à prendre en considération les vicissitudes de l'investissement narcissique du corps propre.

(1) Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. – a) G.W., V, 200 ; S.E., VII, 40 ; Fr., 28.-6 ; G.W., V, 201 ; S.E., VII, 41 ; Fr., 29.

(2) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 211 ; S.E., II, 147 ; Fr., 116.

Complexe

= D. : Komplex. – En. : cornplex. – Es. : complejo. – I. : complesso. – P. : complexo.

• ***Ensemble organisé de représentations et de souvenirs à forte valeur affective, partiellement ou totalement inconscients. Un complexe se constitue à partir des relations interpersonnelles de l'histoire infantile ; il peut structurer tous les niveaux psychologiques : émotions, attitudes, conduites adaptées.***

■ Le terme de complexe a rencontré une grande faveur dans le langage commun (« avoir des complexes », etc.). A l'inverse, il a connu une désaffection progressive chez les psychanalystes, si l'on excepte les expressions de complexe d'Œdipe* et complexe de castration*.

La plupart des auteurs – Freud compris – écrivent que c'est à l'école psychanalytique de Zurich (Bleuler, Jung) que la psychanalyse serait redevable du terme de complexe. En fait, on le trouve dès les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), par exemple quand Breuer expose les vues de Janet sur l'hystérie (α) ou quand il

invoque l'existence de représentations « ... actuelles, agissantes et pourtant inconscientes » : « Presque toujours il s'agit de complexes de représentations, d'assemblages d'idées, de souvenirs se rapportant à des événements extérieurs ou aux enchaînements de pensées du sujet lui-même. Les représentations isolées contenues dans ces complexes de représentations reviennent parfois consciemment toutes à la pensée. Seule cette combinaison bien déterminée est bannie de la conscience » (1 a).

Les « expériences d'association » de Jung (2) devaient fournir à l'hypothèse du complexe, formulée à propos des cas d'hystérie, une base à la fois expérimentale et plus large. Dans le premier commentaire qu'il en donne, Freud écrit : a [...] la réaction au mot inducteur ne peut pas être un produit du hasard, mais est forcément déterminée chez celui qui réagit par un contenu préexistant de représentations. On s'est accoutumé à appeler « complexe » un contenu de représentation ainsi capable d'influencer la réaction au mot inducteur. Cette influence se manifeste, soit que le mot inducteur effleure directement le complexe, soit que celui-ci réussisse à se mettre par des intermédiaires en rapport avec le mot inducteur » (3).

Mais Freud, s'il reconnaît l'intérêt des expériences d'association, fait très tôt des réserves sur l'usage du terme de complexe. C'est « ... un mot commode et souvent indispensable pour rassembler de façon descriptive des faits psychologiques. Aucun autre terme institué par la psychanalyse pour ses propres besoins n'a acquis une popularité aussi large et n'a été plus mal appliqué au détriment de la construction de concepts plus précis » (4). Même jugement dans une lettre à E. Jones : le complexe n'est pas une notion théorique satisfaisante (5 a) ; il y a

une mythologie jungienne des complexes (lettre à S. Ferenczi) (5 b).

Ainsi, selon Freud, le terme de complexe pourrait servir dans une intention démonstrative ou descriptive à mettre en évidence, à partir d'éléments apparemment distincts et contingents, « ... certains cercles de pensée et d'intérêts dotés de puissance affective » (6) ; mais il n'aurait pas de valeur théorique. Le fait est que Freud l'utilisera fort peu, à la différence de nombreux auteurs qui se réclament de la psychanalyse (β).

On peut trouver plusieurs motifs à cette réserve de Freud. Il répugnait à une certaine typification psychologique (exemple complexe d'échec) qui à la fois risque de dissimuler la singularité des cas et de donner pour une explication ce qui fait problème. D'autre part, la notion de complexe tend à se confondre avec celle d'un noyau purement pathogène qu'il conviendrait d'éliminer (γ) ; on perdrait ainsi de vue la fonction structurante, à certains moments du développement humain, des complexes, singulièrement de l'Œdipe.



On simplifierait l'usage, encore confus, du terme de complexe, en distinguant trois sens :

1. Le sens originel qui désigne un arrangement relativement fixe de chaînes associatives (*voir : [Association](#)*). A ce niveau le complexe est présumé pour rendre compte de la façon singulière dont dérivent les associations.

2. Un sens plus général qui désigne un ensemble plus ou moins organisé de traits personnels – y compris ceux qui sont le mieux intégrés – l'accent étant surtout mis sur les réactions affectives. A ce niveau, on reconnaît l'existence

du complexe principalement à ce que les situations nouvelles sont inconsciemment ramenées à des situations infantiles ; la conduite apparaît alors modelée par une structure latente inchangée. Mais une telle acception risque d'entraîner une généralisation abusive : on sera en effet tenté de créer autant et même plus de complexes qu'on imaginera de types psychologiques. C'est, selon nous, cette déviation « psychologisante » qui aurait suscité les réserves puis la désaffection de Freud à l'égard du terme de complexe.

3. Un sens plus strict qu'on trouve dans l'expression – toujours maintenue par Freud – de complexe d'Œdipe et qui désigne une structure fondamentale des relations interpersonnelles et la façon dont la personne y trouve sa place et se l'approprie (voir : [Complexe d'Œdipe](#)).

Des termes qui appartiennent à la langue de Freud, comme « complexe de castration », « [complexe paternel*](#) » (*Valerkomplex*) ou encore des termes qu'on rencontre plus rarement comme « complexe maternel », « complexe fraternel », « complexe parental », se situent dans ce registre. On notera que l'apparente diversité des termes « paternel », « maternel »... renvoie en chaque cas à des dimensions de la structure œdipienne, soit que telle dimension soit particulièrement prévalente chez tel sujet, soit que Freud entende donner un relief particulier à tel moment de son analyse. C'est ainsi que sous le nom de complexe paternel, il met l'accent sur la relation ambivalente au père. Le complexe de castration, même si son thème peut être relativement isolé, s'inscrit tout entier dans la dialectique du complexe d'Œdipe.

▲ (α) A propos du rétrécissement du champ de la conscience : « Les impressions sensorielles non perçues et les représentations qui, bien que s'étant présentées, n'ont pas pénétré dans le conscient,

s'éteignent généralement sans avoir d'effets. Quelquefois, cependant, elles s'agrègent pour former des complexes [...] » (1 b).

(β) Dans le *Dictionnaire de Psychanalyse et Psychotechnique* publié sous la direction de Maryse Choisy dans la revue *Psyché*, on trouve décrits une cinquantaine de complexes. Comme l'écrit un des auteurs : « Nous avons tenté de donner une nomenclature aussi complète que possible des complexes connus jusqu'à maintenant. Mais tous les jours on en découvre de nouveaux. »

(γ) Cf. lettre à Ferenczi déjà citée : « Un homme ne doit pas lutter pour éliminer ses complexes mais pour s'accorder avec eux : ils sont légitimement ce qui dirige sa conduite dans le monde » (5 c).

(1) Bheuer (J.). *Theoretisches*, in *Studien über Hysterie*, 1895. – a) *Ail.*, 187, n. 1 ; *S.E.*, II, 214-5, n. 2 ; *Fr.*, 171, n. 1. – b) *AU.*, 202 ; *S.E.*, XI, 231 ; *Fr.*, 186.

(2) Cf. Jung (C.-G.). *Diagnostische Assoziationsstudien*, J. A. Barth, Leipzig, 1906.

(3) Freud (S.). *Tatbestandsdiagnostik und Psychoanalyse*, 1906. *G.W.*, VII, 4 ; *S.E.*, IX, 104 ; *Fr.*, 44-5.

(4) Freud (S.). *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, 1914. *G.W.*, X, 68-9 ; *S.E.*, XIV, 29-30 ; *Fr.*, 286.

(5) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud, Life and Work*, 1955. – a) *Angl.*, II, 496 ; *Fr.*, 470. – b) *Angl.*, II, 188 ; *Fr.*, 177. – c) *Angl.*, II, 188 ; *Fr.*, 177.

(6) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. *G.W.*, XI, 106-7 ; *S.E.*, XV, 109 ; *Fr.*, 122-3.

Complexe de castration

= *D.* : Kastrationskomplex. – *En.* : castration complex. –
Es. : complejo de castración. – *I.* : complesso di castrazione. – *P.* : complexo de castração.

• *Complexe centré sur le fantasme de castration, celui-ci venant apporter une réponse à l'énigme que pose à l'enfant la différence anatomique des sexes (présence ou absence du pénis) : cette différence est attribuée à un retranchement du pénis chez la fille.*

La structure et les effets du complexe de castration sont différents chez le garçon et chez la fille. Le garçon redoute la castration comme réalisation d'une menace paternelle en réponse à ses activités sexuelles ; il en résulte pour lui une intense angoisse de castration. Chez la fille, l'absence du pénis est ressentie comme un préjudice subi qu'elle cherche à nier, compenser ou réparer.

Le complexe de castration est en étroite relation avec le complexe d'Œdipe et plus spécialement avec la fonction interdictrice et normative de celui-ci.

■ L'analyse du [petit Hans](#) a été déterminante dans la découverte du complexe de castration par Freud (α).

C'est en 1908 que le complexe de castration est décrit pour la première fois ; il est rapporté à la « théorie sexuelle infantile » qui, attribuant un pénis à tous les êtres humains, ne peut expliquer que par la castration la différence anatomique des sexes. L'universalité du complexe n'est pas indiquée mais semble implicitement admise. Le complexe de castration est rattaché au primat du pénis dans les deux sexes et sa signification narcissique est préfigurée : « Le pénis est déjà dans l'enfance la zone érogène directrice, l'objet sexuel auto-érotique le plus important, et sa valorisation se reflète logiquement dans l'impossibilité de se représenter une personne semblable au moi sans cette partie constituante essentielle » (1).

A partir de ce moment, le fantasme de castration est retrouvé sous divers symboles : l'objet menacé peut être

déplacé (aveuglement d'Œdipe, arrachage des dents, etc.), l'acte peut être déformé, remplacé par d'autres atteintes à l'intégrité corporelle (accident, syphilis, opération chirurgicale), voire à l'intégrité psychique (folie comme conséquence de la masturbation), l'agent paternel peut trouver les substituts les plus divers (animaux d'angoisse des phobiques). Le complexe de castration est aussi reconnu dans toute l'étendue de ses effets cliniques : envie du pénis*, tabou de la virginité, sentiment d'infériorité*, etc. ; ses modalités sont repérées dans l'ensemble des structures psychopathologiques, en particulier dans les perversions (homosexualité, fétichisme) (13). Mais ce n'est qu'assez tardivement que le complexe de castration se verra attribuer sa place fondamentale dans l'évolution de la sexualité infantile pour les deux sexes, que son articulation avec le complexe d'Œdipe sera nettement formulée et son universalité pleinement affirmée. Cette théorisation est corrélative du dégagement par Freud d'une phase phallique* : à ce « stade de l'organisation génitale infantile il y a bien un masculin, mais pas de féminin ; l'alternative est : organe génital mâle ou châtré » (2). L'unité du complexe de castration dans les deux sexes n'est concevable que par ce fondement commun : l'objet de la castration – le phallus – revêt une importance égale à ce stade pour la petite fille et le garçon ; la question posée est la même : avoir ou non le phallus (*voir ce terme*). Le complexe de castration se retrouve invariablement dans toute analyse (3).

Une seconde caractéristique théorique du complexe de castration est son point d'impact dans le narcissisme : le phallus est considéré par l'enfant comme une partie essentielle de l'image du moi ; la menace qui le concerne met en péril, de façon radicale, cette image ; elle tire

son efficacité de la conjonction entre ces deux éléments : prévalence du phallus, blessure narcissique.

Dans la genèse empirique du complexe de castration telle que Freud l'a décrite, deux données de fait viennent jouer un rôle : la constatation par le petit enfant de la différence anatomique des sexes est indispensable à l'apparition du complexe. Elle vient actualiser et authentifier une menace de castration qui a pu être réelle ou fantasmatique. L'agent de la castration est, pour le petit garçon, le père, autorité à laquelle il attribue en dernier ressort toutes les menaces formulées par d'autres personnes. La situation est moins nette chez la fille, qui se sent peut-être davantage privée de pénis par la mère qu'effectivement châtrée par le père.

Par rapport au complexe d'Œdipe, le complexe de castration se situe différemment dans les deux sexes : il ouvre pour la fille la recherche qui la conduit à désirer le pénis paternel, il constitue donc le moment d'entrée dans l'Œdipe ; chez le garçon, il marque au contraire la crise terminale de l'Œdipe, en venant interdire à l'enfant l'objet maternel ; l'angoisse de castration inaugure pour lui la période de latence* et précipite la formation du surmoi* (4).



Le complexe de castration est constamment rencontré dans l'expérience analytique. Comment rendre compte de sa présence quasi invariable chez tout être humain alors que les menaces réelles auxquelles il devrait son origine sont loin d'être toujours retrouvées (et encore plus rarement suivies d'exécution !), alors qu'il est bien évident que la fille, elle, ne saurait se voir menacer effectivement d'être privée de ce qu'elle n'a pas ? Un tel écart n'a pas

manqué de conduire les psychanalystes à chercher à fonder le complexe de castration sur une autre réalité que la menace de castration. Parmi ces élaborations théoriques, on pourrait reconnaître plusieurs directions.

On peut chercher à situer l'angoisse de castration dans une série d'expériences traumatisantes où intervient également un élément de perte, de séparation d'avec un objet : perte du sein dans le rythme de l'allaitement, sevrage, défécation. Une telle série trouve sa confirmation dans les équivalences symboliques, dégagées par la psychanalyse, entre les divers objets partiels* dont le sujet est ainsi séparé : pénis, sein, fèces, voire enfant dans l'accouchement. Freud en 1917 consacrait un texte particulièrement suggestif à l'équivalence pénis = fèces = enfant, aux avatars du désir qu'elle permet, à ses relations avec le complexe de castration et la revendication narcissique : « Le pénis est reconnu comme quelque chose de détachable du corps et entre en analogie avec les fèces qui furent le premier morceau de l'être corporel auquel on dit renoncer » (5).

Dans la même ligne de recherche, A. Stärcke a le premier mis tout l'accent sur l'expérience de l'allaitement et du retrait du sein comme prototype de la castration : « ... une partie du corps analogue à un pénis est prise d'une autre personne, donnée à l'enfant comme étant sienne (situation à laquelle des sensations de plaisir sont associées), puis retirée à l'enfant en lui causant du déplaisir » (6 a). Cette castration primaire, réeffectuée à chaque prise de sein pour culminer au moment du sevrage, serait l'expérience réelle seule capable de rendre compte de l'universalité du complexe de castration : le retrait du mamelon de la mère serait la signification inconsciente ultime toujours retrouvée derrière les pensées, les

craintes, les désirs qui constituent le complexe de castration.

Dans la voie qui cherche à fonder le complexe de castration sur une expérience originaire effectivement vécue, la thèse de Rank, selon laquelle la séparation d'avec la mère dans le traumatisme de la naissance et les réactions physiques à cette séparation fourniraient le prototype de toute angoisse ultérieure, aboutit à considérer l'angoisse de castration comme l'écho, à travers une longue série d'expériences traumatisantes, de l'angoisse de la naissance.

La position de Freud par rapport à ces différentes conceptions est nuancée. Même quand il reconnaît l'existence de « racines » du complexe de castration dans les expériences de séparation orale et anale, il maintient que le terme complexe de castration « ... devrait être réservé aux excitations et aux effets qui sont en relation avec la perte du pénis » (3 b). On peut penser qu'il s'agit là de sa part d'autre chose que d'un pur souci de rigueur terminologique. Au cours de la longue discussion des thèses de Rank dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), Freud marque bien tout son intérêt pour une tentative qui vise à chercher toujours plus près des origines le fondement de l'angoisse de castration et à retrouver à l'œuvre la catégorie de séparation, de perte de l'objet narcissiquement valorisé, à la fois dans la toute première enfance et dans des expériences vécues très diverses (angoisse morale interprétée comme une angoisse de séparation d'avec le surmoi, par exemple). Mais, d'un autre côté, le souci de Freud de se démarquer de la thèse de Rank est sensible à chaque page d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, en même temps que son insistance à recentrer, dans cette œuvre de

synthèse, l'ensemble de la clinique psychanalytique sur le complexe de castration pris dans son acception littérale.

Plus profondément, la réticence de Freud à s'engager à fond dans de telles voies trouve sa raison d'être dans une exigence théorique fondamentale que plusieurs notions viennent attester. Soit par exemple celle d'après coup* : elle corrige la thèse qui conduit à rechercher toujours plus avant une expérience pouvant avoir pleine fonction d'expérience de prototype. Soit surtout la catégorie des fantasmes originaires* dans laquelle Freud place l'acte de castration ; les deux mots ici ont valeur d'index : « fantasme », parce que la castration, pour produire ses effets, non seulement n'a pas à être effectuée ni même à faire l'objet d'une formulation explicite de la part des parents ; « originaire » – même si l'angoisse de castration, ne survenant qu'à la phase phallique, est loin d'être première dans la série des expériences anxiogènes – en tant que la castration est une des faces du complexe des relations interpersonnelles où s'origine, se structure et se spécifie le désir sexuel de l'être humain. C'est que le rôle que la psychanalyse fait jouer au complexe de castration ne se comprend pas sans être rapporté à la thèse fondamentale – et sans cesse plus affirmée par Freud – du caractère nucléaire et structurant de l'Œdipe.

Pour se limiter au cas du garçon, on pourrait exprimer aussi le paradoxe de la théorie freudienne du complexe de castration : l'enfant ne peut dépasser l'Œdipe et accéder à l'identification paternelle que s'il a traversé la crise de castration, c'est-à-dire que s'il s'est vu refuser l'usage de son pénis comme instrument de son désir pour la mère. Le complexe de castration doit être référé à l'ordre culturel où le droit à un certain usage est toujours corrélatif d'une interdiction. Dans la « menace de castration » qui

scelle la prohibition de l'inceste, vient s'incarner la fonction de la Loi en tant qu'elle institue l'ordre humain, comme, de façon mythique, l'illustre dans *Totem et tabou* (*Totem und Tabu*, 1912) la « théorie » du père originaire, se réservant, sous menace de châtrer ses fils, l'usage sexuel exclusif des femmes de la horde.

C'est précisément parce que le complexe de castration est la condition *a priori* qui règle l'échange interhumain en tant qu'échange d'objets sexuels qu'il peut dans l'expérience concrète se présenter sous plusieurs facettes, être ramené à des formulations à la fois différentes et complémentaires, comme celles indiquées par Stârcke où se combinent les termes du sujet et d'autrui, de perdre et de recevoir :

« 1. Je suis châtré (sexuellement privé de), je serai châtré.

« 2. Je recevrai (je désire recevoir) un pénis.

« 3. Une autre personne est châtrée, doit être (sera) châtrée.

« 4. Une autre personne recevra un pénis (a un pénis) »
(6 b).

▲ (α) Dans *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900), tous les passages relatifs à la castration, si l'on excepte une allusion, d'ailleurs erronée, à Zeus châtrant Kronos, sont rajoutés en 1911 ou dans les éditions postérieures.

(β) Dans cette perspective, on pourrait concevoir une nosographie psychanalytique qui prendrait comme un de ses axes majeurs de référence les modalités et les avatars du complexe de castration, comme l'attestent les indications que Freud a données, vers la fin de son œuvre, sur les névroses (7), le fétichisme et les psychoses (voir : Déni).

(1) Freud (S.). *Über infantile Sexualtheorien*, 1908. G.W., VII, 178 ; S.E., IX, 215-6.

(2) Freud (S.). *Die infantile Genitalorganisation*, 1923. G.W., XIII, 297 ; S.E., XIX, 145.

(3) Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. – a) Cf. G.W., VII, 246. n. 1 ajoutée en 1923 ; S.E., X, 8, n. 2 ; Fr., 95-6, n. – b) G.W., VII, 246, n. 1 ajoutée en 1923 ; S.E., X, 8, n. 2 ; Fr., 95-6, n.

(4) Cf. Freud (S.). *Der Unlergang des Ödipuskomplexes*, 1924. G.W., XIII, 395 ; S.E., XIX, 173 ; Fr.. 394 sqq.

(5) Freud (S.). *Über Triebumsetzungen insbesondere der Analerolik*, 1917. G.W., X, 409 ; S.E., XVII, 133.

(6) Stärcke (A.). *The castration complex*, in I.J.P., 1921, II. – a) 182. – b) 180.

(7) Cf. Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 129-39 ; S.E., XX, 101-10 ; Fr., 19-29.

Complexe d'électre

= *D.* : Elektrakomplex. – *En.* : Electra complex. – *Es.* : complejo de Electra. – *I.* : complesso di Elettra. – *P.* : complexo de Electra.

• **Terme utilisé par Jung comme synonyme du complexe d'Œdipe féminin, pour marquer l'existence d'une symétrie chez les deux sexes, mutatis mutandis, de l'attitude à l'égard des parents.**

■ Dans son *Essai d'exposé de la théorie psychanalytique* (*Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie*, 1913), Jung introduit l'expression de complexe d'Électre (1). Freud déclare d'abord ne pas voir l'intérêt d'une telle dénomination (2) ; dans son article sur la sexualité féminine, il se montre plus catégorique : l'Œdipe féminin

n'est pas symétrique de celui du garçon. « C'est seulement chez le garçon que s'établit cette relation, qui marque son destin, entre l'amour pour l'un des parents et, simultanément, la haine pour l'autre en tant que rival » (3).

Ce que Freud a montré des effets différents pour chaque sexe du complexe de castration, de l'importance pour la fille de l'attachement préœdipien à la mère, de la prévalence du phallus pour les deux sexes justifie son rejet du terme de complexe d'Électre qui présuppose une analogie entre la position de la fille et celle du garçon à l'égard de leurs parents.

(1) Jung (C. G.). *Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie in Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, vol. V, 1913, p. 370.

(2) Freud (S.). *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität*, 1920. G.W., XII, 281, n. ; S.E., XVIII, 155, n. ; Fr., 138, n.

(3) Freud (S.). *Über die weibliche Sexualität*, 1931. G.W., XIV, 521 ; S.E., XXI, 229.

Complexe d'infériorité

= *D.* : Minderwertigkeitskomplex. – *En.* : complex of inferiority. – *Es.* : complejo de inferioridad. – *I.* : complesso d'inferiorità. – *P.* : complexo de inferioridade.

• Terme qui trouve son origine dans la psychologie adlérienne ; il désigne, d'une façon très générale, l'ensemble des attitudes, des représentations et des conduites qui sont des expressions plus ou moins déguisées d'un sentiment d'infériorité ou des réactions de celui-ci.

■ Voir : [Sentiment d'infériorité](#).

Complexe d'Œdipe

= D. : Odipuskomplex. – En. : Œdipus complex. – Es. : complejo de Edipo. – I. : complesso di Edipo. – P. : complexo de Édipo.

• Ensemble organisé de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Sous sa forme dite positive, le complexe se présente comme dans l'histoire d'Œdipe Roi : désir de la mort de ce rival qu'est le personnage du même sexe et désir sexuel pour le personnage de sexe opposé. Sous sa forme négative, il se présente à l'inverse : amour pour le parent du même sexe et haine jalouse du parent du sexe opposé. En fait ces deux formes se retrouvent à des degrés divers dans la forme dite complète du complexe d'Œdipe.

Selon Freud, le complexe d'Œdipe est vécu dans sa période d'acmé entre trois et cinq ans, lors de la phase phallique ; son déclin marque l'entrée dans la phase de latence. Il connaît à la puberté une reviviscence et est

surmonté avec plus ou moins de succès dans un type particulier de choix d'objet.

Le complexe d'Œdipe joue un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain.

Les psychanalystes en font l'axe de référence majeur de la psychopathologie, cherchant pour chaque type pathologique à déterminer les modes de sa position et de sa résolution.

L'anthropologie psychanalytique s'attache à retrouver la structure triangulaire du complexe d'Œdipe, dont elle affirme l'universalité, dans les cultures les plus diverses et pas seulement dans celles où prédomine la famille conjugale.

■ Si l'expression elle-même de complexe d'Œdipe n'apparaît dans les écrits de Freud qu'en 1910 (1), c'est en des termes qui témoignent qu'elle était déjà admise dans l'usage psychanalytique (α). La découverte du complexe d'Œdipe, préparée dès longtemps par l'analyse de ses patients (voir : [Séduction](#)), s'accomplit pour Freud au cours de son auto-analyse qui l'amène à reconnaître en lui l'amour pour sa mère et, envers son père, une jalousie en conflit avec l'affection qu'il lui porte ; le 15 octobre 1897, il écrit à Fliess : « ... le pouvoir d'emprise d'Œdipe-Roi devient intelligible [...] le mythe grec met en valeur une compulsion que chacun reconnaît pour avoir perçu en lui-même des traces de son existence » (2 a).

Notons que, dès cette première formulation, Freud fait spontanément référence à un mythe au-delà de l'histoire et des variations du vécu individuel. Il affirme d'emblée l'universalité de l'Œdipe, thèse qui ne fera que se renforcer ultérieurement : « Tout être humain se voit imposer la tâche de maîtriser le complexe d'Œdipe... » (3).

Nous n'entendons pas retracer dans son cheminement et sa complexité l'élaboration progressive de cette découverte, dont l'histoire est coextensive à celle de la psychanalyse ; on notera d'ailleurs que Freud n'a donné nulle part d'exposé systématique du complexe d'Œdipe. Nous nous bornerons à indiquer certaines questions concernant sa place dans l'évolution de l'individu, ses fonctions, sa portée.

I. – C'est sous sa forme dite simple et positive que le complexe d'Œdipe a été découvert (c'est d'ailleurs ainsi qu'il apparaît dans le mythe) mais, comme Freud l'a noté, il ne s'agit là que d'une « simplification ou schématisation » par rapport à la complexité de l'expérience : « ... le petit garçon n'a pas seulement une attitude ambivalente envers le père et un choix d'objet tendre dirigé sur la mère, mais il se comporte en même temps comme une petite fille en montrant une attitude féminine tendre envers le père et l'attitude correspondante d'hostilité jalouse à l'égard de la mère » (4). En réalité, on constate entre la forme positive et la forme négative toute une série de cas mixtes où ces deux formes coexistent dans une relation dialectique, et où l'analyste s'attache à déterminer les différentes positions adoptées par le sujet dans l'assomption et la résolution de son Œdipe.

Dans cette perspective, comme l'a souligné Ruth Mack Brunswick, le complexe d'Œdipe connote la situation de l'enfant dans le triangle (5). La description du complexe d'Œdipe sous sa forme complète permet à Freud d'expliquer l'ambivalence envers le père (chez le garçon) par le jeu des composantes hétérosexuelles et homosexuelles et non comme simple résultat d'une situation de rivalité.

1) C'est, sur le modèle du garçon que les premières élaborations de la théorie se sont constituées. Freud a

longtemps admis que *mutalis muiandis* le complexe pouvait être transposé tel quel au cas de la fille.

Ce postulat a été battu en brèche :

a) Par la thèse que développe l'article de 1923 sur « l'organisation génitale infantile de la libido », selon laquelle pour les deux sexes, au stade phallique, c'est-à-dire au moment d'acmé de l'Œdipe, il n'y a qu'un seul organe qui compte : le phallus* (6) ;

b) Par la mise en valeur de l'attachement préœdipien à la mère.

Cette phase préœdipienne est particulièrement repérable chez la fille dans la mesure où le complexe d'Œdipe signifiera pour elle un changement d'objet d'amour, de la mère au père (7 a).

S'engageant dans cette double direction, les psychanalystes ont travaillé à mettre en évidence la spécificité de l'Œdipe féminin.

2) L'âge où se situe le complexe d'Œdipe est d'abord resté pour Freud relativement indéterminé. Dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), par exemple, le choix d'objet ne s'effectue pleinement qu'à la puberté, la sexualité infantile restant essentiellement auto-érotique. Dans cette perspective, le complexe d'Œdipe, bien qu'ébauché dans l'enfance, ne surgirait au grand jour au moment de la puberté que pour être rapidement surmonté. Cette incertitude se retrouve encore en 1916-17 [Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*)], même si Freud reconnaît à cette date l'existence d'un choix d'objet infantile très proche du choix adulte (8).

Dans la perspective finale de Freud, une fois affirmée l'existence d'une organisation génitale infantile ou phase phallique, l'Œdipe est rapporté à cette phase, soit schématiquement à la période de trois à cinq ans.

3) On voit que Freud a toujours admis qu'il existait dans la vie de l'individu une période antérieure à l'Œdipe. Lorsqu'on différencie, voire lorsqu'on oppose le *prœdipien* à l'Œdipe, on prétend aller au-delà de la reconnaissance de ce simple fait : on souligne l'existence et les effets d'une *relation* complexe, de type duel, entre la mère et l'enfant, et on s'attache à retrouver les fixations à une telle relation dans les structures psychopathologiques les plus diverses. Dans cette perspective, peut-on encore tenir pour absolument valable la célèbre formule qui fait de l'Œdipe le « complexe nucléaire des névroses » ?

De nombreux auteurs tiennent qu'il existe une relation purement duelle précédant la structure triangulaire de l'Œdipe et que les conflits qui se rapportent à cette période peuvent être analysés sans faire intervenir la rivalité envers un tiers.

L'école kleinienne, dont on sait l'importance primordiale qu'elle attache aux stades les plus précoces de l'enfance, ne désigne à proprement parler aucune phase comme prœdipienne. Elle fait remonter le complexe d'Œdipe à la position dite dépressive* dès qu'intervient la relation à des personnes totales (9).

Sur la question d'une *structure* prœdipienne, la position de Freud restera nuancée ; il déclare avoir tardé à reconnaître toute la portée du lien primitif à la mère et avoir été surpris par ce que les psychanalystes femmes en particulier ont mis à jour de la phase prœdipienne chez la fille (7 b). Mais il pense aussi qu'il n'est pas

nécessaire, pour rendre compte de ces faits, d'invoquer un autre axe de référence que l'Œdipe (*voir* : [Préœdipien](#)).

II. – La prévalence du complexe d'Œdipe telle que Freud l'a toujours maintenue – en se refusant à mettre sur le même plan au point de vue structural et étiologique les relations œdipiennes et préœdipiennes – s'atteste dans les fonctions fondamentales qu'il lui attribue :

a) Choix de l'objet d'amour, en ce que celui-ci, après la puberté, reste marqué à la fois par les investissements d'objet et les identifications inhérents au complexe d'Œdipe et par l'interdiction de réaliser l'inceste ;

b) Accès à la génitalité en ce que celui-ci n'est point assuré par la seule maturation biologique. L'organisation génitale suppose l'instauration du primat du phallus et l'on peut difficilement tenir celui-ci pour instauré sans que se résolve la crise œdipienne par la voie de l'identification ;

c) Effets sur la structuration de la personnalité, sur la constitution des différentes instances, particulièrement celles du surmoi et de l'idéal du moi.

Ce rôle structurant dans la genèse de la topique intrapersonnelle est lié pour Freud au déclin du complexe d'Œdipe et à l'entrée dans la période de [latence](#)*. Selon Freud, le processus décrit est plus qu'un refoulement : « ... dans le cas idéal, il équivaut à une destruction, une suppression du complexe [...]. Lorsque le moi n'a guère pu provoquer plus qu'un refoulement du complexe, ce dernier demeure dans le ça à l'état inconscient : plus tard il manifesterà son action pathogène » (10 a). Dans l'article que nous citons ici, Freud discute des différents facteurs qui provoquent ce déclin. Chez le garçon, c'est la « menace de castration » par le père qui est déterminante dans cette renonciation à l'objet incestueux, et le complexe d'Œdipe

se termine de façon relativement abrupte. Chez la fille, la relation du complexe d'Œdipe au complexe de castration* est bien différente : « ... tandis que le complexe d'Œdipe du garçon est miné par le complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et introduit par le complexe de castration » (11). Chez elle « ... le renoncement au pénis ne se réalise qu'après une tentative pour obtenir un dédommagement. La fille glisse – le long d'une équivalence symbolique pourrait-on dire – du pénis à l'enfant, et son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps maintenu d'obtenir comme cadeau un enfant du père, de lui mettre au monde un enfant » (10 6). Il en résulte qu'ici, on peut plus difficilement marquer avec netteté le moment du déclin du complexe.

III. – La description précédente rend mal compte du caractère *fondateur* que revêt le complexe d'Œdipe pour Freud et qui s'atteste chez lui notamment dans l'hypothèse, avancée dans *Totem et tabou* (*Totem und Tabu*, 1912-13) du meurtre du père primitif considéré comme moment originel de l'humanité. Discutable du point de vue historique, cette hypothèse doit être entendue avant tout comme un mythe qui traduit l'exigence posée pour tout être humain d'être un « bourgeon d'Œdipe » (2 b). Le complexe d'Œdipe n'est pas réductible à une situation réelle, à l'influence effectivement exercée sur l'enfant par le couple parental. Il tire son efficacité de ce qu'il fait intervenir une instance interdictrice (prohibition de l'inceste) qui barre l'accès à la satisfaction naturellement cherchée et lie inséparablement le désir et la loi (point sur lequel J. Lacan a mis l'accent). Cela réduit la portée de l'objection inaugurée par Malinowski et reprise par l'école dite culturaliste, selon laquelle, dans certaines civilisations où le père est déchargé de toute fonction répressive, il

n'existerait pas de complexe d'Œdipe, mais un complexe nucléaire caractéristique de telle structure sociale : en fait, dans les civilisations en question, les psychanalystes s'attachent à découvrir en quels personnages réels, voire en quelle institution, s'incarne l'instance interdictrice, dans quelles modalités sociales se spécifie la structure triangulaire constituée par l'enfant, son objet naturel et le porteur de la loi.

Une telle conception structurale de l'Œdipe rejoint la thèse de l'auteur des Structures élémentaires de la parenté, qui fait de l'interdiction de l'inceste la loi universelle et minimale pour qu'une « culture » se différencie de la « nature » (12).

Une autre notion freudienne vient à l'appui d'une interprétation qui veut que l'Œdipe transcende le vécu individuel dans lequel il s'incarne : celle de [fantasmes originaires](#)*, « phylogénétiquement transmis », schèmes qui structurent la vie imaginaire du sujet et qui sont autant de variantes de la situation triangulaire (séduction, scène originaire, castration, etc.).

Indiquons enfin qu'en portant son intérêt sur la relation triangulaire elle-même, on est conduit à faire jouer un rôle essentiel, dans la constitution d'un complexe d'Œdipe donné, non seulement au sujet et à ses pulsions, mais aux autres foyers de la relation (désir inconscient de l'un et l'autre parents, [séduction](#)*, rapports entre les parents).

Ce qui sera intériorisé et survivra dans la structuration de la personnalité c'est, au moins autant que telle ou telle image parentale, les différents types de relations existant entre les différents sommets du triangle.

▲ (α) On trouve aussi chez Freud l'expression de *Kernkomplex* (complexe nucléaire). Généralement employée comme équivalente de complexe d'Œdipe, cette expression est d'abord introduite dans *Les théories sexuelles infantiles* (*Über infantile Sexualtheorien*, 1908) ; on notera, avec Daniel Lagache, que dans ce texte, ce qui est envisagé, c'est le conflit entre l'investigation sexuelle et la demande d'information des enfants d'une part, et la réponse mensongère des adultes d'autre part (13).

(1) Cf. Freud (S.). *Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne*, 1910. G.W., VIII, 73 ; S.E., XI, 171 ; Fr., 7.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) Ail., 238 ; Angl., 223-4 ; Fr., 198. – b) AU., 238 ; Angl., 223-4 ; Fr., 198.

(3) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 127, n. 2 (ajoutée en 1920) ; S.E., VII, 226, n. 1 ; Fr., 187, n. 82.

(4) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. G.W., XIII, 261 ; S.E., XIX, 33 ; Fr., 187-8.

(5) Cf. Mack Brunswick (H.). *The Preoedipal Phase of the Libido Development*, 1940. In *Psa. Read.*, 232.

(6) Cf. Freud (S.). *Die infantile Genitalorganisation*, 1923. G.W., XIII, 294-5 ; S.E., XIX, 142.

(7) Cf. Freud (S.). *Über die weibliche Sexualität*, 1931. – a) G.W., XIV, 517-37 ; S.E., XXI, 223-43. – b) G.W., XIV, 519 ; S.E., XXI, 226-7.

(8) Cf. Freud (S.). G.W., XI, 338 ; S.E., XVI, 326 ; Fr., 351.

(9) Cf. Klein (M.). *Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, 1952. In *Developments*.

(10) Freud (S.). *Der Untergang des Ödipuskomplexes*, 1924. – a) G.W., XIII, 399 ; S.E., XIX, 177 ; Fr., 397. – b) G.W., XIII, 401 ; S.E., XIX, 178-9 ; Fr., 399.

(11) Freud (S.). *Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds*, 1925. G.W., XIV, 28 ; S.E., XIX, 256.

(12) Cf. Lévi-Strauss (C.). *Les structures élémentaires de la parenté*, P.U.F., Paris, 1949. Introduction et chap. II, passim.

(13) Cf. Freud (S.). G.W., VII, 176 ; S.E., IX, 213-4.

Complexe paternel

= *D.* : Vaterkomplex. – *En.* : father complex. – *Es.* : complejo paterno. – *I.* : complesso paterno. – *P.* : complexo paterno.

• ***Terme employé par Freud pour désigner une des dimensions majeures du complexe d'Œdipe : la relation ambivalente au père.***

Composante pulsionnelle

= *D.* : Triebkomponente. – *En.* : instinctual component. – *Es.* : componente instintivo. – *I.* : componente di pulsione. – *P.* : componente impulsor(a) ou pulsional.

Voir : [Pulsion partielle](#).

Compulsion, compulsif

= D. : *Zwang*, *Zwangs-*. – En. : *compulsion*, *compulsive*. –
Es. : *compulsion*, *compulsivo*. – I. : *coazione*,
coattivo. – P. : *compulsão*, *compulsivo*.

• **Cliniquement, type de conduites que le sujet est poussé à accomplir par une contrainte interne. Une pensée (obsession), une action, une opération défensive, voire une séquence complexe de comportements sont qualifiés de compulsifs lorsque leur non-accomplissement est ressenti comme devant entraîner une montée d'angoisse.**

■ 1. Dans le vocabulaire freudien, *Zwang* est utilisé pour désigner une force interne contraignante. Le plus souvent c'est dans le cadre de la névrose obsessionnelle qu'il est employé : il implique alors que le sujet se sent contraint par cette force à agir, à penser de telle façon et lutte contre elle.

Parfois, en dehors de la névrose obsessionnelle, cette implication n'est pas présente : le sujet ne se sent pas consciemment en désaccord avec les actes qu'il accomplit cependant, conformément à des prototypes inconscients. C'est le cas notamment pour ce que Freud nomme *Wiederholungszwang* (compulsion de répétition*) et *Schicksalszwang* (compulsion de destinée) (voir : Névrose de destinée).

Pour Freud, d'une façon générale, le *Zwang*, pris dans un sens plus large et plus fondamental que celui qu'il a dans la clinique de la névrose obsessionnelle, trahit ce qu'il y a de plus radical dans la pulsion : « Dans l'inconscient psychique, on peut reconnaître la suprématie d'une *compulsion de répétition* provenant des motions

pulsionnelles et dépendant vraisemblablement de la nature la plus intime des pulsions, suffisamment puissante pour se placer au-dessus du principe de plaisir, prêtant à certains aspects de la vie psychique leur caractère démoniaque... » (1).

Cette signification fondamentale du *Zwang*, qui l'apparente à une sorte de fatum, se retrouve lorsque Freud parle du mythe d'Œdipe, allant jusqu'à désigner ainsi la parole de l'oracle, comme en témoigne ce passage de l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938) « ... le *Zwang* de l'oracle, qui doit ou devrait innocenter le héros, est une reconnaissance de l'implacabilité du destin qui condamne tous les fils à passer par le complexe d'Œdipe » (2, a).

2. En français, les mots *compulsion*, *compulsif* ont la même origine latine (*compellere*) que *compulsif* : qui pousse, qui contraint. Ils ont été choisis pour fournir les équivalents de l'allemand *Zwang*. Mais, d'autre part, la clinique française utilisait le terme d'obsession pour désigner des pensées que le sujet se sent contraint d'avoir, par lesquelles il se sent littéralement assiégé. Aussi, dans certains cas, le terme *Zwang* est rendu par obsession : ainsi *Zwangsneurose* est traduit par névrose obsessionnelle ; *Zwangsvorstellung*, par représentation obsédante ou obsession de... En revanche, quand il s'agit de conduites, on parle de compulsion, d'action compulsive (*Zwangshandlung*), de compulsion de répétition, etc.

Notons enfin que, par sa racine, compulsion s'inscrit en français dans une série, aux côtés de [pulsion](#)* et impulsion. Entre compulsion et pulsion, cette parenté étymologique correspond bien à la notion freudienne du *Zwang*. Entre compulsion et impulsion, l'usage établit des

différences sensibles. Impulsion désigne la survenue soudaine, ressentie comme urgente, d'une tendance à accomplir tel ou tel acte, celui-ci s'effectuant hors de tout contrôle et généralement sous l'empire de l'émotion ; on n'y retrouve ni la lutte ni la complexité de la compulsion obsessionnelle, ni le caractère agencé selon un certain scénario fantasmatique de la compulsion de répétition.

▲ (α) Cf. déjà ce passage d'une lettre à W. Fliess, du 15-10-97 : « La légende grecque saisit un *Zwang* que chacun reconnaît parce qu'il en a aperçu l'existence en lui » (3).

(1) Freud (S.). *Das Unheimliche*, 1919. GAV., XII, 251 ; S.E., XVII, 238 ; Fr., 191.

(2) Freud (S.). G.W., XVII, 119 ; S.E., XXIII, 192 ; Fr., 63.

(3) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 238 Ang !., 223 ; Fr., 198.

Compulsion de répétition

= D. : Wiederholungszwang. – En. : compulsion to repeat ou répétition compulsive. – Es. : compulsión a la repetición. – I. : coazione a ripetere. – P. : compulsão à repetição.

• ***A) Au niveau de la psychopathologie concrète, processus incoercible et d'origine inconsciente, par lequel le sujet se place activement dans des situations pénibles, répétant ainsi des expériences anciennes sans se souvenir du prototype et avec au contraire l'impression***

très vive qu'il s'agit de quelque chose qui est pleinement motivé dans l'actuel.

B) Dans l'élaboration théorique que Freud en donne, la compulsion de répétition est considérée comme un facteur autonome, irréductible en dernière analyse à une dynamique conflictuelle où n'interviendrait que le jeu conjugué du principe de plaisir et du principe de réalité. Elle est rapportée fondamentalement au caractère le plus général des pulsions : leur caractère conservateur.

■ La notion de compulsion de répétition est au centre d'Au-delà du principe de plaisir (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), essai où Freud remet en question les concepts les plus fondamentaux de sa théorie. Il est donc difficile de délimiter non seulement son acception stricte mais sa problématique propre, tant elle participe de la recherche spéculative qui est celle de Freud à ce moment décisif, avec ses hésitations, ses impasses et même ses contradictions. C'est une des raisons pour lesquelles, dans la littérature psychanalytique, la discussion du concept est confuse et souvent reprise : elle fait nécessairement intervenir des options sur les notions les plus cruciales de l'œuvre freudienne comme celle de principe de plaisir*, de pulsion*, de pulsion de mort*, de liaison*.



II est bien évident que la psychanalyse s'est trouvée confrontée dès l'origine à des *phénomènes* de répétition. Si l'on envisage notamment les symptômes, d'une part certains d'entre eux sont manifestement répétitifs (rituels obsessionnels par exemple), d'autre part ce qui définit le symptôme en psychanalyse, c'est précisément qu'il reproduit, de façon plus ou moins déguisée, certains éléments d'un conflit passé (c'est en ce sens que Freud

qualifie, au début de son œuvre, le symptôme hystérique de symbole mnésique*). D'une façon générale, le refoulé cherche à « faire retour » dans le présent, sous forme de rêves, de symptômes, de mise en acte* : « ... ce qui est demeuré incompris fait retour ; telle une âme en peine, il n'a pas de repos jusqu'à ce que soient trouvées résolution et délivrance »(1).

Dans la cure, les phénomènes de transfert viennent attester cette exigence propre au conflit refoulé de s'actualiser dans la relation à l'analyste. C'est d'ailleurs la prise en considération toujours accrue de ces phénomènes et des problèmes techniques qu'ils posent qui conduit Freud à compléter le modèle théorique de la cure en dégageant, à côté de la remémoration, la répétition transférentielle et la perlaboration* comme temps majeurs du processus thérapeutique (voir : Transfert). En mettant au premier plan, dans Au-delà du principe de plaisir, la notion de compulsion de répétition invoquée dès Remémoration, répétition et perlaboration (*Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914), Freud regroupe un certain nombre de faits de répétition déjà repérés, et il en isole d'autres où la répétition se présente au premier plan du tableau clinique (névrose de destinée* et névrose traumatique* par exemple). Ces faits lui paraissent exiger une analyse théorique nouvelle. En effet ce sont des expériences manifestement déplaisantes qui sont répétées, et l'on voit mal, en première analyse, quelle instance du sujet pourrait y trouver satisfaction ; bien qu'il s'agisse de comportements apparemment incoercibles, marqués de cette compulsion propre à tout ce qui émane de l'inconscient, il est difficile pour autant d'y mettre en évidence, même sous forme de compromis, l'accomplissement d'un désir refoulé.

La démarche de la réflexion freudienne dans les premiers chapitres d'*Au-delà du principe de plaisir* ne revient pas à récuser l'hypothèse fondamentale qui veut que, sous la souffrance apparente, celle du symptôme par exemple, soit cherchée la réalisation de désir. Bien plus, c'est dans ce texte que Freud avance la thèse bien connue selon laquelle ce qui est déplaisir pour un système de l'appareil psychique est plaisir pour un autre. Mais de telles tentatives d'explication laissent, selon Freud, un résidu. La question posée pourrait être résumée ainsi, en recourant à des termes introduits par D. Lagache : faut-il, à côté de la répétition des besoins, postuler l'existence d'un besoin de répétition radicalement distinct et plus fondamental ? Freud, même s'il reconnaît que la compulsion de répétition n'est pas repérable à l'état pur, mais est toujours renforcée par des motifs obéissant au *principe de plaisir**, ne fera néanmoins, jusqu'à la fin de son œuvre, que donner plus de portée à la notion (2, 3). Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), il voit dans la compulsion de répétition le type même de *résistance** propre à l'inconscient, « ... l'attraction des prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé » (4).



Si la répétition compulsive du déplaisant, voire du douloureux, est reconnue comme une donnée irrécusable de l'expérience analytique, en revanche les auteurs varient sur l'explication théorique qu'il convient d'en donner. Schématiquement, on pourrait dire que la discussion s'ordonne autour de ces deux questions :

1° Au service de quoi opère la tendance à la répétition ? S'agit-il, comme l'illustreraient en particulier les rêves

répétitifs consécutifs à des traumatismes psychiques, de tentatives faites par le moi pour maîtriser puis abrégier sur un mode fractionné des tensions excessives ? Ou bien faut-il admettre que la répétition doit être mise en dernière analyse en rapport avec ce qu'il y a de plus « pulsionnel », de « démoniaque » dans toute pulsion, la tendance à la décharge absolue qui s'illustre dans la notion de pulsion de mort* ?

2° La compulsion de répétition met-elle vraiment en question, comme l'a soutenu Freud, la prédominance du principe de plaisir ? La contradiction entre les formulations qu'on trouverait chez Freud, la variété des réponses que les psychanalystes ont tenté d'apporter à ce problème, s'éclaireraient, à notre avis, par une discussion préalable des ambiguïtés qui s'attachent aux termes de principe de plaisir, principe de constance*, liaison*, etc. Pour ne prendre qu'un exemple, il est évident que, si l'on situe le principe de plaisir comme étant « directement au service des pulsions de mort » (5), la compulsion de répétition, même prise au sens le plus radical où Freud l'admet, ne saurait être située « *au-delà du principe de plaisir* ».

Ces deux questions sont d'ailleurs étroitement solidaires, tel type de réponse à l'une ne permettant pas une quelconque réponse à l'autre. Les solutions proposées comportent toute une gamme depuis la thèse qui voit dans la compulsion de répétition un facteur absolument original jusqu'aux tentatives pour la réduire à des mécanismes, à des fonctions déjà reconnus.

La conception d'Edward Bibring illustrerait bien une tentative de solution médiane. Cet auteur propose de distinguer entre une *tendance répétitive* qui définit le ça et une *tendance restitutive* qui est une fonction du moi. La

première peut bien être dite « *au-delà du principe de plaisir* » dans la mesure où les expériences répétées sont aussi douloureuses qu'agréables, mais elle ne constitue pas pour autant un principe opposé au principe de plaisir. La tendance restitutive est une fonction qui tente par divers moyens de rétablir la situation antérieure au traumatisme ; elle utilise les phénomènes répétitifs au bénéfice du moi. Bibring a, dans cette perspective, proposé de distinguer les mécanismes de défense où le moi reste sous l'emprise de la compulsion de répétition sans qu'il y ait résolution de la tension interne, les processus d'abréaction* qui de façon immédiate ou différée déchargent l'excitation, enfin des mécanismes dits de dégagement* dont la « ... fonction est de dissoudre progressivement la tension en changeant les conditions internes qui lui donnent naissance » (6).

(1) Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*. 1909. G.W., VII, 355 ; S.E., X, 122 ; Fr., 180.

(2) Cf. Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. Passim.

(3) Cf. Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. Passim.

(4) Freud (S.). GAV., XIV, 192 ; S.E., XX, 159 ; Fr., 88.

(5) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 69 ; S.E., XVIII, 63 ; Fr., 74.

(6) Bibring (E.). *The conception of the répétition compulsion*, 1943, in *Psychoanalytic Quarterly*, XII, 486-519.

Condensation

= D. : Verdichtung. – En. : condensation. – Es. : condensación. – I. : condensazione. – P. : condensação.

• **Un des modes essentiels du fonctionnement des processus inconscients : une représentation unique représente à elle seule plusieurs chaînes associatives à l'intersection desquelles elle se trouve. Du point de vue économique, elle est alors investie des énergies qui, attachées à ces différentes chaînes, s'additionnent sur elle.**

On voit la condensation à l'œuvre dans le symptôme et, d'une façon générale, dans les diverses formations de l'inconscient. C'est dans le rêve qu'elle a été le mieux mise en évidence.

Elle s'y traduit par le fait que le récit manifeste, comparé au contenu latent, est laconique : il en constitue une traduction abrégée. La condensation ne doit pas pour autant être assimilée à un résumé : si chaque élément manifeste est déterminé par plusieurs significations latentes, inversement chacune de celles-ci peut se retrouver en plusieurs éléments ; d'autre part, l'élément manifeste ne représente pas sous un même rapport chacune des significations dont il dérive, de sorte qu'il ne les subsume pas comme le ferait un concept.

■ La condensation a d'abord été décrite par Freud dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) comme un des mécanismes fondamentaux par lesquels s'accomplit le « [travail du rêve](#)* ». Elle peut s'effectuer par différents moyens : un élément (thème, personne, etc.) est seul conservé parce qu'il est présent plusieurs fois dans

différentes pensées du rêve (« point nodal ») ; divers éléments peuvent être rassemblés en une unité disparate (personnage composite par exemple) ; ou encore la condensation de plusieurs images peut aboutir à estomper les traits qui ne coïncident pas, pour maintenir et ne renforcer que le ou les traits communs (1).

Analysé sur le rêve, le mécanisme de condensation n'est pas spécifique de celui-ci. Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (*Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901) et *Le moi d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905), Freud établit que la condensation est un des éléments essentiels de la technique du trait d'esprit, du lapsus, de l'oubli des mots, etc. ; dans *L'interprétation du rêve*, il note que le processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint les mots (néologismes).

Comment rendre compte de la condensation ? On peut y voir un effet de la censure et un moyen d'y échapper. Si, comme Freud l'a noté, on n'a pas l'impression qu'elle soit un effet de la censure, « la censure y trouve son compte quand même » (2) ; en effet la condensation complique la lecture du récit manifeste.

Mais si le rêve procède par condensation, ce n'est pas seulement pour déjouer la censure : la condensation est une caractéristique de la pensée inconsciente. Dans le processus primaire, sont réalisées les conditions

– énergie libre*, non liée ; tendance à l'identité de perception* – qui permettent et favorisent la condensation. Le désir inconscient y sera donc soumis d'emblée, tandis que les pensées préconscientes, « attirées dans l'inconscient », le seront secondairement à l'action de la censure. Peut-on situer à quel stade s'accomplit la condensation ? « On doit probablement la considérer comme

uç processus qui s'étend sur l'ensemble du parcours jusqu'à l'arrivée dans la région des perceptions mais en général on se contentera de supposer qu'elle résulte d'une action simultanée de toutes les forces qui interviennent dans la formation du rêve » (3).

Comme le déplacement*, la condensation est pour Freud un processus qui trouve son fondement dans l'hypothèse économique ; sur la représentation-carrefour, viennent s'additionner les énergies qui ont été déplacées le long des différentes chaînes associatives. Si certaines images, notamment dans le rêve, acquièrent une vivacité toute particulière, c'est dans la mesure où, produits de la condensation, elles se trouvent fortement investies.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., V, 299-300 ; S.E., IV, 293-5 ; Fr., 220-2.

(2) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 176 ; S.E., XV, 173 ; Fr., 191.

(3) Freud (S.). *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905. G.W., V, 187-8 ; S.E., VIII, 164 ; Fr., 191.

Conflit psychique

= D. : psychischer Konflikt. – En. : psychical conflict. –
Es. : conflicto psiquico. – I. : conflitto psichico. –
P. : conflito psiquico.

• **On parle en psychanalyse de conflit lorsque, dans le sujet, s'opposent des exigences internes contraires. Le conflit peut être manifeste (entre un désir et une**

exigence morale par exemple, ou entre deux sentiments contradictoires) ou latent, ce dernier pouvant s'exprimer de façon déformée dans le conflit manifeste et se traduire notamment par la formation de symptômes, des désordres de la conduite, des troubles du caractère, etc. La psychanalyse considère le conflit comme constitutif de l'être humain et ceci dans diverses perspectives : conflit entre le désir et la défense, conflit entre les différents systèmes ou instances, conflits entre les pulsions, conflit œdipien enfin où non seulement se confrontent des désirs contraires, mais où ceux-ci s'affrontent à l'interdit.

■ Dès ses origines, la psychanalyse a rencontré le conflit psychique et elle a été rapidement conduite à en faire la notion centrale de la théorie des névroses. Les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) montrent comment Freud rencontre dans la cure, au fur et à mesure qu'il approche des souvenirs pathogènes, une résistance croissante (voir : [Résistance](#)) ; cette résistance n'est elle-même que l'expression actuelle d'une défense intrasubjective contre des représentations que Freud désigne comme inconciliables (*unverträglich*). Dès 1895-96, cette activité défensive est reconnue comme le mécanisme majeur dans l'étiologie de l'hystérie (voir : [Hystérie de défense](#)), et généralisé aux autres « psychonévroses » désignées alors comme « psychonévroses de défense ». Le symptôme névrotique se voit défini comme le produit d'un [compromis](#)* entre deux groupes de représentations agissant comme deux forces de sens contraire, de façon aussi actuelle et impérieuse l'une que l'autre : « ... le processus décrit ici : conflit, refoulement, substitution sous forme de formation de compromis, se renouvelle dans tous les symptômes

psychonévrotiques » (1). Plus généralement encore, ce processus est retrouvé à l'œuvre dans des phénomènes comme le rêve, l'acte manqué, le souvenir-écran, etc.

Si le conflit est indiscutablement une donnée majeure de l'expérience psychanalytique, s'il est relativement aisé de le décrire dans ses modalités cliniques, il est plus difficile d'en donner une théorie méta-psychologique. Tout au long de l'œuvre freudienne, le problème du fondement dernier du conflit a reçu des solutions différentes. Il conviendrait d'abord de noter qu'on peut rendre compte du conflit à deux niveaux relativement distincts : au niveau topique*, comme conflit entre systèmes ou instances, et, au niveau économique-dynamique, comme conflit entre pulsions. Pour Freud, c'est ce second type d'explication qui est le plus radical, mais l'articulation des deux niveaux est souvent difficile à établir, une instance donnée, partie prenante du conflit, ne correspondant pas nécessairement à un type spécifique de pulsions.

Dans le cadre de la première théorie métapsychologique, le conflit peut être ramené schématiquement, du point de vue topique, à l'opposition des systèmes les d'une part, Pcs/Cs d'autre part, séparés par la censure* ; cette opposition correspond aussi à la dualité du principe de plaisir et du principe de réalité, le second cherchant à assurer sa supériorité sur le premier. On peut dire que les deux forces en conflit sont alors pour Freud la sexualité* et une instance refoulante comprenant notamment les aspirations éthiques et esthétiques de la personnalité, le motif du refoulement tenant dans des caractères spécifiques des représentations sexuelles qui les rendraient inconciliables avec le « moi* » et génératrices de déplaisir pour celui-ci.

Ce n'est qu'assez tardivement que Freud a cherché un support pulsionnel à l'instance refoulante. Le dualisme des pulsions sexuelles* et des pulsions d'auto-conservation (définies comme « pulsions du moi ») est alors censé être le substrat du conflit psychique. « ... la pensée psychanalytique doit admettre que [certaines] représentations sont entrées en opposition avec d'autres, plus fortes qu'elles, représentations pour lesquelles nous employons le concept englobant de « moi » qui, selon les cas, est différemment composé ; les premières représentations sont de ce fait refoulées. Mais d'où peut provenir cette opposition, qui provoque le refoulement, entre le moi et certains groupes de représentations ? [...] Notre attention a été attirée par l'importance des pulsions pour la vie représentative ; nous avons appris que chaque pulsion cherche à s'imposer en animant les représentations conformes à ses buts. Ces pulsions ne se concilient pas toujours ; souvent elles arrivent à un conflit d'intérêts ; les oppositions des représentations ne sont que l'expression des combats entre les différentes pulsions... » (2). Il est cependant évident que, même à ce stade de la pensée freudienne où il existe une coïncidence entre l'instance défensive du moi et un type déterminé de pulsions, l'opposition dernière « faim-amour » ne s'exprime dans les modalités concrètes du conflit qu'à travers une série de médiations fort difficiles à préciser.

A une étape ultérieure, la seconde topique vient fournir un modèle de la personnalité plus diversifié et »plus proche de ces modalités concrètes : conflits entre instances, conflits intérieurs à telle instance, par exemple entre les pôles d'identification paternel et maternel, qu'on peut retrouver dans le surmoi.

Le nouveau dualisme pulsionnel invoqué par Freud, celui des pulsions de vie* et des pulsions de mort* semblerait devoir fournir, de par l'opposition radicale qu'il met en jeu, un fondement à la théorie du conflit. En fait, on est bien loin de constater une telle superposition entre le plan des principes derniers, Éros et pulsion de mort, et la dynamique concrète du conflit (*sur ce point voir* : Pulsions de mort). La notion de conflit n'en est pas moins renouvelée :

1) On voit de mieux en mieux les forces pulsionnelles animer les différentes instances (par exemple, Freud décrit le surmoi comme sadique) ; même si aucune d'elles ne se voit affectée d'un seul type de pulsion,

2) Les pulsions de vie semblent recouvrir la plus grande part des oppositions conflictuelles précédemment dégagées par Freud à partir de la clinique : « ... l'opposition entre pulsions d'auto-conservation et pulsions de conservation de l'espèce, aussi bien que l'autre opposition entre amour du moi et amour d'objet, se situent elles-mêmes dans le cadre de l'Éros » (3 a).

3) Plutôt que comme un pôle de conflit, la pulsion de mort est parfois interprétée par Freud comme principe même de combat, comme le *νεῖκος* (haine) qu'Empédocle opposait déjà à l'amour (*φιλία*).

C'est ainsi qu'il en vient à spécifier une « tendance au conflit », facteur variable dont l'intervention ferait que la bisexualité propre à l'être humain se transformerait dans certains cas en un conflit entre des exigences rigoureusement inconciliables, alors qu'en l'absence de ce facteur rien ne devrait empêcher les tendances homosexuelles et hétérosexuelles de se réaliser dans une solution équilibrée.

C'est dans une même ligne de pensée qu'on peut interpréter le rôle que Freud fait jouer au concept d'union des pulsions. Celle-ci ne désigne pas seulement un dosage en proportion variable de sexualité et d'agressivité : la pulsion de mort par elle-même introduit la désunion (voir : [Union – désunion](#) des pulsions).



Si on jette un regard d'ensemble sur l'évolution des représentations que Freud s'est données du conflit, on est frappé d'une part de ce qu'il cherche toujours à ramener celui-ci à un dualisme irréductible que seule peut fonder, en dernière analyse, une opposition quasi mythique entre deux grandes forces contraires ; d'autre part, de ce qu'un des pôles du conflit reste toujours la [sexualité*](#), si l'autre est cherché dans des réalités changeantes (« moi », « pulsions du moi », « pulsions de mort »). Dès le début de son œuvre (voir : [Séduction](#)), mais encore dans l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938), Freud insiste sur la liaison intrinsèque qui doit exister entre la sexualité et le conflit. Certes, on peut donner de celui-ci un modèle théorique abstrait susceptible de s'appliquer à « n'importe quelle revendication pulsionnelle », mais « ... l'observation nous montre régulièrement, aussi loin que porte notre jugement, que les excitations auxquelles est dévolu le rôle pathogène proviennent des pulsions partielles de la vie sexuelle » (3 b). Quelle est la justification théorique dernière de ce privilège reconnu à la sexualité dans le conflit ? La question est laissée pendante par Freud, qui a indiqué à plusieurs moments de son œuvre les caractères temporels particuliers de la sexualité humaine qui font que « le

point faible de l'organisation du moi se trouve dans sa relation à la fonction sexuelle » (3 c).

93

Un approfondissement de la question du conflit psychique ne saurait manquer, pour le psychanalyste, de déboucher sur ce qui est pour le sujet humain le conflit nucléaire : le complexe d'Œdipe. Dans celui-ci, le conflit, avant d'être conflit défensif, est déjà inscrit de façon pré-subjective comme conjonction dialectique et originaire du désir et de l'interdit.

Le complexe d'Œdipe, en tant qu'il constitue la donnée inéluctable et majeure qui oriente le champ interpsychologique de l'enfant, pourrait être retrouvé derrière les modalités les plus diverses du conflit défensif (par exemple, dans la relation du moi au surmoi). Plus radicalement, si l'on en fait une structure dans laquelle le sujet a à trouver sa place, le conflit y apparaît comme déjà présent, antérieurement au jeu des pulsions et des défenses, jeu qui constituera le conflit psychique propre à chaque individu.

(1) Freud (S.). Über Deckerinnerungen, 1899. GAV., I, 537 ; S.E., III, 308.

(2) Freud (S.). Die psychogene Sehlörung in psychoanalytischer Auffassung, 1910. G.W., VIII, 97 ; S.E., XI, 213.

(3) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8. – b) G.W., XVII, 112 ; S.E., XXIII, 186 ; Fr., 55-6. – c) G.W., XVII, 113 ; S.E., XXIII, 186 ; Fr., 57.

Conforme au moi

= *D.* : Ichgerecht. – *En.* : egosyntonic. – *Es.* : concorde con el yo. – *I.* : corrispondente ail' io, ou egosintónico. – *P.* : egossintônico.

• **Terme qualifiant des pulsions, des représentations acceptables pour le moi, c'est-à-dire compatibles avec son intégrité et ses exigences.**

■ On rencontre parfois ce terme dans les écrits de Freud (cf. par exemple 1, 2). Il vient connoter l'idée que le conflit psychique n'oppose pas le moi *in abstracto* à toutes les pulsions, mais deux catégories de pulsions, les unes compatibles avec le moi (pulsions du moi*), les autres opposées au moi (*ichwidrig*), ou non conformes (*nicht ichgerecht*) et par conséquent refoulées. Dans le cadre de la première théorie des pulsions, si, par définition, les pulsions du moi sont conformes au moi, les pulsions sexuelles sont vouées au refoulement quand elles s'avèrent inconciliables avec le moi.

L'expression « conforme au moi » implique une notion de moi* comme totalité, intégrité, idéal, telle qu'elle est définie par exemple dans Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) (voir : Moi). Une telle implication se retrouve dans l'emploi que fait E. Jones de cette expression : il oppose des tendances *ego-syntonic* et *ego-dystonic* selon qu'elles sont ou non « en harmonie, compatibles, cohérentes avec les normes du soi (*self*) » (3).

(1) Cf. Freud (S.). « Psychoanalyse » und « Libidotheorie », 1923. G.W., XIII, 222 ; S.E., XVIII, 246.

(2) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 167 ; S.E., XIV, 99.

(3) Jones (E.). *Papers on Psycho-Analysis*, Baillière, Londres, 5e éd., 1950, 497.

Conscience (psychologique)

= A) D. : Bewusstheit. – *En.* : the attribute (ou the fact) of being conscious, being conscious. – *Es.* : el estar consciente. – *I.* : consapevolezza. – *P.* : o estar consciente.

B) D. : Bevvusstsein. – *En.* : consciousness. – *Es.* : conciencia psicológica. – *I.* : coscienza. – *P.* : consciência psicológica.

• **A) Au sens descriptif : qualité momentanée caractérisant les perceptions externes et internes parmi l'ensemble des phénomènes psychiques.**

B) Selon la théorie métapsychologique de Freud, la conscience serait la fonction d'un système, le système perception-conscience (Pc-Cs).

Du point de vue topique, le système perception-conscience est situé à la périphérie de l'appareil psychique, recevant à la fois les informations du monde extérieur et celles provenant de l'intérieur, à savoir les sensations qui s'inscrivent dans la série déplaisir-plaisir et les reviviscences mnésiques. Souvent Freud rattache la fonction perception-conscience au système

préconscient, désigné alors comme système préconscient-conscient (Pcs-Cs).

Du point de vue fonctionnel, le système perception-conscience s'oppose aux systèmes de traces mnésiques que sont l'inconscient et le préconscient : en lui ne s'inscrit aucune trace durable des excitations. Du point de vue économique, il se caractérise par le fait qu'il dispose d'une énergie librement mobile, susceptible de surinvestir tel ou tel élément (mécanisme de l'attention).

La conscience joue un rôle important dans la dynamique du conflit (évitement conscient du désagréable, régulation plus discriminatrice du principe de plaisir) et de la cure (fonction et limite de la prise de conscience) mais elle ne peut être définie comme un des pôles en jeu dans le conflit défensif (α).

■ Si la théorie psychanalytique s'est constituée en refusant de définir le champ du psychisme par la conscience, elle n'a pas pour autant considéré la conscience comme un phénomène inessentiel. En ce sens, Freud a raillé la prétention de certaines tendances de la psychologie : « Une tendance extrême, telle, par exemple celle du behaviorisme née en Amérique, pense pouvoir établir une psychologie qui ne tienne pas compte de ce fait fondamental ! » (1 a).

Freud tient la conscience pour une donnée de l'expérience individuelle, qui s'offre à l'intuition immédiate et il n'en renouvelle pas la description. Il s'agit d'« ... un fait sans équivalent qui ne se peut ni expliquer ni décrire [...]. Cependant lorsqu'on parle de conscience, chacun sait immédiatement, par expérience, de quoi il s'agit » (1 b).

Cette double thèse – la conscience ne nous donne sur nos processus psychiques qu'une vue lacunaire, ceux-ci étant

pour leur plus grande part inconscients, et : il n'est nullement indifférent qu'un phénomène soit conscient ou non – exige une théorie de la conscience qui détermine sa fonction et sa place.

Dès le premier modèle métapsychologique de Freud, deux affirmations essentielles sont présentes : d'une part Freud assimile la conscience à la perception et voit l'essence de celle-ci dans la capacité de recevoir les *qualités* sensibles. D'autre part il confie à un système (le système *w* ou *W*), autonome par rapport à l'ensemble du psychisme, dont les principes de fonctionnement sont purement quantitatifs, cette fonction perception-conscience : « La conscience nous donne ce qu'on nomme des *qualités*, des sensations très variées de *différence*, et dont la *différence* dépend des relations avec le monde extérieur. Dans cette différence se trouvent des séries, des similitudes, etc., mais on n'y trouve rien de proprement quantitatif » (2 a).

La première de ces thèses sera maintenue tout au long de l'œuvre : « La conscience est selon nous la face subjective d'une partie des processus physiques se produisant dans le système neuronique, nommément les processus perceptifs... » (2 b). Elle donne une priorité dans le phénomène de la conscience à la *perception* et principalement à la perception du monde extérieur : « L'accès à la conscience est lié avant tout aux perceptions que nos organes sensoriels reçoivent du monde extérieur » (1 c). Dans la théorie de l'épreuve de réalité* on constate une synonymie significative entre les termes : indice de qualité, indice de perception et indice de réalité (2 c). Au départ il existe une « équation : perception – réalité (monde extérieur) » (1 d). La *conscience des phénomènes psychiques* est, elle aussi, inséparable de la perception de

qualités : la conscience n'est rien d'autre qu'un « ... organe sensoriel pour la perception des qualités psychiques » (3 a). Elle perçoit les états de tension pulsionnelle et les décharges d'excitation, sous forme des qualités de déplaisir-plaisir. Mais le problème le plus difficile est posé par la conscience de ce que Freud nomme « processus de pensée », entendant par là aussi bien la reviviscence des souvenirs que le raisonnement et, d'une façon générale, tous les processus où entrent en jeu des « représentations »*. Tout au long de son œuvre, Freud a maintenu une théorie qui fait dépendre la prise de conscience des processus de pensée de leur association avec des « restes verbaux » (*Wortreste*) (voir : Représentation de chose et de mots). Ceux-ci (en raison du caractère de nouvelle perception qui s'attache à leur réactivation : les mots remémorés sont au moins à l'état d'ébauche, re-prononcés) (2 d) permettent à la conscience de trouver une sorte de point d'ancrage à partir duquel son énergie de surinvestissement* peut irradier : « Pour que soit conférée une qualité [aux processus de pensée], ceux-ci sont associés, chez l'homme, aux souvenirs verbaux, dont les restes qualitatifs sont suffisants pour attirer sur eux l'attention de la conscience, à partir de quoi un nouvel investissement mobile se dirige sur la pensée » (3 b).

Cette liaison de la conscience à la perception amène Freud à les réunir le plus souvent en un seul système, qu'il désigne dans le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) du nom de système co et qu'il nommera à partir des travaux métapsychologiques de 1915 « perception-conscience* » (Pc-Cs). La séparation d'un tel système d'avec tous ceux qui sont le lieu d'inscription de traces mnésiques* (Pcs et Ics) se fonde par une sorte de déduction logique sur une idée déjà développée par Breuer

dans les *Considérations théoriques* (*Theoretisches*, 1895) : « ... un seul et même organe ne peut remplir ces deux conditions contradictoires » : restaurer le plus rapidement possible le *statu quo ante* afin de pouvoir accueillir de nouvelles perceptions et emmagasiner des impressions afin de pouvoir les reproduire (4). Freud complétera plus tard cette idée par une formule qui entend rendre compte de l'apparition « inexplicable » de la conscience : « ... elle apparaît dans le système perceptif à la place des traces durables » (5 a).



La situation topique* de la conscience ne va pas sans difficulté : si, dans le Projet, elle est située « aux niveaux supérieurs » du système, bientôt sa jonction intime avec la perception la fera placer par Freud à la périphérie entre le monde extérieur et les systèmes mnésiques : « L'appareil perceptif psychique comporte deux couches : l'une externe, le pare-excitation, destiné à réduire la grandeur des excitations qui arrivent du dehors, l'autre, derrière celle-ci, surface réceptrice d'excitations, le système Pc-Cs » (5 b) (voir : Pare-excitations). Cette situation périphérique préfigure celle qui est assignable au moi ; dans Le moi et le ça (*Das Ich und das Es*, 1923) Freud voit dans le système Pc-Cs le « noyau du moi » (6 a) : « ... le moi est la partie du ça qui est modifiée par l'influence directe du monde extérieur par la médiation de Pc-Cs, d'une certaine façon il est une continuation de la différenciation superficielle » (6 b) (voir : Moi).

Du point de vue économique*, la conscience n'a pas manqué de poser à Freud un problème particulier. En effet, la conscience est un phénomène qualitatif, éveillé par la perception des qualités sensorielles ; les phénomènes

quantitatifs de tension et de détente ne deviennent conscients que sous forme qualitative. Mais, d'autre part, une fonction éminemment liée à la conscience comme celle de l'attention, avec ce qu'elle semble impliquer de *plus* et de *moins* d'intensité, ou un processus comme l'accès à la conscience (*Bewusstwerden*) qui joue un rôle si important dans la cure, exigent bien une interprétation en termes économiques. Freud fait l'hypothèse que l'énergie de l'attention qui, par exemple, « surinvestit » une perception, est une énergie venant du moi (*Entwurf*), ou du système Pc (*Traumdeutung*), et orientée par les indices qualitatifs fournis par la conscience : « La règle biologique de l'attention s'énonce ainsi pour le moi : lorsque survient un indice de réalité, l'investissement d'une perception qui est simultanément présent doit être surinvesti » (2 e).

De même l'attention qui s'attache aux processus de pensées permet une régulation plus fine de ceux-ci que celle fournie par le seul principe de plaisir : « Nous voyons que la perception par nos organes sensoriels a pour résultat de diriger un investissement de l'attention sur les voies le long desquelles l'excitation sensorielle afférente se déploie ; l'excitation qualitative du système Pc sert de régulateur pour l'écoulement de la quantité mobile dans l'appareil psychique. Nous pouvons considérer que cet organe des sens supérieur qu'est le système Cs fonctionne de la même façon. En percevant de nouvelles qualités elle contribue encore à orienter et à répartir de façon appropriée les quantités d'investissement mobile » (3 c) ([voir : Énergie libre – énergie liée ; Surinvestissement](#)).

Enfin, du point de vue dynamique*, on peut noter une certaine évolution quant à l'importance attribuée par Freud

au facteur conscience, aussi bien dans le processus défensif que dans l'efficacité de la cure. Sans vouloir retracer cette évolution, on peut en indiquer quelques éléments :

1° Un mécanisme comme celui du refoulement est conçu dans les débuts de la psychanalyse comme un rejet intentionnel encore proche du mécanisme de l'attention : « Le clivage de la conscience dans ces cas d'hystérie acquise est [...] un clivage voulu, intentionnel, ou du moins il est souvent introduit par un acte de libre volonté... » (7).

On sait que c'est l'accent mis de plus en plus sur le caractère au moins partiellement inconscient des défenses et de la résistance se traduisant dans la cure, qui conduira Freud au remaniement de la notion du moi et à sa seconde théorie de l'appareil psychique.

2° Une étape importante de cette évolution est marquée par les écrits métapsychologiques de 1915 où Freud énonce que « ... le fait d'être conscient, seul caractère des processus psychiques qui nous soit donné de façon immédiate, n'est en aucune façon capable de fournir un critère de distinction entre systèmes » (8 a). Freud n'entend pas là renoncer à l'idée que la conscience doit être attribuée à un système, à un véritable « organe » spécialisé ; mais il indique que la capacité d'accéder à la conscience ne suffit pas à caractériser la position topique de tel contenu dans le système préconscient ou dans le système inconscient : « Dans la mesure où nous voulons nous frayer la voie vers une conception métapsychologique de la vie psychique, nous devons apprendre à nous émanciper de l'importance attribuée au symptôme « être conscient » » (8 b, β).

3° Dans la théorie de la cure, la problématique de la prise de conscience et de son efficacité est restée un thème majeur de réflexion. Il convient ici d'apprécier l'importance relative et le jeu combiné des différents facteurs qui interviennent dans la cure : remémoration et construction, répétition dans le transfert et perlaboration, interprétation enfin dont l'impact ne se limite pas à une communication consciente dans la mesure où elle induit des remaniements structuraux. « La cure psychanalytique est édiflée sur l'influence du Cs sur l'Ics, et nous montre en tout cas que cette tâche, pour malaisée qu'elle soit, n'est pas impossible » (8 c). Mais, d'un autre côté, Freud n'a fait que souligner toujours davantage le fait qu'il ne suffisait pas de communiquer au malade l'interprétation, fût-elle tout à fait adéquate, de tel fantasme* inconscient, pour induire des remaniements structuraux : « Si l'on communique à un patient une représentation qu'il a jadis refoulée mais qu'on a devinée, cela ne change tout d'abord rien à son état psychique. Avant tout cela ne lève pas le refoulement et n'annule pas ses effets... » (8 d).

Le passage à la conscience n'implique pas à lui seul une véritable intégration du refoulé au système préconscient ; il doit être complété par tout un travail capable de lever les résistances qui entravent la communication entre les systèmes inconscient et préconscient et capable d'établir une liaison de plus en plus étroite entre les traces mnésiques inconscientes et leur verbalisation. C'est seulement au terme de ce travail que peuvent se rejoindre « ... le fait d'avoir entendu et celui d'avoir vécu [qui] sont d'une nature psychologique absolument différente, même lorsque leur contenu est le même » (8 e). Le temps de la

perlaboration* serait ce qui permet cette intégration progressive au préconscient.

▲ (α) L'adjectif *bewusst* signifie conscient au double sens actif (conscient de) et passif (qualité de ce qui est objet de conscience). La langue allemande dispose de plusieurs substantifs formés à partir de *bewusst*. *Bewusstheit* = la qualité d'être objet de conscience, que nous proposons de traduire par « le fait d'être conscient ». *Betvusstsein* = la conscience comme réalité psychologique et désignant plutôt l'activité, la fonction (la conscience morale est désignée par un terme tout différent : *das Getvissen*). *Das Bewussteste* – le conscient, désignant plutôt un type de contenus par différence avec les contenus préconscients et inconscients. *Das Bewusstwerden* – le « devenir conscient » de telle représentation que nous traduisons par « accès à la conscience ». *Das Betvusstmachen* = le fait de rendre conscient tel contenu.

(β) Notons à ce propos que la désignation des systèmes dans la première théorie de l'appareil psychique est axée sur la référence à la conscience : *inconscient, préconscient, conscient*.

(1) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) G.W., XVII, 79, n. ; S.E., XXIII, 157, n. ; Fr., 1S, n. – b) G.W., XVII, 79 ; S.E., XXIII, 157 ; Fr., 18. – c) G.W., XVII, 83 ; S.E., XXIII, 161 ; Fr., 24. – d) G.W., XVII, 84 ; S.E., XXIII, 162 ; Fr., 25.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Ail., 393 ; Angl., 369 ; Fr., 328. – b) AIL, 396 ; Angl., 373 ; Fr., 331. – c) Cf. Ail., 373-466 ; Angl., 348-445 ; Fr., 307-96. – d) Cf. AIL, 443-4 ; Angl., 421-2 ; Fr., 375-6. – e) Ail., 451 ; Angl., 428-9 ; Fr., 382.

(3) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 620 ; S.E., V, 615 ; Fr., 500. – b) G.W., II-III, 622 ; S.E., V, 617 ; Fr., 502. – c) G.W., II-III, 621 ; S.E., V, 616 ; Fr., 501.

(4) Cf. Breuer (J.). *Theoretisches, in Studien über Hysterie*, 1895. AIL, 164 ; S.E., II, 188-9, n. ; Fr., 149-50, n.

(5) Freud (S.). *Notiz über den « Wunderblock »*, 1925. – a) G.W., XIV, 4-5 ; S.E., XIX, 228. – b) G.W., XIV, 6 ; S.E., XIX, 230.

(6) Freud (S.), a) G.W., XIII, 251 ; S.E., XIX, 24 ; Fr., 178. – b) G.W., XIII, 252 ; S.E., XIX, 25 ; Fr., 179.

(7) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 182 ; S.E., II, 123 ; Fr., 96.

(8) Freud (S.). *Das Unbewussteste*, 1915. – a) G.W., X, 291 ; S.E., XIV, 192 ; Fr., 139. – b) G.W., X, 291 ; S.E., XIV, 192 ; Fr., 139. –

c) G.W., X, 293 ; S.E., XIV, 193 ; Fr., 141. – d) G.W., X, 274 ; S.E., XIV, 175 ; Fr., 109-10. – e) G.W., X, 275 S.E., XIV, 175-6 ; Fr. 110.

Construction

= *D.* : Konstruktion. – *En.* : construction. – *Es.* : construcción. – *I.* : cos-truzione. – *P.* : construção.

• **Terme proposé par Freud pour désigner une élaboration de l'analyste plus extensive et plus distante du matériel que l'interprétation et essentiellement destinée à reconstituer dans ses aspects à la fois réels et fantasmatiques une partie de l'histoire infantile du sujet.**

■ Il est difficile, peut-être peu souhaitable, de conserver au terme de construction le sens relativement restreint que Freud lui assigne dans les [Constructions en analyse](#) (*Konstruktionen in der Analyse*, 1937). Dans cet article, Freud vise avant tout à souligner la difficulté qu'il y a à satisfaire à l'objectif idéal de la cure, à savoir obtenir une remémoration totale avec levée de l'[amnésie infantile](#)* : l'analyste est amené à élaborer de véritables « constructions » et à les proposer au patient, ce qui d'ailleurs, dans les cas favorables (lorsque la construction est précise, et communiquée au moment où le patient est préparé à l'accueillir), peut faire resurgir le souvenir ou des fragments de souvenirs refoulés (1). Même en l'absence d'un tel effet, la construction a, selon

Freud, une efficacité thérapeutique : « Assez souvent nous ne réussissons pas à amener le patient à se souvenir du refoulé. A la place nous obtenons chez lui, si nous avons mené correctement l'analyse, une ferme conviction de la vérité de la construction, conviction qui a le même effet thérapeutique qu'un souvenir retrouvé » (2).



L'idée particulièrement intéressante que connote le terme de construction ne saurait être réduite à l'usage quasi technique que Freud en fait dans son article de 1937. On trouverait d'ailleurs dans son œuvre bien des indications qui attestent que le thème d'une construction, d'une organisation du matériel est présent d'emblée et sous plus d'un aspect. Dans le même temps où Freud découvre l'inconscient, il décrit celui-ci comme une organisation que la cure doit permettre de reconstituer. Dans le discours du patient, en effet « ... l'ensemble de la masse, spatialement étendue, du matériel pathogène est étiré par une fente étroite et parvient donc à la conscience comme divisé en fragments ou en rubans. C'est la tâche du psychothérapeute de recomposer à partir de là l'organisation supposée. Si l'on aime les comparaisons, on peut évoquer ici un jeu de patience » (3).

Dans [On bat un enfant](#) (*Ein Kind wird geschlagen*, 1919) c'est toute l'évolution d'un fantasme que Freud s'attache à reconstituer ; certains temps de cette évolution sont, comme par essence, inaccessibles au souvenir mais une véritable logique interne rend nécessaire d'en supposer l'existence et de les reconstruire.

D'une façon plus générale, on ne peut pas parler seulement de construction par l'analyste ou au cours de la cure : la conception freudienne du fantasme suppose que

celui-ci soit lui-même un mode d'élaboration par le sujet, une construction qui trouve un appui partiel dans le réel, comme l'illustre bien l'existence des « théories » sexuelles infantiles. Finalement c'est tout le problème des structures inconscientes et de la structuration par la cure qui est soulevé par le terme de construction.

(1) Cf. Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 103-4 ; S.E., XXIII, 178 ; Fr., 46-7.

(2) Freud (S.). *Konstruktionen in der Analyse*, 1937. G.W., XVI. 53 ; S.E., XXIII, 265-6.

(3) Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, in *Studien über Hysterie*, 1895, G.W., I, 296 ; S.E., II, 291 ; Fr., 236.

Contenu latent

= *D.* : latenter Inhalt. – *En.* : latent content. – *Es.* : contenido latente. – *I.* : contenuto latente. – *P.* : conteúdo latente.

• ***Ensemble de significations auquel aboutit l'analyse d'une production de l'inconscient, singulièrement du rêve. Une fois déchiffré, le rêve n'apparaît plus comme un récit en images mais comme une organisation dépensées, un discours, exprimant un ou plusieurs désirs.***

■ On peut entendre l'expression de contenu latent en un sens large, comme l'ensemble de ce que l'analyse dévoile successivement (associations de l'analysé, interprétations de l'analyste) ; le contenu latent d'un rêve serait alors

constitué de restes diurnes, de souvenirs de l'enfance, d'impressions corporelles, d'allusions à la situation transférentielle, etc.

En un sens plus étroit, le contenu latent désignerait par opposition au contenu manifeste – lacunaire et mensonger – la traduction intégrale et véridique de la parole du rêveur, l'expression adéquate de son désir. Le contenu manifeste (que Freud désigne souvent du seul terme de « contenu ») est la version tronquée, le contenu latent (appelé aussi « pensées » ou « pensées latentes » du rêve) découvert par l'analyse est la version correcte : ils « ... nous apparaissent comme deux présentations du même contenu en deux langues différentes, ou, pour mieux dire, le contenu du rêve nous apparaît comme un transfert des pensées du rêve dans un autre mode d'expression dont nous devons apprendre à connaître les signes et les lois de composition, par comparaison de l'original et de la traduction. Les pensées du rêve nous sont immédiatement compréhensibles dès que nous en prenons connaissance » (1 a).

Selon Freud, le contenu latent est antérieur au contenu manifeste, le travail du rêve transformant l'un en l'autre et, en ce sens, n'étant « jamais créateur » (2). Cela ne signifie pas que l'analyste puisse tout redécouvrir

– « Dans les rêves les mieux interprétés on est souvent obligé de laisser dans l'ombre un point [...]. C'est là l'ombilic du rêve » (1 b) – ni par conséquent qu'il puisse y avoir une interprétation définitive d'un rêve (*voir : [Surinterprétation](#)*).

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 283 ; S.E., IV, 277 ; Fr., 207. – b) G.W., II-III, 530 ; S.E., V, 525 ; Fr., 433.

(2) Freud (S.). *Über den Traum*, 1901. G.W., II-III, 680 ; S.E., V, 667 ; Fr., 112.

Contenu manifeste

= *D.* : manifester Inhalt. – *En.* : manifest content. –
Es. : contenido mani-fiesto. – *I.* : contenuto
manifesto. – *P.* : conteúdo manifesto ou patente.

• ***Désigne le rêve avant qu'il soit soumis à l'investigation analytique, tel qu'il apparaît au rêveur qui en fait le récit. Par extension on parlera du contenu manifeste de toute production verbalisée – du fantasme à l'œuvre littéraire – qu'on se propose d'interpréter selon la méthode analytique.***

■ L'expression de « contenu manifeste » est introduite par Freud dans [*L'interprétation du rêve*](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) en corrélation avec celle de « contenu latent ». Souvent le terme de « contenu », sans qualificatif, est employé dans le même sens et opposé à celui de « pensées (ou pensées latentes) du rêve ». Pour Freud le contenu manifeste est le produit du travail du rêve et le contenu latent celui du travail inverse, celui de l'interprétation.

On a pu critiquer cette conception d'un point de vue phénoménologique : pour Politzer le rêve n'aurait à strictement parler qu'un seul contenu. Ce que Freud entend par contenu manifeste constituerait le récit descriptif que le sujet fait de son rêve à un moment où il n'a pas à sa disposition toutes les significations que son rêve exprime (1).

(1) Cf. Politzer (G.). *Critique des fondements de la psychologie*, Rieder, Paris, 1928.

Contre-investissement

= D. : Gegenbesetzung. – En. : anticathexis. – Es. : contracarga. – I. : contro-carica ou controinvestimento. – P. : contra-carga ou contra-investimento.

• ***Processus économique postulé par Freud comme support de nombreuses activités défensives du moi. Il consiste en l'investissement par le moi de représentations, systèmes de représentations, attitudes, etc., susceptibles de faire obstacle à l'accès des représentations et désirs inconscients à la conscience et à la motilité.***

Le terme peut aussi désigner le résultat plus ou moins permanent d'un tel processus.

■ La notion de contre-investissement est invoquée par Freud principalement dans le cadre de sa théorie économique du refoulement. Les représentations à refouler, dans la mesure où elles sont investies constamment par la pulsion et tendent sans cesse à faire irruption dans la conscience, ne peuvent être maintenues dans l'inconscient que si une force, également constante, s'exerce en sens contraire. En général, le refoulement suppose donc deux processus économiques qui s'impliquent mutuellement :

1) Retrait par le système Pcs de l'investissement jusqu'ici attaché à telle représentation déplaisante (désinvestissement) ;

2) Contre-investissement, utilisant l'énergie rendue disponible par l'opération précédente.

Ici se pose la question de savoir ce qui est choisi comme objet du contre-investissement. Il convient de noter que le contre-investissement a pour résultat de maintenir

une représentation dans le système d'où provient l'énergie pulsionnelle. Il est donc l'investissement d'un élément du système préconscient-conscient empêchant le surgissement, à sa place, de la représentation refoulée. L'élément contre-investi peut être de différentes natures : un simple rejeton* de la représentation inconsciente (formation substitutive, animal phobique par exemple qui est l'objet d'une particulière vigilance et qui est destiné à maintenir refoulés le désir inconscient et les fantasmes connexes), ou un élément s'opposant directement à celle-ci (formation réactionnelle, par exemple : sollicitude exagérée d'une mère pour ses enfants recouvrant des désirs agressifs ; souci de propreté venant lutter contre des tendances anales).

D'autre part ce qui est contre-investi peut être, aussi bien qu'une représentation, une situation, un comportement, un trait de caractère, etc., l'objectif restant toujours de maintenir d'une façon aussi constante que possible le refoulement. Dans cette mesure la notion de contre-investissement connote l'aspect économique de la notion dynamique de défense du moi ; elle rend compte de la stabilité du symptôme qui, selon l'expression de Freud, est « maintenu des deux côtés à la fois ». A l'indestructibilité du désir inconscient s'oppose la rigidité relative des structures défensives du moi, qui exige une dépense permanente d'énergie.

La notion de contre-investissement n'est pas seulement utilisable en ce qui concerne la frontière des systèmes inconscient d'une part, et préconscient d'autre part. D'abord invoqué par Freud dans la théorie du refoulement* (1), le contre-investissement est aussi retrouvé dans un grand nombre d'opérations défensives : isolation, annulation rétroactive, défense par la réalité, etc. Dans

de telles opérations défensives ou encore dans le mécanisme de l'attention et de la pensée discriminative, le contre-investissement joue aussi à l'intérieur même du système préconscient-conscient.

Enfin Freud fait appel à la notion de contre-investissement dans le cadre de la relation de l'organisme avec l'entourage pour rendre compte des réactions de défense à une irruption d'énergie externe faisant effraction dans le pare-excitation (douleur, traumatisme). L'organisme mobilise alors de l'énergie interne aux dépens de ses activités qui se trouvent appauvries d'autant, afin de créer une sorte de barrière pour prévenir ou limiter l'afflux d'excitations externes (2).

(1) Cf. Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 610 ; S.E., V, 604-5 ; Fr., 493.

(2) Cf. par exemple Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 30-1 ; S.E., XVIII, 30-1 ; Fr., 33-4.

Contre-transfert

= *D.* : Gegenübertragung. – *En.* : counter-transference. –
Es. . contratransferencia. – I. controtransfert. –
P. : contratransferência.

• ***Ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci.***

■ C'est en de très rares passages que Freud fait allusion à ce qu'il a nommé contre-transfert. Il y voit le résultat de « l'influence du malade sur les sentiments inconscients du médecin » (1 a) et souligne qu' « aucun analyste ne va plus loin que ses propres complexes et résistances internes ne le lui permettent » (1 b), ce qui a pour corollaire la nécessité pour l'analyste de se soumettre à une analyse personnelle.

Depuis Freud, le contre-transfert a été l'objet d'une attention croissante de la part des psychanalystes, notamment dans la mesure où la cure était de plus en plus comprise et décrite comme relation, et aussi en raison de l'extension de la psychanalyse à de nouveaux champs (analyse des enfants et des psychotiques) où les réactions inconscientes de l'analyste peuvent se trouver plus sollicitées. Nous retiendrons seulement deux points :

1° Du point de vue de la délimitation du concept, de larges variations se rencontrent, certains auteurs entendant par contre-transfert tout ce qui, de la personnalité de l'analyste, peut intervenir dans la cure, d'autres limitant le contre-transfert aux processus inconscients que le transfert de l'analysé induit chez l'analyste.

Daniel Lagache admet cette dernière délimitation et la précise en faisant remarquer que le contre-transfert entendu en ce sens (réaction au transfert de l'autre) ne se rencontre pas seulement chez l'analyste, mais aussi chez l'analysé. Transfert et contre-transfert ne coïncideraient alors pas avec des processus propres à l'analysé d'une part, à l'analyste d'autre part. Si l'on considérait l'ensemble du champ analytique, il conviendrait de distinguer, en chacune des deux personnes en présence, ce qui est transfert de ce qui est contre-transfert (2).

2° Du point de vue technique, on peut schématiquement distinguer trois orientations :

a) Réduire le plus possible les manifestations contre-transférentielles par l'analyse personnelle de façon à ce que la situation analytique soit, à la limite, structurée, comme une surface projective, par le seul transfert du patient ;

b) Utiliser, tout en les contrôlant, les manifestations de contre-transfert dans le travail analytique, en poursuivant l'indication de Freud selon laquelle : « ... chacun possède en son propre inconscient un instrument avec lequel il peut interpréter les expressions de l'inconscient chez les autres » (3) (voir : [Attention flottante](#)) ;

c) Se guider, pour l'interprétation même, sur ses propres réactions contre-transférentielles, souvent assimilées, dans cette perspective, aux émotions ressenties. Une telle attitude postule que la résonance « d'inconscient à inconscient » constitue la seule communication authentiquement psychanalytique.

(1) Freud (S.). *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*, 1910. – a) G.W., VIII, 108 ; S.E., XI, 144-5 ; Fr., 27.-6 ; G.W., VIII, 108 ; S.E., XI, 144-5 ; Fr., 27.

(2) Cf. Lagache (D.). *La méthode psychanalytique*, in : Michaux (L.) et coll., *Psychiatrie*, 1036-66, Paris, 1964.

(3) Freud (S.). *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. G.W., VIII, 445 S.E., XII, 320 ; Fr., 441.

Conversion

= D. : Konversion. – En. : conversion. – Es. conversión. – I. : conversione.– P. : conversão.

• **Mécanisme de formation de symptômes qui est à l'œuvre dans l'hystérie et plus spécifiquement dans l'hystérie de conversion (voir ce terme).**

Il consiste en une transposition d'un conflit psychique et une tentative de résolution de celui-ci dans des symptômes somatiques, moteurs (paralysies par exemple) ou sensitifs (anesthésies ou douleurs localisées par exemple).

Le terme de conversion est corrélatif pour Freud d'une conception économique : la libido détachée de la représentation refoulée est transformée en énergie d'innervation. Mais ce qui spécifie les symptômes de conversion, c'est leur signification symbolique : ils expriment, par le corps, des représentations refoulées.

■ Le terme de conversion a été introduit par Freud en psychopathologie pour rendre compte de ce « saut du psychique dans l'innervation somatique » qu'il considérait lui-même comme difficile à concevoir (1). Cette idée, neuve à la fin du XIXe siècle, a pris, on le sait, une très grande extension, notamment avec le développement des recherches psychosomatiques. Il n'en est que plus nécessaire de délimiter, dans ce champ devenu très large, ce qui peut être plus spécifiquement rattaché à la conversion ; notons d'ailleurs qu'une telle préoccupation est déjà présente chez Freud, notamment dans la distinction entre symptômes hystériques et symptômes somatiques des névroses actuelles.

Le terme de conversion est contemporain des premières recherches de Freud sur l'hystérie : c'est dans le cas de Frau Emmy von N... des Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) et dans Les psychonévroses de défense (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) qu'on le rencontre d'abord. Son sens premier est économique : c'est une énergie libidinale qui se transforme, se *convertit* en innervation somatique. La conversion est corrélative du détachement de la libido d'avec la représentation, dans le processus du refoulement ; l'énergie libidinale détachée est alors ... transposée dans le corporel » (2 a).

Cette interprétation économique de la conversion est chez Freud inséparable d'une conception symbolique : dans les symptômes corporels, des représentations refoulées « parlent » (3), déformées par les mécanismes de la condensation et du déplacement. Freud note que le rapport symbolique qui lie le symptôme à la signification est tel qu'un même symptôme non seulement exprime plusieurs significations à *la fois* mais *successivement* : « Au cours des ans un symptôme peut voir changer une de ses significations ou sa signification dominante [...]. La production d'un symptôme de cette sorte est si difficile, le transfert d'une excitation purement psychique dans le domaine du corps – processus que j'ai nommé conversion – dépend du concours de tant de conditions favorables, la complaisance somatique nécessaire à la conversion est si malaisément obtenue que la poussée vers la décharge de l'excitation provenant de l'inconscient conduit à se contenter si possible de la voie de décharge qui est déjà praticable » (4).

En ce qui concerne les motifs qui font que ce sont des symptômes de conversion qui se forment plutôt que d'autres – phobiques ou obsessionnels par exemple – Freud invoque

d'abord une « capacité de conversion » (2 b), idée qu'il reprendra avec l'expression de « complaisance somatique »*, facteur constitutionnel ou acquis qui prédisposerait, d'une façon générale, tel sujet à la conversion ou, de façon plus spécifique, tel organe ou tel appareil, à être utilisé pour celle-ci. Aussi bien la question renvoie-t-elle à celle du « choix de la névrose »* et à celle de la spécificité des structures névrotiques.

Comment situer la conversion, du point de vue nosographique ?

1° Dans le champ de *l'hystérie* : elle est d'abord apparue à Freud comme un mécanisme qui serait, à des degrés divers, toujours à l'œuvre dans l'hystérie. Puis l'approfondissement de la structure hystérique a conduit Freud à rattacher à celle-ci une forme de névrose qui ne comporte pas de symptômes de conversion, essentiellement un syndrome phobique qu'il isole comme hystérie d'angoisse*, ce qui permet, en retour, de délimiter une hystérie de conversion.

Cette tendance à ne plus tenir pour coextensives hystérie et conversion se retrouve aujourd'hui lorsqu'on parle d'hystérie, de structure hystérique, sans qu'il y ait de symptômes de conversion.

2° Dans le champ plus général des *névroses* : on rencontre dans d'autres névroses que l'hystérie des symptômes corporels qui ont une relation symbolique avec les fantasmes inconscients du sujet (voir par exemple les troubles intestinaux de L'Homme aux loups). Faut-il alors concevoir la conversion comme un mécanisme si fondamental dans la formation des symptômes qu'on pourrait le retrouver, à divers degrés, dans différentes catégories de névroses, ou bien faut-il continuer à la tenir pour spécifique de l'hystérie et invoquer, quand on la rencontre

dans d'autres affections, un « noyau hystérique », ou encore parler de « névrose mixte » ? Problème qui n'est pas verbal puisqu'il conduit à différencier les névroses du point de vue des structures et non pas seulement des symptômes.

3° Dans le champ qualifié actuellement de *psychosomatique* : sans prétendre trancher une discussion toujours ouverte, il semble qu'on ait aujourd'hui tendance à distinguer la conversion hystérique d'autres processus de formation de symptômes pour lesquels on avance par exemple le nom de *somatisation* : le symptôme de conversion hystérique serait dans une relation symbolique plus précise avec l'histoire du sujet, serait moins isolable en une entité nosographique somatique (exemple : ulcère de l'estomac, hypertension), moins stable, etc. Si la distinction clinique peut, en bien des cas, s'imposer, la distinction théorique reste difficile à élaborer.

(1) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 382 ; S.E., X, 157 ; Fr., 200.

(2) Cf. Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. – a) G.W., I, 63 ; S.E., III, 49. – b) G.W., I, 65 ; S.E., III, 50.

(3) Cf. par exemple : Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 212 ; S.E., II, 148 ; Fr., 117.

(4) Freud (S.). *Bruchstück einer hysterie-Analyse*, 1905. G.W., V, 213 ; S.E., VII, 53 ; Fr., 38.

Couple d'opposés

= *D.* : Gegensatzpaar. – *En.* : pair of opposites. – *Es.* : par antitético. – *I.* : coppia d'opposti. – *P.* : par antitético.

• **Terme souvent utilisé par Freud pour désigner de grandes oppositions de base, soit au niveau des manifestations psychologiques ou psychopathologiques (par exemple : sadisme-masochisme, voyeurisme-exhibitionnisme), soit au niveau métapsychologique (par exemple : pulsions de vie - pulsions de mort).**

■ Le terme apparaît dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) pour mettre en évidence un caractère fondamental de certaines perversions : « Nous constatons que certaines des inclinations perverses se présentent régulièrement par *couples d'opposés*, ce qui [...] revêt une grande importance théorique » (1 a). L'étude du sadisme montre par exemple la présence, conjointement aux tendances sadiques prévalentes, d'un plaisir masochique ; de même le voyeurisme et l'exhibitionnisme sont étroitement couplés comme formes active et passive de la même [pulsion partielle](#)*. Ces couples d'opposés, s'ils sont particulièrement visibles dans les perversions, sont retrouvés régulièrement dans la psychanalyse des névroses (1 b).

Au-delà de ces données cliniques, la notion de couple d'opposés s'inscrit dans ce qui fut pour la pensée de Freud une exigence constante : un dualisme fondamental permettant, en dernière analyse, de rendre compte du conflit.

Aux différents moments de la doctrine freudienne et quelle que soit la forme que prenne ce dualisme, on rencontre des termes tels que : couple d'opposés, opposition (*Gegensätzlichkeit*), polarité (*Polarität*) (2), etc. Cette notion ne se retrouve pas seulement au niveau descriptif, mais à divers niveaux de théorisation : dans les trois oppositions qui définissent les positions libidinales successives du sujet, actif-passif, phallique-castré et masculin-féminin, dans la notion d'ambivalence*, dans le couple plaisir-déplaisir et, plus radicalement, au niveau du dualisme pulsionnel (amour et faim, pulsions de vie et pulsions de mort).

On notera que les termes ainsi couplés appartiennent à un même niveau et sont irréductibles l'un à l'autre ; ils ne sauraient s'engendrer mutuellement par une dialectique, mais sont à l'origine de tout conflit et le moteur de toute dialectique.

(1) Freud (S.), a) G.W., V, 59 ; S.E., VII, 160 ; Fr., 46. – b) Cf. G.W., V, 66-7 ; S.E., VII, 166-7 ; Fr., 54-5.

(2) Cf. Freud (S.). *Triebe und Tribschicksale*, 1915. G.W., X, 226 ; S.E., XIV, 133 ; Fr., 55 sqq.

D

Décharge

= D. : Abfuhr. – En. : discharge. – Es. : descarga. – I. : scarica ou deflusso. – P. : descarga.

• **Terme « économique » employé par Freud dans le cadre des modèles physicalistes qu'il donne de l'appareil psychique : évacuation vers l'extérieur de l'énergie apportée à l'appareil psychique par les excitations, qu'elles soient d'origine interne ou externe. Cette décharge peut être totale ou partielle.**

■ Nous renvoyons le lecteur d'une part aux articles sur les différents principes qui règlent le fonctionnement économique de l'appareil psychique ([Principe de constance](#), [Principe d'inertie](#), [Principe de plaisir](#)), d'autre part, en ce qui concerne le rôle pathogène des troubles de la décharge, aux articles : *Névrose actuelle* et [Stase libidinale](#).

Défense

= D. : Abwehr. – En. : defence. – Es. : defensa. – I. : difesa. – P. : defesa.

• *Ensemble d'opérations dont la finalité est de réduire, de supprimer toute modification susceptible de mettre en danger l'intégrité et la constance de l'individu biopsychologique. Dans la mesure où le moi se constitue comme instance qui incarne cette constance et qui cherche à la maintenir, il peut être décrit comme l'enjeu et l'agent de ces opérations.*

La défense, d'une façon générale, porte sur l'excitation interne (pulsion) et, électivement, sur telle des représentations (souvenirs, fantasmes) auxquelles celle-ci est liée, sur telle situation capable de déclencher cette excitation dans la mesure où elle est incompatible avec cet équilibre et, de ce fait, déplaisante pour le moi. Les affects déplaisants, motifs ou signaux de la défense, peuvent être aussi objet de celle-ci.

Le processus défensif se spécifie en mécanismes de défense plus ou moins intégrés au moi.

Marquée et infiltrée par ce sur quoi elle porte en dernier ressort – la pulsion – la défense prend souvent une allure compulsive et opère au moins partiellement de façon inconsciente.

■ C'est en mettant au premier plan la notion de défense dans l'hystérie et très rapidement dans d'autres psychonévroses, que Freud a dégagé sa propre conception de la vie psychique par opposition aux vues de ses contemporains (voir : [Hystérie de défense](#)*). Les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) montrent toute

la complexité des relations entre la défense et le moi auquel elle est rapportée. En effet, celui-ci est cette région de la personnalité, cet « espace » qui entend être protégé de toute perturbation (conflits entre désirs opposés par exemple). Il est encore un « groupe de représentations » en désaccord avec une représentation « inconciliable » avec lui, le signe de cette incompatibilité étant un affect déplaisant ; il est enfin agent de l'opération défensive (*voir* : [Moi](#)). Dans les travaux de Freud où s'élabore le concept de psychonévrose de défense, c'est toujours sur l'idée d'inconciliabilité d'une représentation avec le moi qu'est mis l'accent ; les différents modes de défense consistent dans les différentes façons de traiter cette représentation en jouant notamment sur la séparation de celle-ci et de l'affect qui lui était originellement lié. D'autre part, on sait que Freud oppose très tôt les psychonévroses de défense aux névroses actuelles*, groupe de névroses où un accroissement insupportable de tension interne, dû à une excitation sexuelle non déchargée, trouve une issue dans divers symptômes somatiques ; il est significatif que Freud refuse dans ce dernier cas de parler de défense, bien qu'il y ait là une façon de protéger l'organisme et de chercher à restaurer un certain équilibre. La défense, dans le temps même où elle est découverte, est implicitement distinguée des mesures que prend un organisme pour réduire n'importe quel accroissement de tension.

Dans le même temps où Freud cherche à spécifier les différentes modalités du processus défensif selon les affections, et où l'expérience de la cure lui permet de mieux reconstituer, dans les [Études sur l'hystérie](#), le déroulement de ce processus (resurgissement des affects déplaisants qui ont motivé la défense, étagement des

résistances, stratification du matériel pathogène, etc.), il cherche à donner un modèle métapsychologique de la défense. D'emblée cette théorie se réfère, comme ce sera constamment le cas par la suite, à une opposition entre les excitations externes qu'on peut fuir ou contre lesquelles existe un dispositif de barrage mécanique qui permet de les filtrer (voir : [Pare-excitations](#)) et les excitations internes qu'on ne peut pas fuir. Contre cette agression du dedans qu'est la pulsion, se constituent les différents procédés défensifs. Le [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) aborde le problème de la défense de deux façons :

1) Freud cherche l'origine de ce qu'il nomme « défense primaire » dans une « expérience de douleur », tout comme il a trouvé le modèle du désir et de son inhibition par le moi dans une « expérience de satisfaction ». Toutefois, cette conception ne se laisse pas saisir, dans le [Projet](#) lui-même, avec la même netteté que celle de l'expérience de satisfaction (α).

2) Freud cherche à différencier d'une défense normale une défense pathologique. La première opère dans le cas de la reviviscence d'une expérience pénible ; il faut que le moi ait déjà pu, lors de l'expérience initiale, commencer à inhiber le déplaisir par des « investissements latéraux » : « Lorsque l'investissement de la trace mnésique se répète, le déplaisir se répète aussi, mais les frayages du moi sont eux aussi déjà en place ; l'expérience montre qu'à la seconde fois, la libération [de déplaisir] est moins importante et finalement, après plusieurs répétitions, elle se réduit à l'intensité convenant au moi, d'un signal » (1 a).

Une telle défense évite au moi le risque d'être submergé et infiltré par le processus primaire, comme c'est le cas

avec la défense pathologique. On sait que Freud trouve la condition de celle-ci dans une scène sexuelle qui en son temps n'avait pas suscité de défense, mais dont le souvenir réactivé déclenche, de l'intérieur, une montée d'excitation. « L'attention est tournée vers les perceptions qui d'habitude donnent occasion à la libération de déplaisir. [Or] ici ce n'est pas une perception, mais une trace mnésique qui, de façon inattendue, libère du déplaisir et le moi en est informé trop tard » (1 b). Ceci explique que « ... dans un *processus du moi* se produisent des conséquences que nous n'observons d'habitude que dans les processus primaires » (1 c).

La condition de la défense pathologique est ainsi le déclenchement d'une excitation d'origine interne, provoquant du déplaisir, et contre laquelle aucun apprentissage défensif n'a été établi. Ce n'est donc pas l'intensité de l'affect en soi qui motive l'entrée en jeu de la défense pathologique, mais des conditions bien spécifiques qui ne se retrouvent ni dans le cas d'une perception pénible ni même lors de la remémoration d'une perception pénible. Ces conditions ne sont réalisées pour Freud que dans le domaine de la sexualité (*voir : [Après-coup](#) ; [Séduction](#)*).

Quelles que soient les différentes modalités du processus défensif dans l'hystérie, la névrose obsessionnelle, la paranoïa, etc. (*voir : [Mécanismes de défense](#)*), les deux pôles du conflit sont toujours le moi et la pulsion. C'est contre une menace interne que le moi cherche à se protéger. Une telle conception, si la clinique vient chaque jour la valider, ne va pas sans poser un problème théorique qui n'a cessé d'être présent pour Freud : comment la décharge pulsionnelle vouée par définition à procurer du plaisir peut-elle être perçue comme déplaisir

ou comme menace de déplaisir, au point de déclencher une défense ? La différenciation topique de l'appareil psychique permet d'énoncer que ce qui est plaisir pour un système est déplaisir pour un autre (le moi), mais cette répartition des rôles exige qu'on rende compte de ce qui peut bien amener certaines exigences pulsionnelles à être contraires au moi. Une solution théorique est refusée par Freud : celle selon laquelle la défense entrerait en jeu « ... lorsque la tension s'accroît de façon insupportable parce qu'une motion pulsionnelle est insatisfaite » (2). Ainsi, une faim non apaisée n'est pas refoulée ; quels que soient les « moyens de défense » dont dispose l'organisme pour faire face à une menace de ce type, il ne s'agit pas là de la défense telle que la psychanalyse la rencontre. L'homéostasie de l'organisme n'est pas la condition suffisante pour rendre compte de celle-ci.

Quel est le ressort dernier de la défense du moi ? Pourquoi perçoit-il comme déplaisir telle motion pulsionnelle ? Cette question, fondamentale en psychanalyse, peut recevoir diverses réponses qui d'ailleurs ne s'excluent pas nécessairement l'une l'autre. Une première distinction est souvent admise concernant l'origine dernière du danger immanent à la satisfaction pulsionnelle : on peut considérer la pulsion elle-même comme dangereuse pour le moi, comme agression interne, on peut rapporter en dernière analyse tout danger à la relation de l'individu avec le monde extérieur, la pulsion n'étant dangereuse qu'en raison des dommages réels auxquels risquerait d'aboutir sa satisfaction. C'est ainsi que la thèse admise par Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), et notamment sa réinterprétation de la phobie, conduit à privilégier « l'angoisse devant un danger réel* » (Realangst) et, à la

limite, à considérer comme dérivée l'angoisse névrotique ou angoisse devant la pulsion.

Si on aborde le même problème du point de vue de la conception du moi, il est évident que les solutions varieront selon qu'on mettra l'accent sur sa fonction d'agent de la réalité et de représentant du principe de réalité, ou qu'on insistera sur sa « compulsion à la synthèse », ou encore qu'on le décrira avant tout comme une forme, sorte de réplique intra-subjective de l'organisme, réglé, comme celui-ci, par un principe d'homéostasie. Enfin, d'un point de vue dynamique, on peut être tenté de rendre compte du problème que pose le déplaisir d'origine pulsionnelle par l'existence d'un antagonisme qui ne serait pas seulement celui des pulsions et de l'instance du moi, mais celui de deux sortes de pulsions ayant des visées opposées. C'est dans une telle voie que s'est engagé Freud dans les années 1910-15, en opposant aux pulsions sexuelles les pulsions d'auto-conservation ou pulsions du moi. On sait que ce couple pulsionnel sera remplacé, dans la dernière théorie de Freud, par l'antagonisme des pulsions de vie et des pulsions de mort, et que cette nouvelle opposition ne coïncide plus directement avec le jeu des forces en présence dans la dynamique du [conflit](#)*.



Le terme même de défense, surtout lorsqu'il est employé absolument, est gros de malentendus et exige l'introduction de distinctions notionnelles. Il désigne aussi bien l'action de *défendre* (prendre la défense) que celle de *se défendre*. Enfin, en français s'y ajoute l'idée de *défense de*, la notion d'interdiction. Il pourrait donc être utile de distinguer différents paramètres de la défense, même si ceux-ci coïncident plus ou moins les uns avec les autres :

son enjeu : le « lieu psychique » qui est menacé ; *son agent* : ce qui est le support de l'action défensive ; *sa finalité* : par exemple, la tendance à maintenir et à rétablir l'intégrité et la constance du moi et à éviter toute perturbation qui se traduirait subjectivement par du déplaisir ; *ses motifs* : ce qui vient annoncer la menace et déclencher le processus défensif (affects réduits à la fonction de signaux, signal d'angoisse*) ; *ses mécanismes*.

Enfin, la distinction entre la *défense*, au sens quasi stratégique qu'elle a pris en psychanalyse et *l'interdit*, tel notamment qu'il se formule dans le complexe d'Œdipe, en même temps qu'elle souligne l'hétérogénéité de deux niveaux, celui de la structuration de l'appareil psychique et celui de la structure du désir et des fantasmes les plus fondamentaux, laisse ouverte la question de leur articulation dans la théorie et dans la pratique de la cure.

▲ (α) La thèse d'une « expérience de douleur » qui serait symétrique de l'expérience de satisfaction, est d'emblée paradoxale : pourquoi l'appareil neuronique irait-il répéter jusqu'à l'halluciner une douleur qui se définit par une augmentation de charge, si la fonction de l'appareil est d'éviter toute augmentation de tension ? Ce paradoxe pourrait s'éclairer si l'on prenait en considération les nombreux passages de l'œuvre de Freud où celui-ci s'est interrogé sur le problème économique de la douleur ; on s'apercevrait alors, selon nous, que la douleur physique comme effraction de la limite corporelle devrait plutôt être prise comme un modèle de cette agression interne que constitue la pulsion pour le moi. Plutôt qu'une répétition hallucinatoire d'une douleur effectivement vécue, l'« expérience de douleur » serait à comprendre comme le surgissement, lors de la reviviscence d'une expérience qui en elle-même a pu ne pas être douloureuse, de cette « douleur » qu'est, pour le moi, l'angoisse.

(1) Freud (S.), a) Ail., 438 ; Angl., 416 ; Fr., 369. – b) Ail., 438 ; Angl., 416 ; Fr., 369. – c) Ail., 432 ; Angl., 410 ; Fr., 364.

(2) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. S.W., X, 249 ; S.E., XIV, 147 ; Fr., 69.

Déformation

= *D.* : *Entstellung*. – *En.* : distortion. – *Es.* : deformación. – *I.* : defor-mazione. – *P.* : deformação.

• **Effet global du travail du rêve : les pensées latentes sont transformées en un produit manifeste difficilement reconnaissable.**

■ On voudra bien se reporter aux articles Travail du rêve, [Contenu manifeste](#), [Contenu latent](#).

L'édition française de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) traduit *Entstellung* par transposition. Le terme nous paraît trop faible. Les pensées latentes ne sont pas seulement exprimées dans un autre registre (cf. transposition d'une mélodie) mais défigurées de telle sorte qu'elles ne peuvent être restituées que par un travail d'interprétation. Le terme altération a été écarté en raison de sa nuance péjorative. Nous proposons celui de déformation.

(Dé)négation

= *D.* : Verneinung. – *En.* : négation. – *Es.* : negación. – *I.* : negazione. – *P.* : negação.

• **Procédé par lequel le sujet, tout en formulant un de ses désirs, pensées, sentiments jusqu'ici refoulé, continue à s'en défendre en niant qu'il lui appartienne.**

■ Ce mot appelle d'abord quelques remarques d'ordre terminologique.

1) Dans la conscience linguistique commune, il n'existe pas toujours pour chaque langue des distinctions nettes entre les termes qui signifient l'action de nier et il existe encore moins de correspondances bi-univoques entre les différents termes d'une langue à l'autre.

En allemand, *Verneinung* désigne la *négation* au sens logique ou grammatical du terme (il n'existe pas de verbe *neinen* ou *beneinen*), mais aussi la *dénégation* au sens psychologique (refus d'une affirmation que j'ai énoncée ou qu'on m'impute, par exemple : non, je n'ai pas dit cela, je n'ai pas pensé cela). *Verleugnen* (ou *leugnen*) se rapproche de *verneinen* pris dans ce second sens : renier, dénier, désavouer, démentir.

En français, on peut distinguer d'une part la *négation* au sens grammatical ou logique, d'autre part la *dénégation* ou le *déni* qui impliquent contestation ou refus.

2) Dans l'usage freudien : il semble qu'on soit autorisé à distinguer deux emplois différents pour *verneinen* et *verleugnen*. *Verleugnen* tend en effet, vers la fin de l'œuvre de Freud, à être réservé pour désigner le refus de la perception d'un fait s'imposant dans le monde extérieur ; en anglais les éditeurs de la *Standard Edition*, qui ont reconnu le sens spécifique que prend chez Freud *Verleugnung*, ont décidé de traduire ce terme par *disavowal* (1). Nous proposons en français la traduction par *déni* (*voir ce mot*).

Quant à l'usage par Freud du terme *Verneinung*, l'ambiguïté négation-dénégation ne peut manquer d'être

présente pour le lecteur français. Peut-être même cette ambiguïté est-elle un des ressorts de la richesse de l'article que Freud a consacré à la *Verneinung*. Il est impossible au traducteur d'opter à chaque passage pour « négation » ou « dénégation » ; la solution que nous préconisons est de transcrire la *Verneinung* en (dé)négation.

Notons qu'on trouve aussi parfois chez Freud le terme allemand d'origine latine *Negation* (2).

Des distinctions terminologiques et conceptuelles du genre de celles que nous proposons ici n'ont pas jusqu'à présent toujours été faites dans la littérature psychanalytique et les traductions. C'est ainsi que le traducteur français de [*Le moi et les mécanismes de défense*](#) (*Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936) d'Anna Freud rend par « négation » le terme *Verleugnung* que cet auteur emploie dans un sens similaire à celui de S. Freud.



C'est dans l'expérience de la cure que Freud a mis en évidence le procédé de (dé)négation. Très tôt, il a rencontré, chez les hystériques qu'il traitait, une forme de résistance particulière : « ... plus l'on va profond, plus difficilement sont admis les souvenirs qui émergent, jusqu'au moment où, à proximité du noyau, on en rencontre que le patient dénie même dans leur réactualisation » (3). « [*L'homme aux rats*](#) » fournit un bon exemple de (dé)négation : il avait pensé, étant enfant, qu'il obtiendrait l'amour d'une petite fille à condition qu'un malheur le frappât : « ... l'idée qui s'imposa à lui fut que ce malheur pourrait être la mort de son père. Il repoussa aussitôt cette idée énergiquement ; encore aujourd'hui il se défend contre la possibilité d'avoir pu

exprimer ainsi un « désir ». Ce n'était là qu'une « association d'idées ». – Je lui objecte : si ce n'était pas un désir, pourquoi vous dresser là contre ? – Simplement en raison du contenu de cette représentation que mon père puisse mourir » (4 a). La suite de l'analyse vint faire la preuve qu'il existait bien un désir hostile envers le père : « ... au premier « non » de refus vient s'adjoindre aussitôt une confirmation, d'abord indirecte » (4 b).

L'idée que la prise de conscience du refoulé se signale souvent, dans la cure, par la (dé)négation est au point de départ de l'article que Freud consacre à celle-ci en 1925. « Il n'y a pas de preuve plus forte qu'on a réussi à découvrir l'inconscient, que de voir réagir l'analysé par ces mots : « Je n'ai pas pensé cela » ou bien « je n'ai pas (jamais) pensé à cela » (5 a).

La (dé)négation garde la même valeur de confirmation lorsqu'elle est opposée à l'interprétation de l'analyste. D'où une objection de principe qui n'échappe pas à Freud : une telle hypothèse ne risque-t-elle pas, se demande-t-il dans [Les constructions en analyse](#) (*Konstruktionen in der Analyse*, 1937), d'assurer toujours le triomphe de l'analyste ? « ... quand l'analysé nous approuve, il a raison, mais quand il nous contredit, ce n'est là qu'un signe de sa résistance et il nous donne encore raison » (6 a). Freud a fourni à de telles critiques une réponse nuancée, incitant l'analyste à chercher la confirmation dans le contexte et l'évolution de la cure (6 b). Il n'en reste pas moins que la (dé)négation a pour Freud la valeur d'un index signalant le moment où une idée ou un désir inconscients commencent à resurgir, ceci aussi bien dans la cure qu'en dehors d'elle.

Freud a donné de ce phénomène, notamment dans La (dé)négarion (*Die Verneinung*, 1925) une explication métapsychologique très précise qui développe trois affirmations étroitement solidaires :

1) « La (dé)négarion est un moyen de prendre connaissance du refoulé [...] ;

2) « ... ce qui est supprimé, c'est seulement une des conséquences du processus du refoulement, à savoir que le contenu représentatif ne parvenait pas à la conscience. Il en résulte une sorte d'admission intellectuelle du refoulé tandis que persiste l'essentiel du refoulement ;

3) « Au moyen du symbole de la (dé)négarion, la pensée se libère des limitations du refoulement... » (5 b).

Cette dernière proposition montre que pour Freud la (dé)négarion à laquelle on a affaire en psychanalyse et la négation au sens logique et linguistique (le « symbole de la négation ») ont une même origine, ce qui constitue la thèse majeure de son article.

(1) Cf. S.E., XIX, 143, n.

(2) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 285 ; S.E., XIV, 186 ; Fr., 130.

(3) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 293 ; S.E., II, 289 ; Fr., 234. -

(4) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. - a) G.W., VII, 402 ; S.E., X, 178-9 ; Fr., 214-5. - b) G.W., VII, 406, n. ; S.E., X, 183, n. 2 ; Fr., 218, n. 1.

(5) Freud (S.). *Die Verneinung*, 1925. - a) G.W., XIV, 15 ; S.E., XIX, 239 ; Fr., 177. - b) G.W., XIV, 12-3 ; S.E., XIX, 236 ; Fr., 175.

(6) Freud (S.), a) G.W., XVI, 43 ; S.E., XXIII, 257. - b) Cf. G.W., XVI, 49-52 ; S.E., XXIII, 262-5.

Déni (– de la réalité)

= D. : *Verleugnung*. – En. : disavowal (ou déniai). – Es. : renegación. – I. : diniego. – P. : r cusa.

• **Terme employé par Freud dans un sens spécifique : mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante, essentiellement celle de l'absence de pénis chez la femme. Ce mécanisme est particulièrement invoqué par Freud pour rendre compte du fétichisme et des psychoses.**

■ C'est à partir de 1924 que Freud commence à employer le terme de *Verleugnung* dans un sens relativement spécifique. Entre 1924 et 1938, les références au processus ainsi désigné sont assez nombreuses ; c'est dans l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938) que Freud en donne l'exposé le plus achevé. Si on ne peut dire qu'il en ait fait la théorie, ni même qu'il l'ait rigoureusement différencié de processus voisins, on peut dégager néanmoins dans cette évolution une ligne directrice.

C'est en relation avec la castration que Freud commence à décrire la *Verleugnung*. Devant l'absence du pénis chez la fille, les enfants « ... d nient (*leugnen*) ce manque, croient malgré tout voir un membre... » (1). Ce n'est que progressivement qu'ils tiendront l'absence du pénis pour un résultat de la castration.

Dans [Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes](#) (*Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds*, 1925), le déni est décrit aussi bien pour la petite fille que pour le garçon ; il convient de noter que Freud apparente ce processus au mécanisme psychotique : « ... un processus survient que

j'aimerais désigner du terme « déni » (*Verleugnung*), processus qui ne semble être ni rare ni très dangereux dans la vie psychique de l'enfant mais qui, chez l'adulte, serait le point de départ d'une psychose » (2). En tant que le déni porte sur la *réalité extérieure*, Freud y voit, par opposition au refoulement, le premier temps de la psychose : alors que le névrosé commence par refouler les exigences du ça, le psychotique commence par dénier la réalité (3).

A partir de 1927, c'est essentiellement sur l'exemple privilégié du fétichisme que Freud élabore la notion de déni. Dans l'étude qu'il consacre à cette perversion (*Le fétichisme [Fetischismus]*, 1927) il montre comment le fétichiste perpétue une attitude infantile en faisant coexister deux positions inconciliables : le déni et la reconnaissance de la castration féminine. L'interprétation qu'en donne Freud est encore ambiguë ; il essaye de rendre compte de cette coexistence en invoquant les processus du refoulement et de la formation d'un compromis entre les deux forces en conflit ; mais il montre aussi comment cette coexistence constitue un véritable clivage* en deux (*Spaltung, Zwiespältigkeit*) du sujet.

Dans les textes ultérieurs (*Le clivage du moi dans le processus de défense* [*Die IchSpaltung im Abwehrvorgang*], 1938 ; *Abrégé de Psychanalyse [Abriss der Psychoanalyse]*, 1938), cette notion de clivage du moi vient plus nettement éclairer celle de déni. Les deux attitudes du fétichiste – dénier la perception du manque de pénis chez la femme, reconnaître ce manque et en tirer les conséquences (angoisse) – « ... persistent tout au long de la vie l'une à côté de l'autre sans s'influencer réciproquement. C'est ce qu'on peut nommer un clivage du moi » (4).

Ce clivage est à distinguer de la division qu'institue dans la personne tout refoulement névrotique :

1) Il s'agit de la coexistence de deux types différents de défense du moi, et non d'un conflit entre le moi et le ça ;

2) Une des défenses du moi porte sur la réalité extérieure : déni d'une perception.

On peut voir dans ce dégagement progressif par Freud du processus de déni un signe parmi d'autres de son souci constant de décrire un mécanisme originaire de défense à l'égard de la réalité extérieure. Ce souci s'atteste en particulier dans sa conception première de la projection (*voir ce mot*), dans sa notion de désinvestissement ou de perte de la réalité dans la psychose, etc. La notion de déni s'inscrit dans cette ligne de recherche. Elle est plus précisément préfigurée dans certains passages de [L'homme aux loups](#) : « A la fin subsistaient en lui côte à côte deux courants opposés dont l'un abhorrait la castration tandis que l'autre était prêt à l'admettre et à se consoler avec la féminité comme substitut. Le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait purement et simplement rejeté (*verworfen hatle*) la castration et dans lequel il n'était pas encore question de jugement sur la réalité de celle-ci, ce courant était certainement encore réactivable » (5). Dans ces lignes, s'affirment déjà l'idée de clivage de la personnalité en divers « courants » indépendants, celle d'une défense primaire consistant en un rejet radical, celle enfin qu'un tel mécanisme porte électivement sur la réalité de la castration.

Ce dernier point est sans doute celui qui permet de mieux comprendre la notion freudienne de déni, mais aussi d'en prolonger et d'en renouveler la problématique. Si le déni de la castration est le prototype, et peut-être même l'origine, des autres dénits de la réalité, il convient de s'interroger sur ce que Freud entend par « réalité » de la

castration ou perception de celle-ci. Si c'est le « manque de pénis » de la femme qui est dénié, il est difficile de parler de perception ou de réalité, car une absence n'est pas perçue comme telle, elle ne devient réalité que dans la mesure où elle est mise en relation avec une présence possible. Si c'est la castration elle-même qui est rejetée, le déni porterait non sur une perception (la castration n'étant jamais perçue comme telle) mais sur une théorie explicative des faits (une « théorie sexuelle infantile »). On se rappellera, à ce propos, que Freud a constamment rapporté le complexe ou l'angoisse de castration, non à la perception d'une pure et simple réalité, mais à la conjonction de deux données : constatation de la différence anatomique des sexes et menace de castration par le père (voir : [Castration](#)). Ces remarques permettent de se demander si fondamentalement le *déni*, dont les conséquences dans la réalité sont si évidentes, ne porterait pas sur un élément *fondateur* de la réalité humaine plutôt que sur un hypothétique « fait perceptif » (voir aussi : [Forclusion](#)).



Nous avons choisi de rendre en français le terme *Verleugnung* par *déni* qui, par rapport à *dénégation*, comporte diverses nuances :

1) Déni est souvent plus fort. Par exemple : « J'apporte un déni à vos affirmations » ;

2) Le déni porte non seulement sur une affirmation qu'on conteste, mais sur un droit ou un bien qu'on refuse ;

3) Dans ce dernier cas le refus en cause est illégitime. Par exemple déni de justice, déni d'aliments, etc. : refus de ce qui est dû.

Ces différentes nuances s'accordent avec la notion freudienne de *Verleugnung*.

(1) Freud (S.). *Die infantile Genitalorganisation*, 1923. G.W., XIII, 296 S.E., XIX, 143-4.

(2) Freud (S.). G.W., XIV, 24 ; S.E., XIX, 253.

(3) Cf. Freud (S.). *Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose*, 1924. G.W., XIII, 364-5 ; S.E., XIX, 184-5.

(4) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 134 ; S.E., XXIII, 203 ; Fr., 79.

(5) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 171 ; S.E., XVII, 85 ; Fr., 389.

Déplacement

= *D.* : Verschiebung. – *En.* : displacement. – *Es.* : desplazamiento. – *I.* : spostamento. – *P.* : deslocamento.

• ***Fait que l'accent, l'intérêt, l'intensité d'une représentation est susceptible de se détacher d'elle pour passer à d'autres représentations originellement peu intenses, reliées à la première par une chaîne associative.***

Un tel phénomène particulièrement repérable dans l'analyse du rêve se retrouve dans la formation des symptômes psychonévrotiques et, d'une façon générale, dans toute formation de l'inconscient.

La théorie psychanalytique du déplacement fait appel à l'hypothèse économique d'une énergie d'investissement susceptible de se détacher des représentations et de glisser le long de voies associatives.

Le « libre » déplacement de cette énergie est un des caractères majeurs du processus primaire tel qu'il régit le fonctionnement du système inconscient.

■ 1° La notion de déplacement apparaît dès l'origine de la théorie freudienne des névroses (1) : elle est liée à la constatation clinique d'une indépendance relative de l'affect et de la représentation, et à l'hypothèse économique qui vient en rendre compte : celle d'une énergie d'investissement « ... qui peut être augmentée, diminuée, déplacée, déchargée » (2 a) (voir : [Économique](#), [Quantum d'affect](#)).

Une telle hypothèse trouve un plein développement avec le modèle que Freud a donné du fonctionnement de l'« appareil neuronique » dans son [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) : la « quantité » se déplace le long des voies constituées par les neurones, ceux-ci, selon le « [principe d'inertie neuronique](#) »* ne tendant qu'à décharger totalement. Le processus « total ou primaire » se définit par un déplacement de la totalité de l'énergie d'une représentation sur une autre. Ainsi dans la formation d'un symptôme, d'un « symbole mnésique » de type hystérique : « ... c'est seulement la répartition [de la quantité] qui s'est modifiée. Quelque chose a été ajouté à [la représentation] A, qui a été retiré à B. Le processus pathologique est un déplacement, semblable à ceux que nous a fait connaître le rêve, donc un processus primaire » (3 a).

Dans le [processus secondaire](#)*, on retrouve le déplacement mais limité dans son parcours et portant sur de petites quantités d'énergie (3 b).

Du point de vue psychologique on peut constater chez Freud une apparente oscillation quant à l'extension à

donner au terme de déplacement. Tantôt il oppose le déplacement, phénomène se produisant entre des représentations et caractérisant plus spécialement la névrose obsessionnelle (formation d'un substitut par déplacement : *Verschiebungs-ersatz*) à la conversion où l'affect est supprimé et où l'énergie d'investissement change de registre, passant du domaine représentatif au domaine somatique (2 b). Tantôt le déplacement paraît caractériser toute formation symptomatique, où la satisfaction peut être « ... limitée, par un déplacement extrême, à un petit détail de tout le complexe libidinal » (4 a). Dans cette mesure, la conversion implique elle-même un déplacement, par exemple le déplacement du plaisir génital à une autre zone corporelle (4 b).

2° Le déplacement a été particulièrement mis en évidence par Freud dans le rêve. En effet la comparaison entre le contenu manifeste et les pensées latentes du rêve fait apparaître une différence de centrage : les éléments les plus importants du contenu latent sont représentés par des détails minimes qui sont soit des faits récents, souvent indifférents, soit des faits anciens sur lesquels un déplacement s'était déjà opéré dans l'enfance. Dans cette perspective descriptive, Freud est amené à distinguer des rêves comportant et des rêves ne comportant pas de déplacement (5 a). Dans ces derniers, « ... les divers éléments peuvent se maintenir lors du travail du rêve à peu près à la place qu'ils occupent dans les pensées du rêve » (5 b). Une telle distinction paraît surprenante si l'on veut maintenir avec Freud l'affirmation que le libre déplacement est un mode de fonctionnement spécifique des processus inconscients. Freud ne nie pas que des déplacements puissent s'opérer sur chaque élément d'un rêve ; mais dans *L'interprétation du rêve* (*Die*

Traumdeutung, 1900), il utilise le plus souvent le terme de « transfert » pour désigner dans sa généralité le passage de l'énergie psychique d'une représentation à une autre, tandis qu'il désigne plutôt par déplacement un phénomène descriptive-ment frappant, plus marqué dans certains rêves que dans d'autres, et qui peut aboutir à un décentrement de tout l'éclairage du rêve : la « transmutation des valeurs psychiques » (6).

Dans l'analyse du rêve, le déplacement est étroitement lié aux autres mécanismes du travail du rêve : il favorise en effet la condensation* dans la mesure où le déplacement le long de deux chaînes associatives aboutit à des représentations ou à des expressions verbales qui constituent des carrefours. La figurabilité* est facilitée lorsque, par le déplacement, s'effectue un passage d'une idée abstraite à un équivalent susceptible d'être visualisé ; l'intérêt psychique se traduit alors en intensité sensorielle. Enfin l'élaboration secondaire* poursuit, en le subordonnant à sa propre finalité, le travail du déplacement.



Dans les diverses formations où il est repéré par l'analyste, le déplacement a une fonction défensive évidente : dans une phobie par exemple, le déplacement sur l'objet phobique permet d'objectiver, de localiser, de circonscrire l'angoisse. Dans le rêve son lien avec la censure est tel qu'il peut apparaître comme un effet de celle-ci : « *Is fecit, cui prodest*. Nous pouvons admettre que le déplacement du rêve se produit par l'influence de [la] censure, de la défense endopsychique » (5 c). Mais, dans son essence, le déplacement en tant qu'on peut le concevoir comme s'exerçant de façon libre, est l'indice le

plus sûr du processus primaire : « Il règne [dans l'inconscient] une bien plus grande mobilité des intensités d'investissement. Par le processus du *déplacement* une représentation peut abandonner à une autre tout le quantum de son investissement... » (7). Ces deux thèses ne sont pas contradictoires : la censure ne *provoque* le déplacement que dans la mesure où elle refoule certaines représentations préconscientes, qui, attirées dans l'inconscient, se trouvent alors régies par les lois du processus primaire. La censure *utilise* le mécanisme de déplacement en privilégiant les représentations indifférentes, actuelles ou susceptibles de s'intégrer dans des contextes associatifs très éloignés du conflit défensif.

Le terme de déplacement n'implique pas chez Freud le privilège de tel ou tel type de liaison associative le long de laquelle il s'effectue : association par contiguïté ou par ressemblance. Le linguiste Roman Jakobson a pu mettre en relation les mécanismes inconscients décrits par Freud et les procédés rhétoriques de la métaphore et de la métonymie, eux-mêmes tenus par lui pour les deux pôles fondamentaux de tout langage ; c'est ainsi qu'il a rapproché le déplacement de la métonymie où c'est la liaison de contiguïté qui est en cause, tandis que ce serait le symbolisme qui correspondrait à la dimension métaphorique où règne l'association par ressemblance (8). J. Lacan, reprenant et développant ces indications, assimile le déplacement à la métonymie et la condensation à la métaphore (9) ; le désir humain est structuré fondamentalement par les lois de l'inconscient et éminemment constitué comme métonymie.

(1) Cf. Freud (S.). Briefan Joseph Breuer, 29-6-1892. G.W., XVII, 3-6 ; S.E., I, 147-8.

(2) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. – a) G.W., I, 74 ; S.E., III, 60. – b) Cf. G.W., I, 59-72 ; S.E., III, 45-58.

(3) Freud (S.), a) Ail., 429 ; Angl., 407 ; Fr., 361. – b) Cf. AU., 446 sqq. ; Angl., 423 sqq. ; Fr., 377 sqq.

(4) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. – a) G.W., XI, 381 ; S.E., XVI, 366 ; Fr., 394. – b) Cf. G.W., XI, 336 ; S.E., XVI, 324-5 ; Fr., 349-50.

(5) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) Cf. G.W., II-III, 187 ; S.E., IV, 180-1 ; Fr., 138-9. – b) G.W., II-III, 311 ; S.E., IV, 306 ; Fr., 229. – c) G.W., II-III, 314 ; S.E., IV, 308 ; Fr., 230.

(6) Freud (S.). *Über den Traum*, 1901. G.W., II-III, 667 ; S.E., V, 655 ; Fr., 76.

(7) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 285 ; S.E., XIV, 186 ; Fr., 130.

(8) Cf. par exemple : Jakobson (R.). *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie*, trad. fr., in *Essais de linguistique générale*. Éd. de Minuit, Paris, 1963, 65-6.

(9) Cf. Lacan (J.). *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, in *La psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1957, vol. III, 47-81.

Désinvestissement

= *D.* : Entziehung (ou Abziehung) der Besetzung, Unbesetztheit. – *En.* : withdrawal of cathexis. – *Es.* : retiro ou ausencia de carga psíquica. – *I.* : sottrazione di carica ou disinvestimento. – *P.* : retraimento de carga psíquica ou desinvestimento.

• ***Retrait de l'investissement précédemment attaché à une représentation, à un groupe de représentations, à un objet, à une instance, etc.***

Etat où se trouve une telle représentation du fait de ce retrait ou en l'absence de tout investissement.

■ Le retrait de l'investissement* est postulé en psychanalyse comme substrat économique de divers processus psychiques et notamment du refoulement*. Freud reconnaît d'emblée comme facteur déterminant de celui-ci le détachement du quantum d'affect d'avec la représentation. Quand il donne une description systématique du refoulement, il montre comment le refoulement « après-coup » suppose que des représentations qui, antérieurement, avaient été admises dans le système préconscient-conscient, donc investies par lui, perdent leur charge énergétique. L'énergie rendue ainsi disponible peut être utilisée dans l'investissement d'une formation défensive (Formation réactionnelle*) qui fait l'objet d'un contre-investissement* (1).

De même, dans les états narcissiques, l'investissement du moi augmente proportionnellement au désinvestissement des objets (2).

(1) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 279-80 ; S.E., XIV, 180-1 ; Fr., 118-21.

(2) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. Passim. G.W., X 138-70 ; S.E., XIV, 73-102.

Désir

= *D.* : Wunsch (parfois Begierde ou Lust). – *En.* : wish. –
Es. : deseo. – *I.* : desiderio. – *P.* : deseo.

• **Dans la conception dynamique freudienne, un des pôles du conflit défensif : le désir inconscient tend à s'accomplir en rétablissant, selon les lois du processus primaire, les signes liés aux premières expériences de satisfaction. La psychanalyse a montré, sur le modèle du rêve, comment le désir se retrouve dans les symptômes sous la forme de compromis.**

■ Il y a, dans toute conception de l'homme, des notions trop fondamentales pour pouvoir être cernées ; incontestablement c'est le cas du désir dans la doctrine freudienne. On se limitera ici à des remarques en rapport avec la terminologie.

1° Notons d'abord que le terme *désir* n'a pas la même valeur d'emploi que le terme allemand *Wunsch*, ou que le terme anglais *wish*. *Wunsch* désigne plutôt le souhait, le vœu formulé, alors que le *désir* évoque un mouvement de concupiscence ou de convoitise rendu en allemand par *Begierde* ou encore par *Lust*.

2° C'est dans la théorie du rêve que se dégage le plus clairement ce que Freud entend par *Wunsch*, permettant ainsi de différencier celui-ci d'un certain nombre de concepts voisins.

La définition la plus élaborée se réfère à l'expérience de satisfaction (voir ce terme) à la suite de laquelle « ... l'image mnésique d'une certaine perception reste associée avec la trace mnésique de l'excitation résultant du besoin. Dès que ce besoin survient à nouveau, il se

produira, grâce à la liaison qui a été établie, une motion psychique qui cherchera à réinvestir l'image mnésique de cette perception et même à évoquer cette perception, c'est-à-dire à rétablir la situation de la première satisfaction : une telle motion est ce que nous nommerons désir ; la réapparition de la perception est l' « accomplissement de désir » (1 a). Une telle définition incite à avancer les remarques suivantes :

a) Freud n'identifie pas le besoin au désir : le besoin, né d'un état de tension interne, trouve sa satisfaction (*Befriedigung*) par l'action spécifique* qui procure l'objet adéquat (nourriture par exemple) ; le désir est indissolublement lié à des « traces mnésiques » et trouve son accomplissement (*Erfüllung*) dans la reproduction hallucinatoire des perceptions devenues les signes de cette satisfaction (voir : [Identité de perception](#)). Cette différence n'est cependant pas toujours aussi nettement attestée dans la terminologie de Freud : on trouve dans certains textes le terme composé *Wunschbefriedigung*.

b) La recherche de l'objet dans le réel est tout entière orientée par cette relation à des signes. C'est l'agencement de ces signes qui constitue ce corrélatif du désir qu'est le [fantasme](#)*.

c) La conception freudienne du désir concerne par excellence le désir inconscient, lié à des signes infantiles indestructibles. Notons cependant que l'usage que fait Freud du terme de désir n'est pas toujours aussi rigoureux que celui qui ressort de la définition citée plus haut ; c'est ainsi qu'il parle de désir de dormir, de désir préconscient et même qu'il formule parfois l'aboutissement du conflit comme le compromis entre « ... deux accomplissements de désir opposés, dont chacun trouve sa source dans un système psychique différent » (1 b).



J. Lacan s'est employé à recentrer la découverte freudienne sur la notion de désir et à remettre celle-ci au premier plan de la théorie analytique. Dans cette perspective, il a été conduit à la distinguer de notions avec lesquelles elle est souvent confondue comme le besoin et la demande.

Le besoin vise un objet spécifique et s'en satisfait. La demande est formulée et s'adresse à autrui ; si elle porte encore sur un objet, celui-ci est pour elle inessentiel, la demande articulée étant en son fond demande d'amour.

Le désir naît de l'écart entre le besoin et la demande ; il est irréductible au besoin, car il n'est pas dans son principe relation à un objet réel, indépendant du sujet, mais au fantasme ; il est irréductible à la demande, en tant qu'il cherche à s'imposer sans tenir compte du langage et de l'inconscient de l'autre, et exige d'être reconnu absolument par lui (2).

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 571 ; S.E., V, 565-6 ; Fr., 463. – b) G.W., II-III, 575 ; S.E., V, 569 ; Fr., 466.

(2) Cf. Lacan (J.). *Les formations de l'inconscient*, 1957-58, in But. Psycho.

Détresse (état de –)

= D. : Hilflosigkeit. – En. : helplessness. – Es. : desamparo. – I. : l' essere senza aiuto. – P. : desamparo ou desarvoramento.

• **Terme de la langue commune qui prend dans la théorie freudienne un sens spécifique : état du nourrisson qui, dépendant entièrement d'autrui pour la satisfaction de ses besoins (soif, faim), s'avère impuissant à accomplir l'action spécifique propre à mettre fin à la tension interne.**

Pour l'adulte, l'état de détresse est le prototype de la situation traumatique génératrice d'angoisse.

■ Le mot *Hilflosigkeit*, qui constitue pour Freud une référence constante, mérite d'être dégagé et rendu en français par un terme unique. Nous proposons *état de détresse*, plutôt que *détresse* tout court, car il s'agit pour Freud d'une donnée essentiellement objective : l'impuissance du nouveau-né humain ; celui-ci est incapable d'entreprendre une action coordonnée et efficace (*voir : [Action spécifique](#)*) ; c'est là ce que Freud a désigné du terme de motorische *Hilflosigkeit* (1 a). Du point de vue économique, une telle situation aboutit à l'accroissement de la tension du besoin que l'appareil psychique est encore impuissant à maîtriser : c'est là la *psychische Hilflosigkeit*.

L'idée d'un état de détresse initial est au principe de plusieurs ordres de considérations.

1° Sur le plan génétique (2), c'est à partir d'elle que peuvent se comprendre la valeur *princeps* de l'*[expérience](#)*

de satisfaction*, sa reproduction hallucinatoire et la différenciation entre processus primaire et secondaire*.

2° L'état de détresse, corrélatif de la totale dépendance du petit humain à l'égard de sa mère, implique l'*omnipotence* de celle-ci. Il influence ainsi de façon décisive la structuration du psychisme, voué à se constituer entièrement dans la relation avec autrui.

3° Dans le cadre d'une théorie de l'angoisse, l'état de détresse devient le prototype de la situation traumatique. C'est ainsi que dans Inhibition, symptôme et angoisse (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), Freud reconnaît aux « dangers internes » un caractère commun : perte ou séparation qui entraîne une augmentation progressive de la tension, au point qu'à la limite le sujet se voit incapable de maîtriser les excitations et débordé par elles : ce qui définit l'état générateur du sentiment de détresse.

4° Notons enfin que Freud rattache explicitement l'état de détresse à la *prématuration* de l'être humain : son « ... existence intra-utérine semble relativement raccourcie en comparaison de celle de la plupart des animaux ; il est moins achevé que ceux-ci lorsqu'il est jeté dans le monde. De ce fait, l'influence du monde extérieur est renforcée, la différenciation précoce du moi d'avec le ça est nécessaire, l'importance des dangers du monde extérieur est majorée et l'objet, seul capable de protéger contre ces dangers et de remplacer la vie intra-utérine, voit sa valeur énormément accrue. Ce facteur biologique établit donc les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui n'abandonnera plus jamais l'homme » (1 b).

(1) Cf. Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. – a) G.W., XIV, 200 ; S.E., XX, 167 ; Fr., 97. – b) G.W., XIV, 186-7 ; S.E., XX, 155 ; Fr., 83.

(2) Cf. particulièrement. Freud (S.). *Entwurf einer Psychologie*, 1895, Ire partie.

Développement d'angoisse

= *D.* : Angstentwicklung. – *En.* : geuerating (ou génération of) anxiety. – *Es.* : desarrollo de angustia. – *I.* : sviluppo d'angoscia. – *P.* : desenvolvimento de angústia.

• ***Terme forgé par Freud : l'angoisse en tant qu'elle est considérée dans son déroulement temporel, sa montée chez l'individu.***

■ Nous faisons figurer ici ce terme qu'on retrouve à plusieurs reprises dans les écrits de Freud, notamment dans les [Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17) et dans [Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), parce qu'il mérite d'être traduit par un équivalent unique – ce qui n'est pas le cas dans les traductions françaises.

Ce terme descriptif prend surtout son sens dans le cadre d'une théorie de l'angoisse qui distingue une situation traumatique où l'angoisse ne peut être maîtrisée (angoisse automatique) et un signal d'angoisse destiné à éviter le surgissement de celle-ci. Le « développement d'angoisse » [14](#) connote le processus qui fait passer de l'un à l'autre, si le signal d'angoisse n'a pas été efficace.

Dynamique (adj.)

= D. : dynamisch. – En. : dynamic. – Es. : dinámico, –
I. : dinamico. – P. : dinámico.

• **Qualifie un point de vue qui envisage les phénomènes psychiques comme résultant du conflit et de la composition de forces exerçant une certaine poussée, celles-ci étant en dernier ressort d'origine pulsionnelle.**

■ On a souvent souligné que la psychanalyse substituait à une conception dite statique de l'inconscient une conception dynamique. Freud lui-même a noté qu'on pouvait ainsi exprimer ce qui différençait sa conception de celle de Janet : « Nous ne déduisons pas le clivage du psychisme d'une incapacité innée de l'appareil psychique à la synthèse, mais nous l'expliquons dynamiquement par le conflit de forces psychiques qui s'opposent et nous y reconnaissons le résultat d'une lutte active des deux groupements psychiques l'un contre l'autre » (1). Le « clivage » en question est celui du conscient-préconscient et de l'inconscient, mais on voit que cette distinction « topique », loin de fournir l'explication du trouble, présuppose un conflit psychique. L'originalité de la position freudienne s'illustre par exemple dans la conception de la névrose obsessionnelle : des symptômes du type de l'inhibition, du doute, de l'aboulie sont mis directement en rapport par Janet avec une insuffisance de la synthèse mentale, avec une asthénie psychique ou « psychasthénie », alors que pour Freud ils ne sont que la résultante d'un jeu de forces opposées. Le point de vue dynamique n'implique pas seulement la prise en considération de la notion de force (comme c'est déjà le

cas chez Janet), mais l'idée qu'au sein du psychisme des forces entrent nécessairement en conflit les unes avec les autres, le conflit psychique* (voir ce terme) trouvant en dernière analyse son ressort dans un dualisme pulsionnel.



Dans les écrits de Freud, « dynamique » qualifie notamment l'inconscient en tant qu'il exerce une action permanente, exigeant une force contraire, qui s'exerce également de façon permanente, pour lui interdire l'accès à la conscience. Cliniquement, ce caractère dynamique se vérifie à la fois par le fait qu'on rencontre une résistance* pour accéder à l'inconscient et par la production renouvelée de rejetons* du refoulé.

Le caractère dynamique s'illustre encore par la notion de formations de compromis* dont l'analyse montre qu'elles doivent leur consistance au fait qu'elles sont « maintenues des deux côtés à la fois ».

C'est pourquoi Freud distingue deux acceptations du concept d' : au sens « descriptif », inconscient connote ce qui est hors du champ de la conscience et dans cette mesure englobe ce qu'il nomme préconscient* ; au sens « dynamique » « ... il ne désigne pas des idées latentes en général, mais spécialement des idées qui ont un certain caractère dynamique, des idées qui restent séparées de la conscience en dépit de leur intensité et de leur activité » (2).

(1) Freud (S.). *Über Psychoanalyse*, 1909. G.W., VIII, 25 ; S.E., XI, 25-6 ; Fr., 138.

(2) Freud (S.). *A Note on the Unconscious in Psycho-Analysis*, 1912. S.E., XII, 262 ; G.W., VIII, 434 ; Fr., 15-16.

E

Économique (adj.)

= D. : Ökonomisch. – En. : economic. – Es. : econômico. –
I. : economico. – P. : econômico.

• **Qualifie tout ce qui se rapporte à l'hypothèse selon laquelle les processus psychiques consistent en la circulation et la répartition d'une énergie quantifiable (énergie pulsionnelle), c'est-à-dire susceptible d'augmentation, de diminution, d'équivalences.**

■ 1) On parle généralement en psychanalyse de « point de vue économique ». C'est ainsi que Freud définit la métapsychologie* par la synthèse de trois points de vue : dynamique, topique et économique ; il entend par ce dernier « ... la tentative de suivre le destin des quantités d'excitation et de parvenir au moins à quelque estimation relative de leur grandeur » (1). Le point de vue économique consiste à prendre en considération les investissements* dans leur mobilité, les variations de leur intensité, les oppositions qui s'établissent entre eux (notion de contre-investissement), etc. Tout au long de l'œuvre de Freud, des considérations économiques sont présentes ; il ne saurait y avoir pour lui de description complète d'un processus

psychique tant que l'économie des investissements ne peut être appréciée.

Cette exigence de la pensée freudienne trouve son motif d'une part dans un esprit scientifique et un outillage conceptuel tout imprégnés de notions énergétiques, d'autre part dans l'expérience clinique qui impose d'emblée à Freud un certain nombre de données dont seul un langage économique lui paraît pouvoir rendre compte. Par exemple : caractère irrépressible du symptôme névrotique (souvent traduit dans le langage du malade par une expression comme : « c'est plus fort que moi »), déclenchement de troubles d'allure névrotique consécutifs à des perturbations de la décharge sexuelle ([névroses actuelles](#)*) ; inversement, soulagement et liquidation des troubles lorsque le sujet peut, lors de la cure, se libérer ([catharsis](#)*) des affects « coincés » en lui ([abréaction](#)*) ; séparation, effectivement constatée dans le symptôme et au cours du traitement, de la représentation et de l'affect qui était originellement lié à celle-ci ([conversion](#)*, [refoulement](#)*, etc.) ; découverte de chaînes d'associations entre telle représentation qui ne provoque que peu ou pas de réaction affective et telle autre apparemment anodine mais qui, elle, en provoque : ce dernier fait suggère l'hypothèse d'une véritable charge affective qui se déplace d'un élément à un autre le long d'une voie conductrice.

De telles données sont au point de départ des premiers modèles élaborés par Breuer dans ses *Considérations théoriques* ([Études sur l'hystérie](#) [*Studien über Hysterie*], 1895) et par Freud ([Projet de psychologie scientifique](#) [*Entwurf einer Psychologie*], 1895, tout entier construit sur la notion d'une quantité d'excitation se déplaçant le long de chaînes neuroniques ; chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#) [*Die Traumdeutung*], 1900).

Ultérieurement, toute une série d'autres constatations cliniques et thérapeutiques ne feront que renforcer l'hypothèse économique, soit par exemple :

a) Étude d'états comme le deuil ou les névroses narcissiques* imposant l'idée d'une véritable *balance énergétique* entre les différents investissements du sujet, le détachement à l'égard du monde extérieur étant corrélatif d'un accroissement de l'investissement attaché aux formations intra-psychiques (*voir* : Narcissisme, Libido du moi – libido d'objet, Travail du deuil) ;

b) Intérêt porté aux névroses de guerre et généralement aux névroses traumatiques* où les troubles paraissent provoqués par un choc *trop intense*, un afflux d'excitation excessif eu égard à la tolérance du sujet ;

c) Limites de l'efficacité de l'interprétation et plus généralement de l'action thérapeutique dans certains cas rebelles, qui font invoquer la *force* respective des instances* en présence, notamment la force, constitutionnelle ou actuelle, des pulsions.

2) L'hypothèse économique est constamment présente dans la théorie freudienne où elle se traduit par tout un outillage conceptuel : l'idée princeps paraît être celle d'un *appareil* (d'abord qualifié de neuronique puis ultérieurement et définitivement de psychique) dont la fonction est de maintenir au niveau le plus bas possible l'énergie qui y circule (*voir* : Principe de constance, Principe de plaisir). Cet appareil accomplit un certain *travail* décrit par Freud de différentes façons : transformation de l'énergie libre en énergie liée*, ajournement de la décharge, *élaboration* psychique des excitations, etc. Cette élaboration suppose la distinction entre représentation et *quantum d'affect** ou *somme d'excitation*, celle-ci étant susceptible de circuler le

long de chaînes associatives, d'*investir* telle représentation ou tel complexe représentatif, etc. D'où l'aspect d'emblée économique que revêtent les notions de déplacement* et de condensation*.

L'appareil psychique reçoit des excitations d'origine externe ou interne, ces dernières ou pulsions* exerçant une poussée constante qui constitue une « exigence de travail ». D'une façon générale tout le fonctionnement de l'appareil peut être décrit en termes économiques comme jeu d'investissements, désinvestissements, contre-investissements, surinvestissements.

L'hypothèse économique est dans un étroit rapport avec les deux autres points de vue de la métapsychologie : topique* et dynamique*. Freud définit en effet chacune des instances de l'appareil par une modalité spécifique de circulation de l'énergie : ainsi, dans le cadre de la première théorie de l'appareil psychique, énergie libre du système Ics, énergie liée du système Pcs, énergie mobile de surinvestissement* pour la conscience.

De même la notion dynamique de conflit psychique implique, selon Freud, que soient pris en considération les rapports des forces en présence (force des pulsions, du moi, du surmoi). L'importance du « facteur quantitatif » dans l'étiologie de la maladie comme dans l'issue thérapeutique est soulignée avec une netteté particulière dans Analyse finie et infinie (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937).



Le point de vue économique est souvent considéré comme l'aspect le plus hypothétique de la métapsychologie freudienne : qu'est-ce donc que cette énergie sans cesse

invoquée par les psychanalystes ? On fera à ce sujet quelques remarques :

1) Les sciences physiques elles-mêmes ne se prononcent pas sur la nature dernière des grandeurs dont elles étudient les variations, les transformations, les équivalences. Elles se contentent de les définir par leurs effets (par exemple, la force est ce qui produit un certain travail), et de les comparer entre elles (une force est mesurée par une autre ou plutôt leurs effets sont comparés entre eux). A cet égard, la position de Freud ne fait pas exception : il définit la poussée de la pulsion comme « ... la quantité d'exigence de travail imposée au psychisme » (2), et reconnaît volontiers « ... que nous ne savons rien sur la nature du processus d'excitation dans les éléments des systèmes psychiques et que nous ne nous sentons pas autorisés à faire à ce sujet une hypothèse quelconque. Nous opérons donc toujours avec un grand X que nous reportons dans chaque nouvelle formule » (3).

2) Aussi bien Freud n'invoque-t-il une énergie que comme un substrat des transformations que de nombreux faits d'expérience lui semblent attester. La libido, ou énergie des pulsions sexuelles, l'intéresse en tant qu'elle peut rendre compte des changements du désir sexuel quant à l'objet, quant au but, quant à la source de l'excitation. Ainsi un symptôme mobilise une certaine quantité d'énergie, ce qui a pour contrepartie un appauvrissement au niveau d'autres activités, le narcissisme ou investissement libidinal du moi se renforce aux dépens de l'investissement des objets, etc.

Freud allait jusqu'à penser que cette grandeur quantitative pouvait être, en droit, l'objet de mesures et le serait peut-être, en fait, dans l'avenir.

3) Si l'on cherche à préciser l'ordre des faits que le point de vue économique entend expliquer, on peut penser que ce que Freud interprète en un langage physicaliste, c'est ce que, dans une perspective moins distante de l'expérience, on peut décrire comme le monde des « valeurs ». D. Lagache insiste sur l'idée, inspirée notamment de la phénoménologie, selon laquelle l'organisme structure son entourage, et sa perception même des objets, en fonction de ses intérêts vitaux, valorisant dans son milieu tel objet, tel champ, telle différence perceptive (notion d'*Umwelt*) ; pour tout organisme la dimension axiologique est présente, à condition de ne pas limiter la notion de valeur aux domaines moral, esthétique, logique où les valeurs se définissent par leur irréductibilité à l'ordre du fait, leur universalité de droit, leur exigence catégorique d'accomplissement, etc. C'est ainsi que l'objet investi par la pulsion orale est visé comme devant-être-absorbé, comme valeur-nourriture. L'objet phobique n'est pas simplement fui, il est un « devant-être-évité » autour duquel s'organise une certaine structure spatio-temporelle.

Il convient cependant de noter qu'une telle perspective ne saurait reprendre à son compte tout le contenu de l'hypothèse économique, qu'à la condition de concevoir les « valeurs » en cause comme susceptibles de s'échanger les unes contre les autres, de se déplacer, de s'équivaloir à l'intérieur d'un système où la « quantité de valeur » à la disposition du sujet est limitée. On sera sensible au fait que Freud envisage moins l'économie dans le domaine des pulsions d'auto-conservation – où les intérêts, les appétits, les objets-valeurs sont pourtant manifestes – que dans celui des pulsions sexuelles susceptibles de trouver leur satisfaction dans des objets fort distants de l'objet naturel. Ce que Freud entend par économie libidinale, c'est

précisément la *circulation* de valeur qui s'opère à l'intérieur de l'appareil psychique, le plus souvent dans une méconnaissance qui interdit au sujet de percevoir la satisfaction sexuelle dans la souffrance du symptôme.

(1) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 280 ; S.E., XIV, 181 ; Fr., 121.

(2) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 33.

(3) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 30-1 ; S.E., XVIII, 30-1 ; Fr., 34.

Écran du rêve

= D. : Traumhintergrund. – En. : dream screen. – Es. : pantalla del sueño. – I. : schermo del sogno. – P. : tela do sonho.

• **Concept introduit par B. D. Lewin (1) : tout rêve se projetterait sur un écran blanc, généralement inaperçu du rêveur, qui symboliserait le sein maternel tel que l'enfant l'allucine dans le sommeil qui suit son nourrissage ; l'écran satisferait le désir de dormir. Dans certains rêves (rêve blanc), il apparaîtrait seul, réalisant une régression au narcissisme primaire.**

(1) Lewin (B. D.). *Sleep, the mouth and the dream screen, The Psycho-Analytic Quarterly*, 1946, XV. *Inferences from the dream screen, I.J.P.*, XXIX, 4, 1948. *Sleep, narcissistic neurosis and the analytic situation, The Psycho-Analytic Quarterly*, 1954, IV.

Effroi

= D. : Schreck. – En. : fright. – Es. : susto. – I. : spavento. – P. : susto ou pavor.

• **Réaction à une situation de danger ou à des stimulations externes très intenses qui surprennent le sujet dans un état de non-préparation, tel qu'il n'est pas à même de s'en protéger ou de les maîtriser.**

■ Dans [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), Freud propose la distinction suivante : « Effroi (*Schreck*), peur (*Furcht*), angoisse (*Angst*) sont des termes qu'on a tort d'utiliser comme synonymes ; leur rapport au danger permet de bien les différencier. Le terme d'angoisse désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci, même s'il est inconnu. Le terme de peur suppose un objet défini dont on a peur. Quant au terme d'effroi, il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé ; il met l'accent sur le facteur surprise » (1 a).

Entre effroi et angoisse la différence réside dans le fait que le premier est caractérisé par la non-préparation au danger, tandis qu' « ... il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège contre l'effroi » (1 b). C'est en ce sens que Freud voit dans l'effroi une condition déterminante de la névrose traumatique qui est même parfois désignée comme névrose d'effroi : *Schreckneurose* (voir : [Traumatisme ; Névrose traumatique](#)).

On ne s'étonnera donc pas de voir jouer un rôle important à la notion d'effroi dès la période où s'est constituée la conception traumatique de la névrose. Dans les premières élaborations théoriques de Breuer et Freud,

L'affect d'effroi est désigné comme une condition qui paralyse la vie psychique, empêche l'abréaction et favorise la formation d'un « groupe psychique séparé » (2 a, 2 b). Lorsque Freud, dans les années 95-97, tente de formuler une première théorie du traumatisme et du refoulement sexuel, la notion d'une non-préparation du sujet est essentielle aussi bien lors de la « scène de séduction » qui survient avant la puberté que lors de l'évocation de cette scène en un second temps (voir : « après-coup, « séduction »). L'« effroi sexuel » (*Sexualschreck*) connote l'irruption de la sexualité dans la vie du sujet.

On peut dire que dans l'ensemble la signification du terme d'effroi n'a pas varié chez Freud. On notera seulement qu'après *Au-delà du principe de plaisir*, le terme tend à être moins employé. L'opposition que Freud avait tenté d'établir entre les deux termes d'angoisse et d'effroi va se retrouver, mais sous la forme de différenciations à l'intérieur de la notion d'angoisse, notamment dans l'opposition entre une angoisse qui survient « automatiquement » dans une situation traumatique, et le Signal d'angoisse* qui implique une attitude d'attente active (*Erwartung*) et protège contre le développement de l'angoisse : « L'angoisse, réaction originaire à la détresse dans le traumatisme, est reproduite ensuite dans la situation de danger comme signal d'alarme » (3).

(1) Freud (S.), a) G.W., XIII, 10 ; S.E., XVIII, 12-3 ; Fr., 12. – b) G.W., XIII, 10 ; S.E., XVIII, 12-3 ; Fr., 12.

(2) Cf. Breuer (J.) et Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) G.W., I, 89-90 ; S.E., II, 11 ; Fr., 7. – b) Ail., 192 ; S.E., 11, 219-20 ; Fr., 176.

(3) Freud (S.). *Hemmung Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 199-200 ; S.E., XX, 166-7 ; Fr., 96.

Égoïsme

= *D.* : Egoismus. – *En.* : egoism. – *Es.* : egoismo. – *I.* : egoismo. – *P.* : egoismo.

- **Intérêt que le moi porte à lui-même.**

■ Le terme d'égoïsme avait d'abord servi à Freud pour caractériser les rêves ; ceux-ci sont qualifiés d'« égoïstes » au sens où « ... le moi bien-aimé apparaît en chacun d'eux » (1 a). Ceci ne signifie pas que les sentiments les plus « désintéressés » ne puissent apparaître dans un rêve, mais que le moi du rêveur y est toujours présent en personne ou par identification (1 b).

L'introduction du narcissisme* conduit Freud à différencier conceptuellement celui-ci de l'égoïsme : le narcissisme est « ... le complément libidinal de l'égoïsme » (2). Ils sont souvent, mais non nécessairement, confondus. Cette distinction se fonde sur celle des pulsions sexuelles et des pulsions du moi* : l'égoïsme ou « intérêt du moi » (*Ichinteresse*) (voir : Intérêt) se définit comme investissement par les pulsions du moi, le narcissisme comme investissement du moi par les pulsions sexuelles.

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 274 ; S.E., IV, 267 ; Fr., 202. – b) Cf. G.W., II-III, 328 ; S.E., IV, 323 ; Fr., 240.

(2) Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1917. G.W., X, 413 ; S.E., XIV, 223 Fr., 164.

Élaboration psychique

= *D.* : psychische Verarbeitung (ou Bearbeitung, ou Ausarbeitung, ou Aufarbeitung). – *En.* : psychological working over, ou out. – *Es.* : elaboración psíquica. – *I.* : elaborazione psichica. – *P.* : elaboração psíquica.

• **A) Terme utilisé par Freud pour désigner, dans différents contextes, le travail accompli par l'appareil psychique en vue de maîtriser les excitations qui lui parviennent et dont l'accumulation risque d'être pathogène. Ce travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre elles des connexions associatives.**

B) Le terme français d'élaboration est souvent utilisé par les traducteurs comme équivalents de l'allemand *Durcharbeiten* ou de l'anglais *working through*. En ce sens nous lui préférons perlaboration*.

■ On retrouve le même terme *Arbeit* (travail) dans plusieurs expressions de Freud comme *Traumarbeit* (travail du rêve), *Trauerarbeit* (travail du deuil), *Durcharbeiten* (perlaboration), et dans différents termes *Verarbeitung*, *Bearbeitung*, *Ausarbeitung*, *Aufarbeitung*, traduits en français par élaboration. Il y a là un emploi original du concept de travail, appliqué à des opérations intrapsychiques. Il se comprend par référence à la conception freudienne d'un appareil psychique* qui transforme et transmet l'énergie qu'il reçoit, la pulsion étant, dans cette perspective, définie comme « quantité de travail exigée du psychisme » (1).

Dans un sens très large, élaboration psychique pourrait désigner l'ensemble des opérations de cet appareil ; mais

l'usage qu'en fait Freud semble plus spécifique : l'élaboration psychique est la transformation de la quantité d'énergie permettant de maîtriser celle-ci en la dérivant ou en la liant.

Freud et Breuer ont rencontré le terme chez Charcot, qui parlait, à propos de l'hystérique, d'un temps d'élaboration psychique entre le traumatisme et l'apparition des symptômes (2). C'est dans une perspective différente qu'ils reprennent le terme dans leur théorie de l'hystérie, du point de vue de l'étiologie et de la cure. Normalement l'effet traumatisant d'un événement est liquidé soit par abréaction*, soit par intégration « dans le grand complexe des associations » (3) qui exerce ainsi une action correctrice. Chez l'hystérique, diverses conditions (voir : Hystérie hypnoïde, Hystérie de défense), empêchent une telle liquidation ; il n'y a pas d'élaboration associative (*Verarbeitung*) : le souvenir du traumatisme reste à l'état de « groupe psychique séparé ». La cure trouve son efficacité dans l'établissement des liens associatifs qui permettent la liquidation progressive du trauma (voir : Catharsis).

Dans la théorie des névroses actuelles, le terme d'élaboration est également utilisé : c'est une absence d'élaboration psychique de la tension sexuelle somatique qui aboutit à la dérivation directe de celle-ci en symptômes. Le mécanisme ressemble à celui de l'hystérie (4), mais le défaut d'élaboration est plus radical : « ... la tension sexuelle se transforme en angoisse dans tous les cas où, tout en se produisant avec force, elle ne subit pas l'élaboration psychique qui la transformerait en affect » (5).

Dans Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), Freud reprend et développe l'idée que

c'est l'absence ou les insuffisances de l'élaboration psychique qui, en provoquant une stase libidinale*, sont, selon des modalités diverses, au principe de la névrose et de la psychose.



Si l'on rapprochait les usages que fait Freud de la notion d'élaboration psychique dans la théorie de l'hystérie et dans celle des névroses actuelles, on pourrait être conduit à distinguer deux aspects : 1° La transformation de la quantité physique en qualité psychique ; 2° L'établissement de voies associatives qui suppose comme condition préalable cette transformation.

Une telle distinction est aussi suggérée dans Pour introduire le narcissisme, où Freud met à la racine de toute psychonévrose une névrose actuelle, supposant donc deux temps successifs de la stase libidinale et de l'élaboration psychique.

La notion d'élaboration fournirait ainsi une charnière entre le registre économique et le registre symbolique du freudisme. Pour la discussion de ce problème, nous renvoyons le lecteur à notre commentaire de l'article : Liaison (*Bindung*).

Notons enfin qu'entre élaboration et perlaboration, le rapprochement s'impose : il y a une analogie entre le travail de la cure et le mode de fonctionnement spontané de l'appareil psychique.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 67 ; S.E., VII, 168 ; Fr., 56.

(2) Cf. Charcot (J.-M.). *Leçons du mardi à la Salpêtrière*, 1888, Paris, I, 99.

(3) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 87 ; S.E., II, 9 ; Fr., 6.

(4) Cf. Freud (S.). Über die Berechtigung, von der Neurose einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen, 1894. G.W., I, 336, 342 ; S.E., III, 109, 115.

(5) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. Ail., 103 ; Angl., 93 ; Fr., 84.

Élaboration secondaire

= *D.* : sekundäre Bearbeitung. – *En.* : secondary révision (ou élaboration). – *Es.* : elaboración secundaria. – *I.* : elaborazione secundaria. – *P.* : elaboração secundaria.

• ***Remaniement du rêve destiné à le présenter sous la forme d'un scénario relativement cohérent et compréhensible.***

■ Enlever au rêve son apparence d'absurdité et d'incohérence, en boucher les trous, effectuer un remaniement partiel ou total de ses éléments en y opérant un tri et des adjonctions, chercher à créer quelque chose comme une rêverie diurne (*Tagtraum*), voilà en quoi consiste l'essentiel de ce que Freud a nommé élaboration secondaire ou encore « prise en considération de l'intelligibilité » (*Rücksicht auf Verständlichkeit*).

Elle constitue, comme son nom (*Bearbeitung*) l'indique, un deuxième temps du travail (*Arbeit*) du rêve ; elle porte donc sur des produits déjà élaborés par les autres mécanismes (condensation, déplacement, figuration).

Toutefois Freud estime que cette élaboration secondaire ne s'exerce pas sur des formations qu'elle remanierait après-coup ; au contraire, « ... elle exerce d'emblée [...] une influence inductrice et sélective sur le fonds des pensées du rêve » (1). C'est ainsi que le travail du rêve utilisera volontiers des rêveries déjà montées (*voir* : [Fantasme](#)).

L'élaboration secondaire étant un effet de la censure – dont Freud souligne à ce propos qu'elle n'a pas qu'un rôle négatif mais peut produire des adjonctions – on la verra surtout à l'œuvre quand le sujet se rapproche de l'état de veille et *a fortiori* quand il fait le récit de son rêve. Mais elle est en fait contemporaine de chaque moment du rêve.

Dans [Totem et tabou](#) (*Totem und Tabu*, 1912), Freud a rapproché l'élaboration secondaire de la formation de certains systèmes de pensée. « Une fonction intellectuelle nous est inhérente, qui exige, de tous les matériaux qui se présentent à notre perception ou à notre pensée, unification, cohérence et intelligibilité ; et elle ne craint pas d'établir des rapports inexacts lorsque, par suite de certaines circonstances, elle est incapable de saisir les rapports corrects. Nous connaissons certains systèmes qui caractérisent non seulement le rêve mais aussi les phobies, la pensée obsessionnelle et les différentes formes du délire. Dans les affections délirantes (la paranoïa), le système est ce qu'il y a de plus manifeste, il domine le tableau morbide, mais il ne doit pas être négligé non plus dans les autres formes de psychonévroses. Dans tous ces cas, on peut montrer que s'est effectué un remaniement du matériel psychique en fonction d'un nouveau but, remaniement qui est souvent fondamentalement forcé, bien que compréhensible si l'on se place au point de vue du

système » (2). En ce sens l'élaboration secondaire peut être rapprochée de la [rationalisation](#)*.

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 503 ; S.E., V, 499 ; Fr., 371.

(2) Freud (S.). G.W., IX, 117 ; S.E., XIII, 95 ; Fr., 133.

Énergie d'investissement

= *D.* : Besetzungsenergie. – *En.* : cathectic energy. – *Es.* : energia de carga. – *I.* : energia di carica ou d'investimento. – *P.* : energia de carga ou de investimento.

● ***Substrat énergétique postulé comme facteur quantitatif des opérations de l'appareil psychique.***

■ Pour la discussion de cette notion, voir : [Économique](#), [Investissement](#), [Énergie libre – énergie liée](#), [Libido](#).

Énergie libre – énergie liée

= *D.* : freie Energie – gebundene Energie. – *En.* : free energy – bound energy. – *Es.* : energia libre – energia ligada. – *I.* : energia libéra – energia legata. – *P.* : energia livre – energia ligada.

• ***Termes qui connotent, du point de vue économique, la distinction freudienne du processus primaire et du processus secondaire. Dans le processus primaire, l'énergie est dite libre ou mobile dans la mesure où elle s'écoule vers la décharge de la façon la plus rapide et la plus directe possible ; dans le processus secondaire, elle est liée, dans la mesure où son mouvement vers la décharge est retardé et contrôlé. Du point de vue génétique, l'état libre de l'énergie précède pour Freud son état lié, celui-ci caractérisant un degré plus élevé de structuration de l'appareil psychique.***

■ Freud rend explicitement hommage à Breuer de la distinction entre énergie libre et énergie liée (1, 2). En fait, on notera que les termes utilisés ne sont pas ceux de Breuer et, d'autre part, que la distinction introduite par Breuer ne prend pas la même signification que celle de Freud.

La distinction de Breuer trouve son fondement dans la différence établie par les physiciens entre deux sortes d'énergies mécaniques dont la somme reste constante dans un système isolé. Helmholtz, dont on sait l'influence sur la pensée de Breuer et de Freud, oppose ainsi aux *forces vives* (*lebendige Kräfte*, terme repris de Leibniz) les *forces de tension* (*Spannkräfte*) ou « forces qui tendent à mettre en mouvement un point M aussi longtemps qu'elles

n'ont pas encore produit de mouvement » (3). Cette opposition recouvre celle introduite par d'autres auteurs, au cours du xix^e siècle, entre énergie actuelle et énergie potentielle (*Rankine*) ou encore entre énergie cinétique et énergie statique (Thomson) : Breuer se réfère explicitement à cette distinction et aux termes de ces physiciens.

Breuer s'attache surtout à définir une forme d'énergie potentielle, présente dans le système nerveux, qu'il nomme « excitation tonique intra-cérébrale » ou « tension nerveuse » ou encore énergie « quiescente ». De même qu'un réservoir contient une certaine quantité d'énergie potentielle dans la mesure où il retient l'eau, de même « ... l'ensemble de l'immense réseau [des fibres nerveuses] forme un seul réservoir de tension nerveuse » (4 a).

Cette excitation tonique provient de diverses sources : cellules nerveuses elles-mêmes, excitations externes, excitations provenant de l'intérieur du corps (besoins physiologiques) et « affects psychiques ». Elle est utilisée ou déchargée dans les diverses sortes d'activités, motrices, intellectuelles, etc.

Selon Breuer, il existe un niveau optimum de cette énergie quiescente qui permet une bonne réception des excitations externes, l'association entre les idées et une libre circulation de l'énergie dans l'ensemble des voies du système nerveux. C'est un tel niveau que l'organisme cherche à maintenir constant ou à rétablir (voir : [Principe de constance](#)). En effet, l'organisme s'éloigne de cet optimum soit que l'énergie nerveuse soit épuisée (ce qui entraîne l'état de sommeil, qui permettra une recharge en énergie), soit que le niveau soit trop élevé ; cette élévation elle-même peut être ou bien généralisée et uniforme (état d'attente intense), ou bien inégalement répartie (c'est le cas lorsque surviennent les affects et

que leur énergie ne peut être ni déchargée ni répartie dans l'ensemble du système par élaboration* associative ; c'est alors que Breuer parle d'« affects coincés »).

On voit :

1) Que les deux formes d'énergie distinguées par Breuer – « quiescente » et « cinétique » – sont transformables l'une dans l'autre ;

2) Qu'aucune priorité n'est donnée à l'énergie cinétique, ni d'un point de vue génétique, ni d'un point de vue logique ; la distinction freudienne entre processus primaire et processus secondaire semble étrangère à la pensée de Breuer ;

3) Que pour Breuer c'est l'état quiescent de l'énergie nerveuse qui est fondamental puisque c'est seulement une fois établi un certain niveau que l'énergie peut circuler librement. Ici la différence avec Freud apparaît nettement : Breuer pense par exemple que dans l'état de sommeil, où l'énergie quiescente est à un niveau très bas, la libre circulation des excitations est *entravée* (4 b) ;

4) Que le principe de constance prend chez Breuer une autre signification que chez Freud (*voir* : [Principe de constance](#) ; [Principe d'inertie neuronique](#)).



En fait, il semble bien que ce soit Freud qui ait introduit, en ce qui concerne l'énergie psychique, les deux termes opposés d'énergie libre et d'énergie liée. On notera qu'en physique ces deux termes avaient également été introduits par Helmholtz, mais cette fois dans le cadre du *deuxième* principe de la thermodynamique (dégradation de l'énergie) ; Helmholtz désignait par *énergie libre* l'énergie qui « ... est capable de se transformer librement en d'autres sortes de travail » et par *énergie liée* « ...

celle qui ne peut se manifester que sous forme de chaleur » (5).

Cette opposition ne se situe pas exactement au même niveau que celle entre énergie statique (ou tonique) et énergie cinétique ; en effet, cette dernière opposition ne considère que l'énergie mécanique alors que l'opposition énergie libre – énergie liée suppose la prise en considération de différentes sortes d'énergie (calorique, chimique, etc.), et des conditions qui rendent ou non possible le passage de l'une à l'autre. Cependant, on peut dire que l'énergie statique est, au sens de Helmholtz, une énergie libre puisqu'elle est transformable en d'autres formes d'énergie, tandis que l'énergie cinétique, tout au moins celle des mouvements moléculaires désordonnés, est une énergie liée : on voit que Freud, en nommant énergie liée l'énergie quiescente ou tonique de Breuer, et énergie libre son énergie cinétique, a pratiquement inversé le sens que ces termes ont en physique : libre étant à entendre chez Freud comme librement mobile (*frei beweglich*) et non pas librement transformable.

En résumé, on constate :

1) Que le couple d'opposés utilisé par Breuer (énergie tonique, énergie cinétique) est repris d'une théorie qui ne tient pas compte du second principe de la thermodynamique. Freud, en revanche, utilise des termes (énergie libre, énergie liée) qui se situent dans le cadre de ce second principe ;

2) Que Freud, qui a pourtant connu de près les conceptions de l'École physicaliste (Helmholtz, Brücke), inverse le sens des termes qu'il reprend à la physique, pour les faire recouvrir approximativement l'opposition de Breuer ;

3) Que, malgré cette apparente coïncidence, la conception de Freud est tout à fait différente de celle de Breuer : l'énergie libre, celle qui caractérise les processus inconscients, est *première* par rapport à l'énergie liée. Cette différence fondamentale de points de vue trouve son expression notamment dans les ambiguïtés de formulation du principe de constance.

L'opposition entre deux sortes d'écoulement de l'énergie est présente dans le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) : dans le fonctionnement primaire de l'appareil neuronique, l'énergie tend à une décharge immédiate et complète (principe d'inertie neuronique) ; dans le processus secondaire, l'énergie est liée, c'est-à-dire endiguée en certains neurones ou systèmes neuroniques où elle s'accumule. Cette liaison trouve ses conditions d'une part dans l'existence de « barrières de contact » entre les neurones qui empêchent ou limitent le passage de l'énergie de l'un à l'autre, et d'autre part dans l'action qu'exerce un groupe de neurones investis à un niveau constant (le moi) sur les autres processus qui se déroulent dans l'appareil : c'est là ce que Freud nomme l'effet d'investissement latéral (*Nebenbesetzung*) qui est le fondement de l'action inhibitrice du moi (6 a).

Le cas privilégié d'un fonctionnement « lié » de l'énergie est fourni, selon Freud, par le processus de pensée qui combine l'investissement élevé que supposent l'attention et le déplacement de faibles quantités d'énergie sans lesquels l'exercice même de la pensée serait impossible (6 b). Ce courant, pour faible qu'il soit du point de vue quantitatif, n'en circule que plus facilement : « De petites quantités peuvent être déplacées plus

facilement lorsque le niveau est élevé que lorsqu'il est bas » (6 c).

L'opposition entre énergie libre et énergie liée est reprise dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), hors de toute référence à des états, supposés distincts, des neurones, et sera toujours maintenue par Freud comme l'expression économique de la distinction fondamentale entre [processus primaire](#)* et [processus secondaire](#)* (voir : [Liaison](#)).

(1) Cf. par exemple : Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. Fin du chapitre IV. G.W., X ; S.E., XIV.

(2) Cf. par exemple : Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 26 ; S.E., XVII, 26-7 ; Fr., 29.

(3) Helmholtz (H.). *Über die Erhaltung der Kraft*, Engelmann, Leipzig, 1847, 12.

(4) Breuer (J.) et Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) Ail., 169, n. ; S.E., II, 194, n. ; Fr., 154 n. – b) Cf. AU., 168 ; S.E., II, 192-3 ; Fr., 153.

(5) Helmholtz (H.). *Über die Thermodynamik chemischer Vorgänge*, 1882. In : *Abhandlungen zur Thermodynamik chemischer Vorgänge*, Engelmann, Leipzig, 1902, 18.

(6) Freud (S.), a) Cf. 1re partie, chap. IV. – b) Cf. Ail., 447 ; Angl., 425 ; Fr., 378-9. – c) Ail., 451 ; Angl. 429 ; Fr., 382.

Envie du pénis

= D. : Penisneid. – En. : penis envy. -- Es. : envidia del pene. – I. : invidia del pene. – P. : inveja do pênis.

• *Élément fondamental de la sexualité féminine et ressort de sa dialectique. L'envie du pénis naît de la découverte de la différence anatomique des sexes : la petite fille se sent lésée par rapport au garçon et désire posséder comme lui un pénis (complexes de castration) ; puis cette envie du pénis prend dans le cours de l'Œdipe deux formes dérivées : envie d'acquérir un pénis au-dedans de soi (principalement sous la forme du désir d'avoir un enfant) ; envie de jouir du pénis dans le coït.*

L'envie du pénis peut aboutir à de nombreuses formes pathologiques ou sublimées.

■ La notion d'envie du pénis a pris de plus en plus d'importance dans la théorie de Freud à mesure qu'il fut amené à spécifier la sexualité féminine, d'abord implicitement tenue pour symétrique de celle du garçon.

Les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), centrés sur l'évolution de la sexualité du garçon, ne contiennent, dans leur première édition, aucune référence à l'envie du pénis. La première allusion n'apparaît qu'en 1908, dans l'article sur [Les théories sexuelles infantiles](#) (*Über infantile Sexualtheorien*) ; Freud y indique l'intérêt que la petite fille porte au pénis du garçon, intérêt qui « ... est commandé par l'envie (*Neid*) [...]. Quand elle exprime ce désir : « j'aimerais mieux être un garçon », nous savons quel est le manque que ce désir cherche à réparer » (1).

Le terme « envie du pénis » paraît déjà admis dans l'usage analytique lorsque Freud le mentionne en 1914 (2) pour désigner la manifestation du complexe de castration chez la fille.

Dans *Les transpositions de la pulsion, et, en particulier, de l'érotisme anal* (*Über Triebumsetzungen, insbesondere der Analerolik*, 1917), Freud ne désigne plus

seulement par « envie du pénis » le désir féminin d'avoir un pénis comme le garçon ; il en indique les principaux avatars : désir de l'enfant selon l'équivalence symbolique pénis-enfant ; désir de l'homme en tant qu' « appendice du pénis » (3).

La conception freudienne de la sexualité féminine (4) donne une place essentielle à l'envie du pénis dans l'évolution psychosexuelle vers la féminité qui suppose un changement de zone érogène (du clitoris au vagin) et un changement d'objet (l'attachement préœdipien à la mère faisant place à l'amour œdipien pour le père). Dans ce changement, c'est le Complexe de castration* et l'envie du pénis qui jouent, à différents niveaux, un rôle de charnière :

a) Ressentiment envers la mère, qui n'a pas pourvu la fille d'un pénis ;

b) Dépréciation de la mère, qui apparaît ainsi comme châtrée ;

c) Renonciation à l'activité phallique (masturbation clitoridienne), la passivité prenant le dessus ;

d) Équivalence symbolique du pénis et de l'enfant.

« Le désir (*Wunsch*) avec lequel la petite fille se tourne vers le père est sans doute à l'origine le désir du pénis que la mère lui a refusé et qu'elle espère maintenant avoir de son père. Toutefois, la situation féminine ne s'établit que lorsque le désir du pénis est remplacé par le désir de l'enfant et que l'enfant, selon la vieille équivalence symbolique, vient à la place du pénis » (5 a).

À plusieurs reprises, Freud a indiqué ce qui pouvait demeurer de l'envie du pénis dans le caractère (« complexe de masculinité » par exemple) ou les symptômes névrotiques de la femme. Communément d'ailleurs, quand on parle d'envie

du pénis, c'est à ces restes adultes que l'on fait allusion, la psychanalyse retrouvant ceux-ci sous les formes les plus déguisées.

Enfin Freud, qui a toujours souligné comment l'envie du pénis, sous les renoncements apparents, persistait dans l'inconscient, a indiqué, dans un de ses derniers écrits, ce qu'elle pouvait même offrir d'irréductible à l'analyse (6).



Comme on le voit, l'expression « envie du pénis » présente une ambiguïté, que Jones a soulignée et tenté de lever en distinguant trois sens :

« a) Le désir d'acquérir un pénis, habituellement en l'avalant, et de le retenir à l'intérieur du corps souvent en l'y transformant en un enfant ;

« b) Le désir de posséder un pénis dans la région clitoridienne [...] ;

« c) Le désir adulte de jouir d'un pénis dans le coït » (7).

Cette distinction, pour utile qu'elle soit, ne doit pourtant pas conduire à considérer comme étrangères l'une à l'autre ces trois modalités de l'envie du pénis. Car la conception psychanalytique de la sexualité féminine tend précisément à décrire quelles sont les voies et les équivalences qui les relie (α).



Plusieurs auteurs (K. Horney, H. Deutsch, E. Jones, M. Klein) ont discuté la thèse freudienne qui fait de l'envie du pénis une donnée primaire, et non une formation construite ou utilisée secondairement pour écarter des désirs plus primitifs. Sans vouloir résumer cette

importante discussion, on notera que le maintien par Freud de sa thèse trouve son motif dans la fonction, centrale pour les deux sexes, qu'il assigne au phallus (voir : [Phase phallique](#) ; [Phallus](#)).

▲ (α) Dans certains passages de Freud on rencontre deux expressions : envie (*Neid*) et désir (*Wunsch*) du pénis, mais sans qu'il soit possible d'établir entre elles une différence d'emploi (par exemple dans la [Suite aux leçons d'introduction à la psychanalyse](#) [*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932]) (5 b).

(1) Freud (S.). G.W., VII, 180 ; S.E., IX, 218.

(2) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 159 ; S.E., XIV, 92.

(3) Freud (S.). G.W., X, 405 ; S.E., XVII, 129.

(4) Cf. plus particulièrement : Freud (S.). *Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds*, 1925. *Ober die weibliche Sexuatität*, 1931. *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. – Mack Brunswick (R.). *The Preœdipal Phase of the Libido Development*, 1940, in : Psa. Read.

(5) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. – a) G.W., XV, 137 ; S.E., XXII, 128 ; Fr., 175. – b) G.W., XV, 137-9 ; S.E., XXII, 128-30 ; Fr., 175-7.

(6) Cf. Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 97-8 ; S.E., XXIII, 250-1 ; Fr., 35-7.

(7) Jones (E.). *The Phallic Phase*, 1932. In *Papers on Psychoanalysis*, Baillière, Londres, 5e éd., 1950, 469.

Épreuve de réalité

= *D.* : Realitätsprüfung. – *En.* : reality-testing. – *Es.* : prueba de realidad. – *I.* : esame di realtà. – *P.* : prova de realidade.

• **Processus postulé par Freud, permettant au sujet de distinguer les stimuli provenant du monde extérieur des stimuli internes, et de prévenir la confusion possible entre ce que le sujet perçoit et ce qu'il ne fait que se représenter, confusion qui serait au principe de l'hallucination.**

■ Le terme de *Realitätsprüfung* n'apparaît qu'en 1911 dans [Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique](#) (*Formulierung über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*), mais le problème auquel il est lié est posé dès les premiers écrits théoriques de Freud.

Un des présupposés fondamentaux du [Projet](#) de 1895 est qu'à l'origine l'appareil psychique ne dispose pas de critère pour distinguer une *représentation*, fortement investie, de l'objet satisfaisant (voir : [Expérience de satisfaction](#)*) et la *perception* de celui-ci. Certes la perception (que Freud rapporte à un système spécialisé de l'appareil neuronique) est en relation directe avec les objets extérieurs réels et fournit des « signes de réalité », mais ceux-ci peuvent être également provoqués par l'investissement d'un souvenir, qui, lorsqu'il est suffisamment intense, aboutit à l'hallucination. Pour que le signe de réalité (encore appelé : signe de qualité) ait la valeur d'un critère certain, il est nécessaire que se produise une inhibition de l'investissement du souvenir ou de l'image, ce qui suppose la constitution d'un moi.

On voit qu'à ce stade de la pensée freudienne ce n'est pas une « épreuve » qui décide de la réalité de ce qui est représenté, mais un mode de fonctionnement interne de l'appareil psychique. Dans *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900), le problème est posé en des termes analogues : l'accomplissement hallucinatoire du désir, dans le rêve notamment, est conçu comme le résultat d'une « régression » telle que le système perceptif se trouve investi par les excitations internes.

Ce n'est que dans le *Complément métapsychologique à la théorie du rêve* (*Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1917) que le problème est discuté de façon plus systématique :

1° Comment une représentation, dans le rêve et dans l'hallucination, entraîne-t-elle la croyance en sa réalité ? La régression ne constitue une explication que dans la mesure où il y a non seulement réinvestissement d'images mnésiques, mais du système Pc-Cs lui-même.

2° L'épreuve de réalité est définie comme un dispositif (*Einrichtung*) permettant d'opérer une discrimination entre les excitations externes, sur lesquelles l'action motrice a prise, et les excitations internes, que celle-ci ne peut supprimer. Ce dispositif est rattaché au système Cs en tant que celui-ci commande la motilité ; il est rangé par Freud « parmi les grandes institutions du moi » (Ia, a).

3° L'épreuve de réalité peut être mise hors d'état de fonctionner dans les affections hallucinatoires et dans le rêve, dans la mesure où se détourner partiellement ou totalement de la réalité est corrélatif d'un état de désinvestissement du système Cs : celui-ci se trouve alors libre pour tout investissement qui lui parvient de l'intérieur. « Les excitations qui [...] ont emprunté la voie de la régression trouvent cette voie libre jusqu'au

système Cs dans lequel elles prendront valeur d'une réalité incontestée » (1 b).

Il semble qu'il coexiste dans ce texte deux conceptions différentes de ce qui permet de discriminer perception et représentation d'origine interne. D'une part, une conception économique : c'est une répartition différente des investissements entre les systèmes qui rend compte de la différence entre le rêve et l'état de veille. D'autre part, dans une conception plus empiriste, ce serait par une exploration motrice que cette discrimination s'opérerait.

Dans un de ses derniers écrits, l'[Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938), Freud est revenu sur la question. L'épreuve de réalité est définie comme un « dispositif spécial » qui ne devient nécessaire qu'une fois apparue la possibilité pour des processus internes d'informer la conscience autrement que par des variations quantitatives de plaisir et de déplaisir (2 a). « Comme des traces mnésiques, surtout par leur association avec des restes verbaux, peuvent devenir tout aussi conscientes que des perceptions, il subsiste ici une possibilité de confusion capable d'aboutir à une méconnaissance de la réalité. Le moi s'en protège en mettant en place le dispositif de l'épreuve de réalité... » (2 b).

Dans ce texte, Freud s'attache à déduire la raison d'être de l'épreuve de réalité mais non à décrire en quoi elle consiste.



Le terme d'épreuve de réalité, très souvent utilisé dans la littérature psychanalytique avec une apparence d'accord sur son sens, reste en fait indéterminé et confus : on y fait référence dans le cadre de différents problèmes qu'il y aurait intérêt à distinguer.

I. – Si l'on s'en tient strictement à la formulation de Freud :

1° L'épreuve de réalité est le plus généralement invoquée à propos de la distinction entre hallucination et perception ;

2° Cependant il serait erroné de supposer que l'épreuve de réalité soit en mesure de faire pour le sujet la discrimination entre l'hallucination et la perception. Lorsque l'état hallucinatoire ou le rêve se sont instaurés, aucune « épreuve » ne permet de les mettre en échec. Il semble donc que, dans les cas où l'épreuve de réalité devrait théoriquement être à même de jouer un rôle discriminatif, elle est d'emblée privée d'efficacité (ainsi chez l'halluciné le recours à l'action motrice, comme moyen de distinguer le subjectif de l'objectif, est vain) ;

3° Freud est donc amené à déterminer les conditions susceptibles d'éviter l'apparition même de l'état hallucinatoire, c'est-à-dire d'empêcher le passage de la reviviscence de l'image à la croyance en la réalité de celle-ci. Mais dans ce cas, ce n'est plus d'une « épreuve » qu'il s'agit avec l'idée, implicite dans ce terme, d'une tâche se déroulant dans le temps et susceptible d'approximation, d'essais et d'erreurs. Freud recourt alors comme principe explicatif à un ensemble de conditions métapsychologiques, économiques et topiques essentiellement.

II. – Pour sortir de cette aporie on pourrait tenter de voir dans le modèle freudien de la satisfaction hallucinatoire du nourrisson non une explication du fait hallucinatoire tel qu'il se rencontre dans la clinique, mais une hypothèse génétique en relation avec la constitution du moi à travers les différentes modalités de l'opposition du moi et du non-moi.

Si l'on tente de schématiser avec Freud cette constitution (voir : [Moi-plaisir – moi-réalité](#)), on peut y reconnaître trois temps : un premier temps où l'accès au monde réel est en deçà de toute problématique ; « le moi-réalité du début distingue intérieur et extérieur d'après un bon critère objectif » (3). Il y a une « équation perception-réalité (monde extérieur) » (2 c). « A l'origine l'existence de la représentation est une garantie de la réalité du représenté » (4 a), tandis que, de l'intérieur, le moi n'est informé par les sensations de plaisir et de déplaisir que des variations quantitatives de l'énergie pulsionnelle.

Dans un deuxième temps, dit du « moi-plaisir », le couple d'opposition n'est plus celui du subjectif et de l'objectif, mais celui du plaisant et du déplaisant, le moi étant identique à tout ce qui est source de plaisir, le non-moi à tout le déplaisant. Freud ne fait pas explicitement le rapprochement entre cette étape et celle de la satisfaction « hallucinée », mais il semble qu'on soit autorisé à le faire puisque, pour le « moi-plaisir », il n'existe pas de critère permettant de distinguer si la satisfaction est liée ou non à un objet extérieur.

Le troisième temps dénommé « moi-réalité définitif » serait corrélatif de l'apparition d'une distinction entre ce qui est simplement « représenté » et ce qui est « perçu ». L'épreuve de réalité serait ce qui vient permettre cette distinction, et par là la constitution d'un moi qui se différencie de la réalité extérieure dans le mouvement même qui l'institue comme réalité interne. C'est ainsi que dans [La \(dé\)négarion](#) (*Die Verneinung*, 1925) Freud décrit l'épreuve de réalité comme étant au principe du jugement d'existence (qui affirme ou nie qu'une représentation trouve son corrélatif dans la réalité). Elle

est rendue nécessaire par le fait que « ... la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent, par la reproduction dans la représentation, quelque chose qui a été perçu autrefois, sans qu'il soit encore nécessaire que l'objet soit là à l'extérieur » (4 b).

III. – Sous le terme d'épreuve de réalité il semble que soient encore confondues deux fonctions assez différentes : l'une fondamentale qui consisterait à différencier ce qui est simplement représenté de ce qui est perçu et instituerait de ce fait la différenciation du monde intérieur et du monde extérieur, l'autre qui consisterait à comparer l'objectivement perçu au représenté de façon à *rectifier* les éventuelles déformations de celui-ci. Freud lui-même a rangé ces deux fonctions sous le même chef d'épreuve de réalité (4 c). C'est ainsi qu'il nomme épreuve de réalité non seulement l'action motrice seule capable d'assurer la distinction de l'externe et de l'interne (1 c), mais aussi, dans le cas du deuil par exemple, le fait que le sujet, confronté avec la perte de l'objet aimé, apprend à modifier son monde personnel, ses projets, ses désirs en fonction de cette perte réelle.

Cela dit, Freud n'a nulle part explicité une telle distinction et il semble que dans l'usage contemporain la confusion immanente à la notion d'« épreuve de réalité » soit maintenue, voire renforcée. L'expression en effet peut engager à tenir la réalité pour ce qui vient mettre à l'épreuve, mesurer, tester le degré de réalisme des désirs et des fantasmes du sujet, leur servir d'étalon. On est alors conduit, à la limite, à confondre la cure analytique avec une réduction progressive de ce que le monde personnel du sujet offrirait de « déréel ». Ce serait là perdre de vue un des principes constitutifs de la psychanalyse : « Qu'on ne se laisse jamais entraîner à introduire dans les

formations psychiques refoulées l'étalon de réalité ; on risquerait alors de sous-estimer la valeur des fantasmes dans la formation des symptômes en invoquant précisément qu'ils ne sont pas des réalités, ou de faire dériver un sentiment de culpabilité névrotique d'une autre origine, parce qu'on ne peut prouver l'existence d'un crime réellement commis » (5). Aussi bien des expressions comme « réalité de pensée » (*Denkrealität*), « réalité psychique »*, viennent-elles connoter l'idée que non seulement les structures inconscientes doivent être considérées comme ayant une réalité spécifique obéissant à ses lois propres, mais qu'elles peuvent même prendre pour le sujet pleine valeur de réalité (*voir* : [Fantasme](#)).

▲ (α) On constate une certaine hésitation chez Freud quant à la situation topique de l'épreuve de réalité. A un moment de sa pensée il émet l'idée intéressante qu'elle pourrait dépendre de l'idéal du moi (6).

(1) Freud (S.), a) G.W., X, 424 ; S.E., XIV, 233 ; Fr., 184. – b) G.W., X, 425 ; S.E., XIV, 235 ; Fr., 186. – c) Cf. G.W., X, 423-4 ; S.E., XIV, 232 ; Fr., 183.

(2) Freud (S.), a) Cf. G.W., XVII, 84 ; S.E., XXIII, 162 ; Fr., 25. – b) G.W., XVII, 130 ; S.E., XXIII, 199 ; Fr., 74-5. – c) G.W., XVII, 84 ; S.E., XXIII, 162 ; Fr., 25.

(3) Freud (S.). *Triebe und Triebschicktale*, 1915. G.W., X, 228 ; S.E., XIV, 136 ; Fr., 58.

(4) Freud (S.). *Die Verneinung*, 1925. – a) G.W., XIV, 14 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 176. – b) G.W., XIV, 14 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 176. – c) Cf. G.W., XIV, 14 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 176.

(5) Freud (S.). *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911. G.W., VIII, 238 ; S.E., XII, 225.

(6) Cf. par exemple : Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 126 ; S.E., XVIII, 114 ; Fr., 128.

Érogène

»= *D.* : erogen. – *En.* : erogenic ou erotogenic. – *Es.* : erôgeno. – *I.* : erogeno. – *P.* : erôgeno.

• ***Qui est en rapport avec la production d'une excitation sexuelle.***

■ Cet adjectif est employé le plus souvent dans le terme de zone érogène mais on le trouve aussi dans des expressions telles que masochisme* érogène, activité érogène, etc.

Érogénéité

= *D.* : Erogenität. – *En.* : erogeneity ou erogenicity. – *Es.* : erogeneidad. – *I.* : erogeneità. – *P.* : erogeneidade.

• ***Capacité de toute région du corps d'être la source d'une excitation sexuelle, c'est-à-dire de se comporter comme zone érogène.***

■ Ce terme – peu utilisé – a été créé par Freud dans Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) (1). Dans ce texte, l'érogénéité est définie comme l'activité sexuelle dont est susceptible une partie du corps (2).

En désignant par un terme spécifique cette « excitabilité » (*Erregbarkeit*) sexuelle, Freud veut indiquer qu'elle n'est pas le privilège de telle zone érogène où elle apparaît le plus évidemment, mais une propriété générale de toute la surface cutanéomuqueuse, et même des organes internes.

L'érogénéité est conçue par Freud comme un facteur quantitatif, susceptible d'augmenter ou de diminuer, ou encore de voir sa répartition dans l'organisme modifiée par des déplacements. Ces modifications rendent compte par exemple, selon lui, des symptômes hypocondriaques.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., X, 150 ; S.E., XIV, 84.

(2) Cf. également Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. G.W., V, 85 (n. 1, ajoutée en 1915) ; S.E., VII, 184 (n. 1) ; Fr., 179 (n. 50).

Éros

Le même mot grec est adopté par les différentes langues.

• **Terme par lequel les Grecs désignaient l'amour et le dieu Amour. Freud l'utilise dans sa dernière théorie des pulsions pour connoter l'ensemble des pulsions de vie par opposition aux pulsions de mort.**

■ Nous renvoyons le lecteur à l'article : [pulsions de vie](#), et nous nous bornons ici à des remarques sur l'emploi du terme d'Éros pour connoter celles-ci.

On connaît le souci qu'a eu Freud de rapporter ses conceptions sur les pulsions* à des idées philosophiques générales : opposition « populaire » de l'amour et de la faim pour la première théorie, opposition empédocléenne de φιλία et de νεῖκος (amour et discorde), pour la dernière théorie.

Freud se réfère à plusieurs reprises à l'Éros platonicien en y voyant une notion très proche de ce qu'il entend par sexualité* ; il a en effet marqué d'emblée que celle-ci ne se confondait pas avec la fonction génitale (1). Certaines critiques qui affirment que Freud réduit tout à la sexualité (au sens vulgaire de ce terme) ne résistent pas, une fois dissipée une telle confusion : il convient d'utiliser sexuel « ... dans le sens où la psychanalyse l'emploie maintenant couramment – dans le sens d'Éros » (2).

Inversement, Freud n'a pas manqué de souligner l'inconvénient que présente l'emploi du terme Éros, s'il doit conduire à camoufler la sexualité. Soit, par exemple ce passage : « Ceux qui considèrent la sexualité comme quelque chose qui fait honte à la nature humaine et qui la rabaisse sont bien libres de se servir des termes plus distingués d'Éros et d'érotique. J'aurais pu moi-même m'épargner beaucoup d'oppositions en agissant ainsi dès le début mais je ne l'ai pas voulu car il me déplait de faire des concessions à la pusillanimité. On ne peut pas savoir jusqu'où l'on est ainsi conduit : on commence par céder sur les mots puis on finit par céder sur la chose » (3). Le fait est que l'usage du terme Éros risque de réduire toujours davantage la portée de la sexualité au bénéfice de ses manifestations sublimées.

Si Freud, à partir de *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), utilise couramment Éros

comme synonyme de pulsion de vie, c'est pour inscrire sa nouvelle théorie des pulsions dans une tradition philosophique et mythique de portée universelle (par exemple, le mythe d'Aristophane, dans *Le Banquet* de Platon). C'est ainsi qu'Éros est conçu comme ce qui a pour but « ... de compliquer la vie en rassemblant la substance vivante, éclatée en particules, dans des unités toujours plus étendues et naturellement de la maintenir dans cet état » (4).

Le terme d'Éros est généralement employé pour connoter les pulsions sexuelles dans une intention délibérément spéculative ; citons par exemple ces lignes : « La spéculation transforme cette opposition [entre pulsions libidinales et pulsions de destruction] en celle des pulsions de vie (Éros) et des pulsions de mort » (5 a).

Comment situer l'un par rapport à l'autre les termes d'Éros et de Libido* ? Quand Freud introduit Éros dans Au-delà du principe de plaisir, il semble les assimiler : « ... la libido de nos pulsions sexuelles coïnciderait avec l'Éros des poètes et des philosophes qui maintient la cohésion de tout ce qui vit » (5 b). Notons que ce sont là deux termes empruntés à des langues anciennes et marquant tous deux un souci de théorisation débordant le champ de l'expérience analytique (α). Cela dit, le terme *libido* a toujours été – et restera après l'introduction d'Éros – employé dans une perspective économique ; il désigne *l'énergie* des pulsions sexuelles (cf. par exemple ces mots de l'Abrégé de psychanalyse [*Abriss der Psychoanalyse*, 1938] : « Toute l'énergie de l'Éros, que nous appellerons désormais libido ») (6).

▲ (α) Citons à ce propos un passage des Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), où Breuer emploie le terme d'Éros pour désigner une puissance d'allure démoniaque : « La jeune fille pressent, dans

Éros, la force terrible qui va régler son destin, en décider, et c'est ce qui l'épouvante » (7).

(1) Cf. par exemple : Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, préface de 1920. G.W., V, 31-2 ; S.E., VII, 133-4 ; Fr., 11-13.

(2) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900 ; n. de 1925. G.W., II-III, 167 ; S.E., IV, 161.

(3) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 99 ; S.E., XVIII, 91 ; Fr., 101.

(4) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. G.W., XIII, 269 ; S.E., XIX, 40 ; Fr., 196.

(5) Freud (S.), a) G.W., XIII, 66, n. ; S.E., XVIII, 61, n. ; Fr., 70, n. – b) G.W., XIII, 54 ; S.E., XVIII, 50 ; Fr., 58.

(6) Freud (S.). G.W., XVII, 72 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 9.

(7) Breuer (J.). Ail., 216 ; S.E., II, 246 Fr., 199.

Érotisme urétral (ou urinaire)

= *D.* : Urethralerotik ou Harnerotik. – *En.* : urethral erotism. – *Es.* erotismo uretral ou urinario. – *I.* : erotismo uretrale. – *P.* : erotismo uretral ou urinário.

• Mode de satisfaction libidinale lié à la miction.

■ Le plaisir et la signification érotique de la fonction urinaire sont dégagés par Freud dès 1905, dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*), et, d'une façon plus proche de l'expérience, dans le [Cas Dora](#). D'une part l'énurésie infantile est interprétée comme un équivalent de la masturbation (1). D'autre part les liaisons symboliques qui

Érotisme urétral (ou urinaire)

peuvent exister entre la miction et le feu sont déjà indiquées ; elles seront développées dans [La conquête du feu](#) (*Zur Gewinnung des Feuers*, 1932).

Un troisième apport de Freud consiste à suggérer une relation entre certains traits de caractère et l'érotisme urétral. A la fin de son article sur [Caractère et érotisme anal](#) (*Charakter und Analerotik*, 1908), il écrit :

« On devrait de façon générale se demander si d'autres complexes caractériels ne peuvent dépendre de l'excitation de zones érogènes déterminées. Jusqu'à présent je ne connais que l'ambition démesurée et « brûlante » de ceux qui furent autrefois des énurétiques » (2). Dans la même direction K. Abraham met en évidence les fantasmes infantiles de toute-puissance qui peuvent accompagner l'acte de la miction : « ... sentiment de posséder un grand pouvoir, quasi illimité, de créer ou de détruire tout objet » (3).

Melanie Klein a souligné l'importance de tels fantasmes, en particulier ceux d'agression et de destruction par l'urine. Elle dégage le rôle, selon elle « ... trop peu reconnu jusqu'ici, du sadisme urétral dans le développement de l'enfant », et ajoute : « Les analyses d'adultes aussi bien que les analyses d'enfants m'ont mise constamment en présence de fantasmes où l'urine était imaginée comme un agent de corrosion, de désagrégation et de corruption, et comme un poison secret et insidieux. Ces fantasmes de nature sado-urétrale contribuent pour une large part à l'attribution inconsciente d'un rôle cruel au pénis, et aux troubles de la puissance sexuelle chez l'homme » (4).

Signalons encore que plusieurs auteurs (par exemple Fenichel) ont distingué divers modes de plaisir liés à la fonction urinaire (« laisser passivement couler », « se retenir », etc.).



Notons que Freud parle d'*érotisme* urinaire, d'autres auteurs (à commencer par Sadger : *Über Urethralerotik*, 1910) d'*érotisme* urétral, et que même chez ceux qui, comme Melanie Klein, font jouer un rôle important au sadisme urétral, on ne trouve pas mention d'un *stade* urétral.

On remarquera à ce propos que Freud situe l'*érotisme* urétral plus spécialement lors de « la seconde phase de la masturbation infantile » (aux environs de la 4^e année). « La symptomatologie de ces manifestations sexuelles est pauvre, l'appareil sexuel est encore mal développé et c'est le plus souvent l'appareil urinaire qui parle en son nom. La plupart des prétendues affections vésicales de cet âge sont des troubles sexuels ; l'énurésie nocturne correspond [...] à une pollution » (5). Il semble que cette période corresponde à ce que Freud décrira plus tard comme phase phallique. Les relations de l'*érotisme* urétral et de l'*érotisme* phallique sont donc trop étroites pour qu'on puisse différencier une phase spécifiquement urétrale.

Freud a noté le rapport différent qui existe chez l'enfant et chez l'adulte entre les deux fonctions ; selon une croyance infantile, « ... les enfants viennent de ce que l'homme urine dans le corps de la femme. Mais l'adulte sait que les deux actes sont en réalité inconciliables – aussi inconciliables que le feu et l'eau » (6).

(1) Cf. Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. G.W., V, 236-7 ; S.E., VII, 74 ; Fr., 54.

(2) Freud (S.). G.W., VIII, 209 ; S.E., IX, 175. 146

(3) Abraham (K.). *Zur narzisstischen Bewertung der Exkretionsvorgänge in Traum und Neurose*, 1920 ; Fr., II, 100.

(4) Klein (M.). *Frühstadien des Oedipuskonfliktes und der Über-Ich-Bildung*, 1932. In : *La psychanalyse des enfants*, P.U.F., Paris, 1959, 143.

(5) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 90 ; S.E., VII, 190 ; Fr., 85.

(6) Freud (S.). *Zur Gewinnung des Feuers*, 1932. G.W., XVI, 9 ; S.E., XXII, 192.

État hypnoïde

= *D.* : hypnoider Zustand. – *En.* : hypnoid State. – *Es.* : estado hipnoide. – *I.* : stato ipnoide. – *P.* : estado hipnôide.

• **Terme introduit par J. Breuer : état de conscience analogue à celui que crée l'hypnose ; cet état serait tel que les contenus de conscience qui y apparaissent n'entrent que peu ou pas en liaison associative avec le restant de la vie mentale ; il aurait pour effet la formation de groupes d'associations séparés.**

Breuer voit dans l'état hypnoïde qui introduit un clivage (*Spaltung*) au sein de la vie psychique le phénomène constitutif de l'hystérie.

■ Le terme d'état hypnoïde reste attaché au nom de J. Breuer, mais celui-ci a lui-même cité P. J. Moebius comme son devancier.

C'est la relation entre hypnose et hystérie, plus spécialement la similitude entre des phénomènes engendrés par l'hypnose et certains symptômes hystériques, qui a conduit Breuer à promouvoir la notion d'état hypnoïde : des événements survenus pendant l'état d'hypnose (injonction de

l'hypnotiseur, par exemple) gardent une autonomie ; ils sont capables de resurgir de façon isolée, soit lors d'une seconde hypnose, soit à l'état de veille, dans des actes en apparence aberrants, coupés du comportement actuel du sujet. L'hypnose et ses effets offrent une sorte de modèle expérimental de ce qui, dans le comportement de l'hystérique, apparaît dans une altérité foncière par rapport aux motivations du sujet.

Les états hypnoïdes seraient, à l'origine de l'hystérie, les équivalents naturels des états induits artificiellement par l'hypnose. « Il [l'état hypnoïde] doit correspondre à un certain vide de la conscience dans lequel une représentation qui émerge ne rencontre aucune résistance de la part d'autres représentations – état dans lequel, pour ainsi dire, le champ est libre pour la première venue » (α).

Les états hypnoïdes ont, selon Breuer, deux conditions : un état de rêverie (rêverie diurne, état crépusculaire) et la survenue d'un affect, l'auto-hypnose spontanée étant déclenchée lorsque « ... l'émotion pénètre dans la rêverie habituelle » (1 a). Certaines situations – état amoureux, soins donnés à un malade cher – favoriseraient la conjonction de tels facteurs : « Par suite de la tranquillité extérieure qu'il impose, le rôle de garde-malade exige une concentration d'esprit sur un seul objet, une attention portée sur la respiration du malade, c'est-à-dire que sont réalisées les conditions mêmes de tant de procédés d'hypnotisme. L'état crépusculaire ainsi créé se trouve envahi par des sentiments d'angoisse » (1 b). Pour Breuer, des états hypnoïdes peuvent, à la limite, être causés par un seul des deux facteurs : transformation d'une rêverie en auto-hypnose sans intervention de l'affect, ou

émotion vive (effroi*) qui paralyse le cours des associations.

La *Communication préliminaire* (*Vorläufige Mitieilung*, 1893), œuvre de Breuer et Freud, pose le problème en des termes un peu différents : il ne s'agit pas tant de déterminer le rôle respectif de l'état de rêverie et de l'affect dans la production d'états hypnoïdes que la part de l'état hypnoïde et celle de l'affect traumatisant dans l'origine de l'hystérie : si le traumatisme peut provoquer l'état hypnoïde ou se produire au cours de celui-ci, il peut aussi, à lui seul, être pathogène.

La valeur pathogène de l'état hypnoïde tiendrait à ce que les représentations qui y surviennent sont coupées du « trafic associatif » et donc de toute « élaboration* associative ». Elles forment ainsi un « groupe psychique séparé » chargé d'affect qui, s'il n'entre pas en connexion avec l'ensemble des contenus de conscience, est susceptible de se relier avec d'autres groupes survenus dans des états analogues. Ainsi se constitue un clivage au sein de la vie mentale, particulièrement manifeste dans les cas de dédoublement de la personnalité où s'illustre la dissociation du psychisme en conscient et inconscient.

Breuer a vu dans l'état hypnoïde la condition fondamentale de l'hystérie. Freud a d'abord marqué ce qu'à ses yeux une telle théorie offrait de positif – par rapport notamment à celle de Janet – pour expliquer l'existence chez l'hystérique d'un « ... clivage de la conscience avec formation de groupes psychiques séparés » (2 a). Là où, selon lui, Janet invoque « ... une faiblesse innée de la capacité de synthèse psychique et une étroitesse du " champ de conscience " » (2 b) (β), Breuer a le mérite de montrer que le clivage de la conscience – caractère fondamental de l'hystérie – admet lui-même une explication génétique à

partir de ces moments privilégiés que sont les états hypnoïdes.

Mais Freud ne tarde pas à limiter la portée des vues de Breuer en dégageant la notion d'hystérie de défense*.

Finalement, il condamnera rétrospectivement de façon radicale la conception de Breuer : « L'hypothèse d'états hypnoïdes provient entièrement de l'initiative de Breuer. Je tiens l'usage d'un tel terme pour superflu et trompeur car il rompt la continuité du problème touchant la nature du processus psychologique qui est à l'œuvre dans la formation des symptômes hystériques* (3).

▲ (α) Définition de Moebius (P. J.), in *Über Astasie-Abasie*, 1894, citée par Breuer dans ses *Considérations théoriques (Theoretisches)*, 1895) (1 c).

(β) En fait, les thèses de Janet paraissent plus nuancées. D'une part, il reconnaît bien l'importance du trauma ; d'autre part, il ne tient pas « la faiblesse mentale » pour nécessairement innée (4).

(1) Breuer (J.) et Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) Ail., 191 ; S.E., II, 218-9 ; Fr., 175. – b) Ail., 191 ; S.E., II, 219 ; Fr., 175. – c) AU., 188 ; S.E., II, 215 ; Fr., 172.

(2) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. – a) G.W., I, 60 ; S.E., III, 46. – b) G.W., I, 60 ; S.E., III, 46.

(3) Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. G.W., V, 185, n. ; S.E., VII, 27, n. ; Fr., 17, n.

(4) Cf. notamment Janet (P.), *L'état mental des hystériques*, Alcan, Paris, 1892, 635-7.

Étayage

= *D.* : Anlehnung. – *En.* : anaclisis. – *Es.* : apoyo ou anaclisis. – *I.* : appoggio ou anaclisi. – *P.* : anaclisia ou apoio.

• **Terme introduit par Freud pour désigner la relation primitive des pulsions sexuelles aux pulsions d'auto-conservation : les pulsions sexuelles, qui ne deviennent indépendantes que secondairement, s'étaient sur les fonctions vitales qui leur fournissent une source organique, une direction et un objet. En conséquence, on parlera aussi d'étayage pour désigner le fait que le sujet s'appuie sur l'objet des pulsions d'auto-conservation dans son choix d'un objet d'amour ; c'est là ce que Freud a appelé le type de choix d'objet par étayage.**

■ En ce qui concerne la traduction de l'allemand *Anlehnung* par étayage, nous renvoyons à l'article *anaclitique* où le lecteur trouvera des considérations terminologiques.

L'idée d'étayage est une pièce maîtresse de la conception freudienne de la sexualité. Présente dès la première édition des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), elle ne fait que s'affirmer dans les années suivantes.

En 1905, dans sa première élaboration théorique de la notion de pulsion, Freud décrit la relation étroite qui existe entre la pulsion sexuelle et certaines grandes fonctions corporelles. Cette relation est particulièrement évidente dans l'activité orale du nourrisson : dans le plaisir pris à la succion du sein, « ... la satisfaction de la zone érogène était au début étroitement associée à la

satisfaction du besoin de nourriture » (1 a). La fonction corporelle fournit à la sexualité sa source ou zone érogène ; elle lui indique d'emblée un objet, le sein ; elle procure enfin un plaisir qui n'est pas réductible à l'assouvissement pur et simple de la faim, une sorte de prime de plaisir : « ... bientôt le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition » (1 b). La sexualité ne devient donc autonome que secondairement et, une fois abandonné l'objet extérieur, fonctionne sur le mode auto-érotique (voir : [Auto-érotisme](#)).

L'étayage s'applique aussi dans le cas des autres pulsions partielles : « La zone anale, de même que la zone labiale, est appropriée, par sa situation, à permettre un étayage de la sexualité sur d'autres fonctions corporelles » (1e).

Enfin, dès 1905, tout au long du chapitre sur la « découverte de l'objet », la genèse du choix d'objet telle que la décrit Freud, est celle-là même qu'il qualifiera plus tard de « type de [choix d'objet par étayage](#)* » (1 d).

Dans les années 1910-12, dans les textes où Freud dégage la grande opposition des [pulsions sexuelles](#)* et des [pulsions d'auto-conservation](#), la notion d'étayage est toujours présente : elle désigne la relation originelle des deux grandes sortes de pulsions : « ... les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en étayage sur les valeurs reconnues par les pulsions du moi, tout comme les premières satisfactions sexuelles sont éprouvées en étayage sur les fonctions corporelles nécessaires à la conservation de la vie » (2).

L'opposition introduite par Freud en 1914 entre deux types de choix d'objet n'apporte pas de modification à la notion d'étayage ; elle limite seulement l'extension du

choix d'objet par étayage qui se voit opposer un autre type de Choix d'objet, narcissique*.

En 1915 enfin, dans la troisième édition des Trois essais, Freud met mieux en évidence, par quelques adjonctions, le terme d'*Anlehnung* et la portée qu'il lui donne. C'est ainsi qu'il fait de l'« étayage sur l'une des fonctions corporelles importantes pour la vie » (le) un des trois caractères essentiels de la sexualité infantile.



La notion d'étayage ne nous semble pas avoir été jusqu'ici pleinement dégagée de l'œuvre de Freud ; on ne l'a, le plus souvent, vu intervenir que dans la conception du choix d'objet qui, loin de la définir tout entière, la suppose déjà au centre d'une théorie des pulsions.

Son sens majeur est en effet d'établir une relation et une opposition entre les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto-conservation.

1° L'idée même qu'originellement les pulsions sexuelles empruntent aux pulsions d'auto-conservation leurs sources et leurs objets implique qu'il existe une différence dans la nature des deux sortes de pulsions ; les premières voient tout leur fonctionnement prédéterminé par leur appareil somatique, et leur objet est d'emblée fixé ; au contraire les secondes se définissent d'abord par un certain mode de satisfaction qui n'est pour commencer qu'un bénéfice obtenu en marge (*Lustnebensgewinn*) du fonctionnement des premières. Cette différence essentielle est attestée chez Freud par l'emploi répété, pour parler des pulsions d'auto-conservation, de termes comme *fonction* et *besoin*. Selon cette ligne de pensée, on peut se demander si, dans une terminologie plus stricte, il ne conviendrait pas de désigner ce que Freud appelle « pulsions d'auto-

conservation » par le terme de *besoins*, les différenciant mieux ainsi des pulsions sexuelles.

2° La notion d'étayage, en aidant à comprendre la genèse de la sexualité, permet de préciser la place de celle-ci dans la théorie de Freud. On a souvent reproché à Freud son *pansexualisme*, et Freud s'est défendu de cette accusation en invoquant la constance de son dualisme pulsionnel ; la conception de l'étayage permettrait une réponse plus nuancée. En un sens la sexualité peut être retrouvée partout, comme naissant dans le fonctionnement même des activités corporelles et aussi, comme Freud l'indique dans les *Trois essais*, dans toutes sortes d'autres activités, intellectuelles par exemple ; mais d'autre part, elle ne se détache que secondairement et elle est rarement retrouvée comme une fonction absolument autonome.

3° Un problème souvent débattu en psychanalyse – faut-il supposer l'existence d'un « amour d'objet primaire » ou bien admettre que l'enfant est d'abord dans un état d'auto-érotisme ou de *narcissisme** ? – reçoit chez Freud une solution plus complexe qu'on ne le soutient généralement. Les pulsions sexuelles se satisfont de façon auto-érotique avant de parcourir l'évolution qui les mène au choix d'objet. Mais, en revanche, les pulsions d'auto-conservation sont d'emblée en relation avec l'objet ; ainsi, tant que la sexualité fonctionne en étayage avec elles, il existe, également pour les pulsions sexuelles, une relation à l'objet ; ce n'est qu'une fois qu'elles se séparent que la sexualité devient auto-érotique. « Lorsque, à l'origine, la satisfaction sexuelle était encore liée à l'absorption de nourriture, la pulsion sexuelle avait un objet sexuel au-dehors du corps propre : le sein maternel. Ce n'est que plus tard qu'elle le perd [...]. La pulsion

sexuelle devient alors en règle générale auto-érotique [...]. Trouver l'objet, c'est au fond le retrouver » (1 f).

(1) Freud (S.), a) G.W., V, 82 ; S.E., VII, 181-2 ; Fr., 74. – b) G.W., V, 82 ; S.E., VII, 182 ; Fr., 75. – c) G.W., V, 86 ; S.E., VII, 185 ; Fr., 79. – d) Cf. G.W., V, 123-30 et n. 1, p. 123 (ajoutée en 1915) ; S.E., VII, 222-30 et n. 1, p. 22 ; Fr., 132-40 et n. 77, p. 185. – e) G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182 ; Fr., 76. – f) G.W., V, 123 ; S.E., VII, 222 ; Fr., 132.

(2) Freud (S.). *Beitrag zur Psychologie des Liebeslebens*, 1910. G.W., VIII, 80 ; S.E., XI, 180-1 ; Fr., 12.

Expérience de satisfaction

= *D.* : Befriedigungserlebnis. – *En.* : experience of satisfaction. – *Es.* : vivencia de satisfaccion. – *I.* : esperienza di soddisfacimento. – *P.* : vivência de satisfação.

• ***Type d'expérience originaire postulée par Freud et consistant en l'apaisement chez le nourrisson, grâce à une intervention extérieure, d'une tension interne créée par le besoin. L'image de l'objet satisfaisant prend alors une valeur élective dans la constitution du désir du sujet. Elle pourra être réinvestie en l'absence de l'objet réel (satisfaction hallucinatoire du désir). Elle ne cessera de guider la recherche ultérieure de l'objet satisfaisant.***

■ L'expérience de satisfaction n'est pas un concept usuel en psychanalyse, mais il nous a semblé qu'en le définissant, nous pourrions éclairer des vues freudiennes

qui, elles, sont classiques et fondamentales. Elle est décrite et analysée par Freud dans le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) ; il s'y réfère aussi à plusieurs reprises dans le chapitre VII de L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900).

L'expérience de satisfaction est liée à « l'état de détresse* (*Hilflosigkeit*) originel de l'être humain » (1 a). L'organisme ne peut provoquer l'action spécifique* capable de supprimer la tension qui résulte de l'afflux des excitations endogènes ; cette action nécessite l'aide d'une personne extérieure (apport de nourriture par exemple) ; l'organisme peut alors supprimer la tension.

Au-delà de ce résultat actuel, l'expérience entraîne plusieurs conséquences :

1) La satisfaction est désormais reliée à l'image de l'objet qui a procuré la satisfaction ainsi qu'à l'image motrice du mouvement réflexe qui a permis la décharge. Quand apparaît de nouveau l'état de tension, l'image de l'objet est réinvestie : « ... cette réactivation – le désir – produit d'abord quelque chose d'analogue à la perception, c'est-à-dire une hallucination. Si l'acte réflexe se déclenche alors, la déception ne manquera pas de se produire » (1 b).

Or, à un stade précoce, le sujet n'est pas en mesure de s'assurer que l'objet n'est pas réellement là. Un investissement trop intense de l'image produit le même « indice de réalité » qu'une perception.

2) L'ensemble de cette expérience – satisfaction réelle et satisfaction hallucinatoire – constitue le fondement du désir. Le désir trouve en effet son origine dans une recherche de la satisfaction réelle, mais se constitue sur le modèle de l'hallucination primitive.

3) La formation du moi vient pallier l'échec premier du sujet à distinguer entre une hallucination et une perception. Par sa fonction d'inhibition, il empêche que le réinvestissement de l'image de l'objet satisfaisant soit trop intense.

Dans [L'interprétation du rêve](#) Freud décrit l'expérience de satisfaction et ses conséquences d'une façon analogue et apporte à ce propos deux nouvelles notions, celles d'[identité de perception](#)* et d'[identité de pensée](#)* : le sujet ne recherche jamais, par des voies directes (hallucination) ou détournées (action orientée par la pensée), qu'une identité avec « la perception qui fut liée à la satisfaction du besoin » (2).

Dans les textes ultérieurs, il n'est plus fait mention explicitement de l'expérience de satisfaction. Mais les conceptions inhérentes à la notion demeureront toujours celles de Freud. Nous renvoyons le lecteur plus particulièrement au début de l'article [Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique](#) (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911) et à [La \(dé\)négarion](#) (*Die Verneinung*, 1925). Dans ce dernier texte, Freud souligne une fois encore le caractère irréductible de la satisfaction originaire et sa fonction décisive pour la recherche ultérieure des objets : « ... ce qui détermine l'institution de l'épreuve de réalité, c'est que des objets qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle ont été perdus » (3).

L'expérience de satisfaction – réelle et hallucinatoire – est la notion fondamentale de la problématique freudienne de la satisfaction : en elle viennent s'articuler l'apaisement du besoin et l'[accomplissement de désir](#)* (voir : [Désir](#) et [Fantasme](#)).

Expérience de satisfaction

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) AU., 402 ; Angl., 379 ; Fr., 336. – b) AU., 404 ; Angl., 381 ; Fr., 338.

(2) Freud (S.). G.W., II-III, 571 ; S.E., V, 565 ; Fr., 463.

(3) Freud (S.). *Die Verneinung, 1925.* G.W., XIV, 14 ; S.E., XIX, 238 ; Fr., 176.

F

Fantasme

= *D.* : Phantasie. – *En.* : fantasy ou phantasy. – *Es.* : fantasia. – *I.* : fantasia ou fantasma. – *P.* : fantasia.

• **Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.**

Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes*, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste, fantasmes originaires*.

■ *I.* – Le terme allemand *Phantasie* désigne l'imagination. Non pas tant la faculté d'imaginer au sens philosophique du terme (*Einbildungskraft*), que le monde imaginaire, ses contenus, l'activité créatrice qui l'anime (*das phantasieren*). Freud a repris ces différents usages de la langue allemande.

En français, le terme *fantasme* a été remis en usage par la psychanalyse et comme tel il est plus chargé de résonances psychanalytiques que son homologue allemand. D'autre part, il ne correspond pas exactement au terme

allemand puisque son extension est plus étroite. Il désigne telle formation imaginaire particulière et non le monde des fantasmes, l'activité imaginative en général.

Daniel Lagache a proposé de reprendre en son sens ancien le terme de *fantaisie*, qui a l'avantage de désigner à la fois une activité créatrice et des productions, mais qui, pour la conscience linguistique contemporaine, peut difficilement ne pas suggérer les nuances de caprice, originalité, absence de sérieux, etc.

II. – Les termes *fantasmes*, *fantasmatique* ne peuvent manquer d'évoquer l'opposition entre imagination et réalité (perception). Si l'on fait de cette opposition une référence majeure de la psychanalyse, on est conduit à définir le fantasme comme une production purement illusoire qui ne résisterait pas à une appréhension correcte du réel. Aussi bien certains textes de Freud paraissent-ils justifier une telle orientation. Dans les *Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique* (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911), Freud oppose au monde intérieur, qui tend à la satisfaction par illusion, un monde extérieur imposant progressivement au sujet, par la médiation du système perceptif, le principe de réalité.

La façon dont Freud a découvert l'importance des fantasmes dans l'étiologie des névroses est également souvent invoquée dans le même sens : Freud, qui avait d'abord admis la réalité des scènes infantiles pathogènes retrouvées au cours de l'analyse, aurait abandonné définitivement cette conviction première, dénonçant son « erreur » : la réalité apparemment matérielle de ces scènes n'était que « réalité psychique »*(α).

Mais il convient de souligner ici que l'expression même de « réalité psychique » n'est pas purement synonyme de

monde intérieur, champ psychologique, etc. Prise en son sens le plus fondamental chez Freud, elle désigne un noyau, hétérogène dans ce champ, résistant, seul vraiment « réel » par rapport à la plupart des phénomènes psychiques. « Faut-il reconnaître aux désirs inconscients une *réalité* ? Je ne saurais dire. Naturellement il faut la refuser à toutes les pensées de transition et de liaison. Lorsqu'on se trouve en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, on est bien forcé de dire que la *réalité psychique* est une forme d'existence particulière qui ne saurait être confondue avec la *réalité matérielle* » (1 a).

L'effort de Freud et de toute la réflexion psychanalytique consiste précisément à chercher à rendre compte de la stabilité, de l'efficacité, du caractère relativement organisé de la vie fantasmatique du sujet. Dans cette perspective, Freud, dès que son intérêt s'est centré sur les fantasmes, a dégagé des modalités typiques de scénarios fantasmatiques, tels que, par exemple, le « roman familial »*. Il se refuse à se laisser enfermer dans l'opposition entre une conception qui ferait du fantasme un dérivé déformé du souvenir d'événements réels fortuits, et une autre conception qui n'accorderait aucune réalité propre au fantasme et n'y verrait qu'une expression imaginaire destinée à masquer la réalité de la dynamique pulsionnelle. Les fantasmes typiques retrouvés par la psychanalyse amènent Freud à postuler l'existence de schèmes inconscients qui transcendent le vécu individuel, et seraient héréditairement transmis : les « fantasmes originaires »*.

III. – Le terme de fantasme a, en psychanalyse, un emploi très étendu. Selon certains auteurs, cet emploi aurait l'inconvénient de laisser dans l'imprécision la

situation *topique* – consciente, préconsciente ou inconsciente – de la formation envisagée.

Pour comprendre la notion freudienne de *Phantasie*, il convient de distinguer différents niveaux :

1° Ce que Freud désigne sous le nom de *Phantasien*, ce sont d'abord les rêves diurnes*, scènes, épisodes, romans, fictions que le sujet forge et se raconte à l'état de veille. Dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), Breuer et Freud ont montré la fréquence et l'importance d'une telle activité fantasmatique chez l'hystérique et l'ont décrite comme étant souvent « inconsciente », à savoir se produisant au cours d'états d'absence ou états hypnoïdes*.

Dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), c'est encore sur le modèle des rêves diurnes que Freud décrit les fantasmes. Il les analyse comme des formations de compromis et montre que leur structure est comparable à celle du rêve. Ces fantasmes ou rêves diurnes sont utilisés par l'élaboration secondaire*, facteur du travail du rêve* qui se rapproche le plus de l'activité vigile.

2° Freud emploie fréquemment l'expression « fantasme inconscient » sans qu'elle implique toujours une position métapsychologique bien déterminée. Il semble parfois désigner par là une rêverie subliminale, préconsciente, à laquelle le sujet s'adonne et dont il prendra ou non réflexivement conscience (2). Dans l'article Fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité (*Hysterische phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität*, 1908), les fantasmes « inconscients », tenus pour précurseurs des symptômes hystériques, sont décrits comme étant en connexion étroite avec les rêves diurnes.

3° Selon une ligne de pensée différente, le fantasme apparaît dans un rapport beaucoup plus intime avec

l'inconscient. Dans le chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#), c'est bien à un niveau inconscient, au sens topique de ce terme, que Freud situe certains fantasmes, ceux qui sont liés au désir inconscient et qui sont au point de départ du processus métapsychologique de formation du rêve : la première partie du « trajet » qui aboutit au rêve « ... va de façon progrédiente des scènes ou fantasmes inconscients jusqu'au préconscient » (1 b).

4° On pourrait donc, sans que Freud le fasse explicitement, distinguer dans son œuvre plusieurs niveaux du fantasme : conscient, subliminal, inconscient (β). Mais, plus que d'établir une telle distinction, Freud semble préoccupé d'insister sur les liens entre ces divers aspects :

a) Dans le rêve, les rêveries diurnes utilisées par l'élaboration secondaire peuvent être en connexion directe avec le fantasme inconscient qui constitue le « noyau du rêve » : « Les fantasmes de désir que l'analyse découvre dans les rêves nocturnes se révèlent souvent être des répétitions et des remaniements de scènes infantiles ; ainsi, dans plus d'un rêve, la façade du rêve nous désigne de façon immédiate le véritable noyau du rêve qui se trouve déformé parce qu'il est mêlé à un autre matériel » (3). Ainsi, dans le travail du rêve, le fantasme est présent aux deux extrémités du processus : d'une part il est lié au désir inconscient le plus profond, au « capitaliste » du rêve, d'autre part, à l'autre extrémité, il est présent dans l'élaboration secondaire. Les deux extrémités du rêve et les deux modalités de fantasmes qui s'y retrouvent semblent sinon se rejoindre, du moins communiquer de l'intérieur et comme se symboliser l'une l'autre ;

b) Freud trouve dans le fantasme un *point privilégié* où pourrait être saisi, sur le vif, le processus de *passage*

entre les différents systèmes psychiques : refoulement ou retour du refoulé. Les fantasmes « ... s'approchent tout près de la conscience et restent là sans être troublés aussi longtemps qu'ils n'ont pas un investissement intense, mais ils sont renvoyés dès qu'ils dépassent un certain niveau d'investissement » (4 a) ;

c) Dans la définition métapsychologique la plus complète qu'il en ait donnée, Freud relie entre eux les aspects du fantasme apparemment les plus distants les uns des autres : « Ils [les fantasmes] sont d'une part hautement organisés, non contradictoires, ils ont mis à profit tous les avantages du système Cs et notre jugement les distinguerait avec peine des formations de ce système ; d'autre part, ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. C'est leur origine (inconsciente) qui est décisive pour leur destin. Il convient de les comparer à ces hommes de sang mêlé qui en gros ressemblent à des blancs, mais dont la couleur d'origine se trahit par quelque indice frappant et qui demeurent de ce fait exclus de la société et ne jouissent d'aucun des privilèges réservés aux blancs » (4 b).

Il semble donc que la problématique freudienne du fantasme, non seulement n'autorise pas une distinction de *nature* entre fantasme inconscient et fantasme conscient, mais vise bien plutôt à marquer les analogies, les relations étroites, les passages entre eux : « Les fantasmes clairement conscients des pervers – qui, dans des circonstances favorables, peuvent se transformer en comportements agencés, les craintes délirantes des paranoïaques – qui sont projetées sur d'autres avec un sens hostile – les fantasmes inconscients des hystériques – que l'on découvre par la psychanalyse, derrière leurs symptômes, toutes ces formations coïncident par leur

contenu jusqu'aux moindres détails » (5). Dans des formations imaginaires et des structures psychopathologiques aussi diverses que celles que désigne ici Freud, un même contenu, un même agencement, peuvent être retrouvés, qu'ils soient conscients ou inconscients, agis ou représentés, assumés par le sujet ou projetés sur autrui.

Aussi bien, dans la cure, le psychanalyste s'attache-t-il à dégager, derrière les productions de l'inconscient comme le rêve, le symptôme, la mise en acte*, les conduites répétitives, etc., le fantasme sous-jacent. Le progrès de l'investigation fait apparaître même des aspects de la conduite fort distants de l'activité imaginative et, en première analyse, commandés par les seules exigences de la réalité, comme des émanations, des « rejets » de fantasmes inconscients. Dans cette perspective, c'est l'ensemble de la vie du sujet qui se révèle comme modelé, agencé par ce qu'on pourrait appeler, pour en souligner le caractère structurant, une *fantasmatique*. Celle-ci n'est pas à concevoir seulement comme une thématique, fût-elle marquée pour chaque sujet de traits éminemment singuliers ; elle comporte son dynamisme propre, les structures fantasmatiques cherchant à s'exprimer, à trouver une issue vers la conscience et l'action, et attirant constamment à elles un nouveau matériel.

IV. – Le fantasme est dans le rapport le plus étroit avec le désir ; un terme freudien vient l'attester : *Wunschphantasie*, ou fantasme de désir (6). Comment concevoir ce rapport ? On sait que pour Freud le désir trouve son origine et son modèle dans l'expérience de satisfaction* : « Le premier désirer (*Wünschen*) semble avoir été un investissement hallucinatoire du souvenir de la satisfaction » (1 c). Est-ce à dire que les fantasmes

les plus primitifs soient ceux qui tendent à retrouver les objets hallucinatoires liés aux toutes premières expériences de la montée et de la résolution de la tension interne ? Peut-on dire que les premiers fantasmes sont des fantasmes d'objet, des objets fantasmatiques que le désir viserait comme le besoin vise son objet naturel ?

La relation du fantasme et du désir nous semble plus complexe. Même sous ses formes les moins élaborées, le fantasme apparaît comme irréductible à une visée intentionnelle du sujet désirant :

1° Il s'agit de scénarios, même s'ils s'énoncent en une seule phrase, de scènes organisées, susceptibles d'être dramatisées sous une forme le plus souvent visuelle ;

2° Le sujet est toujours présent dans de telles scènes ; même dans la « scène originaires »*, d'où il peut paraître exclu, il figure en fait, non seulement comme observateur, mais comme participant qui vient troubler par exemple le coït parental ;

3° Ce n'est pas un objet qui est représenté, comme visé par le sujet, mais une séquence dont le sujet fait lui-même partie et dans laquelle les permutations de rôles, d'attribution, sont possibles (qu'on se réfère particulièrement à l'analyse faite par Freud du fantasme On bat un enfant [*Ein Kind wird geschlagen*, 1919], et aux changements syntaxiques subis par cette phrase ; cf. aussi les transformations du fantasme homosexuel dans le Cas Schreber) ;

4° Dans la mesure où le désir est ainsi articulé dans le fantasme, celui-ci est aussi le lieu d'opérations défensives ; il donne prise aux processus de défense les plus primitifs tels que le retournement sur la personne propre*, le renversement dans le contraire*, la dénégation*, la projection* ;

5° De telles défenses sont elles-mêmes indissolublement liées à la fonction première du fantasme – la mise en scène du désir – mise en scène où *l'interdit* est toujours présent dans la position même du désir.

▲ (α) A plusieurs reprises, Freud a décrit ce tournant de sa pensée (7) en des termes qui accèdent cette façon de voir. Mais une étude attentive des conceptions freudiennes et de leur évolution entre 1895 et 1900 montre que le témoignage de Freud lui-même, dans son schématisme extrême, ne rend pas compte de la complexité et de la richesse de ses vues concernant le statut du fantasme (pour une interprétation de cette période, cf. Laplanche et Pontalis, *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme*, 1964) (8).

(β) Susan Isaacs, dans son article *Nature et fonction du fantasme* (*The Nature and Function of Phantasy*, 1948) (9), propose d'adopter les deux graphies fantasme (*fantasy*) et phantasme (*phantasy*) pour désigner respectivement « les rêveries diurnes conscientes, les fictions, etc. » et « ... le contenu primaire des processus mentaux inconscients ». Cet auteur pense ainsi changer la terminologie psychanalytique tout en restant fidèle à la pensée de Freud. Nous pensons, à l'inverse, que la distinction proposée ne s'accorde pas avec la complexité des vues de Freud. De toute façon, dans la traduction des textes de Freud, elle conduirait, si l'on devait choisir, dans tel ou tel passage, entre *phantasme* et *fantasme*, aux interprétations les plus arbitraires.

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 625 ; S.E., V, 620 ; Fr., 504. – b) G.W., II-III, 579 ; S.E., V, 574 ; Fr., 469. – c) G.W., II-III, 604 ; S.E., V, 598 ; Fr., 488-9.

(2) Cf. Freud (S.). *Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität*, 1908. GAV., VII, 192-3 ; S.E., IX, 160.

(3) Freud (S.). *Über den Traum*, 1901. G.W., II-III, 680 ; S.E., V, 667 ; Fr., 111.

(4) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) G.W., X, 290 ; S.E., XIV, 191 ; Fr., 137-8. – b) G.W., X, 289 ; S.E., XIV, 190-1 ; Fr., 137.

(5) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 65, n. 1 ; S.E., VII, 165, n. 2 ; Fr., 174, n. 33.

(6) Cf. Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1917. Passim.

(7) Cf. par exemple : Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17.

(8) Cf. Laplanche (J.) et Pontalis (J.-B.). In *Les Temps modernes*, n°215, pp. 1833-68.

(9) Isaacs (S.). In I.J.P., 1948, XXIX, 73-97. Fr., in *La Psychanalyse*, vol. 5, P.U.F., Paris, 125-182.

Fantasmes originaires

= *D.* : Urphantasien. – *En.* : primai phantasies. – *Es.* : protofantasias. – *I.* : fantasmî (ou fantasie) originari(e), primari(e). – *P.* : protofantasias, ou fantasias primitivas, ou originárias.

• ***Structures fantasmatiques typiques (vie intra-utérine, scène originaire, castration, séduction) que la psychanalyse retrouve comme organisant la vie fantasmatique, quelles que soient les expériences personnelles des sujets ; l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogénétiquement.***

■ Le terme de *Urphantasien* apparaît dans les écrits de Freud en 1915 : « Je nomme fantasmes originaires ces formations fantasmatiques – observations du rapport sexuel des parents, séduction, castration, etc. » (1). Les fantasmes dits originaires se rencontrent de façon très générale chez les êtres humains, sans qu'on puisse en chaque cas invoquer des scènes réellement vécues par l'individu ; ils appelleraient donc, selon Freud, une explication phylogénique où la réalité retrouverait son

droit : la castration par exemple, aurait été effectivement pratiquée par le père dans le passé archaïque de l'humanité. « Il est possible que tous les fantasmes qu'on nous raconte aujourd'hui dans l'analyse [...] aient été jadis, aux temps originaires de la famille humaine, réalité, et qu'en créant des fantasmes l'enfant comble seulement, à l'aide de la vérité préhistorique, les lacunes de la vérité individuelle » (2). En d'autres termes, ce qui fut dans la préhistoire réalité de fait serait devenu réalité psychique*.

Ce que Freud entend par fantasme originaire se comprend mal, considéré isolément ; l'introduction de la notion se situe en effet au terme d'un long débat sur les éléments derniers que la psychanalyse peut mettre à jour aux origines de la névrose et, d'une façon plus générale, derrière la vie fantasmatique de tout individu.

Très tôt Freud a cherché à découvrir des événements archaïques réels, capables de fournir le fondement dernier des symptômes névrotiques. Il nomme « scènes originaires » (*Urszenen*) ces événements réels, traumatisants, dont le souvenir est parfois élaboré et masqué par des fantasmes. Parmi elles, l'une conservera dans la langue psychanalytique le nom d'*Urszene* : la scène du coït parental auquel l'enfant aurait assisté (voir : Scène originaire). On sera sensible au fait que ces événements premiers sont désignés du nom de scènes et que d'emblée Freud cherche à dégager, parmi celles-ci, des scénarios typiques et en nombre limité (3).

L'évolution qui mènera Freud de cette conception réaliste des « scènes originaires » à la notion de « fantasme originaire » ne saurait être retracée ici ; cette évolution, dans sa complexité, va de pair avec le dégagement de la notion psychanalytique de fantasme¹⁶. Il

serait schématique de croire que Freud a purement et simplement abandonné une première conception cherchant l'étiologie de la névrose dans des traumatismes infantiles contingents au profit d'une théorie qui, voyant le précurseur du symptôme dans le fantasme, ne reconnaît à celui-ci d'autre réalité que celle d'exprimer sur le mode imaginaire une vie pulsionnelle dont les grandes lignes seraient biologiquement déterminées. En effet, d'emblée le monde fantasmatique apparaît en psychanalyse comme ayant une consistance, une organisation et une efficacité que connote bien le terme de « réalité psychique ».

Dans les années 1907-1909, où le fantasme suscite de multiples travaux et se voit pleinement reconnu dans son efficacité inconsciente, comme sous-jacent, par exemple, à l'attaque hystérique qui le symbolise, Freud s'attache à mettre à jour des séquences typiques, scénarios imaginaires ([roman familial*](#)) ou constructions théoriques (théories sexuelles infantiles) par lesquelles le névrosé et peut-être « tout enfant des hommes » cherche à répondre aux énigmes majeures de son existence.

Mais il est remarquable que la pleine connaissance du fantasme comme un domaine autonome, explorable, possédant sa consistance propre, ne suspende pas pour Freud la question de l'origine de celui-ci. L'analyse de [L'homme aux loups](#) en fournit l'exemple le plus frappant : Freud cherche à établir la réalité de la scène d'observation du coït parental en la reconstituant dans ses moindres détails et, quand il semble ébranlé par la thèse jungienne selon laquelle une telle scène ne serait qu'un fantasme rétroactivement construit par le sujet adulte, il n'en maintient pas moins avec insistance que la perception a fourni à l'enfant des indices, mais surtout il introduit la notion de fantasme originaire. Dans cette notion, viennent

se rejoindre l'exigence de trouver ce qu'on pourrait appeler le roc de l'événement (et si celui-ci, réfracté et comme démultiplié, s'efface dans l'histoire de l'individu, on remontera plus haut, jusque dans l'histoire de l'espèce), et le souci de fonder la structure du fantasme elle-même sur autre chose que l'événement. Un tel souci peut même conduire Freud jusqu'à affirmer la prévalence de la structure présubjective sur l'expérience individuelle : « Là où les événements ne s'adaptent pas au schéma héréditaire, ils subissent dans le fantasme un remaniement [...]. Ce sont justement ces cas-là qui sont propres à nous montrer l'existence indépendante du schéma. Nous sommes souvent en mesure d'observer que le schéma triomphe de l'expérience individuelle ; dans notre cas par exemple [celui de l'homme aux loups], le père devient le castrateur et celui qui menace la sexualité infantile, en dépit d'un complexe d'Œdipe par ailleurs inversé [...]. Les contradictions se présentant entre l'expérience et le schéma semblent fournir ample matière aux conflits infantiles » (4).

Si l'on envisage maintenant les thèmes qu'on retrouve dans les fantasmes originaires (scène originaire*, castration*, séduction*), on est frappé par un caractère commun : ils se rapportent tous aux origines. Comme les mythes collectifs, ils prétendent apporter une représentation et une « solution » à ce qui pour l'enfant s'offre comme énigme majeure ; ils dramatisent comme moment d'émergence, comme origine d'une histoire, ce qui apparaît au sujet comme une réalité, d'une nature telle qu'elle exige une explication, une « théorie ». Dans la « scène originaire », c'est l'origine du sujet qui se voit figurée ; dans les fantasmes de séduction, c'est l'origine, le

surgissement de la sexualité ; dans les fantasmes de castration, c'est l'origine de la différence des sexes.

Notons, pour conclure, que la notion de fantasme originaire présente pour l'expérience et la théorie analytique un intérêt central. Les réserves qu'appelle la théorie d'une transmission génétique héréditaire ne doivent pas, selon nous (α), faire tenir pour également caduque l'idée qu'il existe, dans la fantasmagorie, des structures irréductibles aux contingences du vécu individuel.

▲ (α) Nous avons proposé dans *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme* (5), une interprétation de la notion freudienne de fantasme originaire. L'universalité de ces structures doit être mise en liaison avec celle que Freud reconnaît au complexe d'Œdipe (*voir ce terme*), complexe nucléaire dont il a souvent marqué le caractère structurant, *a priori* : « Le contenu de la vie sexuelle infantile consiste en l'activité auto-érotique des composantes sexuelles prédominantes, dans des traces d'amour d'objet et dans la formation de ce complexe qu'on pourrait nommer le *complexe nucléaire des névroses* (...). Le fait que l'on forme généralement les mêmes fantasmes concernant sa propre enfance, aussi variable que puisse être le nombre des apports de la vie réelle, s'explique par l'uniformité de ce contenu et par la constance des influences modificatrices ultérieures. Il appartient absolument au complexe nucléaire de l'enfance que le père y assume le rôle de l'ennemi sexuel, de celui qui trouble l'activité sexuelle auto-érotique, et la plupart du temps la réalité y contribue largement » (6).

(1) Freud (S.). *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia*, 1915. G.W., X, 242 ; S.E., XIV, 269 ; Fr., 8.

(2) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. G.W., XI, 386 ; S.E., XVI, 371 ; Fr., 399.

(3) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, Manuskript M, 1897. Ail., 215-9 ; Angl., 202-5 ; Fr., 179-82.

(4) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W. XII, 155 ; S.E., XVII, 119-20 ; Fr., 418-9.

(5) Cf. Laplanche (J.) et Pontalis (J.-B.). In *Les Temps modernes*, 1964, n° 215, p. 1833-68.

(6) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 428, n. ; S.E., X, 207-8, n. ; Fr., 234, n.

Figurabilité (prise en considération de la –)

= *D.* : Rücksicht auf Darstellbarkeit. – *En.* : considérations of representability. – *Es.* : considération a la representabilidad. – *I.* : riguardo per la raffigurabilità. – *P.* : consideração à representabilidade ou figurabilidade.

• ***Exigence à laquelle sont soumises les pensées du rêve : elles subissent une sélection et une transformation qui les rendent à même d'être représentées en images, surtout visuelles.***

■ Le système d'expression que constitue le rêve a ses lois propres. Il exige que toutes les significations, jusqu'aux pensées les plus abstraites, s'expriment par des images. Les discours, les paroles ne sont pas, selon Freud, privilégiés à cet égard : ils figurent dans le rêve comme éléments signifiants et non pour le sens qu'ils ont dans le langage verbal.

Cette condition a deux conséquences :

1° Elle conduit à sélectionner « ... parmi les diverses ramifications des pensées essentielles du rêve celle qui permet une figuration visuelle » (1 a) ; en particulier les articulations logiques entre les pensées du rêve sont

Figurabilité (prise en considération de la –) éliminées ou remplacées plus ou moins heureusement par des modes d'expression que Freud a décrits dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900) (troisième partie du chap. VI : « Les procédés de figuration du rêve »).

2° Elle oriente les déplacements vers des substituts imagés. C'est ainsi que le déplacement d'expression (*Ausdrucksverschiebung*) fournira un chaînon – un mot concret – entre la notion abstraite et une image sensorielle (exemple : glissement du terme « aristocrate » en celui de « haut placé » susceptible d'être représenté par une « haute tour »).

Cette condition régulatrice du travail du rêve trouve en définitive son origine dans la «régression* » : régression à la fois topique, formelle et temporelle. Sous ce dernier aspect, Freud insiste sur le rôle polarisant, dans l'élaboration des images du rêve, des scènes infantiles de nature essentiellement visuelle : « ... la transformation des pensées en images visuelles peut être une suite de *l'attraction* que le souvenir visuel, qui cherche à reprendre vie, exerce sur les pensées coupées de la conscience et luttant pour s'exprimer. D'après cette conception, le rêve serait le *substitut de la scène infantile modifiée par transfert sur le récent*. La scène infantile ne peut parvenir à se réaliser à nouveau ; elle doit se contenter de reparaître sous forme de rêve » (1 b).

(1) Freud (S.), a) G.W., IMII, 349 ; S.E., V, 344 ; Fr., 256. – b) G.W., II-III, 551-2 ; S.E., V, 546 ; Fr., 449.

Fixation

= D. : Fixierung. – En. : fixation. – Es. : fijación. – I. : fissazione. – P. : fixação.

• **Fait que la libido s'attache fortement à des personnes ou à des imagos, reproduit tel mode de satisfaction, reste organisée selon la structure caractéristique d'un de ses stades évolutifs. La fixation peut être manifeste et actuelle ou constituer une virtualité prévalente qui ouvre au sujet la voie d'une régression***.

La notion de fixation est généralement comprise dans le cadre d'une conception génétique impliquant une progression ordonnée de la libido (fixation à un stade). On peut la considérer, en dehors de toute référence génétique, dans le cadre de la théorie freudienne de l'inconscient, comme désignant le mode d'inscription de certains contenus représentatifs (expériences, imagos, fantasmes) qui persistent dans l'inconscient de façon inaltérée et auxquels la pulsion reste liée.

■ La notion de fixation se retrouve constamment dans la doctrine psychanalytique pour rendre compte de cette donnée manifeste de l'expérience : le névrosé, ou plus généralement tout sujet humain, est marqué par des expériences infantiles, reste attaché de façon plus ou moins déguisée à des modes de satisfaction, à des types d'objet ou de relation archaïques ; la cure psychanalytique atteste de l'emprise et de la répétition des expériences passées comme de la résistance du sujet à s'en dégager.

Le concept de fixation ne contient pas en lui-même un principe d'explication ; en revanche sa valeur descriptive est incontestable. C'est pourquoi il a pu être utilisé par

Freud aux différents moments d'évolution de sa pensée concernant ce qui dans l'histoire du sujet a été à l'origine de la névrose. C'est ainsi que Freud a pu caractériser ses premières conceptions étiologiques comme faisant intervenir essentiellement l'idée d'une « fixation au trauma* » (1 a, 2) ; avec les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) la fixation est rattachée à la théorie de la libido et se définit par la persistance, particulièrement manifeste dans les perversions, de caractères anachroniques de la sexualité : le sujet poursuit certains types d'activité, ou bien reste attaché à certains caractères de « l'objet » dont on peut retrouver l'origine dans tel moment particulier de la vie sexuelle infantile. Si le rôle du trauma n'est pas nié, il intervient ici sur le fond d'une succession des expériences sexuelles, venant favoriser la fixation en un point déterminé.

Avec le développement de la théorie des stades* de la libido, en particulier des stades prégénitaux*, la notion de fixation prend une nouvelle extension : elle peut ne pas porter seulement sur un but* ou un objet* libidinal partiel, mais sur toute une structure de l'activité caractéristique d'un stade donné (*voir* : Relation d'objet). Ainsi, la fixation au stade anal serait à l'origine de la névrose obsessionnelle et d'un certain type de caractère.

Dans Au-delà du principe de plaisir (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) (3), Freud sera amené à nouveau à se référer à la notion de fixation au trauma comme à un des faits qui ne s'expliquent pas complètement par la persistance d'un mode de satisfaction libidinale et qui l'obligent à postuler l'existence d'une compulsion de répétition*.

La fixation libidinale joue un rôle prévalent dans l'étiologie des divers troubles psychiques, et l'on a été amené à préciser sa fonction dans les mécanismes névrotiques :

La fixation est à l'origine du *refoulement** et peut même être considérée comme le premier temps du refoulement pris au sens large : « ... le courant libidinal [qui a subi une fixation] se comporte envers les formations psychiques ultérieures comme un courant appartenant au système de l'inconscient, comme un courant refoulé » (4 a). Ce « refoulement originare »* conditionne le refoulement au sens étroit, qui n'est possible que par l'action conjointe, sur les éléments à refouler, d'une répulsion de la part d'une instance supérieure et d'une attraction de la part de ce qui avait été préalablement fixé (5 a).

D'autre part, la fixation prépare les positions sur lesquelles va s'opérer la régression* qu'on retrouve, sous des aspects divers, dans les névroses, les perversions et les psychoses.

Les *conditions* de la fixation sont, pour Freud, de deux sortes : d'une part elle est provoquée par différents facteurs historiques (influence de la constellation familiale, trauma etc.). D'autre part elle est favorisée par des facteurs constitutionnels : telle composante pulsionnelle partielle peut avoir une force plus grande que telle autre ; mais aussi il peut exister chez certains individus une « viscosité* » générale de la libido (1 b) qui les prédispose à défendre « ... chaque position libidinale, une fois qu'elle est atteinte, par angoisse d'y perdre en l'abandonnant, et par crainte de ne pas trouver dans la position suivante un substitut pleinement satisfaisant » (6).



La fixation est souvent invoquée en psychanalyse, mais sa nature et sa signification sont mal précisées. Freud utilise parfois le concept, comme il le fait pour la régression, de façon descriptive. Dans les textes les plus explicites, la fixation est généralement rapprochée de certains phénomènes biologiques où des vestiges de l'évolution ontophylogénétique subsistent dans l'organisme adulte. Il s'agirait donc, dans cette perspective génétique, d'une « inhibition de développement », d'une irrégularité génétique, d'un « attardement passif » (4 b).

Une telle conception trouve son origine et son domaine d'élection dans l'étude des perversions. Une première approche semble en effet confirmer que subsistent, tels quels, certains schèmes de comportement que le sujet peut réutiliser. Certaines perversions se développant de façon continue à partir de l'enfance donneraient même l'exemple d'une fixation aboutissant au symptôme sans qu'il soit besoin de faire appel à la régression.

Toutefois, à mesure que se développe la théorie des perversions, il devient douteux que l'on puisse reconnaître en celles-ci le modèle d'une fixation qui serait assimilable à la persistance pure et simple d'un vestige génétique. Le fait de retrouver à l'origine des perversions des conflits et des mécanismes proches de ceux de la névrose met en question l'apparente simplicité de la notion de fixation (voir : [Perversion](#)).



On ferait ressortir l'originalité de l'usage psychanalytique de la notion de fixation par rapport à des idées comme celle d'une persistance de schèmes de comportement devenus anachroniques en se référant aux

modalités d'emploi du terme chez Freud. Schématiquement on peut dire que Freud parle tantôt de fixation de (fixation d'un souvenir, d'un symptôme par exemple), tantôt de fixation (de la libido) à (fixation à un stade, à un type d'objet, etc.). La première acception évoque un usage du terme tel que l'admet une théorie psychologique de la mémoire qui distingue différents temps : fixation, conservation, évocation, reconnaissance du souvenir. Mais on notera que, pour Freud, une telle fixation est comprise de façon très réaliste : il s'agit d'une véritable inscription (*Niederschrift*) de traces dans des séries de systèmes mnésiques, traces qui peuvent être « traduites » d'un système dans l'autre ; dans la lettre à Fliess du 6-12-96, toute une théorie de la fixation est déjà élaborée : « Lorsque manque la transcription suivante, l'excitation est liquidée selon les lois psychologiques qui étaient valables pour la période psychique précédente et selon les voies qui étaient alors disponibles. Il subsiste ainsi un anachronisme, dans une certaine province sont encore en vigueur des *fueros* [lois anciennes qui continuent à être valables dans certaines villes ou régions d'Espagne] ; c'est ainsi qu'on trouve des "survivances" ». D'autre part, cette notion d'une fixation des représentations* est corrélative de celle d'une fixation de l'excitation à celles-ci. Une telle idée, qui est au fondement de la conception freudienne, trouve sa meilleure expression dans la théorie la plus complète que Freud ait donnée du refoulement : « Nous sommes fondés à admettre un *refoulement originaire*, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une *fixation* ; le représentant correspondant subsiste à

partir de là de façon inaltérable et la pulsion demeure à lui liée » (5 b).

Le sens génétique de la fixation n'est certes pas abandonné dans une telle formulation mais il trouve son fondement dans la recherche de moments originaires où indissolublement s'inscrivent dans l'inconscient certaines représentations électives et où la pulsion elle-même se fixe à ses représentants psychiques, se constituant peut-être, par ce processus même, comme pulsion*.

(1) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. – a) G.W., XI, 282 sqq. ; S.E., XVI, 273 sqq. ; Fr., 296 sqq. – b) Cf. G.W., XI, 360-1 ; S.E., XVI, 348 ; Fr., 374.

(2) Freud (S.). *Über Psychoanalyse*, 1909. G.W., VIII, 12 ; S.E., XI, 17 ; Fr., 126.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 10 ; S.E., XVIII, 13 ; Fr., 12.

(4) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa (Dementia paranoïdes)*, 1911. – a) G.W., VIII, 504 ; S.E., XII, 67 ; Fr., 311-2. – b) G.W., VIII, 304 ; S.E., XII, 67 ; Fr., 312.

(5) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. – a) Cf. G.W., X, 250-1 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71. – b) G.W., X, 250 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71.

(6) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 151 ; S.E., XVII, 115 ; Fr., 415.

Forclusion

= D. .Verwerfung. – En. : répudiation ou foreclosure. – Es. : repudio. – I. : reiezione. – P. : rejeição ou repúdio.

• **Terme introduit par Jacques Lacan : mécanisme spécifique qui serait à l'origine du fait psychotique ; il consisterait en un rejet primordial d'un « signifiant » fondamental (par exemple : le phallus en tant que signifiant du complexe de castration) hors de l'univers symbolique* du sujet. La forclusion se différencierait du refoulement en deux sens :**

1) **Les signifiants forclos ne sont pas intégrés à l'inconscient du sujet ;**

2) **Ils ne font pas retour « de l'intérieur », mais au sein du réel, singulièrement dans le phénomène hallucinatoire.**

■ J. Lacan se réclame de l'emploi que fait parfois Freud du terme de *Verwerfung* (rejet) en relation avec la psychose et en a proposé comme équivalent français le terme de forclusion.

La filiation freudienne invoquée sur ce point par J. Lacan appelle deux séries de remarques concernant la terminologie et la conception freudienne de la défense psychotique.

I. – Une *enquête terminologique* dans l'ensemble des textes freudiens permet d'aboutir aux conclusions suivantes :

1) Le terme *Verwerfung* (ou le verbe *verwerfen*) est employé par Freud dans des acceptions assez variées qu'on peut ramener schématiquement à *trois* :

a) Dans le sens assez lâche d'un refus qui peut s'opérer par exemple sur le mode du refoulement (1) ;

b) Dans le sens d'un rejet sous la forme du jugement conscient de condamnation. On trouve plutôt dans cette acception le mot composé *Urteilsverwerfung* dont Freud indique lui-même qu'il est synonyme de *Verurteilung* (jugement de condamnation*) ;

c) Le sens mis en avant par Lacan se trouve mieux confirmé dans d'autres textes. Ainsi dans Les psychonévroses de défense (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) Freud écrit à propos de la psychose : « Il existe une sorte de défense bien plus énergique et bien plus efficace qui consiste en ceci que le moi rejette (*verwirft*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se conduit comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi » (2 a).

Le texte sur lequel Lacan s'est appuyé le plus volontiers pour promouvoir la notion de forclusion est celui de L'homme aux loups où les mots *verwerfen*, *Verwerfung* reviennent à plusieurs reprises. Le passage le plus probant est sans doute celui où Freud évoque la coexistence chez le sujet de plusieurs attitudes à l'égard de la castration : « ... le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait purement et simplement rejeté (*verworfen*) la castration et dans lequel il n'était pas encore question de jugement sur la réalité de celle-ci, ce courant était certainement encore réactivable. J'ai rapporté dans un autre texte une hallucination que ce patient avait eue à l'âge de cinq ans... » (3 a).

2) On rencontre chez Freud d'autres termes que celui de *Verwerfung* dans un sens qui paraît autoriser, d'après le contexte, un rapprochement avec le concept de forclusion :

Ablehnen (écarter, décliner) (5 b) ;

Aufheben (supprimer, abolir) (4 a) ;

Verleugnen (dénier).

En conclusion, on peut constater, en se limitant au point de vue terminologique, que l'usage du terme de *Verwerfung* ne recouvre pas toujours ce que connote « forclusion » et, à l'inverse, que d'autres termes freudiens désignent ce que Lacan cherche à mettre en évidence.

II. – Au-delà de cette simple enquête terminologique, on pourrait montrer que l'introduction par Lacan du terme de forclusion se situe dans le prolongement d'une *exigence constante chez Freud* : celle de définir un mécanisme de défense spécifique de la psychose. Ici les options terminologiques de Freud peuvent être parfois trompeuses, notamment lorsqu'il parle de « refoulement » à propos de la psychose. Freud lui-même a souligné cette ambiguïté : « ... on peut douter si le processus nommé refoulement dans les psychoses a encore quoi que ce soit de commun avec le refoulement dans les névroses de transfert » (5).

1) On pourrait retrouver tout au long de l'œuvre de Freud une telle ligne de pensée concernant la psychose. Dans les premiers textes freudiens, elle s'atteste notamment par la discussion du mécanisme de la projection, celle-ci étant conçue, chez le psychotique, comme un véritable rejet d'emblée dans l'extérieur et non comme un retour secondaire du refoulé inconscient. Ultérieurement, lorsque Freud tendra à interpréter la projection comme un simple temps secondaire au refoulement névrotique, il se verra contraint d'admettre que la projection – *prise en ce*

sens – n'est plus le ressort essentiel de la psychose : « Il n'était pas exact de dire que la sensation réprimée (*unterdrückt*) à l'intérieur était projetée vers l'extérieur ; nous reconnaissons bien plutôt que ce qui a été aboli (*das Aufgehobene*) à l'intérieur revient de l'extérieur » (4 b) (voir : [Projection](#)).

Les termes de « désinvestissement de la réalité » (4 c), de « perte de la réalité » (6) sont également à comprendre comme désignant ce mécanisme *primaire* de séparation et de rejet à l'extérieur de la « perception » insupportable.

Enfin, dans ses derniers travaux, c'est autour de la notion de *Verleugnung* ou « déni de la réalité » (voir ce terme) que Freud centrera sa réflexion. S'il l'étudie principalement dans le cas du fétichisme, il indique explicitement qu'un tel mécanisme apparente cette perversion à la psychose (7 et 8 a). Le déni opposé par l'enfant, le fétichiste, le psychotique à cette « réalité » que serait l'absence du pénis chez la femme, est conçu comme un refus d'admettre la « perception » elle-même et a *fortiori* d'en tirer la conséquence à savoir la « théorie sexuelle infantile » de la castration. Freud oppose en 1938 deux modes de défense : « repousser une exigence pulsionnelle du monde intérieur » et « dénier un fragment du monde extérieur réel » (8 b). En 1894 il décrivait déjà la défense psychotique dans des termes presque identiques : « Le moi s'arrache à la représentation insupportable, mais celle-ci est indissolublement attachée à un fragment de la réalité, et, en accomplissant cette action, le moi s'est aussi détaché totalement ou partiellement de la réalité » (2 b).

2) Comment concevoir, en dernière analyse, cette sorte de « refoulement » dans le monde extérieur, symétrique du refoulement névrotique ?

Le plus souvent c'est en termes économiques que Freud le décrit : désinvestissement du perçu, retrait narcissique de la libido accompagné peut-être d'un retrait de l'« intérêt »* non-libidinal. En d'autres occasions, c'est plutôt à ce qu'on pourrait nommer un retrait de signification, à un refus d'attribuer un sens au perçu que Freud semble aboutir. Ces deux conceptions ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre dans l'esprit de Freud : le retrait d'investissement (*Besetzung*) est aussi un retrait de signification (*Bedeutung*) (9).

III. – La notion de forclusion vient prolonger cette ligne de pensée freudienne, dans le cadre de la théorie du « symbolique »* de J. Lacan. Cet auteur s'appuie notamment sur les textes de L'homme aux loups où Freud montre comment les éléments perçus lors de la scène primitive ne recevront qu'« après-coup »* leur sens et leur interprétation. Au moment de la première expérience traumatique – à un an et demi – le sujet était incapable d'élaborer, sous la forme d'une théorie de la castration, cette donnée brute que serait l'absence du pénis chez la mère : « Il rejeta (*verwarf*) [la castration] et en resta au point de vue du coït par l'anus [...]. En cela, aucun jugement sur l'existence de la castration ne fut, à proprement parler, porté, mais il en fut comme si elle n'avait pas existé » (3 c).

Dans les différents textes de Freud il existe une ambiguïté certaine quant à ce qui est rejeté (*verworfen*) ou dénié (*verleugnet*) lorsque l'enfant refuse la castration. Est-ce la castration elle-même (3 d) ? Dans ce cas, ce serait une véritable théorie interprétative des faits et non une simple perception qui serait rejetée. S'agit-il du « manque de pénis » chez la femme ? Mais il est difficile de parler alors d'une « perception » qui serait déniée, car

une *absence* n'est un fait perceptif que dans la mesure où elle est mise en relation avec une *présence* possible.

L'interprétation de Lacan permettrait de trouver une solution aux difficultés que nous venons de mettre en évidence. S'appuyant sur le texte de Freud sur *La (dé)négation* (*Die Verneinung*, 1925), il définit la forclusion dans son rapport à un « procès primaire » (10) qui comporte deux opérations complémentaires : « l'*Einbeziehung ins Ich*, l'introduction dans le sujet et l'*Ausstossung aus dem Ich*, l'expulsion hors du sujet ». La première de ces opérations est ce que Lacan nomme aussi « symbolisation », ou *Bejahung* (position, affirmation) « primaire ». La seconde « ... constitue le réel en tant qu'il est le domaine qui subsiste hors de la symbolisation ». La forclusion consiste alors à ne pas symboliser ce qui aurait dû l'être (la castration) : c'est une « abolition symbolique ». D'où la formule que Lacan (traduisant dans son langage le passage de Freud que nous avons rappelé plus haut : « ... il n'était pas exact de dire...) donne de l'hallucination : « ... ce qui a été forclos du symbolique réapparaît dans le réel ».

J. Lacan a développé ultérieurement la notion de forclusion dans le cadre de conceptions linguistiques, dans son article *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* (11).

(1) Cf. par exemple : Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 128 ; S.E., VII, 227 ; Fr., 137.

(2) Freud (S.), a) G.W., I, 72 ; S.E., III, 58. – b) G.W., I, 73 ; S.E., III, 59.

(3) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. – a) G.W., XII, 117 ; S.E., XVII, 85 ; Fr., 389. – b) Cf. G.W., XII, 49 ; S.E., XVII, 25 ; Fr., 339. – c) G.W., XII, 117 ; S.E., XVII, 85 ; Fr., 389. – d) Cf. G.W., XII, 117 ; S.E., XVII, 85 ; Fr., 389.

(4) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über ein autobiographisch beschriebenes Fall fort Paranoia*, 1911. – a) Cf.

G.W., VIII, 308 ; S.E., XII, 71 ; Fr., 315. – b) G.W., VIII, 308 ; S.E., XII, 71 ; Fr., 315. – c) G.W., VIII, 307 ; S.E., XII, 70 ; Fr., 314.

(5) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 31 ; S.E., XIV, 203 ; Fr., 159.

(6) Cf. Freud (S.). *Der Bealitätsverlust bei Neurose and Psychose*, 1924. G.W., XIII, 363-8 ; S.E., XIX, 183-7.

(7) Cf. par exemple : Freud (S.). *Fetischismus*, 1927. G.W., XIV, 310-7 ; S.E., XXI, 152-7.

(8) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) Cf. G.W., XVII, 132 sqq. ; S.E., XXIII, 201 sqq. ; Fr., 77 sq. – b) G.W., XVII, 135 ; S.E., XXIII, 204 ; Fr., 80-1.

(9) Freud (S.). *Neurose und Psychose*, 1924. G.W., XIII, 389 ; S.E., XIX, 150-1.

(10) Lacan (J.). Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, I, 46.

(11) Lacan (J.). In *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, IV, 1-50.

Formation de compromis

= *D.* : Kompromissbildung. – *En.* : compromise-formation. – *Es.* : transacción ou formación transaccional. – *I.* : formazione di compromesso. – *P.* : transação ou formação de compromisso.

• ***Forme qu'emprunte le refoulé pour être admis dans le conscient en faisant retour dans le symptôme, le rêve, plus généralement toute production de l'inconscient : les représentations refoulées y sont déformées par la défense jusqu'à en être méconnaissables. Dans la même formation***

peuvent ainsi se satisfaire – en un même compromis – à la fois le désir inconscient et les exigences défensives.

■ C'est à partir de l'étude du mécanisme de la névrose obsessionnelle que Freud dégage l'idée que les symptômes portent en eux-mêmes la trace du conflit défensif* dont ils résultent. Dans les Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense (*Weilere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896), il indique que le retour du souvenir refoulé se fait de façon déformée dans les représentations obsédantes ; elles constituent des « ... formations de *compromis* entre les représentations refoulées et refoulantes » (1).

Cette idée de compromis est rapidement étendue à tout symptôme, au rêve, à l'ensemble des productions de l'inconscient. On la trouvera développée dans le chapitre XXIII des Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17). Freud souligne que les symptômes névrotiques « sont le résultat d'un conflit [...]. Les deux forces qui se sont séparées se rencontrent à nouveau dans le symptôme et se réconcilient, pour ainsi dire, par le compromis que représente la formation de symptômes. C'est ce qui explique la capacité de résistance du symptôme : il est maintenu de deux côtés » (2 a).

Toute manifestation symptomatique est-elle un compromis ? La valeur d'une telle idée n'est pas contestable. Mais on rencontre cliniquement des cas où, soit la défense, soit le désir se manifestent de façon prévalente au point qu'au moins en première analyse, il paraît s'agir là de défenses qui ne sont en aucune façon contaminées par ce contre quoi elles opèrent et, à l'inverse, d'un retour du refoulé où le désir s'exprimerait sans compromis. De tels cas constitueraient les extrêmes d'une gradation dans le

compromis qu'il faut comprendre comme une série complémentaire* : « ... les symptômes ont pour but soit une satisfaction sexuelle, soit une défense contre celle-ci et dans l'ensemble le caractère positif d'accomplissement de désir prédomine dans l'hystérie, le caractère négatif, ascétique, dans la névrose obsessionnelle » (2 b).

(1) Freud (S.). G.W., I, 387 ; S.E., III, 170.

(2) Freud (S.), a) G.W., XI, 373 ; S.E., XV-XVI, 358-9 ; Fr., 386. – b) G.W., XI, 311 ; S.E., XV-XVI, 301 ; Fr., 324-5.

Formation de symptôme

= *D.* : Symptombildung. – *En.* : symptom-formation. – *Es.* : formación de sintoma. – *I.* : formazione di sintomo. – *P.* : formação de sintoma.

• ***Terme utilisé pour désigner le fait que le symptôme psychonévrotique est le résultat d'un processus particulier, d'une élaboration psychique.***

■ Ce terme, qu'on retrouve tout au long de l'œuvre de Freud, souligne que la formation des symptômes psychonévrotiques doit être considérée comme un temps spécifique de la genèse de la névrose. Freud semble avoir d'abord hésité à le tenir pour un temps essentiellement distinct de celui de la défense, mais finalement il assimile la formation de symptôme au retour du refoulé et fait de celui-ci un processus distinct, les facteurs qui donnent au symptôme sa forme spécifique étant relativement

indépendants des facteurs en jeu dans le conflit défensif
« ... le mécanisme de la formation de symptôme coïncide-t-il avec celui du refoulement ? Il est plus probable qu'ils sont très différents et que ce n'est pas le refoulement lui-même qui produit formations substitutives et symptômes, mais que ceux-ci sont des indices d'un *retour du refoulé* et doivent leur existence à de tout autres processus » (1) (voir : [Retour du refoulé](#) ; [Choix de la névrose](#)).

En un sens large, la formation de symptôme englobe non seulement le retour du refoulé sous forme de « [formations substitutives](#) »* ou de « [formations de compromis](#) »*, mais aussi les « [formations réactionnelles](#) »* (2).

Notons, à propos de ces différents termes, que le mot allemand *Bildung* (formation) désigne dans l'usage freudien, aussi bien le processus que le résultat de celui-ci.

(1) Freud (S.). *Die Verdrangung*, 1915. G.W., X, 256-7 ; S.E., XIV, 154 ; Fr., 82-3.

(2) Cf. par exemple : Freud (S.). *On Psycho-Analysis*, 1911. S.E., XII, 208.

Formation réactionnelle

= *D.* : Reaktionsbildung. – *En.* : réaction-formation. –
Es. : formación reactiva. – *I.* : formazione reattiva. –
P. : formação reativa ou de reação.

• ***Attitude ou habitus psychologique de sens opposé à un désir refoulé, et constitué en réaction contre celui-ci***

(pudeur s'opposant à des tendances exhibitionnistes par exemple).

En termes économiques, la formation réactionnelle est un contre-investissement d'un élément conscient, de force égale et de direction opposée à l'investissement inconscient.

Les formations réactionnelles peuvent être très localisées et se manifester par un comportement particulier, ou généralisées jusqu'à constituer des traits de caractère plus ou moins intégrés à l'ensemble de la personnalité.

*Du point de vue clinique, les formations réactionnelles prennent valeur symptomatique dans ce qu'elles offrent de rigide, de forcé, de compulsif, par leurs échecs accidentels, par le fait qu'elles aboutissent parfois directement à un résultat opposé à celui qui est consciemment visé (*summum jus Bumma injuria*).*

■ Dès les premières descriptions qu'il donne de la névrose obsessionnelle, Freud met en évidence un mécanisme psychique particulier qui consiste à lutter directement contre la représentation pénible en la remplaçant par un « symptôme primaire de défense » ou « contre-symptôme » consistant en des traits de personnalité – scrupulosité, pudeur, défiance de soi – qui sont en contradiction avec l'activité sexuelle infantile à laquelle s'était d'abord livré le sujet pendant une première période dite « d'immoralité infantile ». Il s'agit là d'une « défense réussie », dans la mesure où les éléments en jeu dans le conflit, la représentation sexuelle aussi bien que le « reproche » qu'elle suscite, sont globalement exclus de la conscience au profit de vertus morales poussées à l'extrême (1).

Par la suite, la psychanalyse ne fera que confirmer, dans le tableau clinique de la névrose obsessionnelle, l'importance de telles défenses dont la dénomination de « réactionnelles » vient souligner le fait qu'elles sont directement en opposition avec la réalisation du désir, tant par leur signification que du point de vue économique-dynamique.

Dans la névrose obsessionnelle, les formations réactionnelles prennent la forme de traits de caractère, d'altérations* du moi qui constituent des dispositifs de défense où la singularité des représentations et des fantasmes impliqués dans le conflit disparaît : ainsi tel sujet fera preuve, *en général*, de pitié envers les êtres vivants, alors que son agressivité inconsciente vise telles personnes particulières. La formation réactionnelle constitue un contre-investissement permanent. « Le sujet qui a élaboré des formations réactionnelles ne développe pas certains mécanismes de défense à employer quand un danger pulsionnel menace ; il a changé la structure de sa personnalité comme si ce danger était toujours présent, pour être prêt quel que soit le moment où ce danger se présente » (2). Les formations réactionnelles sont particulièrement manifestes dans le « caractère anal » (*voir* : Névrose de caractère).

Le mécanisme de la formation réactionnelle n'est pas spécifique de la structure obsessionnelle. Il se retrouve notamment dans l'hystérie mais « ... il faut souligner qu'à la différence de ce qui se passe dans la névrose obsessionnelle, ces formations réactionnelles ne présentent pas [alors] la généralité de traits de caractère, mais se limitent à des relations tout à fait électives. Par exemple la femme hystérique qui traite ses enfants, qu'au fond elle hait, avec une tendresse excessive, n'en devient pas pour

autant plus aimante, dans l'ensemble, que d'autres femmes, ni même plus tendre pour d'autres enfants » (3 a).



Le terme même de *formation* réactionnelle invite à un rapprochement avec d'autres modes de formation de symptôme* : formation substitutive* et formation de compromis*. Théoriquement, la distinction est facile à établir : alors que dans la formation de compromis on peut toujours retrouver la satisfaction du désir refoulé conjuguée à l'action de la défense (dans une obsession par exemple), dans la formation réactionnelle seule apparaîtrait, et de façon particulièrement manifeste, l'opposition à la pulsion (attitude de propreté extrême masquant complètement le jeu de l'érotisme anal, par exemple). Mais ce sont là plutôt des *modèles* de mécanisme. En fait, dans une formation réactionnelle donnée, on peut repérer l'action de la pulsion contre laquelle le sujet se défend : d'une part celle-ci fait brusquement irruption, soit à certains moments soit dans certains secteurs de l'activité du sujet, et ce sont précisément ces échecs flagrants, contrastant avec la rigidité de l'attitude exhibée par le sujet, qui permettent d'accorder à tel trait de personnalité sa valeur symptomatique ; d'autre part, dans l'exercice même de la vertu qu'il affiche, le sujet, poussant ses actes jusqu'à leurs conséquences dernières, n'est pas sans satisfaire la pulsion antagoniste qui finit par infiltrer tout le système défensif. La ménagère éprise de propreté ne centre-t-elle pas son existence sur la poussière et la saleté ? Le juriste qui pousse à l'extrême et de façon vétilleuse son souci d'équité peut se montrer par là même systématiquement indifférent aux problèmes réels que lui pose la défense de ceux qui ont recours à

lui, et satisfaire ainsi, sous le masque de la vertu, ses tendances sadiques...

En allant plus loin, on peut insister encore davantage sur le rapport entre la pulsion et la formation réactionnelle et voir dans celle-ci une expression quasi directe du conflit entre deux motions pulsionnelles opposées, conflit ambivalentiel dans sa racine : « ... l'une des deux motions qui s'affrontent, en règle générale la motion tendre, se voit énormément renforcée, cependant que l'autre disparaît » (3 b). La formation réactionnelle pourrait alors être définie comme une utilisation par le moi de l'opposition inhérente à l'ambivalence* pulsionnelle.



Peut-on étendre la notion au-delà du domaine franchement pathologique ? Freud, lorsqu'il introduit le terme dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) fait état du rôle que jouent les formations réactionnelles dans le développement de tout individu humain en tant qu'elles s'édifient au cours de la période de latence : « ... les excitations sexuelles éveillent des contre-forces (motions réactionnelles) qui, pour pouvoir réprimer efficacement ce déplaisir [résultant de l'activité sexuelle] établissent les digues psychiques [...] : dégoût, pudeur, moralité » (4 a). Dans cette mesure, Freud a souligné le rôle que jouait le processus de formation réactionnelle, à côté de la sublimation, dans l'édification des caractères et des vertus humaines (4 b). Lorsque sera introduite la notion de surmoi*, une part importante, dans sa genèse, sera attribuée au mécanisme de formation réactionnelle (5).

(1) Cf. Freud (S.). *Weilere Bemerkungen über die Abwehr-Neuroptychosen*, 1896. G.W., I, 386-7 ; S.E., III, 169-70. – Cf. aussi : *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 159-60 ; Angl., 148-50 ; Fr., 132-3.

(2) Fenichel (O.). *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, Norton, New York, 1945. Angl., 151 ; Fr., P.U.F., 1953, 187.

(3) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. – a) G.W., XIV, 190 ; S.E., XX, 158 ; Fr., 86. – b) G.W., XIV, 130 ; S.E., XX, 102 ; Fr., 20.

(4) Freud (S.), a) G.W., V, 79 ; S.E., VII, 178 ; Fr., 71. – 6 ; Cf. G.W., V, 140-1 ; S.E., VII, 238-9 ; Fr., 156-7.

(5) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. Cf. G.W., XIII, 262-3 ; S.E., XIX, 34-5 ; Fr., 189-90.

Formation substitutive

= *D.* : Ersatzbildung. – *En.* : substitutive formation. –
Es. : formación sustituta. – *I.* : formazione
sostitutiva. – *P.* : formação substitutiva.

• **Désigne les symptômes ou des formations équivalentes comme les actes manques, les traits d'esprit, etc., en tant qu'ils remplacent les contenus inconscients.**

Cette substitution doit être prise dans une double acception : économique, le symptôme apportant une satisfaction de remplacement au désir inconscient ; symbolique, le contenu inconscient étant remplacé par un autre selon certaines lignes associatives.

■ Lorsque Freud, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), reprend dans son ensemble la question de la formation des symptômes névrotiques, il assimile ceux-ci à des formations substitutives « ... mises, à la place du processus pulsionnel qui a subi l'action [de la défense] » (1). Une telle idée est très ancienne chez lui ; on la trouve dès ses premiers écrits, exprimée aussi par le terme de *Surrogat* (succédané), par exemple dans *Les psychonévroses de défense* (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) (2).

En quoi consiste la substitution ? On peut d'abord l'entendre, dans le cadre de la théorie économique de la libido, comme remplacement d'une satisfaction, liée à une réduction des tensions, par une autre. Mais cette substitution ne saurait être comprise dans un registre purement quantitatif ; en effet la psychanalyse montre qu'il existe des liaisons associatives entre le symptôme et ce à quoi il se substitue : *Ersatz* prend alors le sens de substitution symbolique, produit du déplacement et de la condensation qui déterminent le symptôme dans sa singularité.

Le terme de formation substitutive est à mettre en relation avec ceux de formation de compromis* et de formation réactionnelle*. Tout symptôme, en tant qu'il est le produit du conflit défensif, est formation de compromis. Dans la mesure où c'est principalement le désir qui cherche à s'y satisfaire, le symptôme apparaît surtout comme formation substitutive ; à l'inverse, dans les formations réactionnelles, c'est le processus défensif qui est prévalent.

(1) Freud (S.). G.W., XVI, 176 ; S.E., XX, 145 ; Fr., 70.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., I, 68 ; S.E., III, 54.

Frayage

= D. : Bahnung. – En. : facilitation. – Es. : facilitación.
– I. : facilitazione – P. : facilitação.

• **Terme utilisé par Freud lorsqu'il donne un modèle neurologique du fonctionnement de l'appareil psychique (1895) : l'excitation, dans son passage d'un neurone à un autre, doit vaincre une certaine résistance ; lorsqu'un tel passage entraîne une diminution permanente de cette résistance, on dit qu'il y a frayage : l'excitation choisira la voie frayée de préférence à celle qui ne l'est pas.**

■ La notion de frayage est centrale dans la description de fonctionnement de l' « appareil neuronique » que Freud a donnée dans son [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895). Jones indique qu'elle jouait un rôle important dans le livre d'Exner publié un an auparavant, *Projet pour une explication physiologique des phénomènes psychiques* (*Entwurf zu einer physiologischen Erklärung der psychischen Erscheinungen*, 1894) (1). Sans l'avoir abandonnée, Freud n'en fait guère usage dans ses écrits métapsychologiques. On retrouve toutefois la notion de frayage quand, dans [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), il est amené à réutiliser un modèle physiologique (2).

(1) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, 1933. Angl., 417 Fr., 417-8.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 26 S.E., XVIII, 26 ; Fr., 29.

Frustration

= D. : Versagung. – En. : frustration. – Es. : frustración.
– I. : frustrazione. – P. : frustração.

• **Condition du sujet qui se voit refuser ou se refuse la satisfaction d'une demande pulsionnelle.**

■ L'usage, renforcé par la vogue du concept de frustration dans la littérature de langue anglaise, a fait que le terme allemand de *Versagung* est le plus généralement traduit par celui de frustration. Cette traduction appelle des remarques :

1) La psychologie contemporaine, en particulier dans les recherches sur l'apprentissage, tend à coupler frustration et gratification et à les définir comme la condition d'un organisme soumis respectivement à l'absence ou à la présence d'un stimulus agréable. Une telle conception peut se rattacher à certaines vues de Freud, notamment celles où il paraît assimiler la frustration à l'absence d'un objet externe susceptible de satisfaire la pulsion. En ce sens il oppose, dans [Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique](#) (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911), les pulsions d'auto-conservation qui exigent un objet extérieur et les pulsions sexuelles qui peuvent longtemps se satisfaire de façon auto-érotique et sur le mode fantasmatique : seules les premières pourraient être frustrées (1).

2) Mais le plus souvent le terme freudien de *Versagung* a d'autres implications : il ne désigne pas seulement une donnée de fait mais une relation qui implique un refus (comme l'indique la racine *sagen* qui signifie *dire*) du côté

de l'agent et une exigence plus ou moins formulée en demande du côté du sujet.

3) Le terme de frustration paraît signifier que le sujet est frustré passivement tandis que *Versagung* ne désigne nullement *qui* refuse. Dans certains cas le sens réfléchi de *se refuser* à (déclarer forfait) semble prévalent.

Ces réserves (α) nous paraissent accréditées par différents textes que Freud a consacrés au concept de *Versagung*. Dans *Les types de déclenchement de la névrose (Über neurotische Erkrankungstypen, 1912)*, Freud parle de *Versagung* pour connoter tout obstacle – externe ou interne – à la satisfaction libidinale. Distinguant entre le cas où la névrose est précipitée par un manque dans la réalité (perte d'un objet d'amour par exemple) et celui où le sujet, par suite de conflits internes ou d'une fixation, se refuse les satisfactions que la réalité lui offre, il voit dans la *Versagung* le concept capable de les englober. En rapprochant les divers modes de la formation de la névrose, on dégagerait donc l'idée que c'est une *relation* qui est modifiée, un certain équilibre qui était fonction à la fois des circonstances extérieures et des particularités propres à la personne.

Dans les [Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1916-17*), Freud souligne qu'une privation externe n'est pas en soi pathogène et ne le devient qu'en tant qu'elle porte sur « la seule satisfaction que le sujet exige » (2).

Le paradoxe des « sujets tombant malades au moment même où ils atteignent le succès » (3) met en évidence le rôle prévalent de la « frustration interne » ; ici un pas de plus est franchi : c'est la satisfaction effective de son désir que le sujet se refuse.

Il ressort de ces textes que dans la frustration c'est, selon Freud, moins le manque d'un objet réel qui est en jeu que la réponse à une exigence impliquant un mode donné de satisfaction ou ne pouvant recevoir une satisfaction d'aucune sorte.

D'un point de vue technique, l'idée que la névrose trouve sa condition dans la *Versagung* fonde le principe d'abstinence* ; il convient de refuser au patient les satisfactions substitutives qui pourraient apaiser son exigence libidinale : l'analyste doit maintenir la frustration (4).

▲ (α) Devant la généralité de l'usage et de la difficulté de trouver un équivalent qui serait valable dans tous les cas sans qu'il soit nécessaire de se reporter au contexte, nous conservons le vocable de *frustration* pour rendre *Versagung*.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., VIII, 234-5 ; S.E., XII, 222-3.

(2) Freud (S.). G.W., XI, 357 ; S.E., XVI, 345 ; Fr., 371.

(3) Freud (S.). *Einige Charaktertypen aus der psychoanalytischen Arbeit*, 1916. G.W., X, 364-91 ; S.E., XIV, 311-33 ; Fr., 105-36.

(4) Cf. Freud (S.). *Wege der psychoanalytischen Therapie*, 1918-19. G.W., XII, 183-94 ; S.E., XVII, 159-68 ; Fr., 131-41.

Fuite dans la maladie

= *D.* : Flucht in die Krankheit. – *En.* : flight into illness. – *Es.* : huida en la enfermedad. – *I.* : fuga nella malattia. – *P.* : fuga para a doença ou refúgio na doença.

• **Expression imagée qui désigne le fait que le sujet cherche dans la névrose un moyen d'échapper à ses conflits psychiques.**

Cette expression a connu une grande faveur avec la diffusion de la psychanalyse ; elle s'est étendue aujourd'hui non seulement au domaine des névroses, mais à celui des maladies organiques où une composante psychologique peut être mise en évidence.

■ On trouve d'abord chez Freud des expressions comme « fuite dans la psychose » (1) ; « fuite dans la maladie névrotique » (2) ; puis celle de « fuite dans la maladie » (3 et 4).

La notion dynamique de « fuite dans la maladie » exprime la même idée que la notion économique de bénéfice de la maladie. Ont-elles exactement la même extension ? Sur ce point il est difficile de trancher, d'autant plus que la distinction, au sein du bénéfice de la maladie, entre une partie primaire et une partie secondaire, n'est pas non plus aisée à établir (voir : [Bénéfice](#)). Il semble que Freud situe la fuite dans la maladie du côté du bénéfice primaire ; mais il arrive que l'expression soit employée dans un sens plus large. Quoi qu'il en soit, elle illustre le fait que le sujet cherche à éviter une situation conflictuelle génératrice de tension, et à trouver, par la formation des symptômes, une réduction de celles-ci.

(1) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 75 ; S.E., III, 59.

(2) Freud (S.). *Die kulturelle Sexualmoral und die moderne Nervosität*, 1908. G.W., VII, 155 ; S.E., IX, 192.

(3) Freud (S.). *Allgemeines über den hysterischen Anfall*, 1909. G.W., VII, 237 ; S.E., IX, 231.

(4) Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. G.W., V, 202, n. 1 ajoutée en 1923 ; S.E., VII, n. 43 ; Fr., 30, n.

G

Génital (amour –)

= *D.* : genitale Liebe. – *En.* : génital love. – *Es.* : amor génital. – *I.* : amore genitale. – *P.* : amor génital.

• **Terme souvent utilisé dans le langage psychanalytique contemporain pour désigner la forme de l'amour à laquelle le sujet parviendrait dans l'achèvement de son développement psychosexuel, ce qui suppose non seulement l'accès au stade génital, mais le dépassement du complexe d'Œdipe.**

■ On ne rencontre pas l'expression d'amour génital sous la plume de Freud. On trouve bien en revanche chez lui l'idée d'une forme achevée de la sexualité et même d'une « attitude complètement normale en amour » (1 a), où viennent s'unir le courant de la sensualité et celui de la « tendresse » (*Zärtlichkeit*). L'exemple, banal en clinique psychanalytique, de l'homme qui ne peut désirer celle qu'il aime (femme qu'il idéalise) ni aimer celle qu'il désire (prostituée) illustre pour Freud leur disjonction.

L'évolution du courant sensuel, décrite dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) aboutit à l'[organisation génitale](#)* : avec la puberté « ... un but sexuel nouveau est

donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles coopèrent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale, [...]. La pulsion sexuelle se met maintenant au service de la fonction de reproduction » (2).

Quant à la tendresse, Freud fait remonter son origine à la relation la plus archaïque de l'enfant à la mère, au choix d'objet primaire dans lequel satisfaction sexuelle et satisfaction des besoins vitaux fonctionnent indissolublement en étayage* (voir : Tendresse).



M. Balint, dans un article qu'il a consacré à l'amour génital (3 a), remarque qu'on en parle surtout en termes négatifs, tout comme pour le stade post-ambivalent* d'Abraham que l'on définit essentiellement par l'absence des traits des stades antérieurs.

Veut-on définir positivement l'amour génital, on échappe difficilement à des vues normatives et même à un langage franchement moralisant : compréhension et respect d'autrui, oblativité, idéal du mariage, etc.

La notion d'amour génital appelle, du point de vue de la théorie psychanalytique, un certain nombre de questions et d'observations :

1) La satisfaction génitale – celle du sujet, du partenaire, ou réciproque – n'implique nullement qu'il y ait amour. Inversement, l'amour ne suppose-t-il pas un lien qui survit à la satisfaction génitale (3 b) ?

2) Une conception psychanalytique de l'amour, si elle exclut toute référence normative, ne doit pas méconnaître ce que la psychanalyse a découvert de la genèse de l'amour :

– quant à la relation d'objet : incorporation, maîtrise, union* avec la haine (4) ;

– quant aux modes de satisfaction pré-génitaux auxquels la satisfaction génitale est indissolublement mêlée ;

– quant à l'objet : le « plein amour d'objet » dont parle Freud n'est-il pas toujours marqué du narcissisme originaire, qu'il s'agisse du type de choix d'objet par étayage* ou du type de Choix d'objet proprement narcissique* ? C'est, rappelons-le, « la vie amoureuse du genre humain » qui a fourni à Freud un motif d'introduire le narcissisme (5).

3) L'usage contemporain de la notion d'amour génital s'accompagne souvent de l'idée d'une satisfaction entière des pulsions, voire de la résolution de tout conflit (« La relation génitale est, pour tout dire, sans histoire », a-t-on pu écrire) (6). A une telle conception s'oppose incontestablement la théorie freudienne de la sexualité ; soit, par exemple, ces lignes : « Nous devons compter avec la possibilité qu'il y ait dans la nature de la pulsion sexuelle elle-même quelque chose de défavorable à la réalisation de la satisfaction complète » (1 b).

4) D'une façon générale, sous le terme d'amour génital, ne confond-on pas plusieurs plans dont la concordance n'est pas assurée : celui du développement libidinal, qui doit conduire à la synthèse des pulsions partielles sous la primauté des organes génitaux ; celui de la relation d'objet, qui suppose l'accomplissement de l'Œdipe ; celui enfin, de la rencontre singulière ? On est d'ailleurs frappé de voir les auteurs qui invoquent l'amour génital ne pas échapper à la contradiction suivante : l'objet d'amour est conçu à la fois comme *interchangeable* (le « génital » trouvant nécessairement un objet d'amour) et *unique* (le

« génital » prenant en considération la singularité d'autrui).

(1) Freud (S.). *Über die allgemeinste Erniedrigung des Liblebestehens*, 1912. – a) G.W., VIII, 79 ; S.E., XI, 180 ; Fr., 11-12. – b) G.W., VIII, 89 ; S.E., XI, 188-9 ; Fr., 19.

(2) Freud (S.). G.W., V, 108-9 ; S.E., VII, 207 ; Fr., 111-12.

(3) Cf. Balint (M.). *On Génital Love*, 1947. In : *Primary Love and Psychoanalytic Technique*, Hogarth Press, Londres, 1952. – a) Passim. – b) Passim.

(4) Cf. Freud (S.). *Triebe and Tribschicksale*, 1915. G.W., X, 230 sqq. ; S.E., XIV, 138 sqq. ; Fr., 17 sqq.

(5) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 153 sqq. ; S.E., XIV, 87 sqq.

(6) Bouvet (M.). In *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, P.U.F., Paris, 1956, I, 61.

H

Hospitalisme

= *D.* : Hospitalismus. – *En.* : hospitalism. – *Es.* : hospitalisme ». – *I.* : ospedalismo. – *P.* : hospitalismo.

• ***Terme employé depuis les travaux de René Spitz pour désigner l'ensemble des perturbations somatiques et psychiques provoquées sur des enfants (pendant les 18 premiers mois) par un séjour prolongé dans une institution hospitalière où ils sont complètement privés de leur mère.***

■ Nous renvoyons le lecteur aux travaux spécialisés sur la question (1) et notamment à ceux de Spitz qui font autorité (2). Ceux-ci s'appuient sur des observations nombreuses et approfondies et sur des comparaisons entre diverses catégories d'enfants (élevés en orphelinat, en nursery avec présence partielle de la mère, par leur mère, etc.).

C'est lorsque les enfants sont élevés en l'absence complète de leur mère dans une institution où les soins leur sont donnés de façon anonyme et sans qu'un lien affectif puisse s'établir, qu'on constate les troubles graves que Spitz a groupés sous le nom d'hospitalisme : retard du développement corporel, de la maîtrise

manipulatoire, de l'adaptation au milieu, du langage ; résistance amoindrie aux affections ; dans les cas les plus graves, marasme et mort.

Les effets de l'hospitalisme ont des conséquences durables, voire irréversibles. Spitz, après avoir décrit l'hospitalisme, a cherché à le situer dans l'ensemble des troubles provoqués par une relation mère-enfant perturbé ; il le définit par une carence affective *totale*, le différenciant ainsi de la dépression anaclitique ; celle-ci est consécutive à une privation affective *partielle* chez un enfant qui avait bénéficié jusque-là d'une relation normale avec sa mère, et elle peut cesser une fois la mère retrouvée (3).

(1) Cf. la bibliographie de l'article de Spitz, *Hospitalism*.

(2) Cf. Spitz (R. A.). *Hospitalism*, 1945. Trad. fr. in R.F.P., XIII, 1949, pp. 397-425.

(3) Cf. Spitz (R. A.). *La première année de la vie de l'enfant*, P.U.F., Paris, 1953.

Hystérie

- D. Hysterie. – *En.* : hysteria. – *Es.* : histeria ou histerismo. – *I.* : isteria ou isterismo. – *P.* : histeria.

• **Classe de névroses présentant des tableaux cliniques très variés. Les deux formes symptomatiques les mieux isolées sont l'hystérie de conversion, où le conflit psychique vient se symboliser dans les symptômes corporels**

les plus divers, paroxystiques (exemple : crise émotionnelle avec théâtralisme) ou plus durables (exemple : anesthésies, paralysies hystériques, sensation de « boule » pharyngienne, etc.), et l'hystérie d'angoisse où l'angoisse est fixée de façon plus ou moins stable à tel ou tel objet extérieur (phobies).

C'est dans la mesure où Freud a découvert dans le cas de l'hystérie de conversion des traits étio-pathogéniques majeurs, que la psychanalyse peut rapporter à une même structure hystérique des tableaux cliniques variés se traduisant dans l'organisation de la personnalité et le mode d'existence, en l'absence même de symptômes phobiques et de conversions patentés.

La spécificité de l'hystérie est cherchée dans la prévalence d'un certain type d'identification, de certains mécanismes (notamment le refoulement, souvent manifeste), dans l'affleurement du conflit œdipien qui se joue principalement dans les registres libidinaux phallique et oral.

■ La notion d'une maladie hystérique est très ancienne puisqu'elle remonte à Hippocrate. Sa délimitation a suivi les avatars de l'histoire de la médecine. Nous ne pouvons sur ce point que renvoyer le lecteur à l'abondante littérature sur la question (1, 2 a).

A la fin du xix^e siècle, en particulier sous l'influence de Charcot, le problème que pose l'hystérie à la pensée médicale et à la méthode anatomo-clinique régnante est à l'ordre du jour. Très schématiquement, on peut dire que la solution est cherchée dans deux directions : soit, devant l'absence de toute lésion organique, rapporter les symptômes hystériques à la suggestion, à l'auto-suggestion, voire à la simulation (ligne de pensée qui sera reprise et systématisée par Babinski), soit donner à l'hystérie la

dignité d'une maladie comme les autres, aussi définie et précise dans ses symptômes qu'une affection neurologique par exemple (travaux de Charcot). La voie suivie par Breuer et Freud (et, dans une autre perspective, par Janet) les amène à dépasser une telle opposition. Comme Charcot, dont on sait à quel point l'enseignement l'a marqué, Freud considère l'hystérie comme une maladie psychique bien définie exigeant une étiologie spécifique. D'un autre côté, cherchant à en établir le « mécanisme psychique », il se rattache à tout un courant qui fait de l'hystérie une « maladie par représentation » (2 b). On sait que la mise à jour de l'étiologie psychique de l'hystérie va de pair avec les découvertes principales de la psychanalyse (inconscient, fantasme, conflit défensif et refoulement, identification, transfert, etc.).

A la suite de Freud, les psychanalystes n'ont cessé de considérer la névrose hystérique et la névrose obsessionnelle comme les deux versants majeurs du champ des névroses (α), ce qui n'implique pas que, comme structures, elles ne puissent se combiner dans tel ou tel tableau clinique.

Freud a rattaché à la structure hystérique, en lui donnant le nom d'hystérie d'angoisse, un type de névrose dont les symptômes les plus marquants sont des phobies (*voir* : [Hystérie d'angoisse](#)).

▲ (α) Faut-il admettre comme entité spécifique une psychose hystérique présentant notamment des hallucinations souvent visuelles vécues de façon dramatique ? Freud, au moins au début, en faisait un cadre à part (3), et plusieurs cas des [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) soulèvent, pour le lecteur, ce problème nosographique.

(1) Cf.in : Ey (H.), *Encyclopédie médico-chirurgicale : Psychiatrie*, 1955 : Rosolato (G.), *Introduction à l'étude de l'hystérie*, 37335, Ala. – Zilboorg (G.). *A History of Medical Psychology*, Norton, New York, 1941.

(2) Cf. Janet (P.). *L'état mental des hystériques*, Alcan, Paris, 1894. – a) Passim. – b) Première partie, chap. VI, 40-7.

(3) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Manuscrit H. Ail., 118-24 ; Angl., 109-15 ; Fr., 98-102.

Hystérie d'angoisse

= *D.* : Angsthysterie. – *En.* : anxiety hysteria. – *Es.* :
hysteria de angustia. – *I.* : isteria d'angoscia. –
P. : hysteria de angustia.

• ***Terme introduit par Freud pour isoler une névrose dont le symptôme central est la phobie et pour souligner sa similitude structurale avec l'hystérie de conversion.***

■ Le terme d'hystérie d'angoisse a été introduit dans la littérature psychanalytique par W. Stekel dans *Les états d'angoisse névrotique et leur traitement* (*Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung*, 1908) sur une suggestion de Freud (1).

Cette innovation terminologique se justifie ainsi :

a) Des symptômes phobiques se rencontrent dans diverses affections névrotiques et psychotiques. On en observe dans la névrose obsessionnelle et dans la schizophrénie ; même dans la névrose d'angoisse*, selon Freud, on peut rencontrer certains symptômes d'allure phobique.

C'est pourquoi Freud, dans Le petit Hans, considère qu'on ne saurait tenir la phobie pour un « processus pathologique indépendant » (2 a).

b) Il existe pourtant une névrose où la phobie constitue le symptôme central. Freud ne l'a pas isolée d'emblée : dans ses premières conceptions, les phobies étaient, soit rattachées à la névrose obsessionnelle, soit à la névrose d'angoisse comme névrose actuelle (3). C'est l'analyse du petit Hans qui lui offre l'occasion de spécifier la névrose phobique et d'en marquer la similitude structurale avec l'hystérie de conversion. En effet, dans l'un et l'autre cas, l'action du refoulement tend essentiellement à séparer l'affect de la représentation. Toutefois, Freud souligne une différence essentielle : dans l'hystérie d'angoisse « ... la libido que le refoulement a détaché du matériel pathogène n'est pas *convertie* [...] mais libérée sous forme d'angoisse » (2 b). La formation des symptômes phobiques trouve son origine « ... dans un travail psychique qui s'exerce d'emblée afin de lier à nouveau psychiquement l'angoisse devenue libre » (2 c). « L'hystérie d'angoisse se développe toujours davantage dans le sens de la « phobie » » (2 d).

Ce texte atteste qu'on ne saurait en toute rigueur tenir hystérie d'angoisse et névrose phobique pour des termes purement synonymes. Le terme d'hystérie d'angoisse, moins descriptif, oriente l'attention sur le mécanisme constitutif de la névrose en question et met l'accent sur le fait que le déplacement sur un objet phobique est secondaire au surgissement d'une angoisse libre, non liée à un objet.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., VII, 467 ; S.E., IX, 250-1.

(2) Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. – a) G.W., VII, 349 ; S.E., X, 115 ; Fr., 175. – b) G.W., VII, 349 ; S.E., X, 115 ; Fr., 175. – e) G.W., VII, 350 ; S.E., X, 117 ; Fr., 176. – c) G.W., VII, 350 ; S.E., X, 116 ; Fr., 176.

(3) Cf. Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurose einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzulernen*,

1895. *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. *Obsessions et phobies. Leur mécanisme psychique et leur étiologie*, 1895.

Hystérie de conversion

= *D.* : Konversionshysterie. – *En.* : conversion hysteria. – *Es.* : historia de conversión. – *I.* : isteria di conversione. – *P.* : historia de conversão.

• **Forme d'hystérie se caractérisant par la prévalence de symptômes de conversion.**

■ Dans les premiers travaux de Freud, le terme d'hystérie de conversion n'est pas utilisé, le mécanisme de la conversion* caractérisant alors l'hystérie en général. Lorsque, avec l'analyse du Petit Hans, Freud rattache à l'hystérie, sous le nom d'hystérie d'angoisse* un syndrome phobique, le terme d'hystérie de conversion apparaît pour désigner une des formes de l'hystérie : « Il y a une pure hystérie de conversion sans aucune angoisse, tout comme il y a une hystérie d'angoisse simple qui se manifeste par des sensations d'angoisse et des phobies sans que s'y ajoute de la conversion » (1).

(1) Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. G.W., VII, 349 ; S.E., X, 116 Fr., 175.

Hystérie de défense

= D. : Abwehrhysterie. – En. : defence hysteria. – Es. :
histeria de defensa. – I. : isteria da difesa. – P. :
histeria de defesa.

• **Forme d'hystérie distinguée par Freud dans les années 1894-95 des deux autres formes d'hystérie : l'hystérie hypnoïde et l'hystérie de rétention.**

Elle se spécifie par l'activité de défense que le sujet exerce contre des représentations susceptibles de provoquer des affects déplaisants.

Dès que Freud reconnaît la mise en jeu de la défense dans toute hystérie, il ne recourt plus au terme d'hystérie de défense et à la distinction qu'il suppose.

■ C'est dans [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) que Freud introduit, d'un point de vue pathogénique, la distinction entre trois formes d'hystérie – hypnoïde, de rétention, de défense – et désigne plus spécialement comme son apport personnel l'hystérie de défense dont il fait le prototype des psychonévroses de défense* (1).

On notera que dès la [Communication préliminaire](#) (*Vorläufige Mitteilung*, 1893) de Breuer et Freud, l'impossibilité d'[abréaction](#)* – qui caractérise l'hystérie – se voit rattachée à deux séries de conditions : d'une part un état spécifique, où se trouve le sujet au moment du trauma ([état hypnoïde](#)*), d'autre part des conditions liées à la nature même du [trauma](#)* : conditions externes ou action intentionnelle (*absichtlich*) du sujet qui se défend contre des contenus « pénibles » (2 a). Dans ce premier temps de la théorie, la défense, la rétention et l'état hypnoïde

apparaissent comme des facteurs étiologiques qui collaborent à la production de l'hystérie. Dans la mesure où l'un d'entre eux est considéré comme privilégié, c'est l'état hypnoïde tenu, sous l'influence de Breuer, pour « ... le phénomène fondamental de cette névrose » (2 b).

Dans Les psychonévroses de défense Freud spécifie cet ensemble de conditions au point de différencier trois types d'hystéries ; mais en fait il ne s'intéresse qu'à l'hystérie de défense.

En un troisième temps – Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) – la distinction est bien maintenue par Freud mais il semble qu'elle lui serve surtout à promouvoir, aux dépens de la prévalence de l'état hypnoïde, la notion de défense. C'est ainsi que Freud note : « Chose curieuse, dans ma propre expérience je n'ai pas rencontré de véritable hystérie hypnoïde ; tous les cas que j'ai entrepris de traiter se sont mués en hystérie de défense » (2 c). De même, il met en doute l'existence d'une hystérie de rétention indépendante et fait l'hypothèse qu'« ... au fondement de l'hystérie de rétention gît un élément de défense qui a transformé tout le processus en phénomène hystérique » (2 d).

Notons enfin que le terme d'hystérie de défense disparaît après les Études sur l'hystérie. Tout s'est donc passé comme s'il n'avait été introduit que pour faire prévaloir la notion de défense sur celle d'état hypnoïde. Une fois ce résultat acquis – voir dans la défense le processus fondamental de l'hystérie, étendre le modèle du conflit défensif aux autres névroses – le terme d'hystérie de défense perd évidemment sa raison d'être.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., I, 60-1 ; S.E., III, 45-7.

(2) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) Cf. G.W., I, 89 ; S.E., II, 10-11 ; Fr., 7. –6 ; Cf. G.W., I, 91 ; S.E., II, 12 ; Fr.,

8. – c) G.W., I, 289 ; S.E., 11,286 ; Fr., 231. – d) G.W., I, 290 ; S.E., II, 286 ; Fr., 231.

Hystérie de rétention

= *D.* : Retentionshysterie. – *En.* : rétention hysteria. – *Es.* : historia de retención. – *I.* : isteria da ritenzione. – *P.* : historia de retenção.

• ***Forme d'hystérie distinguée par Breuer et Freud dans les années 1894-95 de deux autres formes d'hystérie : l'hystérie hypnoïde et l'hystérie de défense.***

Sa pathogénie se caractérise par le fait que des affects, notamment sous l'action de circonstances extérieures défavorables, n'ont pas pu être abréagis.

■ C'est dans [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) que Freud isole l'hystérie de rétention comme une forme d'hystérie.

Dans la *Communication préliminaire* (*Vorläufige Mitteilung*, 1893), la notion, sinon le terme, de rétention était présente pour désigner une série de conditions étiologiques où, par opposition à l'état hypnoïde, c'est la *nature* du trauma qui rend l'abréaction impossible : le trauma se heurte, soit à des conditions sociales qui empêchent son abréaction, soit à une défense du sujet lui-même (1 a).

Plus descriptive qu'explicative, la notion de rétention devait rapidement disparaître ; en effet, lorsqu'il veut rendre compte du phénomène de rétention, Freud rencontre la défense. C'est ce qu'illustre dans l'expérience thérapeutique, une observation de Freud – le cas Rosalie (1 b) – à laquelle il fait sans doute allusion quand il écrit : « Dans un cas que je considérais comme une hystérie de rétention typique, j'escomptais une réussite aisée et sûre, mais elle n'eut pas lieu, quelque facilité qu'offrit vraiment le travail. Je suppose donc, avec toute la réserve qui sied à l'ignorance, qu'au fondement de l'hystérie de rétention aussi gît un élément de défense qui a transformé tout le processus en phénomène hystérique » (1 c).

(1) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) Cf. G.W., I, 89 ; S.E., II, 10 ; Fr., 7. – b) Cf. G.W., I, 237-41 ; S.E., II, 169-73 ; Fr., 135-38. – c) G.W., I, 289-90 ; S.E., II, 286 ; Fr., 231.

Hystérie hypnoïde

= *D.* : Hypnoidhysterie. – *En.* : hypnoid hysteria. – *Es.* :
hysteria hipnoide. – *I.* : isteria ipnoïda. – *P.* :
hysteria hipnôide.

• ***Terme employé par Breuer et Freud dans les années 1894-95 : forme d'hystérie qui trouverait son origine dans les états hypnoïdes ; le sujet ne peut intégrer dans sa personne et son histoire les représentations survenant au cours de ces états. Celles-ci forment alors un groupe***

psychique séparé, inconscient, susceptible de provoquer des effets pathogènes.

■ Nous renvoyons le lecteur à l'article [État hypnoïde*](#), en ce qui concerne le substrat théorique de cette notion. Notons que le terme d'hystérie hypnoïde ne se rencontre pas dans les textes dus à la seule plume de Breuer ; il semble logique de penser qu'il s'agit là d'une dénomination de Freud. Pour Breuer, en effet, toute hystérie est « hypnoïde » puisqu'elle trouve sa condition dernière dans l'état hypnoïde ; pour Freud, l'hystérie hypnoïde n'est qu'une forme d'hystérie à côté de l'[hystérie de rétention*](#) et surtout de l'[hystérie de défense*](#) : distinction qui va lui permettre d'abord de limiter, puis de récuser le rôle de l'état hypnoïde par rapport à celui de la défense.

Hystérie traumatique

= D. : traumatische Hysterie. – En. : traumatic hysteria. –
Es. : histeria traumática. – I. : isteria traumatica. –
P. : histeria traumática.

• ***Type d'hystérie décrit par Charcot : les symptômes somatiques notamment les paralysies y apparaissent, souvent après un temps de latence, consécutivement à un traumatisme physique, mais sans que celui-ci puisse rendre compte mécaniquement des symptômes en cause.***

■ Charcot, dans ses travaux sur l'hystérie, entre 1880 et 1890, étudie certaines paralysies hystériques consécutives à des traumatismes physiques assez importants pour que le sujet sente sa vie menacée, mais sans qu'ils occasionnent de perte de conscience. De tels traumatismes ne peuvent, du point de vue neurologique, rendre compte de la paralysie. Charcot note aussi que celle-ci s'installe après une période plus ou moins longue d'« incubation », d'« élaboration* » psychique.

Charcot eut l'idée de reproduire expérimentalement, sous hypnose, des paralysies du même type en utilisant un traumatisme minime ou la simple suggestion. Il apporte ainsi la preuve que les symptômes en cause étaient provoqués, non par le choc physique, mais par les représentations qui lui étaient liées et qui survenaient au cours d'un état psychique particulier.

Freud a remarqué la continuité entre une telle explication et les premières explications que Breuer et lui-même ont donné de l'hystérie : « *Il y a une complète analogie entre la paralysie traumatique et l'hystérie commune, non traumatique.* La seule différence est que dans le premier cas un traumatisme majeur a été opérant, tandis que dans le second, c'est rarement *un seul* événement majeur qui doit être signalé, mais plutôt une *série* d'impressions affectives [...]. Même dans le cas du traumatisme mécanique majeur de l'hystérie traumatique, ce qui produit le résultat n'est pas le facteur mécanique, mais l'affect d'effroi, le traumatisme *psychique* » (1).

On sait que le schéma de l'hystérie hypnoïde* reprend les deux éléments étiologiques déjà repérés par Charcot : le traumatisme* psychique et l'état psychique particulier (état hypnoïde*, affect d'effroi*) au cours duquel celui-ci survient.

Hystérie traumatique

(1) Freud (S.). *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene*, 1893. Ail., in Wien. med. Presse, 34 (4), 121-6 ; S.E., III, 30-1.

I

Idéal du moi

■= D. : Ichideal. – En. : ego idéal. – Es. : idéal del yo. – I. : ideale dell' io. – P. ; idéal do ego.

• ***Terme employé par Freud dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer.***

■ Chez Freud, il est difficile de délimiter un sens univoque du terme « idéal du moi ». Les variations de ce concept tiennent à ce qu'il est étroitement lié à l'élaboration progressive de la notion de surmoi et plus généralement de la seconde théorie de l'appareil psychique. C'est ainsi que dans [Le moi et le ça](#) (*Das Ich und das Es*, 1923), idéal du moi et surmoi sont donnés pour synonymes tandis que dans d'autres textes la fonction de l'idéal est attribuée à une instance différenciée ou du moins à une substructure particulière au sein du surmoi (*voir ce mot*).

C'est dans [Pour introduire le narcissisme](#) (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), qu'apparaît le terme

« idéal du moi » pour désigner une formation intrapsychique relativement autonome qui sert au moi de référence pour apprécier ses réalisations effectives. Son origine est principalement narcissique : « Ce qu'il [l'homme] projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là il était à lui-même son propre idéal » (1 a). Cet état de narcissisme, que Freud compare à un véritable délire des grandeurs, est abandonné du fait, notamment, de la critique exercée par les parents à l'égard de l'enfant. On notera que celle-ci, intériorisée sous la forme d'une instance psychique particulière, instance de censure et d'auto-observation, est, dans l'ensemble du texte, distinguée de l'idéal du moi : elle « ... observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal » (1 b).

Dans *Psychologie collective et analyse du moi* (*Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921), la fonction de l'idéal du moi est mise au premier plan. Freud y voit une formation nettement différenciée du moi qui permet de rendre compte notamment de la fascination amoureuse, de la dépendance à l'égard de l'hypnotiseur et de la soumission au leader : autant de cas où une personne étrangère est mise par le sujet à la place de son idéal du moi.

Un tel processus est au principe de la constitution du groupe humain. L'idéal collectif tire son efficacité d'une convergence des « idéal du moi » individuels : « ... un certain nombre d'individus ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi, à la suite de quoi ils se sont identifiés l'un à l'autre dans leur moi » (2 a) ; à l'inverse, ceux-ci sont les dépositaires, à la suite d'identifications aux parents, aux éducateurs etc., d'un certain nombre d'idéaux collectifs : « Chaque individu fait partie de plusieurs groupes, il est lié par identification

de plusieurs côtés et il a construit son idéal du moi d'après les modèles les plus divers » (2 b).

Dans *Le moi et le ça*, où figure pour la première fois le terme de surmoi, celui-ci est considéré comme synonyme d'idéal du moi ; c'est une seule instance, formée par identification aux parents corrélativement au déclin de l'Œdipe, qui réunit les fonctions d'interdiction et d'idéal. « Les rapports [du surmoi] avec le moi ne se limitent pas à ce précepte : « tu dois être ainsi » (comme le père) ; ils comprennent aussi cette interdiction : « tu n'as pas le droit d'être ainsi » (comme le père) ; c'est-à-dire, de faire tout ce qu'il fait ; beaucoup de choses lui sont réservées » (3).

Dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932), une distinction est réintroduite : le surmoi apparaît comme une structure englobante qui comporte trois fonctions : « auto-observation, conscience morale et fonction d'idéal » (4). La distinction entre ces deux dernières fonctions s'illustre notamment dans les différences que Freud cherche à établir entre sentiment de culpabilité et sentiment d'infériorité. Ces deux sentiments sont le résultat d'une tension entre le moi et le surmoi, mais le premier est en rapport avec la conscience morale, le second avec l'idéal du moi, en tant qu'il est aimé plutôt que redouté.



La littérature psychanalytique atteste que le terme de surmoi n'a pas effacé celui d'idéal du moi. La plupart des auteurs n'utilisent pas l'un pour l'autre.

Il existe un accord relatif quant à ce qui est désigné par « idéal du moi » ; en revanche, les conceptions

différent quant à sa relation avec le surmoi et la conscience morale. La question est encore compliquée du fait que les auteurs nomment surmoi, tantôt comme Freud dans les Nouvelles conférences, une structure d'ensemble comprenant différentes substructures, tantôt plus spécifiquement la « voix de la conscience » dans sa fonction interdictrice.

Pour Nunberg par exemple, idéal du moi et instance interdictrice sont franchement séparées. Il les distingue quant aux motivations induites dans le moi : « Alors que le moi obéit au surmoi par peur de la punition, il se soumet à l'idéal du moi par amour » (5) ; et aussi quant à leur origine (l'idéal du moi serait formé principalement sur l'image des objets aimés, le surmoi sur celle des personnages redoutés).

Une telle distinction, si elle paraît bien fondée au niveau descriptif, n'en est pas moins difficile à maintenir de façon rigoureuse du point de vue métapsychologique. Aussi beaucoup d'auteurs, dans la ligne de l'indication donnée par Freud dans Le moi et le ça (texte cité supra), soulignent-ils l'intrication des deux aspects de l'idéal et de l'interdiction. C'est ainsi que D. Lagache parle d'un système surmoi-idéal du moi à l'intérieur duquel il établit une relation structurale : « ... le surmoi correspond à l'autorité et l'idéal du moi à la façon dont le sujet doit se comporter pour répondre à l'attente de l'autorité » (6).

(1) Freud (S.), a) G.W., X, 161 ; S.E., XVI, 94.-6 ; G.W., X, 162 ; S.E., XVI, 95.

(2) Freud (S.), a) G.W., XIII, 128 ; S.E., XVIII, 116 ; Fr., 130. – b) G.W., XIII, 144 ; S.E., XVIII, 129 ; Fr., 145.

(3) Freud (S.). G.W., XIII, 262 ; S.E., XIX, 34 ; Fr., 189.

(4) Freud (S.). G.W., XV, 72 ; S.E., XXII, 66 ; Fr., 94.

(5) Nunberg (H.), *Allgemeine Neurosenlehre auf psychoanalytischer Grundlage*, 1932. Trad. fr. *Principes de psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1957, 155.

(6) Lagache (D.). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, in *La Psychanalyse*, Paris, P.U.F., VI, 39.

Idéalisation

= D. : Idealisierung. – En. : idealization. – Es. : idealización. – I. : idealiz-zazione. – P. : idealização.

• **Processus psychique par lequel les qualités et la valeur de Vobjet sont portées à la perfection. L'identification à l'objet idéalisé contribue à la formation et à l'enrichissement des instances dites idéales de la personne (moi idéal, idéal du moi).**

■ C'est en relation avec le dégagement de la notion de narcissisme* que Freud est amené à définir l'idéalisation qu'il avait déjà montrée à l'œuvre, particulièrement dans la vie amoureuse (surestimation sexuelle). Il la distingue de la sublimation* : celle-ci « ... est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but éloigné de la satisfaction sexuelle [...]. L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée.

L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet » (1).

L'idéalisation, notamment celle des parents, fait nécessairement partie de la constitution, au sein du sujet, des instances idéales (voir : [Moi idéal](#) ; [Idéal du moi](#)). Mais elle n'est pas synonyme de la *formation des idéaux* de la personne ; elle peut porter, en effet, sur un objet indépendant : idéalisation d'un objet aimé par exemple. Mais on notera que même dans ce cas elle est toujours fortement marquée de narcissisme : « Nous voyons que l'objet est traité comme le moi propre et que donc dans la passion amoureuse une quantité importante de libido narcissique déborde sur l'objet » (2).



Le rôle défensif de l'idéalisation a été souligné par de nombreux auteurs, notamment par Melanie Klein. Pour cet auteur, l'idéalisation de l'objet serait essentiellement une défense contre les pulsions destructrices et en ce sens, elle serait corrélative d'un *clivage* poussé à l'extrême entre un « [bon](#) » [objet](#)* idéalisé et pourvu de toutes les qualités (par exemple sein maternel toujours disponible et inépuisable) et un objet mauvais dont les traits persécutifs sont également portés au paroxysme (3).

(1) Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 161 ; S.E., XIV, 94.

(2) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 124 ; S.E., XVIII, 112 ; Fr., 126.

(3) Cf. par exemple : Klein (M.). *Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, in : *Developments*, 1952, 222.

Identification

= D. : Identifizierung. – En. : identification. – Es. : identificación. – I. : identificazione. – P. : identificação.

• **Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de Vautre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications.**

■ 1° Comme le terme d'identification appartient aussi à la langue commune et à la langue philosophique, il est utile de préciser d'abord, d'un point de vue sémantique, les limites de son emploi dans le vocabulaire de la psychanalyse.

Le substantif identification peut être pris soit dans un sens transitif, correspondant au verbe identifier, soit dans un sens réfléchi, correspondant au verbe s'identifier. Cette distinction est présente dans les deux sens du terme que Lalande différencie :

A) « Action d'identifier, c'est-à-dire de reconnaître pour identique ; soit numériquement, par exemple « l'identification d'un criminel » ; soit en nature, par exemple quand on reconnaît un objet comme appartenant à une certaine classe [...], ou encore quand on reconnaît une classe de faits pour assimilable à une autre [...]. »

B) « Acte par lequel un individu devient identique à un autre, ou par lequel deux êtres deviennent identiques (en pensée ou en fait, totalement ou *secundum quid*) » (1).

Ces deux acceptions se retrouvent chez Freud. Il décrit comme caractéristique du travail du rêve le procédé qui

traduit la relation de similitude, le « tout comme si », par une substitution d'une image à une autre ou « identification » (2 a). C'est bien là le sens A de Lalande, mais l'identification n'a pas ici une valeur cognitive : elle est un procédé actif qui remplace une identité partielle ou une ressemblance latente par une identité totale.

Mais c'est avant tout au sens de « s'identifier » que renvoie le terme en psychanalyse.

2° L'identification – au sens de s'identifier – recoupe dans l'usage courant toute une série de concepts psychologiques tels que : imitation, *Einfühlung* (empathie), sympathie, contagion mentale, projection, etc.

Pour clarifier les idées, on a pu proposer de distinguer dans ce champ, selon le sens dans lequel se fait l'identification, entre une identification hétéropathique (Scheler) et centripète (Wallon), où c'est le sujet qui identifie sa personne propre à une autre, et une identification idiopathique et centrifuge où le sujet identifie l'autre à sa personne propre. Enfin, dans les cas où les deux mouvements coexistent, on serait en présence d'une forme d'identification plus complexe parfois invoquée pour rendre compte de la formation du « nous ».



Le concept d'identification a pris progressivement dans l'œuvre de Freud la valeur centrale qui en fait, plus qu'un mécanisme psychologique parmi d'autres, l'opération par laquelle le sujet humain se constitue. Cette évolution est principalement corrélative de la mise au premier plan du complexe d'Œdipe dans ses effets structuraux, puis du remaniement apporté par la seconde théorie de l'appareil psychique où les instances qui se différencient à partir du

ça sont spécifiées par les identifications dont elles dérivent.

Cependant, l'identification avait été invoquée très tôt par Freud, principalement à propos des symptômes hystériques. Certes les faits dits d'imitation, de contagion mentale étaient connus de longue date, mais Freud va plus loin en en rendant compte par l'existence d'un élément inconscient commun aux personnes en cause : « ... l'identification n'est pas simple imitation, mais appropriation fondée sur la prétention à une étiologie commune ; elle exprime un « tout comme si » et se rapporte à un élément commun qui demeure dans l'inconscient (2 b). Cet élément commun est un fantasme : ainsi l'agoraphobe s'identifie inconsciemment avec une « fille des rues » et son symptôme est une défense contre cette identification et contre le désir sexuel que celle-ci suppose (3 a). Enfin, Freud note très tôt que plusieurs identifications peuvent coexister : « ... le fait de l'identification autorise peut-être un emploi *littéral* de l'expression : pluralité des personnes psychiques » (3 b).

Ultérieurement, le concept d'identification se trouve enrichi par différents apports :

1° La notion d'incorporation orale est dégagée dans les années 1912-15 (*Totem et tabou* [*Totem und Tabu*], *Deuil et mélancolie* [*Trauer und Melancholie*]). Freud en montre notamment le rôle dans la mélancolie où le sujet s'identifie sur le mode oral à l'objet perdu, par régression à la relation d'objet caractéristique du stade oral (voir : *Incorporation*, *Cannibalique**).

2° La notion de *narcissisme** est dégagée. Dans *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), Freud amorce la dialectique qui relie le *choix d'objet narcissique** (l'objet est choisi sur le modèle de

la personne propre) et l'identification (le sujet, ou telle de ses instances, est constitué sur le modèle de ses objets antérieurs : parents, personnes de l'entourage).

3° Les effets du complexe d'Œdipe* sur la structuration du sujet sont décrits en termes d'identification : les investissements sur les parents sont abandonnés et remplacés par des identifications (4).

Freud montre, une fois dégagée la formule généralisée de l'Œdipe, que ces identifications forment une structure complexe dans la mesure où le père et la mère sont chacun à la fois objet d'amour et de rivalité. Il est d'ailleurs probable que cette présence d'une ambivalence à l'égard de l'objet est essentielle à la constitution de toute identification.

4° L'élaboration de la seconde théorie de l'appareil psychique vient attester l'enrichissement et l'importance croissante de la notion d'identification : les instances de la personne ne sont plus décrites en termes de systèmes où s'inscrivent des images, des souvenirs, des « contenus » psychiques, mais comme les reliquats, sous différents modes, des relations d'objet.

Cet enrichissement de la notion d'identification n'a pas abouti chez Freud ni dans la théorie psychanalytique à une systématisation qui en ordonne les modalités. Aussi bien Freud se déclare-t-il peu satisfait de ses formulations à ce sujet (5 a). L'exposé le plus complet qu'il ait tenté d'en donner se trouve dans le chapitre VII de Psychologie collective et analyse du moi (*Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921). Il y distingue finalement trois modes d'identification :

a) Comme forme originale du lien affectif à l'objet. Il s'agit là d'une identification préœdipienne marquée de la

relation cannibalique d'emblée ambivalente (*voir : [Identification primaire](#)*) ;

b) Comme substitut régressif d'un choix d'objet abandonné ;

c) En l'absence de tout investissement sexuel de l'autre, le sujet peut néanmoins s'identifier à celui-ci dans la mesure où ils ont en commun un élément (désir d'être aimé par exemple) : par déplacement, c'est sur un autre point que se produira l'identification (identification hystérique).

Freud indique aussi que l'identification porte dans certains cas, non sur l'ensemble de l'objet, mais sur un « trait unique » de celui-ci (6).

Enfin, l'étude de l'hypnose, de la passion amoureuse et de la psychologie des groupes l'amène à opposer l'identification qui constitue ou enrichit une instance de la personnalité et le processus inverse où c'est l'objet qui est « mis à la place » d'une instance, par exemple dans le cas du leader qui se substitue à l'idéal du moi des membres d'un groupe. On notera que, dans ce cas, il existe aussi une identification réciproque des individus les uns aux autres, mais celle-ci postule, comme sa condition, une telle « mise à la place de ... ». On retrouverait ici, ordonnées selon une perspective structurale, les distinctions dont nous avons fait état plus haut : identifications centripète, centrifuge et réciproque.



Le terme d'identification est à distinguer de termes voisins comme [incorporation](#)*, [introjection](#)*, [intériorisation](#)*.

Incorporation et introjection sont des prototypes de l'identification ou du moins de certains de ses modes où le

processus mental est vécu et symbolisé comme une opération corporelle (ingérer, dévorer, garder au-dedans de soi, etc.).

Entre identification et intériorisation la distinction est plus complexe car elle met en jeu des options théoriques touchant la nature de ce à *quoi* le sujet s'assimile. D'un point de vue purement conceptuel, on peut dire que l'identification se fait à des *objets* : personne (« assimilation du moi à un moi étranger ») (5 b), ou trait d'une personne, objets partiels, tandis que l'intériorisation est celle d'une *relation* intersubjective. Reste à savoir lequel de ces deux processus est premier. On peut noter que généralement l'identification d'un sujet A à un sujet B n'est pas globale mais *secundum quid*, ce qui renvoie à tel aspect de la *relation* avec lui : je ne m'identifie pas à mon patron mais à tel de ses traits qui est lié à ma relation sado-masochique avec lui. Mais d'autre part, l'identification reste toujours marquée de ses prototypes primitifs : l'incorporation porte sur des *choses*, la relation étant confondue avec l'objet dans lequel elle s'incarne ; l'objet avec lequel l'enfant entretient une relation d'agressivité devient comme substantiellement le « mauvais objet » qui est alors introjecté. D'autre part, fait essentiel, l'ensemble des identifications d'un sujet ne forme rien moins qu'un système relationnel cohérent ; par exemple, à l'intérieur d'une instance comme le surmoi, on trouve des exigences diverses, conflictuelles, hétéroclites. De même l'idéal du moi est constitué d'identifications à des idéaux culturels qui ne sont pas nécessairement accordés entre eux.

(1) Lalande (A.). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, P.U.F., Paris, 1951.

(2) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) Cf. G.W., II-III, 324-5 ; S.E., IV, 319-20 ; Fr., 238. – b) G.W., II-III, 155-6 ; S.E., IV, 150 ; Fr., 115.

(3) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Cf. Ail., 193-4 ; Angl., 181-2 ; Fr., 160-1. – b) Ail., 211 ; Angl., 199 ; Fr., 176.

(4) Cf. notamment : Freud (S.). *Der Untergang des Ödipuskomplexes*, 1924. G.W., XIII, 395-402 ; S.E., XIX, 171-9.

(5) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. – a) Cf. G.W., XV, 70 ; S.E., XXIII, 63 ; Fr., 90. – b) Cf. G.W., XV, 69 ; S.E., XXIII, 63 ; Fr., 89.

(6) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 117 ; S.E., XVIII, 107 ; Fr., 119.

Identification à l'agresseur

= *D.* : Identifizierung mit dem Angreifer. – *En.* : identification with the aggressor. – *Es.* : identificación con el agresor. – *I.* : identificazione con l'aggressore. – *P.* : identificação ao agressor.

• ***Mécanisme de défense isolé et décrit par Anna Freud (1936) : le sujet, confronté à un danger extérieur (représenté typiquement par une critique émanant d'une autorité), s'identifie à son agresseur, soit en reprenant à son compte l'agression telle quelle, soit en imitant physiquement ou moralement la personne de l'agresseur, soit en adoptant certains symboles de puissance qui le désignent. Selon Anna Freud, ce mécanisme serait prévalent dans la constitution du stade préliminaire du surmoi, l'agression restant alors dirigée sur l'extérieur et***

n'étant pas encore retournée contre le sujet sous forme d'autocritique.

■ L'expression d'identification à l'agresseur ne figure pas dans les écrits de Freud mais on a pu noter qu'il en avait décrit le mécanisme, notamment à propos de certains jeux de l'enfant dans le chapitre III d'*Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920).

Ferenczi recourt à l'expression d'identification à l'agresseur dans un sens bien particulier : l'agression envisagée est l'attentat sexuel de l'adulte, vivant dans un monde de passion et de culpabilité, sur l'enfant présumé innocent (*voir : Séduction*). Le comportement décrit comme résultat de la peur est une soumission totale à la volonté de l'agresseur ; le changement provoqué dans la personnalité est « ... l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte » (1).

Anna Freud voit à l'œuvre l'identification à l'agresseur dans des contextes variés : agression physique, critique, etc., l'identification pouvant intervenir après ou avant l'agression redoutée. Le comportement observé est le résultat d'un renversement de rôles : l'agressé se fait agresseur.

Les auteurs qui font jouer à un tel mécanisme un rôle important dans le développement de la personne apprécient différemment sa portée, notamment dans la constitution du surmoi. Pour Anna Freud, le sujet passe par un premier stade où l'ensemble de la relation agressive est renversé : l'agresseur est introjecté, tandis que la personne attaquée, critiquée, coupable, est projetée à l'extérieur. Ce n'est qu'en un second temps que l'agression se tournera vers l'intérieur, l'ensemble de la relation étant intériorisé.

Identification à l'agresseur

Daniel Lagache situe plutôt l'identification à l'agresseur à l'origine de la formation du moi idéal* ; dans le cadre du conflit de demandes entre l'enfant et l'adulte, le sujet s'identifie à l'adulte doté de toute-puissance, ce qui implique la méconnaissance de l'autre, sa soumission, voire son abolition (2).

René Spitz, dans *Le non et le oui (No and Yes, 1957)*, fait un grand usage de la notion d'identification à l'agresseur. Pour lui, le retournement de l'agression contre l'agresseur est le mécanisme prépondérant dans l'acquisition du « non », verbal et gestuel, qu'il situe vers le 15e mois.



Quel rôle faire jouer à l'identification à l'agresseur dans l'ensemble de la théorie analytique ? S'agit-il d'un mécanisme très particulier ou, au contraire, vient-il recouvrir une partie importante de ce qui est habituellement décrit comme identification ? Notamment, comment vient-il s'articuler à ce qu'il est classique de désigner comme identification au rival dans la situation œdipienne ? Il ne semble pas que les auteurs qui ont mis au premier plan cette notion aient formulé le problème en ces termes. On est frappé néanmoins de ce que les observations rapportées situent généralement ce mécanisme dans le cadre d'une relation non pas triangulaire mais duelle, dont le fond, comme l'a, à maintes reprises, souligné Daniel Lagache, est de nature sadomasochique.

(1) Ferenczi (S.). *Sprachverwirrung zwischen den Erwachsenen und dem Kind, 1932-33*. Angl., in *Final Contributions*, 162. Fr., in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, vol. VI, 248.

(2) Lagache (D.). *Pouvoir et personne*, in *L'évolution psychiatrique*, 1962, 1, 111-9.

Identification primaire

= *D.* : primäre Identifizierung. – *En.* : primary identification. – *Es.* : identi-flcación primaria. – *I.* : identiflcazione primaria. – *P.* : identificação primária.

• ***Mode primitif de constitution du sujet sur le modèle de l'autre, qui n'est pas secondaire à une relation préalablement établie où l'objet serait d'abord posé comme indépendant. L'identification primaire est étroitement corrélative de la relation dite d'incorporation orale.***

■ La notion d'identification primaire, si elle fait désormais partie de la terminologie analytique, reçoit des acceptations assez différentes selon les reconstructions que les auteurs font des tout premiers temps de l'existence individuelle.

L'identification primaire s'oppose aux identifications secondaires qui viennent s'y superposer, non seulement en ce qu'elle est la première chronologiquement, mais en ce qu'elle ne s'établirait pas consécutivement à une relation d'objet proprement dite et serait « ... la forme la plus originaire du lien affectif à un objet » (1 a). « Au tout premier début, à la phase orale primitive de l'individu, l'investissement d'objet et l'identification ne sont peut-être pas à distinguer l'une de l'autre » (2 a).

Ce mode du lien de l'enfant à une autre personne a été décrit principalement comme première relation à la *mère*, avant que la différenciation de l'ego et de l'alter ego ne soit solidement établie. Cette relation serait évidemment marquée par le processus de l'incorporation. Il convient cependant de remarquer qu'il est difficile en toute rigueur

de rattacher l'identification primaire à un état absolument indifférencié ou anobjectal.

Il est intéressant de noter que Freud, qui n'emploie d'ailleurs que rarement l'expression d'identification primaire (2 b), désigne par là une identification au père « de la préhistoire personnelle » pris par le garçon comme idéal ou prototype (*Vorbild*). Il s'agirait là « d'une identification directe et immédiate qui se situe antérieurement à tout investissement d'objet » (2 6-1 b).

(1) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. – a) G.W., XIII, 118 ; S.E., XVIII, 107 ; Fr., 120. – b) Cf. G.W., XIII, 115 sqq. ; S.E., XVIII, 105 sqq. ; Fr., 117 sqq.

(2) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. – a) G.W., XIII, 257 ; S.E., XIX, 29 ; Fr., 183. – b) G.W., XIII, 259 ; S.E., XIX, 31 ; Fr., 185.

Identification projective

= D. ; Projektionsidentifizierung. – En. : projective identification. – Es. : identificación proyectiva. – I. : identificazione proiettiva. – P. : identificação projetiva.

• ***Terme introduit par Melanie Klein pour désigner un mécanisme qui se traduit par des fantasmes, où le sujet introduit sa propre personne (his self) en totalité ou en partie à l'intérieur de l'objet pour lui nuire, le posséder et le contrôler.***

■ Le terme d'identification projective a été utilisé par Melanie Klein dans un sens bien particulier qui n'est pas celui que l'association de ces deux mots suggère au premier abord, à savoir une attribution à autrui de certains traits de soi-même ou d'une ressemblance globale avec soi-même.

M. Klein a décrit dans *La psychanalyse des enfants* (*Die Psychoanalyse des Kindes*, 1932) des fantasmes d'attaque contre l'intérieur du corps maternel et d'intrusion sadique dans celui-ci (1). Mais ce n'est que plus tardivement (1946) qu'elle a introduit le terme d'identification projective pour désigner « une forme particulière d'identification qui établit le prototype d'une relation d'objet agressive » (2 a).

Ce mécanisme, qui est en relation étroite avec la position paranoïde*-schizoïde, consiste en une projection fantasmatique à l'intérieur du corps maternel de parties clivées de la propre personne du sujet, voire de celle-ci dans sa totalité (et non seulement de mauvais objets partiels), de façon à léser et à contrôler la mère de l'intérieur. Ce fantasme est la source d'angoisses comme celle d'être emprisonné et persécuté à l'intérieur du corps de la mère ; ou encore l'identification projective peut, en retour, avoir la conséquence que l'introjection soit ressentie « ... comme une entrée par force de l'extérieur dans l'intérieur en châtiment d'une projection violente » (2 b). Un autre danger est que le moi se trouve affaibli et appauvri dans la mesure où il risque de perdre, dans l'identification projective, de « bonnes » parties de lui-même ; c'est ainsi qu'une instance comme l'idéal du moi pourrait alors devenir extérieure au sujet (2 c).

M. Klein et Joan Riviere voient à l'œuvre des fantasmes d'identification projective dans divers états pathologiques comme la dépersonnalisation et la claustrophobie.

L'identification projective apparaît donc comme une modalité de la projection*. Si M. Klein parle ici d'identification, c'est en tant que la personne propre est projetée. L'usage kleinien de l'expression identification projective est conforme au sens strict qu'on tend à réserver en psychanalyse au terme projection : rejet à l'extérieur de ce que le sujet refuse en lui, projection du mauvais.



Une telle acception laisse entière la question de savoir si l'on peut distinguer dans l'identification* certaines modalités où c'est le sujet qui s'assimile à l'autre, et certaines modalités où c'est l'autre qui est assimilé au sujet. Grouper ces dernières sous le titre de l'identification projective suppose une atténuation du concept psychanalytique de projection. On peut donc préférer une opposition telle que celle d'identification centripète et d'identification centrifuge.

(1) Klein (M.). Cf. par exemple in trad. (r., P.U.F., Paris, 1959, 145.

(2) Klein (M.). *Notes on some schizoid mechanisms*, in *Developments*, 1952. – a) 300. – b) 304. – c) Cf. 301.

Identité de perception – identité de pensée

= D. ; Wahrnehmungsidentität– Denkidentität. – En. : perceptual identity – thought identity. – Es. : identidad de percepción – identidad de pensamiento. – I. : identità di percezione – identità di pensiero. – P. : identidade de percepção (ou perceptual) – identidade de pensamento.

• ***Termes employés par Freud pour désigner : ce vers quoi tendent respectivement le processus primaire et le processus secondaire. Le processus primaire vise à retrouver une perception identique à l'image de l'objet résultant de l'expérience de satisfaction. Dans le processus secondaire, l'identité recherchée est celle des pensées entre elles.***

■ Ces termes n'apparaissent que dans le chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900). Ils se réfèrent à la conception freudienne de l'[expérience de satisfaction](#)*. Le processus primaire et le processus secondaire peuvent se définir en termes purement économiques : décharge immédiate dans le premier cas, inhibition, ajournement de la satisfaction et détour dans le second. Avec la notion d'identité de perception, nous sortons du registre économique : il s'agit ici d'équivalences qui s'établissent entre représentations.

L'expérience de satisfaction constitue l'origine de la recherche de l'identité de perception. Elle lie à une décharge éminemment satisfaisante la représentation d'un objet électif. Le sujet va désormais « répéter la perception qui est liée à la satisfaction du besoin » (1 a). L'hallucination primitive est la voie la plus courte

Identité de perception – identité de pensée pour obtenir l'identité de perception. D'une façon plus générale on peut dire que le processus primaire fonctionnera sur ce modèle ; Freud a montré dans un autre chapitre de [L'interprétation du rêve](#) que la relation d'identité entre deux images (« identification ») est, parmi les relations logiques, celle qui concorde le mieux avec le fonctionnement mental propre au rêve (1 b).

L'identité de pensée est dans une double relation avec l'identité de perception :

1° Elle en constitue une modification, en ce qu'elle vise à libérer les processus psychiques de la régulation exclusive par le principe de plaisir : « La pensée doit s'intéresser aux voies de liaison entre les représentations sans se laisser tromper par leur intensité » (1 c). En ce sens, cette modification constituerait le dégagement de ce que la logique nomme principe d'identité.

2° Elle reste au service de l'identité de perception : « ... toute l'activité de pensée compliquée qui se déploie de l'image mnésique à l'établissement de l'identité de perception par le monde extérieur n'est jamais qu'un *détour* rendu nécessaire par l'expérience, *dans la voie qui mène à l'accomplissement de désir* » (1 d).

Si les termes que nous avons ici définis ne figurent plus dans les autres écrits freudiens, l'idée d'opposer, du point de vue de la pensée et du jugement, les processus primaire et secondaire, reste centrale dans la théorie. On peut la retrouver, entre autres, dans l'opposition des [représentations de chose et des représentations de mot](#)*.



En France, Daniel Lagache a souligné à maintes reprises tout l'intérêt de l'opposition établie par Freud entre identité de perception et identité de pensée ; il y voit en

Identité de perception – identité de pensée

particulier un moyen de différencier les compulsions défensives, où le moi demeure sous l'emprise de l'identité de perception, et les mécanismes de dégagement* qui font jouer une conscience attentive, discriminatrice, capable de résister aux interférences des idées et des affects déplaisants : « ... l'identification objectivante, qui maintient l'identité propre de chaque objet de pensée, doit contrer l'identification syncrétique... » (2).

Notons encore que la distinction entre ces deux modes d'« identité » n'est pas réductible à l'opposition traditionnelle entre affectivité et raison, ou même entre « logique affective » et logique de la raison. Toute l'interprétation du rêve en effet n'est-elle pas destinée à établir, contre les préjugés « scientifiques », que le rêve obéit à des lois qui constituent un premier mode de fonctionnement du *logos* ?

(1) Freud (S.), a) G.W., II-III, 571 ; S.E., V, 565 ; Fr., 463. – b) Cf. G.W., II-III, 324 sqq. ; S.E., IV, 319 sqq. ; Fr., 238 sqq. – c) G.W., II-III, 607-8 ; S.E., V, 602 ; Fr., 491. – d) G.W., II-III, 572 ; S.E., V, 566-7 ; Fr., 464.

(2) Lagache (D.). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, 1958, in *La psychanalyse*, Paris, P.U.F., 6, 51.

Imaginaire (s.m. et adj.)

= *D.* : das Imaginaire. – *En.* : imaginary. – *Es.* : imaginario. – *I.* : immaginario. – *P.* : imaginário.

• **Dans l'acception donnée à ce terme (employé alors le plus souvent substantivement) par J. Lacan : un des trois registres essentiels (le réel, le symbolique, l'imaginaire) du champ psychanalytique. Ce registre est marqué par la prévalence de la relation à l'image du semblable.**

■ La notion d'« imaginaire » se comprend d'abord en référence à une des premières élaborations théoriques de Lacan concernant le stade du miroir*. Dans le travail qu'il a consacré à celui-ci, l'auteur mettait en évidence l'idée que le moi du petit humain, du fait en particulier de la prématuration biologique, se constitue à partir de l'image de son semblable (moi spéculaire).

A considérer cette expérience princeps, on peut qualifier d'imaginaire :

a) du point de vue intrasubjectif : le rapport fondamentalement narcissique du sujet à son moi (1) ;

b) du point de vue intersubjectif : une relation dite *duelle* fondée sur – et captée par – l'image d'un semblable (attrait érotique, tension agressive). Pour Lacan il n'y a de semblable – un autre qui soit moi – que parce que le moi est originellement un autre (2) ;

c) quant à l'environnement (*Umwelt*) : une relation du type de celles que l'éthologie animale (Lorenz, Tinbergen) a décrites et qui témoignent de la prégnance de telle ou telle *Gestalt* dans le déclenchement des comportements ;

d) quant aux significations : un type d'appréhension où des facteurs comme la ressemblance, l'homéomorphisme jouent un rôle déterminant, ce qui atteste une sorte de coalescence du signifiant au signifié.

L'emploi très particulier que Lacan fait du terme imaginaire n'est pas pour autant sans rapport avec le sens

usuel : toute conduite, toute relation imaginaire étant selon Lacan essentiellement vouée au leurre (α).

Lacan insiste sur la différence, sur l'opposition entre l'imaginaire et le symbolique, montrant que l'intersubjectivité ne se réduit pas à cet ensemble de relations qu'il a groupées sous le terme d'imaginaire et qu'en particulier, dans la cure analytique, il importe de ne pas confondre les deux « registres » (3).

▲ (α) Cf. la méthode des simulacres en éthologie (utilisation de stimuli-signaux artificiels comme déclencheurs de cycles instinctuels) qui le démontre expérimentalement.

(1) Cf. Lacan (J.). *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, 1949, in R.F.P., XIII, 449-53.

(2) Cf. par exemple Lacan (J.). *L'agressivité en psychanalyse*, 1948, in R.F.P., XII, 367-88.

(3) Cf. Lacan (J.). *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, 1958, in *La Psychanalyse*, Paris, P.U.F., vol. VI.

Imago

(Le même mot latin est adopté dans les différentes langues.)

• ***Prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui ; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial.***

■ Le concept d'*imago* est dû à Jung (*Métamorphoses et symboles de la libido, Wandlungen und Symbole der Libido*, 1911) qui décrit l'imago maternelle, paternelle, fraternelle.

L'imago et le complexe sont des notions voisines ; elles ont trait toutes deux au même champ : les relations de l'enfant avec son entourage familial et social. Mais le complexe désigne l'effet sur le sujet de l'ensemble de la situation interpersonnelle ; l'imago désigne une survivance imaginaire de tel ou tel des participants de cette situation.

On définit souvent l'imago comme « représentation inconsciente » ; mais il faut y voir, plutôt qu'une image, un schème imaginaire acquis, un cliché statique à travers quoi le sujet vise autrui. L'imago peut donc aussi bien s'objectiver dans des sentiments et des conduites que dans des images. Ajoutons qu'elle ne doit pas être comprise comme un reflet du réel, même plus ou moins déformé ; c'est ainsi que l'imago d'un père terrible peut fort bien correspondre à un père réel effacé.

Inconscient

= *D.* : *das Unbewusste*, unbewusst. – *En.* : unconscious. –
Es. : inconsciente. – *I.* : inconscio. – *P.* :
 inconsciente.

• A) L'adjectif inconscient est parfois employé pour connoter l'ensemble des contenus non présents dans le champ actuel de la conscience, ceci dans un sens « descriptif » et non « topique », à savoir sans qu'une discrimination soit faite entre les contenus des systèmes préconscient et inconscient.

B) Au sens « topique », inconscient désigne un des systèmes définis par Freud dans le cadre de sa première théorie de l'appareil psychique : il est constitué de contenus refoulés qui se sont vu refuser l'accès au système préconscient-conscient* par l'action du refoulement* (refoulement originaire* et refoulement après coup*).

On peut résumer ainsi les caractères essentiels de l'inconscient comme système (ou les) :

a) Ses « contenus » sont des « représentants »* des pulsions ;

b) Ces contenus sont régis par les mécanismes spécifiques du processus primaire*, notamment la condensation* et le déplacement* ;

c) Fortement investis de l'énergie pulsionnelle, ils cherchent à faire retour dans la conscience et dans l'action (retour du refoulé*) ; mais ils ne peuvent avoir accès au système Pcs-Cs que dans des formations de compromis* après avoir été soumis aux déformations de la censure*.

d) Ce sont plus particulièrement des désirs de l'enfance qui connaissent une fixation* dans l'inconscient.

L'abréviation Ics (Ubw de l'allemand Unbewusst) désigne l'inconscient sous sa forme substantive comme système ; ics (ubw) est l'abréviation de l'adjectif inconscient

(unbewusst) en tant qu'il qualifie au sens strict les contenus du dit système.

C) Dans le cadre de la deuxième topique freudienne, le terme inconscient est surtout employé sous sa forme adjectivale ; en effet, inconscient n'est plus le propre d'une instance particulière puisqu'il qualifie le ça et pour une part le moi et le surmoi. Mais il convient de noter :

a) Que les caractères reconnus dans la première topique au système les sont, d'une façon générale, attribués au ça dans la seconde ;

b) Que la différence entre le préconscient et l'inconscient, si elle n'est plus fondée sur une distinction intersystémique, persiste comme distinction intrasystémique (le moi et le surmoi étant en partie préconscients et en partie inconscients).

■ S'il fallait faire tenir en un mot la découverte freudienne, ce serait incontestablement en celui d'inconscient. Aussi bien n'entendons-nous pas, dans les limites du présent ouvrage, retracer cette découverte dans ses antécédents préfreudiens, dans sa genèse et ses élaborations successives chez Freud. Nous nous bornerons, dans un souci de clarification, à souligner quelques traits essentiels que la diffusion même du terme a souvent estompés.

1° L'inconscient freudien est d'abord indissolublement une notion topique* et dynamique* qui s'est dégagée de l'expérience de la cure.

Celle-ci a montré que le psychisme n'est pas réductible au conscient et que certains « contenus » ne deviennent accessibles à la conscience qu'une fois des résistances surmontées ; elle a révélé que la vie psychique était « ... tout emplie de pensées efficientes bien qu'inconscientes et

que c'était de celles-ci qu'émanaient les symptômes » (1), elle a conduit à supposer l'existence de « groupes psychiques séparés » et, plus généralement, à admettre l'inconscient comme un « lieu psychique » particulier qu'il faut se représenter, non comme une seconde conscience, mais comme un système qui a des contenus, des mécanismes et peut-être une « énergie » spécifique.

2° Quels sont ces *contenus* ?

a) Freud, dans l'article sur [L'inconscient](#) (*Das Unbewusste*, 1915), les nomme « représentants de la pulsion ». En effet, la pulsion, à la limite du somatique et du psychique, est en deçà de l'opposition entre conscient et inconscient ; d'une part, elle ne peut jamais devenir objet de la conscience et, d'autre part, dans l'inconscient, elle n'est présente que par ses représentants, essentiellement le « [représentant-représentation](#) »*. Ajoutons qu'un des tout premiers modèles théoriques freudiens définit l'appareil psychique comme succession d'inscriptions (*Niederschriften*) de signes (2), idée qui est reprise et discutée dans les textes ultérieurs. Les représentations inconscientes sont agencées en fantasmes, scénarios imaginaires auxquels la pulsion se fixe et qu'on peut concevoir comme de véritables mises en scène du [désir](#)* (voir : [Fantasme](#)).

b) La plupart des textes freudiens antérieurs à la seconde topique assimilent l'inconscient au *refoulé*. Notons toutefois que cette assimilation ne va pas sans restrictions ; plus d'un texte réserve une place à des contenus non acquis par l'individu, phylogénétiques, qui constitueraient le « noyau de l'inconscient » (3 a).

Une telle idée trouve son achèvement dans la notion de [fantasmes originaires](#)* comme schèmes préindividuels qui

viennent informer les expériences sexuelles infantiles du sujet (α).

c) Une autre assimilation classiquement reconnue est celle de l'inconscient à *l'infantile* en nous, mais là aussi une réserve s'impose. Ce ne sont pas toutes les expériences infantiles qui sont vouées, en tant qu'elles seraient naturellement vécues sur le mode de ce que la phénoménologie appelle la conscience irréfléchie, à se confondre avec l'inconscient du sujet. Pour Freud, c'est par l'action du *refoulement* infantile que s'opère le premier clivage entre l'inconscient et le système Pcs-Cs. L'inconscient freudien est *constitué* – même si le premier temps du refoulement originaire peut être considéré comme mythique ; ce n'est pas un vécu indifférencié.

3° On sait que le rêve a été pour Freud la « voie royale » de la découverte de l'inconscient. Les mécanismes (déplacement, condensation, symbolisme) dégagés sur le rêve dans *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900) et constitutifs du *processus primaire* sont retrouvés dans d'autres formations de l'inconscient (actes manqués, lapsus, etc.), équivalentes aux symptômes par leur structure de compromis et leur fonction d'« accomplissement de désir »*.

Quand Freud cherche à définir l'inconscient comme système, il en résume ainsi les caractères spécifiques (3 b) : processus primaire (mobilité des investissements, caractéristique de l'énergie libre*) ; absence de négation, de doute, de degré dans la certitude ; indifférence à la réalité et régulation par le seul principe de déplaisir-plaisir (celui-ci visant à rétablir par les voies les plus courtes l'identité de perception*).

4° Freud a enfin cherché à fonder la cohésion propre du système Ics et sa distinction radicale d'avec le système

Pcs par la notion économique d'une « énergie d'investissement » propre à chaque système. L'énergie inconsciente s'appliquerait à des représentations qu'elle investit ou désinvestit, le passage d'un élément d'un système à l'autre se produisant par désinvestissement de la part du premier et réinvestissement par le second.

Mais cette énergie inconsciente – et c'est une difficulté de la conception freudienne – tantôt apparaît comme une force d'attraction exercée sur les représentations et résistant à la prise de conscience (c'est le cas dans la théorie du refoulement où l'attraction par les éléments déjà refoulés vient collaborer avec la répression du système supérieur) (4), tantôt comme une force qui tend à faire émerger ses « [rejetons](#) »* à la conscience et ne serait contenue que grâce à la vigilance de la censure (3 c).

5° Les considérations topiques ne doivent pas faire perdre de vue la valeur dynamique de l'inconscient freudien que son auteur a tant de fois soulignée : on doit au contraire voir dans les distinctions topiques le moyen de rendre compte du conflit, de la répétition et des résistances.



On sait qu'à partir de 1920 la théorie freudienne de l'appareil psychique est profondément remaniée et de nouvelles distinctions topiques sont introduites, qui ne coïncident plus avec celles de l'inconscient, du préconscient et du conscient. En effet, si on retrouve dans l'instance du Ça les caractéristiques principales du système Ics, les autres instances – moi et surmoi – se voient reconnaître aussi une origine et une part inconscientes (voir : [Ça](#) ; [Moi](#) ; [Surmoi](#) ; [Topique](#)).

▲ (α) Sans que Freud ait lui-même établi une relation entre les fantasmes originaires (*Urphantasien*) et l'hypothèse du refoulement originare (*Urverdrängung*), on ne peut manquer de noter qu'ils remplissent presque la même fonction quant à l'origine dernière de l'inconscient.

(1) Freud (S.). *A note on the Unconscious in Psycho-Analysis*, 1912. G.W., VIII, 433 ; S.E., XII, 262 ; Fr., 13.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, lettre à Fliess du 6-12-96. AU., 185-6 ; Angl., 173 ; Fr., 155.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) G.W., X, 294 ; S.E., XIV, 195 ; Fr., 144. – b) G.W., X, 285-8 ; S.E., XIV, 186-9 ; Fr., 129-35. – c) G.W., X, 280 ; S.E., XIV, 181 ; Fr., 120.

(4) Cf. Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 250-1 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71-2.

Incorporation

= D. : Einverleibung.– En. : incorporation.–Es. : incorporación. – I. : incorporazione. – P. : incorporação.

• ***Processus par lequel le sujet, sur un mode plus ou moins fantasmatique, fait pénétrer et garde un objet à l'intérieur de son corps. L'incorporation constitue un but pulsionnel et un mode de relation d'objet caractéristiques du stade oral ; dans un rapport privilégié avec l'activité buccale et l'ingestion de nourriture, elle peut aussi être vécue en rapport avec d'autres zones érogènes et d'autres fonctions. Elle constitue le prototype corporel de l'introjection* et de l'identification*.***

■ C'est lorsqu'il élabore la notion de stade oral (1915) que Freud introduit le terme d'incorporation (1), qui met l'accent sur la relation à l'objet alors qu'auparavant, notamment dans la première édition des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), Freud décrivait l'activité orale sous l'aspect relativement limité du plaisir de la succion.

Dans l'incorporation s'intriquent plusieurs buts pulsionnels. Freud, en 1915, dans le cadre de ce qui est alors sa théorie des pulsions (opposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi ou d'auto-conservation) souligne que les deux activités – sexuelle et alimentaire – y sont étroitement mêlées. Dans le cadre de la dernière théorie des pulsions (opposition des pulsions de vie et des pulsions de mort), c'est surtout l'union de la libido et de l'agressivité qui sera mise en évidence : « Au stade d'organisation orale de la libido, l'emprise amoureuse sur l'objet coïncide encore avec l'anéantissement de celui-ci » (2). Cette conception sera développée par Abraham et ultérieurement M. Klein (voir : [Stade sadique-oral](#)).

En fait trois significations sont bien présentes dans l'incorporation : se donner un plaisir en faisant pénétrer un objet en soi ; détruire cet objet ; s'assimiler les qualités de cet objet en le conservant au-dedans de soi. C'est ce dernier aspect qui fait de l'incorporation la matrice de l'introjection et de l'identification.

L'incorporation n'est limitée ni à l'activité orale proprement dite, ni au stade oral, bien que l'oralité constitue le modèle de toute incorporation. En effet d'autres zones érogènes et d'autres fonctions peuvent en être le support (incorporation par la peau, la respiration, la vision, l'audition). De même il existe une incorporation anale, en tant que la cavité rectale est assimilée à une

bouche, et une incorporation génitale, manifestée notamment dans le fantasme de rétention du pénis à l'intérieur du corps.

Abraham, puis M. Klein ont marqué que le processus d'incorporation ou le cannibalisme* peuvent aussi être partiels, à savoir porter sur des objets partiels*.

(1) Cf. Freud (S.), section 6 ajoutée en 1915 : G.W., V, 98 ; S.E., VII, 197 ; Fr., 95.

(2) Freud (S.). *Jemeits des Lusiprinzips*, 1920. G.W., XIII, 58 ; S.E., XVIII, 54 ; Fr., 62.

Inhibé(e) quant au but

= D. : zielgehemmt. – En. : aim-inhibited. – Es. : coartado ou inhibido en su meta. – I. : inibito nella meta. – P. : inibido quanto ao alvo ou à meta.

• ***Qualifie une pulsion qui, sous l'effet d'obstacles externes ou internes, n'atteint pas son mode direct de satisfaction (ou but) et trouve une satisfaction atténuée dans des activités ou des relations qui peuvent être considérées comme des approximations plus ou moins lointaines du but premier.***

■ C'est notamment pour rendre compte de l'origine des sentiments de tendresse (*voir ce mot*) ou des sentiments sociaux que Freud utilise le concept d'inhibition quant au but. Il a lui-même indiqué la difficulté qu'il y avait à en rendre compte de façon rigoureuse du point de vue

métapsychologique (1) : Comment comprendre cette inhibition ? Suppose-t-elle un refoulement du but premier et un retour du refoulé ? D'autre part, quels sont ses rapports avec la sublimation (*voir ce mot*) ? Sur ce dernier point, Freud semble voir dans l'inhibition comme un commencement de sublimation mais se montre néanmoins soucieux de distinguer les deux processus. « Les pulsions sociales appartiennent à une classe de motions pulsionnelles où il n'est pas encore nécessaire de voir des pulsions sublimées bien qu'elles soient proches de celles-ci. Elles n'ont pas abandonné leurs buts sexuels directs, mais des résistances internes les empêchent d'atteindre ceux-ci ; elles se contentent de s'approcher dans une certaine mesure de la satisfaction et c'est justement pourquoi elles établissent des liens particulièrement solides et durables entre les hommes. Telles sont en particulier les relations de tendresse entre parents et enfants, qui, à l'origine, étaient pleinement sexuelles, les sentiments d'amitié et les liens affectifs dans le mariage qui sont issus de l'attrait sexuel » (2).

(1) Cf. Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 155 ; S.E., XVIII, 138-9 ; Fr., 155-6.

(2) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 232 ; S.E., XVIII, 258.

Innervation

= D. : Innervation. – En. : innervation. – Es. :
inervación. – I. : inner-vazione. – P. : inervação.

• **Terme utilisé par Freud dans ses premiers travaux pour désigner le fait qu'une certaine énergie est véhiculée vers telle ou telle partie du corps, y produisant des phénomènes moteurs ou sensitifs.**

L'innervation, phénomène physiologique, pourrait se produire par conversion* d'énergie psychique en énergie nerveuse.

■ Le terme d'innervation peut faire difficulté pour le lecteur de Freud. En effet il est généralement employé aujourd'hui pour désigner un fait anatomique (trajet d'un nerf aboutissant à tel organe), alors que Freud désigne par innervation un processus physiologique, la transmission, le plus souvent dans le sens efférent, de l'énergie le long d'une voie nerveuse.

Soit par exemple ce passage à propos de l'hystérie :
« ... l'affect arraché [à la représentation] est utilisé à une innervation somatique : conversion de l'excitation »
(1).

(1) Freud (S.) et Breuer (J.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 288 ; S.E., II, 285 ; Fr., 230.

Instance

= *D.* : Instanz. – *En.* : agency. – *Es.* : instancia. – *I.* .-istanza. – *P.* : instância.

• **Dans le cadre d'une conception à la fois topique et dynamique de l'appareil psychique, telle des différentes substructures. Exemples : instance de la censure (première topique), instance du surmoi (seconde topique).**

■ Dans les différents exposés qu'il a donnés de sa conception de l'[appareil psychique](#)*, Freud emploie le plus souvent, pour en désigner les parties ou substructures, les termes « système » ou « instance ». On trouve plus rarement les mots « organisation » (*Organisation*), « formation » (*Bildung*), « province » (*Provint*).

Le premier terme introduit par Freud fut celui de système (1) ; il se réfère à un schéma essentiellement [topique](#)* du psychisme, celui-ci étant conçu comme une suite de dispositifs traversés par les excitations, à la façon dont la lumière passe à travers les différents « systèmes » d'un appareil optique. Le terme *instance* est introduit dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) comme synonyme de système (2 a). Il est employé par Freud jusque dans ses derniers écrits (3).

Bien que ces deux termes soient souvent employés l'un pour l'autre, on notera que « système » se réfère à une conception plus exclusivement topique, « instance » étant un terme à signification à la fois topique et dynamique. Freud parle par exemple de systèmes mnésiques (2 b), de système perception-conscience, et non, dans ces cas, d'instance. Inversement, il parle plus volontiers d'instances pour le surmoi ou la censure, en tant qu'ils

exercer une action positive et ne sont pas simplement traversés par les excitations ; c'est ainsi que le surmoi est considéré comme l'héritier de l' « instance parentale » (4). Notons d'ailleurs que le terme même d'instance est introduit par Freud dans *L'interprétation du rêve* par comparaison avec les tribunaux ou les autorités qui jugent de ce qu'il convient de laisser passer (2 c).

Dans la mesure où une telle nuance peut être maintenue, le terme de système correspondrait mieux à l'esprit de la première topique freudienne, le terme d'instance à la seconde conception de l'appareil psychique, qui est à la fois plus dynamique et plus structurale.

(1) Cf. Freud (S.). *Auf den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 373-466 ; Angl., 348-445 ; Fr., 307-96.

(2) Cf. Freud (S.), a) G.W., II-III, 542 ; S.E., V, 536-7 ; Fr., 441. – b) G.W., II-III, 544 ; S.E., V, 539 ; Fr., 443. – e) G.W., II-III, 147-50 ; S.E., IV, 141-5 ; Fr., 109-11.

(3) Cf. par exemple : Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 67, 83 ; S.E., XXIII, 145, 161 ; Fr., 3, 24.

(4) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. G.W., XV, 68, 70 ; S.E., XXII, 62-64 ; Fr., 88-91.

Instinct

= D. : Instinkt. – En. : instinct. – Es. : instinto. –
I. : istinto. – P. : instinto.

• A) *Classiquement, schème de comportement hérité, propre à une espèce animale, variant peu d'un individu à l'autre, se déroulant selon une séquence temporelle peu susceptible de bouleversements et paraissant répondre à une finalité.*

B) *Terme utilisé par certains auteurs psychanalytiques français comme traduction ou équivalent du terme freudien *Trieb* pour lequel, dans une terminologie cohérente, il convient de recourir au terme français de pulsion**.

■ La conception freudienne du *Trieb*, comme force poussante relativement indéterminée quant au comportement qu'elle induit et quant à l'objet qui fournit la satisfaction, diffère nettement des théories de l'instinct aussi bien sous leur forme classique que dans le renouvellement que leur ont apporté les recherches contemporaines (notion de *pattern* de comportements, de mécanismes innés de déclenchement, de stimuli-signaux spécifiques, etc.). Le terme instinct a des implications nettement définies qui sont très éloignées de la notion freudienne de pulsion.

On notera d'ailleurs que Freud emploie à plusieurs reprises le terme *Instinkt* dans le sens classique (cf. définition A), parlant d'« instinct des animaux », de « connaissance instinctive de dangers » (1), etc.

Bien plus, quand il se demande « ... s'il existe chez l'homme des formations psychiques héréditaires, quelque chose d'analogue à l'instinct des animaux » (2), ce n'est pas dans la pulsion qu'il voit cet équivalent, mais dans ces « schèmes phylogénétiques héréditaires » (3) que sont les fantasmes originaires (scène originaire, castration par exemple) (voir : Fantasmes originaires).

On voit que Freud emploie deux termes qu'on peut opposer nettement, même s'il n'a pas fait jouer un rôle explicite à

cette opposition dans sa théorie. Dans la littérature psychanalytique, l'opposition ne s'est pas toujours maintenue, bien au contraire. Le choix du terme *instinct* comme équivalent anglais et français de *Trieb* n'est pas seulement une inexactitude de traduction ; il risque d'introduire une confusion entre la théorie freudienne des pulsions et les conceptions psychologiques de l'instinct animal, et d'estomper l'originalité de la conception freudienne, notamment la thèse du caractère relativement indéterminé de la poussée motivante, les notions de contingence de l'objet* et de la variabilité des buts*.

(1) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 201 ; S.E., XX, 168 ; Fr., 97-8.

(2) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 294 ; S.E., XIV, 195 ; Fr., 144.

(3) Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 156 ; S.E., XVII, 120-1 ; Fr., 419-20.

Intellectualisation

= D. : Intellektualisierung. – En. : intellectualization. –
 Es. : intelectuali-zación. – I. :
 intellettualizzazione. – P. : intelectualização.

• ***Processus par lequel le sujet cherche à donner une formulation discursive à ses conflits et à ses émotions de façon à les maîtriser.***

Le terme est le plus souvent pris en mauvaise part ; il désigne, notamment dans la cure, la prépondérance donnée à la pensée abstraite sur l'émergence et la reconnaissance des affects et des fantasmes.

■ On ne rencontre pas le terme d'intellectualisation chez Freud et, dans l'ensemble de la littérature psychanalytique, on trouve peu de développements théoriques sur ce processus. Un des textes les plus explicites est celui d'Anna Freud qui décrit l'intellectualisation chez l'adolescent comme un mécanisme de défense, mais fait de celui-ci l'exacerbation d'un processus normal par lequel le « moi » tente de « maîtriser les pulsions en les rattachant à des idées avec lesquelles on peut consciemment jouer... » : l'intellectualisation constitue, selon l'auteur, « ... l'un des pouvoirs acquis les plus généraux, les plus anciens et les plus nécessaires du moi humain » (1).

Le terme intellectualisation est surtout employé pour désigner un mode de résistance rencontré dans la cure. Celui-ci est plus ou moins patent mais constitue toujours un moyen d'éviter les implications de la règle fondamentale.

Ainsi tel patient ne présente ses problèmes qu'en termes rationnels et généraux (devant un choix amoureux, il dissertera sur les mérites comparés du mariage et de l'amour libre). Tel autre, s'il évoque bien son histoire, son caractère, ses conflits propres, les formule d'emblée dans les termes d'une reconstruction cohérente qu'il peut même emprunter au langage psychanalytique (par ex., en invoquant son « opposition à l'autorité » au lieu de parler de ses relations avec son père). Une forme plus subtile d'intellectualisation est à rapprocher de ce que K. Abraham a décrit dès 1919 dans [Une forme particulière de](#)

résistance névrotique à la méthode psychanalytique (*Über eine besondere Form des neurotischen Widerslandes gegen die psychoanalytische Methodik*) : certains patients semblent faire du « bon travail » analytique et appliquer la règle, rapportant des souvenirs, des rêves, même des expériences affectives. Mais tout se passe comme s'ils parlaient selon un programme et cherchaient à se comporter en analysés modèles, donnant eux-mêmes leurs interprétations et évitant ainsi toute irruption de l'inconscient ou toute intervention de l'analyste perçues comme de dangereuses intrusions.

Le terme d'intellectualisation appelle quelques réserves :

1) Comme le montre notre dernier exemple, il n'est pas toujours aisé de distinguer ce mode de résistance du temps nécessaire et fécond où le sujet met en forme et assimile les découvertes antérieures et les interprétations fournies (voir : Perlaboration) ;

2) Le terme d'intellectualisation se réfère à l'opposition, héritée de la psychologie des « facultés », entre intellectuel et affectif. Il risque, une fois l'intellectualisation dénoncée, de conduire à une valorisation excessive du « vécu affectif » dans la cure analytique, celle-ci étant alors confondue avec la méthode cathartique. Fenichel renvoie dos à dos ces deux modalités symétriques de la résistance : « ... le patient est toujours raisonnable et refuse de pactiser avec la logique particulière des émotions ; [...] le patient est sans cesse plongé dans un monde obscur d'émotions, sans pouvoir s'en libérer [...] » (2).



L'intellectualisation est à rapprocher d'autres mécanismes décrits en psychanalyse et principalement de la rationalisation. Une des finalités majeures de l'intellectualisation est de tenir à distance et de neutraliser les affects. La rationalisation est à cet égard dans une position différente : elle n'implique pas un évitement systématique des affects, mais attribue à ceux-ci des motivations plus plausibles que vraies en leur donnant une justification d'ordre rationnel ou idéal (par exemple un comportement sadique, en temps de guerre, justifié par les nécessités de la lutte, l'amour de la patrie, etc.).

(1) Freud (A.). *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, Imago Publishing, Londres, 1936. AU., 127 ; Fr., P.U.F., Paris, 147.

(2) Frnichbl (C.). *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, Norton, New York, 1945. Angl., 28 ; Fr., P.U.F., Paris, 32.

Intérêt ou intérêt du moi

= *D.* : Interesse, Ichinteresse. – *En.* : interest, ego interest. – *Es.* : interés (del yo). – *I.* : interesse (dell' io). – *P.* : interêsse (do ego).

• ***Terme employé par Freud dans le cadre de son premier dualisme pulsionnel : énergie des pulsions d'auto-conservation par opposition à la libido ou énergie des pulsions sexuelles.***

■ Le sens spécifique du terme *intérêt*, que nous indiquons dans la définition, se dégage dans les écrits freudiens au cours des années 1911-14. On sait que la libido* désigne l'énergie d'investissement des pulsions sexuelles ; parallèlement, il existe, selon Freud, une énergie d'investissement des pulsions d'auto-conservation.

Dans certains emplois, intérêt, pris dans un sens général proche du sens usuel, recouvre l'ensemble de ces deux sortes d'investissements, soit par exemple ce passage où Freud introduit le terme : le paranoïaque retire « ... non seulement peut-être son investissement libidinal, mais son intérêt en général, donc aussi les investissements provenant du moi » (1). La thèse de Jung (α) qui refuse de distinguer entre libido et « intérêt psychique en général » amène Freud à souligner l'opposition, en réservant le terme intérêt aux seuls investissements émanant des pulsions d'auto-conservation ou pulsions du moi (2) (*voir : Égoïsme*).

Pour cet emploi spécifique, on pourra se reporter par exemple aux Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1917) (3).

▲ (α) D'après Jung, le terme intérêt aurait été proposé par Claparède, précisément comme synonyme de celui de libido (4).

(1) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, 1911. G.W., VIII, 307, n. 3 ; S.E., XII, 70, n. 2 ; Fr., 314, n. 3.

(2) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus* 1914. G.W., X, 145-7 ; S.E., XIV, 79-81.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., XI, 430 ; S.E., XVI, 414 ; Fr., 444.

(4) Jung (C. G.). *Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie*. Jahrbuch ps. Forsch., V, 1913, pp. 337 sq.

Intériorisation

= *D.* : Verinnerlichung. – *En.* : internalization. – *Es.* : interiorización. – *I.* : interiorizzazione. – *P.* : interiorização.

• **A) Terme souvent employé comme synonyme d'introjection***.

B) En un sens plus spécifique, processus par lequel des relations intersubjectives sont transformées en relations infra-subjectives (intériorisation d'un conflit, d'une interdiction, etc.).

■ Le terme d'intériorisation est d'un emploi fréquent en psychanalyse. Il est souvent pris, notamment par l'école kleinienne, dans le sens d'introjection, c'est-à-dire du passage fantasmatique d'un *objet* « bon » ou « mauvais », total ou partiel, à l'intérieur du sujet.

Dans un sens plus spécifique, on parle d'intériorisation quand le processus porte sur des *relations*. On dira par exemple que la relation d'autorité entre le père et l'enfant est intériorisée dans la relation du surmoi au moi. Ce processus suppose une différenciation structurale au sein du psychisme telle que des relations et des conflits puissent être vécus au niveau intrapsychique. L'intériorisation est ainsi corrélative des conceptions topiques de Freud, en particulier de la seconde théorie de l'appareil psychique.

Dans un souci de précision terminologique, nous distinguons dans notre définition deux sens A et B. En fait, ils sont très liés : lors du déclin de l'Œdipe, on peut dire que le sujet introjecte l'imgo paternelle et qu'il intériorise le conflit d'autorité avec le père.

Interprétation

= D. : Deutung. – En. : interprétation. – Es. : interpretación. – I. : inter-pretazione. – P. : interpretação.

• ***A) Dégagement, par l'investigation analytique, du sens latent dans le dire et les conduites d'un sujet. L'interprétation met à jour les modalités du conflit défensif et vise en dernier ressort le désir qui se formule dans toute production de l'inconscient.***

B) Dans la cure, communication faite au sujet et visant à le faire excéder à ce sens latent selon des règles commandées par la direction et l'évolution de la cure.

■ L'interprétation est au cœur de la doctrine et de la technique freudiennes. On pourrait caractériser la psychanalyse par l'interprétation, c'est-à-dire la mise en évidence du sens latent d'un matériel.

C'est l'attitude freudienne à l'égard du rêve qui a constitué le premier exemple et le modèle de l'interprétation. Les théories « scientifiques » du rêve tentaient de rendre compte de celui-ci comme phénomène de la vie mentale en invoquant une baisse de l'activité psychique, un relâchement des associations ; certaines définissaient bien le rêve comme une activité spécifique, mais aucune ne prenait en considération son contenu et a *fortiori* le rapport existant entre celui-ci et l'histoire personnelle du rêveur. En revanche, les méthodes d'interprétation du type « clé des songes » (Antiquité, Orient) ne négligent pas le contenu du rêve et lui reconnaissent une signification. En ce sens, Freud déclare se rattacher à cette tradition. Mais il fait porter tout

l'accent sur l'insertion singulière du symbolisme dans la personne et, en ce sens là, sa méthode se détourne des clés des songes (1 a).

L'interprétation, pour Freud, dégage, à partir du récit que fait le rêveur (*contenu manifeste**), le sens du rêve tel qu'il se formule dans le *contenu latent** auquel conduisent les libres associations. La visée dernière de l'interprétation est le désir inconscient et le fantasme dans lequel celui-ci prend corps.

Bien entendu, le terme d'interprétation n'est pas réservé à cette production majeure de l'inconscient qu'est le rêve. Il s'applique aux autres productions de l'inconscient (actes manqués, symptômes, etc.) et plus généralement à ce qui, dans le dire et le comportement du sujet, porte la marque du conflit défensif.



La communication de l'interprétation étant par excellence le mode d'action de l'analyste, le terme interprétation, employé absolument, a également le sens technique d'*interprétation communiquée* au patient.

L'interprétation, en ce sens technique, est présente dès les origines de la psychanalyse. On notera toutefois, qu'au stade des *Études sur l'hystérie* (*Studien über Hysterie*, 1895), dans la mesure où la visée principale est de faire resurgir les souvenirs pathogènes inconscients, l'interprétation n'est pas encore déagée comme le mode majeur de l'action thérapeutique (le terme lui-même ne se rencontre d'ailleurs pas dans ce texte).

Elle le sera, dès que la technique psychanalytique commencera à se définir. L'interprétation est alors intégrée à la dynamique de la cure, comme l'illustre

l'article sur [Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse](#) (*Die Handhabung der Traumdeutung in der Psychoanalyse*, 1911) : « Je soutiens donc que l'interprétation des rêves ne doit pas être pratiquée, au cours du traitement analytique, comme un art en soi, mais que son maniement reste soumis aux règles techniques auxquelles doit obéir tout l'ensemble du traitement » (2). C'est la prise en considération de ces « règles techniques » qui doit commander le niveau (plus ou moins « profond »), le type (interprétation des résistances, du transfert, etc.), l'ordre éventuel des interprétations.

Mais nous n'entendons pas traiter ici des problèmes concernant l'interprétation, qui ont fait l'objet de nombreuses discussions techniques : critères, forme et formulation, opportunité, « profondeur », ordre, etc. (α). Indiquons seulement que l'interprétation ne recouvre pas l'ensemble des *interventions* de l'analyste dans la cure (comme, par exemple, l'encouragement à parler, la réassurance, l'explication d'un mécanisme ou d'un symbole, les injonctions, les [constructions](#)^{*}, etc.), encore que celles-ci puissent toutes prendre au sein de la situation analytique valeur interprétative.



Notons du point de vue terminologique, que le terme français *interprétation* ne recouvre pas exactement le terme allemand de *Deutung*. Le terme français oriente davantage l'esprit sur ce qu'il y a de subjectif, voire de forcé, d'arbitraire, dans le sens qui est donné à un événement, à une parole. *Deutung* paraît plus proche d'explication, d'éclaircissement et présente à un moindre degré, pour la conscience linguistique commune, la nuance péjorative que peut prendre le terme français (β). La *Deutung* d'un rêve

consiste, écrit Freud, à déterminer sa *Bedeutung*, sa signification (16).

Il n'en reste pas moins que Freud n'a pas manqué d'indiquer la parenté entre interprétation au sens analytique du terme et d'autres processus mentaux où se manifeste une activité interprétative.

C'est ainsi que l'élaboration secondaire* constitue, de la part du rêveur, une « première interprétation » destinée à apporter une certaine cohérence aux éléments auxquels aboutit le travail du rêve : « ... certains rêves ont subi jusque dans leur fond une élaboration accomplie par une fonction psychique analogue à la pensée vigile ; ils semblent avoir un sens mais ce sens est tout ce qu'il y a de plus éloigné de la signification [*Bedeutung*] du rêve [...]. Ce sont là des rêves qui pour ainsi dire ont été déjà interprétés avant que nous ne les soumettions, à l'état de veille, à l'interprétation » (1 c). Dans l'élaboration secondaire, le sujet traite le contenu du rêve de la même façon que tout contenu perceptif inédit : en tendant à le ramener au déjà connu au moyen de certaines « représentations d'attente » (*Erwartungsvorstellungen*) (3). Freud marque encore les relations qui existent entre l'interprétation paranoïaque (ou encore l'interprétation des signes dans la superstition) et l'interprétation analytique (4 a). Pour les paranoïaques, en effet, tout est interprétable : « ... ils attribuent la plus grande signification aux petits détails que nous négligeons d'ordinaire dans le comportement d'autrui, ils interprètent à fond (*ausdeuten*) et ils en tirent des conclusions de grande portée (4 b). Dans leurs interprétations du comportement d'autrui, les paranoïaques font souvent preuve d'une plus grande pénétration que le sujet normal. La lucidité dont le paranoïaque fait preuve envers autrui a

pour contrepartie une méconnaissance foncière de son propre inconscient.

▲ (α) Le lecteur pourra s'orienter dans ces problèmes en consultant l'ouvrage d'Edward Glover, *Technique de la psychanalyse (The technique of Psycho-Analysis, 1955, trad. fr., Paris, P.U.F., 1958)*, et notamment l'enquête menée par cet auteur parmi des psychanalystes.

(β) On notera d'ailleurs que la psychiatrie allemande ne désigne guère le délire paranoïaque comme délire d'interprétation.

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung, 1900.* – a) Cf. chap. I" et début du chap. II. – b) Cf. G.W., II-III, 100-1 ; S.E., IV, 96 ; Fr., 76. – c) G.W., II-III, 494 ; S.E., V, Fr., 365.

(2) Freud (S.). G.W., VIII, 354 ; S.E., XII, 94 ; Fr., 47.

(3) Cf. Freud (S.). *Über den Traum, 1901.* G.W., II-III, 679-80 ; S.E., V, 666.

(4) Cf. notamment : Freud (S.). *Zur Psychopathologie des AUtagslebens, 1901.* – a) G.W., IV, 283-9 ; S.E., VI, 254-60 ; Fr., 294-300. – b) G.W., IV, 284 ; S.E., VI, 255 ; Fr., 295.

Intrication – désintrication

Voir : [Union – Désunion.](#)

Introjection

D- . : Introjektion. – En. : introjection. – Es. : introyección. – I. : introjezione. – P. : introjeção.

• ***Processus mis en évidence par l'investigation analytique : le sujet fait passer, sur un mode fantasmatique, du « dehors » au « dedans » des objets et des qualités inhérentes à ces objets.***

L'introjection est proche de l'incorporation qui constitue son prototype corporel mais elle n'implique pas nécessairement une référence à la limite corporelle (introjection dans le moi, dans l'idéal du moi, etc.).

Elle est dans un rapport étroit avec l'identification.

■ C'est Sandor Ferenczi qui a introduit le terme d'introjection forgé par symétrie avec celui de projection. Dans [*Introjection et transfert*](#) (*Introjektion und Übertragung*, 1909) il écrit ; « Tandis que le paranoïaque expulse de son moi les tendances devenues déplaisantes, le névrosé cherche la solution en faisant entrer dans son moi la plus grande partie possible du monde extérieur, en en faisant l'objet de fantasmes inconscients. On peut donc donner à ce processus, en contraste avec la projection, le nom d'introjection » (1 a). Il est difficile cependant de dégager de l'ensemble de cet article une acception précise de la notion d'introjection, Ferenczi paraissant l'utiliser dans un sens large, celui d'une « passion pour le transfert » qui amène le névrosé à « émousser ses affects librement flottants en étendant le cercle de ses intérêts » (1 b). Il en vient à désigner du terme d'introjection un type de comportement (principalement chez l'hystérique) qu'on pourrait aussi bien appeler projection.

Freud adopte le terme d'introjection et l'oppose nettement à la projection. Le texte le plus explicite à cet égard est *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) où est envisagée la genèse de l'opposition sujet (moi)-objet (monde extérieur) en tant qu'elle est corrélative de l'opposition plaisir-déplaisir : le « moi-plaisir purifié » se constitue par une introjection de tout ce qui est source de plaisir et par une projection au-dehors de tout ce qui est occasion de déplaisir (voir : *Moi-plaisir, moi-réalité*). On retrouve la même opposition dans *La (dé)négation* (*Die Verneinung*, 1925) : « ... le moi-plaisir originaire veut [...] s'introjecter tout le bon et rejeter de soi tout le mauvais » (2 a).

L'introjection se caractérise encore par sa liaison avec l'incorporation orale. Les deux termes sont d'ailleurs souvent employés comme synonymes par Freud et de nombreux auteurs. Freud montre comment l'opposition introjection-projection s'actualise d'abord sur le mode oral avant de se généraliser. Ce processus « ... s'exprime ainsi dans le langage des pulsions les plus anciennes, orales : je veux manger cela ou je veux le cracher ; et, traduit en une expression plus générale : je veux introduire ceci en moi et exclure cela de moi » (2 b).

Il convient donc de maintenir une distinction, d'ailleurs suggérée par ce dernier passage, entre incorporation et introjection. En psychanalyse la limite corporelle est le prototype de toute séparation entre un intérieur et un extérieur ; le processus d'incorporation se rapporte explicitement à cette enveloppe corporelle. Le terme d'introjection est plus large : ce n'est plus seulement l'intérieur du corps qui est en cause, mais l'intérieur de l'appareil psychique, d'une instance, etc.

C'est ainsi qu'on parle d'introjection dans le moi, l'idéal du moi, etc.

L'introjection a été d'abord mise en évidence par Freud dans l'analyse de la mélancolie (3), puis reconnue comme un processus plus général (4). Dans cette perspective elle a renouvelé la théorie freudienne de l'identification*.

Dans la mesure où l'introjection reste marquée par son prototype corporel, elle se traduit dans des fantasmes portant sur des objets, que ceux-ci soient partiels ou totaux. Aussi la notion joue-t-elle un grand rôle chez des auteurs comme Abraham et surtout chez M. Klein qui s'est attachée à décrire les aller et retour fantasmatiques des « bons » et « mauvais » objets (introjection, projection, réintrojection). Ces auteurs parlent essentiellement d'*objets* introjectés et il semble en effet que le terme devrait être réservé aux cas où des objets ou des qualités qui leur sont inhérentes sont en cause. On ne saurait en toute rigueur parler, comme il arrive à Freud de le faire, d'« introjection de l'agressivité » (3) ; mieux vaudrait dans un tel cas employer l'expression de « retournement sur la personne propre »*.

(1) Ferenczi (S.). In *Firs1 Conlr.*, 1909. – a) 40. – b) 43.

(2) Freud (S.), a) G.W., XIV, 13 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 175. – b) G.W., XIV, 13 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 175.

(3) Cf. Freud (S.). *Trouer und Melancholie*, 1917. G.W., X, 42-6 ; S.E., XIV, 243-58 ; Fr., 189-222.

(4) Cf. Abraham (K.). *Versuch einer Enlwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Slörungen*, 1924. Fr., II, 272 sq.

(5) Cf. Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930. G.W., XIV, 482 ; S.E., XXI, 123 ; Fr., 58.

Introversion

= *D.* : Introversion. – *En.* : introversion. – *Es.* : introversión. – *I.* : introversione : – *P.* : introversão.

• **Terme introduit par Jung pour désigner d'une façon générale le détachement de la libido de ses objets extérieurs et son retrait sur le monde intérieur du sujet.**

Freud a repris le terme mais en en limitant l'usage à un retrait de la libido aboutissant à l'investissement de formations intrapsychiques imaginaires qui serait à distinguer d'un retrait de la libido sur le moi (narcissisme secondaire).

■ Le terme d'introversion apparaît pour la première fois chez Jung en 1910 dans *Sur les conflits de l'âme infantile* (*Über Konflikte der kindlichen Seele*). On le retrouve dans de nombreux textes postérieurs, notamment dans *Métamorphoses et symboles de la libido* (*Wandlungen und Symbole der Libido*, 1913). Le concept a connu depuis une vogue étendue dans les typologies post-jungiennes (opposition des types introverti et extraverti).

Freud, s'il a admis le terme d'introversion, a fait d'emblée des réserves sur l'extension à attribuer au concept.

Pour lui, l'introversion désigne le retrait de la libido sur des objets imaginaires ou fantasmes ; en ce sens l'introversion constitue un temps de la formation des symptômes névrotiques, temps consécutif à la frustration et pouvant conduire à la régression. La libido « ... se détourne de la réalité qui a perdu de sa valeur pour l'individu du fait de la frustration obstinée qui en

provient et elle se tourne vers la vie fantasmatique où elle crée de nouvelles formations de désir et ranime les traces de formation de désir antérieures oubliées » (1).

Dans *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), Freud critique l'usage, trop large à ses yeux, du terme d'introversion qui conduit Jung à connoter la psychose comme névrose d'introversion. Freud oppose le concept de narcissisme (secondaire), comme retrait de la libido sur le moi, à celui d'introversion comme retrait de la libido sur des fantasmes et connote la psychose comme *névrose narcissique**.

(1) Freud (S.). *Ober neurotische Erkrankungstypen* (1912). G.W., VIII, 323-4 ; S.E., XII, 232.

Investissement

= D. : Besetzung. – En. : cathexis. – Es. : carga. – I. : carica ou investimento. – P. : carga ou investimento.

• ***Concept économique : fait qu'une certaine énergie psychique se trouve attachée à une représentation ou un groupe de représentations, une partie du corps, un objet, etc.***

■ Il est admis de traduire *Besetzung* par investissement (on trouve parfois : occupation). On fera une remarque à ce propos : le verbe allemand *beseetzen* a de nombreux sens parmi lesquels *occuper* (par exemple occuper un lieu ou,

militairement, une ville, un pays) ; en français, investissement évoque plus spécialement d'une part, en langage militaire, le fait de cerner une place (et non de l'occuper), d'autre part, dans le langage financier, le placement de capital dans une entreprise (sans doute est-ce ce dernier sens qui prévaut aujourd'hui pour la conscience linguistique commune). Les termes allemand et français ne se recouvrent donc pas exactement et le terme français paraît pousser plus spontanément à comparer l' « économie » envisagée par Freud à celle dont traite la science économique.



Le terme de Besetzung est d'un usage constant dans l'œuvre freudienne ; son extension, sa portée ont pu varier mais il est présent à toutes les étapes de la pensée de Freud.

Il apparaît en 1895, dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*) et dans le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*) ; mais des termes voisins comme « somme d'excitation » « valeur affective » sont même antérieurs (1893,1894) : dès sa préface à l'ouvrage de Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (*Die Suggestion und ihre heitwirkung*, 1888-9), Freud parle de déplacements d'excitabilité dans le système nerveux (*Verschiebungen von Erregbarkeit im Nerven-system*). Cette hypothèse a une origine à la fois clinique et théorique.

Cliniquement, le traitement des névrosés et en particulier des hystériques impose à Freud l'idée d'une distinction fondamentale entre les « représentations » et le « quantum d'affect* » dont elles sont investies. C'est ainsi qu'un événement important dans l'histoire du sujet

peut être évoqué avec indifférence et le caractère déplaisant ou insupportable d'une expérience se voit rapporter à un événement anodin plutôt qu'à celui qui, à l'origine, a provoqué le déplaisir (déplacement, « fausse connexion »). La cure, telle qu'elle est décrite dans les Études sur l'hystérie, en rétablissant la connexion des différentes représentations en cause, rétablit la relation entre le souvenir de l'événement traumatique et l'affect, favorisant par là la décharge de celui-ci (abréaction). D'autre part, la disparition de symptômes somatiques dans l'hystérie est corrélative de la mise à jour des expériences affectives refoulées, laissant supposer qu'à l'inverse la création du symptôme s'est faite par conversion d'une énergie psychique en « énergie d'innervation ».

Ces faits, et notamment ceux de conversion*, paraissent reposer sur un véritable principe de conservation d'une énergie nerveuse, celle-ci étant capable de prendre différentes formes. Une telle conception trouve une formulation systématique dans le Projet de psychologie scientifique qui décrit le fonctionnement de l'appareil nerveux en ne faisant intervenir que des variations d'énergie au sein d'un système de neurones. Dans ce texte, le terme de *Besetzung* désigne tout aussi bien l'acte d'investir un neurone (ou un système), c'est-à-dire de le charger en énergie, que la quantité d'énergie investie, en particulier une énergie quiescente (1).

Par la suite, Freud se dégagera de ces schémas neurologiques, en transposant la notion d'énergie d'investissement sur le plan d'un « appareil psychique »*. C'est ainsi que dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), il montre comment l'énergie d'investissement se répartit entre les divers systèmes. Le

système inconscient est soumis dans son fonctionnement au principe de la décharge des quantités d'excitation ; le système préconscient cherche à inhiber cette décharge immédiate en même temps qu'il consacre de faibles quantités d'énergie à l'activité de pensée nécessaire à l'exploration du monde extérieur : « ... je postule que pour raison d'efficacité le second système réussit à maintenir la plus grande part de ses investissements d'énergie en état de repos et à en employer seulement une petite part en la déplaçant » (2 a) (voir : [Énergie libre – énergie liée](#)).

Toutefois, on notera que la transposition que Freud fait subir aux thèses du [Projet de psychologie scientifique](#) n'implique pas pour autant l'abandon de toute référence à l'idée d'une énergie nerveuse. « Celui qui voudrait prendre ces idées au sérieux, note Freud, devrait en chercher les analogies physiques et se frayer une voie pour se représenter le processus de mouvement dans l'excitation des neurones » (2 b).

L'élaboration de la notion de pulsion apporte une réponse à la question restée pendante dans la conceptualisation économique de l'interprétation du rêve : l'énergie investie est l'énergie pulsionnelle qui provient de sources internes, exerce une poussée continue et impose à l'appareil psychique la tâche de la transformer. C'est ainsi qu'une expression comme « investissement libidinal » signifie : investissement par l'énergie des pulsions sexuelles. Dans la seconde théorie de l'appareil psychique, l'origine de tous les investissements devient le ça, pôle pulsionnel de la personnalité. Les autres instances tirent leur énergie de cette source première.



La notion d'investissement, comme d'ailleurs la plupart des notions économiques, fait partie de l'appareil conceptuel de Freud, mais celui-ci n'en a pas fourni une élaboration théorique rigoureuse.

Aussi bien ces notions ont-elles été partiellement transmises au « jeune Freud » par les neurophysiologistes dont il a subi l'influence (Brücke, Meynert, etc.). Cet état de choses explique pour une part l'incertitude où se trouve le lecteur de Freud touchant la réponse à un certain nombre de questions :

1) L'emploi du terme d'investissement ne va jamais sans une ambiguïté qui n'est pas levée par la théorie analytique. On l'entend le plus souvent en un sens métaphorique : il marque alors une simple analogie entre les opérations psychiques et le fonctionnement d'un appareil nerveux conçu sur un modèle énergétique.

Lorsqu'on parle d'investissement d'une représentation, on définit une opération psychologique dans un langage qui se borne à évoquer, de façon analogique, un mécanisme physiologique qui pourrait être parallèle à l'investissement psychique (investissement d'un neurone, d'un engramme par exemple). En revanche, lorsqu'on parle d'investissement d'un *objet*, en l'opposant à l'investissement d'une représentation, on perd le support de la notion d'un appareil psychique comme système clos analogue au système nerveux. On peut dire d'une représentation qu'elle est chargée et que son destin dépend des variations de cette charge, tandis que l'investissement d'un objet réel, indépendant, ne peut avoir le même sens « réaliste ». Une notion comme celle d'introversioin (passage de l'investissement d'un objet réel à l'investissement d'un objet imaginaire intrapsychique) met

bien en évidence une telle ambiguïté : l'idée d'une conservation de l'énergie lors de ce retrait est bien difficile à concevoir.

Certains psychanalystes semblent trouver dans un terme comme celui d'investissement la garantie objective que leur psychologie dynamique est, au moins en droit, reliée à la neurophysiologie. En effet, en employant des expressions comme : investissement d'une partie du corps, investissement de l'appareil perceptif, etc., on peut avoir l'impression de parler un langage neurologique et d'établir la transition entre la théorie psychanalytique et une neurophysiologie, mais celle-ci n'est en fait qu'une transposition de celle-là.

2) Une autre difficulté se présente lorsqu'on rattache la notion d'investissement aux conceptions topiques. D'une part, toute énergie d'investissement est censée trouver son origine dans les pulsions ; mais d'autre part on parle d'un investissement propre à chaque système. La difficulté est tout à fait sensible dans le cas de l'investissement dit inconscient. Si l'on considère en effet que cet investissement est d'origine libidinale, on est amené à le concevoir comme poussant sans cesse les représentations investies vers la conscience et la motilité ; mais souvent Freud parle de l'investissement inconscient comme d'une force de cohésion propre au système inconscient et capable d'y attirer les représentations : cette force jouerait un rôle capital dans le refoulement. On peut se demander si le terme d'investissement ne recouvre pas alors des notions hétérogènes (3).

3) Peut-on limiter la notion d'investissement à son acception économique ? Certes elle est assimilée par Freud à l'idée d'une charge positive attribuée à un objet ou à une représentation. Mais, sur le plan clinique et

descriptif, ne prend-elle pas un sens plus large ? En effet dans le monde personnel du sujet, les objets et les représentations sont affectés de certaines *valeurs* qui organisent le champ de la perception et du comportement. D'une part, ces valeurs peuvent apparaître comme qualitativement hétérogènes au point qu'on pourrait difficilement concevoir des équivalences, des substitutions entre elles. D'autre part, on constate que certains objets d'une valeur prégnante pour le sujet sont affectés, non d'une charge positive, mais d'une charge négative : ainsi l'objet phobique n'est pas désinvesti mais fortement « investi » comme devant-être-évité.

On peut être alors tenté d'abandonner le langage économique et de traduire la notion freudienne d'investissement dans une conceptualisation inspirée de la phénoménologie où prévaudraient les idées d'intentionnalité, d'objet-valeur, etc. Aussi bien trouverait-on dans la langue même de Freud des expressions qui justifieraient cette façon de voir. C'est ainsi que dans son article en français [Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques](#), 1893, il donne pour équivalent d'*Affektbetrag* (quantum d'affect) le terme de « valeur affective » (4). Dans d'autres textes, le terme d'investissement semble connoter moins une charge mesurable d'énergie libidinale que des visées affectives qualitativement différenciées : ainsi l'objet maternel, lorsqu'il fait défaut au nourrisson, est dit « investi de nostalgie » (*Sehnsuchtbesetzung*) (5).



Quelles que soient les difficultés soulevées par l'usage de la notion d'investissement, c'est un fait que les

psychanalystes peuvent difficilement s'en passer pour rendre compte de nombreuses données cliniques ou encore pour apprécier l'évolution de la cure. Certaines affections paraissent mettre en évidence l'idée que le sujet a à sa disposition une certaine quantité d'énergie qu'il répartirait variablement dans sa relation avec ses objets et avec lui-même. C'est ainsi que, dans un état comme le deuil, l'appauvrissement manifeste de la vie de relation du sujet trouve son explication dans un surinvestissement de l'objet perdu, comme si une véritable balance énergétique s'établissait entre les différents investissements des objets extérieurs ou fantasmatiques, du corps propre, du moi, etc.

(1) Cf. Freud (S.). AU., 382 ; Angl., 358-9 ; Fr., 318.

(2) Freud (S.), a) G.W., II-III, 605 ; S.E., V, 599 ; Fr., 489. – b) G.W., II-III, 605 ; S.E., V, 599 ; Fr., 489.

(3) Pour l'examen plus ample de cette question, cf. Laplanche (J.) et Leclaire (S.). *L'inconscient*, in : *Les Temps Modernes*, 1961, n° 183, chap. II.

(4) Cf. Freud (S.). G.W., I, 54 ; S.E., I, 171.

(5) Cf. Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 205 ; S.E., XX, 171 ; Fr., 100.

Isolation

= D. : Isolieren ou Isolierung. – En. : isolation. – Es. : aislamiento. – I. : isolamento. – P. : isolamento.

• *Mécanisme de défense, surtout typique de la névrose obsessionnelle, et qui consiste à isoler une pensée ou un comportement de telle sorte que leurs connexions avec d'autres pensées ou avec le reste de l'existence du sujet se trouvent rompues. Parmi les procédés d'isolation, citons les pauses dans le cours de la pensée, des formules, des rituels, et d'une façon générale, toutes les mesures permettant d'établir un hiatus dans la succession temporelle des pensées ou des actes.*

■ Le texte le plus explicite de Freud sur l'isolation se trouve dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) (1 a), où elle est décrite comme une technique particulière de la névrose obsessionnelle.

Certains malades se défendent contre une idée, une impression, une action en les isolant du contexte par une pause pendant laquelle « ... plus rien n'a le droit de se produire, rien n'est perçu, aucune action n'est accomplie » (1 b). Cette technique active, « motrice », est qualifiée par Freud de magique ; il la rapproche du procédé normal de concentration chez le sujet qui s'applique à ne pas laisser détourner sa pensée de son objet actuel.

L'isolation se manifeste dans différents symptômes obsessionnels ; on la voit particulièrement à l'œuvre dans la cure où la consigne de la libre association, en s'y opposant, la met en évidence (sujets qui séparent radicalement leur analyse de leur vie, telle suite d'idées de l'ensemble de la séance, telle représentation de son contexte idéo-affectif).

Freud ramène en dernière analyse la tendance à l'isolation à un mode archaïque de défense contre la pulsion : l'interdiction du toucher, « ... le contact corporel étant le but immédiat de l'investissement d'objet aussi bien agressif que tendre » (1 c).

Dans cette perspective, l'isolation apparaît comme « ... une suppression de la possibilité de contact, un moyen de soustraire une chose au toucher ; de même lorsque le névrosé isole une impression ou une activité par une pause, il nous donne symboliquement à comprendre qu'il ne permettra pas aux pensées qui les concernent d'entrer en contact associatif avec d'autres » (1 d).

Il convient de noter que dans ce passage d'Inhibition, symptôme et angoisse, l'isolation n'est pas réduite à un type déterminé de symptômes mais prend une portée plus générale. Elle est mise en parallèle avec le refoulement chez l'hystérique : si l'expérience traumatisante n'est pas refoulée dans l'inconscient, elle est « ... privée de son affect et ses relations associatives sont réprimées (*unterdrückt*) ou rompues de sorte qu'elle persiste comme si elle était isolée et qu'elle n'est pas reproduite dans le cours de l'activité de pensée » (1 a). Les procédés d'isolation qu'on observe dans les symptômes de la névrose obsessionnelle ne font que reprendre et renforcer cette sorte de clivage antérieur.

Prise dans ce sens plus large, la notion d'isolation est présente dans la pensée de Freud dès ses premières réflexions sur l'activité défensive en général. C'est ainsi que dans Les psychonévroses de défense (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894), la défense, aussi bien dans l'hystérie que dans le groupe des phobies et obsessions, est conçue comme une isolation : « ... la défense se produit par séparation de la représentation insupportable et de son affect ; la représentation, même affaiblie et isolée, reste dans la conscience » (2).



Le terme d'isolation est parfois employé dans la langue psychanalytique d'une façon un peu flottante qui appelle certaines réserves.

On confond souvent l'isolation avec des processus qui se combinent avec elle ou dont elle peut être le résultat, comme le déplacement, la neutralisation de l'affect, voire la dissociation psychotique.

On parle aussi parfois d'isolation du symptôme dans le cas de sujets qui ressentent et présentent leurs symptômes comme hors de tout contexte et leur étant étrangers. Il s'agit là d'une manière d'être qui n'implique pas nécessairement que le processus sous-jacent soit le mécanisme obsessionnel d'isolation. On notera enfin que c'est une caractéristique très générale du symptôme que de localiser le conflit ; tout symptôme peut donc apparaître comme isolé par rapport à l'ensemble de l'existence du sujet.

En fait, nous pensons qu'il y aurait intérêt à réserver le terme d'isolation pour connoter un processus spécifique de défense qui va de la compulsion à une attitude systématique et concertée et qui consiste en une rupture des connexions associatives d'une pensée ou d'une action notamment avec ce qui la précède et la suit dans le temps.

(1) Freud (S.), a) Cf. GAV., XIV, 150-2 ; S.E., XX, 120-2 ; Fr., 43-5. – b) G.W., XIV, 150 ; S.E., XX, 120 ; Fr., 43. – c) G.W., XIV, 152 ; S.E., XX, 122 ; Fr., 44. – d) G.W., XIV, 152 ; S.E., XX, 122 ; Fr., 45. – e) G.W., XIV, 150 ; S.E., XX, 120 ; Fr., 43.

(2) Freud (S.). G.W., I, 72 ; S.E., III, 58.

J

Jugement de condamnation

= *D.* : Verurteilung ou Urteilsverwerfung. – *En.* : judgment of condemnation. – *Es.* : juicio de condenación. – *I.* : rifiuto da parte del giudizio ; condanna. – *P.* : julgamento de condenação.

• ***Opération ou attitude par laquelle le sujet, tout en prenant conscience d'un désir, s'en interdit l'accomplissement, principalement pour des raisons morales ou d'opportunité. Freud y voit un mode de défense plus élaboré et plus adapté que le refoulement. Daniel Lagache a proposé d'y voir un processus de « dégagement » du moi, à l'œuvre notamment dans la cure analytique.***

■ On rencontre en plusieurs occasions chez Freud le terme de *Verurteilung* et celui de *Urteilsverwerfung*, qu'il donne lui-même pour synonymes l'un de l'autre (1 a). Le jugement de condamnation s'inscrit pour Freud dans une gradation de défenses, allant de la plus élémentaire à la plus élaborée : réflexe de défense par la fuite (danger externe), refoulement (danger interne), jugement de condamnation (1 b). Comment définir ce dernier par rapport au refoulement ? Tantôt il apparaît comme ayant la même finalité que lui : « ... une bonne méthode à adopter contre

une motion pulsionnelle » (1 c). Tantôt il se définit comme une modification heureuse du refoulement : « L'individu ne réussissait dans le passé qu'à refouler la pulsion gênante parce qu'il était alors lui-même faible et imparfaitement organisé. Maintenant qu'il est mûr et fort, peut-être arrivera-t-il à dominer sans dommage ce qui lui est hostile » (2).

C'est cet aspect positif du jugement de condamnation qui est souligné par Freud dans les dernières pages de l'Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (*Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909). Freud s'y interroge sur les effets de la prise de conscience par le petit Hans de ses désirs œdipiens, incestueux et agressifs. Si l'analyse n'a pas précipité Hans dans la voie de la satisfaction immédiate de ces désirs, c'est qu'elle « ... remplace le processus du refoulement, qui est automatique et excessif, par une maîtrise tempérée et intentionnelle à l'aide des instances psychiques supérieures. En un mot : *elle remplace le refoulement par le jugement de condamnation* » (3).

Notons à ce propos que le jugement de condamnation prend sans doute ici, aux yeux de Freud, d'autant plus de valeur qu'il est corrélatif, à cette étape de la vie de Hans, de la fonction structurante de *l'interdit* de l'inceste et de l'entrée dans la période de latence.

Quoi qu'il en soit, le jugement de condamnation reste pour Freud un avatar de la (dé)négation* et continue à porter la marque du refoulement qu'il remplace : « Le jugement de condamnation est le substitut intellectuel du refoulement ; son « non » est la marque de celui-ci, un certificat d'origine comme, pourrait-on dire, un *Made in Germany* » (4 a). Dans le jugement de condamnation, selon Freud, s'exprime éminemment la contradiction inhérente à la

fonction même du jugement : celle-ci « ... n'est rendue possible que par la création du symbole de la (dé)négation qui donne à la pensée un premier degré d'indépendance par rapport aux conséquences du refoulement, donc aussi par rapport à la compulsion du principe de plaisir » (4 b) mais, surtout quand il dit non, le jugement a un rôle essentiellement défensif : « ... La (dé)négation [est le] successeur de l'expulsion » (4 c).



Selon Daniel Lagache, on pourrait, en se référant au jugement de condamnation, éclairer la difficulté inhérente à la conception freudienne de la notion de défense et mieux marquer la distinction entre les compulsions défensives et les mécanismes de dégagement*, où le jugement de condamnation peut trouver sa place. Dans le cas du petit Hans, l'espoir de devenir grand, exprimé dès le début avec l'idée que son pénis, « enraciné », grandirait, est un des mécanismes concrets par lesquels le moi se dégage du conflit œdipien et de l'angoisse de castration. Daniel Lagache voit, plus généralement, dans un tel processus un des résultats de la cure analytique : ajournement de la satisfaction, modification des buts et des objets, prise en considération des possibilités que la réalité offre au sujet et des différentes valeurs mises en jeu, compatibilité avec l'ensemble des exigences du sujet.

(1) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. – a) Cf. G.W., X, 248 ; S.E., XIV, 246 ; Fr., 67. – b) Cf. G.W., X, 248 ; S.E., XIV, 246 ; Fr., 67. – c) G.W., X, 248 ; S.E., XIV, 246 ; Fr., 67.

(2) Freud (S.). *Über Psychoanalyse*, 1910. G.W., VIII, 58 ; S.E., XI, 53 ; Fr., 175.

(3) Freud (S.). G.W., VII, 375 ; S.E., X, 145 ; Fr., 196.

(4) Freud (S.). *Die Verneinung*, 1925. – a) G.W., XIV, 12 ; S.E., XIX, 236 ; Fr., 175. – b) G.W., XIV, 15 ; S.E., XIX, 239 ; Fr., 177. – c) GAV., XIV, 15 ; S.E., XIX, 239 ; Fr., 177.

L

Latence (période de –)

= D. : Latenzperiode ou Latenzzeit, parfois Aufschubsperiode. – En. : latency period. – Es. : período de latencia. – I. : periodo di latenza. – P. : perlo do de latência.

• *Période qui va du déclin de la sexualité infantile (cinquième ou sixième année) jusqu'au début de la puberté et marque un temps d'arrêt dans l'évolution de la sexualité. On y observe de ce point de vue une diminution des activités sexuelles, la déssexualisation des relations d'objet et des sentiments (singulièrement la prévalence de la tendresse sur les désirs sexuels), l'apparition de sentiments comme la pudeur et le dégoût, et d'aspirations morales et esthétiques. Selon la théorie psychanalytique, la période de latence trouve son origine dans le déclin du complexe d'Œdipe ; elle correspond à une intensification du refoulement – qui a pour effet une amnésie recouvrant les premières années – une transformation des investissements d'objets en identifications aux parents, un développement des sublimations.*

■ On peut d'abord comprendre l'idée d'une période de latence sexuelle (α) d'un point de vue strictement

biologique, comme un temps d'arrêt prédéterminé entre deux « poussées » de la libido (β) qui ne nécessiterait, quant à sa genèse, aucune explication psychologique. Elle peut être alors principalement décrite dans ses effets, comme c'est le cas dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexual-theorie*, 1905) (1 a).

Quand Freud articule la période de latence au déclin du complexe d'Œdipe, il envisage une telle conception : « ... le complexe d'Œdipe doit disparaître parce qu'est venu pour lui le moment de se dissoudre, comme tombent les dents de lait lorsque poussent les dents définitives » (2 a). Mais si la « poussée » pubertaire qui marque la fin de la période de latence est incontestable, on voit moins bien à quelle prédétermination biologique correspondrait l'entrée dans la période de latence. Aussi bien n'y aurait-il pas « ... à exiger une pleine concordance entre la formation anatomique et le développement psychologique » (1 b).

C'est ainsi que Freud est conduit à invoquer, pour rendre compte du déclin de l'Œdipe, « l'impossibilité interne » (2 b) de celui-ci, une sorte de discordance entre la structure œdipienne et l'immaturité biologique : « ... l'absence persistante de la satisfaction espérée, la frustration perpétuée de l'enfant qu'il espère, contraignent le petit amoureux à renoncer à un sentiment sans espoir » (2 c).

En définitive, l'entrée dans la période de latence ne pourrait se comprendre qu'en référence à l'évolution du complexe d'Œdipe et aux modalités de sa résolution dans les deux sexes (voir : [Complexe d'Œdipe](#), [Complexe de castration](#)).

Secondairement, les formations sociales, conjuguant leur action à celle du surmoi, viennent renforcer la latence

sexuelle : celle-ci « ... ne peut provoquer une complète interruption de la vie sexuelle que dans les organisations culturelles qui ont inscrit dans leur programme une répression de la sexualité infantile. Tel n'est pas le cas chez la plupart des primitifs » (3).

On notera que Freud parle de *période* de latence, non de stade^{*}, ce qui doit se comprendre ainsi : pendant la période considérée, si on peut observer des manifestations sexuelles, il n'y a pas à strictement parler de nouvelle *organisation* de la sexualité.

▲ (α) Freud dit avoir emprunté ce terme à Wilhelm Fliess.

(β) On trouve dans une lettre à Fliess (4), une première référence de Freud à des périodes de vie (*Lebensalter*) et à des époques de transition (*Übergangszeiten*) « au cours desquelles le refoulement se produit en général ».

(1) Freud (S.), a) G.W., V, 77-80 ; S.E., VII, 176-9 ; Fr., 69-72. – b) G.W., V, 77, n. 2 ajoutée en 1920 ; S.E., VII, 222-3, n. ; Fr., 178, n. 43.

(2) Freud (S.). *Der Unlergang des Ödipuskomplexes*, 1924. – a) G.W., XIII, 395 ; S.E., XIX, 173 ; Fr., 394. – b) G.W., XIII, 395 ; S.E., XIX, 173 ; Fr., 394. – c) G.W., XIII, 395 ; S.E., XIX, 173 ; Fr., 394.

(3) Freud (S.). *Selbstdarstellung*, 1925. G.W., XIV, 64, n. 2 ajoutée en 1935 ; S.E., XX, 37, n. 1 ; Fr., note non traduite.

Liaison

= D. : Bindung. – En. : binding. – Es. : ligazôn. – I. : legame. – P. : ligação.

• **Terme utilisé par Freud pour connoter d'une façon très générale et dans des registres relativement divers – aussi bien au niveau biologique que dans l'appareil psychique – une opération tendant à limiter le libre écoulement des excitations, à relier les représentations entre elles, à constituer et à maintenir des formes relativement stables.**

■ Si le terme de liaison doit être mis en rapport avec l'opposition énergie libre - énergie liée, son sens ne s'épuise pas dans cette acception purement économique : au-delà de sa signification proprement technique, ce terme, qui se retrouve à différents moments de l'œuvre de Freud, vient signaler une exigence constante de la conceptualisation. Plutôt que d'en recenser les emplois, nous préférons situer sa portée dans trois temps de la métapsychologie où il joue un rôle majeur.

I. – Dans le [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), Bindung désigne d'abord le fait que l'énergie de l'appareil neuronique passe de l'état libre à l'état lié, ou encore qu'elle se trouve à l'état lié. Cette liaison implique pour Freud l'existence d'une masse de neurones bien reliés, entre lesquels il existe de bons [frayages](#)*, le moi : « Le moi lui-même est une masse de neurones de ce genre qui maintiennent leur investissement, c'est-à-dire qui sont dans l'état lié, ce qui ne peut sans doute se produire que par leur action réciproque » (1 a).

Cette masse liée exerce elle-même sur d'autres processus un effet d'inhibition ou de liaison. Lorsque Freud s'interroge, par exemple, sur le sort de certains souvenirs se rapportant à des expériences douloureuses (*Schmerzerlebnisse*) qui, lorsqu'ils sont réévoqués, « ... éveillent à la fois affect et déplaisir », il les nomme « non domptés » (*ungebändigt*) : « Si le cours de la pensée vient se heurter à une de ces *images mnésiques non encore*

domptées, on constate l'apparition de ses indices de qualité, souvent de nature sensorielle, d'une sensation de déplaisir et de tendances à la décharge, éléments dont la combinaison caractérise un affect déterminé ; le cours de la pensée est ainsi rompu. » Pour qu'un tel souvenir puisse être « dompté », il faut que s'établisse « ... une relation au moi ou aux investissements du moi... » ; il faut « ... une liaison particulièrement forte et répétée provenant du moi pour que le frayage aboutissant au déplaisir soit contrebalancé » (1 b).

Deux idées nous semblent ici à souligner :

1° La liaison énergétique a pour condition l'établissement de relations, de frayages avec un système déjà investi et formant un tout : c'est une « ... inclusion de nouveaux neurones » dans le moi (1 c) ;

2° La *Bindung* a, tout au long du *Projet*, son pôle opposé, l'*Entbindung* (littéralement, « déliaison ») ; ce dernier terme désigne un processus de déclenchement, de libération brusque d'énergie, par exemple celle qui se produit dans les muscles ou les glandes, quand la grandeur quantitative de l'effet est bien supérieure à celle de l'énergie déclenchante. On trouve le terme principalement sous les formes *Unlustentbindung* (libération de déplaisir), *Luslestenbindung* (libération de plaisir), *Sexualentbindung* (libération [d'excitation] sexuelle), *Affektenbindung* (libération d'affect) et, dans d'autres textes, *Angstenbindung* (libération d'angoisse). Dans tous ces cas, c'est une brusque apparition d'une énergie libre tendant de façon incoercible vers la décharge qui se trouve ainsi désignée.

Le rapprochement de ces différents termes ne peut manquer de surprendre quant à la conception économique qu'ils impliquent ; en effet, employer le même terme pour

qualifier à la fois la libération de plaisir et celle de déplaisir, c'est apparemment battre en brèche l'idée fondamentale que plaisir et déplaisir sont deux processus inverses portant sur une même énergie (diminution de tension dans le premier cas, augmentation dans le second), à moins de supposer, ce qui n'est nullement conforme à l'hypothèse freudienne, que plaisir et déplaisir correspondent respectivement à deux énergies qualitativement distinctes.

Pour sortir de cette difficulté, l'opposition *Enlbindung-Bindung* semble particulièrement utile. Dans son opposition à la liaison du moi, toute libération de processus primaire, qu'elle aille dans le sens de l'augmentation ou de la diminution du niveau *absolu* de tension, est une atteinte au niveau relativement constant du moi. On peut penser que pour Freud, c'est tout particulièrement la libération d'excitation sexuelle qui met ainsi en échec la fonction de liaison du moi (*voir : [Après coup](#), [Séduction](#)*).

II. – Avec *[Au-delà du principe de plaisir](#)* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), le problème de la liaison est non seulement porté au premier plan de la réflexion de Freud, mais sa position devient plus complexe. C'est à propos de la répétition du traumatisme par le sujet, prise comme modèle de la répétition des expériences déplaisantes, que Freud recourt à nouveau à la notion de liaison. Il reprend la conception présente dès le *[Projet](#)*, selon laquelle c'est un système déjà fortement investi qui est capable de lier psychiquement un afflux d'énergie. Mais le cas du traumatisme comme effraction étendue des limites du moi permet de saisir cette capacité de liaison au moment même où elle se trouve menacée. Il en résulte une situation inattendue de la liaison par rapport au principe de plaisir

et au processus primaire. Si le plus généralement la liaison est conçue comme une influence du moi sur le processus primaire, à savoir comme l'introduction de l'inhibition caractérisant le processus secondaire et le principe de réalité, Freud est amené ici à se demander si dans certains cas la « domination [même] du principe de plaisir » ne suppose pas la mise en œuvre préalable de la « ... tâche [...] de maîtriser ou lier l'excitation, tâche qui prévaudrait non pas, sans doute, en opposition avec le principe de plaisir, mais indépendamment de lui et partiellement sans en tenir compte » (2).

Même si cette liaison opère finalement au bénéfice du moi, il semble que Freud lui reconnaisse néanmoins une signification propre, dans la mesure où il y voit le fondement de la compulsion de répétition et où il fait de celle-ci, en dernière analyse, la marque même du pulsionnel. La question reste donc ouverte de l'existence de deux types de liaison : l'une, repérée dès longtemps, qui est coextensive à la notion de moi ; l'autre, plus proche des lois qui règlent le désir inconscient et l'agencement des fantasmes, lois qui sont celles du processus primaire : l'énergie libre elle-même, telle qu'on la repère en psychanalyse, n'est pas décharge massive d'excitation, mais circulation le long de chaînes de représentations, impliquant des « liens » associatifs.

III. – Enfin, dans le cadre de la dernière théorie des pulsions, la liaison devient la caractéristique majeure des pulsions de vie par opposition aux pulsions de mort : « Le but de l'Éros est d'établir des unités toujours plus grandes, donc de conserver ; c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses » (3).

Dans la formulation dernière de la théorie, l'instance du moi et l'énergie pulsionnelle qu'elle a à sa disposition se situent essentiellement du côté des pulsions de vie : « En servant à instituer cet ensemble unifié qui caractérise le moi ou la tendance de celui-ci, [cette énergie] s'en tiendrait toujours à l'intention majeure de l'Éros, qui est d'unir et de lier » (4).



Finalement, il nous semble que la problématique psychanalytique de la liaison pourrait être posée à partir de trois directions sémantiques que le terme évoque : l'idée de relation entre plusieurs termes reliés, par exemple, dans une chaîne associative (*Verbindung*), l'idée d'un ensemble où est maintenue une certaine cohésion, d'une forme définie par certaines limites ou frontières (cf. l'anglais *boundary*, où se retrouve la racine *bind*), l'idée enfin d'une fixation sur place d'une certaine quantité d'énergie qui ne peut plus s'écouler librement.

(1) Freud (S.), a) Ail., 447 ; Angl., 425 ; Fr., 379. – b) Ail., 459 ; Angl., 438 ; Fr., 390. – c) Ail., 448 ; Angl., 426 ; Fr., 379.

(2) Freud (S.). G.W., XIII, 36 ; S.E., XVIII, 35 ; Fr., 40.

(3) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8.

(4) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. G.W., XIII, 274 S.E., XIX, 45 ; Fr., 202.

Libido

• **Energie postulée par Freud comme substrat des transformations de la pulsion sexuelle quant à l'objet (déplacement des investissements), quant au but (sublimation par exemple), quant à la source de l'excitation sexuelle (diversité des zones érogènes).**

Chez Jung, la notion de libido s'est élargie jusqu'à désigner « l'énergie psychique » en général, présente dans tout ce qui est « tendance vers », appetitus.

■ Le terme libido signifie en latin envie, désir. Freud déclare l'avoir emprunté à A. Moll (*Untersuchungen über die Libido sexualis*, vol. I, 1898). En fait, on le trouve à plusieurs reprises dans les lettres et manuscrits adressés à Fliess et pour la première fois dans le *Manuscrit E* (date probable : juin 1894).

Il est difficile de donner une définition satisfaisante de la libido. Non seulement la théorie de la libido a évolué avec les différentes étapes de la théorie des pulsions, mais le concept lui-même est loin d'avoir reçu une définition univoque (α). Toutefois Freud en a toujours maintenu deux caractéristiques originales :

1° D'un point de vue *qualitatif*, la libido n'est pas réductible, comme le voudrait Jung, à une énergie mentale non spécifiée. Si elle peut être « déssexualisée », notamment dans les investissements narcissiques, c'est toujours secondairement et par une renonciation au but spécifiquement sexuel.

D'autre part, la libido ne recouvre jamais tout le champ pulsionnel. Dans une première conception, elle s'oppose aux

[pulsions d'auto-conservation](#)*. Lorsque celles-ci, dans la dernière conception de Freud, apparaissent comme de nature libidinale, l'opposition se déplace pour devenir celle de la libido et des pulsions de mort. Le monisme jungien n'est donc jamais accepté et le caractère sexuel de la libido est toujours maintenu.

2° La libido s'affirme toujours davantage comme un concept *quantitatif* : elle « ... permet de mesurer les processus et les transformations dans le domaine de l'excitation sexuelle » (1 a). « Sa production, son augmentation et sa diminution, sa répartition et son déplacement devraient nous fournir les moyens d'expliquer les phénomènes psychosexuels » (1 b).

Ces deux caractéristiques sont soulignées dans cette définition de Freud : « Libido est une expression empruntée à la théorie de l'affectivité. Nous appelons ainsi l'énergie, considérée comme une grandeur quantitative – quoiqu'elle ne soit pas actuellement mesurable – de ces pulsions qui ont à faire avec tout ce que l'on peut comprendre sous le nom d'amour » (2).

En tant que la pulsion sexuelle se situe à la limite somato-psychique, la libido en désigne l'aspect psychique ; elle est « la manifestation dynamique dans la vie psychique de la pulsion sexuelle » (3). C'est comme énergie nettement distinguée de l'excitation sexuelle somatique que le concept de libido est introduit par Freud dans ses premiers écrits sur la [névrose d'angoisse](#)* (1896) : une insuffisance de « libido psychique » provoque le maintien de la tension sur le plan somatique où elle se traduit sans élaboration psychique en symptômes. Si « ... certaines conditions psychiques font partiellement défaut » (4), l'excitation sexuelle endogène n'est pas maîtrisée, la tension ne peut

se trouver psychiquement utilisée, il y a clivage entre le somatique et le psychique et surgissement de l'angoisse.

Dans la première édition des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), la libido – homologue, quant à l'amour, de la faim quant à l'instinct de nutrition – reste proche du désir sexuel cherchant la satisfaction et permet d'en retrouver les avatars : c'est qu'il n'est alors question que de libido d'objet ; nous voyons celle-ci se concentrer sur des objets, s'y fixer ou les abandonner, quittant un objet pour un autre.

En tant que la pulsion sexuelle représente une force exerçant une « poussée », la libido est définie par Freud comme l'énergie de cette pulsion. C'est cet aspect quantitatif qui va prévaloir dans ce qui devient, à partir de la conception du narcissisme et d'une libido du moi, la « théorie de la libido ».

La notion de « libido du moi » entraîne en effet une généralisation de l'économie libidinale qui englobe tout le jeu des investissements et contre-investissements et atténue ce que le terme de libido pouvait évoquer de significations subjectives ; au dire même de Freud, la théorie en devient franchement spéculative. On peut se demander si, en introduisant dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), la notion d'Éros* comme principe fondamental des pulsions de vie, tendance des organismes à maintenir la cohésion de la substance vivante et à créer de nouvelles unités, Freud n'a pas cherché à retrouver sur le plan d'un mythe biologique la dimension subjective et qualitative qui était d'emblée inhérente à la notion de libido.

▲ (α) Sur l'évolution de la théorie de la libido, les textes les plus explicites sont l'article Libidotheorie de 1922, et le chapitre XXVI

des Leçons d'introduction à la psychanalyse (Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1916-17).

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) Passage ajouté en 1915, G.W., V, 118 ; S.E., VII, 217 ; Fr., 125. – b) G.W., V, 118 ; S.E., VII, 217 ; Fr., 126.

(2) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 98 ; S.E., XVIII, 90 ; Fr., 100.

(3) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1922. G.W., XIII, 220 ; S.E., XVIII, 244.

(4) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 101 ; Angl., 91 ; Fr., 83.

Libido du moi – libido d'objet

= *D.* : Ichlibido – Objektlibido. – *En.* : ego-libido – object-libido. – *Es.* : libido del yo – libido objetal. – *I.* : libido dell' io – libido oggettuale. – *P.* : libido do ego – libido objetal.

• ***Termes introduits par Freud pour distinguer deux modes d'investissement de la libido : celle-ci peut prendre comme objet soit la personne propre (libido du moi ou narcissique), soit un objet extérieur (libido d'objet). Il existe, selon Freud, une balance énergétique entre ces deux modes d'investissement, la libido d'objet diminuant lorsque augmente la libido du moi et inversement.***

■ C'est notamment l'étude des psychoses qui a conduit Freud à reconnaître que le sujet pouvait prendre sa personne propre comme objet d'amour (voir : [Narcissisme](#)),

ce qui, en termes énergétiques, signifie que la libido peut s'investir aussi bien sur le moi que sur un objet extérieur. C'est là l'origine de la distinction introduite entre libido du moi et libido d'objet. Les problèmes économiques que cette distinction soulève sont abordés dans [Pour introduire le narcissisme](#) (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914).

La libido, selon Freud, commencerait par s'investir sur le moi ([narcissisme primaire](#)*) avant d'être envoyée, à partir du moi, sur des objets extérieurs : « Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais fondamentalement l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis » (1 a).

Le retrait de la libido d'objet sur le moi constitue le narcissisme secondaire tel qu'on peut l'observer notamment dans des états psychotiques (hypocondrie, délire des grandeurs).

On notera, du point de vue terminologique : 1) Qu'objet, dans l'expression *libido d'objet* est pris dans le sens restreint d'objet extérieur et n'inclut pas le moi qui peut aussi, en un sens plus large, être qualifié d'objet de la pulsion (*voir* : [Objet](#)) ; 2) Que la préposition *de* dans les expressions françaises *libido d'objet*, *libido du moi* indique la relation de la libido à son point d'arrivée et non à son point de départ.

Cette deuxième remarque introduit à des difficultés qui ne sont pas seulement terminologiques.

Freud n'a d'abord reconnu qu'une seule grande dualité pulsionnelle : [pulsions sexuelles](#)* - [pulsions du moi](#)* (ou d'[auto-conservation](#)*). L'énergie des premières est désignée

Libido du moi – libido d'objet

comme *libido*, l'énergie des secondes, comme énergie des pulsions du moi ou intérêt*. La nouvelle distinction introduite apparaît d'abord comme une subdivision des pulsions sexuelles en fonction de leur objet d'investissement :

Pulsions du moi (intérêt)	Pulsions sexuelles (libido)	
	Libido du moi	Libido d'objet

Toutefois, si, conceptuellement, la distinction entre pulsions du moi et libido du moi est nette, dans les états narcissiques (sommeil, maladie somatique), elle cesse de l'être : « Libido et intérêt du moi ont ici le même destin et sont à nouveau impossibles à distinguer l'un de l'autre » (1 b). Freud n'admet pas le monisme pulsionnel de Jung (α).

Une difficulté voisine réside dans l'emploi, fréquent chez Freud, d'expressions telles que : « ... la libido est envoyée à partir du moi sur les objets ». N'est-on pas alors incité à penser que la « libido du moi » trouve, non seulement son objet, mais sa source, dans le moi de telle sorte que s'estomperait la distinction entre libido du moi et pulsions du moi ? La question est d'autant plus difficile à résoudre que le moment où Freud introduit la notion de libido du moi est contemporain de l'élaboration de la conception proprement topique du moi. Cette ambiguïté se retrouve dans les expressions où Freud qualifie le moi de « grand réservoir de la libido ». L'interprétation la plus cohérente qu'on peut proposer de la pensée freudienne sur ce point est celle-ci : la libido, en tant qu'énergie pulsionnelle, trouve sa source dans les différentes zones érogènes ; le moi, comme personne totale, vient stocker cette énergie libidinale dont il est le premier objet ; mais le « réservoir » se comporte ensuite, vis-à-vis des objets extérieurs, comme une source, puisque c'est de lui qu'émanent tous les investissements.

Libido du moi – libido d'objet

▲ (α) C'est ce qui ressort de l'examen que Freud fait des thèses de Jung en 1914 (1 c). Dans un exposé rétrospectif que Freud donnera de l'évolution de la théorie de la libido dans « *Psychoanalyse* » et « *Théorie de la libido* » (« *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923) (2), il réinterprétera ce moment de sa pensée dans le sens d'une réduction des pulsions du moi à la libido du moi, comme s'il s'était rapproché en 1914 des vues de Jung. Notons qu'en 1922 Freud a déjà élaboré une nouvelle théorie des pulsions où celles-ci sont reclassées à partir de l'opposition pulsions de vie-pulsions de mort. Il en résulterait selon nous qu'il est moins attentif alors aux distinctions introduites en 1914 et d'ailleurs réaffirmées en 1917 dans les [Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*) (3).

(1) Freud (S.), a) G.W., X, 140-1 ; S.E., XIV, 75. – b) G.W., X, 149 ; S.E., XIV, 82. – c) Cf. G.W., X, 142-7 ; S.E., XIV, 77-81.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 231-2 ; S.E., XVIII, 257-9.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., XI, 435-6 ; S.E., XVI, 420 ; Fr., 449-50.

Libido narcissique

= D. : narzisstische Libido. – En. : narcissistic libido. –
Es. : libido narcisista. – I. : libido narcisistica. –
P. : libido narcisica.

Voir : [Libido du moi – libido d'objet](#).

Libre association (méthode ou règle de –)

= D. : freie Assoziation. – En. : free association. –
Es. : asociación libre. – I. : libéra associazione. –
P. : associação livre.

• **Méthode qui consiste à exprimer sans discrimination toutes les pensées qui viennent à l'esprit, soit à partir d'un élément donné (mot, nombre, image d'un rêve, représentation quelconque), soit de façon spontanée.**

■ Le procédé de libre association est constitutif de la technique psychanalytique. On ne peut assigner de date précise à sa découverte ; elle s'est faite progressivement entre 1892 et 1898 et par diverses voies.

1° Comme le montrent les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895), la libre association se dégage de méthodes préanalytiques d'investigation de l'inconscient qui recouraient à la suggestion et à la concentration mentale du patient sur une représentation donnée ; la recherche insistante de l'élément pathogène s'efface au profit d'une expression spontanée du patient. Les [Études sur l'hystérie](#) mettent en évidence le rôle joué par les patients dans cette évolution (« »).

2° Parallèlement, Freud utilise le procédé de libre association dans son auto-analyse et particulièrement dans l'analyse de ses rêves. Ici, c'est un élément du rêve qui sert de point de départ à la découverte des chaînes associatives menant aux pensées du rêve.

3° Les expériences de l'école de Zurich (1) reprennent, dans une perspective psychanalytique, les expériences plus anciennes faites par l'école de Wundt et qui consistaient en une étude des réactions et des temps de réaction

Libre association (méthode ou règle de –)
(variables selon l'état subjectif) à des mots inducteurs. Jung met en évidence le fait que les associations ainsi produites sont déterminées par « ... la totalité des idées en relation à un événement particulier doté d'une coloration émotionnelle » (2), totalité à laquelle il donne le nom de complexe*.

Freud, dans Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (*Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, 1914), admet l'intérêt de ces expériences « pour arriver à une confirmation expérimentale rapide des constatations psychanalytiques et pour montrer directement à l'étudiant telle ou telle connexion qu'un analyste peut seulement rapporter » (3).

4° Peut-être convient-il encore de faire état d'une source que Freud lui-même a indiquée dans une note Sur la préhistoire de la technique analytique (*Zur Vorgeschichte der analytischen Technik*, 1920) : l'écrivain Ludwig Borne, que Freud lut dans sa jeunesse, recommandait, pour « devenir un écrivain original en trois jours », d'écrire tout ce qui vient à l'esprit, et dénonçait les effets de l'autocensure sur les productions intellectuelles (4).



Le terme « libre » dans la formule « libre association » appelle les remarques suivantes :

1° Même dans le cas où le point de départ est fourni par un mot inducteur (expérience de Zurich) ou par un élément du rêve (méthode de Freud dans L'interprétation du rêve [*Die Traumdeutung*, 1900]), on peut tenir le déroulement des associations pour « libre » dans la mesure où ce déroulement n'est pas orienté et contrôlé par une intention sélective ;

Libre association (méthode ou règle de –)

2° Cette « liberté » s'accroît dans le cas où aucun point de départ n'est fourni. C'est en ce sens qu'on parle de règle de libre association comme synonyme de règle fondamentale* ;

3° En fait, liberté n'est pas à prendre au sens d'une indétermination : la règle de libre association vise d'abord à éliminer la sélection volontaire des pensées, soit, selon les termes de la première topique freudienne, à mettre hors du jeu la *seconde censure* (entre le conscient et le préconscient). Elle révèle ainsi les défenses inconscientes, à savoir l'action de la *première censure* (entre le préconscient et l'inconscient).

Finalement, la méthode des libres associations est destinée à mettre en évidence un ordre déterminé de l'inconscient : « Lorsque les représentations-but* (*Zielvorstellungen*) conscientes sont abandonnées, ce sont des représentations-but cachées qui régissent sur le cours des représentations » (5).

▲ (α) Cf. surtout ce que Freud nous rapporte de sa malade Emmy von N... : à l'insistance de Freud cherchant l'origine d'un symptôme, elle répond « ... qu'il ne faut pas toujours lui demander d'où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire » (6 a). De cette même malade, Freud note qu'elle semble « ... s'être approprié son procédé » : « Les propos qu'elle me tient [...] ne sont pas aussi inintentionnels que leur apparence le ferait supposer ; ils reproduisent plutôt assez fidèlement les souvenirs et les impressions nouvelles qui ont agi sur elle depuis notre dernier entretien et émanent souvent, d'une façon tout à fait inattendue, de réminiscences pathogènes dont elle se décharge spontanément par la parole » (6 b).

(1) Cf. Jung (C. G.). *Diagnostische Assoziationsstudien*, 1906.

(2) Jung (C. G.) et Ricklin (F.). *Diagnostische Assoziationsstudien*, I Beitrag : *Experimentelle Untersuchungen über Assoziationen Gesunder*, 1904. N. p. 57.

(3) Freud (S.). G.W., X, 67 ; S.E., XIV, 28 ; Fr., 285.

(4) Freud (S.). G.W., XII, 311 ; S.E., XVIII, 265.

(5) Freud (S.). G.W., II-III, 536 ; S.E., V, 531 ; Fr., 437.

Libre association (méthode ou règle de –)

(6) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. – a) G.W., 1,116 ; S.E., II, 63 ; Fr., 48. – b) G.W., I, 108 ; S.E., II, 56 ; Fr., 42.

M

Masculinité – féminité

= *D.* : Männlichkeit – Weiblichkeit. – *En.* : masculinity – femininity. – *Es.* : masculinidad – feminidad. – *I.* : mascolinità – femminilità. – *P.* : mas-culinidade – feminidade.

• ***Opposition reprise par la psychanalyse et dont celle-ci a montré qu'elle était beaucoup plus complexe qu'on ne l'admet généralement : la façon dont le sujet humain se situe par rapport à son sexe biologique est le terme aléatoire d'un processus conflictuel.***

■ Freud a souligné la variété des significations que recouvraient les termes « masculin » et « féminin » : signification *biologique* qui réfère le sujet à ses caractères sexuels primaires et secondaires ; les concepts ont bien ici un sens précis mais la psychanalyse a montré que ces données biologiques ne suffisaient pas à rendre compte du comportement psychosexuel. Signification *sociologique* variable selon les fonctions réelles et symboliques attribuées à l'homme et à la femme dans la civilisation considérée. Signification *psychosexuelle* enfin, qui est nécessairement intriquée avec les précédentes, et notamment avec la signification sociale.

C'est dire combien ces notions sont problématiques, et doivent être envisagées avec prudence ; c'est ainsi qu'une femme exerçant une activité professionnelle exigeant des qualités d'autonomie, de caractère, d'initiative, etc., n'est pas nécessairement plus masculine qu'une autre. D'une façon générale, ce qui est décisif dans l'appréciation d'une conduite par rapport au couple masculinité-féminité, ce sont les fantasmes sous-jacents que seule l'investigation psychanalytique peut découvrir.

La notion de bi, qu'on lui cherche un substrat biologique ou qu'on l'interprète en termes d'identifications et de positions œdipiennes, implique chez tout être humain une synthèse plus ou moins harmonieuse et plus ou moins bien acceptée de traits masculins et féminins.

Enfin, du point de vue du développement de l'individu, la psychanalyse montre que l'opposition masculin-féminin n'est pas présente d'emblée pour l'enfant, mais est précédée par des phases où ce sont les oppositions actif-passif (voir : [Activité – passivité](#)), puis phallique-castré qui ont une fonction prévalente, ceci pour les deux sexes (voir : [Phase phallique](#)).

Dans cette perspective, Freud ne parle de féminité par exemple que lorsque la petite fille a, au moins partiellement, réussi à accomplir sa double tâche : changement de zone érogène directrice (du clitoris au vagin) et changement d'objet d'amour (de la mère au père) (1).

(1) Cf. notamment : Freud (S.). *Die Weiblichkeit. Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. G.W., XV, chap. XXXIII ; S.E., XXII, chap. XXXIII ; Fr., chap. XXXIII.

Masochisme

= D. : Masochismus. – En. : masochism. – Es. : masoquismo. –
I. : maso-chismo. – P. : masoquismo.

• ***Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance ou à l'humiliation subie par le sujet.***

Freud étend la notion de masochisme au-delà de la perversion décrite par les sexologues, d'une part en reconnaissant des éléments dans de nombreux comportements sexuels et des rudiments dans la sexualité infantile, d'autre part en décrivant des formes qui en dérivent, notamment le « masochisme moral » dans lequel le sujet, en raison d'un sentiment de culpabilité inconscient, recherche la position de victime sans qu'un plaisir sexuel soit là directement impliqué.

■ C'est Krafft-Ebing qui, le premier, a décrit d'une façon très complète la perversion sexuelle à laquelle il a donné un nom dérivé de celui de Sacher Masoch. « Toutes les manifestations cliniques y sont mentionnées : douleur physique par piqûre, bastonnade, flagellation ; humiliation morale par attitude de soumission servile à la femme, accompagnée du châtiment corporel jugé indispensable. Le rôle des fantasmes masochistes n'a pas échappé à Krafft-Ebing. Il indique en outre le rapport entre le masochisme et son contraire, le sadisme, et il n'hésite pas à considérer l'ensemble du masochisme comme une surcroissance pathologique d'éléments psychiques féminins, comme un renforcement morbide de certains traits de l'âme de la femme » (1 a).

Sur la liaison intime du masochisme avec le sadisme et sur la fonction que Freud donne à ce couple d'opposés dans la vie psychique, nous renvoyons le lecteur à l'article *sado-masochisme*. Ici nous nous limiterons à des remarques sur des distinctions conceptuelles proposées par Freud et souvent reprises en psychanalyse.

Dans [Le problème économique du masochisme](#) (*Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924), Freud distingue trois formes de masochisme : érogène, féminin, et moral. Si la notion de « masochisme moral » se laisse facilement cerner (*voir définition et les articles suivants : [Besoin de punition](#) ; [Sentiment de culpabilité](#) ; [Surmoi](#) ; [Névrose d'échec](#) ; [Réaction thérapeutique négative](#)*), les deux autres formes peuvent prêter à malentendu.

1° On a tendance à désigner du terme de « masochisme érogène » la perversion sexuelle masochiste (1 b). Si une telle dénomination peut paraître légitime (le pervers masochiste cherchant l'excitation *érotique* dans la douleur), elle ne correspond pas à ce que Freud paraît vouloir désigner par là : il ne s'agit pas pour lui d'une forme cliniquement repérable du masochisme, mais d'une condition qui est à la base de la perversion masochiste et qu'on retrouve aussi dans le masochisme moral : la liaison du plaisir sexuel à la douleur.

2° Par masochisme féminin, on est évidemment tenté d'entendre « masochisme de la femme ». Certes Freud a désigné par ces termes l'« expression de l'essence féminine », mais, dans le cadre de la théorie de la bisexualité, le masochisme féminin est une possibilité immanente à tout être humain. Bien plus, c'est sous cette dénomination que Freud décrit chez l'homme ce qui fait l'essence même de la perversion masochiste : « Si l'on a l'occasion d'étudier des cas dans lesquels les fantasmes

masochistes ont été élaborés d'une façon particulièrement riche, on découvre facilement qu'ils placent le sujet dans une situation caractéristique de la féminité... » (2).



Deux autres notions classiques sont celles de *masochisme primaire* et de *masochisme secondaire*.

Par masochisme primaire, Freud entend un état où la pulsion de mort est encore dirigée sur le sujet lui-même, mais liée par la libido et unie à elle. Ce masochisme est dit « primaire » parce qu'il ne succède pas à un temps où l'agressivité serait tournée vers un objet extérieur, et aussi en tant qu'il s'oppose à un masochisme secondaire qui se définit, lui, comme retournement du sadisme contre la personne propre et s'ajoute au masochisme primaire.

L'idée d'un masochisme irréductible à un retournement du sadisme contre la personne propre n'a été admise par Freud qu'une fois posée l'hypothèse de la pulsion de mort*.

(1) Nacht (S.). Le masochisme, in R.F.P., 1938, X, n°2. – a) 177. – b) Cf. 193.

(2) Freud (S.). G.W.,[^]CIII, 374 ; S.E., XIX, 162 ; Fr., 215.

Matériel (s. m.)

= D. : Material. – En. : material. – Es. : raaterial. –
I. : materiale. – P. : material.

• **Terme utilisé couramment en psychanalyse pour désigner l'ensemble des paroles et des comportements du patient en tant qu'ils constituent une sorte de matière première offerte aux interprétations et constructions.**

■ Le terme matériel est complémentaire de ceux d'[interprétation](#)* et de [construction](#)* qui désignent une élaboration des données brutes fournies par le patient.

Freud a souvent comparé le travail analytique à celui de l'archéologue reconstituant, à partir des fragments mis à jour dans le champ de fouilles, un bâtiment disparu. C'est encore à l'image des couches stratifiées qu'on se réfère en parlant de matériel plus ou moins « profond » selon des critères génétiques et structuraux.

Freud est parfois conduit, par exemple dans [Les constructions en analyse](#) (*Konstruktionen in der Analyse*, 1937) à différencier nettement au sein du travail analytique l'apport du matériel et l'élaboration de celui-ci. Une telle distinction est évidemment schématique :

1) On ne saurait distinguer dans l'histoire de la cure deux temps successifs : apport de matériel et élaboration. Ce qu'on constate, c'est une interaction constante. On reconnaît par exemple qu'une interprétation a porté à ceci qu'elle fait surgir un nouveau matériel (souvenirs, fantasmes).

2) On ne saurait davantage définir l'apport de matériel et l'élaboration de celui-ci comme deux fonctions attribuées l'une à l'analysé, l'autre à l'analyste. En effet, l'analysé peut prendre une part active à l'interprétation du matériel, doit intégrer les interprétations (*voir* : [Perlaboration](#)), etc.

Ces réserves faites, le terme de matériel souligne un aspect essentiel des productions d'origine inconsciente, à savoir leur altérité par rapport au sujet conscient : soit

que l'analyse les considère d'emblée comme relativement étrangères à sa personnalité et constituant de ce fait un *matériel*, soit que, par un des premiers effets du travail analytique et de l'application de la règle fondamentale*, il s'aperçoive de l'aspect symptomatique, incoercible de tel comportement et le considère alors comme irréductible à ses motivations conscientes, comme un *matériel* à analyser.

Le terme, au-delà de son emploi courant relativement émoussé, prend son sens plein par référence au réalisme freudien de l'inconscient : il existe pour Freud des « contenus » inconscients, un matériel pathogène inconscient (1).

(1) Cf. Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. G.W., VII, 356 ; S.E., X, 123 ; Fr., 181.

Maternage

= *D.* : Bemuttern ou mütterliches Betreuen. – *En.* : mothering. – *Es.* : maternalización. – *I.* : maternage. – *P.* : maternagem.

• ***Technique de psychothérapie des psychoses, particulièrement de la schizophrénie, qui vise à établir entre le thérapeute et le patient, sur un mode à la fois symbolique et réel, une relation analogue à celle qui existerait entre une « bonne mère » et son enfant.***

■ La technique de maternage se fonde sur une conception étiologique de la psychose qui rattache celle-ci à des frustrations précoces, essentiellement orales, subies par le sujet dans sa première enfance du fait de la mère.

Dans un sens large, on a parlé de maternage, pour définir « l'ensemble des soins prodigués à l'*infans* dans ce climat de tendresse active, oblativ, attentive et suivie qui caractérise le sentiment maternel » (1 a) ; mais le terme, le plus souvent, qualifie uniquement la technique psychothérapique.

Celle-ci est avant tout réparatrice. Mais, si elle vise à apporter au patient des satisfactions réelles dont il a été frustré dans sa relation avec la mère, elle est d'abord compréhension des besoins fondamentaux. Comme l'indique Racamier (1 b), il convient de reconnaître les besoins sous-jacents aux défenses psychotiques, de déterminer ceux qu'il faut électivement assouvir (« besoins de base »), et surtout de répondre à ceux-ci autrement que par l'interprétation analytique classique.

Sur la nature de cette réponse, chacun des auteurs qui s'est engagé dans cette voie au cours des vingt dernières années (entre autres G. Schwing, J. N. Rosen, M.-A. Sècheyay) a sa propre conception. Il n'est pas possible ici de décrire les diverses techniques – et les diverses intuitions – qui peuvent être rangées sous le titre général de maternage. Indiquons seulement :

1° Qu'il ne s'agit pas de refabriquer une relation nourrisson-mère dans toute sa réalité ;

2° Que le maternage exige du thérapeute, comme y insistent tous les auteurs, plus qu'une attitude maternelle, mais un véritable engagement affectif : « *La relation de maternage naît de la rencontre d'un patient profondément et vitalement avide d'être passivement*

comblé, et d'un thérapeute à la fois apte à le comprendre et désireux d'aller à lui comme une mère à un nourrisson abandonné » (1 c).

Enfin une théorie du maternage devrait faire la part de ce qui, dans l'action psychothérapique, revient respectivement à la satisfaction réelle, au don symbolique et à l'interprétation.

(1) Racamier (P.-C.). *Psychothérapie psychanalytique des psychoses*, in : *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, P.U.F., Paris, 1956. – a) II, 599. – b) II, 601-2. – c) II, 601.

Mécanismes de défense

= *D.* : Abwehrmechanismen.–En. : mechanisms of defence. –
Es. : mecanismos de defensa. – *I.* : meccanismi di difesa. – *P.* : mecanismos de defesa.

• ***Différents types d'opérations dans lesquelles peut se spécifier la défense. Les mécanismes prévalents sont différents selon le type d'affection envisagée, selon l'étape génétique considérée, selon le degré d'élaboration du conflit défensif, etc.***

On s'accorde à dire que les mécanismes de défense sont utilisés par le moi, la question théorique restant ouverte de savoir si leur mise en jeu présuppose toujours l'existence d'un moi organisé qui en soit le support.

■ Le terme « mécanisme » est utilisé d'emblée par Freud pour connoter le fait que les phénomènes psychiques présentent des agencements susceptibles d'une observation et d'une analyse scientifique ; citons seulement le titre de la *Communication préliminaire (Vorläufige Mitteilung, 1893)* de Breuer et Freud : *Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques (Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene)*.

Dans le temps même où il dégage la notion de défense et où il place celle-ci au principe des phénomènes hystériques (voir : [Hystérie de défense](#)), Freud cherche à spécifier d'autres affections psychonévrotiques par la façon particulière dont la défense s'y exerce : « ... différentes affections névrotiques proviennent des différents procédés dans lesquels s'engage le « moi » pour se libérer de [son] incompatibilité [avec une représentation] » (1).

Dans les [Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense](#) (*Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen, 1896*), il distingue ainsi les mécanismes de la conversion hystérique, de la substitution obsessionnelle, de la projection paranoïaque.

Le terme « mécanisme » sera présent de façon sporadique tout au long de l'œuvre. Celui de « mécanisme de défense » figure par exemple dans les écrits métapsychologiques de 1915, et ceci dans deux acceptions un peu différentes : soit pour désigner *l'ensemble* du processus défensif caractéristique de telle névrose (2), soit pour connoter l'utilisation défensive de *tel ou tel* « destin pulsionnel » : refoulement, retournement sur soi, renversement dans le contraire (3).

Dans [Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst, 1926*), Freud justifie ce qu'il appelle sa « restauration du vieux concept de *défense* » (4 a) en

invoquant la nécessité de posséder une notion englobante incluant à côté du refoulement d'autres « méthodes de défense », en soulignant la possibilité d'établir « un lien intime entre des formes particulières de défense et des affections déterminées », en émettant enfin l'hypothèse que « ... l'appareil psychique, avant la séparation tranchée entre moi et ça, avant la formation d'un surmoi, utilise des méthodes de défense différentes de celles qu'il utilise une fois atteints ces stades d'organisation » (4 b).

Même si Freud paraît ici sous-estimer le fait que de telles idées ont été constamment présentes dans son œuvre, il est certain qu'après 1926 l'étude des mécanismes de défense est devenue un thème important de la recherche psychanalytique, notamment avec l'ouvrage d'Anna Freud qui leur est consacré. Cet auteur s'attache sur des exemples concrets à décrire la variété, la complexité, l'extension des mécanismes de défense, montrant notamment comment la visée défensive peut utiliser les activités les plus diverses (fantasme, activité intellectuelle), comment la défense peut porter, non seulement sur des revendications pulsionnelles, mais sur tout ce qui peut susciter un développement d'angoisse : émotions, situations, exigences du surmoi, etc. On notera qu'Anna Freud n'entend pas se placer dans une perspective exhaustive ni systématique, notamment dans l'énumération qu'elle donne en passant des mécanismes de défense : refoulement*, régression*, formation réactionnelle*, isolation*, annulation rétroactive*, projection*, introjection*, retournement sur soi*, renversement dans le contraire*, sublimation*.

Bien d'autres procédés défensifs ont pu être décrits. Anna Freud elle-même évoque encore dans ce cadre la négation par le fantasme, l'idéalisation*, l'identification à l'agresseur*, etc. Melanie Klein décrit ce qu'elle

considère comme des défenses très primaires : [clivage de l'objet](#)*, [identification projective](#)*, déni de la réalité psychique, contrôle omnipotent de l'objet, etc.



Un emploi généralisé de la notion de mécanisme de défense ne va pas sans poser des questions : en rapportant à une fonction unique des opérations aussi différentes que, par exemple, la [rationalisation](#)* qui fait intervenir des mécanismes intellectuels complexes et le [retournement](#)* sur soi qui est un « destin » de la visée pulsionnelle, en désignant du même terme de défense des opérations véritablement compulsives comme l'annulation rétroactive et la recherche d'une voie de « dégagement » que sont certaines sublimations (*voir* : [Mécanismes de dégagement](#)), utilise-t-on un concept véritablement opérationnel ?

De nombreux auteurs, tout en parlant de « mécanismes de défense du moi », ne négligent pas de reconnaître des différences : « A côté de techniques comme l'isolation, l'annulation rétroactive, nous trouvons de véritables processus instinctuels tels que la régression, le renversement dans le contraire, le retournement sur soi » (5 a). Il devient alors nécessaire de montrer comment un même processus peut fonctionner à plusieurs niveaux : l'introjection par exemple, qui est d'abord mode de relation de la pulsion à son objet et qui trouve elle-même son prototype corporel dans l'incorporation, peut se trouver *secondairement* utilisée comme défense par le moi (défense maniaque notamment).

Une autre distinction théorique fondamentale ne devrait pas être négligée : celle qui spécifie le refoulement par rapport à tous les autres procédés défensifs, spécificité que Freud, même après avoir dit du refoulement qu'il était

un cas particulier de la défense, n'a pas manqué de rappeler (6). Non pas tant parce que, comme l'indique Anna Freud, il se définirait essentiellement comme un contre-investissement permanent et serait à la fois « le plus efficace et le plus dangereux » des mécanismes de défense, mais parce qu'il est constitutif de l'inconscient en tant que tel (voir : [Refoulement](#)).

Enfin, en centrant la théorie sur la notion de défense du moi, on est facilement conduit à opposer à celle-ci la revendication pulsionnelle pure qui, elle, serait, par principe, totalement étrangère à toute dialectique : « Si les exigences du moi ou celles des forces extérieures représentées par le moi n'exerçaient pas de pression, la pulsion ne connaîtrait qu'un seul destin : celui de la satisfaction » (5 b).

On en viendrait alors à faire de la pulsion un terme tout positif, qui ne serait marqué d'aucun interdit. Les *mécanismes* du processus primaire lui-même (déplacement, condensation, etc.), avec ce qu'ils impliquent de structuration du jeu pulsionnel, ne sont-ils pas en contradiction avec une telle conception ?

(1) Breuer (J.) et Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 181 ; S.E., II, 122 ; Fr., 96.

(2) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 283 ; S.E., XIV, 184 ; Fr., 126.

(3) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 249-50 ; S.E., XIV, 147 ; Fr., 70.

(4) Freud (S.), a) G.W., XIV, 197 ; S.E., XX, 164 ; Fr., 93. – b) G.W., XIV, 197 ; S.E., XX, 164 ; Fr., 93-4.

(5) Freud (A.). *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936. Fr : [Le moi et les mécanismes de défense](#), P.U.F., Paris, 1949. – a) 44-5. – b) 38-9.

(6) Cf. par exemple : Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 80 ; S.E., XXIII, 235 ; Fr., 22.

Mécanismes de dégageement

= *D.* : Abarbeitungsmechanismen. – *En.* : working-off mechanisms. – *Es.* : mecanismos de desprendimiento. – *I.* : meccanismi di disimpegno. – *P.* : mecanismos de desimpedimento.

• **Notion introduite par Edivard Bibring (1943) et reprise par Daniel Lagache (1956), dans son élaboration de la théorie psychanalytique du moi, pour rendre compte de la résolution du conflit défensif, notamment dans la cure. D. Lagache oppose les mécanismes de dégageement aux mécanismes de défense : alors que ceux-ci n'ont pour fin que la réduction urgente des tensions internes, conformément au principe de déplaisir-plaisir, ceux-là tendent à la réalisation des possibilités, fût-ce au prix d'une augmentation de tension. Cette opposition tient à ce que les mécanismes de défense – ou compulsions défensives – sont automatiques et inconscients, restent sous l'emprise du processus primaire et tendent vers l'identité de perception, alors que les mécanismes de dégageement obéissent au principe de l'identité des pensées et permettent progressivement au sujet de se libérer de la répétition et de ses identifications aliénantes.**

■ C'est E. Bibring qui a proposé de décrire comme *working-off mechanisms* des mécanismes du moi qu'il conviendrait de différencier des mécanismes de défense, ceci en liaison avec sa conception de la [compulsion de répétition](#)*. Selon cet auteur, en effet, la répétition des expériences pénibles sous le contrôle du moi permettrait une réduction ou l'assimilation progressive des tensions : « Les mécanismes de dégageement du moi n'ont pour but ni

d'amener la décharge [abréaction], ni de rendre la tension sans danger [mécanismes de défense] ; leur fonction est de dissoudre progressivement la tension en changeant les conditions internes qui lui donnent naissance » (1). Bibring décrit différentes méthodes de dégage ment telles que le détachement de la libido ([travail du deuil](#)*), la familiarisation avec la situation anxiogène, etc.

Dans la même ligne d'idées, Daniel Lagache a souligné l'extension abusive du concept de mécanisme de défense qu'on invoque à la fois pour rendre compte de compulsions automatiques et inconscientes que la psychanalyse vise à détruire et, sous le nom de « défense réussie », d'opérations qui ont précisément pour objet l'abolition de ces compulsions.

Daniel Lagache situe la notion de mécanisme de dégage ment dans le cadre d'une opposition entre la conscience et le Moi : la conscience (Moi-sujet) peut s'identifier au Moi-objet, s'aliéner en lui (narcissisme) ou, au contraire, objectiver le Moi et par là s'en dégage r (2).

La notion est reprise et développée dans l'élaboration d'ensemble que D. Lagache a donnée de la structure de la personnalité ; il y spécifie les modalités du dégage ment en se référant à l'expérience de la cure : « ... le passage de la répétition agie à la remémoration pensée et parlée [...] ; le passage de l'identification, par laquelle le sujet se confond avec son vécu, à l'objectivation, par laquelle il prend de la distance par rapport à ce vécu ; le passage de la dissociation à l'intégration ; le détachement de l'objet imaginaire, complété par le changement d'objet ; la familiarisation avec les situations phobiques, qui remplace l'attente anxieuse de la situation traumatique et fantasmatique ; la substitution du contrôle à l'inhibition,

de l'expérience à l'obéissance. Dans tous ces exemples, l'opération défensive n'est neutralisée que pour autant qu'une opération de dégagement lui est substituée » (3 a).

On distinguera donc une activité défensive du Moi par rapport aux pulsions du Ça, et une activité de dégagement du Moi par rapport à ses propres opérations défensives. S'il convient pourtant de rattacher au Moi des fonctions pareillement antinomiques, c'est qu'elles ont en commun une capacité de choix et de rejet (3 b).

(1) Bibring (Ed.). *The Conception of the Répétition Compulsion*, 1943, In *Psycho-analytic Quarterly*, XII, n° 4.

(2) Cf. Lagache (D.). *Fascination de la conscience par le Moi*, 1957, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, vol. 3, 33-46.

(3) Lagache (D.). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, 1958, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, vol. 6. – a) 34. – b) Cf. 34.

Métapsychologie

= D. : Metapsychologie. – En. : metapsychology. – Es. : metapsicologia. – I. : metapsicologia. – P. : metapsicologia.

• ***Terme créé par Freud pour désigner la psychologie qu'il a fondée, considérée dans sa dimension la plus théorique. La métapsychologie élabore un ensemble de modèles conceptuels plus ou moins distants de l'expérience tels que la fiction d'un appareil psychique divisé en***

instances, la théorie des pulsions, le processus du refoulement, etc.

La métapsychologie prend en considération trois points de vue : dynamique, topique et économique.

■ Le terme *métapsychologie* se rencontre épisodiquement dans les lettres de Freud adressées à Fliess. Il est utilisé par Freud pour définir l'originalité de sa propre tentative d'édifier une psychologie « ... conduisant de l'autre côté de la conscience » par rapport aux psychologies classiques de la conscience (1 a). On sera sensible à l'analogie entre les termes de métapsychologie et de métaphysique, analogie qui est probablement intentionnelle de la part de Freud, puisqu'on sait, par son propre témoignage à quel point fut puissante sa vocation philosophique : « J'espère que tu voudras bien prêter l'oreille à quelques questions métapsychologiques [...] Je n'ai aspiré, dans mes années de jeunesse, qu'à la connaissance philosophique, et maintenant je suis sur le point d'accomplir ce vœu, en passant de la médecine à la psychologie » (1 b).

Mais la réflexion de Freud sur les relations de la métaphysique et de la métapsychologie va au-delà de ce simple rapprochement ; il définit, dans un passage significatif, la métapsychologie comme tentative scientifique pour redresser les constructions « métaphysiques » ; celles-ci, comme les croyances superstitieuses ou certains délires paranoïaques, projettent dans des forces extérieures ce qui est en réalité le propre de l'inconscient : « ... une grande partie de la conception mythologique du monde qui s'étend jusqu'aux religions les plus modernes, n'est rien d'autre que *psychologie projetée dans le monde extérieur*. La connaissance obscure (pour ainsi dire la perception

endopsychique) des facteurs psychiques et de ce qui se passe dans l'inconscient, se reflète [...] dans la construction d'une *réalité supra-sensible*, qui doit être transformée par la science en *psychologie de l'inconscient* [...]. On pourrait se faire fort [...] de convertir la *métaphysique* en *métapsychologie* » (2).

Freud reprendra, bien plus tard, le terme de métapsychologie, pour en donner une définition précise : « Je propose qu'on parle de présentation (*Darstellung*) *métapsychologique*, lorsqu'on parvient à décrire un processus psychique dans ses relations *dynamiques*, *topiques* et *économiques* » (3, α). Faut-il considérer que toutes les études théoriques qui font intervenir des notions et des hypothèses inhérentes à ces trois registres soient des écrits métapsychologiques, ou ne convient-il pas plutôt de désigner ainsi les textes qui, plus fondamentalement, élaborent ou explicitent les hypothèses sous-jacentes à la psychologie psychanalytique : « principes » (*Prinzipien*), « concepts fondamentaux » (*Grundbegriffe*) « modèles » théoriques (*Darstellungen, Fiktionen, Vorbilder*). En ce sens, un certain nombre de textes plus proprement métapsychologiques jalonnent l'œuvre de Freud, particulièrement [le Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), le chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), [Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique](#) (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911), [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), [Le moi et le ça](#) (*Das Ich und das Es*, 1923), [Abrégé de psychanalyse](#) (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938). Enfin, dans l'année 1915, Freud a conçu et réalisé partiellement le projet d'écrire des [Éléments pour une métapsychologie](#) (*Zur Vorbereitung einer*

Metapsychologie) dans l'intention « ... d'éclaircir et d'approfondir les hypothèses théoriques qu'on peut mettre au fondement d'un système psychanalytique » (4, β).

▲ (α) Aux points de vue topique, dynamique et économique distingués par Freud, Hartmann, Kris et Lcwenstein ont proposé d'ajouter le point de vue *génétique* (voir : [Stade](#)). David Rapaport y a ajouté le point de vue *d'adaptation*.

(β) Cinq des articles prévus ont été publiés, sept autres auraient été écrits et détruits.

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Lettre du 10-3-98 : Ail., 262 ; Angl., 246 ; Fr., 218. – b) Lettre du 2-4-96 : AU., 173 ; Angl., 162 ; Fr., 143-4.

(2) Freud (S.). *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901. G.W., IV, 287-8 ; S.E., VI, 258-9 ; Fr., 298-9.

(3) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 281 ; S.E., XIV, 181 ; Fr., 121.

(4) Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1915. G.W., X, 412, n. 1 ; S.E., XIV, 222, n. 1 ; Fr., 162, n. 1.

Mise en acte

= *D.* : Agieren. – *En.* : acting out. – *Es.* : actuar. – *I.* : agire. – *P.* : agir.

● ***Selon Freud, fait par lequel le sujet, sous l'emprise de ses désirs et fantasmes inconscients, les vit dans le présent avec un sentiment d'actualité d'autant plus vif qu'il en méconnaît l'origine et le caractère répétitif.***

■ En introduisant l'expression de « mise en acte », nous entendons seulement proposer une traduction pour le terme

agieren ou *Agieren* qu'on rencontre plusieurs fois chez Freud comme verbe ou substantif. *Agieren*, terme d'origine latine, n'est pas courant dans la langue allemande. Pour parler d'action, d'agir, l'allemand utilise plutôt des termes comme *die Tat*, *tun*, *die Wirkung*, etc. *Agieren* est employé par Freud en un sens transitif, ainsi que le terme de même racine *Abreagieren* (voir : [Abréaction](#)) : il s'agit de « mettre en acte » des pulsions, des fantasmes, des désirs, etc.

Agieren est presque toujours couplé avec *erinnern* (se souvenir), les deux termes s'opposant comme deux façons de faire revenir le passé dans le présent.

Cette opposition s'est manifestée à Freud essentiellement dans la cure, de sorte que c'est la répétition dans le transfert que Freud désigne le plus souvent comme « mise en acte » : le patient « ... pour ainsi dire met en acte [*agierl*] devant nous au lieu de nous informer... » (1), mais la « mise en acte » s'étend au-delà du transfert proprement dit : « Nous devons donc nous attendre à ce que l'analysé s'abandonne à la compulsion de répétition qui remplace alors l'impulsion à se souvenir, et cela non seulement dans ses rapports personnels au médecin, mais aussi dans toutes les autres activités et relations de sa vie présente, par exemple en faisant choix, pendant la cure, d'un objet d'amour, en se chargeant d'une tâche, en s'engageant dans une entreprise » (2).

Le terme *d'Agieren*, comme d'ailleurs celui de « mise en acte », comporte une équivoque qui est celle de la pensée même de Freud : il confond ce qui, dans le transfert, est *actualisation* et le recours à *l'action motrice*, qui n'est pas nécessairement impliquée par le transfert (voir : [Transfert](#), [Acting out](#)). C'est ainsi qu'on voit mal comment Freud a pu constamment s'en tenir, pour rendre compte de la

répétition dans le transfert, au modèle métapsychologique de la motilité mis en avant dès *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900) : « ... le fait du transfert de même que les psychoses nous enseignent que [les désirs inconscients] voudraient, en passant par le système préconscient, arriver à la conscience et au contrôle de la motilité » (3).

(1) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 101 ; S.E., XXIII, 176 ; Fr., 44.

(2) Freud (S.). *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914. G.W., X, 130 ; S.E., XII, 151 ; Fr., 109.

(3) Freud (S.). G.W., II-III, 573 ; S.E., V, 507 ; Fr., 465.

Moi

= D. : Ich. – En. : ego. – Es. : yo. – I. : io. – P. : ego.

• ***Instance que Freud, dans sa seconde théorie de l'appareil psychique, distingue du ça et du surmoi.***

Du point de vue topique, le moi est dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du ça que des impératifs du surmoi et des exigences de la réalité. Bien qu'il se pose en médiateur, chargé des intérêts de la totalité de la personne, son autonomie n'est que toute relative.

Du point de vue dynamique, le moi représente éminemment dans le conflit névrotique le pôle défensif de la personnalité ; il met en jeu une série de mécanismes de

défense, ceux-ci étant motivés par la perception d'un affect déplaisant (signal d'angoisse).

Du point de vue économique, le moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques ; mais, dans les opérations défensives, les tentatives de liaison de l'énergie pulsionnelle sont contaminées par les caractères qui spécifient le processus primaire : elles prennent une allure compulsive, répétitive, déréelle.

La théorie psychanalytique cherche à rendre compte de la genèse du moi dans deux registres relativement hétérogènes, soit en y voyant un appareil adaptatif différencié à partir du ça au contact de la réalité extérieure, soit en le définissant comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le ça.

Par rapport à la première théorie de l'appareil psychique, le moi est plus vaste que le système préconscient-conscient en ce que ses opérations défensives sont en grande partie inconscientes.

D'un point de vue historique, le concept topique du moi est l'aboutissement d'une notion constamment présente chez Freud dès les origines de sa pensée.

■ Dans la mesure où il existe chez Freud deux théories topiques de l'appareil psychique, la première faisant intervenir les systèmes inconscient, préconscient-conscient, et la seconde les trois instances ça, moi, surmoi, il est courant en psychanalyse d'admettre que la notion de moi ne prendrait un sens strictement psychanalytique, technique, qu'après ce qu'on a appelé le « tournant » de 1920. Ce changement profond de la théorie aurait d'ailleurs correspondu dans la pratique à une nouvelle orientation, tournée vers l'analyse du moi et de ses mécanismes de défense plus que vers la mise à jour des

contenus inconscients. Certes nul n'ignore que Freud parlait de « moi » (*Ich*) dès ses premiers écrits, mais ce serait généralement, soutient-on, de façon peu spécifiée (α), ce terme désignant alors la personnalité dans son ensemble. Les conceptions plus spécifiques où le moi se voit attribuer des fonctions bien déterminées au sein de l'appareil psychique (dans le [Projet de psychologie scientifique](#) [*Entwurf einer Psychologie*, 1895] par exemple) sont considérées comme préfigurant de façon isolée les notions de la deuxième topique. En fait, comme nous le verrons, l'histoire de la pensée freudienne est beaucoup plus complexe : d'une part, l'étude de l'ensemble des textes freudiens ne permet pas de localiser deux acceptations du moi correspondant à deux périodes différentes : la notion de moi a toujours été présente, même si elle s'est trouvée renouvelée par des apports successifs (narcissisme, dégagement de la notion d'identification, etc.). D'autre part, le tournant de 1920 ne saurait être limité à la définition du moi comme instance centrale de la personnalité : il comporte, comme on le sait, de nombreux autres apports essentiels qui modifient la structure d'ensemble de la théorie et ne pourraient être pleinement appréciés que dans leurs corrélations. Enfin, il ne nous paraît pas souhaitable de chercher à poser d'emblée une distinction tranchée entre le moi comme *personne* et le moi comme *instance* car l'articulation de ces deux sens est précisément au cœur de la problématique du moi. Chez Freud, cette question est implicitement présente très tôt et elle le demeure même après 1920. L'ambiguïté terminologique qu'on prétendrait dénoncer et voir lever recouvre un problème de fond.

Indépendamment de préoccupations touchant à l'histoire de la pensée freudienne, certains auteurs ont cherché, dans

un souci de clarification, à marquer une différence conceptuelle entre le moi en tant qu'il constitue une instance, une sous-structure de la personnalité, et le moi en tant qu'il se pose en objet d'amour pour l'individu lui-même – le moi de l'amour-propre selon La Rochefoucauld, le moi investi de libido narcissique selon Freud. Hartmann par exemple a proposé de dissiper l'équivoque qui serait contenue dans la notion de narcissisme et dans un terme comme celui d'investissement du moi (*Ich-Besetzung*, *ego-calhexis*) : « Quand on utilise le terme narcissisme, on semble souvent confondre deux couples d'opposés : le premier concerne le soi (*self*), la personne propre en opposition à l'objet, le second concerne le moi [comme système psychique] en opposition aux autres sous-structures de la personnalité. Cependant l'opposé d'investissement d'objet n'est pas investissement du moi [*ego-calhexis*] mais investissement de la personne propre, c'est-à-dire investissement de soi [*self-calhexis*] ; lorsque nous parlons d'investissement de soi, cela n'implique pas que l'investissement est situé dans le ça, dans le moi, ou dans le surmoi [...]. On clarifierait alors les choses en définissant le narcissisme comme l'investissement libidinal non du moi mais du soi » (1).

Cette position nous semble anticiper, par une distinction purement notionnelle, la réponse à des problèmes essentiels. D'une façon générale, ce qu'apporte la psychanalyse avec sa conception du moi risque d'être partiellement méconnu si l'on juxtapose simplement une acception tenue pour spécifiquement psychanalytique du terme à d'autres acceptions tenues pour traditionnelles et, *a fortiori*, si l'on veut d'emblée figurer différents sens en autant de vocables distincts. Non seulement Freud trouve et utilise des acceptions classiques, opposant par exemple

l'organisme à l'entourage, le sujet à l'objet, l'intérieur à l'extérieur, mais il emploie à ces différents niveaux le même terme de *Ich*, il joue même sur l'ambiguïté de cet emploi, ce qui montre qu'il n'exclut de son champ aucune des significations attachées aux termes de *moi* ou de *je* (*Ich*) (β).



I. – La notion de moi est utilisée par Freud dès ses premiers travaux et il est intéressant de voir se dégager des textes de la période 1894-1900 un certain nombre de thèmes et de problèmes qui se retrouveront ultérieurement.

C'est l'expérience clinique des névroses qui a conduit Freud à transformer radicalement la conception traditionnelle du moi. La psychologie et surtout la psychopathologie autour des années 1880 amènent, par l'étude des « altérations et dédoublements de la personnalité », des « états seconds », etc., à démanteler la notion d'un moi un et permanent. Bien plus, un auteur comme P. Janet met en évidence dans l'hystérie l'existence d'un dédoublement *simultané* de la personnalité : il y a « ... formation, dans l'esprit, de deux groupes de phénomènes : l'un constituant la personnalité ordinaire ; l'autre, susceptible d'ailleurs de se subdiviser, formant une personnalité anormale différente de la première et complètement ignorée par elle » (2). Janet voit dans un tel dédoublement de la personnalité une conséquence du « rétrécissement du champ de la conscience », d'une « faiblesse de la synthèse psychologique », aboutissant chez l'hystérique à une « autotomie ». « La personnalité ne peut percevoir tous les phénomènes, elle en sacrifie définitivement quelques-uns ; c'est une sorte d'autotomie, et ces phénomènes abandonnés se développent isolément sans

que le sujet ait connaissance de leur activité » (3). On sait que l'apport de Freud dans l'interprétation de tels phénomènes consiste à y voir l'expression d'un *conflit* psychique : certaines représentations sont l'objet d'une *défense* en tant qu'elles sont *inconciliables* (*unverträglich*) avec le moi.

Dans la période 1895-1900, le mot de moi est souvent utilisé par Freud dans des contextes divers. Il peut être commode de voir comment la notion opère selon le registre où elle est utilisée : *théorie de la cure, modèle du conflit défensif, métapsychologie de l'appareil psychique*.

1° Dans le chapitre des *Études sur l'hystérie* intitulé « *Psychothérapie de l'hystérie* », Freud décrit comment le matériel pathogène inconscient, dont il souligne le caractère hautement organisé ne peut être que progressivement conquis. La conscience ou « conscience du moi » est désignée comme un défilé qui ne laisse passer qu'un souvenir pathogène à la fois et qui peut être bloqué tant que la perlaboration (*Durcharbeitung*) n'est pas venue à bout des résistances : « L'un des souvenirs qui est en train de se faire jour reste là devant le malade jusqu'à ce que celui-ci l'ait reçu dans l'espace du moi » (4 a). Ici sont marqués le lien très étroit entre la conscience et le moi (attesté par le terme : *conscience du moi*), et aussi l'idée que le moi est plus large que la conscience actuelle ; il est un véritable domaine (que Freud assimilera bientôt au « Préconscient »).

Les *résistances* manifestées par le patient sont décrites en première analyse dans les *Études sur l'hystérie* comme venant du moi « qui prend plaisir à la défense ». Si tel procédé technique permet de tromper momentanément sa vigilance, « dans toutes les occasions vraiment sérieuses, il se reprend, retrouve ses buts et poursuit sa résistance »

(4 b). Mais, d'autre part, le moi est infiltré par le « noyau pathogène » inconscient de sorte que la frontière entre les deux apparaît parfois comme purement conventionnelle. Bien plus, « c'est de cette infiltration même qu'émanerait la résistance » (4 c). Ici est déjà esquissée la question d'une résistance proprement inconsciente, question qui, ultérieurement, suscitera deux réponses différentes chez Freud : le recours à la notion d'un moi inconscient mais aussi la notion d'une résistance propre au ça.

2° La notion de moi est constamment présente dans les premières élaborations que Freud propose du *conflit* névrotique. Il s'attache à spécifier la défense en différents « modes », « mécanismes », « procédés », « dispositifs » correspondant aux diverses psychonévroses : hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa, confusion hallucinatoire, etc. L'incompatibilité d'une représentation avec le moi est mise au départ de ces différentes modalités du conflit.

Dans l'hystérie par exemple, le moi intervient comme instance défensive, mais d'une façon complexe. Dire que le moi se *défend* ne va pas sans ambiguïté. La formule peut être comprise de la façon suivante : le moi, comme champ de conscience, placé devant une situation conflictuelle (conflit d'intérêts, de désirs, ou encore de désirs et d'interdits) et incapable de la maîtriser, s'en défend en l'évitant, en n'en voulant rien savoir ; en ce sens, le moi serait le champ qui doit être préservé du conflit par l'activité défensive. Mais le conflit psychique que Freud voit à l'œuvre a une autre dimension : c'est le moi comme « masse dominante de représentations » qui est menacé par *une* représentation tenue pour *inconciliable* avec lui : il y a refoulement par le moi. Le cas Lucy R..., un des premiers

où Freud dégage la notion de conflit et la part qu'y prend le moi, illustre particulièrement cette ambiguïté : Freud ne se satisfait pas de la seule explication selon laquelle le moi, par manque du « courage moral » nécessaire, ne voudrait rien savoir du « conflit d'affects » qui le perturbe ; la cure ne progresse que dans la mesure où elle s'engage dans l'élucidation des « symboles mnésiques » successifs, symboles de scènes où apparaît un désir inconscient bien déterminé, dans ce qu'il offre d'inconciliable avec l'image de soi que la patiente tient à maintenir.

C'est bien parce que le moi est partie prenante du conflit que le motif même de l'action défensive, ou, comme dit parfois Freud dès cette époque, son *signal*, est le sentiment de déplaisir qui l'affecte et qui, pour Freud, est directement lié à cette inconciliabilité (4 d).

Enfin, si l'opération défensive de l'hystérie est attribuée au moi, cela n'implique pas qu'elle soit conçue uniquement comme consciente et volontaire. Dans le [Projet de psychologie scientifique](#), où Freud donne un schéma de la défense hystérique, un des points importants qu'il veut expliquer c'est « ... pourquoi un *processus du moi* s'accompagne d'effets que nous ne trouvons d'habitude que dans les processus primaires » (5 a) : dans la formation du « symbole mnésique » qu'est le symptôme hystérique, tout le quantum d'affect, toute la signification sont déplacés du symbolisé au symbole, ce qui n'est pas le cas dans la pensée normale. Cette mise en jeu du processus primaire par le moi n'intervient que lorsque celui-ci se trouve hors d'état de faire fonctionner ses défenses normales (attention, évitement par exemple). Dans le cas du souvenir d'un traumatisme sexuel (voir : [Après-coup](#), [Séduction](#)) le moi est surpris par une attaque interne et ne peut que

« laisser jouer un processus primaire » (5 b). La situation de la « défense pathologique » par rapport au mot n'est donc pas déterminée de façon univoque : en un sens, le moi est bien l'agent de la défense mais, dans la mesure où il ne peut se défendre qu'en se séparant de ce qui le menace, il abandonne la représentation inconciliable à un type de processus sur lequel il n'a pas de prise.

3° Dans la première élaboration *métapsychologique* que Freud ait donnée du fonctionnement psychique, la notion de moi se voit reconnaître un rôle de premier plan. Dans le *Projet de psychologie scientifique*, la fonction du moi est essentiellement inhibitrice. Dans ce que Freud décrit comme « expérience de satisfaction » (*voir ce terme*) le moi intervient pour empêcher que l'investissement de l'image mnésique du premier objet satisfaisant n'acquière une force telle qu'il déclenche un « indice de réalité » au même titre que la perception d'un objet réel. Pour que l'indice de réalité prenne pour le sujet valeur de *critère*, c'est-à-dire pour que l'hallucination soit évitée et pour que la décharge ne se produise pas en l'absence aussi bien qu'en la présence de l'objet réel, il est nécessaire que soit inhibé le processus primaire qui consiste en une libre propagation de l'excitation jusqu'à l'image. On voit que si le moi est ce qui permet au sujet de ne pas confondre ses processus internes avec la réalité, ce n'est pas parce qu'il aurait un accès privilégié au réel, un étalon auquel il comparerait les représentations. Cet accès direct à la réalité, Freud le réserve à un système autonome dit « système perception » (désigné par les lettres W ou w) radicalement différent du système dont le moi fait partie, et fonctionnant selon un tout autre mode.

Le moi est décrit par Freud comme une « organisation » de neurones (ou, traduit dans le langage moins

« physiologique » utilisé par Freud dans d'autres textes, une organisation de représentations) caractérisée par plusieurs traits : frayage des voies associatives intérieures à ce groupe de neurones, investissement constant par une énergie d'origine endogène, c'est-à-dire pulsionnelle, distinction entre une partie permanente et une partie variable. C'est la permanence en lui d'un niveau d'investissement qui permet au moi d'inhiber les processus primaires, non seulement ceux qui mènent à l'hallucination mais ceux qui seraient susceptibles de provoquer du déplaisir (« défense primaire »). « L'investissement de désir jusqu'à l'hallucination, le développement total du déplaisir qui comporte une dépense totale de la défense, nous désignons tout cela du terme de *processus psychiques primaires* ; par contre les processus que seul un bon investissement du moi rend possibles et qui représentent une modération des précédents sont les *processus psychiques secondaires* » (γ) (5 c).

On voit que le moi n'est pas défini par Freud comme l'ensemble de l'individu, ni même comme l'ensemble de l'appareil psychique : il en est une partie. Cependant cette thèse doit être complétée dans la mesure où la relation du moi à l'individu aussi bien dans la dimension biologique de celui-ci (organisme) que dans sa dimension psychique est privilégiée. Cette ambiguïté constitutive du moi se retrouve dans la difficulté à donner un sens univoque à la notion d'intérieur, d'excitation interne. L'excitation endogène est conçue successivement comme venant de l'intérieur du corps, puis de l'intérieur de l'appareil psychique, enfin comme stockée dans le moi défini comme réserve d'énergie (*Vorratsträger*) : il y a là une série d'emboîtements successifs, qui, si l'on veut bien faire abstraction des schémas explicatifs mécanistes par

lesquels Freud tente d'en rendre compte, incitent à concevoir l'idée d'un moi comme une sorte de métaphore réalisée de l'organisme.

II. – Le chapitre métapsychologique de L'interprétation du rêve (exposé de la « première » théorie de l'appareil psychique qui, en fait, nous apparaît plutôt, à la lumière des textes posthumes de Freud, comme une seconde métapsychologie) montre des différences manifestes par rapport aux conceptions précédentes. La différenciation systématique est établie entre les systèmes Inconscient, Préconscient, Conscient, dans le cadre d'un « appareil » où la notion de moi n'intervient pas.

Tout à sa découverte du rêve comme « voie royale de l'inconscient », Freud met surtout l'accent sur les mécanismes primaires du « travail du rêve »* et sur la façon dont ils imposent leur loi au matériel préconscient. Le passage d'un système à un autre est conçu comme traduction ou, selon une comparaison optique, comme passage d'un milieu à un autre dont l'indice de réfraction serait différent. L'action défensive n'est pas absente du rêve, mais elle n'est en aucune façon regroupée par Freud sous le terme de moi. Divers aspects qu'on pouvait lui reconnaître dans les travaux précédents se trouvent ici répartis à des niveaux différents :

1° Le moi en tant qu'agence défensive se retrouve pour une part dans la censure* ; encore convient-il de noter que celle-ci a un rôle essentiellement interdictif qui empêche de l'assimiler à une organisation complexe pouvant faire intervenir des mécanismes différenciés comme ceux que Freud voit jouer dans les conflits névrotiques ;

2° Le rôle modérateur et inhibiteur exercé par le moi sur le processus primaire se retrouve dans le système Pcs, tel qu'il fonctionne dans la pensée vigile. Toutefois, on

notera la différence à cet égard entre la conception du Projet et celle de L'interprétation du rêve. Le système Pcs est le lieu même du fonctionnement du processus secondaire alors que le moi, dans le Projet, était ce qui induisait le processus secondaire en fonction de son organisation propre ;

3° Le moi en tant qu'organisation libidinalement investie est explicitement retrouvé comme porteur du désir de dormir, où Freud voit le motif même de la formation du rêve (6) (8).

III. – On peut caractériser la période 1900-1915 comme une période de tâtonnements en ce qui concerne la notion de moi. Schématiquement, on voit la recherche freudienne s'engager dans quatre directions :

1° Dans les exposés les plus théoriques que Freud donne du fonctionnement de l'appareil psychique, il se réfère toujours au modèle dégagé en 1900 sur l'exemple du rêve et le pousse à ses dernières conséquences, sans faire intervenir la notion de moi dans les différenciations topiques ni celle de pulsions du moi* dans les considérations énergétiques (7).

2° En ce qui concerne les rapports du moi et de la réalité, on ne peut pas parler d'un véritable changement dans la solution théorique du problème mais d'un déplacement d'accent. La référence fondamentale reste celle de l'expérience de satisfaction et de l'hallucination primitive :

a) Le rôle de « l'expérience de la vie » est valorisé : « C'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination. A sa place, l'appareil psychique dut se résoudre à

représenter l'état réel du monde extérieur et à rechercher une modification réelle » (8 a) ;

b) Le dégagement de deux grands principes du fonctionnement psychique ajoute quelque chose à la distinction entre processus primaire et processus secondaire. Le principe de réalité* apparaît comme une loi venant imposer de l'extérieur ses exigences à l'appareil psychique, qui tend progressivement à les faire siennes ;

c) Freud donne un support privilégié aux exigences du principe de réalité. Ce sont les pulsions d'auto-conservation* qui abandonnent plus rapidement le fonctionnement selon le principe de plaisir et qui, susceptibles d'être plus vite éduquées par la réalité, fournissent le substrat énergétique d'un « moi-réalité » qui « ... n'a rien d'autre à faire que tendre vers *l'utile* et s'assurer contre les dommages » (8 b). Dans cette perspective, l'accès du moi à la réalité échapperait à toute problématique : la façon dont le moi met fin à la satisfaction hallucinatoire du désir change de sens ; il fait l'épreuve *de la* réalité par l'intermédiaire des pulsions d'auto-conservation et tente ensuite d'imposer les normes de la réalité aux pulsions sexuelles (pour la discussion de cette conception voir : Épreuve de réalité et Moi-plaisir, moi-réalité) ;

d) La relation du moi au système Préconscient-Conscience, et notamment à la perception et à la motilité, devient très étroite ;

3° Dans la description du conflit défensif, et plus particulièrement dans la clinique de la névrose obsessionnelle, le moi s'affirme comme l'instance s'opposant au désir. Opposition que l'affect déplaisant vient signaler et qui prend d'emblée la forme d'une lutte entre deux forces où l'on reconnaît pareillement la marque

de la pulsion ; voulant mettre en évidence l'existence d'une névrose infantile « complète » chez L'homme aux rats, Freud découvre : « une pulsion érotique et une révolte contre elle, un désir (non encore compulsif) et une crainte (déjà compulsive) qui lutte contre lui, un affect pénible et une poussée à accomplir des actions défensives » (9). C'est dans le souci de donner au moi, symétriquement à la sexualité, un support pulsionnel, que Freud est amené à décrire le conflit comme opposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi*.

Dans le même ordre d'idée, Freud s'interroge sur le développement des pulsions du moi, développement qu'il faudrait prendre en considération au même titre que le développement libidinal, et suggère que dans le cas de la névrose obsessionnelle le premier pourrait avoir été en avance sur le second (10).

4° Une nouvelle conception, celle du moi comme objet d'amour, se dégage pendant cette période, notamment sur les exemples de l'homosexualité et des psychoses ; elle va devenir dominante dans un certain nombre de textes des années 1914-1915 qui marquent un véritable tournant de la pensée freudienne.

IV. – Trois notions étroitement liées les unes aux autres s'élaborent en cette période charnière (1914-15) : le narcissisme*, l'identification* comme constitutive du moi, la différenciation au sein du moi de certaines composantes « idéales ».

1° On peut résumer ainsi ce que l'introduction du narcissisme entraîne quant à la définition du moi :

a) Le moi n'apparaît pas d'emblée ni même comme le résultat d'une différenciation progressive. Il exige pour se constituer « une nouvelle action psychique » (11 a) ;

b) Il se définit comme *unité* par rapport au fonctionnement anarchique et morcelé de la sexualité qui caractérise l'auto-érotisme* ;

c) Il s'offre comme objet d'amour à la sexualité au même titre qu'un objet extérieur. Dans la perspective d'une genèse du choix d'objet, Freud est même amené à poser la séquence : auto-érotisme, narcissisme, choix d'objet homosexuel, choix d'objet hétérosexuel ;

d) Cette définition du moi comme objet interdit de le confondre avec l'ensemble du monde intérieur du sujet. C'est ainsi que Freud tient à maintenir, à l'encontre de Jung, une distinction entre l'introversion* de la libido sur les fantasmes et un « retour de celle-ci au moi » (11 b) ;

e) Du point de vue économique, « le moi doit être considéré comme un grand réservoir de libido d'où la libido est envoyée vers les objets et qui est toujours prêt à absorber de la libido qui reflue à partir des objets » (12). Cette image du réservoir implique que le moi n'est pas simplement un lieu de passage pour l'énergie d'investissement mais le lieu d'une stase permanente de celle-ci et même qu'il est constitué comme forme par cette charge énergétique. D'où l'image d'un organisme, d'un « animalcule protoplasmique » (11 c) employée pour le caractériser ;

f) Enfin Freud décrit comme typique un « choix d'objet narcissique »* où l'objet d'amour est défini par sa ressemblance avec le propre moi de l'individu. Mais, au-delà d'un type particulier de choix d'objet, qu'illustrent par exemple certains cas d'homosexualité masculine, c'est l'ensemble de la notion de choix d'objet, y compris dans son type dit par étayage*, que Freud est amené à remanier pour y situer le *moi* du sujet.

2° Dans la même période, la notion d'identification s'enrichit considérablement : à côté de ses formes, reconnues d'emblée dans l'hystérie, où elle apparaît comme passagère, comme une façon de signifier dans un véritable symptôme une similitude inconsciente entre la personne et autrui, Freud en dégage des formes plus fondamentales ; elle n'est pas seulement l'expression d'une relation entre moi et une autre personne : le moi peut se trouver profondément modifié par l'identification, en devenant le reliquat intrasubjectif d'une relation intersubjective. C'est ainsi que, dans l'homosexualité masculine, « le jeune homme n'abandonne pas sa mère mais s'identifie avec elle et se transforme en elle [...]. Ce qui est frappant dans cette identification, c'est sa portée : elle remanie le moi dans une de ses parties les plus importantes, le caractère sexuel, d'après le prototype de ce qui était antérieurement l'objet » (13).

3° De l'analyse de la mélancolie et des processus qu'elle met en évidence, la notion de moi sort profondément transformée.

a) L'identification à l'objet perdu, manifeste chez le mélancolique, est interprétée comme une régression à une identification plus archaïque, conçue comme un stade préliminaire du choix d'objet « ... dans lequel le moi veut s'incorporer cet objet » (14 a). Cette idée ouvre la voie à une conception d'un moi qui non seulement serait remodelé par des identifications secondaires, mais se constituerait dès l'origine par une identification prenant pour prototype l'incorporation* orale ;

b) L'objet introjecté dans le moi est décrit par Freud en termes anthropomorphiques ; il est soumis aux pires traitements, il souffre, le suicide vise à le tuer, etc. (14 b) ;

c) Avec l'introjection de l'objet, c'est en fait toute une relation qui peut se trouver du même coup intériorisée. Dans la mélancolie, le conflit ambivalent envers l'objet va être transposé dans la relation au moi ;

d) Le moi n'est plus conçu comme la seule instance personnifiée à l'intérieur du psychisme. Certaines parties peuvent se séparer par clivage, notamment l'instance critique ou conscience morale : une partie du moi se pose face à une autre, la juge de façon critique, la prend pour ainsi dire comme objet.

Ainsi s'affirme l'idée déjà présente dans [Pour introduire le narcissisme](#) selon laquelle la grande opposition de la libido du moi et de la libido d'objet ne suffit pas à rendre compte de toutes les modalités du retrait narcissique de la libido. La libido « narcissique » peut avoir pour objets toute une série d'instances formant un système complexe et dont l'appartenance au *système du moi* est d'ailleurs connotée par les noms dont Freud les désigne : [moi idéal](#)*, [idéal du moi](#)*, [surmoi](#)*.

V. – Le « tournant » de 1920 : on voit que la formule, au moins en ce qui concerne l'introduction de la notion de moi, ne peut être acceptée qu'avec réserves. Néanmoins, on ne saurait récuser le propre témoignage de Freud sur le changement essentiel qui est alors intervenu. Il semble que si la seconde théorie topique fait du moi un système ou une instance, ce soit d'abord parce qu'elle vise à mieux se modeler sur les modalités du conflit psychique que ne le faisait la première théorie, dont on peut dire schématiquement qu'elle prenait pour référence majeure les différents types de fonctionnement mental (processus primaire et processus secondaire). Ce sont les parties prenantes dans le conflit, le moi comme agence défensive, le surmoi comme système d'interdits, le ça comme pôle

pulsionnel, qui sont maintenant élevées à la dignité d'*instances* de l'appareil psychique. Le passage de la première à la seconde topique n'implique pas que les nouvelles « provinces » rendent caduques les délimitations précédentes entre Inconscient, Préconscient et Conscient. Mais, dans l'instance du moi, viennent se regrouper des fonctions et des processus qui, dans le cadre de la première topique, étaient répartis entre plusieurs systèmes :

1° La *conscience*, dans le tout premier modèle métapsychologique, constituait un véritable système autonome (système ω du Projet de psychologie scientifique) pour ensuite être rattachée par Freud, d'une façon qui n'alla jamais sans difficulté, au système Pcs (voir : Conscience) ; elle voit maintenant sa situation topique précisée : elle est le « noyau du moi » ;

2° Les fonctions reconnues au système *Préconscient* sont en majeure partie englobées dans le moi ;

3° Le moi, et c'est là le point sur lequel Freud insiste surtout, est pour une grande part *inconscient*. Ceci est attesté par la clinique et particulièrement par les résistances inconscientes dans la cure : « Nous avons trouvé dans le moi lui-même quelque chose qui aussi est inconscient, qui se comporte exactement comme le refoulé, c'est-à-dire qui produit des effets puissants sans devenir lui-même conscient et qui nécessite, pour être rendu conscient, un travail particulier » (15 a). Freud ouvrait là une voie largement explorée par ses successeurs : on a pu décrire des techniques défensives du moi qui ne sont pas seulement inconscientes au sens où le sujet en ignorerait les motifs et le mécanisme, mais parce qu'elles présentent une allure compulsive, répétitive, déréelle qui les apparente au refoulé contre quoi elles luttent.

Cet élargissement de la notion de moi implique qu'il se voit attribuer dans la seconde topique les fonctions les plus diverses : contrôle de la motilité et de la perception, épreuve de la réalité, anticipation, ordination temporelle des processus mentaux, pensée rationnelle, etc., mais aussi méconnaissance, rationalisation, défense compulsive contre les revendications pulsionnelles. Comme on l'a remarqué, ces fonctions peuvent être regroupées en couples antinomiques (opposition aux pulsions et satisfaction des pulsions, *insight* et rationalisation, connaissance objective et déformation systématique, résistance et levée des résistances, etc.), antinomies qui ne font guère que refléter la situation assignée au moi par rapport aux deux autres instances et à la réalité (e). Selon le point de vue où se situe Freud, il met l'accent tantôt sur l'hétéronomie du moi, tantôt sur ses possibilités d'une relative autonomie. Le moi apparaît essentiellement comme un médiateur qui s'efforce de tenir compte d'exigences contradictoires ; il « ... est soumis à une triple servitude, et de ce fait est menacé par trois sortes de dangers : celui qui vient du monde extérieur, celui de la libido du ça et celui de la sévérité du surmoi [...]. Comme être-frontière, le moi tente de faire la médiation entre le monde et le ça, de rendre le ça docile au monde, de rendre le monde, grâce à l'action musculaire, conforme au désir du ça » (15 b).

VI. – L'extension prise par la notion de moi dans la théorie psychanalytique s'atteste à la fois dans l'intérêt que lui ont porté de nombreux auteurs et dans la diversité de leurs approches. C'est ainsi que toute une école s'est donnée pour objectif de mettre en relation les acquisitions psychanalytiques avec celles d'autres disciplines : psychophysiologie, psychologie de l'apprentissage,

psychologie de l'enfant, psychologie sociale, de façon à constituer une véritable psychologie générale du moi (ζ). Une telle tentative fait intervenir des notions comme celle d'énergie désexualisée et neutralisée à la disposition du moi, de fonction dite « synthétique », et d'une sphère non conflictuelle du moi. Le moi est conçu avant tout comme un appareil de régulation et d'adaptation à la réalité dont on cherche à retracer la genèse, par des processus de maturation et d'apprentissage, à partir de l'équipement sensori-moteur du nourrisson. Même si l'on peut trouver à l'origine de tel de ces concepts des points d'appui dans la pensée freudienne, il paraît plus difficile d'admettre que la dernière théorie de l'appareil psychique trouve là son expression la plus adéquate. Certes il ne saurait être question d'opposer à cette orientation de l'*ego psychology* un exposé de ce qui serait la « véritable » théorie freudienne du moi : on est plutôt frappé par la difficulté à situer sur une seule ligne de pensée l'ensemble des apports psychanalytiques à la notion de moi. Schématiquement, on peut tenter de regrouper les conceptions freudiennes en deux orientations, ceci en envisageant les trois problèmes majeurs que posent la genèse du moi, sa situation topique – principalement son statut à l'égard du ça – enfin ce qu'on entend, du point de vue dynamique et économique, par énergie du moi.

A) Dans une première perspective, le moi apparaît comme le produit d'une différenciation progressive du ça résultant de l'influence de la réalité extérieure ; cette différenciation part du système Perception-Conscience, comparé à la couche corticale d'une vésicule de substance vivante : le moi « ... s'est développé à partir de la couche corticale du ça qui, aménagée pour recevoir et écarter les excitations, se trouve en contact direct avec

l'extérieur (la réalité). Prenant son point de départ dans la perception consciente, le moi soumet à son influence des domaines toujours plus vastes, des couches toujours plus profondes du ça » (16).

Le moi peut alors être défini comme un véritable organe qui, quels que soient les échecs effectifs qu'il connaisse, est, dans son principe, en tant que représentant de la réalité, destiné à assurer une maîtrise progressive des pulsions : « Il s'efforce de faire régner l'influence du monde extérieur sur le ça et ses tendances, il cherche à mettre le principe de réalité à la place du principe de plaisir qui règne sans restriction dans le ça. La perception joue, pour le moi, le rôle qui revient à la pulsion dans le ça » (15 c). Comme Freud l'indique lui-même, la distinction du moi et du ça rejoint alors l'opposition entre raison et passions (15 d).

Le problème de l'énergie dont disposerait le moi ne va pas, dans une telle conception, sans difficultés. En effet, dans la mesure où le moi est le produit direct de l'action du monde extérieur, comment pourrait-il tirer de celui-ci une énergie capable d'opérer au sein d'un appareil psychique fonctionnant par définition avec son énergie propre ? Parfois Freud est conduit à faire intervenir la réalité non plus seulement comme donnée extérieure dont l'individu a à tenir compte pour régler son fonctionnement, mais avec tout le poids d'une véritable instance (au même titre que les instances de la personnalité psychique que sont le moi et le surmoi), opérant dans la dynamique du conflit (17). Mais, si la seule énergie dont dispose l'appareil psychique est l'énergie interne venant des pulsions, celle dont disposerait le moi ne peut être que seconde, dérivée du ça. Cette solution, qui est la plus généralement admise par Freud, ne pouvait manquer de

conduire à l'hypothèse d'une « déssexualisation » de la libido, hypothèse dont on peut penser qu'elle ne fait que localiser dans une notion, à son tour bien problématique, une difficulté de la doctrine (η).

La conception que nous venons ici de rappeler, soulève, prise dans son ensemble, deux questions majeures : d'une part, comment comprendre la thèse, sur laquelle elle repose, d'une différenciation du moi au sein d'une entité psychique dont le statut est mal précisé, et, d'autre part, toute une série d'apports essentiels et proprement psychanalytiques à la notion de moi ne sont-ils pas difficiles à intégrer dans cette genèse quasi idéale de l'appareil psychique ?

L'idée d'une genèse du moi est lourde d'ambiguïtés, qui d'ailleurs ont été maintenues par Freud tout au long de son œuvre et qui ne sont qu'aggravées avec le modèle proposé dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920). En effet l'évolution de la « vésicule vivante » invoquée dans ce texte peut être conçue à différents niveaux : phylogenèse de l'espèce humaine, voire de la vie en général, évolution de l'organisme humain ou encore différenciation de l'appareil psychique à partir d'un état indifférencié. Quelle valeur convient-il alors de reconnaître à cette hypothèse d'un organisme simplifié qui édifierait ses limites propres, son appareil récepteur et son pare-excitation* sous l'impact des excitations externes ? S'agit-il d'une simple comparaison venant *illustrer* par une image plus ou moins valablement empruntée à la biologie (le protozoaire), la relation de l'individu psychique à ce qui lui est extérieur ? Dans ce cas, le corps devrait être, en toute rigueur, considéré comme faisant partie de l' « extérieur » par rapport à ce qui serait une vésicule psychique, mais ce serait là une idée

tout à fait contraire à la pensée de Freud : il n'y a jamais eu pour lui d'équivalence entre les excitations externes et les excitations internes, ou pulsions, qui attaquent constamment, de l'intérieur, l'appareil psychique et même le moi, sans possibilité de fuite. On est donc amené à chercher une relation plus étroite entre cette représentation biologique et sa transposition psychique. Freud prend parfois appui sur une analogie réelle existant par exemple entre les fonctions du moi et les appareils perceptifs et protecteurs de l'organisme : tout comme le tégument est la surface du corps, le système perception-conscience est à la « surface » du psychisme. Une telle vue amène à concevoir l'appareil psychique comme le résultat d'une spécialisation des fonctions corporelles, le moi comme le produit terminal d'une longue évolution de l'appareil d'adaptation.

Enfin, à un autre niveau, on peut se demander si l'insistance de Freud à utiliser cette image d'une forme vivante définie par sa différence de niveau énergétique avec l'extérieur, possédant une limite soumise à des effractions, limite qui est sans cesse à défendre et à reconstituer, ne trouve pas son fondement dans une relation réelle entre la genèse du moi et l'image de l'organisme, relation que Freud n'a formulée explicitement qu'en de rares occasions : « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface mais il est lui-même la projection d'une surface » (15 e). « Le moi est en dernier ressort dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui naissent de la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps à côté du fait [...] qu'il représente la superficie de l'appareil mental » (θ). Une telle indication invite à définir l'instance du moi comme

fondée sur une opération psychique réelle consistant en une « projection » de l'organisme dans le psychisme.

B) Cette dernière remarque inviterait à elle seule à regrouper toute une série d'idées, centrales en psychanalyse, qui permettent de définir une autre perspective. Celle-ci n'éluide pas le problème de la genèse du moi ; elle en cherche la solution, non en recourant à l'idée d'une différenciation fonctionnelle, mais en faisant intervenir des opérations psychiques particulières, véritables précipitations dans le psychisme de traits, d'images, de formes empruntées à l'autre humain (*voir notamment* : Identification, [Introjection](#), [Narcissisme](#), [Stade du miroir](#), « Bon » objet-« mauvais » objet). Les psychanalystes se sont attachés à rechercher les moments électifs et les étapes de ces identifications, à définir celles qui sont les identifications spécifiques aux différentes instances : moi, moi idéal, idéal du moi, surmoi. On notera que la relation du moi à la perception et au monde extérieur prend alors un sens nouveau sans être pour autant supprimée : le moi n'est pas tant un appareil qui viendrait se développer à partir du système Perception-Conscience qu'une formation interne trouvant son origine dans *certaines perceptions* privilégiées, qui proviennent non du monde extérieur en général mais du monde interhumain.

Du point de vue topique, le moi se voit alors défini, plutôt que comme une émanation du ça, comme un objet visé par celui-ci : la théorie du narcissisme et la notion corrélatrice d'une libido orientée sur le moi *ou* sur un objet extérieur, selon une véritable balance énergétique, loin d'être abandonnée par Freud avec l'avènement de la seconde topique, sera réaffirmée par lui jusque dans ses derniers écrits. La clinique psychanalytique,

principalement celle des psychoses, vient encore plaider en faveur d'une telle conception : dépréciation et haine du moi chez le mélancolique, élargissement du moi jusqu'à le faire fusionner avec le moi idéal chez le maniaque, perte des « frontières » du moi, par désinvestissement de celles-ci dans les états de dépersonnalisation (comme l'a mis en valeur P. Federn), etc.

Enfin la difficile question du support énergétique qu'il faudrait reconnaître aux activités du moi gagne à être examinée en relation avec la notion d'investissement narcissique. Le problème est moins alors de savoir ce que signifie l'hypothétique changement qualitatif, nommé déssexualisation ou neutralisation, que de comprendre comment le moi, objet libidinal, peut se poser, non seulement comme un « réservoir », mais comme sujet des investissements libidinaux qui en émanent.

Cette seconde ligne de pensée, dont nous avons donné ici quelques éléments, se présente dans la mesure même où elle reste plus proche de l'expérience et des découvertes analytiques, comme moins synthétiques que la première ; elle laisse notamment pendante la tâche nécessaire d'articuler à une théorie proprement psychanalytique de l'appareil psychique toute une série d'opérations, d'activités, que, dans un souci de bâtir une psychologie générale, une école psychanalytique a cataloguées, comme si cela allait de soi, parmi les fonctions du moi.

▲ (α) Pourtant, dans les passages des *Études sur l'hystérie* (*Studien über Hysterie*, 1895) où il est question du moi, Freud sait bien utiliser d'autres termes spécifiques pour désigner *das Individuum*, *die Person*.

(β) Comme l'attesterait à soi seule la célèbre formule « *Wo Es war, soll Ich werden* », littéralement : « où ça était, je (moi) dois advenir », qui vient conclure un long développement sur le moi, le ça et le surmoi.

(γ) Un certain nombre de caractères du moi permettent de comparer le moi du Projet de psychologie scientifique avec ce que la pensée contemporaine a nommé une Gestalt, une forme : limites relativement fixes avec, cependant, possibilité de certaines fluctuations qui ne bouleversent pas l'équilibre de la forme, garanti par la permanence du noyau (*Ichkern*) ; constance d'un niveau énergétique par rapport au reste du psychisme ; bonne circulation énergétique à l'intérieur du moi, contrastant avec la barrière que constitue sa périphérie ; effet d'attraction et d'organisation (décrit par Freud sous la dénomination d'investissement latéral : *Nebenbesetzung*) exercé par le moi sur les processus qui se déroulent à l'extérieur de ses propres limites. De même, une Gestalt polarise et organise le champ sur lequel elle se détache, structure son fond ». Loin que le moi soit le lieu, voire le sujet de la pensée, et en général des processus secondaires, ceux-ci peuvent être compris comme l'effet de son pouvoir régulateur.

(δ) On pourrait alors faire l'hypothèse suivante : si la fonction défensive et l'instance même du moi s'estompent dans la métapsychologie de l'interprétation du rêve, n'est-ce pas parce que le moi dans le sommeil se trouve dans une position tout à fait différente de celle qu'il occupe dans le conflit défensif ? il n'est plus un pôle de celui-ci. Son investissement narcissique (désir de dormir) l'élargit, pourrait-on dire, aux dimensions de la scène du rêve, en même temps qu'il tend à le faire coïncider avec le moi corporel (18).

(ε) Pour une critique des incohérences et des insuffisances de la théorie commune des fonctions du moi, on se référera au travail de D. Lagache, *La psychanalyse et la structure de la personnalité* (19).

(ζ) Cf. particulièrement l'œuvre de Hartmann, Kris et Lœwenstein et celle de D. Rapaport.

(η) Certains auteurs, sensibles à cette difficulté, ont cherché à doter le moi d'une pulsion spécifique comportant ses appareils, ses schèmes d'exécution et son plaisir propre. C'est ainsi qu'I. Hendricks a décrit un « *instinct to master* » (voir : Pulsion d'emprise).

(θ) Cette note, comme l'indiquent les éditeurs de la *Standard Edition* ne figure pas dans les éditions allemandes de Le moi et le ça. Elle apparaît dans la traduction anglaise de 1927 où il est précisé qu'elle a reçu l'approbation de Freud (20).

(1) Hartmann (H.). *Comments on the Psychoanalytic Theory of the Ego, in Psycho-analytic Study of the Child*, vol. V, p. 84-5.

(2) Janet (P.). *L'automatisme psychologique*, Alcan, Paris, 1889, p. 367.

- (3) Janet (P.). *L'état mental des hystériques*, Alcan, Paris, 1893-94, p. 443 (de la 2e éd., 1911).
- (4) Breuer (J.) et Freud (S.), a) G.W., I, 295-6 ; S.E., II, 291 ; Fr., 236. – b) G.W., 1,280 ; S.E., II, 278 ; Fr.,225. – c) G.W., 1,294-5 ; S.E., II, 290 ; Fr., 235. – dj Cf. G.W., I, 174 ; S.E., II, 116 ; Fr., 91.
- (5) Freud (S.). a) Ail., 432 ; Angl., 410 ; Fr., 364. – b) Ail., 438 ; Angl., 416 ; Fr., 369. – c) AU., 411 ; Angl., 388-9 ; Fr., 344.
- (6) Cf. Freud (S.). *Über den Traum*, 1901. G.W., II-III, 692-4 ; S.E., V, 679-80 ; Fr., 151-5.
- (7) Cf. Freud (S.). *A note on the Unconscious in Psycho-Analysis*, 1912. *Das Unbewusste*, 1915. *Die Verdrängung*, 1915.
- (8) Freud (S.). *Pormulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911. – a) G.W., VIII, 231 ; S.E., XII, 219. – b) G.W., VIII, 235 ; S.E., XII, 223.
- (9) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 389 ; S.E., X, 163 ; Fr., 205.
- (10) Freud (S.), *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. G.W., VIII, 451 ; S.E., XII, 324-5.
- (11) Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. – a) G.W., X, 142 ; S.E., XIV, 77. – b) G.W., X, 146 ; S.E., XIV, 80-1. – c) G.W., X, 141 ; S.E., XIV, 75.
- (12) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 231 ; S.E., XVIII, 257.
- (13) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 111 ; S.E., XVIII, 108 ; Fr., 121.
- (14) Freud (S.). *Trauer und Melancholie*, 1915. – a) G.W., X, 436 ; S.E., XIV, 249 ; Fr., 204. – b) Cf. G.W., X, 438-9 ; S.E., XIV, 251 ; Fr., 207.
- (15) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. – a) G.W., XIII, 244 ; S.E., XIX, 17 ; Fr., 170. – b) G.W., XIII, 286 ; S.E., XIX, 56 ; Fr., 214. – c) G.W., XIII, 252-3 ; S.E., XIX, 25 ; Fr., 179. – d) GAV., XIII, 253 ; S.E., XIX, 25 ; Fr., 179. – e) G.W., XIII, 253 ; S.E., XIX, 26 ; Fr., 179.
- (16) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 129 ; S.E., XXIII, 198-9 ; Fr., 74.
- (17) Cf. particulièrement Freud (S.). *Neurose und Psychose*, 1924, et *Der liealitätsver-lust bei Neurose und Psychose*, 1924.
- (18) Cf. Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1915. G.W., X, 413 ; S.E., XIV, 223 ; Fr., 165.

(19) In *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, vol. 6, plus particulièrement chap. VI.

(20) Cf. S.E., XIX, 26.

Moi idéal

= *D.* : Idealich. – *En.* : idéal ego. – *Es.* : yo idéal. –
I. : io ideale. – *P.* : ego idéal.

• ***Formation intrapsychique que certains auteurs, la différenciant de l'idéal du moi, définissent comme un idéal de toute-puissance narcissique forgé sur le modèle du narcissisme infantile.***

■ Freud a créé le terme d'*Idealich* qu'on rencontre dans *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) et dans *Le moi et le ça* (*Das Ich und das Es*, 1923). Mais on ne trouve pas chez lui de distinction conceptuelle entre *Idealich* (moi idéal) et *Ichideal* (idéal du moi).

A la suite de Freud, certains auteurs ont repris le couple formé par ces deux termes pour désigner deux formations intrapsychiques différentes.

Nunberg notamment fait du moi idéal une formation génétiquement antérieure au surmoi : « Le moi encore inorganisé, qui se sent uni au ça, correspond à une condition idéale ... » (1). Au cours de son développement, le sujet laisserait derrière lui cet idéal narcissique et

aspirerait à y retourner, ce qui se produit surtout, mais pas exclusivement, dans les psychoses.

D. Lagache a souligné l'intérêt qu'il y avait à distinguer le pôle d'identifications représenté par le moi idéal de celui qui est constitué par le couple idéal du moi-surmoi. Il s'agit pour lui d'une formation narcissique inconsciente, mais la conception de Lagache ne coïncide pas avec celle de Nunberg : « Le Moi Idéal conçu comme un idéal narcissique de toute-puissance ne se réduit pas à l'union du Moi avec le Ça, mais comporte une identification primaire à un autre être, investi de la toute-puissance, c'est-à-dire à la mère » (2 a). Le moi idéal sert de support à ce que Lagache a décrit sous le nom *d'identification héroïque* (identification à des personnages exceptionnels et prestigieux) : « Le Moi Idéal est encore révélé par des admirations passionnées pour de grands personnages de l'histoire ou de la vie contemporaine, que caractérisent leur indépendance, leur orgueil, leur ascendant. La cure progressant, on voit le Moi Idéal s'esquisser, émerger, comme une formation irréductible à l'Idéal du Moi » (2 b). Selon D. Lagache la formation du moi idéal a des implications sado-masochiques, notamment la négation de l'autre corrélative à l'affirmation de soi (voir : [Identification à l'agresseur](#)).

Pour J. Lacan, le moi idéal est aussi une formation essentiellement narcissique trouvant son origine dans le stade du miroir*, et appartenant au registre de l'[imaginaire](#)* (3).

Par-delà la divergence des perspectives, ces différents auteurs se rejoignent à la fois dans l'affirmation qu'il y a intérêt à spécifier dans la théorie psychanalytique la formation inconsciente du moi idéal et dans la mise au premier plan du caractère narcissique de cette formation.

On notera d'ailleurs que le texte où Freud introduit le terme place, à l'origine de la formation des instances idéales de la personnalité, le processus d'idéalisation par lequel le sujet se donne comme but à reconquérir l'état dit de toute-puissance du narcissisme infantile.

(1) Nunberg (H.). *Allgemeine Neurosenlehre auf psychoanalytischer Grundlage*, 1932, trad. fr., *Principes de psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1957, 135.

(2) Lagache (D.). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, 1958, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, VI. a) 43. – b) 41-2.

(3) Lacan (J.). *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache*, 1958, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, VI, 133-46.

Moi-plaisir – moi-réalité

= D. : Lust-Ich – Real-Ich. – En. : pleasure-ego – reality-ego. – Es. : yo placer – yo realidad. – I. : io-piacere – io-realtà. – P. : ego-prazer – ego-realidade.

• ***Termes utilisés par Freud par une référence à une genèse de la relation du sujet au monde extérieur et de l'accès à la réalité. Les deux termes sont toujours opposés l'un à l'autre mais dans des acceptations trop différentes pour qu'on puisse en proposer une définition univoque, et avec des significations qui se chevauchent trop pour qu'on les fixe en des définitions multiples.***

■ L'opposition entre moi-plaisir et moi-réalité est avancée par Freud principalement dans : [Formulations sur](#)

les deux principes du fonctionnement psychique (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911), Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) et La (dé)négation (*Die Verneinung*, 1925). Notons d'abord que ces textes qui correspondent à des moments différents de la pensée de Freud sont cependant en continuité les uns avec les autres et ne font nul état des modifications apportées, lors du passage de la première à la deuxième topique, à la définition du moi.

1° Dans Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique, l'opposition entre moi-plaisir et moi-réalité se rattache à celle qui existe entre principe de plaisir* et principe de réalité*. C'est pour désigner l'évolution des pulsions du moi* que Freud utilise ici les termes de *Lust-Ich* et *Real-Ich*. Les pulsions qui fonctionnent d'abord selon le principe de plaisir se soumettent progressivement au principe de réalité mais cette évolution est moins rapide et moins complète pour les pulsions sexuelles, plus difficiles à « éduquer » que les pulsions du moi. « De même que le moi-plaisir ne peut rien faire d'autre que désirer, travailler à gagner le plaisir et éviter le déplaisir, de même le moi-réalité n'a rien d'autre à faire que de tendre vers l'utile et s'assurer contre les dommages » (1). Notons que le moi est envisagé ici essentiellement sous l'angle des pulsions qui sont censées lui fournir un support énergétique ; moi-plaisir et moi-réalité ne sont pas deux formes radicalement différentes du moi mais définissent deux modes de fonctionnement des pulsions du moi, selon le principe de plaisir et selon le principe de réalité.

2° Dans Pulsions et destins des pulsions, la perspective est aussi génétique, mais ce qui est envisagé, ce n'est pas

l'articulation d'un principe à l'autre ni l'évolution des pulsions du moi, c'est la genèse de l'opposition sujet (moi) - objet (monde extérieur) en tant qu'elle est corrélative de l'opposition plaisir-déplaisir.

Dans cette perspective, Freud distingue deux étapes : la première, où le sujet « ... coïncide avec ce qui est plaisant, et le monde extérieur avec ce qui est indifférent » (2 a), la deuxième où le sujet et le monde extérieur s'opposent comme ce qui est plaisant à ce qui est déplaisant. Le sujet, dans la première étape, est qualifié de moi-réalité, dans la seconde, de moi-plaisir ; on voit que la succession des termes est inverse de celle du texte précédent, mais ces termes, et en particulier celui de moi-réalité, ne sont pas pris dans la même acception : l'opposition entre moi-réalité et moi-plaisir se situe ici antérieurement à l'introduction du principe de réalité, le passage du moi-réalité au moi-plaisir « ... s'accomplit sous la suprématie du principe de plaisir » (2 b).

Ce « moi-réalité du début » est ainsi qualifié par Freud en ceci « ... qu'il distingue intérieur et extérieur d'après un bon critère objectif » (2 c), proposition qu'on pourrait comprendre de la façon suivante : c'est en effet une position d'emblée objective que de rapporter au sujet les sensations de plaisir et de déplaisir sans en faire des qualités du monde extérieur qui, lui, est en soi indifférent.

Comment se constitue le moi-plaisir ? Le sujet, aussi bien que le monde extérieur, se trouve scindé en une partie plaisante et une partie déplaisante ; il en résulte une nouvelle répartition, telle que le sujet coïncide avec tout le plaisant et le monde avec tout le déplaisant ; cette répartition se fait par une introjection* de la partie des objets du monde extérieur qui est source de plaisir et par

la projection* au-dehors de ce qui est au-dedans occasion de déplaisir. Cette nouvelle position du sujet permet de le définir comme « moi-plaisir purifié », tout le déplaisant étant dehors.

On voit que, dans Pulsions et destins des pulsions, le terme de moi-plaisir ne signifie plus seulement moi régi par le principe de déplaisir-plaisir, mais moi identifié avec le plaisant par opposition au déplaisant. Dans cette nouvelle acception, ce qui est opposé, ce sont bien encore deux étapes du moi, mais définies cette fois par une modification de sa limite et de ses contenus.

3° Dans La (dé)négarion, Freud utilise encore la distinction entre moi-plaisir et moi-réalité, ceci dans la même perspective que dans le texte précédent : comment se constitue l'opposition sujet – monde extérieur ? L'expression de « moi-réalité du début » n'est pas reprise littéralement ; pourtant il ne semble pas que Freud ait renoncé à cette idée, puisqu'il maintient que d'emblée le sujet dispose d'un accès objectif à la réalité : « A l'origine, l'existence de la représentation est une garantie de la réalité du représenté » (3 a).

Le second temps, celui du « moi-plaisir » est décrit dans les mêmes termes que dans Pulsions et destins des pulsions : « Le moi-plaisir originaire [...] désire s'introjeter tout ce qui est bon et rejeter hors de lui tout ce qui est mauvais. Pour lui, le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors, sont tout d'abord identiques » (3 b).

Le « moi-réalité définitif » correspondrait à un troisième temps, celui où le sujet cherche à retrouver à l'extérieur un objet réel correspondant à la représentation de l'objet primitivement satisfaisant et perdu (*voir* :

Expérience de satisfaction) : c'est là le ressort de l'épreuve de réalité*.

Ce passage du moi-plaisir au moi-réalité dépend, comme dans les Formulations sur des deux principes du fonctionnement psychique, de l'instauration du principe de réalité.



L'opposition entre moi-plaisir et moi-réalité n'a jamais été intégrée par Freud à l'ensemble de ses vues métapsychologiques et notamment à sa théorie du moi comme instance de l'appareil psychique. L'intérêt qu'il y aurait à établir une telle articulation est pourtant évident ; ce rapprochement faciliterait la solution d'un certain nombre de difficultés de la théorie psychanalytique du moi :

1° Les vues freudiennes sur l'évolution de moi-plaisir - moi-réalité constituent une tentative pour établir une médiation, une genèse, fût-elle mythique, entre l'individu biopsychologique (assimilable selon nous au « moi-réalité du début » posé par Freud) et le moi comme instance ;

2° Elles mettent au ressort d'une telle genèse des opérations psychiques primitives d'introjection et de projection par lesquelles se constitue la limite d'un moi comportant un intérieur et un extérieur ;

3° Elles ont le mérite de dissiper l'équivoque – qui n'a cessé de grever la théorie psychanalytique – attachée à des termes comme celui de narcissisme primaire*, dans la mesure où l'on entend souvent par là un hypothétique état originaire pendant lequel l'individu n'aurait aucun accès, fût-il rudimentaire, au monde extérieur.

(1) Freud (S.). G.W., VIII, 235 ; S.E., XII, 223.

(2) Freud (S.), a) G.W., X, 227 ; S.E., XIV, 135 ; Fr., 57. – b) G.W., X, 228 ; S.E., XIV, 135-6 ; Fr., 58. – c) G.W., X, 228 ; S.E., XIV, 135-6 ; Fr., 58.

(3) Freud (S.), a) G.W., XIV, 14 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 176. – b) G.W., XIV, 13 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 175-6.

Motion pulsionnelle

= *D.* : *Triebregung*. – *En.* : instinctual impulse. – *Es.* : impulso instintua . – *I.* : moto pulsionale ou istintivo. – *P.* : moçào impulsora ou pulsional.

• ***Terme utilisé par Freud pour désigner la pulsion sous son aspect dynamique, c'est-à-dire en tant qu'elle s'actualise et se spécifie en une stimulation interne déterminée.***

■ Le terme de *Triebregung* apparaît pour la première fois dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), mais l'idée qu'il connote est très ancienne chez Freud. C'est ainsi que dans le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), il parle de stimuli endogènes (*endogene Reize*) pour désigner exactement la même chose.

Entre *Triebregung* et *Trieb* (pulsion), il existe très peu de différence : fréquemment Freud emploie un terme pour l'autre. Si une distinction s'avère toutefois possible à la lecture de l'ensemble des textes, ce serait celle-ci : la

motion pulsionnelle est la pulsion en acte, considérée au moment où une modification organique la met en branle.

La motion pulsionnelle se situe donc, selon Freud, au même niveau que la pulsion ; quand la pulsion est conçue comme une modification biologique et, par conséquent, à strictement parler, en deçà de la distinction conscient-inconscient, il en est de même pour la motion pulsionnelle : « Quand nous parlons d'une motion pulsionnelle inconsciente ou d'une motion pulsionnelle refoulée, c'est là une façon relâchée de s'exprimer, mais sans gravité. Nous ne pouvons avoir rien d'autre en vue qu'une motion pulsionnelle dont le représentant-représentation est inconscient et il ne saurait, en effet, être question de rien d'autre » (1).

Nous pensons qu'il ne convient pas de traduire *Triebregung*, comme on le fait souvent, par « émoi pulsionnel », terme qui s'inscrit directement dans le registre des affects, ce qui n'est pas le cas du terme allemand ni de l'équivalent anglais adopté *instinctual impulse*. Nous proposons de reprendre le vieux terme de motion, emprunté à la psychologie morale, qui nous semble plus proche du terme de *Regung*, substantif tiré du verbe *regen* « mouvoir », et de ses emplois freudiens. Notons que « motion pulsionnelle » s'inscrit dans la série des termes psychologiques usuels *motif*, *mobile*, *motivation* qui, tous, font intervenir la notion de mouvement.

Ajoutons que *Regung* se retrouve dans Freud en dehors de l'expression *Triebregung*, par exemple dans *Wunschregung*, *Affektregung*, avec la même nuance de mouvement interne.

(1) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 276 ; S.E., XIV, 177 ; Fr., 112.

N

Narcissisme

= D. : Narzissmus. – En. : narcissism. – Es. : narcisismo.
 – I. : narcisismo. – P. : narcisismo.

• **Par référence au mythe de Narcisse, amour porté à l'image de soi-même.**

■ 1. Le terme de narcissisme («) apparaît pour la première fois chez Freud en 1910, pour rendre compte du choix d'objet chez les homosexuels ; ceux-ci « ... se prennent eux-mêmes comme objet sexuel ; ils partent du narcissisme et recherchent des jeunes gens qui leur ressemblent qu'ils puissent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes » (1 a).

La découverte du narcissisme conduit Freud à poser – dans le [Cas Schreber](#), 1911 – l'existence d'un stade de l'évolution sexuelle intermédiaire entre l'auto-érotisme et l'amour objet. « Le sujet commence par se prendre lui-même, son propre corps, comme objet d'amour » (2), ce qui permet une première unification des pulsions sexuelles. Les mêmes vues s'expriment dans [Totem et tabou](#) (*Totem und Tabu*, 1913).

2. On voit que Freud faisait déjà usage du concept de narcissisme avant de l' « introduire » par une étude

spéciale ([Pour introduire le narcissisme](#) [Zur Einführung des Narzissmus, 1914]). Mais, dans ce texte, c'est dans l'ensemble de la théorie psychanalytique qu'il introduit le concept, en envisageant particulièrement les investissements libidinaux. En effet, la psychose (« [névrose narcissique](#) »*) met en évidence la possibilité pour la libido de réinvestir le moi en désinvestissant l'objet ; ceci implique que « ... fondamentalement l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis » (3 a). Par référence à une sorte de principe de conservation de l'énergie libidinale, Freud établit une balance entre la « libido du moi » (investie dans le moi) et la « libido d'objet » : « plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit » (3 b). « Le moi doit être considéré comme un grand réservoir de libido d'où la libido est envoyée vers les objets, et qui est toujours prêt à absorber de la libido qui reflue à partir des objets » (4).

Dans le cadre d'une conception énergétique qui reconnaît la permanence d'un investissement libidinal du moi, c'est à une définition *structurale* du narcissisme qu'on est ici conduit : le narcissisme n'apparaît plus comme un stade évolutif mais comme une stase de la libido qu'aucun investissement d'objet ne permet de dépasser complètement.

3. Un tel processus de désinvestissement de l'objet et de retrait de la libido sur le sujet avait déjà été dégagé par K. Abraham en 1908 sur l'exemple de la démence précoce : « La caractéristique psychosexuelle de la démence précoce est le retour du patient à l'auto-érotisme [...]. Le malade mental transfère sur lui seul, comme son seul objet sexuel, la totalité de la libido que la personne normale oriente sur tous les objets animés ou inanimés de son entourage »

(5). Freud a fait siennes ces conceptions d'Abraham : « ... elles se sont maintenues dans la psychanalyse et sont devenues la base de notre attitude à l'égard des psychoses »

(6). Mais il y ajoute l'idée – qui permet de spécifier le narcissisme par rapport à l'auto-érotisme* – que le moi n'existe pas d'emblée comme unité et qu'il exige pour se constituer « une nouvelle action psychique » (3 c).

Si l'on veut conserver la distinction entre un état où les pulsions sexuelles se satisfont de façon anarchique, indépendamment les unes des autres, et le narcissisme où c'est le moi dans sa totalité qui est pris comme objet d'amour, on est ainsi amené à faire coïncider la prédominance du narcissisme infantile avec les moments formateurs du moi.

Sur ce point, la théorie psychanalytique n'est pas univoque. On peut, dans une perspective génétique, concevoir la constitution du moi comme unité psychique, corrélativement à la constitution du schéma corporel. On peut aussi penser qu'une telle unité est précipitée par une certaine image que le sujet acquiert de lui-même sur le modèle d'autrui et qui est précisément le moi. Le narcissisme serait la captation amoureuse du sujet par cette image. J. Lacan a mis en rapport ce premier moment de la formation du moi avec cette expérience narcissique fondamentale qu'il désigne sous le nom de stade du miroir* (7). Dans une telle perspective, où le moi se définit par une identification à l'image d'autrui, le narcissisme – même « primaire » – n'est pas un état d'où serait absente toute relation intersubjective mais l'intériorisation d'une relation. C'est bien là la conception qui ressort d'un texte comme Deuil et mélancolie (*Trauer und Melancholie*, 1916) où Freud semble bien ne voir rien d'autre dans le

narcissisme qu'une « identification narcissique » à l'objet (8).

Mais, avec l'élaboration de la seconde théorie de l'appareil psychique, une telle conception s'efface. Freud en vient à opposer de façon globale un état narcissique premier (anobjectal) et des relations à l'objet. Cet état primitif, qu'il nomme alors de narcissisme primaire, serait caractérisé par l'absence totale de relation à l'entourage, par une indifférenciation du moi et du ça, et trouverait son prototype dans la vie intra-utérine dont le sommeil représenterait une reproduction plus ou moins parfaite (9).

L'idée d'un narcissisme contemporain de la formation du moi par identification à autrui n'est pas abandonnée pour autant mais il est alors nommé « narcissisme secondaire » et non plus « narcissisme primaire » : « La libido qui afflue vers le moi par les identifications [...] représente son « narcissisme secondaire » » (10 a). « Le narcissisme du moi est un narcissisme secondaire, retiré aux objets » (10 b).

Cette modification profonde des vues de Freud est corrélative de l'introduction de la notion de ça*, comme instance séparée dont les autres instances émanent par différenciation, d'une évolution de la notion de moi*, qui met l'accent autant que sur les identifications dont il est issu sur sa fonction adaptatrice comme appareil différencié, de l'effacement enfin de la distinction entre auto-érotisme* et narcissisme. Prise à la lettre, une telle conception risque tout à la fois de contredire l'expérience en affirmant que le nouveau-né n'aurait aucune ouverture perceptive sur le monde extérieur et de renouveler en des termes d'ailleurs naïfs l'aporie idéaliste, aggravée ici par une formulation « biologique » : comment passer d'une

monade fermée sur elle-même à la reconnaissance progressive de l'objet ?

▲ (α) Freud déclare, dans les premières lignes de *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) avoir emprunté le terme à P. Näcke (1899), qui l'utilise pour décrire une perversion. Dans une note ajoutée en 1920 aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*), il revient sur cette assertion : ce serait H. Ellis le créateur du terme (1 b). En fait Näcke a bien forgé le mot *Narzissmus* mais pour commenter des vues de H. Ellis qui, le premier en 1898 (*Autoerotism, a psychological Study*), a décrit un comportement pervers en relation avec le mythe de Narcisse.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) G.W., V, 44, n. 1 ; S.E., VII, 145, n. 1 ; Fr., 167-8, n. 13 – b) Cf. G.W., V, 119, n. 3 ; S.E., VII, 218, n. 3 ; Fr., 184, n. 75.

(2) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, 1911. G.W., VIII, 296-7 ; S.E., XII, 60-1 ; Fr., 349-50.

(3) Freud (S.), a) G.W., X, 141 ; S.E., XIV, 75-6. – b) G.W., X, 141 ; S.E., XIV, 75-6. – c) G.W., X, 142 ; S.E., XIV, 77.

(4) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und *Libidotheorie*, 1923. G.W., XIII, 231 ; S.E., XVIII, 257.

(5) Abraham (K.). *Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce*, 1908. Fr., I, 36-47.

(6) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 430 ; S.E., XVI, 415 ; Fr., 444.

(7) Cf. Lacan (J.). *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, R.F.P., 1949, XIII, 4, 449-55.

(8) Cf. Freud (S.). G.W., X, 435-7 ; S.E., XIV, 249-51 ; Fr., 202-5.

(9) Cf. Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921. G.W., XIII, 146 ; S.E., XVIII, 130-1 ; Fr., 146-7.

(10) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. – a) G.W., XIII, 258, n. ; S.E., XIX, 30 ; Fr., 185, n. 1. – b) G.W., XIII, 275 ; S.E., XIX, 46 ; Fr., 203.

Narcissisme primaire, narcissisme secondaire

= D. : primärer Narzissmus, sekundärer Narzissmus. – En. : primary narcissism, secondary narcissism. – Es. : narcisismo primario, narcisismo secundario. – I. : narcisismo primario, narcisismo secundario. – P. : narcisismo primário, narcisismo secundário.

• ***Le narcissisme primaire désigne un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même. Le narcissisme secondaire désigne un retournement sur le moi de la libido, retirée de ses investissements objectaux.***

■ Ces termes ont dans la littérature psychanalytique et même dans la seule œuvre de Freud des acceptions très diverses qui empêchent d'en donner une définition univoque plus précise que celle que nous proposons.

1° L'expression de narcissisme secondaire fait moins difficulté que celle de narcissisme primaire. Freud l'emploie, dès [Pour introduire le narcissisme](#) (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) pour désigner des états tels que le narcissisme schizophrénique : « ... ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci » (1). Pour Freud, le narcissisme secondaire ne désigne pas seulement certains états extrêmes de régression ; il est aussi une structure permanente du sujet : a) Sur le plan économique, les investissements d'objet ne suppriment pas les investissements du moi mais il existe une véritable balance énergétique entre ces deux sortes d'investissement ; b) Sur le plan topique, l'idéal

Narcissisme primaire, narcissisme secondaire du moi représente une formation narcissique qui n'est jamais abandonnée.

2° D'un auteur à l'autre, la notion de narcissisme primaire est sujette à des variations extrêmes. Il s'agit ici de définir un stade hypothétique de la libido infantile, et les divergences portent de façon complexe sur la description d'un tel état, sur sa situation chronologique et, pour certains auteurs, sur son existence même.

Chez Freud, le narcissisme primaire désigne d'une façon générale le premier narcissisme, celui de l'enfant qui se prend lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. Un tel état correspondrait à la croyance de l'enfant à la toute-puissance de ses pensées (2).

Si on cherche à préciser le moment de constitution d'un tel état, on rencontre, déjà chez Freud, des variations. Dans les textes de la période de 1910-15 (3), cette phase est localisée entre celle de l'auto-érotisme primitif et celle de l'amour d'objet, et semble contemporaine de l'apparition d'une première unification du sujet, d'un moi. Par la suite, avec l'élaboration de la seconde topique, Freud connote plutôt par le terme de narcissisme primaire un premier état de la vie, antérieur même à la constitution d'un moi, et dont la vie intra-utérine serait l'archétype (4). La distinction de l'[auto-érotisme](#)* et du narcissisme est alors supprimée. On voit mal, du point de vue topique, ce qui est investi dans le narcissisme primaire ainsi entendu.

Cette dernière acception du narcissisme primaire prévaut couramment de nos jours dans la pensée psychanalytique, ce qui aboutit à limiter la signification et la portée du débat : qu'on accepte ou qu'on refuse la notion, on désigne toujours par là un état rigoureusement « anobjectal » ou du

Narcissisme primaire, narcissisme secondaire moins « indifférencié », sans clivage entre un sujet et un monde extérieur.

Deux types d'objections peuvent être opposées à une telle conception du narcissisme :

– Sur le plan de la terminologie, cette acception perd de vue la référence à une image de soi, à une relation spéculaire, que suppose dans son étymologie le terme de narcissisme. Aussi pensons-nous que le terme de « narcissisme primaire » est inadéquat pour désigner un stade décrit comme anobjectal.

– Sur le plan des faits : l'existence d'un tel stade est très problématique et certains auteurs estiment qu'il existe d'emblée chez le nourrisson des relations d'objet, un « amour d'objet primaire » (5), de sorte que la notion d'un narcissisme primaire, entendu comme premier stade anobjectal de la vie extra-utérine, est rejetée par eux comme mythique. Pour Melanie Klein, on ne peut pas parler de stade narcissique, puisque des relations objectales s'instituent dès l'origine, mais seulement d'« états » narcissiques définis par un retour de la libido sur des objets intériorisés.

A partir de ces critiques, il nous semble possible de rendre son sens à ce qui fut l'intention de Freud lorsque, reprenant la notion de narcissisme introduite en pathologie par H. Ellis, il l'élargit jusqu'à en faire un stade nécessaire dans l'évolution qui mène du fonctionnement anarchique, auto-érotique, des pulsions partielles, jusqu'au choix d'objet. Rien ne semble s'opposer à ce qu'on désigne du terme de narcissisme primaire une phase précoce ou des moments fondateurs, qui se caractérisent par l'apparition simultanée d'une première ébauche de moi* et son investissement par la libido, ce qui n'implique ni que ce premier narcissisme soit l'état premier de l'être

Narcissisme primaire, narcissisme secondaire humain, ni que, du point de vue économique, cette prédominance de l'amour de soi exclue tout investissement objectal (voir : [Narcissisme](#)).

(1) Freud (S.). G.W., X, 140 ; S.E., XIV, 75.

(2) Cf. Freud (S.). *Totem und Tabu*, 1912. Passim.

(3) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia – Dementia paranoïdes*, 1911. *Totem und Tabu*, 1912. *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914.

(4) Cf. Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 431-2 ; S.E., XVI, 415-6 ; Fr., 444-5.

(5) Cf. Balint (M.). *Early developmental states of the Ego. Primary object. love 937*, in *Primary love and Psychoanalytic technique*, Hogarth Press, Londres, 1952, 103-8.

Négation

Voir : [\(Dé\)négation](#).

Neurasthénie

= D. : Neurasthénie. – En. . neurasthenia. – Es. : neurastenia. – I. : nevrastenia. – P. : neurastenia.

• **Affection décrite par le médecin américain George Beard (1839-1883), comportant un tableau clinique centré sur une fatigue physique d'origine « nerveuse » et comprenant des symptômes des registres les plus divers.**

Freud, un des premiers, a souligné l'extension trop grande prise par ce syndrome qui doit en partie être démantelé au profit d'autres entités cliniques. Il n'en maintient pas moins la neurasthénie comme une névrose autonome ; il la caractérise par l'impression de fatigue physique, les céphalées, la dyspepsie, la constipation, les paresthésies spinales, l'appauvrissement de l'activité sexuelle. Il la fait rentrer dans le cadre des névroses actuelles, à côté de la névrose d'angoisse, et cherche son étiologie dans un fonctionnement sexuel incapable de résoudre de façon adéquate la tension libidinale (masturbation).

■ C'est G. Beard qui a créé le terme de neurasthénie (étymologiquement : faiblesse nerveuse). En ce qui concerne le tableau clinique qu'il désigne par là, nous renvoyons le lecteur aux travaux de cet auteur (1).

Freud s'est surtout intéressé à la neurasthénie au début de son œuvre, ce qui l'a conduit à délimiter et à subdiviser le cadre des névroses actuelles (voir ce terme) (2, 3). Mais il a continué ultérieurement à soutenir la spécificité de cette névrose (4).

(1) Cf. Beard (G.). *American nervousness, its causes and conséquences*, New-York, 1881. *Sexual neurasthenia (nervous exhaustion), its hygiene, causes, symptoms, and treatment*, New-York, 1884.

(2) Cf. Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angsineurose » abzutrennen*, 1895.

(3) Cf. Freud (S.). *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*, 1898.

(4) Cf. notamment : Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17, chap. XXIV.

Neutralité

– D. ; Neutralität. – En. : neutrality. – Es. : neutralidad. – I. : neutralità. – P. : neutralidade.

• ***Une des qualités définissant l'attitude de l'analyste dans la cure. L'analyste doit être neutre quant aux valeurs religieuses, morales et sociales, c'est-à-dire ne pas diriger la cure en fonction d'un idéal quelconque et s'abstenir de tout conseil ; neutre en regard des manifestations transférentielles, ce qu'on exprime habituellement par la formule « ne pas pénétrer dans le jeu du patient » ; neutre enfin quant au discours de l'analysé, c'est-à-dire ne pas privilégier a priori, en fonction de préjugés théoriques, tel fragment ou tel type de significations.***

■ En tant que la technique psychanalytique s'est dégagée des méthodes de suggestion, qui impliquent une influence

délibérée du thérapeute sur son patient, elle a été conduite à l'idée de neutralité. On trouve dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) trace d'une partie de cette évolution. Notons qu'à la fin de l'ouvrage, Freud écrit à propos de l'action du thérapeute : « Nous agissons, autant que faire se peut, en instructeur (*Aufklärer*) là où l'ignorance a provoqué quelque crainte, en professeur, en représentant d'une conception du monde plus libre, supérieure, en confesseur qui, grâce à la persistance de sa sympathie et de son estime une fois l'aveu fait, donne une sorte d'absolution » (1).

C'est dans ses Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique (*Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung*, 1912), que Freud a donné l'idée la plus précise de ce qu'on peut entendre par neutralité. Il y dénonce « l'orgueil thérapeutique » et « l'orgueil éducatif » ; il considère comme « contre-indiqué de donner des directives au patient telles que de rassembler ses souvenirs, de penser à une certaine période de sa vie, etc. » (2 d). L'analyste, à l'image du chirurgien, ne doit avoir qu'un objectif : « ... mener aussi habilement que possible son opération à bien » (2 b).

Dans Le début du traitement (*Zur Einleitung der Behandlung*, 1913) Freud fait dépendre l'établissement d'un transfert sûr de la neutralité analytique : « On peut gâcher ce premier résultat en prenant dès le début un autre point de vue que celui d'une sympathie compréhensive, par exemple un point de vue moralisateur, ou en se comportant comme le représentant ou le mandataire d'un tiers [...] » (3). L'idée de neutralité s'exprime encore avec une grande force dans ce passage de *Les voies qui s'ouvrent à la thérapie psychanalytique* (*Wege der psychoanalytischen Therapie*, 1918) qui vise l'école de Jung : « Nous avons

catégoriquement refusé de considérer comme notre bien propre le patient qui requiert notre aide et se remet entre nos mains. Nous ne cherchons ni à former pour lui son destin, ni à lui inculquer nos idéaux, ni à le modeler à notre image avec l'orgueil d'un créateur » (4).

On notera que l'expression de neutralité bienveillante, sans doute empruntée au langage diplomatique et devenue traditionnelle pour définir l'attitude de l'analyste, ne figure pas chez Freud. On ajoutera que l'exigence de neutralité est strictement relative à la cure : elle constitue une recommandation technique. Elle n'implique ni ne garantit une souveraine « objectivité » de celui qui exerce le métier de psychanalyste (5). La neutralité ne qualifie pas la personne réelle de l'analyste mais sa fonction : celui qui donne des interprétations et qui supporte le transfert devrait être neutre, à savoir ne pas intervenir en tant qu'individualité psychosociale ; il s'agit évidemment là d'une exigence limite.

L'ensemble des recommandations touchant la neutralité, s'il n'est pas toujours suivi, n'est généralement pas contesté par les analystes. Toutefois, même les psychanalystes les plus classiques peuvent être amenés dans des cas particuliers (notamment dans l'angoisse des enfants, les psychoses, certaines perversions) à ne pas considérer comme souhaitable ou possible une neutralité absolue.

(1) Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, in *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 285 ; S.E., II, 282 ; Fr., 228.

(2) Freud (S.), a) G.W., VIII, 386 ; S.E., XII, 119 ; Fr., 70-1. – b) GAV., VIII, 381 ; S.E., XII, 115 ; Fr., 65.

(3) Freud (S.). G.W., VIII, 474 ; S.E., XII, 140 ; Fr., 100.

(4) Freud (S.). G.W., XII, 190 ; S.E., XVII, 164 ; Fr., 137-8.

(5) On trouvera à ce sujet des remarques pertinentes dans : Glover (Ed.). *The Technique of Psycho-Analysis*, 1955. Fr., in : *Technique de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1958, 197.

Névrose

= D. : Neurose. – En. : neurosis. – Es. : neurosis. – I. : nevrosi. – P. : neurose.

• **Affection psychogène où les symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit psychique trouvant ses racines dans l'histoire infantile du sujet et constituant des compromis entre le désir et la défense.**

L'extension du terme de névrose a varié ; de nos jours on tend à le réserver, lorsqu'il est employé seul, aux formes cliniques qui peuvent être rattachées à la névrose obsessionnelle, à l'hystérie et à la névrose phobique. La nosographie différencie ainsi névrotes, psychoses, perversions, affections psychosomatiques, tandis que le statut nosographique de ce qu'on nomme « névrotes actuelles », « névrotes traumatiques », « névrotes de caractère » reste discuté.

■ Le terme de névrose paraît avoir été introduit par William Cullen (médecin écossais) dans un traité de médecine paru en 1777 (*First Lines of the Practice of Physics*). La deuxième partie de son ouvrage s'intitule *Neurosts or Nervous Diseases* et traite non seulement des maladies mentales ou « vésanies » mais aussi de la

dyspepsie, des palpitations cardiaques, de la colique, de l'hypocondrie et de l'hystérie.

L'usage constant au cours du xix^e siècle sera de ranger sous le nom de névrose toute une série d'affections qu'on pourrait caractériser ainsi :

a) On leur reconnaît un siège organique précis (d'où les termes de « névrose digestive », « névrose cardiaque », « névrose de l'estomac », etc.) ou on en postule un dans le cas de l'hystérie (utérus, canal alimentaire) et de l'hypocondrie ;

b) Ce sont des affections fonctionnelles, c'est-à-dire « sans inflammation ni lésion de structure » (1) de l'organe intéressé ;

c) Elles sont tenues pour des maladies du système nerveux.

Il semble que le concept de névrose au xix^e siècle doive être rapproché, au point de vue de la compréhension, des notions modernes d'affection psychosomatique et de névrose d'organe. Mais, du point de vue de l'extension nosographique, le terme recouvrait des affections aujourd'hui réparties dans les trois champs de la *névrose* (hystérie par exemple), de la *psychosomatique* (neurasthénie, affections digestives), de la *neurologie* (épilepsie, maladie de Parkinson).

Une analyse de la transformation subie par la notion de névrose à la fin du xix^e siècle exigerait une enquête historique étendue, d'autant plus que cette évolution est différente d'un pays à l'autre. Disons seulement pour fixer les idées que la plupart des auteurs semblent être, à cette période, sensibles au caractère disparate des affections rangées sous la rubrique « névrose » (α).

De cet amalgame se détachent progressivement des affections pour lesquelles on a de bonnes raisons de supposer l'existence d'une lésion du système nerveux (épilepsie, maladie de Parkinson, chorée)...

D'un autre côté, à la frontière mouvante qui le sépare des maladies mentales, le groupe des névroses tend à s'annexer des tableaux cliniques (obsessions et phobies) encore rangés par certains auteurs dans les « psychoses », les « folies » ou les « délires ».

La position de Pierre Janet témoignerait du résultat de cette évolution en France à la fin du siècle dernier ; Janet distingue essentiellement deux grandes catégories de névroses : l'hystérie et la psychasthénie (celle-ci recouvrant très largement ce que Freud désigne comme névrose obsessionnelle).



Qu'en est-il pour Freud à cette époque (1895-1900) ? Il semble qu'il trouve dans la culture psychiatrique de langue allemande une distinction relativement bien assurée du point de vue clinique entre [psychose](#)* et névrose. Si l'on excepte quelques rares flottements dans sa terminologie, il désigne sous ces deux termes des affections qui, actuellement encore, s'y trouvent rangées.

Mais le souci majeur de Freud n'est pas alors de délimiter névrose et psychose, c'est de mettre en évidence le mécanisme psychogène dans toute une série d'affections. Il en résulte que l'axe de sa classification passe entre les [névroses actuelles](#)* où l'étiologie est cherchée dans un dysfonctionnement somatique de la sexualité et les [psychonévroses](#)* où c'est le conflit psychique qui est déterminant. Ce groupe, ou groupe des « [psychonévroses de défense](#) »*, inclut des névroses comme l'hystérie et des

psychoses désignées parfois du terme de « psychoses de défense », comme la paranoïa (2, 3).

Dans la même perspective, Freud tentera par la suite de faire prévaloir le terme de psychonévrose (ou névrose) narcissique* pour désigner ce qu'en psychiatrie, à la même époque, on définit comme psychoses. Finalement, il revient à la classification psychiatrique courante et ne conserve le terme de névrose narcissique que pour désigner la maniaco-dépressive (4) Rappelons enfin que Freud a très tôt distingué nettement le champ des névroses de celui des perversions*.

En résumé, on peut proposer le tableau suivant qui schématise l'évolution, en extension, du concept de névrose dans la nosographie psychanalytique.

1915	Névrose actuelles	Psychonévroses		
		de transfert		narcissiques
1924	Névroses actuelles	Névroses	Névroses narcissiques	Psychoses
Classification contemporaine	Affections psychosomatiques	Névroses	Psychoses	
			maniacodépressive	paranoïa schizophrénie

Même si les subdivisions peuvent varier selon les auteurs à l'intérieur du groupe des névroses (ainsi la phobie peut être rattachée à l'hystérie ou considérée comme une affection spécifique), on peut constater actuellement un très large accord sur la délimitation clinique de l'ensemble des syndromes considérés comme névrotiques. La reconnaissance des « cas-limites »* par la clinique contemporaine vient en un sens attester qu'au moins en droit le champ de la névrose est considéré comme bien spécifié. On peut dire que la pensée psychanalytique est

très largement en accord avec la délimitation clinique adoptée dans la grande majorité des écoles psychiatriques.

Quant à une définition en « compréhension » de la notion de névrose, elle peut théoriquement se concevoir, soit au niveau de la symptomatologie, comme le regroupement d'un certain nombre de caractéristiques qui permettraient de distinguer les symptômes névrotiques des symptômes psychotiques ou pervers, soit au niveau de la structure.

En fait, lorsqu'elles ne se bornent pas à établir une simple distinction de degré, entre désordres « plus graves » et désordres « moins graves », la plupart des tentatives de définition proposées en psychiatrie oscillent entre ces deux niveaux. A titre d'exemple, nous citerons cet essai de définition d'un récent manuel : « La physionomie clinique des névroses est caractérisée :

« a) Par des *symptômes névrotiques*. Ce sont les troubles des conduites, des sentiments ou des idées qui *manifestent* une défense contre l'angoisse et constituent à l'égard de ce conflit interne un compromis dont le sujet tire dans sa position névrotique un certain profit (bénéfices secondaires de la névrose) ;

« b) Par le *caractère névrotique du Moi*. Celui-ci ne peut trouver dans l'identification de son propre personnage de bonnes relations avec autrui et un équilibre intérieur satisfaisant » (5).



Si on cherche à établir, sur le plan de la compréhension du concept, la spécificité de la névrose telle que la clinique la dégage, la tâche tend à se confondre avec la théorie psychanalytique elle-même, en tant que celle-ci s'est constituée fondamentalement comme théorie du conflit névrotique et de ses modalités.

On peut difficilement considérer comme achevée la différenciation entre les structures psychotiques, perverses et névrotiques. C'est pourquoi notre définition court le risque inévitable d'être trop large, dans la mesure où elle peut s'appliquer au moins partiellement aux perversions et aux psychoses.

▲ (α) Cf. par exemple, A. Axenfeld : « La classe tout entière des névroses a été fondée sur une conception négative ; elle est née du jour où l'anatomie pathologique, étant chargée d'expliquer les maladies par les altérations des organes, s'est trouvée en face d'un certain nombre d'états morbides dont la raison d'être lui échappait » (7).

(1) Barras. *Traité sur les gastralgies et les entéralgies, ou. maladies nerveuses de l'estomac et de l'intestin*, Paris, Bruxelles, 1829.

(2) Cf. Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 74 ; S.E., III, 60.

(3) Cf. Freud (S.). *Weilere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896. G.W., I. 392 ; S.E., III, 174.

(4) Cf. Freud (S.). *Neurose und Psychose*, 1924. G.W., XIII, 390 ; S.E., XIX, 152.

(5) Ey (H.), Bernard (P.) et Brisset (Ch.). *Manuel de psychiatrie*, Masson, Paris, 1963.

(6) Axenfeld (A.). *Traité des névroses*, Germer Boillière et Cle, 2e éd., 1883, 14.

Névrose actuelle

= *D.* : Aktualneurose. – *En.* : actual neurosis. – *Es.* : neurosis actual. – *I.* ; nevrosi attuale. – *P.* : neurose atual.

• ***Type de névrose que Freud distingue des psychonévroses :***

a) L'origine des névroses actuelles n'est pas à chercher dans les conflits infantiles, mais dans le présent ;

b) Les symptômes n'y sont pas une expression symbolique et surdéterminée, mais résultent directement de l'absence ou de l'inadéquation de la satisfaction sexuelle.

Freud a inclus d'abord dans les névroses actuelles la névrose d'angoisse et la neurasthénie et a proposé ultérieurement d'y ranger l'hypocondrie.

■ Le terme de « névrose actuelle » apparaît en 1898 dans l'œuvre de Freud pour désigner la névrose d'angoisse et la neurasthénie (1 a), mais la notion d'une spécificité de ces affections par rapport aux autres névroses s'est dégagée encore plus tôt de ses recherches sur l'étiologie des névroses, aussi bien dans la correspondance avec Fliess (2) que dans les publications des années 1894-1896 (3).

1. L'opposition des névroses actuelles aux psychonévroses est essentiellement étiologique et pathogénique : la cause est bien sexuelle dans les deux types de névrose mais ici elle doit être cherchée dans des « désordres de la vie sexuelle actuelle » et non dans des « événements importants de la vie passée » (4). Le terme d'« actuel » est donc à prendre d'abord au sens d'une « actualité » dans le temps (1 b). D'autre part, cette étiologie est somatique et non psychique : « La source

d'excitation, le facteur déclenchant du trouble se trouve dans le domaine somatique, tandis que dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle il est dans le domaine psychique » (5). Ce facteur serait dans la névrose d'angoisse l'absence de décharge de l'excitation sexuelle, dans la neurasthénie un soulagement inadéquat de celle-ci (masturbation par exemple).

Enfin le mécanisme de formation des symptômes serait somatique (par exemple transformation directe de l'excitation en angoisse) et non symbolique. Le terme d'actuel vient connoter ici l'absence de cette médiation qu'on trouve dans la formation des symptômes des psychonévroses (déplacement, condensation, etc.).

Du point de vue thérapeutique, ces vues aboutissent à l'idée que les névroses actuelles ne relèvent pas de la psychanalyse puisque ici les symptômes ne procèdent pas d'une signification qui pourrait être élucidée (6).

Freud n'a jamais abandonné ces vues sur la spécificité des névroses actuelles. Il les a à nouveau exprimées à différentes reprises, indiquant que le mécanisme de formation des symptômes serait à chercher dans le domaine de la chimie (intoxication par des produits du métabolisme des substances sexuelles) (7).

2. Entre psychonévroses et névroses actuelles, il n'existe pas seulement une opposition globale ; Freud a, à plusieurs reprises, tenté d'établir des correspondances terme à terme entre, d'une part, la neurasthénie et la névrose d'angoisse, et, d'autre part, les différentes névroses de transfert. Lorsqu'il introduit ultérieurement l'hypocondrie comme troisième névrose actuelle (8), il la fait correspondre aux paraphrénies ou psychonévroses narcissiques (schizophrénie et paranoïa). Ces correspondances se justifient non seulement par des

analogies structurales, mais par le fait que « ... le symptôme de la névrose actuelle est très souvent le noyau et le stade précurseur du symptôme psychonévrotique » (9). L'idée que la psychonévrose est déclenchée par une frustration aboutissant à une stase de la libido revient précisément à mettre en évidence cet élément actuel (10).



Le concept de névrose actuelle tend de nos jours à s'effacer de la nosographie dans la mesure où, quelle que soit la valeur précipitante des facteurs actuels, on retrouve toujours dans les symptômes l'expression symbolique de conflits plus anciens. Cela dit, l'idée de conflit et de symptôme actuels conserve sa valeur et appelle les remarques suivantes :

1° La distinction entre des conflits d'origine infantile qui sont réactualisés et des conflits qui sont déterminés en majeure partie par la situation actuelle s'impose dans la pratique psychanalytique : c'est ainsi que l'existence d'un conflit actuel aigu est souvent un obstacle au cours de la cure psychanalytique ;

2° Dans toute psychonévrose, à côté des symptômes dont la signification peut être élucidée, il existe un cortège plus ou moins important de symptômes du type de ceux décrits par Freud dans le cadre des névroses actuelles : fatigues non justifiées, douleurs vagues, etc. Le conflit défensif empêchant la réalisation du désir inconscient, il est concevable que cette libido non satisfaite soit à l'origine d'un certain nombre de symptômes non spécifiques ;

3° Dans la même direction, on remarquera que, dans les conceptions de Freud, les symptômes « actuels » sont principalement de l'ordre somatique, et que l'ancienne

notion de névrose actuelle conduit directement aux conceptions modernes sur les affections psychosomatiques ;

4° On notera enfin que Freud envisage dans sa théorie seulement la non-satisfaction des pulsions sexuelles. Il y aurait lieu de tenir compte également, dans la genèse de symptômes névrotiques actuels et psychosomatiques, de la répression de l'agressivité.

(1) Cf. Freud (S.). *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*, 1898. – a) G.W., I, 509 ; S.E., III, 279. – b) G.W., I, 496-7 ; S.E., III, 267-8.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. AU., manuskript B, 8-2-93, 76-82 ; manuskript E, 98-103. Angl., manuscript B, 66-72 ; manuscript E, 88-94. Fr., manuscrit B, 61-6 ; manuscrit E, 80-5.

(3) Cf. par exemple : Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, in *Studien über Hysterie*, 1895. *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1894. [L'hérédité et l'étiologie des névroses](#), 1896.

(4) Freud (S.). [L'hérédité et l'étiologie des névroses](#), 1896. G.W., I, 414 ; S.E., III, 149 ; Fr., 165.

(5) Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1894. G AV., I, 341 ; S.E., III, 114.

(6) Cf. Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, in *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 259 ; S.E., II, 261 ; Fr., 210.

(7) Cf. par exemple : Freud (S.). *Zur Einleitung der Onaniediskussion. Schlusswort der Onaniediskussion*, 1912. G.W., VIII, 337 ; S.E., XII, 248. *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 400-4 ; S.E., XVI, 385-89 ; Fr., 413-17.

(8) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 149-51 ; S.E., XIV, 82-5.

(9) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 405 ; S.E., XVI, 390 ; Fr., 418.

(10) Cf. Freud (S.). *Über neurotische Erkrankungsformen*, 1912. G.W., VIII, 322-30 ; S.E., 231-8.

Névrose d'abandon

= D. : Yerlassenheitsneurose. – En. : abandonment neurosis.
– Es. : neurosis de abandono. – I. : nevrosi d'abbandono. – P. : neurose de abandono.

• **Terme introduit par des psychanalystes suisses (Charles Odier, Germaine Guex) pour désigner un tableau clinique où prédominent l'angoisse de l'abandon et le besoin de sécurité. Il s'agit d'une névrose dont l'étiologie serait préœdipienne. Elle ne correspondrait pas nécessairement à un abandon subi dans l'enfance. Les sujets présentant cette névrose sont nommés « abandonniques ».**

■ Dans son ouvrage *La névrose d'abandon* (1), Germaine Guex tient pour nécessaire d'isoler ce type de névrose qui ne rentrerait dans aucun des cadres classiques de la nosographie (α).

La symptomatologie de l'abandonnique ne présente à première vue rien de rigoureusement spécifique : angoisse, agressivité, masochisme, sentiment de non-valeur ; en fait, ces symptômes ne se rattacheraient pas aux conflits habituellement mis en évidence par la psychanalyse (singulièrement pas aux conflits œdipiens), mais à une insécurité affective fondamentale.

Le besoin illimité d'amour, manifesté d'une façon polymorphe qui le rend souvent méconnaissable, signifierait une recherche de la sécurité perdue dont le prototype serait une fusion primitive de l'enfant avec la mère. Il ne correspondrait pas nécessairement à un abandon réel par la mère, abandon dont les conséquences ont été étudiées par Spitz ([Hospitalisme](#), Dépression anaclitique), mais pour

l'essentiel à une attitude affective de la mère, ressentie comme refus d'amour (« fausse présence » de la mère par exemple). Enfin on devrait invoquer, selon Germaine Guex, un facteur constitutionnel psycho-organique (« gloutonnerie » affective, intolérance aux frustrations, déséquilibre neuro-végétatif).

Germaine Guex estime que l'abandonnique est resté en deçà de l'Œdipe qui constituait pour lui une menace excessive pour sa sécurité ; la névrose d'abandon devrait être rapportée à une « perturbation du moi » qui n'apparaît souvent qu'au cours de la cure psychanalytique.

Notons que le terme « abandonnique » ne manque pas d'être utilisé de façon descriptive, même par des auteurs qui n'ont adopté, ni du point de vue nosographique, ni du point de vue étiologique, les conceptions – ici très résumées – de Germaine Guex.

▲ (α) Dans une communication personnelle, G. Guex nous a indiqué qu'il vaudrait mieux parler de *syndrome* que de *névrose* d'abandon.

(1) Guex (G.). P.U.F., Paris, 1950.

Névrose d'angoisse

= *D.* : Angstneurose. – *En.* : anxiety neurosis. – *Es.* : neurosis de angustia. – *I.* : nevrosi d'angoscia. – *P.* : neurose de angustia.

- ***Type de maladie que Freud a isolé et différencié :***

a) *Du point de vue symptomatique, de la neurasthénie, par la prédominance de l'angoisse (attente anxieuse chronique, accès d'angoisse ou équivalents somatiques de celle-ci) ;*

b) *Du point de vue étiologique, de l'hystérie : la névrose d'angoisse est une névrose actuelle* plus spécifiquement caractérisée par l'accumulation d'une excitation sexuelle qui se transformerait directement en symptôme sans médiation psychique.*

■ La question de l'origine de l'angoisse et de ses rapports avec l'excitation sexuelle et la libido a préoccupé Freud dès 1893, comme en témoigne sa correspondance avec Fliess. C'est dans son article [S'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe de symptômes sous le nom de « névrose d'angoisse »](#) (Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen, 1895) que Freud la traite systématiquement.

Au point de vue nosographique, il isole du syndrome classiquement décrit comme neurasthénie une affection centrée autour du symptôme majeur de l'angoisse. Sur un fond d'« excitabilité générale », se détachent différentes formes d'angoisse : angoisse chronique ou attente anxieuse susceptible de se lier à tout contenu représentatif qui peut lui offrir un support ; accès d'angoisse pure (par exemple : *pavor nocturnus*), accompagné ou remplacé par différents équivalents somatiques (vertige, dyspnée, troubles cardiaques, sudation, etc.) ; symptômes phobiques où l'affect d'angoisse se trouve lié à une représentation mais sans qu'on puisse reconnaître en celle-ci un substitut symbolique d'une représentation refoulée.

Freud rapporte la névrose d'angoisse à des étiologies bien spécifiques dont les facteurs communs sont :

a) L'accumulation de tension sexuelle ;

b) L'absence ou l'insuffisance d' « élaboration psychique » de l'excitation sexuelle somatique, celle-ci ne pouvant se transformer en « libido psychique » (*voir : [Libido](#)*) qu'en entrant en connexion avec des groupes préétablis de représentations sexuelles. Quand l'excitation sexuelle ne se trouve pas ainsi maîtrisée, elle est directement dérivée sur le plan somatique sous forme d'angoisse (α).

Freud voit les conditions de cette insuffisance d'élaboration psychique soit dans « ... un développement insuffisant de la sexualité psychique, soit dans une tentative de répression de celle-ci, soit encore dans sa dégradation, soit enfin dans l'instauration d'un écart devenu habituel entre la sexualité physique et la sexualité psychique » (1 a).

Freud a cherché à montrer comment ces mécanismes jouent dans les différentes formes étiologiques qu'il inventorie : angoisse des vierges, angoisse de l'abstinence sexuelle, angoisse provoquée par le *coitus inierruptus*, etc.

Il a marqué ce qui rapprochait les symptomatologies et, dans une certaine mesure, les mécanismes de la névrose d'angoisse et de l'hystérie : dans les deux cas « ... il se produit une sorte de « conversion » [...]. Toutefois, dans l'hystérie, c'est une excitation psychique qui emprunte une fausse voie exclusivement dans le somatique, tandis qu'ici [dans la névrose d'angoisse] c'est une tension *physique* qui ne peut pas passer dans le *psychique* et reste alors sur une voie physique. Les deux processus se combinent avec une extrême fréquence » (1 b).

Bien que Freud ait, comme on le voit, indiqué ce qu'il peut y avoir de psychique dans les conditions d'apparition de la névrose d'angoisse, souligné la parenté de celle-ci

avec l'hystérie et leur combinaison possible en « névrose mixte », il n'en a pas moins toujours maintenu la spécificité de la névrose d'angoisse comme névrose actuelle.

Aujourd'hui, les psychanalystes n'acceptent pas sans réserve la notion de névrose actuelle* mais le tableau clinique de la névrose d'angoisse – dont on oublie souvent que c'est Freud qui l'a dégagé de la neurasthénie – conserve sa valeur nosographique en clinique : névrose où prédomine une angoisse massive, sans objet nettement privilégié et où le rôle des facteurs actuels est manifeste.

En ce sens, elle se différencie nettement de l'[hystérie d'angoisse](#)* ou névrose phobique dans laquelle l'angoisse est fixée sur un objet substitutif.

▲ (α) Il convient de noter que ce ne sont pas là les toutes premières vues de Freud sur l'angoisse. Il indique lui-même que sa conception d'un mécanisme *actuel*, somatique, de l'angoisse est venue limiter sa théorie d'abord purement psychogène de l'hystérie. Cf. une note à propos du cas Emmy dans les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) : « J'avais alors [soit en 1889] tendance à admettre une origine *psychique* pour tous les symptômes d'une hystérie. Aujourd'hui [soit en 1895] je déclarerai névrotique [névrotique ici est pris en son sens premier de perturbation dans le fonctionnement du système nerveux] la tendance à l'angoisse chez cette femme vivant dans l'abstinence (névrose d'angoisse) » (2).

(1) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) Ail., 103 ; Angl., 93 ; Fr., 84. – b) AU., 104 ; Angl., 94 ; Fr., 85.

(2) Freud (S.). G.W., I, 118 ; S.E., II, 65 ; Fr., 50.

Névrose de caractère

= *D.* : Charakterneurose. – *En.* : character neurosis. –
Es. : neurosis de caräcter. – *I.* : nevrosi del
carattere. – *P.* : neurose de caräter.

• ***Type de névrose où le conflit défensif ne se traduit pas par la formation de symptômes nettement isolables, mais par des traits de caractère, des modes de comportement, voire une organisation pathologique de l'ensemble de la personnalité.***

■ Le terme de névrose de caractère est devenu d'un usage courant dans la psychanalyse contemporaine sans qu'il y ait pour autant reçu un sens bien précis.

Si la notion reste mal délimitée, c'est sans doute parce qu'elle soulève non seulement des problèmes nosographiques (peut-on différencier une névrose de caractère ?) mais aussi psychologiques (origine, fondement, fonction de ce que la psychologie nomme caractère) et techniques (quelle place faut-il donner à l'analyse des défenses dites « de caractère » ?).

Cette notion trouve en effet ses antécédents dans des travaux psychanalytiques d'inspiration diverse :

1) Des études sur la genèse de certains traits ou de certains types de caractère en relation notamment avec l'évolution libidinale (1) ;

2) Les conceptions théoriques et techniques de W. Reich sur l' « armure caractérielle » et la nécessité, particulièrement dans les cas rebelles à l'analyse classique, de faire apparaître et d'interpréter les attitudes défensives qui se répètent quel que soit le contenu verbalisé (2).



Si l'on s'en tient au point de vue proprement nosographique, que le terme même de « névrose de caractère » évoque nécessairement, la confusion et la multiplicité des sens possibles apparaissent aussitôt :

1) L'expression est souvent employée de façon peu rigoureuse pour qualifier tout tableau névrotique qui, au premier examen, ne révèle pas de symptômes, mais seulement des modes de comportement entraînant des difficultés répétées ou constantes dans la relation avec l'entourage.

2) Une caractérologie d'inspiration psychanalytique fait correspondre différents types de caractère, soit aux grandes affections psychonévrotiques (caractères obsessionnel, phobique, paranoïaque, etc.), soit aux différents stades de l'évolution libidinale (caractères oral, anal, urétral, phallique-narcissique, génital, reclassés parfois dans la grande opposition caractère génital - caractère pré-génital). Dans cette perspective, on peut parler de névrose de caractère pour désigner toute névrose apparemment asymptomatique où c'est le type de caractère qui révèle l'organisation pathologique.

Mais en allant plus loin et en recourant, comme on le fait de plus en plus généralement aujourd'hui, au concept de structure, on tend à dépasser l'opposition entre névrose avec ou sans symptômes en mettant l'accent, plutôt que sur des expressions manifestes du conflit (symptômes, traits de caractère), sur le mode d'organisation du désir et de la défense (α).

3) Les mécanismes le plus habituellement invoqués pour rendre compte de la formation du caractère sont la sublimation* et la formation réactionnelle*. Les formations réactionnelles « évitent les refoulements secondaires en

réalisant une fois pour toutes une modification définitive de la personnalité » (3). Dans la mesure où ce sont les formations réactionnelles qui prédominent, le caractère peut apparaître lui-même comme une formation essentiellement défensive, destinée à protéger l'individu non seulement contre la menace pulsionnelle, mais contre l'apparition de symptômes.

Descriptivement, la défense caractérielle se distingue du symptôme notamment par sa relative intégration au moi : méconnaissance de l'aspect pathologique du trait de caractère, rationalisation, généralisation, en un schème de comportement, d'une défense originellement dirigée contre une menace spécifique. On peut reconnaître dans de tels mécanismes autant de traits caractéristiques de la structure obsessionnelle (4). En ce sens, la névrose de caractère connoterait avant tout une forme particulièrement fréquente de névrose obsessionnelle où prévaut le mécanisme de la formation réactionnelle, tandis que les symptômes (obsessions, compulsions) sont discrets ou sporadiques.

4) Enfin, en opposition avec le polymorphisme des « caractères névrotiques », on a pu chercher à désigner par le terme de névrose de caractère une structure psychopathologique originale. C'est ainsi que Henri Sauguet réserve « ... le terme de névrose de caractère aux cas où l'infiltration du moi est si importante qu'elle détermine une organisation évocatrice d'une structure prépsychotique » (5).

Une telle conception s'inscrit à la suite d'une série de travaux psychanalytiques (Alexander, Ferenczi, Glover) qui ont cherché à situer les anomalies caractérielles entre les symptômes névrotiques et les affections psychotiques (6).

A (α) Dans une conception structurale de l'appareil psychique, on a intérêt à distinguer très nettement les

notions de structure et de caractère. Celui-ci, selon une formule de D. Lagache, pourrait se définir comme la projection sur le système du moi des relations entre les divers systèmes et intérieures aux systèmes : on s'attachera dans cette perspective à déceler, dans tel trait de caractère qui se présente comme une disposition inhérente à la personne, la dominance de telle instance (moi-idéal, par exemple).

(1) Cf. notamment : Freud (S.). *Charakter und Analerotik*, 1908. *Einige Charaktertypen aus der Psychoanalytischen Arbeit*, 1915. *Über libidinöse Typen*, 1931. – Abraham (K.). *Ergänzung zur Lehre vom Analcharakter*, 1921. *Beiträge der Oralerotik zur Charakterbildung*, 1924. *Zur Charakterbildung auf der « genitalen » Entwicklungsstufe*, 1924. – Glover (E.). *Notes on oral character-formation*, 1925.

(2) Cf. Reich (W.), *Charakteranalyse*, Berlin, 1933. Trad. angl : Noonday Press, New York, 1949.

(3) Fenichel (O.). *The psychoanalytic Theory of Neurosis*, 1945. Fr., *La théorie psychanalytique des névroses*, P.U.F., Paris, 1953, 187.

(4) Cf. Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 190 ; S.E., XX, 157-8 ; Fr., 85-6.

(5) Ey (H.). *Encyclopédie médico-chirurgicale : Psychiatrie*, 1955. 37320 A 20, 1.

(6) Cf. particulièrement : Glover (E.). *The neurotic Character*, I.J.P., VII, 1926, 11-30.

Névrose (ou syndrome) d'échec

= *D.* : Misserfolgsneurose. – *En.* : failure-neurosis. –
Es. : neurosis de fracaso. – *I.* : nevrosi di scacco. –
P. : neurose de fracasso.

• ***Terme introduit par René Laforgue et dont l'acception est très large : il désigne la structure psychologique de toute une gamme de sujets depuis ceux qui paraissent, de façon générale, être les artisans de leur propre malheur jusqu'à ceux qui ne peuvent supporter d'obtenir précisément ce qu'ils paraissent désirer le plus ardemment.***

■ Les psychanalystes en parlant de névrose d'échec ont en vue l'échec en tant que conséquence du déséquilibre névrotique et non en tant que condition déclenchante (trouble réactionnel à l'échec réel).

La notion de névrose d'échec est associée au nom de René Laforgue qui a consacré de nombreux travaux à la fonction du surmoi, aux mécanismes d'auto-punition et à la psychopathologie de l'échec (1). Cet auteur a groupé toutes sortes de syndromes d'échec repérables dans la vie affective et sociale, chez l'individu ou dans un groupe social (famille, classe, groupe ethnique) et en a cherché le ressort commun dans l'action du surmoi.

En psychanalyse, le terme de névrose d'échec est employé dans, un sens plus descriptif que nosographique.

D'une façon générale, l'échec est le prix payé par toute névrose, dans la mesure où le symptôme implique une limitation des possibilités du sujet, un blocage partiel de son énergie. On ne parlera de névrose d'échec que dans les cas où l'échec n'est pas le produit de surcroît du symptôme

Névrose (ou syndrome) d'échec

(comme chez le phobique qui voit ses possibilités de déplacement diminuées du fait de ses mesures de protection) mais constitue le symptôme lui-même et appelle une explication spécifique.

Dans *Quelques types de caractère tels qu'ils se dégagent du travail psychanalytique* (*Einige Charaktertypen aus der Psychoanalytischen Arbeit*, 1916) Freud avait attiré l'attention sur ce type particulier de sujets qui « ... échouent devant le succès » ; le problème de l'échec par l'auto-punition y est envisagé dans un sens plus restreint que chez René Laforgue :

a) Il s'agit de sujets qui ne supportent pas la satisfaction sur un point précis, évidemment lié à leur désir inconscient ;

b) Leur cas met en évidence le paradoxe suivant : alors que la frustration* externe n'était pas pathogène, c'est la possibilité offerte par la réalité de satisfaire le désir qui est intolérable et déclenche la « frustration interne » : le sujet se refuse à lui-même la satisfaction (2) ;

c) Ce mécanisme constitue pour Freud non une névrose ni même un syndrome mais un mode de déclenchement de la névrose et le premier symptôme de la maladie.

Dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), Freud rapporte certains types d'échec névrotique à la compulsion de répétition, notamment ce qu'il appelle des compulsions de destin (voir : Névrose de destinée).

(1) Cf. Laforgue (R.). *Psychopathologie de l'échec*, Payot, Paris, 1939.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., X, 372 ; S.E., XIV, 317-8 ; Fr., 115.

Névrose de destinée

= *D.* : Schicksalsneurose. – *En.* : fate neurosis. – *Es.* : neurosis de destino. – *I.* : nevrosi di destino. – *P.* : neurose de destino.

• **Désigne une forme d'existence caractérisée par le retour périodique d'enchaînements identiques d'événements, généralement malheureux, enchaînements auxquels le sujet paraît être soumis comme à une fatalité extérieure alors qu'il convient, selon la psychanalyse, d'en chercher les ressorts dans l'inconscient et spécifiquement dans la compulsion de répétition.**

■ C'est à la fin du chapitre III de [Au-delà du principe du plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) (1), que Freud évoque, à titre d'exemple de répétition, le cas de ces personnes qui « ... donnent l'impression d'un destin qui les poursuit, d'une orientation démoniaque de leur existence » (bienfaiteurs payés d'ingratitude, amis trahis, etc.). Notons d'ailleurs qu'il parle à leur propos de compulsion de destin (*Schicksalzwang*) non de névrose de destinée. Toutefois, ce dernier terme a prévalu, sans doute avec l'extension de la psychanalyse à des névroses dites asymptomatiques ([névrose de caractère*](#), [d'échec*](#), etc.). Quoi qu'il en soit, il n'a pas valeur nosographique mais descriptive.

L'idée de névrose de destinée peut être facilement prise dans un sens très large : le cours de toute existence serait « ... façonné à l'avance par le sujet ». Mais, en se généralisant, le concept risque de perdre jusqu'à sa valeur descriptive. Il connoterait tout ce que la conduite d'un individu offre de récurrent, voire de constant.

Il semble qu'on pourrait, en restant fidèle à ce que Freud indique dans le passage cité, donner au terme de névrose de destinée un sens plus précis qui le différencierait notamment de la névrose de caractère. En effet, les exemples donnés par Freud indiquent qu'il n'invoque la « compulsion de destin » que pour rendre compte d'expériences relativement spécifiques :

a) Elles sont répétées malgré leur caractère déplaisant ;

b) Elles se déroulent selon un scénario immuable, constituant une séquence d'événements pouvant demander un long développement temporel ;

c) Elles apparaissent comme une fatalité externe dont le sujet se sent, semble-t-il à bon droit, la victime (exemple d'une femme qui, trois fois mariée, voit ses trois maris tomber malades peu de temps après le mariage et qui les soigne jusqu'à leur mort).

La répétition est ici sensible dans un cycle isolable d'événements. On pourrait, à titre d'indication, dire que, dans le cas de névrose de destinée, le sujet n'a pas accès à un désir inconscient qui lui revient de l'extérieur – d'où l'aspect « démoniaque » souligné par Freud – alors que, dans la névrose de caractère, c'est la répétition compulsive des mécanismes de défense et des schèmes de comportement qui intervient et se découvre dans le maintien rigide d'une forme (traits de caractère).

(1) Freud (S.). G.W., XIII, 20-1 ; S.E., XVIII, 21-2 ; Fr., 22-3.

Névrose de transfert

= D. : Übertragungsneurose. – En. : transference neurosis. –
Es. : neurosis de transferencia. – I. : nevrosi di
trasferto. – P. : neurose de transferência.

• A) *Au sens nosographique, catégorie de névroses (hystérie d'angoisse*, hystérie de conversion*, névrose obsessionnelle*) que Freud distingue des névroses narcissiques*, au sein du groupe des psychonévroses*. En regard des névroses narcissiques, elles se caractérisent par le fait que la libido est toujours déplacée sur des objets réels ou imaginaires au lieu d'être retirée de ceux-ci sur le moi. Il en résulte qu'elles sont plus accessibles au traitement psychanalytique car elles se prêtent à la constitution dans le traitement d'une névrose de transfert au sens B.*

B) Dans la théorie de la cure psychanalytique, névrose artificielle dans laquelle tendent à s'organiser les manifestations de transfert. Elle se constitue autour de la relation avec l'analyste ; elle est une nouvelle édition de la névrose clinique ; son élucidation conduit à la découverte de la névrose infantile.

■ A) Dans son sens A, le terme « névrose de transfert » a été introduit par Jung en opposition avec « psychose » (1). Dans celle-ci, la libido se trouve t introvertie » (Jung) ou investie sur le moi (Abraham (2) ; Freud (3), ce qui réduit la capacité des patients de transférer leur libido sur des objets et, en conséquence, les rend peu accessibles à une cure dont le ressort est le transfert. De ce fait les névroses qui furent l'objet premier de la cure psychanalytique se définissent comme des troubles où cette

capacité de transfert existe, et sont désignées par le terme de névroses de transfert.

Freud établit (par exemple dans les Leçons d'introduction à la psychanalyse [*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-1917]) une classification qu'on peut résumer ainsi : névroses de transfert et névroses narcissiques s'opposent à l'intérieur du groupe des psychonévroses. Celles-ci d'autre part, en tant que leurs symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit psychique, s'opposent au groupe des névroses actuelles* dont le mécanisme serait essentiellement somatique.

Notons que, si la distinction des deux catégories de psychonévroses reste toujours valable, il n'est plus admis de les distinguer par la présence ou l'absence pure et simple du transfert. En effet, on admet aujourd'hui que, dans les psychonévroses, l'absence apparente de transfert n'est le plus souvent qu'un des aspects du mode de transfert – qui peut être intense – propre aux psychotiques.

B) C'est dans Remémoration, répétition et perlaboration (*Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914), que Freud introduit la notion de névrose de transfert (dans le sens B) en rapport avec l'idée que le patient *répète* dans le transfert ses conflits infantiles. « Pourvu que le patient veuille bien respecter les conditions d'existence du traitement, nous parvenons régulièrement à donner à tous les symptômes de la maladie une nouvelle signification transférentielle, à remplacer sa névrose commune par une névrose de transfert dont il peut être guéri par le travail thérapeutique » (4 a).

D'après ce passage, il semble que la différence entre les réactions de transfert et la névrose de transfert

proprement dite puisse se comprendre ainsi : dans la névrose de transfert tout le comportement pathologique du patient vient se recentrer dans sa relation avec l'analyste. On pourrait dire de la névrose de transfert que, d'une part, elle coordonne les réactions de transfert d'abord diffuses (« transfert flottant », selon Glover) et que, d'autre part, elle permet à l'ensemble des symptômes et des conduites pathologiques du patient de prendre une nouvelle fonction en se rapportant à la situation analytique. Pour Freud, l'instauration de la névrose de transfert est un élément positif dans la dynamique de la cure : « Le nouvel état a pris à son compte tous les caractères de la maladie mais il représente une maladie artificielle qui est partout accessible à nos prises » (4 b).

Dans cette perspective, on peut tenir pour le modèle idéal de la cure la séquence suivante : la névrose clinique se transforme en névrose de transfert dont l'élucidation conduit à la découverte de la névrose infantile (α).

Toutefois, il faut noter que Freud a donné plus tard, quand il a accentué la portée de la compulsion de répétition, une conception moins unilatérale de la névrose de transfert en soulignant le danger qu'il y a à la laisser se développer. « Le médecin s'efforce de limiter le plus possible le domaine de cette névrose de transfert, de pousser le plus de contenu possible dans la voie de la remémoration et d'en abandonner le moins possible à la répétition [...]. En règle générale le médecin ne peut épargner à l'analysé cette phase de la cure. Il est forcé de lui laisser revivre un certain fragment de sa vie oubliée mais il doit veiller à ce que le malade garde une certaine capacité de surplomber la situation qui lui

permette malgré tout de reconnaître dans ce qui apparaît comme réalité le reflet renouvelé d'un passé oublié » (5).

▲ (α) Indiquons que S. Rado, dans sa communication au Congrès de Salzbourg (1924) sur la théorie de la cure, Le principe économique dans la technique psychanalytique (The Economic Principle in Psychoanalytic Technique) (6), a décrit la « névrose thérapeutique » dans des techniques préanalytiques (hypnose et catharsis) et l'a différenciée de celle qui apparaît dans la cure psychanalytique ; c'est seulement dans celle-ci que la névrose de transfert peut être analysée et dissoute.

(1) Cf. Jung (C. G.). *Über die Psychologie der Dementia praecox*, Halle, 1907. *Wandlungen und Symbole der Libido, Jahrbuch Psa.-Forsch.*, 1911, 1912.

(2) Cf. Abraham (K.). *Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce*. Fr., I, 3R-47.

(3) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914.

(4) Freud (S.), a) G.W., X, 134-5 ; S.E., XII, 154 ; Fr., 113. – b) G.W., X, 135 ; S.E., XII, 154 ; Fr., 114.

(5) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 17 ; S.E., XVIII, 19 ; Fr., 19.

(6) Cf. Rado (S.), in I.J.P., 1925, VI, 35-44.

Névrose familiale

= D. : Familienneurose. – En. : family neurosis. – Es. : neurosis familiar. – I. : nevrosi familiare. – P. : neurose familial.

• **Terme employé pour désigner le fait que, dans une famille donnée, les névroses individuelles se complètent, se conditionnent réciproquement, et pour mettre en**

évidence l'influence pathogène que peut exercer sur les enfants la structure familiale, principalement celle du couple parental.

■ Ce sont essentiellement les psychanalystes de langue française, à la suite de René Laforgue, qui ont utilisé le terme de névrose familiale (1). Au dire même de ces auteurs, la névrose familiale ne constitue pas une entité nosologique.

Le terme regroupe de façon quasi imagée un certain nombre d'acquisitions essentielles de la psychanalyse : rôle central, dans la constitution du sujet, de l'identification aux parents ; complexe d'Œdipe comme complexe nucléaire de la névrose ; importance que prend, dans la formation de l'Œdipe, la relation des parents entre eux, etc. René Laforgue insiste en particulier sur l'influence pathogène d'un couple parental constitué en fonction d'une certaine complémentarité névrotique (couple sado-masochique par exemple).

Mais parler de névrose familiale revient moins à souligner l'importance de l'entourage que le rôle joué par chaque membre de la famille dans un réseau d'interrelations inconscientes (ce qu'on appelle souvent la « constellation » familiale). Le terme prend surtout sa valeur dans l'abord psychothérapique des enfants, ceux-ci étant situés d'emblée dans cette « constellation ». Du point de vue pratique, ceci peut conduire le psychothérapeute, non seulement à chercher à agir directement sur l'entourage, mais même à rapporter à la névrose familiale la demande, formulée par les parents, de traiter l'enfant (enfant envisagé comme « symptôme » des parents).

Selon R. Laforgue, la notion de névrose familiale découlerait de la conception freudienne du surmoi telle qu'elle s'exprime dans ces lignes : « Le surmoi de l'enfant

ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations » (2).

Le terme de névrose familiale n'est plus guère utilisé en psychanalyse ; s'il a l'intérêt d'attirer l'attention sur les fonctions complémentaires des divers sujets au sein d'un champ inconscient, il ne doit pas conduire à minimiser le rôle des fantasmes propres à chaque sujet au profit d'une manipulation de la situation réelle tenue pour facteur déterminant de la névrose.

(1) Cf. Laforgue (R.). *A propos de la frigidité de la femme*, in R.F.P., 1935, VIII, 2, 217-26. *La névrose familiale*, in R.F.P., 1936, IX, 3, 327-55.

(2) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psuchoanalyse*, 1932. G.W., XV, 73 ; S.E., XXII, 67 ; Fr., 94-5.

Névrose mixte

= *D.* : gemischte Neurose. – *En.* : mixed neurosis. – *Es.* : neurosis mixta. – *I.* : nevrosi mista. – *P.* : neurose mista.

• ***Forme de névrose caractérisée par la coexistence de symptômes relevant, selon Freud, de névroses étiologiquement distinctes.***

■ Chez Freud on rencontre le terme de névrose mixte surtout dans ses premiers écrits (1), pour rendre compte du fait que les symptômes psycho-névrotiques sont très souvent combinés avec des symptômes actuels ou encore que les symptômes de telle psychonévrose s'accompagnent des symptômes de telle autre.

Le terme ne se borne pas à connoter un tableau clinique complexe. Pour Freud, dans les cas de névrose mixte, on peut, au moins idéalement, rapporter chaque type de symptôme présent à un mécanisme spécifique : « Chaque fois qu'on est en présence d'une névrose mixte on peut montrer qu'il existe un mélange de plusieurs étiologies spécifiques » (2).

Les névroses se présentent rarement à l'état pur : c'est là un fait très largement reconnu par la clinique psychanalytique. On insiste par exemple sur l'existence de traits hystériques à la racine de toute névrose obsessionnelle (3) et d'un noyau actuel dans toute psychonévrose (voir : [Névrose](#) actuelle). Ce qu'on a appelé depuis Freud *cas-limites*, désignant par là des affections où entrent à la fois des composantes névrotiques et psychotiques, témoigne aussi de l'intrication des structures psychopathologiques.

Mais le terme de névrose mixte ne doit pas conduire à récuser toute classification nosographique (4). Il implique au contraire qu'on puisse dans tel cas clinique complexe déterminer la part qui revient à telle structure et à tel mécanisme.

(1) Cf. par exemple : Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1895. – Breuer (J.) et Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, 1895, notamment, G.W., I, 256 ; S.E., II, 259 ; Fr., 208.

(2) Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1895. G.W., I, 339 ; S.E., III, 113.

(3) Cf. par exemple : Freud (S.). *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 107 ; S.E., XVII, 75 ; Fr., 381. – *Et Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. G.W., XIV, 143 ; S.E., XX, 113 ; Fr., 33-4.

(4) Cf. par exemple : Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. G.W., XI, 405 S.E., XVI, 390 Fr., 417-18.

Névrose narcissique

= D. : narzisstische Neurose. – En. : narcissistic neurosis. – Es. : neurosis narcisista. – I. : nevrosi narcisistica. – P. : neurose narcisica.

• **Terme qui tend à s'effacer aujourd'hui de l'usage psychiatrique et psychanalytique mais qu'on trouve dans les écrits de Freud pour désigner une maladie mentale caractérisée par le retrait de la libido sur le moi. Elle s'oppose ainsi aux névroses de transfert***.

Au point de vue nosographique, le groupe des névroses narcissiques recouvre l'ensemble des psychoses fonctionnelles (dont les symptômes ne sont pas les effets d'une lésion somatique).

■ La mise en évidence du narcissisme à laquelle Freud est conduit en particulier par l'application des conceptions psychanalytiques aux psychoses, est à l'origine du terme de névrose narcissique (1). Freud y recourt le

plus souvent pour l'opposer à celui de névrose de transfert.

Cette opposition est à la fois d'ordre technique – difficulté ou impossibilité de transfert libidinal – et d'ordre théorique – retrait de la libido sur le moi. En d'autres termes, la relation narcissique prévaut dans les structures en cause. En ce sens Freud tient pour équivalentes les névroses narcissiques et les psychoses, qu'il nomme encore paraphrénies*.

Plus tard, notamment dans l'article Névrose et psychose (*Neurose und Psychose*, 1924), il restreindra l'emploi du terme de névrose narcissique aux affections du type mélancolique, les différenciant ainsi aussi bien des névroses de transfert que des psychoses (2).

Aujourd'hui le terme tend à s'effacer de l'usage.

(1) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 138-70 ; S.E., XIV, 73-102.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 390 ; S.E., XIX, 151-2.

Névrose obsessionnelle

= *D.* : Zwangsneurose. – *En.* : obsessional neurosis. –
Es. : neurosis obsesiva. – *I.* : nevrosi ossessiva. –
P. : neurose ossessiva.

• ***Classe des névroses dégagées par Freud et constituant un des cadres majeurs de la clinique psychanalytique.***

Dans la forme la plus typique, le conflit psychique s'exprime par des symptômes dits compulsionnels* : idées obsédantes, compulsion à accomplir des actes indésirables, lutte contre ces pensées et ces tendances, rites conjuratoires, etc., et par un mode de pensée que caractérisent notamment la rumination mentale, le doute, les scrupules et qui aboutit à des inhibitions de la pensée et de l'action.

Freud a successivement dégagé la spécificité étiopathogénique de la névrose obsessionnelle du point de vue des mécanismes (déplacement* de l'affect sur des représentations plus ou moins distantes du conflit originel, isolation*, annulation rétroactive*) ; du point de vue de la vie pulsionnelle (ambivalence*, fixation au stade anal* et régression*) ; du point de vue topique enfin (relation sado-masochique intériorisée sous la forme de la tension entre le moi et un surmoi particulièrement cruel). Cette mise à jour de la dynamique sous-jacente à la névrose obsessionnelle et, d'autre part, la description du caractère anal et des formations réactionnelles* qui le constituent, permettent de rattacher à la névrose obsessionnelle des tableaux cliniques où les symptômes proprement dits ne sont pas évidents au premier abord.

■ Il convient d'abord de souligner que la névrose obsessionnelle, qui est aujourd'hui une entité nosographique universellement admise, a été isolée par Freud dans les années 1894-95 : « Il m'a fallu commencer mon travail par une innovation nosographique. A côté de l'hystérie, j'ai trouvé raison de placer la névrose des obsessions (*Zwangsneurose*) comme affection autonome et indépendante, bien que la plupart des auteurs rangent les obsessions parmi les syndromes constituant la dégénérescence mentale ou les confondent avec la

neurasthénie » (1 a). Freud a commencé par analyser le mécanisme psychologique des obsessions (*Zwangsvorstellungen*) (2), puis regroupé (3, 1 b) en une affection psychonévrotique des symptômes depuis longtemps décrits (sentiments, idées, conduites compulsions, etc.), mais rattachés à des cadres nosographiques très divers (« dégénérescence » de Magnan, « constitution émotive » de Dupré, « neurasthénie » de Beard, etc.). Janet, peu de temps après Freud, a décrit, sous le terme de psychasthénie, une névrose proche de ce que Freud désigne sous le nom de névrose obsessionnelle, mais en centrant sa description autour d'une conception étiologique différente : ce qui pour lui est fondamental et conditionne la lutte obsessionnelle elle-même, c'est un état déficitaire, la faiblesse de la synthèse mentale, une asthénie psychique, tandis que pour Freud, doutes et inhibitions sont les conséquences d'un conflit mobilisant et bloquant les énergies du sujet (4).

La spécificité de la névrose obsessionnelle n'a fait par la suite que s'affirmer dans la théorie psychanalytique.

Les développements de la psychanalyse ont conduit à mettre toujours davantage l'accent sur la structure obsessionnelle – plus que sur les symptômes – ce qui, du point de vue terminologique, invite à s'interroger sur la valeur descriptive du terme névrose *obsessionnelle*.

Notons d'abord qu'il n'est pas l'équivalent exact du terme allemand *Zwangsneurose*, *Zwang* désignant les compulsions non seulement de la pensée ou obsessions (*Zwangsvorstellungen*), mais aussi les actes (*Zwangshandlungen*) et les affects compulsions (*Zwangsaffecte*) (voir : [Compulsion](#)) (α) D'autre part, le terme de névrose obsessionnelle oriente l'attention sur un symptôme, essentiel il est vrai, plus que sur la structure.

Or il arrive fréquemment qu'on parle de structure, de caractère, de malade *obsessionnels* en l'absence d'obsessions caractérisées. En ce sens, on peut d'ailleurs constater une tendance dans l'usage terminologique contemporain à réserver le terme d'« obsédé » au malade présentant des obsessions bien caractérisées.

▲ (α) Freud traduit lui-même *Zwangsneurose* par « névrose des obsessions » (1 c), ou « d'obsessions » (1 d).

(1) Freud (S.). *L'hérédité et l'étiologie des névroses*, 1896. – a) G.W., 1, 411 ; S.E., III, 146. – b) Cf. G.W., I, 407-22 ; S.E., III, 143-56. – c) G.W., 1,411 ; S.E., III, 146.– d) G.W., I, 420 ; S.E., III, 155.

(2) Cf. Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 59-74 ; S.E., III, 45-68.

(3) Cf. Freud (S.). *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896. G.W., I, 377-403 ; S.E., III, 162-85.

(4) Cf. Janet (P.). *Les obsessions et la psychasthénie*, 1903.

Névrose phobique

= D. : phobische Neurose. – En. : phobie neurosis. – Es. : neurosis fôbica. – I. : nevrosi fobica. – P. : neurose fôbica.

Voir : [Hystérie d'angoisse](#).

Névrose traumatique

« = D. : traumatische Neurose. – En. : traumatic neurosis. – Es. : neurosis traumática. – I. : névrosé traumática. – P. : neurose traumática.

• **Type de névrose où l'apparition des symptômes est consécutive à un choc émotif généralement lié à une situation où le sujet a senti sa vie menacée. Elle se manifeste, au moment du choc, par une crise anxieuse paroxystique pouvant provoquer des états d'agitation, de stupeur ou de confusion mentale. Son évolution ultérieure, survenant le plus souvent après un intervalle libre, permettrait de distinguer schématiquement deux cas :**

a) **Le traumatisme agit comme élément déclenchant, révélateur d'une structure névrotique préexistante ;**

b) **Le traumatisme prend une part déterminante dans le contenu même du symptôme (ressassement de l'événement traumatisant, cauchemar répétitif, troubles du sommeil, etc.), qui apparaît comme une tentative répétée pour « lier » et abrégier le trauma ; une pareille « fixation au trauma » s'accompagne d'une inhibition plus ou moins généralisée de l'activité du sujet.**

C'est à ce dernier tableau clinique que Freud et les psychanalystes réservent habituellement la dénomination de névrose traumatique.

■ **Le terme de névrose traumatique est antérieur à la psychanalyse (α) et il continue à être utilisé en psychiatrie d'une façon variable qui tient aux ambiguïtés de la notion de traumatisme et à la diversité des options théoriques que ces ambiguïtés autorisent.**

La notion de traumatisme est d'abord somatique ; elle désigne alors « ... les lésions produites accidentellement, d'une manière instantanée, par des agents mécaniques dont l'action vulnérante est supérieure à la résistance des tissus ou organes qu'ils rencontrent » (1) ; on subdivise les traumatismes en plaies et contusions (ou traumatismes fermés) selon qu'il y a ou non effraction du revêtement cutané.

En neuropsychiatrie, on parle de traumatisme dans deux acceptations très différentes :

1) On applique au cas particulier du système nerveux central la notion chirurgicale de traumatisme, les conséquences de celui-ci pouvant aller des lésions évidentes de la substance nerveuse jusqu'à des lésions microscopiques supposées (notion de « commotion » par exemple) ;

2) On transpose de façon métaphorique sur le plan psychique la notion de traumatisme qui qualifie alors tout événement faisant brusquement effraction dans l'organisation psychique de l'individu. La plupart des situations génératrices de névroses traumatiques (accidents, combats, explosions, etc.) posent aux psychiatres, sur le plan pratique, un problème de diagnostic (y a-t-il ou non lésion neurologique ?) et, sur le plan théorique, laissent une grande liberté pour apprécier, selon les options théoriques de chacun, la causalité dernière du trouble. A la limite, certains auteurs rangeront le tableau clinique des névroses traumatiques dans le cadre des « traumatismes cranio-cérébraux » (2) (voir : [Trauma psychique](#)).



Si l'on se limite au champ du traumatisme tel qu'il est envisagé en psychanalyse, le terme de névrose traumatique peut être pris dans deux perspectives assez différentes.

I. – En référence à ce que Freud nomme une « série complémentaire »* dans le déclenchement de la névrose, on doit prendre en considération des facteurs qui varient en raison inverse l'un de l'autre : prédisposition et traumatisme. On trouvera donc toute une échelle entre les cas où un événement minime prend valeur déclenchante du fait d'un faible degré de tolérance du sujet à toute excitation ou à telle excitation particulière et le cas où un événement d'une intensité objectivement exceptionnelle vient perturber brusquement l'équilibre du sujet.

On fera à ce propos plusieurs remarques :

1) La notion de traumatisme devient ici purement relative ;

2) Le problème traumatisme-prédisposition tend à se confondre avec celui du rôle respectif des facteurs actuels et du conflit préexistant (*voir* : Névrose actuelle).

3) Dans les cas où l'on trouve avec évidence un traumatisme important à l'origine de l'apparition des symptômes, les psychanalystes s'attacheront à rechercher, dans l'histoire du sujet, des conflits névrotiques que l'événement ne serait venu que précipiter. Il convient de noter à l'appui de cette vue que fréquemment les troubles déclenchés par un traumatisme (guerre, accident, etc.) s'apparentent à ceux que l'on rencontre dans les névroses de transfert classiques ;

4) Particulièrement intéressants dans cette perspective sont les cas où un événement extérieur vient réaliser un désir refoulé du sujet, mettre en scène un fantasme

inconscient. Dans de tels cas, la névrose qui se déclenche est marquée de traits qui l'apparentent aux névroses traumatiques : ressassement, rêve répétitif, etc. (3) ;

5) Dans la même ligne de pensée, on a pu chercher à rapporter la survenue elle-même de l'événement traumatisant à une prédisposition névrotique particulière. Certains sujets paraissent rechercher inconsciemment la situation traumatisante, tout en le redoutant ; selon Fenichel, ils répéteraient par là un traumatisme infantile dans le but de l'abréagir : « ... le Moi désire la répétition pour résoudre une tension pénible mais la répétition est en elle-même pénible [...]. Le malade est entré dans un cercle vicieux. Il ne réussit jamais à maîtriser le traumatisme par ses répétitions car chaque tentative apportera une nouvelle expérience traumatique » (4 a). Chez ces sujets décrits comme « traumatophiles », Fenichel voit un cas typique de « combinaison de névroses traumatiques et de psychonévroses » (4 b). On notera d'ailleurs à ce propos que K. Abraham, qui a introduit le terme de « traumatophilie », rapportait les traumatismes sexuels de l'enfance eux-mêmes à une disposition traumatophilique déjà préexistante (5).

II. – On voit comment l'investigation psychanalytique conduit à mettre en question la notion de névrose traumatique : elle conteste la fonction déterminante de l'événement traumatique, d'une part en soulignant la relativité par rapport à la tolérance du sujet, d'autre part, en insérant l'expérience traumatique dans l'histoire et l'organisation particulières du sujet. La notion de névrose traumatique ne serait, dans cette perspective, qu'une première approximation, purement descriptive, qui ne résisterait pas à l'analyse plus approfondie des facteurs en cause.

Ne faut-il pas cependant conserver une place à part, du point de vue nosographique et étiologique, à des névroses où un traumatisme, de par sa nature même et son intensité, serait le facteur de loin prédominant dans le déclenchement et où les mécanismes en jeu et la symptomatologie seraient relativement spécifiques par rapport à ceux des psychonévroses ?

Il semble que ce soit là la position de Freud telle qu'elle se dégage principalement dans [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) : « Le tableau symptomatique de la névrose traumatique se rapproche de celui de l'hystérie par sa richesse en symptômes moteurs similaires ; mais en règle générale il le dépasse par ses signes très prononcés -de souffrance subjective – évoquant par là l'hypocondrie ou la mélancolie – et par les marques d'un affaiblissement et d'une perturbation bien plus généralisées des fonctions psychiques » (6 a). Lorsque Freud parle de névrose traumatique, il insiste sur le caractère à la fois somatique (« ébranlement » (*Erschütterung*) de l'organisme provoquant un afflux d'excitation) et psychique (*Schreck* : effroi) du traumatisme (7). C'est dans cet effroi « ... état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé » (6 b) que Freud voit le facteur déterminant de la névrose traumatique.

A l'afflux d'excitation qui fait irruption et menace son intégrité, le sujet ne peut répondre ni par une décharge adéquate ni par une élaboration psychique. Débordé dans ses fonctions de liaison, il répétera de façon compulsive, notamment sous forme de rêves (β), la situation traumatisante afin de tenter de la lier (voir : [Compulsion de répétition](#) ; [Liaison](#)).

Freud n'a pas manqué néanmoins d'indiquer qu'il pouvait exister des points de passage entre névroses traumatiques et névroses de transfert (8). Il laissera ouverte la question de la spécificité des névroses traumatiques, comme en témoignent ces lignes de l'Abrégé de psychanalyse (*Abriss der Psychoanalyse*, 1938) : « Il est possible que ce qu'on appelle névroses traumatiques (déclenchées par un effroi trop intense ou des chocs somatiques graves tels que collisions de trains, éboulements, etc.), constituent une exception ; toutefois leurs relations avec le facteur infantile se sont jusqu'ici soustraites à nos investigations » (9).

▲ (α) Il aurait été introduit par *Oppenheim* (selon l'Encyclopédie médico-chirurgicale : Psychiatrie, 37520 C 10, p. 6).

(β) « La vie onirique des névroses traumatiques se caractérise en ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi » (6 c).

(1) Forgue (E.). *Précis de pathologie externe*, 1948, I, 220, 11e éd., Masson, Paris.

(2) Cf. sur ce point : Ey (H.). Encyclopédie médico-chirurgicale : neurologie, article « Traumatismes cranio-cérébraux », n° 17585, 1955.

(3) Cf. par exemple : Lagache (D.). *Deuil pathologique*, 1957, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, II, 45-74.

(4) Fenichel (O.). *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, 1945. Fr. : La théorie psychanalytique des névroses, P.U.F., Paris, 1953. – a) 649-51. – b) chap. XXI.

(5) Cf. Abraham (K.). *Das Erleiden sexueller Traumen als Form infantiler Sexual-betätigung*, 1907. Fr., I, 24-35.

(6) Freud (S.), a) G.W., XIII, 9 ; S.E., XVIII, 12 ; Fr., 7. – b) G.W., XIII, 10 ; S.E., XVIII, 12 ; Fr., 8. – c) G.W., XIII, 10 ; S.E., XVIII, 13 ; Fr., 8.

(7) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 103 ; S.E., VII, 202 ; Fr., 101.

(8) Cf. Freud (S.). *Einleitung zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen*, 1919. G.W., XII, 321 sqq. ; S.E., XVII, 207 sqq.

(9) Freud (S.). G.W., XVII, 111 ; S.E., XXIII, 184 ; Fr., 54.

0

Objet

= D. : Objekt. – En. : object. – Es. : objeto. – I. : oggetto. – P. : objeto.

• *La notion d'objet est envisagée en psychanalyse sous trois aspects principaux :*

A) En tant que corrélatif de la pulsion : il est ce en quoi et par quoi celle-ci cherche à atteindre son but, à savoir un certain type de satisfaction. Il peut s'agir d'une personne ou d'un objet partiel, d'un objet réel ou d'un objet fantasmatique.

B) En tant que corrélatif de l'amour (ou de la haine) : la relation en cause est alors celle de la personne totale, ou de l'instance du moi, et d'un objet visé lui-même comme totalité (personne, entité, idéal, etc.) ; (l'adjectif correspondant serait « objectal »).

C) Dans le sens traditionnel de la philosophie et de la psychologie de la connaissance, en tant que corrélatif du sujet percevant et connaissant : il est ce qui s'offre avec des caractères fixes et permanents, reconnaissables en droit par l'universalité des sujets, indépendamment des désirs et des opinions des individus (l'adjectif correspondant serait « objectif »).

■ Dans les écrits psychanalytiques, le terme objet se rencontre aussi bien seul que dans de nombreuses expressions comme choix d'objet*, amour d'objet*, perte de l'objet*, relation d'objet*, etc., qui peuvent dérouter le lecteur non spécialiste. Objet est pris dans un sens comparable à celui que lui donnait la langue classique (« objet de ma flamme, de mon ressentiment, objet aimé », etc.). Il ne doit pas évoquer la notion de « chose », d'objet inanimé et manipulable, telle qu'elle s'oppose communément aux notions d'être animé ou de personne.

I. – Ces différents emplois du terme objet en psychanalyse trouvent leur origine dans la conception freudienne de la pulsion. Freud, dès qu'il analyse la notion de pulsion, distingue entre l'objet et le but* : « Introduisons deux termes : appelons objet sexuel la personne qui exerce l'attirance sexuelle et but sexuel l'action à laquelle pousse la pulsion » (1). Il conserve cette opposition tout au long de son œuvre et la réaffirme notamment dans la définition la plus complète qu'il ait donnée de la pulsion : « ... l'objet de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but » (2 a) ; en même temps l'objet est défini comme moyen contingent de la satisfaction : « Il est l'élément le plus variable dans la pulsion, il n'est pas lié à elle originairement, mais il ne vient s'y ordonner qu'en fonction de son aptitude à permettre la satisfaction » (2 b).

Cette thèse majeure et constante de Freud, la contingence de l'objet, ne signifie pas que n'importe quel objet puisse satisfaire la pulsion, mais que l'objet pulsionnel, souvent très marqué de traits singuliers, est déterminé par l'histoire – principalement l'histoire

infantile – de chacun. L'objet est ce qui, dans la pulsion, est le moins constitutionnellement déterminé.

Une telle conception n'a pas été sans soulever des objections. On pourrait résumer la position du problème en se référant à la distinction de Fairbairn (3) : la libido est-elle à la recherche du plaisir (pleasure-seeking) ou de l'objet (objed-seeking) ? Pour Freud, il n'est pas douteux que la libido, même si très tôt elle subit l'empreinte de tel ou tel objet (*voir* : [Expérience de satisfaction](#)), est, à l'origine, toute orientée vers la satisfaction, la résolution de la tension par les voies les plus courtes selon les modalités appropriées à l'activité de chaque zone érogène. Cependant l'idée, soulignée par la notion de relation d'objet, qu'il existe un rapport étroit entre la nature et les « destins » du but et de l'objet, n'est pas étrangère à la pensée de Freud (*pour la discussion de ce point, voir* : [Relation d'objet](#)).

D'autre part, la conception freudienne de l'objet pulsionnel s'est constituée dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) à partir de l'analyse des pulsions sexuelles. Qu'en est-il pour l'objet des autres pulsions, et notamment, dans le cadre du premier dualisme freudien, pour celui des [pulsions d'auto-conservation](#)* ? En ce qui concerne ces dernières, l'objet (par exemple la nourriture) est nettement plus spécifié par les exigences des besoins vitaux.

La distinction entre pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation ne doit pourtant pas conduire à une opposition trop rigide quant au statut de leurs objets : contingent dans un cas, rigoureusement déterminé et spécifié biologiquement dans l'autre. Aussi bien Freud a-t-il montré que les pulsions sexuelles fonctionnaient en

s'étayant sur les pulsions d'auto-conservation, ce qui signifie notamment que celles-ci indiquent aux premières la voie de l'objet.

Le recours à cette notion d'étayage* permet de débrouiller le problème complexe de l'objet pulsionnel. Si l'on se réfère, à titre d'exemple, au stade oral, l'objet est, dans le langage de la pulsion d'auto-conservation, ce qui nourrit ; dans celui de la pulsion orale, ce qui s'incorpore, avec toute la dimension fantasmatique que comporte l'incorporation. L'analyse des fantasmes oraux montre que cette activité d'incorporation peut porter sur de tout autres objets que des objets d'alimentation, définissant alors la « relation d'objet orale ».

II. – La notion d'objet en psychanalyse n'est pas seulement à entendre par référence à la pulsion – si tant est que le fonctionnement de celle-ci peut être saisi à l'état pur. Elle désigne aussi ce qui est pour le sujet objet d'attirance, objet d'amour, le plus généralement une personne. Ce n'est que l'investigation analytique qui permet de découvrir, au-delà de cette relation globale du moi à ses objets d'amour, le jeu propre des pulsions dans leur polymorphisme, leurs variations, leurs corrélats fantasmatiques.

Dans les premiers temps où Freud analyse les notions de sexualité et de pulsion, le problème d'articuler entre eux l'objet de la pulsion et l'objet d'amour n'est pas explicitement présent, et ne peut pas l'être ; en effet, les Trois essais dans leur première édition (1905) sont axés sur l'opposition majeure qui existerait entre le fonctionnement de la sexualité infantile et celui de la sexualité postpubertaire. La première est définie comme essentiellement auto-érotique*, et, à ce stade de la pensée de Freud, l'accent n'est pas mis sur le problème de son

rapport à un objet différent du corps propre, fût-il fantasmatique. La pulsion, chez l'enfant, se définit comme *partielle*, plus en raison de son mode de satisfaction (plaisir sur place, [plaisir d'organe](#)*) qu'en fonction du type d'objet qu'elle viserait. C'est seulement à la puberté qu'intervient un *choix d'objet*, dont certes des « préfigurations », des « esquisses » peuvent être retrouvées dans l'enfance, qui permet à la vie sexuelle, en même temps qu'elle s'unifie, de s'orienter définitivement sur autrui.

On sait qu'entre 1905 et 1924 l'opposition entre auto-érotisme infantile et choix d'objet pubertaire va progressivement s'atténuant. Une série de stades prégénitaux de la libido sont décrits, qui impliquent tous un mode original de « relations d'objet ». L'équivoque que pouvait entraîner la notion d'auto-érotisme (dans la mesure où elle risquait d'être comprise comme impliquant que le sujet ignorait au départ tout objet extérieur, réel ou même fantasmatique) se dissipe. Les pulsions partielles, dont le jeu définit l'auto-érotisme, sont dites partielles en tant que leur satisfaction est liée non seulement à une zone érogène déterminée, mais à ce que la théorie psychanalytique nommera [objets partiels](#)*. Entre ces objets s'établissent des équivalences symboliques, mises en lumière par Freud dans [Les transpositions de la pulsion et, en particulier, de l'érotisme anal](#) (*Über Triebumsetzungen, insbesondere der Analerolik*, 1917), des échanges qui font passer la vie pulsionnelle par une série d'avatars. La problématique des objets partiels a pour effet de démanteler ce que la notion relativement indifférenciée d'objet sexuel pouvait avoir, aux débuts de la pensée freudienne, d'englobant. En effet, on se trouve alors amené à disjoindre un objet proprement pulsionnel et

un objet d'amour. Le premier se définit essentiellement comme susceptible de procurer la satisfaction à la pulsion en cause. Il peut s'agir d'une personne, mais ce n'est pas là une condition nécessaire, la satisfaction pouvant être notamment fournie par une partie du corps. L'accent est alors mis sur la contingence de l'objet en tant qu'il est subordonné à la satisfaction. Quant à la relation à l'objet d'amour, elle fait intervenir, tout comme la haine, un autre couple de termes : « ... les termes d'amour et de haine ne doivent pas être utilisés pour les relations des pulsions à leurs objets, mais réservés pour les relations du moi total aux objets » (2 c). On notera à ce propos, du point de vue terminologique, que Freud, alors même qu'il a mis en évidence les relations à l'objet partiel, réserve l'expression de choix d'objet à la relation de la personne à ses objets d'amour qui sont essentiellement, eux-mêmes, des personnes totales.

De cette opposition entre objet partiel – objet de la pulsion et essentiellement objet prégénital – et objet total – objet d'amour et essentiellement objet génital – on peut être amené à inférer, dans une perspective génétique du développement psychosexuel, l'idée que le sujet passerait de l'un à l'autre par une intégration progressive de ses pulsions partielles au sein de l'organisation génitale, celle-ci étant corrélative d'une prise en considération accrue de l'objet dans la diversité et la richesse de ses qualités, dans son indépendance. L'objet d'amour n'est plus seulement le corrélat de la pulsion, destiné à être consommé.

La distinction de l'objet pulsionnel partiel et de l'objet d'amour, quelle que soit sa portée incontestable, n'implique pas nécessairement une telle conception. D'une part, l'objet partiel peut être tenu pour un des pôles

irréductibles, indépassables, de la pulsion sexuelle. D'autre part, l'investigation analytique montre que l'objet total, loin d'apparaître comme un achèvement terminal n'est jamais sans implications narcissiques ; au principe de sa constitution intervient plus une sorte de précipitation, en une forme modelée sur le moi (α), des différents objets partiels, qu'une heureuse synthèse de ceux-ci.

Entre l'objet du choix par étayage*, où la sexualité s'efface au profit des fonctions d'auto-conservation, et l'objet du choix narcissique*, réplique du moi, entre « la mère qui nourrit, le père qui protège » et « ce qu'on est, ce qu'on a été ou ce qu'on voudrait être », un texte comme Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914) rend difficile de situer un statut propre à l'objet d'amour.

III. – Enfin la théorie psychanalytique se réfère aussi à la notion d'objet dans son sens philosophique traditionnel, c'est-à-dire couplée avec celle d'un sujet percevant et connaissant. Bien entendu, le problème de l'articulation entre l'objet ainsi conçu et l'objet sexuel ne peut manquer de se poser. Si l'on conçoit une évolution de l'objet pulsionnel, et *a fortiori* si on voit déboucher celle-ci dans une constitution d'un objet d'amour génital, se définissant par sa richesse, son autonomie, son caractère de totalité, on le met nécessairement en relation avec l'édification progressive de l'objet de la perception : l' « objectalité » et l'objectivité ne sont pas sans rapports. Plus d'un auteur s'est donné pour tâche d'accorder les conceptions psychanalytiques sur l'évolution des relations d'objet avec les données d'une psychologie génétique de la connaissance ou même d'esquisser une « théorie psychanalytique de la connaissance ». (*Sur les*

indications données par Freud, voir : [Moi-plaisir – moi-réalité](#), [Épreuve de réalité](#).)

▲ (α) Le moi, dans le narcissisme, est lui-même défini comme *objet* d'amour ; il peut même être tenu pour le prototype de l'objet d'amour comme l'illustre particulièrement le choix narcissique. C'est néanmoins dans le même texte où Freud énonce cette théorie qu'il introduit la distinction, demeurée classique : [libido du moi – libido d'objet](#)* ; *objet*, dans cette expression, est pris au sens limitatif d'objet extérieur.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 34 ; S.E., VII, 135-6 ; Fr., 18.

(2) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 35. – b) G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 35. – c) G.W., X, 229 ; S.E., XIV, 137 ; Fr., 61.

(3) Cf. Fairbairn (W. R. D.). *A Revised Psychopathology of the Psychoses and Psychoneuroses*, 1941, XXII, 250-279.

Objet partiel

■= D. : Partialobjekt. – En. : part-object. – Es. : objeto parcial. – I. : oggetto parziale. – P. : objeto parcial.

• **Type d'objets visés par les pulsions partielles sans que cela implique qu'une personne, dans son ensemble, soit prise comme objet d'amour. Il s'agit principalement de parties du corps, réelles ou fantasmées (sein, fèces, pénis), et de leurs équivalents symboliques. Même une personne peut s'identifier à ou être identifiée à un objet partiel.**

■ Ce sont les psychanalystes kleinien qui ont introduit le terme d'objet partiel et lui ont donné un rôle de premier plan dans la théorie psychanalytique de la relation d'objet.

Mais l'idée que l'objet de la pulsion n'est pas nécessairement la personne totale est déjà explicitement présente chez Freud. Sans doute lorsque Freud parle de choix d'objet, d'amour d'objet, c'est généralement une personne totale qui est désignée par là, mais quand il étudie l'objet visé par les pulsions partielles, c'est bien d'un objet partiel qu'il s'agit (sein, nourriture, fèces, etc.) (1). Bien plus, Freud a mis en évidence les équivalences et les relations qui s'établissent entre divers objets partiels (enfant = pénis = fèces = argent = cadeau), notamment dans l'article [Les transpositions de la pulsion et, en particulier, de l'érotisme anal](#) (*Über Triebumsetzungen, insbesondere der Analerotik*, 1917). Il indique également comment la femme passe du désir du pénis au désir de l'homme, avec la possibilité d'une « régression passagère de l'homme au pénis, comme objet de son désir » (2). Enfin, sur le plan de la symptomatologie, le fétichisme atteste la fixation possible de la pulsion sexuelle à un objet partiel : on sait que Freud définit le fétiche comme substitut du pénis de la mère (3).

Quant à l'idée, devenue classique, d'une identification d'une personne totale à un objet partiel, singulièrement au phallus (4, 5), on peut la trouver épisodiquement indiquée par Freud (*voir* : [Phallus](#)).

Avec Karl Abraham, l'opposition partiel/total, dans l'évolution des relations d'objet, passe au premier plan. Dans la perspective, essentiellement génétique, de cet auteur, il existe une correspondance entre l'évolution de l'objet et celle des buts libidinaux tels qu'ils

caractérisent les différents stades psychosexuels (6). L'amour partiel d'objet constitue une des étapes du « développement de l'amour d'objet ».

Les travaux de Melanie Klein se situent sur la voie ouverte par Abraham. La notion d'objet partiel est au cœur de la reconstruction qu'elle donne de l'univers fantasmatique de l'enfant. Sans prétendre résumer ici cette théorie, indiquons simplement les couples d'opposition entre lesquels s'établit la dialectique des fantasmes : bon objet/mauvais [objet](#)* ; [introjection](#)*/[projection](#)* ; partiel/total (*voir ces termes*, ainsi que : [Position paranoïde](#) et [Position dépressive](#)).

On notera toutefois que, pour Abraham, l'évolution de la relation d'objet n'est pas à comprendre simplement dans le sens d'un progrès du partiel au total ; elle est conçue par lui d'une façon beaucoup plus complexe. C'est ainsi par exemple que le stade d'amour partiel est lui-même précédé d'un type de relations comportant une incorporation totale de l'objet.

L'objet partiel (bien que le terme lui-même ne semble pas figurer dans les écrits d'Abraham) est notamment l'enjeu du processus d'incorporation.

Avec Melanie Klein, dans l'expression d'objet partiel, le terme d'objet prend toute la valeur que lui a donné la psychanalyse : quoique partiel, l'objet (sein ou autre partie du corps) est doté fantasmatiquement de caractères semblables à ceux d'une personne (par exemple persécuteur, rassurant, bienveillant, etc.).

Notons enfin que, pour les kleinien, la relation aux objets partiels ne qualifie pas seulement un stade de l'évolution psychosexuelle (position paranoïde) ; elle continue à jouer un grand rôle une fois établie la relation aux objets totaux. Jacques Lacan insiste également sur ce

point. Mais, avec cet auteur, l'aspect proprement génétique de l'objet partiel passe au second plan. Cet auteur a cherché à donner à l'objet partiel un statut privilégié dans une *topique* du désir (7).

(1) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 98-101 ; S.E., VII, 197-206 ; Fr., 94-107.

(2) Freud (S.). G.W., X, 406 ; S.E., XVII, 130.

(3) Cf. Freud (S.). *Fetischismus*, 1927. G.W., XIV, 310-17 ; S.E., XXI, 152-7.

(4) Cf. Fenichel (O.). *Die symbolische Gleichung : Mädchen = Phallus*, 1936. AU., in *Internat. Zeit. fur Psigoanalyse*, XXII, 299-314. Angl., in *Collected Papers*, Routledge and Kegan, Londres, 1955, 3-18.

(5) Cf. Lewin (B.). *The body as phallus*, 1933, in *The Psychoanalytic Quarterly*, 1933, II, 24-47.

(6) Cf. Abraham (K.). *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*, II. Teil : *Anfänge und Entwicklung der Objektliebe*, 1924. Fr., II, 298-313.

(7) Cf. notamment : Lacan (J.). *Le désir et son interprétation*, 1960, compte rendu de J.-B. Pontalis, in *Bul. Psycho.*, XIII.

Objet transitionnel

= D. : Übergangsobjekt. – En. : transitional object. –
Es. : objeto transicional. – I. : oggetto
transizionale. – P. : objeto transicional.

• **Terme introduit par D. W. Winnicott pour désigner un objet matériel qui a une valeur élective pour le nourrisson et le jeune enfant, notamment au moment de**

l'endormissement (par exemple, un coin de couverture, une serviette qu'il suçote).

Le recours à des objets de ce type est, selon l'auteur, un phénomène normal qui permet à l'enfant d'effectuer la transition entre la première relation orale à la mère et la « véritable relation d'objet ».

■ C'est dans un article intitulé *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels* (*Transitional Objects and Transitional Phenomena*, 1953), qu'on trouvera l'essentiel des idées de Winnicott sur l'objet transitionnel.

1° Sur le plan de la description clinique, l'auteur met en évidence un comportement souvent observé chez l'enfant et le désigne comme relation à l'objet transitionnel.

Il est fréquent de voir l'enfant, entre quatre et douze mois, s'attacher à un objet particulier tel qu'un bouchon de laine, le coin d'une couverture ou d'un édredon, etc., qu'il suçote, serre contre lui et qui s'avère particulièrement indispensable au moment de l'endormissement. Cet « objet transitionnel » garde longtemps sa valeur avant de la perdre progressivement ; il peut aussi réapparaître plus tard, notamment à l'approche d'une phase de dépression.

Winnicott fait entrer dans le même groupe certains gestes et diverses activités buccales (gazouillis, par exemple) qu'il nomme *phénomènes transitionnels*.

2° Sur le plan génétique, l'objet transitionnel se situe « entre le pouce et l'ours en peluche » (1 a). En effet, s'il constitue « une partie presque inséparable de l'enfant » (1 b), se distinguant en cela du futur jouet, il est aussi la première « possession de quelque chose qui n'est pas moi » (*not-me possession*).

Du point de vue libidinal, l'activité reste de type oral. Ce qui change, c'est le statut de l'objet. Dans la toute première activité orale (relation au sein), il existe ce que Winnicott nomme une « créativité primaire » : « Ce sein est constamment recréé par l'enfant de par sa capacité d'aimer ou, pourrait-on dire, de par son besoin [...]. La mère place le sein réel à l'endroit même où l'enfant est prêt à le créer et au bon moment » (1 c). Ultérieurement, fonctionnera l'épreuve de réalité*. Entre ces deux temps se situe la relation à l'objet transitionnel, qui est à mi-chemin entre le subjectif et l'objectif : « De notre point de vue, l'objet vient de l'extérieur : mais l'enfant ne le conçoit pas ainsi. Il ne vient pas non plus de l'intérieur : ce n'est pas une hallucination » (1 d).

3° L'objet transitionnel, s'il constitue un moment de passage vers la perception d'un objet nettement différencié du sujet et vers une « relation d'objet proprement dite », ne voit pas pour autant sa fonction abolie dans la suite du développement de l'individu. « L'objet transitionnel et le phénomène transitionnel apportent, dès le départ, à tout être humain, quelque chose qui restera toujours important pour lui, à savoir un champ neutre d'expérience qui ne sera pas contesté » (1 e). Ils appartiennent, selon Winnicott, au domaine de *l'illusion* : « Ce champ intermédiaire d'expérience, dont il n'a à justifier l'appartenance ni à la réalité intérieure, ni à la réalité extérieure (et partagée), constitue la part la plus importante de l'expérience de l'enfant. Il va se prolonger, tout au long de la vie, dans l'expérience intense qui appartient au domaine des arts, de la religion, de la vie imaginative, de la création scientifique » (1 f).

(1) Winnicott (D. W.). Angl. in : XXIV, 2 ; Fr. in : *La Psychanalyse*, V, P.U.F., Paris, 1959. – a) Angl., 89 ; Fr., 22. – b) Angl., 92 ;

Fr., 30. – c) Angl., 95 ; Fr., 36. – d) Angl., 91 ; Fr., 27. – e) Angl., 95 ; Fr., 37-8. – f) Angl., 97 ; Fr., 41.

Organisation de la libido

= *D.* : Organisation der Libido. – *En.* : organization of the libido. – *Es.* : orga-nización de la libido. – *I.* : organizzazione délia libido. – *P.* : organização da libido.

• ***Coordination relative des pulsions partielles, caractérisées par le primat d'une zone érogène et un mode spécifique de relation d'objet. Considérées dans une succession temporelle, les organisations de la libido définissent des stades de l'évolution psychosexuelle infantile.***

■ Cursivement, on peut se représenter ainsi l'évolution des vues de Freud quant à l'organisation de la libido : dans la première édition des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), des activités orales ou anales sont bien décrites comme activités sexuelles précoces mais sans qu'il soit fait à leur propos mention d'une organisation ; l'enfant ne sort de l'anarchie des pulsions partielles qu'une fois assuré le primat de la zone génitale. Si l'idée centrale des [Trois essais](#) est bien de manifester l'existence d'une fonction sexuelle plus étendue que la fonction génitale, il n'en reste pas moins que celle-ci garde le privilège d'être

seule capable d'*organiser* celle-là. Schématisant les modifications apportées par la puberté, Freud écrit en 1905 : « La pulsion sexuelle a été jusqu'ici auto-érotique de façon prédominante ; elle trouve maintenant l'objet sexuel. Son activité provenait jusqu'ici d'un certain nombre de pulsions et de zones érogènes séparées qui, indépendamment les unes des autres, cherchaient un plaisir déterminé comme unique but sexuel. Maintenant un nouveau but sexuel apparaît et toutes les pulsions partielles agissent ensemble pour l'atteindre tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale » (1 a). On notera qu'à cette date Freud ne parle pas d'organisation prégénitale et que c'est en définitive la découverte de l'objet qui permet la coordination des pulsions.

C'est encore du côté de l'objet que Freud découvre ensuite un mode d'organisation de la sexualité qu'il intercale entre l'état inorganisé des pulsions (auto-érotisme) et le plein choix d'objet : le narcissisme*. L'objet est alors le moi* comme unité.

Ce n'est qu'en 1913, dans l'article sur *La prédisposition à la névrose obsessionnelle* (*Die Disposition zur Zwangsneurose*), que Freud introduit le concept d'organisation prégénitale : l'unification des pulsions est ici trouvée dans la prédominance d'une activité sexuelle liée à une zone érogène déterminée. Il décrit d'abord l'organisation anale (1913, art. cité), puis orale (édition de 1915 des *Trois essais*) (1 b), enfin phallique (en 1923, dans *L'organisation génitale infantile* (*Die infantile Genitalorganisation*)). On notera toutefois que Freud réaffirmera, après avoir décrit ces trois organisations, que « ... la pleine organisation n'est

atteinte que par la puberté dans une quatrième phase, la phase génitale (2).

Freud, en cherchant à définir les modes d'organisation pré-génitaux de la sexualité, a suivi deux voies entre lesquelles on ne peut pas établir une correspondance rigoureuse. Selon l'une de ces voies, c'est *l'objet* qui remplit la fonction d'organisateur : les différents modes d'organisation s'échelonnent alors selon une série qui mène de l'auto-érotisme à l'objet hétérosexuel en passant par le narcissisme et le choix d'objet homosexuel ; selon l'autre voie, chaque organisation est centrée sur un *mode spécifique d'activité sexuelle* qui dépend d'une zone érogène déterminée.

Dans la seconde perspective, comment comprendre ce primat d'une zone érogène et de l'activité qui lui correspond ?

Au niveau de l'organisation orale, on peut donner au primat de l'activité (orale) le sens d'une relation quasi exclusive à l'entourage. Mais qu'en est-il pour les organisations ultérieures qui ne suppriment pas le fonctionnement des activités non prédominantes ? Que signifie par exemple parler du primat de l'analité ? On ne peut pas le comprendre comme une suspension ni même comme une mise au second plan de toute sexualité orale ; en fait, celle-ci se trouve intégrée à l'organisation anale, les échanges oraux étant imprégnés par les significations liées à l'activité anale.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) G.W., V, 108 ; S.E., VII, 207 ; Fr., 111. – b) Cf. G.W., V, 98 ; S.E., VII, 198 ; Fr., 95.

(2) Cf. Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 77 ; S.E., XXIII, 155 ; Fr., 16.

P

Paranoïa

= D. : Paranoia. – En. : paranoïa. – Es. : paranoia. – I. : paranoia. – P. : paranôia.

• **Psychose chronique caractérisée par un délire plus ou moins bien systématisé, la prédominance de l'interprétation, l'absence d'affaiblissement intellectuel, et qui n'évolue généralement pas vers la détérioration.**

Freud range dans la paranoïa non seulement le délire de persécution mais l'érotomanie, le délire de jalousie et le délire des grandeurs

■ Le terme paranoïa est un mot grec signifiant folie, dérèglement de l'esprit. Son usage en psychiatrie est très ancien. L'histoire complexe de ce terme a été souvent retracée dans les traités de psychiatrie auxquels nous nous permettons de renvoyer le lecteur (1). On sait que la paranoïa, qui tendait, dans la psychiatrie allemande au xixe siècle, à englober l'ensemble des délires, a vu son sens se préciser et son extension se limiter au xx^e siècle, essentiellement sous l'influence de Kraepelin. De nos jours encore, il subsiste cependant, entre les différentes

écoles, des divergences quant à l'extension de ce cadre nosographique.

La psychanalyse ne semble pas avoir eu d'influence directe sur cette évolution ; mais elle exerça une influence indirecte dans la mesure où elle contribua, par l'intermédiaire de Bleuler, à définir le champ limitrophe de la schizophrénie.

Il peut être utile pour le lecteur de Freud de voir comment l'usage que fait celui-ci du terme de paranoïa s'insère dans cette évolution. Dans sa correspondance avec W. Fliesset dans ses premiers travaux publiés, Freud semble en rester à l'acceptation pré-kraepelinienne et faire de la paranoïa une entité très large qui groupe la plupart des formes de délires chroniques. Dans ses écrits publiés à partir de 1911, il adopte la grande distinction de Kraepelin entre paranoïa et démence précoce : « Je tiens pour tout à fait justifié le pas en avant fait par Kraepelin qui a fondu en une nouvelle unité clinique, avec la catatonie et d'autres formes pathologiques, une grande partie de ce qu'on nommait auparavant paranoïa » (2 a). On sait que Kraepelin reconnaissait, à côté des formes hébéphrénique et catatonique de la démence précoce, une forme paranoïde où existe un délire, mais peu systématisé, s'accompagnant d'inaffectivité et évoluant vers la démence terminale. Freud, adoptant cette terminologie, sera ainsi amené à modifier dans un de ses premiers écrits, un diagnostic de « paranoïa chronique » en *dementia paranoïdes* (3).

Freud, en accord avec Kraepelin, a toujours maintenu, comme indépendant du groupe des démences précoces, l'ensemble des délires systématisés en les rangeant sous la dénomination de paranoïa : il y englobe non seulement le délire de persécution mais l'érotomanie, le délire de

jalousie et le délire des grandeurs. Sa position se différencie nettement de celle de son disciple Bleuler qui fait entrer la paranoïa dans le groupe des schizophrénies, y retrouvant un même trouble fondamental primaire : la « dissociation » (4) (voir : [Schizophrénie](#)). Cette dernière tendance prévaut notamment, de nos jours, dans l'école psychiatrique américaine d'inspiration psychanalytique.

La position de Freud est nuancée. S'il a cherché à plusieurs reprises à différencier, quant aux points de fixation et aux mécanismes en jeu, la paranoïa de la schizophrénie, il n'en admet pas moins que « ... symptômes paranoïaques et schizophréniques puissent se combiner dans toutes les proportions » (2 b), et il donne de telles structures complexes une explication génétique. Si on prend comme référence la distinction introduite par Kraepelin, la position de Freud se situe à l'opposé de celle de Bleuler. Kraepelin distingue nettement paranoïa d'une part et forme paranoïde de la démence précoce d'autre part ; Bleuler fait entrer la paranoïa dans la démence précoce ou groupe des schizophrénies ; Freud, lui, rattacherait volontiers à la paranoïa certaines formes dites paranoïdes de la démence précoce, et ceci notamment parce que la « systématisation » du délire n'est pas à ses yeux un bon critère pour définir la paranoïa. Comme le souligne l'étude du [Cas Schreber](#) – et même son titre –, la « démence paranoïde » du Président Schreber est pour lui essentiellement une « paranoïa ».

Nous n'entendons pas ici exposer une théorie freudienne de la paranoïa. Indiquons seulement que la paranoïa se définit, dans ses différentes modalités délirantes, par son caractère de défense contre l'homosexualité (2 c, 5, 6). Lorsque ce mécanisme est prévalent dans un délire dit paranoïde, c'est là pour Freud une raison majeure de

rapprocher celui-ci de la paranoïa, même en l'absence de « systématisation ».

Bien qu'élaborée sur des bases assez différentes, la position de Melanie Klein rejoint cette tendance de Freud à chercher un fondement commun à la schizophrénie paranoïde et à la paranoïa. L'ambiguïté apparente du terme de « position paranoïde »* trouve là une de ses explications. La position paranoïde se centre sur le fantasme de persécution par les « mauvais objets » partiels et M. Klein retrouve ce fantasme dans les délires aussi bien paranoïdes que paranoïaques.

(1) Cf. par exemple : Ey (H.). Groupe des psychoses schizophréniques et des psychoses délirantes chroniques, 37281 A 10, 1955. – Ey (H.) et Pujol (R.). Groupe des délires chroniques : III. Les deux grands types de personnalités délirantes, 1955, 37299 C 10 (ces deux articles, in : Ey, Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie). – Porot (A.). Manuel alphabétique de psychiatrie (article : « Paranoïa »), P.U.F., Paris, 1960.

(2) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia* (Dementia paranoïdes, 1911. – a) G.W., VIII, 312 ; S.E., XII, 75 ; Fr., 318. – b) G.W., VIII, 314 ; S.E., XII, 77 ; Fr., 320. – c) Cf. G.W., VIII, 295-302 ; S.E., XII, 59-65 ; Fr., 304-310.

(3) Freud (S.). *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896. G.W., I, 392, n. ; S.E., III, 174, n.

(4) Bleuler (E.). *Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, Leipzig und Wien, 1911. Passim.

(5) Cf. Freud (S.). *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia*, 1915. G.W., X, 234-46 ; S.E., XIV, 263-72 ; Fr., in R.F.P., 1935, VIII. 2-11.

(6) Cf. Freud (S.). *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität* 1922. G.W., XIII, 19P-204 ; S.E., XVIII, 225-30 ; Fr., in R.F.P., 1932, V, 393-98.

Paranoïde (adj.)

= D. : paranoid. – En. : paranoid. – Es. : paranoïde. –
I. : paranoïde. – P. : paranôide.

Voir : [Position paranoïde](#) et le commentaire de [Paranoïa](#).

Paraphrénie

= D. : Paraphrénie.–En. : paraphrenia. – Es. : parafrenia. –
I. : parafrenia.– P. : parafrenia.

• **A) Terme proposé par Kraepelin pour désigner des psychoses délirantes chroniques qui, comme la paranoïa, ne s'accompagnent pas d'affaiblissement intellectuel et n'évoluent pas vers la démence mais se rapprochent de la schizophrénie par leurs constructions délirantes riches et mal systématisées à base d'hallucinations et de fabulations.**

B) Terme proposé par Freud pour désigner soit la schizophrénie (« paraphrénie proprement dite ») soit le groupe paranoïa-schizophrénie.

L'acceptation de Kraepelin a, de nos jours, complètement prévalu sur celle proposée par Freud.

■ Kraepelin proposa le terme de paraphrénie avant Freud (entre 1900 et 1907). Pour sa conception nosologique de la

paraphrénie, aujourd'hui classique, nous renvoyons le lecteur aux manuels de psychiatrie.

C'est dans un tout autre sens que Freud voulut utiliser le terme. Il jugeait impropre le terme de « démence précoce » ainsi d'ailleurs que celui de schizophrénie*. Il leur préférait le terme de paraphrénie, qui n'impliquait pas les mêmes options quant au mécanisme profond de l'affection ; de plus, paraphrénie se rapprochait de paranoïa soulignant ainsi la parenté des deux affections (1).

Ultérieurement, dans Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), Freud reprend le terme paraphrénie en un sens plus englobant pour désigner le groupe paranoïa-schizophrénie, mais continue aussi à désigner la schizophrénie comme « paraphrénie proprement dite » (*eigenllliche Paraphrenie*) (2).

Freud renonça rapidement à sa suggestion terminologique, sans doute devant le succès du terme bleulerien de schizophrénie.

(1) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoïde)* », 1911. G.W., VIII, 312-3 ; S.E., XII, 75 ; Fr., 319.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., X, 138-70 S.E., XIV, 73-102.

Pare-excitations

– D. : Reizschutz. – En. : protective shield. – Es. : protector ou protección contra las excitaciones. – I. : apparato protettivo contro lo stimolo. – P. : päraexcitações.

• ***Terme employé par Freud dans le cadre d'un modèle psychophysiologique pour désigner une certaine fonction, et l'appareil qui en est le support. La fonction consiste à protéger (schützen) l'organisme contre les excitations en provenance du monde extérieur qui, par leur intensité, risqueraient de le détruire. L'appareil est conçu comme une couche superficielle enveloppant l'organisme et filtrant passivement les excitations.***

■ Le terme de *Reizschutz* signifie littéralement protection contre l'excitation ; Freud l'introduit dans [*Au-delà du principe de plaisir*](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) et l'utilise notamment dans [*Note sur le « bloc-notes magique »*](#) (*Notiz über den « Wunderblock »*, 1925) et [*Inhibition, symptôme et angoisse*](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), pour rendre compte d'une fonction protectrice mais surtout pour désigner un appareil spécialisé. Les traducteurs anglais et français ne recourent pas toujours au même terme pour ces divers emplois. Nous croyons préférable, pour mieux mettre en évidence le concept, de chercher un équivalent au terme freudien et nous proposons celui de *pare-excitations*.

Dès le [*Projet de psychologie scientifique*](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), Freud postule l'existence d'appareils protecteurs (*Quantitätsschirme*) à l'endroit des excitations externes. Les quantités d'énergie qui sont à l'œuvre dans

le monde extérieur ne sont pas du même ordre de grandeur que celles que l'appareil psychique a pour fonction de décharger : d'où la nécessité, à la limite de l'externe et de l'interne, d'« appareils de terminaison nerveuse » qui « ... ne laissent passer que des *fractions* des quantités exogènes » (1). A l'endroit des excitations provenant de l'intérieur du corps, de tels appareils ne seraient pas nécessaires car les quantités en jeu sont ici d'emblée du même ordre de grandeur que celles qui circulent entre les neurones.

Notons que Freud relie l'existence d'appareils protecteurs à la tendance originaire du système neuronique à maintenir la quantité à zéro (*Trägheitsprinzip* : [Principe d'inertie*](#)).

Dans [Au-delà du principe de plaisir](#), Freud s'appuie, pour donner une théorie du traumatisme, sur la représentation simplifiée d'une vésicule vivante. Celle-ci doit, pour subsister, s'entourer d'une couche protectrice qui perd ses qualités de substance vivante et devient une barrière dont la fonction est de protéger la vésicule des excitations extérieures, incomparablement plus fortes que les énergies internes du système, tout en les laissant passer selon un rapport proportionnel à leur intensité de façon à ce que l'organisme reçoive des informations du monde extérieur. Dans cette perspective, le traumatisme peut être défini dans son premier temps comme une effraction, sur une large étendue, du pare-excitations.

Cette hypothèse d'un pare-excitations s'inscrit dans une conception topique : au-dessous de cette couche protectrice s'en trouve une seconde, la couche réceptrice, définie dans [Au-delà du principe de plaisir](#) comme système Perception-Conscience. Freud comparera cette structure étagée à celle d'un « bloc-notes magique ».

On notera que, si Freud nie, dans les textes que nous citons, l'existence d'une protection à l'endroit des excitations internes, c'est qu'il décrit là l'appareil psychique en un temps logiquement antérieur à la constitution des défenses.

Quel sens donner au pare-excitations ? Il faudrait, pour répondre à cette question, traiter dans son ensemble du problème de la valeur à accorder aux modèles physiologiques. Bornons-nous à remarquer que souvent Freud lui donne une signification matérielle : dans le Projet, il fait allusion aux organes sensoriels récepteurs ; dans Au-delà du principe de plaisir, il situe les organes des sens sous « le pare-excitations de l'ensemble du corps (*allgemeiner Reizschutz*) » qui apparaît alors comme un tégument (2). Mais il donne aussi au pare-excitations une signification psychologique plus large qui n'implique pas un support corporel déterminé, jusqu'à lui reconnaître un rôle purement fonctionnel : la protection contre l'excitation est assurée par un investissement et un désinvestissement périodique du système perception-conscience. Celui-ci ne prélèverait ainsi que des « échantillons » du monde extérieur. Le fractionnement des excitations résulterait alors, non d'un dispositif purement spatial, mais d'un mode de fonctionnement temporel assurant une « inexcitabilité périodique » (3).

(1) Freud (S.). AU., 390 ; Angl., 367 ; Fr., 325.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 27 ; S.E., XVIII, 28 ; Fr., 31.

(3) Freud (S.). *Notiz über den « Wunderblock »*, 1925. G.W., XIV, 8 ; S.E., XIX, 231.

Parent(s) combiné(s)

= *D.* : vereinigte Eltern, vereinigte Eltern-Imago. – *En.* : combined parents, combined parent-figure. – *Es.* : pareja combinada, imago de la pareja combinada. – *I.* : figura parentale combinata. – *P.* : pais unificados, imago de pais unificados.

• ***Terme introduit par Melanie Klein pour désigner une théorie sexuelle infantile qui s'exprime en divers fantasmes représentant les parents comme unis dans une relation sexuelle ininterrompue : la mère contenant le pénis du père ou le père dans sa totalité ; le père contenant le sein de la mère ou la mère dans sa totalité ; les parents inséparablement confondus dans un coït.***

Il s'agirait là de fantasmes très archaïques et fortement anxiogènes.

■ L'idée de « parent combiné » est inséparable de la conception kleinienne du complexe d'Œdipe (1) : « Il s'agit d'une théorie sexuelle constituée à un stade génétique très précoce, selon laquelle la mère incorporerait le pénis du père au cours du coït, si bien qu'en définitive la femme qui possède un pénis représente les parents accouplés » (2 a).

Le fantasme de la « femme avec un pénis » n'est pas une découverte de Melanie Klein ; Freud en fait état dès 1908 dans [Les théories sexuelles infantiles](#) (*Über infantile Sexualtheorien*) (3). Mais, pour Freud, ce fantasme s'inscrit dans la théorie sexuelle infantile qui méconnaît la différence des sexes et la castration de la femme. Melanie Klein, dans [La psychanalyse des enfants](#) (*Die Psychoanalyse des Kindes*, 1932) en donne une genèse bien

différente ; elle le fait découler de fantasmes très précoces : scène originaire* fortement marquée de sadisme, intériorisation du pénis du père, représentation du corps maternel comme réceptacle de « bons »* et surtout de « mauvais » objets*. « Le fantasme d'un pénis paternel qui serait contenu dans l'intérieur de la mère détermine chez l'enfant un autre fantasme, celui de la « femme au pénis ». La théorie sexuelle de la mère phallique, pourvue d'un pénis féminin, remonte à des angoisses plus primitives, modifiées par déplacement, et inspirées par les dangers que présentent les pénis incorporés par la mère et les rapports sexuels des parents. D'après mes observations, « la femme au pénis » représente toujours la femme au pénis paternel » (2 b). Le fantasme de « parent combiné », lié au sadisme infantile archaïque, a une grande valeur anxiogène.

Dans un article ultérieur, M. Klein rattache la notion de « parent combiné » à une attitude fondamentale de l'enfant : « C'est une caractéristique des émotions intenses et de l'activité du jeune enfant d'attribuer nécessairement à ses parents un état de gratification mutuelle de nature orale, anale et génitale » (4).

(1) Cf. Klein (M.). *Early Stages of the Œdipus Conflict*, 1928, in *Contributions*, 202-14.

(2) Klein (M.). *Die Psychoanalyse des Kindes*, 1932. Fr : *La psychanalyse des enfants*, Paris, P.U.F., 1959. – a) 77-8. – b) 256-7.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., VII, 171-88 ; S.E., IX, 209-26 ; passim.

(4) Klein (M.). *The Emotional Life of the Infant* 1952, in *Developments*, 219.

Pensées (latentes) du rêve

= *D.* : (latente) Traumgedanken. – *En.* : (latent) dream-thoughts. – *Es.* : pensamientos (latentes) del sueño. – *I.* : pensieri (latenti) del sogno. – *P.* : pensamentos (latentes) do sonho.

Voir : [Contenu latent](#).

Perception-conscience (pc-cs)

= *D.* : Wahrnehmung-Bewusstsein. – *En.* : perception-consciousness. – *Es.* : percepción-conciencia. – *I.* : percezione-coscienza. – *P.* : percepção-consciência.

Voir : [Conscience](#), sens B.

Perlaboration

= *D.* : Durcharbeitung ou Durcharbeiten. – *En.* : working-through. – *Es.* : trabajo elaborativo. – *I.* : elaborazione. – *P.* : perlaboração.

• ***Processus par lequel l'analyse intègre une interprétation et surmonte les résistances qu'elle suscite. Il s'agirait là d'une sorte de travail psychique qui permet au sujet d'accepter certains éléments refoulés et de se dégager de l'emprise des mécanismes répétitifs. La perlaboration est constante dans la cure mais plus particulièrement à l'œuvre dans certaines phases où le traitement paraît stagner et où une résistance, bien qu'interprétée, persiste.***

Corrélativement, du point de vue technique, la perlaboration est favorisée par des interprétations de l'analyste consistant notamment à montrer comment les significations en cause se retrouvent dans des contextes différents.

■ Le verbe substantivé *durcharbeiten* a trouvé un équivalent satisfaisant dans le terme anglais *working-through* auquel ont souvent recours les auteurs français. En français, la langue commune ne permet pas en effet une traduction exacte. Aussi faut-il, soit admettre des termes comme « élaboration interprétative » qui sont déjà un commentaire du concept, soit proposer des néologismes : c'est la solution que nous adoptons avec *perlaboration*. Quant au terme *d'élaboration* qu'on trouvera chez certains traducteurs, il ne doit pas être retenu selon nous ; en effet, il correspond mieux aux termes allemands *bearbeiten* ou *verarbeiten* qu'on rencontre aussi dans les textes

freudiens ; d'autre part, la nuance de « mise en forme » qu'il comporte risquerait d'infléchir le sens de *durcharbeiten* (voir : [Élaboration psychique](#)).

Cette difficulté terminologique n'est-elle pas en rapport avec l'incertitude du concept ?

Dès les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895), on trouve l'idée que l'analysé accomplit dans la cure un certain travail ; les termes mêmes de *durcharbeiten* et *Durcharbeitung* viennent sous la plume de Freud sans revêtir une signification bien spécifique (1).

Cette signification, ils ne la recevront que dans l'article [Remémoration, répétition et perlaboration](#) (*Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914) dont le titre laisse présager que la perlaboration constitue un ressort de la cure comparable à la remémoration des souvenirs refoulés et à la répétition dans le transfert. En fait, le sens que Freud lui donne demeure assez obscur. Les traits suivants sont dégagés dans ce texte :

a) La perlaboration porte sur les résistances ;

b) Elle succède généralement à l'interprétation d'une résistance, qui paraît rester sans effet ; en ce sens, une période de relative stagnation peut recouvrir ce travail éminemment positif où Freud voit le principal facteur d'efficacité thérapeutique ;

c) Elle permet de passer du refus ou de l'acceptation purement intellectuelle à une conviction fondée sur l'expérience vécue (*Erleben*) des pulsions refoulées qui « nourrissent la résistance » (2 a). En ce sens, c'est en « s'enfonçant dans la résistance » (2 b) que le sujet accomplit la perlaboration.

Freud n'articule guère le concept de perlaboration à ceux de remémoration et de répétition. Toutefois, il semble

qu'il s'agisse à ses yeux d'un troisième terme où les deux autres viendraient se rejoindre ; en effet, la perlaboration est bien une répétition mais modifiée par l'interprétation et de ce fait susceptible de favoriser le dégagement du sujet à l'endroit de ses mécanismes répétitifs. C'est sans doute parce que Freud prend en considération le caractère vécu et résolutif de la perlaboration qu'il y voit un homologue de ce que représentait l'abréaction dans le traitement hypnotique.

La distinction topique que Freud introduit dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) entre résistance du ça et résistance du moi lui permet de dissiper certaines ambiguïtés du texte précédent : le refoulement n'est pas levé une fois surmontée la résistance du moi ; il faut encore « ... vaincre la force de la compulsion de répétition, l'attraction qu'exercent les prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé » (3) ; c'est là ce qui fonde la nécessité de la perlaboration. On la définirait dans cette perspective comme le processus susceptible de faire cesser l'insistance répétitive propre aux formations inconscientes en les mettant en relation avec l'ensemble de la personnalité du sujet.



Dans les textes de Freud dont nous avons fait état, la perlaboration est indiscutablement décrite comme un travail effectué par l'analysé. Les auteurs qui, après Freud, ont insisté sur la nécessité de la perlaboration n'ont pas manqué de souligner la part qu'y prenait toujours l'analyste. Citons, à titre d'exemple, ces lignes de Melanie Klein : « Notre expérience quotidienne confirme sans cesse la nécessité de perlaborer : c'est ainsi que

nous voyons des patients qui, à un certain stade, ont acquis de *l'insight*, récuser ce même *insight* dans les séances suivantes ; parfois même ils semblent avoir oublié qu'ils l'aient jamais fait leur. C'est seulement en tirant nos conclusions du matériel tel qu'il réapparaît dans différents contextes et en l'interprétant à mesure, que nous aidons progressivement le patient à acquérir de *l'insight* d'une façon plus durable » (4).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., I, 292, 295 ; S.E., II, 288, 291 ; Fr., 235.

(2) Freud (S.), a) G.W., X, 136 ; S.E., XII, 155 ; Fr., 115. – b) G.W., X, 135 ; S.E., XII, 155 ; Fr., 114.

(3) Freud (S.). G.W., XIV, 192 ; S.E., XX, 159 ; Fr., 88.

(4) Klein (M.). *Narrative of a Child Analysis*, Hogarth Press, Londres, 1961, 12.

Perversion

= D. : Perversion. – En. : perversion. – Es. : perversión. – I. : perversione. – P. : perversão.

• **Déviaton par rapport à l'acte sexuel « normal », défini comme coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé. On dit qu'il y a perversion : quand l'orgasme est obtenu avec d'autres objets sexuels (homosexualité, pédophilie, bestialité, etc.), ou par d'autres zones corporelles (coït anal par exemple) ; quand l'orgasme est subordonné de façon impérieuse à certaines conditions extrinsèques**

(fétichisme, transvestisme, voyeurisme et exhibitionnisme, sado-masochisme) ; celles-ci peuvent même apporter à elles seules le plaisir sexuel.

D'une façon plus englobante, on désigne comme perversion l'ensemble du comportement psychosexuel qui va de pair avec de telles atypies dans l'obtention du plaisir sexuel.

■ 1. Il est difficile de concevoir la notion de perversion autrement que par référence à une norme. Avant Freud et encore de nos jours, le terme est employé pour désigner des « déviations » de l'instinct* défini comme un comportement préformé, propre à telle espèce et relativement invariable quant à son accomplissement et son objet.

Les auteurs qui admettent une pluralité d'instincts sont donc amenés à donner une très large extension à la perversion et à en multiplier les formes : perversions du « sens moral » (délinquance), des « instincts sociaux » (proxénétisme), de l'instinct de nutrition (boulimie, dipsomanie) (1). Dans le même ordre d'idées, il est courant de parler de perversion ou plutôt de perversité pour qualifier le caractère et le comportement de certains sujets témoignant d'une cruauté ou d'une malignité particulières (α).

En psychanalyse, on ne parle de perversion qu'en relation à la sexualité. Si Freud reconnaît l'existence d'autres pulsions que sexuelles, il ne parle pas à leur propos de perversion. Dans le domaine de ce qu'il nomme les pulsions d'auto-conservation, la faim par exemple, il décrit, sans employer le terme de perversion, des troubles de la nutrition, que bien des auteurs désignent comme perversions de l'instinct de nutrition. Pour Freud, de tels troubles sont dus au retentissement de la sexualité sur la

fonction de l'alimentation (libidinisation) ; on pourrait donc dire que celle-ci est « perversie » par la sexualité.

2. L'étude systématique des perversions sexuelles était à l'ordre du jour quand Freud commença à élaborer sa théorie de la sexualité [*Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing, 1893 ; *Studies in the Psychology of Sex*, de Havelock Ellis, 1897]. Si ces travaux décrivaient déjà l'ensemble des perversions sexuelles de l'adulte, l'originalité de Freud est de trouver, dans le fait de la perversion, un point d'appui pour mettre en question la définition traditionnelle de la sexualité qu'il résume ainsi : « ... la pulsion sexuelle manque à l'enfant, s'installe au moment de la puberté, en relation étroite avec le processus de maturation, elle se manifeste sous la forme d'une attraction irrésistible exercée par l'un des sexes sur l'autre, son but serait l'union sexuelle ou du moins des actions qui tendent à ce but » (2 a). La fréquence des comportements pervers caractérisés, et surtout la persistance de tendances perverses, sous-jacentes au symptôme névrotique ou intégrées à l'acte sexuel normal sous la forme de « plaisir préliminaire », conduisent à l'idée que « ... la disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et de particulier, mais est une partie de la constitution dite normale » (2 b), ce que vient confirmer et expliquer l'existence d'une sexualité infantile. Celle-ci, en tant qu'elle est soumise au jeu des pulsions partielles*, étroitement liée à la diversité des zones érogènes et en tant qu'elle se développe avant l'établissement des fonctions génitales proprement dites, peut être décrite comme « disposition perverse polymorphe ». Dans cette perspective, la perversion adulte apparaît comme la persistance ou la réapparition d'une composante partielle de la sexualité. Ultérieurement, la

reconnaissance par Freud, au sein de la sexualité infantile, de stades d'organisation* libidinale et d'une évolution dans le choix d'objet permettra de préciser cette définition (fixation à un stade, à un type de choix d'objet) : la perversion serait une régression* à une fixation antérieure de la libido.

3. On voit les conséquences que peut avoir la conception freudienne de la sexualité sur la définition même du terme de perversion. La sexualité dite normale n'est pas une donnée de la nature humaine : « ... l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme n'est pas une chose qui va de soi [...] mais bien un problème qui a besoin d'être éclairci » (2 c). Une perversion comme l'homosexualité par exemple apparaît d'abord comme une *variante* de la vie sexuelle : « La psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer de ceux des autres individus [...]. Elle a pu établir que tous les individus quels qu'ils soient sont capables de choisir un objet du même sexe, et qu'ils ont tous fait ce choix dans leur inconscient » (2 d). On pourrait même aller plus loin dans ce sens et définir la sexualité humaine comme « perverse » en son fond, dans la mesure où elle ne se détache jamais tout à fait de ses origines qui lui faisaient chercher sa satisfaction, non dans une activité spécifique, mais dans le « gain de plaisir » attaché à des fonctions ou activités dépendant d'autres pulsions (*voir* : Étayage). Dans l'exercice même de l'acte génital, il suffit que le sujet s'attache excessivement au plaisir préliminaire pour glisser à la perversion (2 e).

4. Cela dit, Freud et tous les psychanalystes parlent bien de sexualité « normale ». Même si la disposition perverse polymorphe définit toute sexualité infantile, même

si la plupart des perversions se rencontrent dans le développement psychosexuel de tout individu, même si le terme de ce développement – l'organisation génitale – ne « va pas de soi » et dépend d'un agencement, non de la nature mais de l'histoire personnelle, il n'en reste pas moins que la notion même de développement suppose une norme.

Est-ce à dire que Freud retrouve, en la fondant sur des bases génétiques, la conception normative de la sexualité qu'il met vigoureusement en cause au début de ses Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) ? Range-t-il comme perversions ce qui a toujours été reconnu comme tel ?

Notons d'abord que s'il existe une norme pour Freud, celle-ci n'est jamais cherchée dans le consensus social, pas plus que la perversion n'est réduite à une déviance par rapport à la tendance centrale du groupe social : l'homosexualité n'est pas anormale parce qu'elle est condamnée et ne cesse pas d'être une perversion dans les sociétés ou dans les groupes où elle est très répandue et admise.

Est-ce alors l'établissement de l'organisation génitale qui instaure la normalité, en tant qu'il unifie la sexualité et subordonne à l'acte génital les activités sexuelles partielles qui n'en deviennent plus que des préparatifs ? C'est là la thèse explicite des Trois essais, thèse qui ne sera jamais complètement abandonnée même quand la découverte des « organisations »* prégénitales successives viendra réduire l'écart entre la sexualité infantile et la sexualité adulte ; en effet, la « ... pleine organisation n'est atteinte qu'avec la phase génitale » (3 a).

Il est permis toutefois de se demander si c'est seulement son caractère unifiant, sa valeur de « totalité », par opposition aux pulsions « partielles », qui confère à la génitalité son rôle normatif. De nombreuses perversions comme le fétichisme, la plupart des formes de l'homosexualité, voire l'inceste réalisé, supposent en effet une organisation sous le primat de la zone génitale. N'est-ce pas là une indication que la norme doit être cherchée autre part que dans le fonctionnement génital proprement dit ? Il convient de rappeler que le passage à la pleine organisation génitale suppose pour Freud que le complexe d'Œdipe ait été dépassé, le complexe de castration assumé, l'interdiction de l'inceste acceptée. Les dernières recherches de Freud sur la perversion montrent d'ailleurs comment le fétichisme est lié au « déni » de la castration.

5. On connaît les formules fameuses qui à la fois rapprochent et opposent névrose et perversion : « La névrose est une perversion négative », elle est le « négatif de la perversion » (2 f). Ces formules sont trop souvent données sous leur forme inverse (*perversion, négatif de la névrose*) qui revient à faire de la perversion la manifestation brute, non refoulée de la sexualité infantile. Or les recherches de Freud et des psychanalystes sur les perversions montrent qu'il s'agit là d'affections hautement différenciées. Certes Freud les oppose souvent aux névroses par l'absence du mécanisme de refoulement. Mais il s'est attaché à montrer que d'autres modes de défense intervenaient. Ses derniers travaux, sur le fétichisme (3 b, 4) en particulier, soulignent la complexité de ceux-ci : déni* de la réalité, clivage* (*Spaltung*) du moi, etc., mécanismes qui ne sont d'ailleurs pas sans s'apparenter à ceux de la psychose.

▲ (α) On a remarqué qu'il existe une ambiguïté dans l'adjectif « pervers » qui correspond aux deux substantifs « perversité » et « perversion ».

(1) Cf. Bardenat (Ch.), article *Perversions*, in Manuel alphabétique de psychiatrie, Porot (A.), P.U.F., Paris, 1960.

(2) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) G.W., V, 33 ; S.E., VII, 135 ; Fr., 17. – b) G.W., V, 71 ; S.E., VII, 171 ; Fr., 61. – c) G.W., V, 44, n. 1 ; S.E., VII, 144, n. 1 ; Fr., n. 13. – d) GAV., V, 44, n. I ; S.E., VII, 144, n. 1 ; Pr., n. 13. – e) Cf. G.W., V. 113-4 ; S.E., VII. 211-2 ; Fr., 118-9. – f) G.W., V, 65 et 132 ; S.E., VII, 165 et 231 ; Fr., 54 et 145.

(3) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) G.W., XVII, 77 ; S.E., XXIII, 155 ; Fr., 16. – b) Cf. G.W., XVII. 133-5 ; S.E., XXIII, 202-4 ; Fr., 78-81.

(4) Cf. Freud (S.). *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*. 1938. G.W., XVII, 59-62 ; S.E. XXIII, 275-8.

Phallique (femme ou mère –)

= D. : phallische (Frau ou Mutter). – En. : phallic (woman ou mother). – Es. : fálica (mujer ou madré). – I. : fallica (donna ou madré). – P. : fálica (mulher ou mäe).

• ***Femme fantasmatiquement pourvue d'un phallus. Une telle image peut prendre deux formes principales selon que la femme est représentée soit comme porteuse d'un phallus externe ou d'un attribut phallique soit comme ayant conservé à l'intérieur d'elle-même le phallus masculin.***

■ L'image de femmes pourvues d'un organe sexuel masculin est fréquemment retrouvée en psychanalyse dans les rêves et les fantasmes.

Sur un plan théorique, la mise en évidence progressive d'une « théorie sexuelle infantile » puis d'une phase libidinale proprement dite, dans lesquelles il n'y aurait pour l'un et l'autre sexe qu'un seul organe sexuel, le phallus (voir : [Stade phallique](#)), vient donner son fondement à l'image de la femme phallique.

Selon Ruth Mack Brunswick, une telle imago se constituerait « ... pour assurer la possession du pénis par la mère et ainsi apparaîtrait probablement au moment où l'enfant commence à ne plus être certain que la mère le possède effectivement. Auparavant [...] il semble plus que probable que l'organe exécutif de la mère active est le sein ; l'idée du pénis est ensuite projetée en arrière sur la mère active, une fois reconnue l'importance du phallus » (1).

Sur le plan clinique, Freud a montré par exemple comment le fétichiste trouvait dans son fétiche un substitut au phallus maternel dont il dénie l'absence (2).

Dans une autre direction, les psychanalystes, à la suite de F. Boehm, ont mis à jour, en particulier dans l'analyse des homosexuels masculins, le fantasme anxiogène selon lequel la mère aurait retenu à l'intérieur de son corps le phallus reçu lors du coït (3). Melanie Klein, avec l'idée de « [parent combiné](#) »*, a donné une extension plus large à un tel fantasme.

On remarquera que, dans l'ensemble, le terme de femme phallique désigne la femme *qui a* un phallus et non pas l'image de la femme ou de la fillette *identifiée* au phallus (4). Notons enfin que l'expression femme phallique est souvent employée dans un langage approximatif pour

qualifier une femme qui a des traits de caractère prétendument masculins, femme autoritaire par exemple, cela sans que l'on sache quels sont exactement les fantasmes sous-jacents.

(1) Mack Brunswick (R.). *The Precedipal Phase of the Libido Development*, 1940, in *Psa. Read.*, 240.

(2) Cf. Freud (S.). *Fetischismus*, 1927. G.W., XIV, 312 ; S.E., XXI, 152-3.

(3) Cf. Boehm (F.). *Homosexualität und Odipuskomplex*, 1926, in *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, XII, 66-79.

(4) Cf. Fenichel (O.). *Die symbolische Gleichung : Mädchen = Phallus*, 1936, in *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, XXII, 299-314 ; in *Collected Papers*, Londres, Ftoutledge and Kegan, 1955, 3-18.

Phallus

= D. : Phallus. – En. : phallus. – Es. : falo. – I. : fallo. – P. : falo.

• **Dans l'Antiquité gréco-latine, représentation figurée de l'organe mâle.**

En psychanalyse, l'emploi de ce terme souligne la fonction symbolique remplie par le pénis dans la dialectique intra- et intersubjective, le terme de pénis étant plutôt réservé pour désigner l'organe dans sa réalité anatomique.

■ Ce n'est qu'en quelques occasions qu'on rencontre le terme de phallus dans les écrits de Freud. En revanche, sous sa forme adjectivale, il se trouve dans diverses

expressions, principalement celle de « stade phallique »*. On peut constater dans la littérature psychanalytique contemporaine un usage progressivement différencié des termes pénis et phallus, le premier désignant l'organe mâle dans sa réalité corporelle, le second soulignant la valeur symbolique de celui-ci.

L'organisation phallique, progressivement reconnue par Freud comme stade d'évolution de la libido dans les deux sexes, occupe une place centrale en ce qu'elle est corrélative du complexe de castration dans son acmé et commande la position et la résolution du complexe d'Œdipe. L'alternative qui s'offre au sujet à cette phase tient en ces termes : avoir le phallus ou être châtré. On voit qu'ici l'opposition n'est pas entre deux termes désignant deux réalités anatomiques comme le sont le pénis et le vagin, mais entre la présence ou l'absence d'un seul terme. Ce primat du phallus pour les deux sexes est corrélatif pour Freud du fait que la petite fille ignorerait l'existence du vagin. Même si le complexe de castration prend des modalités différentes chez le garçon et chez la fille, il reste dans les deux cas centré autour du seul phallus, conçu comme détachable du corps. Dans cette perspective, un article comme Les transpositions de la pulsion et, en particulier, de l'érotisme anal (*Über Triebumsellungen, insbesondere der Analerotik*, 1917) (1), vient montrer comment l'organe mâle s'inscrit dans une série de termes substituables les uns aux autres dans des « équations symboliques n (pénis = fèces = enfant = cadeau, etc.), termes dont un caractère commun est d'être détachables du sujet et susceptibles de circuler d'une personne à une autre.

Pour Freud, l'organe mâle n'est pas seulement une réalité qu'on pourrait retrouver comme la référence

dernière de toute une série. La théorie du complexe de castration revient à faire jouer à l'organe mâle un rôle prévalent, cette fois-ci en tant que symbole, dans la mesure où son absence ou sa présence transforme une différence anatomique en critère majeur de classification des êtres humains, et dans la mesure où, pour chaque sujet, cette présence ou cette absence ne va pas de soi, n'est pas réductible à une pure et simple donnée, mais est le résultat problématique d'un processus intra- et intersubjectif (assomption par le sujet de son propre sexe). C'est sans doute en fonction de cette valeur de symbole que Freud, et, d'une façon plus systématique, la psychanalyse contemporaine, parle de phallus ; on se réfère alors, plus ou moins explicitement, à l'usage de ce terme dans l'Antiquité où il désigne la représentation figurée, peinte, sculptée, etc., de l'organe viril, objet de vénération jouant un rôle central dans les cérémonies d'initiation (Mystères). « A cette époque reculée, le phallus en érection symbolisait la puissance souveraine, la virilité transcendante magique ou surnaturelle et non pas la variété purement priapique du pouvoir mâle, l'espoir de la résurrection et la force qui peut la produire, le principe lumineux qui ne tolère ni ombres ni multiplicité et maintient l'unité éternellement jaillissante de l'être. Les dieux ithyphalliques Hermès et Osiris incarnent cette inspiration essentielle » (2).

Qu'entendre ici par « valeur de symbole » ? On ne saurait assigner au symbole phallus une signification allégorique déterminée, aussi large qu'on la veuille (fécondité, puissance, autorité, etc.). On ne saurait, d'autre part, réduire ce qu'il symbolise à l'organe mâle ou pénis pris dans sa réalité corporelle. Enfin, autant et même davantage qu'un symbole (au sens d'une représentation

figurée, et schématique de l'organe viril), le phallus se retrouve comme signification, comme ce qui est symbolisé dans les représentations les plus diverses ; Freud a indiqué dans sa théorie du symbolisme qu'il était un des symbolisés universels ; il a pensé trouver comme *tertium comparationis* entre l'organe viril et ce qui le représente le trait commun d'être une petite chose (*das Kleine*) (3 a). Mais, dans la ligne de cette remarque, on peut penser que ce qui caractérise le phallus et se retrouve dans ses divers avatars figurés, c'est d'être un objet détachable, transformable – et en ce sens objet partiel*. Le fait, aperçu par Freud dès *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900) (3 b, 3 c), et largement confirmé par l'investigation analytique, que le sujet comme personne totale puisse être identifié au phallus n'infirme pas l'idée précédente : c'est à ce moment là une personne elle-même qui est assimilée à un objet capable d'être vu, exhibé, ou encore de circuler, d'être donné et reçu. Freud a notamment montré dans le cas de la sexualité féminine comment le désir de recevoir le phallus du père se transforme en désir d'avoir un enfant de lui. On peut d'ailleurs, à propos de cet exemple, se demander si l'on est fondé à établir dans la terminologie psychanalytique une distinction radicale entre pénis et phallus. Le terme de *Penisneid* (voir : Envie du pénis) concentre une ambiguïté qui est peut-être féconde et ne saurait être levée par une distinction schématique entre, par exemple, le désir de jouir du pénis réel de l'homme dans le coït et l'envie d'avoir le phallus (comme symbole de virilité).

En France, J. Lacan a tenté de recentrer la théorie psychanalytique autour de la notion de phallus comme « signifiant du désir ». Le complexe d'Œdipe, tel qu'il le reformule, consiste en une dialectique dont les

alternatives majeures sont : être ou ne pas être le phallus, l'avoir ou ne pas l'avoir, et dont les trois temps sont centrés sur la place qu'occupe le phallus dans le désir des trois protagonistes (4).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., X, 402-10 ; S.E., XVII, 127-33.

(2) Laurin (C.). Phallus et sexualité féminine, in *La Psychanalyse*, VII, Paris, P.U.F., 1964, 15.

(3) Cf. Freud (S.). *Die Traumdeutung*. 1900. – a) G.W., II-III, 366 ; S.E., V, 362-3 ; Fr., 269. – b) G.W., II-III, 370-1 ; S.E., V, 366 ; Fr., 272. – c) G.W II.,-III, 399 ; S.E., V, 394 ; Fr., 293.

(4) Cf. Lacan (J.). *Les formations de l'inconscient*, compte rendu de J.-B. Pontalis, in *Bulletin de Psychologie*, 1958, passim.

Phantasme

= En. : phantasy.

• **Graphie proposée par Suzan Isaacs et adoptée par divers auteurs et traducteurs pour désigner le fantasme inconscient et marquer sa distinction d'avec le fantasme conscient.**

■ voir : commentaire de [Fantasme](#).

Phénomène fonctionnel

= *D.* : funktionales Phänomen. – *En.* : functional phenomenon. – *Es.* : fenómeno funcional. – *I.* : fenomeno funzionale. – *P.* : fenómeno funcional.

• **Phénomène découvert par Herbert Silberer (1909) sur les états hypnagogiques et retrouvé par lui dans le rêve : c'est la transposition en images non du contenu de la pensée du sujet mais du mode de fonctionnement actuel de celle-ci.**

■ La pensée de Silberer a évolué sur le sujet du phénomène fonctionnel. Il part de l'observation des états hypnagogiques où il voit une expérience privilégiée permettant d'observer la naissance des symboles (ou phénomène « auto-symbolique »). Il distingue trois sortes de phénomènes : *matériel*, est symbolisé ce que la pensée vise, son objet ; *fonctionnel*, ce qui est représenté, c'est le fonctionnement actuel de la pensée, sa rapidité ou sa lenteur, sa réussite ou son échec, etc. ; *somatique*, symbolisation des impressions corporelles (1).

Silberer pense que cette distinction est valable pour toute manifestation où l'on retrouve des symboles, en particulier pour le rêve. Ne laissant au « phénomène matériel » que la symbolisation des objets de la pensée et de la représentation, il classe en définitive dans le phénomène fonctionnel tout ce qui symbolise « l'état, l'activité, la structure de la Psyché » (2 a). Les affects, tendances, intentions, complexes, « parties de l'âme » (en particulier la censure) sont traduits par des symboles, souvent personnifiés. La « dramatisation » du rêve résume cet aspect fonctionnel. On voit que Silberer généralise ici

à l'extrême l'idée d'une représentation symbolique de l'état *hic et nunc* de la conscience imageante.

Enfin Silberer estime qu'il existe dans le symbolisme, singulièrement dans le rêve, une tendance à passer du matériel au fonctionnel, tendance à la généralisation où l'on se tourne « ... de n'importe quel thème particulier donné vers l'ensemble de tous les thèmes semblables par leur affect, ou, comme on peut encore dire, vers le type psychique de l'événement vécu en question » (2 b). Ainsi un objet allongé qui symbolise dans un premier temps un phallus pourra finir (après une série d'étapes intermédiaires de plus en plus abstraites) par signifier le sentiment de puissance en général.

Le phénomène symbolique serait donc spontanément orienté dans une direction que l'[interprétation anagogique](#)* viendra renforcer.

Freud a reconnu dans le phénomène fonctionnel « ... l'un des rares additifs à la doctrine des rêves dont la valeur soit incontestable. Il [Silberer] a prouvé la participation de l'auto-observation – au sens du délire paranoïaque – à la formation du rêve » (3). Freud a été convaincu par le caractère expérimental de la découverte de Silberer, mais il a limité la portée du phénomène fonctionnel aux états situés entre la veille et le sommeil ou, dans le rêve, à « l'autoperception du sommeil ou de l'éveil » qui peut parfois se produire et qu'il attribue au *censeur du rêve*, au surmoi.

Il critique l'extension qu'a prise la notion : « ... on en arrive à parler de phénomène fonctionnel chaque fois que des activités intellectuelles ou des processus affectifs apparaissent dans le contenu des pensées du rêve, bien que ce matériel n'ait ni plus ni moins le droit que tout autre reste diurne à pénétrer dans le rêve » (4). Le fonctionnel,

à part des cas exceptionnels, se ramène donc, au même titre que les stimuli corporels, au matériel ; la démarche freudienne est l'inverse de celle de Silberer.

On se reportera utilement, pour la critique de la conception élargie de Silberer à l'étude de Jones, *La théorie du symbolisme (The Theory of Symbolism, 1916)* (5).

(1) Cf. Silberer (H.). Berichtübereine Methode, gewisse symbolische Halluzinations-erscheinungen hervorzurufen und zu beobachten, in *Jahrbuch der Psychoanalyse, 1909.*

(2) Silberer (H.). Zur Symbolbildung, in *Jahrbuch der Psychoanalyse, 1909.* – a) IV, 610. – b) IV, 615

(3) Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus, 1914.* G.W., X, 164-5 ; S.E., XIV, 97.

(4) Freud (S.). *Die Traumdeutung, 1900.* G.W., III-IV, 509 ; S.E., V, 505 ; Fr., 376.

(5) Cf. Jones (E.). *The Theory of Symbolism, in Papers on Psucho-Analysis, Baillièrre, Londres, 5' éd., 1948, 116-37.*

Plaisir d'organe

= *D.* : Organlust. – *En.* : organ-pteasure. – *Es.* : placer de ôrgano. – *I.* : piacere d'organo. – *P.* : prazer de ôrgão.

• ***Modalité de plaisir caractérisant la satisfaction auto-érotique des pulsions partielles : l'excitation d'une zone érogène trouve son apaisement au lieu même où elle se produit, indépendamment de la satisfaction des autres***

zones et sans relation directe avec l'accomplissement d'une fonction.

■ Le terme « plaisir d'organe » est utilisé par Freud en quelques occasions ; il ne semble pas qu'il s'agisse là d'une innovation terminologique de sa part ; le terme suggère une opposition avec celui, plus usuel, de plaisir de fonction ou plaisir fonctionnel, par quoi on qualifie la satisfaction liée à l'accomplissement d'une fonction vitale (plaisir de l'alimentation par exemple).

Le terme de plaisir d'organe est employé surtout par Freud lorsqu'il tente d'approfondir ses hypothèses quant à l'origine et à la nature de la sexualité* dans le sens que la psychanalyse, l'étendant bien au-delà de la fonction génitale, a donné à celle-ci. Le moment d'émergence de la sexualité est cherché dans la phase dite auto-érotique*, caractérisée par un fonctionnement indépendant de chaque pulsion partielle.

Chez le nourrisson, le plaisir proprement sexuel se détache de la fonction sur laquelle il *s'étayait* d'abord (voir : Étayage) et dont il était le « produit marginal » (*Nebenprodukt*) pour être recherché pour lui-même : le suçotement par exemple cherche à apaiser une tension de la zone érogène bucco-labiale en dehors de tout besoin alimentaire.

Dans le terme de plaisir d'organe viennent se condenser les traits qui définissent essentiellement, selon Freud, la sexualité infantile : « ... elle apparaît en *s'étayant* sur une fonction corporelle d'importance vitale ; elle ne connaît pas encore d'objet sexuel : elle est *auto-érotique* ; son but sexuel est commandé par une zone érogène » (1).

Dans les Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17), Freud s'interroge longuement sur la possibilité de définir

l'essence même de la sexualité à travers des manifestations dont la psychanalyse a montré la parenté et la continuité avec le plaisir génital. La définition de ces manifestations comme « plaisir d'organe » est présentée par Freud comme une tentative de ses interlocuteurs scientifiques pour définir physiologiquement les plaisirs infantiles que Freud, lui, désigne comme sexuels. Freud, dans ce passage, critique une telle définition dans la mesure où elle aboutirait à nier ou limiter la découverte de la sexualité infantile. Mais, tout en s'opposant à cette utilisation polémique de la notion, Freud la fait volontiers sienne en tant qu'elle met l'accent sur l'originalité du plaisir sexuel infantile par rapport au plaisir lié aux fonctions d'auto-conservation. C'est ainsi que dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), il écrit : « D'une façon générale, on peut caractériser ainsi les pulsions sexuelles : elles sont nombreuses, naissent de sources organiques variées, agissent d'abord indépendamment les unes des autres et ne se rassemblent que tardivement en une synthèse plus ou moins achevée. Le but auquel tend chacune d'elles est l'obtention du plaisir d'organe » (2).

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905 (1915). G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182-3 ; Fr., 76.

(2) Freud (S.). G.W., X, 218 ; S.E., XIV, 125-6 ; Fr., 41.

Plasticité de la libido

= *D.* : Plastizität der Libido. – *En.* : plasticity of the libido. – *Es.* : plasticidad de la libido. – *I.* : plasticità délia libido. – *P.* : plasticidade da libido.

• ***Capacité de la libido de changer plus ou moins facilement d'objet et de mode de satisfaction.***

■ La plasticité (ou libre mobilité, *freie Beweglichkeit*) peut être considérée comme une propriété inverse de la *viscosité**. Nous renvoyons le lecteur à notre commentaire de ce dernier terme qu'on rencontre plus souvent sous la plume de Freud que celui de plasticité.

L'expression de « plasticité de la libido » illustre cette idée, essentielle en psychanalyse, que la libido est d'abord relativement indéterminée quant à ses objets* et reste toujours susceptible d'en changer.

Plasticité quant au but* également : la non-satisfaction de telle pulsion partielle se trouve compensée par la satisfaction de telle autre ou par une sublimation. Les pulsions sexuelles « ... peuvent se remplacer réciproquement, l'une peut assumer l'intensité des autres ; lorsque la réalité refuse la satisfaction de l'une, on peut trouver une compensation dans la satisfaction d'une autre. Elles représentent comme un réseau de canaux remplis de liquide et communiquants [...] » (1).

La plasticité est variable en fonction de l'individu, de son âge, de son histoire. Elle constitue un facteur important dans l'indication et le pronostic de la cure psychanalytique, la capacité de changement reposant principalement, selon Freud, sur la capacité de modifier les investissements libidinaux.

(1) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. G.W., XI, 358 ; S.E., XVI, 345 ; Fr., 371.

Position dépressive

= *D.* : depressive Einstellung. – *En.* : depressive position.
– *Es.* : posición depresiva. – *I.* : posizione depressiva. – *P.* : posição depressiva.

• **Selon Melanie Klein : modalité des relations d'objet consécutive à la position paranoïde ; elle s'institue aux environs du quatrième mois et est progressivement surmontée au cours de la première année, encore qu'elle puisse être retrouvée dans le cours de l'enfance et réactivée chez l'adulte, notamment dans le deuil et les états dépressifs.**

Elle se caractérise par les traits suivants : l'enfant est désormais capable d'appréhender la mère comme objet total ; le clivage entre « bon » et « mauvais » objet s'atténue, les pulsions libidinales et hostiles tendant à se rapporter au même objet ; l'angoisse, dite dépressive, porte sur le danger fantasmatique de détruire et de perdre la mère du fait du sadisme du sujet ; cette angoisse est combattue par divers modes de défense (défenses maniaques ou défenses plus adéquates : réparation, inhibition de l'agressivité), et surmontée quand l'objet aimé est introjecté de façon stable et sécurisante.

■ Sur le choix par M. Klein du terme « position », nous renvoyons le lecteur à notre commentaire de *position paranoïde*.

La théorie kleinienne de la position dépressive se situe dans la ligne des travaux de Freud, [*Deuil et mélancolie*](#) (*Trauer und Melancholie*), 1915, et d'Abraham, [*Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles psychiques*](#) (*Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*), 1924 partie I, intitulée *Les états maniaco-dépressifs et les stades d'organisation pré-génitaux de la libido* (*Die manisch-depressiven Zustände und die prägenitalen Organisationsstufen der Libido*). Ces auteurs ont mis au premier plan, dans la dépression mélancolique, les notions de perte de l'objet aimé et d'introjection, cherché pour celle-ci des points de fixation dans le développement psychosexuel (deuxième stade oral selon Abraham), souligné enfin la parenté existant entre la dépression et les processus normaux comme le deuil.

La première originalité de l'apport kleinien est, ici, de décrire une phase du développement infantile comme présentant une profonde analogie avec le tableau clinique de la dépression.

La notion de position dépressive est introduite par M. Klein en 1934 dans [*Contribution à la psychogenèse des états maniaco-dépressifs*](#) (*A Contribution to the Psychogenesis of Manic-Depressive States*) (1). Auparavant M. Klein avait déjà attiré l'attention sur la fréquence des symptômes dépressifs chez l'enfant : « ... on retrouve régulièrement chez les enfants ce passage entre l'exubérance et l'accablement, qui est caractéristique des états dépressifs » (2). C'est dans [*Conclusions théoriques*](#)

concernant la vie émotionnelle dans la toute première enfance (*Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, 1952) (3 a) qu'on trouvera l'exposé le plus systématique qu'elle ait donné de la position dépressive.

Celle-ci s'instaure après la position paranoïde, vers le milieu de la première année. Elle est corrélative d'une série de changements touchant d'une part l'objet et le moi, les pulsions d'autre part.

1) La personne totale de la mère peut être perçue, prise comme objet pulsionnel et introjectée. Les aspects « bon » et « mauvais » ne sont plus radicalement répartis entre des objets séparés par un clivage, mais rapportés au même objet. De même l'écart entre l'objet fantasmatique interne et l'objet externe se réduit.

2) Les pulsions agressives et libidinales s'unissent dans la visée d'un même objet, instaurant ainsi l'ambivalence au sens plein de ce terme (*voir : Ambivalence*) : « L'amour et la haine se sont beaucoup rapprochés et le « bon » et le « mauvais » sein, la « bonne » et la « mauvaise » mère ne peuvent plus être maintenus aussi largement à l'écart l'un de l'autre qu'au stade précédent » (3 b).

Corrélativement à ces modifications, l'angoisse change de caractère : elle porte désormais sur la perte de l'objet total intérieur ou extérieur et trouve son motif dans le sadisme infantile ; bien que celui-ci soit déjà, selon M. Klein, moins intense qu'à la phase précédente, il risque, dans l'univers fantasmatique de l'enfant, de détruire, d'endommager, de provoquer l'abandon. L'enfant peut tenter de répondre à cette angoisse par la défense maniaque qui utilise, plus ou moins modifiés, les mécanismes de la phase paranoïde (déli, idéalisation, clivage, contrôle omnipotent

de l'objet). Mais il surmonte et dépasse effectivement l'angoisse dépressive par les deux processus de l'inhibition de l'agressivité et de la réparation* de l'objet.

Ajoutons que, tandis que prédomine la position dépressive, la relation à la mère commence à ne plus être exclusive, l'enfant entrant dans ce que M. Klein a nommé les stades précoces de l'Œdipe : « ... la libido et l'angoisse dépressive sont détournées dans une certaine mesure de la mère, et ce processus de distribution stimule les relations d'objet de même qu'il diminue l'intensité des sentiments dépressifs » (3 c).

(1) Cf. Klein (M.). In *Contributions*, 1934, 282 sq.

(2) Klein (M.). *Die Psychoanalyse des Kindes*, 1932. Trad. fr., P.U.F., Paris, 1959, 170.

(3) Klein (M.). In *Developments*, 1952. – a) Cf. 198-236. – b) 212. – c) 220.

Position paranoïde

– D. : paranoïde Einstellung. – En. : paranoid position.
– Es. : posición paranoïde. – I. : posizione paranoïde. –
P. : posição paranóide.

• ***Selon Melanie Klein, modalité des relations d'objet spécifique des quatre premiers mois de l'existence, mais qu'on peut retrouver ultérieurement dans le cours de***

l'enfance, et, chez l'adulte, notamment dans les états paranoïaque et schizophrénique.

Elle se caractérise par les traits suivants : les pulsions agressives coexistent d'emblée avec les pulsions libidinales et sont particulièrement fortes ; l'objet est partiel (principalement le sein maternel) et clivé en deux, le « bon » et le « mauvais » objet ; les processus psychiques prévalents sont l'introjection* et la projection* ; l'angoisse, intense, est de nature persécutive (destruction par le « mauvais » objet).*

■ Commençons par des remarques terminologiques : l'adjectif *paranoïde* est, dans la terminologie psychiatrique, issue de Kraepelin, réservé à une forme de schizophrénie, délirante comme la paranoïa, mais qui diffère de celle-ci principalement par la dissociation (1). En langue anglaise toutefois, la distinction des adjectifs *paranoid* et *paranoidiac* est moins tranchée, chacun d'eux pouvant se rapporter à la paranoïa ou à la schizophrénie paranoïde (2).

Pour M. Klein, bien qu'elle ne conteste pas la distinction nosographique entre paranoïa et schizophrénie paranoïde, le terme paranoïde désigne l'aspect persécutif du délire qu'on retrouve dans ces deux affections ; aussi bien M. Klein a-t-elle d'abord parlé de phase persécutive (*persecutory phase*). Notons enfin que, dans ses derniers écrits, elle adopte l'expression *position paranoïde-schizoïde* (*paranoid-schizoid position*), le premier terme mettant l'accent sur le caractère persécutif de l'anxiété et le second, sur le caractère schizoïde des mécanismes en jeu.

Quant au terme de *position*, M. Klein déclare le préférer à celui de phase : « ... ces ensembles d'anxiétés et de défenses, bien qu'ils apparaissent d'abord pendant les

stades les plus précoces, ne se limitent pas à cette période, mais resurgissent pendant les premières années de l'enfance et ultérieurement sous certaines conditions » (3 a).

M. Klein a fait état dès le début de son œuvre de craintes persécutives fantasmatiques rencontrées dans l'analyse des enfants, particulièrement des enfants psychotiques. Ce n'est que plus tardivement qu'elle parle d'un « état paranoïde rudimentaire », dont elle fait une étape précoce du développement (4) ; elle le situe alors au premier stade anal d'Abraham ; ultérieurement elle en fait le premier type de relation d'objet au stade oral et elle le désigne du nom de position paranoïde. La description la plus systématique qu'elle en ait donnée se trouve dans *Conclusions théoriques concernant la vie émotionnelle dans la toute première enfance* (*Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, 1952) (3 b).

Schématiquement, la position paranoïde-schizoïde peut se caractériser ainsi :

1) Du point de vue pulsionnel, la libido et l'agressivité (pulsions sadiques-orales : dévorer, déchirer) sont d'emblée présentes et unies ; en ce sens, il y a pour M. Klein ambivalence dès le premier stade oral de succion (3 c). Les émotions connexes à la vie pulsionnelle sont intenses (avidité, angoisse, etc.) ;

2) L'objet est un objet partiel, le sein maternel en étant le prototype ;

3) Cet objet partiel est clivé d'emblée en « bon » et en « mauvais » objet, ceci non seulement en tant que le sein maternel gratifie ou frustre, mais surtout en tant que l'enfant projette sur lui son amour ou sa haine ;

4) Le bon objet et le mauvais objet qui résultent du clivage (splitting) acquièrent une autonomie relative l'un

par rapport à l'autre et sont soumis l'un et l'autre aux processus d'introjection et de projection ;

5) Le bon objet est « idéalisé » : il est capable de procurer « une gratification illimitée, immédiate, sans fin » (3 d). Son introjection défend l'enfant contre l'anxiété persécutive (réassurance). Le mauvais objet est un persécuteur terrifiant ; son introjection fait courir à l'enfant des risques internes de destruction ;

6) Le moi « très peu intégré » n'a qu'une capacité limitée à supporter l'angoisse. Il utilise comme modes de défense outre le clivage et l'idéalisation, le *déni* (*dénial*) qui vise à refuser toute réalité à l'objet persécuteur et le *contrôle* omnipotent de l'objet ;

7) « Ces premiers objets introjectés constituent le noyau du surmoi » (3 e) (*voir* : [Surmoi](#)).



Soulignons enfin que, dans la perspective kleinienne, tout individu passe normalement par des phases où prédominent des anxiétés et des mécanismes psychotiques : position paranoïde, puis [position dépressive](#)*. Le dépassement de la position paranoïde dépend notamment de la force relative des pulsions libidinales par rapport aux pulsions agressives.

(1) Cf. par exemple : Porot (A.). *Manuel alphabétique de psychiatrie*, P.U.F., Paris, 1960.

(2) Cf. English (H. B.) and English (A. C.). *A Comprehensive Dictionary of Psychological and Psychoanalytical Terms*, 1958.

(3) Cf. Klein (M.). *Some Theoretical Conclusions regarding the Emotional Life of the Infant*, 1952, in *Developments*. – a) 236. – b) 198. – c) 206, n .– d) 202. – e) 200, n.

(4) Cf. Klein (M.). *Die Psychoanalyse des Kindes*, 1932. Fr : [La psychanalyse des enfants](#), P.U.F., Paris, 1959, 232-3.

Poussée (de la pulsion)

= D. : Drang. – En. : pressure. – Es. : presión. – I. : spinta. – P. : pressão.

• ***Facteur quantitatif variable dont est affectée chaque pulsion et qui rend compte en dernière analyse de l'action déclenchée pour obtenir la satisfaction ; même lorsque la satisfaction est passive (être vu, être battu), la pulsion, en tant qu'elle exerce une « poussée » est active.***

■ Dans l'analyse du concept de pulsion qui se trouve au début des [*Pulsions et destins des pulsions*](#) (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), Freud définit, à côté de la source, de l'objet et du but, la poussée de la pulsion en ces termes : « Par poussée d'une pulsion, on entend son aspect moteur, la somme de force ou la quantité d'exigence de travail qu'elle représente. Chaque pulsion est un morceau d'activité ; lorsqu'on parle de façon relâchée de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que pulsions à but passif » (1).

Deux caractères de la pulsion sont soulignés dans ce texte :

1° Le facteur quantitatif sur lequel Freud a toujours insisté et où il voit un élément déterminant du conflit pathologique (*voir* : [Économique](#)) ;

2° Le caractère actif de toute pulsion. Sur ce point Freud vise Adler qui fait de l'activité l'apanage d'une pulsion distincte, la pulsion agressive : « Il me semble qu'Adler a hypostasié à tort dans une pulsion particulière un caractère général et indispensable de toutes les pulsions, précisément ce qu'il y a en elles de

« pulsionnel », de poussant (*das Drängende*), ce que nous pouvons décrire comme la capacité à déclencher la motricité » (2).

L'idée que les pulsions se définissent essentiellement par la poussée qu'elles exercent appartient aux origines de la pensée théorique freudienne, marquée par les concepts d'Helmoltz. Le [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) commence par une distinction fondamentale entre les excitations extérieures auxquelles l'organisme peut échapper par la fuite, et les excitations endogènes provenant des éléments somatiques : « L'organisme ne peut leur échapper [...]. Il doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée » (3). C'est l'urgence de la vie (*die Not des Lebens*) qui pousse l'organisme à l'[action spécifique](#)* seule capable de résoudre la tension.

(1) Frf.ud (S.). G.W., X, 214-5 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 34.

(2) Freud (S.V *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909. G.W., VII. 371 ; S.E., X, 140 1 ; Fr., 193.

(3) Freud (S.). Ail., 381 ; Angl., 357-8 ; Fr., 317.

Préconscient (s. et adj.)

= D. : das Vorbewusstete, vorbewusst. – En. : preconscious. – Es. : pre-consciente. – I. : preconscio. – P. : preconsciente.

• **A) Terme utilisé par Freud dans le cadre de sa première topique : comme substantif, il désigne un système**

de l'appareil psychique nettement distinct du système inconscient (Ies) ; comme adjectif, il qualifie les opérations et les contenus de ce système préconscient (Pcs). Ceux-ci ne sont pas présents dans le champ actuel de la conscience et sont donc inconscients au sens « descriptif » (α) du terme (voir : Inconscient, B) mais ils se différencient des contenus du système inconscient en ce qu'ils restent en droit accessibles à la conscience (connaissances et souvenirs non actualisés par exemple).

Du point de vue métapsychologique, le système préconscient est régi par le processus secondaire. Il est séparé du système inconscient par la censure qui ne permet pas aux contenus et aux processus inconscients de passer dans le Pcs sans subir de transformations.*

B) Dans le cadre de la deuxième topique freudienne, le terme de pré-conscient est utilisé surtout comme adjectif, pour qualifier ce qui échappe à la conscience actuelle sans être inconscient au sens strict. Du point de vue systématique, il qualifie des contenus et des processus rattachés au moi pour l'essentiel et aussi au surmoi.

■ La distinction entre préconscient et inconscient est fondamentale pour Freud. Sans doute lui est-il arrivé, dans une intention apologétique, de prendre appui sur l'existence incontestable d'une vie psychologique débordant le champ de la conscience actuelle pour défendre la possibilité d'un psychisme inconscient en général (1 a) ; et si l'on prend inconscient dans le sens que Freud appelle « descriptif » – ce qui échappe à la conscience – la distinction entre préconscient et inconscient s'efface. Aussi bien doit-elle être essentiellement comprise dans ses acceptations topique (ou systématique) et dynamique.

Elle est très tôt établie par Freud au cours de l'élaboration de ses vues métapsychologiques (2 a). Dans

L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900) le système préconscient est situé entre le système inconscient et la conscience ; il est séparé du premier par la censure qui cherche à interdire aux contenus inconscients la voie vers le préconscient et la conscience ; à l'autre extrémité, il commande l'accès à la conscience et à la motilité. On peut en ce sens rattacher la conscience au préconscient : c'est ainsi que Freud parle de système Pcs-Cs ; mais, en d'autres passages de L'interprétation du rêve, le préconscient et ce que Freud nomme le système perception-conscience sont franchement délimités l'un de l'autre : ambiguïté qui tiendrait à ce que la conscience se prête mal, comme Freud l'a noté ultérieurement, à des considérations structurales (*voir* : Conscience) (1 b).

Freud soumet le passage du préconscient au conscient à l'action d'une « seconde censure » ; mais celle-ci se différencie de la censure proprement dite (entre Ics et Pcs) en ce qu'elle déforme moins qu'elle ne sélectionne, sa fonction consistant essentiellement à éviter la venue à la conscience de préoccupations perturbantes. Elle favorise ainsi l'exercice de l'attention.

Le système préconscient se spécifie par rapport au système inconscient par la forme de son énergie (énergie « liée ») et par le processus qui s'y accomplit (processus secondaire). Notons cependant que cette distinction n'est pas absolue : de même que certains contenus de l'inconscient, comme

Freud l'a marqué, sont modifiés par le processus secondaire (par exemple les fantasmes), de même des éléments préconscients peuvent être régis par le processus primaire (restes diurnes dans le rêve par exemple). Plus généralement, on peut reconnaître dans les opérations

préconscientes, sous leur aspect défensif, l'emprise du principe de plaisir et l'influence du processus primaire.

Freud a toujours rapporté la différence entre Ics et Pcs au fait que la représentation préconsciente est liée au langage verbal, aux « représentations de mots »*.

Ajoutons que la relation entre le préconscient et le moi est évidemment fort étroite. Il est significatif que la première fois où Freud introduit le préconscient, il l'assimile à « notre moi officiel » (2 b). Et quand, avec la deuxième topique, le moi est redéfini, bien que le système préconscient ne soit pas confondu avec le moi qui est en partie inconscient, il y est naturellement englobé. Enfin, dans l'instance du surmoi nouvellement dégagée, on peut mettre en évidence des aspects préconscients.



Que recouvre, dans le vécu du sujet et plus particulièrement dans l'expérience de la cure, la notion de préconscient ? L'exemple le plus souvent donné est celui des souvenirs non actualisés mais que le sujet peut évoquer. Plus généralement, le préconscient désignerait ce qui est *implicitement* présent dans l'activité mentale, sans être posé pour autant comme objet de conscience ; c'est ce que veut dire Freud quand il définit le pré-conscient comme « descriptivement » inconscient mais accessible à la conscience, alors que l'inconscient est séparé de la conscience.

Dans L'inconscient (*Das Unbewusste*, 1915), Freud qualifie le système préconscient de « connaissance consciente » (*bewusste Kenntnis*) (1 c) ; ce sont là des termes significatifs qui soulignent la distinction d'avec l'inconscient : « connaissance » implique qu'il s'agit d'un certain savoir concernant le sujet et son monde personnel ;

« consciente » marque que des contenus et des processus, bien que non-conscients, sont rattachés au conscient du point de vue topique.

La distinction topique se vérifie du point de vue dynamique dans la cure, notamment par ce trait sur lequel insiste D. Lagache : si l'aveu de contenus préconscients peut provoquer des *réticences*, que l'application de la règle de libre association est destinée à éliminer, la reconnaissance de l'inconscient se heurte à des *résistances*, elles-mêmes inconscientes, que l'analyse doit progressivement interpréter et surmonter (étant bien entendu que les réticences se fondent le plus souvent sur des résistances).

▲ (α) Ce mot de Freud ne semble pas très heureusement choisi. En effet, même en se tenant au seul plan de la description, et sans invoquer de distinctions topiques, on peut dégager des différences entre ce qui est préconscient et ce qui est inconscient. L'expression « inconscient au sens descriptif » désigne sans discrimination l'ensemble des contenus et des processus psychiques qu'ont en commun le seul caractère, négatif, de n'être pas conscients.

(1) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) G.W., X, 264-5 ; S.E., XIV, 166-7 ; Pr., 92-3. – b) G.W., X, 291 ; S.E., XIV, 192 ; Fr., 139. – c) G.W., X, 265 ; S.E., XIV, 167 ; Fr., 94.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902, lettre du 6-12-96. – a) Ail., 185 ; Angl., 173 ; Fr., 153. – b) Ail., 186 ; Angl., 174 ; Fr., 155.

Prégénital

- D. : pràgenital. – En. : pregenital. – Es. : pregenital. – I. : pregenitale. – P. : pregenital.

• **Adjectif employé pour qualifier les pulsions, les organisations, les fixations, etc., qui se rapportent à la période du développement psychosexuel où le primat de la zone génitale n'est pas encore établi (voir : Organisation).**

■ L'introduction de ce terme par Freud dans La prédisposition à la névrose obsessionnelle (*Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913) coïncide avec celle de l'idée d'une organisation libidinale antérieure à l'organisation qui se fait sous le primat des organes génitaux. On sait que, bien plus tôt, Freud avait reconnu l'existence d'une vie sexuelle infantile antérieure à l'établissement de ce primat. Dès la lettre à Fliess du 14-11-97 (1), il parle de zones sexuelles ultérieurement abandonnées ; et dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), il décrit le fonctionnement originellement anarchique des pulsions partielles non génitales.

L'adjectif prégénital a pris une grande extension. Dans le langage psychanalytique contemporain, il ne qualifie pas seulement des pulsions ou des organisations libidinales mais des fixations, des régressions à ces modes précoces du fonctionnement psychosexuel. On parle de névroses prégénitales lorsque de telles fixations sont prévalentes. On a même été jusqu'à substantifier l'adjectif et à parler du « prégénital » comme d'un type défini de personnalité.

(1) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 244-9 ; Angl., 229-34 Fr., 205-8.

Prædipien

= D. : präædipal. – En. : preædipal. – Es. : preedipico. – I. : preedipico. – P. : préedipiano.

• ***Qualifie la période du développement psychosexuel antérieure à l'instauration du complexe d'Œdipe ; dans cette période prédomine, pour les deux sexes, l'attachement à la mère.***

■ Ce terme n'apparaît que très tardivement chez Freud, lorsque celui-ci est amené à préciser la spécificité de la sexualité féminine et en particulier à insister sur l'importance, la complexité, la durée de la relation primaire entre la petite fille et sa mère (1 a). Une telle phase existe aussi chez le garçon mais elle est moins longue, moins riche de conséquences et plus difficile à différencier de l'amour œdipien puisque l'objet reste le même.

Du point de vue terminologique, il convient de distinguer nettement les termes prædipien et prégénital*, fréquemment confondus. Le premier se réfère à la situation interpersonnelle (absence du triangle œdipien), le second concerne le type d'activité sexuelle en cause. Certes, le développement de l'Œdipe aboutit en principe à l'instauration de l'organisation génitale, mais seule une

conception normative prétend faire coïncider la génitalité et le plein choix d'objet corrélatif de l'Œdipe. Or, l'expérience montre qu'il peut y avoir une activité génitale satisfaisante sans Œdipe accompli et aussi que le conflit œdipien peut se jouer dans des registres sexuels pré-génitaux.

Peut-on en toute rigueur parler de phase préœdipienne, c'est-à-dire d'une *phase* où n'existerait de façon exclusive qu'une relation duelle mère-enfant ? La difficulté n'a pas échappé à Freud, qui remarque que le père, alors même que prédomine la relation avec la mère, est présent comme « rival importun » ; on pourrait, selon lui, exprimer aussi bien les faits en disant que « ... la femme ne parvient à la situation œdipienne ' positive normale qu'après avoir surmonté une période préalable où règne le complexe négatif » (1 b) -- formulation qui aurait aux yeux de Freud l'avantage de préserver l'idée que l'Œdipe est le complexe nucléaire des névroses.

On peut schématiquement indiquer qu'à partir de la thèse nuancée de Freud deux directions s'ouvrent : soit qu'on mette l'accent sur l'exclusivité de la relation duelle, soit qu'on décèle très précocement des manifestations œdipiennes au point de ne pas pouvoir circonscrire une phase proprement préœdipienne.

Comme exemple de la première direction on peut se reporter au travail de Ruth Mack Brunswick (2) qui est le résultat d'une longue collaboration avec Freud et qu'elle considère comme exprimant la pensée de celui-ci :

1) Elle pense que, si le père est bien présent dans le champ psychologique, il n'est pas perçu comme un rival

2) Elle reconnaît une spécificité à la phase préœdipienne qu'elle s'attache à décrire, insistant en

particulier sur la prédominance de l'opposition activité-passivité.

A l'opposé, l'école de Melanie Klein, analysant les fantasmes les plus archaïques, tient que dans la relation à la mère intervient précocement le père, comme le montre notamment le fantasme du pénis paternel gardé dans le corps de la mère (*voir* : [Parent combiné](#)). On peut se demander toutefois si la présence d'un troisième terme (phallus) dans la relation primitive mère-enfant justifie qu'on décrive cette période comme « stade précoce de l'Œdipe ». En effet, le père n'est pas alors présent comme instance interdictrice (*voir* : [Complexe d'Œdipe](#)). Dans une telle perspective, J. Lacan, examinant les conceptions kleiniennes, parle de « triangle préœdipien » pour désigner la relation mère-enfant-phallus, ce dernier terme intervenant comme objet fantasmatique du désir de la mère (3).

(1) Freud (S.ï. Über die weibliche Sexualität, 1931. – a) Cf. G.W., XIV. 515-37 ; S.E., XXI, 223-43.

(2) Cf. Mack Brunswick (R.). The Preœdipal Phase of the Libido Development, 1940, in The Psychoanalytic Reader, 231-53.

(3) Cf. Lacan (J.). La relation d'objet et les structures freudiennes compte rendu de J.-B Pontalis in But. Psycho., 1956-7.

Principe de constance

– D. : Konstanzprinzip. – En. : principle of constancy. – Es. : principio de constancia. – 7. : principio di costanza. – P. : principio de constância.

• ***Principe énoncé par Freud selon lequel l'appareil psychique tend à maintenir à un niveau aussi bas ou, tout au moins, aussi constant que possible, la quantité d'excitation qu'il contient. La constance est obtenue d'une part par la décharge de l'énergie déjà présente, d'autre part par l'évitement de ce qui pourrait accroître la quantité d'excitation et la défense contre cette augmentation.***

■ Le principe de constance est au fondement de la théorie économique freudienne. Présent dès les premiers travaux, il est sans cesse implicitement supposé comme réglant le fonctionnement de l'appareil psychique : celui-ci chercherait à maintenir constante en son sein la somme des excitations et y parviendrait en mettant en œuvre des mécanismes d'évitement à l'égard des excitations externes, de défense et de décharge (abréaction) à l'égard des augmentations de tension d'origine interne. Une fois ramenées à leur expression économique dernière, les manifestations les plus diverses de la vie psychique devraient être comprises comme des tentatives plus ou moins réussies pour maintenir ou rétablir cette constance.

Le principe de constance est dans un rapport étroit avec le principe de plaisir dans la mesure où le déplaisir peut être envisagé, dans une perspective économique, comme la perception subjective d'une augmentation de tension et le plaisir comme traduisant la diminution de cette tension.

Mais la relation entre les sensations subjectives de plaisir-déplaisir et les processus économiques qui sont censés leur servir de substrat est, à la ' réflexion, apparue à Freud comme fort complexe ; c'est ainsi que la sensation de plaisir peut accompagner une augmentation de tension. De tels faits rendent nécessaire la détermination entre le principe de constance et le principe de plaisir d'un rapport qui ne se réduise pas à une pure et simple équivalence (voir : [Principe de plaisir](#)).



En posant au fondement de la psychologie une loi de constance, Freud, ainsi que Breuer, ne fait que reprendre à son compte une exigence très généralement admise dans les milieux scientifiques de la fin du XIXe siècle : étendre à la psychologie et à la psychophysiologie les principes les plus généraux de la physique dans la mesure où ces principes sont au fondement même de toute science. On trouverait bien des tentatives, soit antérieures (principalement celle de Fechner qui donne à son « principe de stabilité » une portée universelle) (1), soit contemporaines de celles de Freud pour retrouver à l'œuvre, en psychophysiologie, une loi de constance.

Mais, comme Freud l'a noté lui-même, sous l'apparente simplicité du terme de constance « ... on peut entendre les choses les plus différentes » (2 a).

Lorsqu'on invoque en psychologie, sur le modèle de la physique, un principe de constance, c'est dans plusieurs acceptions qu'on peut schématiquement regrouper ainsi :

1° On se borne à appliquer à la psychologie le principe de la conservation de l'énergie selon lequel, dans un système clos, la somme des énergies reste constante. Soumettre à ce principe les faits psychiques revient à

postuler l'existence d'une énergie psychique ou nerveuse dont le quantum ne varie pas à travers les différentes transformations et déplacements qu'elle subit. L'énoncer revient à fonder la possibilité de traduire les faits psychologiques en langage énergétique. On remarquera qu'un tel principe, constitutif de la théorie économique en psychanalyse, ne se situe pas au même niveau que le principe régulateur désigné par Freud du terme de principe de constance.

2° Le principe de constance est parfois entendu en un sens qui permet de le comparer au 2e principe de la thermodynamique : à l'intérieur d'un système clos, les différences de niveau énergétique tendent vers l'égalisation, de sorte que l'état final idéal est celui d'un équilibre. Le « principe de stabilité » énoncé par Fechner revêt une signification analogue. Encore faut-il, dans une telle transposition, définir le système envisagé : s'agit-il de l'appareil psychique et de l'énergie qui circule à l'intérieur de cet appareil ? S'agit-il du système constitué par l'ensemble : appareil psychique-organisme, ou encore du système : organisme-milieu ? Selon les cas, en effet, la notion de tendance à l'égalisation peut revêtir des significations opposées. C'est ainsi que, dans la dernière hypothèse, elle a pour conséquence la réduction de l'énergie interne de l'organisme jusqu'à ramener celui-ci à l'état anorganique (*voir* : [Principe de Nirvâna](#)).

3° Enfin le principe de constance peut être entendu dans le sens d'une auto-régulation : le système envisagé fonctionne de telle façon qu'il cherche à maintenir constante sa différence de niveau énergétique par rapport à l'entourage. Dans cette acception, le principe de constance revient à l'affirmation qu'il existe des systèmes

relativement clos (soit l'appareil psychique, soit l'organisme dans son ensemble) qui tendent à maintenir et à rétablir à travers les échanges avec le milieu extérieur leur configuration et leur niveau énergétique spécifiques. En ce sens la notion de constance a été rapprochée utilement de celle d'homéostasie, dégagée par le physiologiste Cannon (α).



De cette pluralité d'acceptations, il est difficile de déterminer celle qui coïnciderait exactement avec ce que Freud entend par principe de constance. En effet les formulations qu'il en a données, et dont il a marqué lui-même qu'il n'en était pas satisfait (3 a), sont souvent ambiguës voire contradictoires : « ... l'appareil psychique a une tendance à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui, ou du moins à la maintenir constante » (3 b). Freud semble rapporter à une même tendance « ... la réduction, la constance, la suppression de la tension d'excitation interne » (3 c). Or la tendance à la réduction à zéro de l'énergie interne d'un système ne paraît pas assimilable à la tendance, propre aux organismes, à maintenir constant, à un niveau qui peut être élevé, son équilibre avec l'entourage. Cette seconde tendance peut en effet, selon les cas, se traduire par une recherche de l'excitation aussi bien que par une décharge de celle-ci.

Les contradictions et les imprécisions, les glissements de sens qui sont attachés aux énoncés freudiens ne peuvent s'éclairer que si l'on cherche à dégager, plus nettement que ne l'a fait Freud lui-même, à quelle expérience et à quelle exigence théorique répondent ses tentatives, plus ou

moins réussies, pour énoncer en psychanalyse une loi de constance.



Le principe de constance fait partie de l'appareil théorique que Breuer et Freud élaborent en commun autour des années 1892-1895, notamment pour rendre compte des phénomènes qu'ils ont constatés dans l'hystérie : les symptômes sont rapportés à un défaut d'abréaction, le ressort de la cure est cherché dans une décharge adéquate des affects. Cependant, si l'on compare deux textes théoriques dus à la seule plume de chacun des deux auteurs, on constate, sous l'accord apparent, une nette différence de perspectives.

Dans les *Considérations théoriques* des [Études sur l'hystérie](#) (*Theoretisches in Studien über Hysterie*, 1895), Breuer envisage les conditions de fonctionnement d'un système relativement autonome au sein de l'organisme, le système nerveux central. Il distingue deux types d'énergie dans ce système : une énergie quiescente ou « excitation tonique intracérébrale » et une énergie cinétique qui circule dans l'appareil. C'est le niveau de l'excitation tonique qui est réglé par le principe de constance : « ... il existe dans l'organisme une tendance à maintenir constante l'excitation intracérébrale » (4). Trois points essentiels sont ici à souligner :

1° La loi de constance est conçue comme une loi d'optimum. Il existe un niveau énergétique favorable qui doit être rétabli par des décharges lorsqu'il tend à s'accroître mais aussi par une recharge (sommeil notamment) lorsqu'il s'est trop abaissé ;

2° La constance peut se trouver menacée soit par des états d'excitation généralisés et uniformes (état d'attente

intense par exemple) ou par une répartition inégale de l'excitation dans le système (*affects*) ;

3° L'existence et le rétablissement d'un niveau optimum sont la condition qui permet une libre circulation de l'énergie cinétique. Le fonctionnement sans entraves de la pensée, un déroulement normal des associations d'idées supposent que l'auto-régulation du système ne soit pas perturbée.

Freud, dans son *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), étudie lui aussi les conditions de fonctionnement de l'appareil neuronique. Mais ce n'est pas un principe de constance comme maintien d'un certain niveau énergétique qu'il pose d'emblée, c'est un principe d'inertie* neuronique selon lequel les neurones tendent à se vider de la quantité d'excitation, à l'évacuer complètement. Freud suppose bien, par la suite, l'existence d'une tendance à la constance, mais il y voit une « fonction secondaire imposée par l'urgence de la vie », une modification du principe d'inertie : « ... le système neuronique est forcé d'abandonner la tendance originaire à l'inertie, c'est-à-dire au niveau = 0. Il doit se résoudre à avoir une provision de quantité, pour satisfaire aux exigences de l'action spécifique. Dans la façon dont il le fait, se montre cependant la continuation de la même tendance, modifiée en effort pour maintenir au moins aussi basse que possible la quantité et à se défendre contre les augmentations, c'est-à-dire à la maintenir constante » (2 b). Le principe d'inertie règle pour Freud le type de fonctionnement primaire de l'appareil, la circulation de l'énergie libre. La loi de constance, même si elle n'est pas énoncée explicitement comme un principe indépendant, correspond au processus secondaire où l'énergie est liée, maintenue à un certain niveau.

On voit que, malgré un appareil conceptuel qui peut paraître commun, les modèles de Breuer et de Freud sont fort différents. Breuer développe sa pensée dans une perspective biologique qui ne manque pas de vraisemblance et qui annonce les idées modernes sur l'homéostasie et les systèmes d'auto-régulation (β). En revanche la construction freudienne peut sembler aberrante du point de vue des sciences de la vie, dans la mesure où elle prétend *déduire* un organisme avec ses aptitudes vitales, ses fonctions adaptatives, ses constantes énergétiques, d'un principe qui est la négation de toute différence stable de niveau.

Mais cette divergence, d'ailleurs non explicitée, entre Breuer et Freud (γ) est riche de signification. En effet ce que Freud fait régler par le principe d'inertie, c'est un type de processus dont la découverte toute récente de l'inconscient lui a fait postuler l'existence : le processus primaire*. Celui-ci est décrit dès le Projet sur des exemples privilégiés comme le rêve et la formation de symptôme, en particulier chez l'hystérique. Ce qui caractérise le processus primaire, c'est essentiellement un écoulement sans entraves, un « déplacement aisé » (2 c). Sur le plan de l'analyse psychologique, on s'aperçoit qu'une représentation peut en arriver à se substituer complètement à une autre, à lui emprunter toutes ses propriétés et son efficacité : « ... *l'hystérique* que A fait pleurer ignore qu'il le fait à cause de l'association A-B, et B lui-même ne joue aucun rôle dans sa vie psychique. Le symbole s'est ici complètement substitué à la chose » (2 d). Le phénomène d'un déplacement total de la signification d'une représentation à une autre, la constatation clinique de l'intensité et de l'efficacité que présentent les représentations substitutives, trouvent tout naturellement pour Freud leur expression dans la

formulation économique du principe d'inertie. La libre circulation du sens et l'écoulement total de l'énergie psychique jusqu'à complète évacuation sont pour Freud synonymes. On voit qu'un tel processus est à l'opposé du maintien de la constance.

Celle-ci est bien invoquée dans le [Projet](#), mais comme venant précisément modérer et inhiber la simple tendance à la décharge absolue. C'est au moi qu'est assignée la tâche de lier l'énergie psychique, de la maintenir à un niveau plus élevé ; il accomplit cette fonction parce qu'il constitue lui-même un ensemble de représentations ou de neurones où se maintient un niveau constant d'investissement (*voir* : [Moi](#)).

La filiation entre processus primaire et processus secondaire n'est donc pas à comprendre comme une succession réelle, dans l'ordre vital, comme si le principe de constance était venu succéder dans l'histoire des organismes au principe d'inertie ; elle ne se soutient qu'au niveau d'un appareil psychique où Freud, d'emblée, reconnaît l'existence de deux types de processus, de deux principes du fonctionnement mental (δ).

Comme on le sait, le chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) s'appuie sur une telle opposition. Freud y développe l'hypothèse « ... d'un appareil psychique primitif dont le travail est réglé par la tendance à éviter l'accumulation d'excitation et à se maintenir, autant que possible, sans excitation » (5 a). Un tel principe caractérisé par « ... l'écoulement libre des quantités d'excitation » est désigné par Freud comme « principe de déplaisir ». Il règle le fonctionnement du système inconscient. Le système préconscient-conscient a un autre mode de fonctionnement : il « ... produit, de par les investissements qui en émanent, une *inhibition* de cet

écoulement [libre], une transformation en investissement quiescent, sans doute avec élévation du niveau » (5 b). Par la suite, l'opposition entre les modes de fonctionnement des deux systèmes sera le plus souvent assimilée par Freud à l'opposition du principe de plaisir* et du principe de réalité*. Mais si, dans un souci de clarification conceptuelle, on veut maintenir une distinction entre une tendance à abaisser jusqu'au zéro la quantité d'excitation, et une tendance à maintenir celle-ci à un niveau constant, on voit que le principe de plaisir correspondrait à la première tendance, tandis que le maintien de la constance serait corrélatif du principe de réalité.



Ce n'est qu'en 1920, dans Au-delà du principe de plaisir (*Jenseits des Lustprinzips*), que Freud formule explicitement un « principe de constance ». Or plusieurs points sont à noter :

1° Le principe de constance est donné comme le fondement économique du principe de plaisir (3 d) ;

2° Les définitions qui en sont proposées comportent toujours une équivoque : la tendance à la réduction absolue et la tendance à la constance sont considérées comme équivalentes ;

3° Cependant la tendance au zéro, sous le nom de principe de Nirvâna* est considérée comme fondamentale, les autres principes n'en étant que des modifications ;

4° En même temps que Freud paraît ne voir à l'œuvre dans « ... la vie psychique et peut-être [dans] la vie nerveuse en général » (3 e) qu'une seule tendance plus ou moins modifiée, il introduit au niveau des pulsions, un dualisme fondamental et irréductible, les pulsions de mort* tendant à la réduction absolue des tensions, les pulsions de vie*

cherchant au contraire à maintenir et à créer des unités vitales supposant un niveau élevé de tension. Ce dernier dualisme (dont plus d'un auteur a d'ailleurs souligné qu'il était à comprendre comme un dualisme de *principes*) peut s'éclairer une fois rapproché de certaines oppositions fondamentales, constamment présentes dans la pensée freudienne : énergie libre – énergie liée*, libération – liaison* (*Enlbindung – Bindung*), processus primaire, processus secondaire (voir aussi : Pulsions de mort).

Par contre, Freud n'a jamais pleinement dégagé l'opposition qui, au niveau des principes économiques du fonctionnement mental, correspondrait aux oppositions précédentes. Si elle est esquissée dans le Projet avec la distinction d'un principe d'inertie et d'une tendance à la constance, elle ne constituera pas, par la suite, la référence explicite permettant peut-être d'éviter la confusion qui continue à s'attacher à la notion de principe de constance.

▲ (α) W. B. Cannon, dans son livre *La sagesse du corps (Wisdom of the Body, 1932)*, a désigné du nom d'*homéostasie* les processus physiologiques au moyen desquels le corps tend à maintenir constante la composition du milieu sanguin. Il a décrit ce processus pour le contenu du sang en eau, en sel, en sucre, en protéines, en graisse, en calcium, en oxygène, en ions-hydrogène (équilibre acide-basique) et pour la température. Cette liste peut évidemment être étendue à d'autres éléments (minéraux, hormones, vitamines, etc.).

On voit que l'idée d'homéostasie est celle d'un équilibre dynamique caractéristique du corps vivant et nullement celle d'une réduction de tension à un niveau minimal.

(β) On sait que Breuer a collaboré aux travaux du neurophysiologiste Hering sur un des systèmes d'autorégulation les plus importants de l'organisme, celui de la respiration.

(γ) On pourrait trouver trace d'une difficulté des deux auteurs à se mettre d'accord sur une formulation du principe de constance, dans les élaborations successives qui nous sont parvenues de la Communication préliminaire des Études sur l'hystérie.

Principe de constance

Dans *La théorie de l'attaque hystérique* (*Zur Theorie des hysterischen Anfalles*, 1892), manuscrit envoyé pour approbation à Breuer, ainsi que dans une lettre à celui-ci du 29-6-1892 (6), Freud parle d'une tendance à « ... maintenir constante » ce qu'on peut nommer la « somme d'excitation » dans le système nerveux.

Dans la conférence prononcée par Freud dix jours après la publication de la *Communication Préliminaire*, et publiée sous le même titre dans *Wiener medizinische Presse*, 1893, n° 4, Freud ne parle que d'une tendance à « ... diminuer [...] la somme d'excitation » (7).

Dans la *Communication préliminaire* des *Études sur l'hystérie* enfin le principe de constance n'est pas énoncé.

(δ) On introduirait une certaine clarification dans les problèmes avec lesquels Breuer et Freud sont alors aux prises, en distinguant plusieurs plans :

1° Le niveau de *l'organisme*, réglé par des mécanismes homéostatiques, et fonctionnant donc selon un principe unique, le principe de constance. Un tel principe n'est pas seulement valable pour l'organisme dans son ensemble, mais pour l'appareil spécialisé qu'est le système nerveux. Celui-ci ne peut fonctionner que si des conditions constantes y sont maintenues et rétablies. C'est là ce que visait Breuer en parlant d'un niveau constant de l'excitation tonique intracérébrale.

2° Au niveau du *psychisme* humain qui fait l'objet de l'investigation freudienne :

a) Les processus inconscients qui, à la limite, supposent un glissement indéfini des significations ou, en langage énergétique, un écoulement totalement libre de la quantité d'excitation

b) Le processus secondaire, tel qu'il est repéré dans le système préconscient-conscient, qui suppose une liaison de l'énergie, celle-ci étant réglée par une certaine « forme » tendant à maintenir et à rétablir ses limites et son niveau énergétique : le moi.

En première analyse, on pourrait donc dire que Breuer et Freud n'envisagent pas les mêmes réalités : Breuer pose la question des conditions neurophysiologiques d'un fonctionnement psychique normal, Freud se demande comment chez l'homme le processus psychique primaire peut se trouver limité et réglé.

Il reste malgré tout une équivoque chez Freud aussi bien dans le *Projet* que dans des œuvres tardives comme *Au-delà du principe de plaisir* : entre la déduction du processus psychique secondaire à partir du processus primaire et une genèse quasi mythique de

l'organisme comme forme constante et tendant à persévérer dans l'être à partir d'un état purement anorganique.

Cette équivoque fondamentale dans la pensée freudienne ne peut s'interpréter à notre sens que si l'on comprend le moi lui-même comme une « forme », une *Gestalt* édifiée sur le modèle de l'organisme, ou, si l'on veut, comme une métaphore réalisée de l'organisme.

(1) Cf. Fechner (G. T.). *Einige Ideen zur Schöpfungs- und Entwicklungsgeschichte der Organismen*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1873.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) Ail., 148 ; Angl., 137 ; Fr., 122. – b) Ail., 381 ; Angl., 358 ; Fr., 317. – c) Ail., 425 ; Angl., 404 ; Fr., 358. – d) AU., 429 ; Angl., 407 ; Fr., 361.

(3) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips, 1920.* – a) Cf. G.W., XIII, 68 ; S.E., XVII, 62 ; Fr., 73. – b) G.W., XIII, 5 ; S.E., XVIII, 9 ; Fr., 7. – c) G.W., XIII, 60 ; S.E., XVIII, 55-6 ; Fr., 64. – d) Cf. G.W., XIII, 5 ; S.E., XVIII, 9 ; Fr., 7. – e) G.W., XIII, 60 ; S.E., XVIII, 55-6 ; Fr., 64.

(4) Breuer (J.). Ail., 171 ; S.E., II, 197 ; Fr., 156.

(5) Freud (S.), a) G.W., II-III, 604 ; S.E., V, 598 ; Fr., 488. – b) G.W., II-III, 605 ; S.E., V, 599 ; Fr., 489.

(6) Cf. Freud (S.). G.W., XVII, 12 ; S.E., I, 147.

(7) Freud (S.). S.E., III, 36.

Principe de Nirvâna

= *D.* : Nirwanaprinzip. – *En.* : Nirvana principle. – *Es.* : principio de nirvana. – *I.* : principio del Nirvana. – *P.* : principio de nirvana.

• **Terme proposé par Barbara Low et repris par Freud pour désigner la tendance de l'appareil psychique à ramener à zéro ou du moins à réduire le plus possible en lui toute quantité d'excitation d'origine externe ou interne.**

■ Le terme « Nirvâna », répandu en Occident par Schopenhauer, est tiré de la religion bouddhique où il désigne l' « extinction » du désir humain, l'anéantissement de l'individualité qui se fond dans l'âme collective, un état de quiétude et de bonheur parfait.

Dans [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), Freud, reprenant l'expression proposée par la psychanalyste anglaise Barbara Low, énonce le principe de Nirvâna comme « ... tendance à la réduction, à la constance, à la suppression de la tension d'excitation interne » (1). Cette formulation est identique à celle que Freud donne, dans le même texte, du principe de constance, et comporte donc l'ambiguïté de tenir pour équivalentes la tendance à maintenir constant un certain niveau et la tendance à réduire à zéro toute excitation (*pour la discussion de ce point, voir : [Principe de constance](#)*).

Il n'est toutefois pas indifférent de noter que Freud introduit le terme de Nirvâna, avec sa résonance philosophique, dans un texte où il s'avance très loin dans la voie spéculative ; dans le Nirvâna hindou ou schopenhauerien, Freud trouve une correspondance avec la notion de [pulsion de mort](#)*. Cette correspondance est soulignée dans [Le problème économique du masochisme](#) (*Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924) : « Le principe de Nirvâna exprime la tendance de la pulsion de mort » (2). Dans cette mesure le « principe de Nirvâna » désigne autre chose qu'une loi de constance ou d'homéostasie : la tendance radicale à ramener l'excitation au niveau zéro, telle que

Freud l'avait jadis énoncée sous le terme de « [principe d'inertie](#) »*.

D'autre part le terme de Nirvâna suggère une liaison profonde entre le plaisir et l'anéantissement, liaison qui est restée pour Freud problématique (voir : [Principe de plaisir](#)).

(1) Freud (S.). G.W., XIII, 60 ; S.E., XVIII, 51 ; Fr., 59.

(2) Freud (S.). G.W., XIII, 373 ; S.E., XIX, 160 ; Fr., 213.

Principe de plaisir

= *D.* : Lustprinzip. – *En.* : pleasure principle. – *Es.* : principio de placer. – *I.* : principio di piacere. – *P.* : principio de prazer.

• ***Un des deux principes régissant, selon Freud, le fonctionnement mental : l'ensemble de l'activité psychique a pour but d'éviter le déplaisir et de procurer le plaisir. En tant que le déplaisir est lié à l'augmentation des quantités d'excitation et le plaisir à leur réduction, le principe de plaisir est un principe économique.***

■ L'idée de fonder sur le plaisir un principe régulateur du fonctionnement mental est loin d'être propre à Freud. Fechner, dont on sait à quel point les idées ont pu marquer Freud, avait lui-même énoncé un « principe de plaisir de l'action » (1 a). Il entendait par là, à la différence des doctrines hédonistes traditionnelles, non pas que la

finalité poursuivie par l'action humaine est le plaisir, mais que nos actes sont déterminés par le plaisir ou le déplaisir procurés *dans l'actuel* par la représentation de l'action à accomplir ou de ses conséquences. Il note aussi que ces motivations peuvent n'être pas consciemment perçues : « ... il est tout à fait naturel que, lorsque les motifs se perdent dans l'inconscient, ce soit aussi le cas du plaisir et du déplaisir » (1 b, a).

Ce caractère de motivation actuelle est aussi au centre de la conception freudienne : l'appareil psychique* est réglé par l'évitement ou l'évacuation de la tension déplaisante. On notera que le principe est d'abord désigné comme « principe de déplaisir » (2 a) : la motivation est le déplaisir actuel et non la perspective du plaisir à obtenir. Il s'agit d'un mécanisme de régulation « automatique » (2 b).



La notion de principe de plaisir demeure sans grand changement tout au long de l'œuvre freudienne. Par contre ce qui fait problème chez Freud et reçoit des réponses différentes, c'est la situation du principe par rapport à d'autres références théoriques.

Une première difficulté, déjà sensible dans l'énoncé même du principe, s'attache à la définition du plaisir et du déplaisir. Une des hypothèses constantes de Freud, dans le cadre de son modèle de l'appareil psychique, veut qu'au principe de son fonctionnement le système perception-conscience soit sensible à toute une diversité de qualités en provenance du monde extérieur, alors que de l'intérieur il ne perçoit que les augmentations et diminutions de tension qui se traduisent dans une seule gamme qualitative : l'échelle plaisir-déplaisir (2 c) (β). Peut-on alors s'en

tenir à une définition purement économique, plaisir et déplaisir n'étant que la traduction qualitative de modifications quantitatives ? D'autre part, quelle est la corrélation exacte entre ces deux aspects, qualitatif et quantitatif ? Freud a progressivement souligné toute la difficulté qu'il y avait à donner à ce problème une réponse simple. Si, en un premier temps, il se contente d'énoncer une équivalence entre le plaisir et la réduction de tension, entre le déplaisir et l'augmentation de celle-ci, il cesse rapidement de tenir cette relation pour évidente et simple : « ... ne négligeons pas le caractère hautement indéterminé de cette hypothèse, tant que nous n'aurons pas réussi à déceler la nature de la relation entre plaisir-déplaisir et les variations dans les quantités d'excitation qui agissent sur la vie psychique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si de telles relations peuvent être très diverses, elles ne peuvent pas en tout cas être très simples » (3).

On ne trouverait guère chez Freud que quelques indications concernant le type de fonction en cause. Dans [*Au-delà du principe de plaisir*](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), il note qu'il convient de différencier déplaisir et sentiment de tension : il existe des tensions plaisantes. « La sensation de tension ne serait-elle pas à mettre en rapport avec la grandeur absolue de l'investissement, éventuellement avec son niveau, tandis que la gradation plaisir-déplaisir indiquerait la modification de la quantité d'investissement dans l'unité de temps » (4 a). C'est également un facteur temporel, le rythme, qui est pris en considération dans un texte ultérieur, en même temps que l'aspect essentiellement qualitatif du plaisir se voit remis en valeur (5 a).

Malgré les difficultés qu'il y a à trouver des équivalents quantitatifs exacts aux états qualitatifs que sont le plaisir et le déplaisir, l'intérêt pour la théorie psychanalytique d'une interprétation économique de ces états est évident ; elle permet d'énoncer un principe valable aussi bien pour les instances inconscientes de la personnalité que pour ses aspects conscients. Parler par exemple d'un plaisir inconscient qui s'attacherait à un symptôme manifestement pénible peut soulever des objections au niveau de la description psychologique. En se plaçant au point de vue d'un appareil psychique et des modifications énergétiques qui s'y produisent, Freud dispose d'un modèle qui lui permet de considérer chaque sub-structure comme réglée par le même principe que l'ensemble de l'appareil psychique, en laissant en suspens la difficile question de déterminer, pour chacune de ces substructures, la modalité et le moment où une augmentation de tension devient effectivement motivante comme déplaisir ressenti. Ce problème n'est cependant pas négligé dans l'œuvre freudienne. Il est directement envisagé, à propos du moi, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) (conception du signal d'angoisse* comme motif de défense).



Un autre problème, qui n'est d'ailleurs pas sans rapport avec le précédent, concerne la relation entre *plaisir* et *constance*. En effet, même une fois admise l'existence d'une signification économique, quantitative, du plaisir, la question reste de savoir si ce que Freud nomme principe de plaisir correspond à un maintien de la constance du niveau énergétique, ou à une réduction radicale des tensions au niveau le plus bas. De nombreuses formulations de Freud,

qui assimilent principe de plaisir et principe de constance, vont dans le sens de la première solution. Mais, à l'opposé, si l'on fait intervenir l'ensemble des références théoriques fondamentales de Freud (telles qu'elles se dégagent notamment de textes comme le [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) et [Au-delà du principe de plaisir](#)), on s'aperçoit que le principe de plaisir se trouve plutôt en opposition par rapport au maintien de la constance, soit qu'il corresponde à l'écoulement libre de l'énergie tandis que la constance correspond à une [liaison](#)* de celle-ci, soit qu'à la limite Freud puisse se demander si le principe de plaisir n'est pas « au service de la pulsion de mort » (4 b, 5 b). Nous discutons plus longuement ce problème dans l'article « Principe de constance ».

La question, souvent débattue en psychanalyse, de l'existence d'un « au-delà du principe de plaisir » ne peut valablement être posée qu'une fois pleinement dégagée la problématique qui fait intervenir les concepts de plaisir, constance, liaison, réduction des tensions à zéro. En effet l'existence de principes ou de forces pulsionnelles transcendant le principe de plaisir n'est défendue par Freud que lorsqu'il opte pour une interprétation de celui-ci qui tend à le confondre avec le principe de constance. Lorsqu'au contraire le principe de plaisir tend à être assimilé à un principe de réduction à zéro (principe de Nirvâna) son caractère fondamental et dernier n'est plus contesté (*voir notamment* : [Pulsions de mort](#)).



La notion de principe de plaisir intervient principalement dans la théorie psychanalytique dans son couplage avec celle de principe de réalité. Aussi bien,

lorsque Freud énonce de façon explicite les deux principes de fonctionnement psychique, est-ce ce grand axe de référence qu'il met en avant. Les pulsions ne chercheraient d'abord qu'à se décharger, à se satisfaire par les voies les plus courtes. Elles feraient progressivement l'apprentissage de la réalité qui seul leur permet, à travers les détours et les ajournements nécessaires, d'atteindre la satisfaction cherchée. Dans cette thèse simplifiée, on voit comment le rapport plaisir-réalité pose un problème qui est lui-même dépendant de la signification qu'on donne, en psychanalyse, au terme de plaisir. Si l'on entend essentiellement par plaisir l'apaisement d'un besoin, dont la satisfaction des pulsions d'auto-conservation fournirait le modèle, l'opposition principe de plaisir - principe de réalité n'offre rien de radical, d'autant moins qu'on peut facilement admettre dans l'organisme vivant l'existence d'un équipement naturel, de prédispositions qui font du plaisir un guide de vie, le subordonnant à des comportements et à des fonctions adaptatives. Mais si la psychanalyse a mis au premier plan la notion de plaisir, c'est dans un tout autre contexte, où il apparaît au contraire comme lié à des processus (expérience de satisfaction), à des phénomènes (le rêve) dont le caractère déréel est évident. Dans cette perspective, les deux principes apparaissent comme fondamentalement antagonistes, l'accomplissement d'un désir inconscient (*Wunscherfüllung*) répondant à de toutes autres exigences et fonctionnant selon de toutes autres lois que la satisfaction (*Befriedigung*) des besoins vitaux (*voir : [Pulsions d'auto-conservation](#)*).

▲ (α) Il est intéressant de noter que Fechner n'a pas mis explicitement en relation son « principe de plaisir » et son « principe de stabilité ». C'est uniquement à ce dernier que se réfère Freud.

Principe de plaisir

(β) Il ne s'agit là que d'un modèle simplifié. Freud est en effet bien forcé de tenter de rendre compte de toute une série de phénomènes « qualitatifs » qui ne proviennent pas d'une perception externe actuelle : langage intérieur, souvenir-image, rêve et hallucination. En dernière analyse, pour lui, les qualités sont toujours fournies par une excitation actuelle du système perceptif. Les difficultés d'une telle conception – qui, entre le langage intérieur et l'hallucination, laisse peu de place à ce que, depuis Sartre, on nomme « imaginaire » – sont particulièrement sensibles dans le Complément métapsychologique à la doctrine des rêves (*Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 915) (voir aussi : Trace mnésique).

(1) Fechner. *Über das Lustprinzip des Handelns*, in : *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*, Halle, 1848. – a) 1-30 et 163-194. – b) 11.

(2) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 605 ; S.E., V, 600 ; Fr., 490. – b) G.W., II-III, 580 ; S.E., V, 574 ; Fr., 470. – c) Cf. G.W., II-III, 621 ; S.E., V, 616 ; Fr., 501.

(3) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 120-1 ; Fr., 32-3.

(4) Freud (S.), a) G.W., XIII, 69 ; S.E., XVIII, 63 ; Fr., 74. – b) G.W., XIII, 69 ; S.E., XVIII, 63 ; Fr., 74.

(5) Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. – a) G.W., XIII, 372-3 ; S.E., XIX, 160-1 ; Fr., 212. – b) G.W., XIII, 372 ; S.E., XIX, 160 ; Fr., 212,

Principe de réalité

= *D.* : Realitätsprinzip. – *En.* : principle of relativity. –
Es. : principio de realidad. – *I.* : principio di realtà. – *P.* : principio de realidade.

• *Un des deux principes régissant selon Freud le fonctionnement mental. Il forme couple avec le principe de plaisir qu'il modifie : dans la mesure où il réussit à s'imposer comme principe régulateur, la recherche de la satisfaction ne s'effectue plus par les voies les plus courtes, mais elle emprunte des détours et ajourne son résultat en fonction des conditions imposées par le monde extérieur.*

Envisagé du point de vue économique, le principe de réalité correspond à une transformation de l'énergie libre en énergie liée ; du point de vue topique, il caractérise essentiellement le système préconscient-conscient ; du point de vue dynamique, la psychanalyse cherche à fonder l'intervention du principe de réalité sur un certain type d'énergie pulsionnelle qui serait plus spécialement au service du moi (voir : Pulsions du moi).*

■ Préfiguré dès les premières élaborations métapsychologiques de Freud, le principe de réalité est énoncé comme tel en 1911 dans Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique (*Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*) ; il est mis en relation, dans une perspective génétique, avec le principe de plaisir auquel il succède. Le nourrisson tenterait d'abord de trouver, sur un mode hallucinatoire, une possibilité de décharger de façon immédiate la tension pulsionnelle (voir : Expérience de satisfaction) : « ... c'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination. À sa place, l'appareil psychique dut se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à rechercher une modification réelle. Par là un nouveau principe de l'activité psychique était introduit : ce qui était

représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable » (1 a). Le principe de réalité, principe régulateur du fonctionnement psychique, apparaît secondairement comme une modification du principe de plaisir, d'abord seul souverain ; son instauration correspond à toute une série d'adaptations que l'appareil psychique doit subir : développement des fonctions conscientes, attention, jugement, mémoire ; substitution à la décharge motrice d'une action visant à une transformation appropriée de la réalité ; naissance de la pensée, celle-ci étant définie comme une « activité d'épreuve » où sont déplacées de petites quantités d'investissement, ce qui suppose une transformation de l'énergie libre*, tendant à circuler sans entraves d'une représentation à une autre, en énergie liée* (voir : Identité de perception – identité de pensée). Le passage du principe de plaisir au principe de réalité ne supprime pas pour autant le premier. D'une part, le principe de réalité assure l'obtention dans le réel des satisfactions, d'autre part, le principe de plaisir continue à régner dans tout un champ d'activités psychiques, sorte de domaine réservé livré au fantasme et fonctionnant selon les lois du processus primaire* : l'inconscient*.

Tel est le modèle le plus général que Freud a élaboré dans le cadre de ce qu'il a lui-même désigné comme « psychologie génétique » (1 b). Il indique que ce schéma s'applique différemment selon qu'est envisagée l'évolution des pulsions sexuelles ou celle des pulsions d'auto-conservation*. Si celles-ci, dans leur développement, sont progressivement amenées à reconnaître pleinement l'emprise du principe de réalité, les pulsions sexuelles, elles, ne s' « éduqueraient » qu'avec retard et toujours

imparfaitement. Il en résulterait, secondairement, que les pulsions sexuelles resteraient le domaine privilégié du principe de plaisir, tandis que les pulsions d'auto-conservation représenteraient rapidement, au sein de l'appareil psychique, les exigences de la réalité. En définitive, le conflit psychique entre le moi et le refoulé s'enracinerait dans le dualisme pulsionnel, correspondant lui-même au dualisme des principes.

Malgré sa simplicité apparente, cette conception soulève des difficultés que bien des indications dans l'œuvre de Freud lui-même font déjà apercevoir.

1° En ce qui concerne les *pulsions*, l'idée que pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation évoluent selon un même schéma, ne paraît guère satisfaisante. On voit mal ce que serait pour les pulsions d'auto-conservation ce premier temps réglé par le seul principe de plaisir : ne sont-elles pas d'emblée orientées sur l'objet réel satisfaisant, comme Freud l'a lui-même indiqué pour les différencier des pulsions sexuelles ? (2). A l'inverse, le lien entre la sexualité* et le fantasme* est si essentiel que l'idée d'un apprentissage progressif de la réalité devient ici fort contestable, comme l'atteste d'ailleurs l'expérience analytique.

On s'est souvent demandé comment l'enfant, s'il pouvait se satisfaire comme à volonté sur le mode hallucinatoire, aurait jamais à rechercher un objet réel. La conception qui fait surgir la pulsion sexuelle de la pulsion d'auto-conservation dans une relation double d'étayage* et de séparation, permet d'éclairer ce difficile problème. Schématiquement, les fonctions d'auto-conservation mettent en jeu des montages de comportements, des schèmes perceptifs visant d'emblée, même si c'est de façon malhabile, un objet réel adéquat (le sein, la nourriture).

La pulsion sexuelle naît de façon marginale au cours de l'accomplissement de cette fonction naturelle ; elle ne devient véritablement autonome que dans le mouvement qui la sépare de la fonction et de l'objet, en répétant le plaisir sur le mode de l'[auto-érotisme](#)* et en visant désormais les représentations électives qui s'organisent en fantasme. On voit que, dans cette perspective, la liaison entre les deux types de pulsions envisagés et les deux principes n'apparaît nullement comme une acquisition secondaire : le lien est d'emblée étroit entre auto-conservation et réalité ; inversement, le moment d'émergence de la sexualité coïncide avec celui du fantasme et de l'accomplissement hallucinatoire du désir.

2° On a souvent attribué à Freud, pour la critiquer, l'idée que l'être humain aurait à sortir d'un hypothétique état où il réaliserait une sorte de système clos voué au seul plaisir « [narcissique](#) »* pour accéder, on ne sait par quelle voie, à la réalité. Une telle représentation est démentie par plus d'une formulation freudienne : il existe dès l'origine, au moins dans certains secteurs, notamment celui de la perception, un accès au réel. La contradiction ne vient-elle pas de ce que, dans le champ d'investigation proprement psychanalytique, la problématique du réel se pose en des termes tout différents de ceux d'une psychologie qui prend pour objet l'analyse du comportement de l'enfant ? Ce que Freud poserait indûment comme une généralité valable pour l'ensemble de la genèse du sujet humain, retrouverait sa valeur au niveau, d'emblée déréel, du désir inconscient. C'est dans l'évolution de la sexualité humaine, dans sa structuration par le [complexe d'Edipe](#), que Freud cherche les conditions de l'accès à ce qu'il nomme « plein amour d'objet ». La signification d'un principe de réalité capable de modifier le cours du désir

sexuel peut difficilement se saisir hors de cette référence à la dialectique de l'Œdipe et aux identifications* corrélatives de celui-ci (voir : Objet).

3° Freud attribue un rôle important à la notion d'épreuve de réalité*, mais sans en avoir jamais élaboré une théorie cohérente et sans en avoir bien montré la relation avec le principe de réalité. Dans l'emploi de cette notion, on voit plus manifestement encore comment celle-ci peut recouvrir deux directions de pensée fort différentes : une théorie génétique de l'apprentissage de la réalité, d'une mise de la pulsion à l'épreuve de la réalité (comme si elle procédait par « essais et erreurs ») et une théorie quasi transcendantale qui traite de la constitution de l'objet à travers tout une série d'oppositions : intérieur-extérieur, plaisant-déplaisant, introjection-projection. (*Pour la discussion de ce problème, voir : Épreuve de réalité et Moi-plaisir – moi-réalité.*)

4° Dans la mesure où Freud, avec sa dernière topique, définit le *moi* comme une différenciation du ça qui résulterait du contact direct avec la réalité extérieure, il en fait l'instance à laquelle est dévolue la tâche d'assurer l'emprise du principe de réalité. Le moi « ... intercale, entre la revendication pulsionnelle et l'action qui procure la satisfaction, l'activité de pensée qui, s'étant orientée dans le présent et ayant utilisé les expériences antérieures, tente de deviner par des actions d'épreuve le résultat des entreprises envisagées. Le moi arrive de cette façon à déceler si la tentative pour obtenir la satisfaction doit être effectuée ou ajournée ou si la revendication de la pulsion ne doit pas être purement et simplement réprimée comme dangereuse (*principe de réalité*) » (3). Une telle formulation représente

l'expression la plus franche de la tentative de Freud pour faire dépendre du moi les fonctions adaptatives de l'individu (voir : [Moi](#), Commentaire : VI). Cette conception soulève deux sortes de réserves : d'une part, il n'est pas sûr que l'apprentissage des exigences de la réalité doive être entièrement porté au compte d'une instance de la personnalité psychique dont la genèse et la fonction sont aussi marquées des identifications et des conflits ; d'autre part, dans le champ propre de la psychanalyse, la notion de réalité n'a-t-elle pas été profondément renouvelée par des découvertes aussi fondamentales que celle du complexe d'Œdipe et d'une constitution progressive de l'objet libidinal ? Ce qu'en psychanalyse on entend par « accès à la réalité » ne saurait être réduit à l'idée d'un pouvoir de discrimination entre l'irréel et le réel ni à celle d'une mise à l'épreuve des fantasmes et des désirs inconscients au contact d'un monde extérieur qui, en définitive, ferait seul loi.

(1) Freud (S.), a) G.W., VIII, 231-2 ; S.E., XII, 219. – b) G.W., VIII, 235 ; S.E., XII, 223.

(2) Cf. Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 227, n. ; S.E., XIV, 134-5 ; Fr., 57.

(3) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 129 ; S.E., XXIII, 199 ; Fr., 74.

Principe d'inertie (neuronique)

= *D.* : Prinzip der Neuronenträgheit ou Trägheitsprinzip. –
En. : principle of neuronic inertia. – *Es.* : principio
de inercia neurônica. – *I.* : principio dell'inerzia
neurônica. – *P.* : principio de inércia neurônica.

• ***Principe de fonctionnement du système neuronique
postulé par Freud dans le Projet de psychologie
scientifique (Entwurf einer Psychologie, 1895) : les
neurones tendent à évacuer complètement les quantités
d'énergie qu'ils reçoivent.***

■ C'est dans le Projet de psychologie scientifique que Freud énonce un principe d'inertie comme principe de fonctionnement de ce qu'il nomme alors système neuronique. Il ne reprendra pas cette expression dans les textes métapsychologiques ultérieurs. La notion appartient à la période d'élaboration de la conception freudienne de l'appareil psychique. On sait que Freud décrit dans le Projet un système neuronique en faisant intervenir deux notions fondamentales : celle de neurone et celle de quantité. La quantité est supposée circuler dans le système, emprunter telle ou telle voie parmi les bifurcations successives des neurones en fonction de la résistance (« barrière de contact ») ou du frayage* qui existe au passage d'un élément neuronique à un autre. Il existe une analogie évidente entre cette description dans un langage neurophysiologique et les descriptions ultérieures de l'appareil psychique qui, elles aussi, font intervenir deux éléments : les représentations groupées en chaînes ou en systèmes et l'énergie psychique.

Principe d'inertie (neuronique)

La notion ancienne de principe d'inertie présente l'intérêt d'aider à préciser le sens des principes économiques fondamentaux qui règlent le fonctionnement de l'appareil psychique.



L'inertie, en physique, consiste en ce qu' « ... un point libre de toute liaison mécanique et ne subissant aucune action conserve indéfiniment la même vitesse en grandeur et en direction (y compris le cas où cette vitesse est nulle, c'est-à-dire, où le corps est au repos) » (1).

1. Le principe que Freud énonce concernant le système neuronique présente une analogie certaine avec le principe physique d'inertie. Il est formulé ainsi : « Les neurones tendent à se débarrasser de la quantité » (2).

Le modèle d'un tel fonctionnement est fourni par une certaine conception du réflexe : dans l'arc réflexe, la quantité d'excitation reçue par le neurone sensitif est censée être entièrement déchargée à l'extrémité motrice. Plus généralement, pour Freud, l'appareil neuronique se comporte comme s'il tendait non seulement à décharger les excitations mais à se tenir à l'écart, par la suite, des sources d'excitation. A l'égard d'excitations internes, le principe d'inertie ne peut plus fonctionner sans subir une modification profonde ; en effet, pour qu'il y ait décharge adéquate, une action spécifique* est nécessaire qui exige, pour être menée à bien, une certaine mise en réserve d'énergie.

2. Le rapport entre l'usage que fait Freud de la notion de principe d'inertie et son emploi en physique reste assez lâche :

a) En physique, l'inertie est une propriété des corps en mouvement alors que, pour Freud, elle n'est pas une

Principe d'inertie (neuronique)

propriété du *mobile* envisagée, à savoir l'excitation, mais une tendance active du *système* où les quantités se déplacent ;

b) En physique, le principe d'inertie est une loi universelle, constitutive des phénomènes envisagés et susceptible d'être retrouvée à l'œuvre même dans des manifestations qui, pour l'observateur commun, la contredisent. Par exemple, le mouvement d'un projectile tend apparemment à s'arrêter de lui-même, mais la physique montre que cet arrêt est dû à la résistance de l'air et qu'abstraction faite de ce facteur contingent la validité de la loi d'inertie n'est nullement mise en cause. Au contraire, dans les transpositions psychophysiologiques de Freud, le principe d'inertie n'est plus constitutif de l'ordre naturel envisagé ; il peut être mis en échec par un autre mode de fonctionnement qui en limite le champ d'application. C'est ainsi qu'en fait la formation de groupes de neurones à investissement constant suppose la régulation par une loi – loi de constance – qui vient contrecarrer l'écoulement libre de l'énergie. C'est seulement par une sorte de déduction qui fait appel à une finalité que Freud peut soutenir que le principe d'inertie utilise pour ses fins une certaine accumulation d'énergie ;

c) On retrouve encore ce passage du mécanisme à la finalité dans le fait que Freud déduit du principe de la décharge de l'excitation une tendance à l'évitement de toute source d'excitation.

3. On conçoit que Freud, dans la mesure où il entend se maintenir à un certain niveau de vraisemblance biologique, se voit obligé d'introduire aussitôt des altérations considérables du principe d'inertie. Comment en effet un organisme fonctionnant selon ce principe pourrait-il survivre ? Comment pourrait-il *exister* – s'il est vrai que

Principe d'inertie (neuronique)

la notion même d'organisme suppose le maintien d'une différence stable de niveau énergétique par rapport à l'environnement ?



Les contradictions qu'on peut relever dans la notion freudienne de principe d'inertie neuronique ne doivent pas pourtant à notre sens disqualifier l'intuition de base qui est sous-jacente à son emploi. Cette intuition est liée à la découverte même de l'inconscient ; ce que Freud traduit en termes de libre circulation d'énergie dans les neurones n'est que la transposition de son expérience clinique : la libre circulation du sens qui caractérise le processus primaire*.

Dans cette mesure le principe de Nirvâna, tel qu'il apparaît bien plus tard dans l'œuvre de Freud, peut être considéré comme une réaffirmation, à un moment décisif de la pensée freudienne (« tournant » des années 20) de l'intuition fondamentale qui guidait déjà l'énoncé du principe d'inertie.

(1) Lalande (A.). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1951.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1895. Ail.. 380 Angl., 356 ; Fr., 316.

Processus primaire, processus secondaire

= *D.* : Primärvorgang, Sekundärvorgang. – *En.* : primary process, secondary process. – *Es.* : proceso primario, proceso secundario. – *I.* : processo primario, processo secundario. – *P.* : processo primario, processo secundario.

• ***Les deux modes de fonctionnement de l'appareil psychique tels qu'ils ont été dégagés par Freud. On peut les distinguer radicalement :***

a) du point de vue topique : le processus primaire caractérise le système inconscient, le processus secondaire caractérise le système préconscient-conscient ;

b) du point de vue économique-dynamique : dans le cas du processus primaire, l'énergie psychique s'écoule librement, passant sans entraves d'une représentation à une autre selon les mécanismes de déplacement et de condensation ; elle tend à réinvestir pleinement les représentations attachées aux expériences de satisfaction constitutives du désir (hallucination primitive). Dans le cas du processus secondaire, l'énergie est d'abord « liée » avant de s'écouler de façon contrôlée ; les représentations sont investies d'une façon plus stable, la satisfaction est ajournée, permettant ainsi des expériences mentales qui mettent à l'épreuve les différentes voies de satisfaction possibles.

L'opposition entre processus primaire et processus secondaire est corrélative de celle entre principe de plaisir et principe de réalité.

■ La distinction freudienne entre processus primaire et processus secondaire est contemporaine de la découverte des

Processus primaire, processus secondaire

processus inconscients à laquelle elle apporte sa première expression théorique. Elle est présente dès le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), développée dans le chapitre VII de L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900) et restera une référence immuable de la pensée freudienne.

L'étude de la formation des symptômes et l'analyse des rêves conduisent Freud à reconnaître un type de fonctionnement mental présentant ses mécanismes propres, régi par certaines lois, très différent des processus de pensée qui s'offrent à l'observation psychologique traditionnelle. Ce mode de fonctionnement, que le rêve met particulièrement en évidence, est caractérisé non pas, comme l'affirmait la psychologie classique, par une absence de sens, mais par un glissement incessant de celui-ci. Les mécanismes à l'œuvre sont d'une part le déplacement* par lequel une représentation souvent d'apparence insignifiante peut se voir attribuer toute la valeur psychique, la signification, l'intensité originellement attribuées à une autre, d'autre part la condensation* – en une représentation unique peuvent confluer toutes les significations portées par les chaînes associatives qui viennent s'y croiser. La surdétermination* du symptôme offre un autre exemple de ce mode de fonctionnement propre à l'inconscient.

C'est aussi le modèle du rêve qui a conduit Freud à postuler que la visée du processus inconscient était d'établir par les voies les plus courtes, une identité de perception*, à savoir de reproduire, sur le mode hallucinatoire, les représentations auxquelles l'expérience de satisfaction* originelle a conféré une valeur privilégiée.

Processus primaire, processus secondaire

C'est en opposition à un tel mode de fonctionnement mental que peuvent être décrites comme processus secondaires des fonctions classiquement décrites en psychologie comme la pensée vigile, l'attention, le jugement, le raisonnement, l'action contrôlée. Dans le processus secondaire, c'est l'identité de pensée* qui est recherchée : « La pensée doit s'intéresser aux voies de liaison entre les représentations sans se laisser tromper par leur intensité » (1). Dans cette perspective, le processus secondaire constitue une modification du processus primaire. Il remplit une fonction régulatrice rendue possible par la constitution du moi dont le rôle majeur est d'inhiber le processus primaire (voir : Moi). Tous les processus où intervient le moi ne sont pas pour autant à décrire comme processus secondaire. D'emblée Freud a marqué comment le moi subissait l'emprise du processus primaire, notamment dans les modes de défense pathologiques. Le caractère primaire de la défense se marque alors cliniquement par son aspect compulsif, et, en termes économiques, par le fait que l'énergie mise en jeu cherche à se décharger de façon totale, immédiate, par les voies les plus courtes (α) : « L'investissement de désir allant jusqu'à l'hallucination, le plein développement de déplaisir qui implique que la défense soit dépensée pleinement, nous les désignons du terme de *processus psychiques primaires* ; par contre les processus que seul rend possibles un bon investissement du moi et qui représentent une modération des précédents, nous les désignons comme *processus psychiques secondaires* » (2 a).

L'opposition entre processus primaire et processus secondaire correspond à celle des deux modes de circulation de l'énergie psychique : énergie libre et énergie liée*.

Processus primaire, processus secondaire

Elle est également à mettre en parallèle avec l'opposition du principe de plaisir et du principe de réalité*.



Les termes primaire et secondaire ont des implications temporelles, voire génétiques. Ces implications s'accroissent chez Freud dans le cadre de la seconde théorie de l'appareil psychique, où le moi est défini comme le résultat d'une différenciation progressive d'avec le ça*.

La question est cependant présente dès le premier modèle théorique freudien. C'est ainsi que, dans le Projet, les deux types de processus paraissent correspondre non seulement à des modes de fonctionnement au niveau des représentations, mais à deux étapes dans la différenciation de l'appareil neuronique et même dans l'évolution de l'organisme. Freud distingue une « fonction primaire » où l'organisme, et cette partie spécialisée de celui-ci qu'est le système neuronique, fonctionnent selon le modèle de « l'arc réflexe » : décharge immédiate et totale de la quantité d'excitation, et une « fonction secondaire » : fuite des excitations externes, action spécifique pouvant seule mettre un terme à la tension interne et supposant un certain emmagasinement d'énergie : « ... toutes les réalisations du système neuronique doivent être envisagées soit sous l'angle de la fonction primaire, soit sous celui de la fonction secondaire imposée par l'urgence de la vie [*Not des Lebens*] » (2 b). Freud pouvait difficilement échapper à ce qui se présentait pour lui comme une exigence scientifique fondamentale : insérer sa découverte des processus psychiques primaire et secondaire dans une conception biologique faisant intervenir des modes de réponse d'un organisme à l'afflux d'excitation. Cette tentative a pour conséquence des affirmations peu

Processus primaire, processus secondaire
soutenables sur le plan biologique : par exemple l'arc
réflexe conçu comme transmettant à son extrémité motrice la
même quantité d'excitation qu'il a reçue à son extrémité
sensorielle, ou, à un niveau plus fondamental, l'idée qu'un
organisme puisse connaître une étape où il fonctionnerait
selon le seul principe de l'évacuation totale de l'énergie
qu'il reçoit, de sorte que, paradoxalement, ce serait l'
« urgence de la vie » qui rendrait possible l'avènement de
l'être vivant (*voir* : [Principe de constance](#)).

Cependant on notera que là même où Freud est au plus
près de ses modèles biologiques, il n'assimile pas les
« fonctions » primaire et secondaire de l'organisme aux
« processus » primaire et secondaire dont il fait deux
modalités de fonctionnement du psychisme, du système tj ;
(2 c).

▲ (α) Freud dans le [Projet](#) qualifie également le processus primaire de
processus « plein » ou total (*voll*).

(1) Freud (S.). G.W., II-III, 607-8 ; S.E., V, 602 ; Fr., 491.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1895. – a) Ail.,
411 ; Angl., 388 ; Fr., 344. – b) Ail., 381 ; Angl., 358 ; Fr., 317. –
c) Cf. AU., 409-11 ; Angl., 386-9 ; Fr., 342-4.

Projection

= D. : Projektion. – En. : projection. – Es. : proyección. –
I. : proiezione. – P. : projeção.

• A) Terme utilisé dans un sens très général en neurophysiologie et en psychologie pour désigner l'opération par laquelle un fait neurologique ou psychologique est déplacé et localisé à l'extérieur, soit en passant du centre à la périphérie, soit du sujet à l'objet. Ce sens comporte des acceptions assez différentes (voir : commentaire).

B) Dans le sens proprement psychanalytique, opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre, personne ou chose, des qualités, des sentiments, des désirs, voire des « objets », qu'il méconnaît ou refuse en lui. Il s'agit là d'une défense d'origine très archaïque et qu'on retrouve à l'œuvre particulièrement dans la paranoïa mais aussi dans des modes de pensée « normaux » comme la superstition.

■ I. – Le terme de projection a aujourd'hui un usage très étendu aussi bien en psychologie qu'en psychanalyse ; il comporte diverses acceptions qui sont mal distinguées les unes des autres, comme on l'a souvent noté. Il peut être commode d'énumérer, en s'en tenant d'abord à un niveau sémantique, ce qui est connoté par « projection » :

a) En *neurologie*, on parle de projection dans un sens dérivé de celui de la géométrie où le terme désigne une correspondance point par point entre, par exemple, une figure dans l'espace et une figure plane. C'est ainsi qu'on dira que telle aire cérébrale constitue la projection de tel appareil somatique, récepteur ou effecteur : on désigne par là une correspondance qui peut s'établir selon des lois définies, soit point par point, soit de structure à structure, et ceci dans une direction centripète aussi bien que centrifuge.

b) Une seconde acception dérive de celle-ci mais implique, elle, un mouvement du centre vers la périphérie.

On a pu dire, dans un langage psychophysiological, que les sensations olfactives par exemple sont localisées par projection au niveau de l'appareil récepteur. Freud parle en ce même sens d'une « sensation de démangeaison ou d'excitation d'*origine centrale* projetée dans la zone érogène périphérique » (1). Dans la même perspective, on peut définir, comme le font *H. B. English* et *A. C. English*, la projection « excentrique » comme « localisation d'une donnée sensorielle à la position que l'objet stimulus occupe dans l'espace plutôt qu'au point de stimulation sur le corps » (2 a).

En *psychologie*, on parle de projection pour connoter les processus suivants :

c) Le sujet perçoit le milieu ambiant et y répond en fonction de ses propres intérêts, aptitudes, habitudes, états affectifs durables ou momentanés, attentes, désirs, etc. Une telle corrélation de l'*Innenwelt* et de l'*Umwelt* est une des acquisitions de la biologie et de la psychologie modernes, notamment sous l'impulsion de la « psychologie de la forme ». Elle se vérifie à tous les niveaux du comportement : un animal découpe dans le champ perceptif certains stimuli privilégiés qui orientent tout son comportement ; tel homme d'affaires considérera tous ses objets du point de vue de ce qui peut s'acheter ou se vendre (« déformation professionnelle ») ; l'homme de bonne humeur est enclin à voir la « vie en rose », etc. Plus profondément, des structures ou des traits essentiels de la personnalité peuvent apparaître dans le comportement manifeste. C'est ce fait qui est au principe des techniques dites projectives : le dessin de l'enfant révèle sa personnalité ; dans les épreuves standardisées que sont les tests projectifs proprement dits (Rorschach, T.A.T., par exemple) le sujet est mis en présence de situations peu

structurées et de stimuli ambigus, ce qui permet « ... de lire, selon des règles de déchiffrement propres au type de matériel et d'activité créatrice proposé, certains traits de son caractère et certains systèmes d'organisation de sa conduite et de ses émotions » (3).

d) Le sujet montre par son attitude qu'il assimile telle personne à telle autre : on dit alors, par exemple, qu'il « projette » l'image de son père sur son patron. On désigne par là, de façon peu appropriée, un phénomène que la psychanalyse a découvert sous le nom de *transfert*.

e) Le sujet s'assimile à des personnes étrangères ou, inversement assimile à lui-même des personnes, des êtres animés ou inanimés. On dit ainsi couramment que le lecteur de romans se projette en tel ou tel héros et, dans l'autre sens, que La Fontaine, par exemple, a projeté dans les animaux de ses *Fables* des sentiments et des raisonnements anthropomorphiques. Un tel processus serait plutôt à ranger dans le champ de ce que les psychanalystes nomment *identification*.

f) Le sujet attribue à autrui les tendances, les désirs, etc., qu'il méconnaît en lui : le raciste, par exemple, projette sur le groupe honni ses propres fautes et ses penchants inavoués. Ce sens, que English et English désignent comme *disowning projection* (2 b), paraît le plus proche de ce que Freud a décrit sous le nom de *projection*.

II. – Freud a invoqué la projection pour rendre compte de différentes manifestations de la psychologie normale et pathologique :

1) La projection est d'abord découverte dans la *paranoïa*. Freud consacre à cette affection dès 1895-6 deux courts écrits (4 a) et le chapitre III de ses [*Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense*](#) (*Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896). La projection y est

décrite comme une défense primaire qui est un mésusage d'un mécanisme normal consistant à chercher à l'extérieur l'origine d'un déplaisir. Le paranoïaque projette ses représentations intolérables qui lui font retour du dehors sous forme de reproches : « ... le contenu effectif reste intact mais il y a un changement dans l'emplacement de l'ensemble » (4 b).

En chacune des occasions ultérieures où Freud traite de la paranoïa, il invoque la projection, notamment dans l'étude du Cas Schreber. Mais on sera sensible à la façon dont Freud y limite le rôle de la projection : elle n'est qu'une partie du mécanisme de la défense paranoïaque et elle n'est pas également présente dans toutes les formes de l'affection (5 a).

2) Freud décrit en 1915 l'ensemble de la construction *phobique* comme une véritable « projection » dans le réel du danger pulsionnel : « Le moi se comporte comme si le danger de développement de l'angoisse ne venait pas d'une motion pulsionnelle, mais d'une perception et peut donc réagir contre ce danger extérieur par les tentatives de fuite des évitements phobiques » (6).

3) Dans ce que Freud désigne du nom de « jalousie projective » en la distinguant aussi bien de la jalousie « normale » que du délire de jalousie paranoïaque, il voit à l'œuvre la projection (7) : le sujet se défend de ses propres désirs d'être infidèle en imputant l'infidélité à son conjoint ; il détourne, ce faisant, son attention de son propre inconscient, la déplace sur l'inconscient d'autrui et peut y gagner autant de clairvoyance en ce qui concerne autrui que de méconnaissance en ce qui le concerne lui-même. Il est donc parfois impossible et toujours inefficace de dénoncer la projection comme une perception erronée.

4) À plusieurs reprises Freud a insisté sur le caractère *normal* du mécanisme de la projection. C'est ainsi qu'il voit dans la superstition, dans la mythologie, dans l'« animisme » une projection. « L'obscur connaissance (pour ainsi dire la perception endopsychique) des facteurs psychiques et des relations qui existent dans l'inconscient se reflète [...] dans la construction d'une *réalité suprasensible* qui doit être retransformée par la science en *psychologie de l'inconscient* » (8).

5) Ce n'est enfin qu'en de rares occasions que Freud invoque la projection à propos de la situation analytique. Il ne désigne jamais le transfert en général comme une projection et n'emploie ce dernier terme que pour connoter un phénomène particulier en relation avec lui : le sujet attribue à son analyste des paroles ou des pensées qui sont en réalité les siennes propres (par exemple : « vous allez penser que... mais ce n'est pas vrai ») (9 a).

On voit, par cet inventaire, que Freud, s'il rencontre la projection dans des domaines divers, lui donne cependant un sens assez étroit. La projection apparaît toujours comme une défense, comme l'attribution à l'autre – personne ou chose – de qualités, de sentiments, de désirs que le sujet refuse ou méconnaît en lui. L'exemple de l'animisme est celui qui démontre le mieux que Freud ne prend pas la projection au sens d'une simple assimilation de l'autre à soi. En effet on a très souvent rendu compte des croyances animistes par l'incapacité supposée des primitifs à concevoir la nature autrement que sur le modèle humain ; de même, à propos de la mythologie, on dit fréquemment que les Anciens « projetaient », sur les forces de la nature, les qualités et les passions humaines. Freud, lui – et c'est là son apport majeur – tient qu'une telle assimilation trouve son principe et sa fin dans une *méconnaissance* : les

« démons », les « revenants » incarneraient les mauvais désirs inconscients.

III. – Dans la plupart des occasions où Freud parle de projection, il évite de traiter le problème dans son ensemble. Il s'en explique dans le Cas Schreber : « ... la compréhension de la projection impliquant un problème psychologique plus général, nous nous décidons à mettre de côté, pour l'étudier dans un autre ensemble, le problème de la projection et, avec celui-ci, le mécanisme de la formation du symptôme paranoïaque en général » (5 b). Une telle étude fut peut-être écrite mais ne fut jamais publiée. Cependant Freud a donné à plusieurs reprises des indications sur la métapsychologie de la projection. On peut tenter de regrouper ainsi les éléments de sa théorie et les problèmes posés par celle-ci :

1) La projection trouve son principe le plus général dans la conception freudienne de la pulsion. On sait que, pour Freud, l'organisme est soumis à deux sortes d'excitations génératrices de tension : celles qu'il peut fuir et dont il peut se protéger, et celles qu'il ne peut pas fuir et contre lesquelles il n'existe pas au début d'appareil protecteur ou pare-excitations* ; c'est là le premier critère de l'intérieur et de l'extérieur. La projection apparaît alors comme le moyen de défense originaire contre les excitations internes que leur intensité rend trop déplaisantes : le sujet projette celles-ci à l'extérieur, ce qui lui permet de les fuir (évitement phobique par exemple) et de s'en protéger. Il existe « ... une inclination à les traiter comme si elles n'agissaient pas de l'intérieur mais bien de l'extérieur pour pouvoir utiliser contre elles le moyen de défense du pare-excitations. Telle est l'origine de la projection » (10). La contrepartie d'un tel bénéfice est, comme Freud

l'a noté, que le sujet se voit obligé d'accorder pleine croyance à ce qui désormais est soumis aux catégories du réel (4 c).

2) Freud fait jouer un rôle essentiel à la projection, couplée avec l'introjection*, dans la genèse de l'opposition sujet (moi)-objet (monde extérieur). Le sujet « ... prend dans son moi les objets qui se présentent à lui en tant qu'ils sont source de plaisir, il les introjecte (selon l'expression de Ferenczi) et, d'autre part, il expulse de lui ce qui dans son propre intérieur est occasion de déplaisir (mécanisme de la projection) » (11). Ce processus d'introjection et de projection s'exprime « dans le langage de la pulsion orale » (9 b), par l'opposition ingérer-rejeter. C'est là l'étape de ce que Freud a nommé le moi-plaisir purifié » (voir : Moi-plaisir, moi-réalité). Les auteurs qui envisagent cette conception freudienne dans une perspective chronologique se demandent si le mouvement projection-introjection présuppose la différenciation du dedans et du dehors ou si elle constitue celle-ci. C'est ainsi qu'Anna Freud écrit : « Nous pensons que l'introjection et la projection apparaissent à l'époque qui suit la différenciation du moi d'avec le monde extérieur » (12). Elle s'oppose ainsi à l'école de Melanie Klein qui a mis au premier plan la dialectique de l'introjection-projection du « bon » et du « mauvais » objet*, et y a vu le fondement même de la différenciation intérieur-extérieur.

IV. – Freud a donc indiqué quel est à ses yeux le ressort métapsychologique de la projection. Mais sa conception laisse en suspens une série de questions fondamentales pour lesquelles on ne trouverait pas chez lui de réponse univoque.

1) Une première difficulté concerne *ce qui* est projeté. Freud décrit souvent la projection comme la déformation d'un processus normal qui nous fait rechercher dans le monde extérieur la *cause* de nos affects : c'est de cette façon qu'il semble concevoir la projection lorsqu'il la voit à l'œuvre dans la phobie. En revanche, dans l'analyse du mécanisme paranoïaque telle qu'on la trouve dans l'étude du Cas Schreber, l'appel à la causalité apparaît comme une rationalisation a posteriori de la projection : « ... la proposition « je le hais » est transformée par projection en cette autre : « il me hait » (il me persécute) ce qui va alors me donner le droit de le haïr » (5 c). Ici c'est *l'affect* de haine (pour ainsi dire la *pulsion* elle-même) qui est projeté. Enfin, dans des textes métapsychologiques comme Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) et La (dé)négation (*Die Verneinung*, 1925), c'est le « haï », le « mauvais » qui est projeté. On est alors tout proche d'une conception « réaliste » de la projection qui prendra tout son développement chez M. Klein : pour elle, c'est le « mauvais » objet – fantasmatique – qui est projeté, comme si la pulsion ou l'affect, pour être véritablement expulsés, devaient nécessairement s'incarner en un *objet*.

2) Une deuxième difficulté majeure s'illustre dans la conception freudienne de la paranoïa. Freud en effet ne situe pas toujours la projection à la même place dans l'ensemble du processus défensif de cette affection. Dans les premiers textes où il traite de la projection paranoïaque, il conçoit celle-ci comme un mécanisme de défense primaire, dont le caractère s'éclaire par opposition avec le refoulement à l'œuvre dans la névrose obsessionnelle : dans cette névrose, la défense primaire consiste en un refoulement dans l'inconscient de l'ensemble

du souvenir pathogène et dans le remplacement de celui-ci par un « symptôme primaire de défense », la défiance de soi. Dans la paranoïa, la défense primaire est à comprendre de façon symétrique : il y a aussi refoulement, mais dans le monde extérieur, et le symptôme primaire de défense est la méfiance envers autrui. Le délire, lui, est conçu comme un échec de cette défense et comme un « retour de refoulé » qui viendrait de l'extérieur (4 d).

Dans le Cas Schreber, la place de la projection est bien différente ; celle-ci est décrite dans le temps de la « formation du symptôme ». Une telle conception aboutirait à rapprocher le mécanisme de la paranoïa de celui des névroses : dans un premier temps, le sentiment insupportable (amour homosexuel) serait refoulé dans l'intérieur, dans l'inconscient, et transformé en son contraire ; dans un second temps, il serait projeté dans le monde extérieur : la projection est ici la façon dont ce qui est refoulé dans l'inconscient fait retour.

Cette différence dans la conception du mécanisme de la paranoïa permet de dégager deux acceptions de la projection

a) Dans un sens comparable au sens cinématographique : le sujet envoie au-dehors l'image de ce qui existe en lui de façon inconsciente. Ici la projection se définit comme un mode de méconnaissance, avec, en contrepartie, la connaissance en autrui de ce qui, précisément, est méconnu dans le sujet ;

b) Comme un processus d'expulsion quasi réelle : le sujet jette hors de lui ce dont il ne veut pas et le retrouve ensuite dans le monde extérieur. Ici, pourrait-on dire schématiquement, la projection ne se définit pas comme « ne pas vouloir connaître », mais « ne pas vouloir être ».

La première perspective ramène la projection à une illusion, la seconde l'enracine dans une bipartition

originnaire du sujet et du monde extérieur (*voir : [Forclusion](#)*).

Cette seconde façon de voir n'est d'ailleurs pas absente de l'étude du *Cas Schreber* comme en témoignent ces lignes : « Il n'était pas exact de dire que la sensation réprimée à l'intérieur était projetée vers l'extérieur ; nous reconnaissons bien plutôt que ce qui a été aboli (*aufgehobene*) à l'intérieur revient de l'extérieur » (5 d). On notera que, dans ce passage, Freud désigne du terme de projection ce que nous venons de décrire comme un mode de simple méconnaissance ; mais, dans cette mesure, il estime précisément qu'elle ne suffit plus à rendre compte de la psychose.

3) On trouverait une difficulté nouvelle avec la théorie freudienne de l'hallucination et du rêve comme projection. Si, comme Freud y insiste, c'est le déplaisant qui est projeté, comment expliquer la projection d'un accomplissement de désir ? Le problème n'a pas échappé à Freud qui lui donne une réponse qu'on pourrait formuler ainsi : si, dans son contenu, le rêve accomplit un désir agréable, dans sa fonction primaire, il est défensif : il a d'abord pour but de tenir à distance ce qui risque de perturber le sommeil : « ... à la place de la sollicitation interne qui prétendait l'occuper [le dormeur] tout entier, s'est installée une expérience externe et il [le dormeur] s'est débarrassé de la sollicitation de celle-ci. Un rêve est donc, entre autres choses, aussi une projection : une extériorisation d'un processus interne » (13).

V. – 1) Malgré ces difficultés de fond, l'usage freudien du *terme* de projection est, on le voit, nettement orienté. Il s'agit toujours de rejeter au-dehors ce qu'on refuse de reconnaître en soi-même ou d'être soi-même. Or il semble que ce sens de rejet, d'éjection n'était pas prévalent

avant Freud dans l'usage linguistique, comme en témoigneraient par exemple ces lignes de Renan : « L'enfant projette sur toutes choses le merveilleux qu'il porte en lui. » Cet usage a naturellement survécu à la conception freudienne et explique certaines ambiguïtés actuelles du terme de projection en psychologie et même parfois chez les psychanalystes (α).

2) Même si on se soucie de conserver au concept de projection le sens bien déterminé que lui donne Freud, on n'entend pas pour autant nier l'existence de tous les processus que nous avons classés et distingués plus haut (cf. I). D'autre part le psychanalyste ne manque pas de montrer que la projection comme rejet, comme méconnaissance est à l'œuvre dans ces divers processus.

Déjà la projection, dans un organe du corps, d'un état de tension, d'une souffrance diffuse, permet de fixer celle-ci et d'en méconnaître l'origine véritable (cf. *supra* I, b).

De même on montrerait aisément, à propos de tests projectifs (cf. *supra* I, c) qu'il ne s'agit pas là seulement de structuration de stimuli en correspondance avec la structure de la personnalité : le sujet, dans les planches du T.A.T. notamment, projette assurément ce qu'il est, mais aussi ce qu'il refuse d'être. On pourrait même se demander si la technique projective ne suscite pas de façon élective le mécanisme de projection du « mauvais » au-dehors.

On notera encore qu'un psychanalyste n'assimilera pas le transfert dans son ensemble à une projection (cf. *supra* I, d) ; en revanche, il reconnaîtra comment la projection peut y jouer un rôle. Par exemple, il dira que le sujet projette sur son analyste son surmoi et trouve dans cette expulsion

une situation plus avantageuse, un soulagement à son débat intérieur.

Enfin les rapports entre l'identification et la projection sont fort embrouillés, en partie du fait d'un usage relâché de la terminologie. On dit parfois, indifféremment, que l'hystérique, par exemple, se *projette dans* ou *s'identifie* à tel personnage. La confusion est telle que Ferenczi a même pu parler d'introjection pour désigner ce processus. Sans prétendre aucunement traiter de l'articulation des deux mécanismes de l'identification et de la projection, on peut penser qu'il s'agit là d'un emploi abusif du terme de projection. On n'y retrouve plus en effet ce qui est toujours présupposé dans la définition psychanalytique de la projection : une bipartition au sein de la personne et un rejet sur l'autre de la partie de soi qui est refusé.

▲ (α) Une anecdote viendrait illustrer cette confusion. Au cours d'un colloque entre philosophes de deux tendances différentes, un participant déclare : « N'avons-nous pas le même programme ? » « *I hope not* », répond un tenant du groupe opposé. Au sens psychologique courant, on dira que le premier a « projeté » ; au sens freudien, on peut supposer que c'est le second qui a projeté, dans la mesure où sa prise de position témoigne d'un refus radical des idées de son interlocuteur, idées qu'il redoute de retrouver en lui-même.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 85 ; S.E., VII, 184 ; Fr., 78.

(2) *English (H. B.) and English (A. C.). A Comprehensive Dictionary of Psychological and Psychoanalytical Terms*, 1958. – a) Article « *Projection-Eccentric* ». – b) Article « *Projection* », 3.

(3) Anzieu (D.). *Les méthodes projectives*, P.U.F., Paris, 1960, 2-3.

(4) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. – a) AU., 118-24 et 163-4 ; Angl., 109-15 et 152-4 ; Fr., 98-102 et 135-6. – b) AU., 120 ; Angl., 111 ; Fr., 99. – c) Cf. AU., 118-24 et 163-4 ; Angl., 109-15 et 152-4 ; Fr., 98-102 et 135-6. – d) Cf. AU., 118-24 et 163-4 ; Angl., 109-15 et 152-4 ; Fr., 98-102 et 135-6.

(5) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, 1911. –a ; Cf. G.W.,

VIII, 302-3 ; S.E., XII, 66 ; Fr., 311. – b) G.W., VIII, 303 ; S.E., XII, 66 ; Fr., 311. – c) G.W., VIII, 299 ; S.E., XII, 63 ; Fr., 308. – d) G.W., VIII, 508 ; S.E., XII, 71 ; Fr., 315.

(6) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 283 ; S.E., XIV, 184 ; Fr., 126.

(7) Cf. Freud (S.). *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität*, 1922. G.W., XIII, 195-8 ; S.E., XVIII, 223-5 ; Fr., in R.F.P., 1932, V, 3, 391-3.

(8) Freud (S.). *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901. G.W., IV, 287-8 ; S.E., VI, 158-9 ; Fr., 299.

(9) Cf. par exemple : Freud (S.). *Die Verneinung*, 1925. – a) G.W., XIV, 11 ; S.E., XIX, 235 ; Fr., 174. – b) G.W., XIV, 13 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 175.

(10) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 29 ; S.E., XVII, 29 ; Fr., 32.

(11) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 228 ; S.E., XIV, 136 ; Fr., 58.

(12) Freud (A.). *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936. Fr., [Le moi et les mécanismes de défense](#), Paris, P.U.F., 1949, 47.

(13) Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1917. G.W., X, 414 ; S.E., XIV, 223 ; Fr., 165.

Psychanalyse

= D. : Psychoanalyse. – En. : psycho-analysis. – Es. : psicoanálisis. – I. : psicoanalisi ou psicanalisi. – P. : psicanálise.

• **Discipline fondée par Freud et dans laquelle, avec lui, on peut distinguer trois niveaux :**

A) Une méthode d'investigation consistant essentiellement dans la mise en évidence de la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires (rêves, fantasmes, délires) d'un sujet. Cette méthode se fonde principalement sur les libres associations* du sujet qui sont le garant de la validité de l'interprétation*. L'interprétation psychanalytique peut s'étendre à des productions humaines pour lesquelles on ne dispose pas de libres associations

B) Une méthode psychothérapique fondée sur cette investigation et spécifiée par l'interprétation contrôlée de la résistance*, du transfert* et du désir*. A ce sens se rattache l'emploi de psychanalyse comme synonyme de cure psychanalytique ; exemple : entreprendre une psychanalyse (ou : une analyse).

C) Un ensemble de théories psychologiques et psychopathologiques où sont systématisées les données apportées par la méthode psychanalytique d'investigation et de traitement

■ Freud a d'abord employé les termes *analyse*, *analyse psychique*, *analyse psychologique*, *analyse hypnotique*, dans son premier article Les psychonévroses de défense (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894) (1). C'est seulement plus tard qu'il a introduit le terme *psycho-analyse* dans un article sur l'étiologie des névroses, publié en français (2). En allemand, *Psychoanalyse* figure pour la première fois en 1896 dans Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense (*Weilere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*) (3). L'emploi du terme psychanalyse a consacré l'abandon de la catharsis* sous hypnose et de la suggestion, et le recours à la seule règle de libre association pour obtenir le matériel*.

Freud a donné plusieurs définitions de la psychanalyse. Une des plus explicites se trouve au début de l'article de *l'Encyclopédie* paru en 1922 : « Psychanalyse est le nom :

« 1° D'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement ;

« 2° D'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques ;

« 3° D'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique » (4).

La définition proposée en tête de l'article reproduit sous une forme plus détaillée celle donnée par Freud dans ce texte.

Sur le choix du terme *psychanalyse*, nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole à celui qui forgea le terme dans le temps même où il dégagait sa découverte : « Nous avons nommé psychanalyse le travail par lequel nous amenons à la conscience du malade le psychique refoulé en lui. Pourquoi « analyse », qui signifie fractionnement, décomposition et suggère une analogie avec le travail qu'effectue le chimiste sur les substances qu'il trouve dans la nature et qu'il apporte dans son laboratoire ? Parce qu'une telle analogie est, sur un point important, effectivement fondée. Les symptômes et les manifestations pathologiques du patient sont, comme toutes ses activités psychiques, d'une nature hautement composée ; les éléments de cette composition sont en dernier ressort des motifs, des motions pulsionnelles. Mais le malade ne sait rien ou trop peu de ces motifs élémentaires. Nous lui apprenons donc à comprendre la composition de ces formations psychiques hautement compliquées, nous ramenons les symptômes aux motions pulsionnelles qui les motivent, nous désignons au malade dans ses symptômes des motifs

pulsionnels jusqu'alors ignorés, comme le chimiste sépare la substance fondamentale, l'élément chimique, du sel dans lequel, en composition avec d'autres éléments, il était devenu méconnaissable. De la même façon nous montrons au malade, sur les manifestations psychiques tenues pour non pathologiques, qu'il n'était qu'imparfaitement conscient de leur motivation, que d'autres motifs pulsionnels qui lui étaient restés inconnus ont contribué à les produire.

« Nous avons aussi expliqué la tendance sexuelle à l'être humain en la fractionnant en ses composantes, et, lorsque nous interprétons un rêve, nous procédons de façon à négliger le rêve comme totalité et c'est de ses éléments isolés que nous faisons partir les associations.

« Cette comparaison justifiée de l'activité médicale psychanalytique avec un travail chimique pourrait suggérer une direction nouvelle à notre thérapie [...]. On nous a dit : à l'analyse du psychisme malade doit succéder sa synthèse ! Et bientôt on s'est montré inquiet de ce que le malade puisse recevoir trop d'analyse et pas assez de synthèse et soucieux de mettre le poids principal de l'action psychothérapique sur cette synthèse, sur une sorte de restauration de ce qui avait été pour ainsi dire détruit par la vivisection.

« [...] La comparaison avec l'analyse chimique trouve sa limite en ceci que dans la vie psychique nous avons affaire à des tendances soumises à une compulsion à l'unification et à la combinaison. Parvenons-nous à décomposer un symptôme, à libérer une motion pulsionnelle d'un ensemble de relations, celle-ci ne reste pas isolée mais entre aussitôt dans un nouvel ensemble.

« [...] Aussi chez le sujet en traitement analytique, la psychosynthèse s'accomplit sans notre intervention, automatiquement et inévitablement » (5).

Une liste des principaux exposés généraux de la psychanalyse publiés par Freud se trouve dans la *Standard Edition* (6).

La vogue de la psychanalyse a amené de nombreux auteurs à désigner par ce terme des travaux dont le contenu, la méthode et les résultats n'ont plus que des rapports très lâches avec la psychanalyse proprement dite.

(1) Cf. Freud (S.). G.W., I, 59-74 ; S.E., III, 45-68.

(2) Cf. Freud (S.). *L'hérédité et l'étiologie des névroses*, 1896. G.W., I 407-22 ; S.E., III, 143-56.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., I, 379, 383 ; S.E., III, 162, 165-6.

(4) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 211 ; S.E., XVIII, 235.

(5) Freud (S.). *Wege der psychoanalytischen Therapie*. 1918. G.W., XII, 184-6 ; S.E., XVII, 159-61 ; Fr., 132-4.

(6) S.E., XI, 56.

Psychanalyse contrôlée (ou : sous contrôle)

= *D.* : Kontrollanalyse. – *En.* : control ou supervisory ou supervised analysis. – *Es.* : análisis de control ou supervisión. – *I.* : analisi di controllo on sotto controllo. – *P.* : análise sob controle, ou supervisão.

• ***Psychanalyse conduite par un analyste en cours de formation et dont il rend compte périodiquement à un analyste expérimenté qui le guide dans la compréhension et la direction de la cure et l'aide à prendre conscience de son contre-transfert. Ce mode de formation est notamment***

Psychanalyse contrôlée (ou : sous contrôle)

destiné à permettre à l'élève de saisir en quoi consiste l'intervention proprement psychanalytique, par rapport à d'autres modes d'action psychothérapique (suggestions, conseils, directives, éclaircissements, soutien, etc.).

■ La pratique de l'analyse sous contrôle s'est instaurée vers 1920 (1) pour devenir progressivement un élément majeur de la formation technique du psychanalyste et une condition préalable de son habilitation à la pratique. Il est admis aujourd'hui dans les diverses Sociétés de Psychanalyse que le candidat n'est autorisé à entreprendre des analyses sous contrôle (il en est habituellement prévu au moins deux) qu'une fois sa propre analyse didactique* suffisamment avancée (α).

▲ (α) On notera qu'on a proposé de différencier par deux termes *Kontrollanalyse* et *Analysenkontrolle* les deux principaux aspects du contrôle : le premier terme désignerait l'analyse du contre-transfert du candidat vis-à-vis de son patient, le second la supervision de l'analyse du patient.

(1) Cf. le rapport sur la polyclinique psychanalytique de Berlin présenté par Eitingon (M.), au Congrès psychanalytique international de 1922, in I.J.P., 1923, 4, 254-69.

Psychanalyse sauvage

= *D.* : wilde Psychoanalyse. – *En.* : wild analysis. – *Es.* : psicoanàlisis silvestre. – *I.* : psicoanalisi selvaggia. – *P.* : psicanàlise selvagem, ou inculta.

• *Dans un sens large, type d'interventions d'« analystes » amateurs ou inexpérimentés qui s'appuient sur des notions psychanalytiques souvent mal comprises pour interpréter des symptômes, des rêves, des paroles, des actions, etc. Dans un sens plus technique, on qualifiera de sauvage une interprétation qui méconnaît une situation analytique déterminée, dans sa dynamique actuelle et sa singularité, notamment en révélant directement le contenu refoulé sans tenir compte des résistances et du transfert.*

■ Dans l'article qu'il a consacré à l'analyse sauvage ([Psychanalyse « sauvage »](#) [Über « wilde » Psychoanalyse, 1910]), Freud la définit d'abord par l'ignorance ; le médecin dont il critique l'intervention a commis des erreurs scientifiques (touchant la nature de la sexualité, du refoulement, de l'angoisse) et techniques : « c'est une erreur technique que de jeter brusquement à la tête du patient, au cours de la première consultation, les secrets que le médecin a devinés » (1 a). Ainsi peut-on dire que tous ceux qui ont « quelque notion des découvertes de la psychanalyse » mais n'ont pas reçu la formation théorique et technique nécessaire (α) font de l'analyse sauvage.

Mais la critique de Freud va plus loin : elle s'étend aux cas où le diagnostic formulé est correct, l'interprétation du contenu inconscient exacte. « Nous avons depuis longtemps dépassé la conception selon laquelle le malade souffre d'une sorte d'ignorance : si l'on venait à lever celle-ci par la communication (concernant les rapports de causalité entre sa maladie et son existence, les événements de son enfance, etc.), sa guérison serait certaine. Or ce n'est pas ce non-savoir en soi qui constitue le facteur pathogène, mais c'est le fait que ce non-savoir est fondé dans des *résistances intérieures* qui

l'ont d'abord provoqué et qui continuent à l'entretenir [...]. En communiquant aux malades leur inconscient, on provoque toujours chez eux une recrudescence de leurs conflits et une aggravation de leurs maux » (16). C'est pourquoi de telles révélations exigent que le transfert soit bien établi et que les contenus refoulés soient devenus proches de la conscience. Autrement, elles créent une situation d'anxiété non contrôlée par l'analyste. En ce sens, la méthode analytique à ses origines, mal dégagée, comme Freud l'a souvent souligné, des techniques hypnotique et cathartique, peut être qualifiée aujourd'hui de sauvage.

Pourtant il est présomptueux de considérer l'analyse sauvage comme le fait de psychothérapeutes non qualifiés ou comme appartenant à des temps révolus de la psychanalyse, ce qui est une manière commode de s'en croire préservé. Ce que Freud dénonce en effet dans l'analyse sauvage, c'est moins l'ignorance qu'une certaine attitude de l'analyste qui trouverait dans sa « science » la justification de son pouvoir. Dans un article où Freud, sans employer le terme, aborde la question de l'analyse sauvage, il cite Hamlet : « Croyez-vous qu'il soit plus facile de jouer de moi que d'une flûte ? » (2). En ce sens, il est clair qu'une analyse des défenses ou du transfert peut être menée aussi sauvagement que celle du contenu.

Ferenczi définissait l'analyse sauvage comme la « compulsion à analyser », compulsion qui peut se manifester aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la situation analytique ; il l'oppose à *l'élasticité* qu'exige toute analyse dès l'instant où on n'y voit pas une structure édifiée selon un plan préétabli (3). Glover note que l'analyste qui « saute » sur un lapsus, isole un rêve ou un de ses fragments, trouve là l'occasion d'éprouver une « fragile omnipotence » (4).

En prolongeant de telles remarques, on verrait dans l'analyse sauvage, « savante » ou ignorante, une résistance de l'analyste à l'analyse singulière dans laquelle il est impliqué, résistance qui risque de le conduire à méconnaître la parole de son patient et à « plaquer » ses interprétations.

▲ (α) C'est en 1910, année de la parution de cet article, que l'Association internationale de psychanalyse est créée.

(1) Freud (S.), a) G.W., VIII, 124 ; S.E., XI, 226 ; Fr., p. 41. – b) G.W., VIII, 123 ; S.E., XI, 225 ; Fr., p. 40.

(2) Freud (S.). *Über Psychotherapie*, 1904. G.W., V, 19 ; S.E., VII, 262 ; Fr., p. 15.

(3) Ferenczi (S.). *The elasticity of Psycho-analytic Technique* (1928), in *Further Contributions*, p. 97.

(4) Glover (E.). *Technique of Psycho-Analysis* (1955), fr. Paris, P.U.F., 1958, p. 8.

Psychonévrose

= D. : Neuropsychose. – En. : psychoneurosis, ou neuro-psychosis. – Es. : psico-neurosis. – I. : psiconevrosi. – P. : psiconeurose.

• **Terme employé par Freud pour caractériser, dans leur opposition aux névroses actuelles, les affections psychiques où les symptômes sont l'expression symbolique des conflits infantiles, à savoir les névroses de transfert* et les névroses narcissiques*.**

■ Le terme de psychonévrose apparaît très tôt chez Freud, par exemple dans l'article [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894), qui, nous indique le sous-titre, se propose de donner « une théorie psychologique de l'hystérie acquise, de nombreuses phobies et obsessions, et de certaines psychoses hallucinatoires ».

Lorsque Freud parle de psychonévrose, il met l'accent sur la psychogenèse des affections connotées. Le terme sera utilisé par lui essentiellement en opposition à celui de [névroses actuelles](#)^{*}, par exemple dans [L'hérédité et l'étiologie des névroses](#) (1896) ; [La sexualité dans l'étiologie des névroses](#) [*Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*, 1898). On retrouvera cette opposition dans les [Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) [*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-1917).

On voit que le terme de psychonévrose n'est pas synonyme de [névrose](#)^{*} ; d'une part, il ne recouvre pas les névroses actuelles, et, d'autre part, il recouvre les névroses narcissiques que Freud nommera également psychoses en adoptant un usage psychiatrique qui n'a fait depuis que s'affirmer.

On notera aussi qu'il existe parfois dans l'usage psychiatrique commun une ambiguïté autour du terme de psychonévrose comme si le radical « psycho » évoquait pour certains le terme de psychose : il arrive qu'on parle de psychonévrose dans l'intention erronée d'apporter au terme de névrose une nuance supplémentaire de gravité, voire d'organicité.

Psychonévrose de défense

= *D.* : Abwehr-Neuropsychose. – *En.* : defence neuro-psychosis. – *Es.* : psico-neurosis de defensa. – *I.* : psiconevrosi da difesa. – *P.* : psiconeurose de defesa.

• **Terme employé par Freud dans les années 1894-96 pour désigner un certain nombre d'affections psychonévrotiques (hystérie, phobie, obsession, certaines psychoses), en y mettant en évidence le rôle, découvert dans l'hystérie, du conflit défensif.**

Une fois acquise l'idée que, dans toute psychonévrose, la défense a une fonction essentielle, le terme psychonévrose de défense, qui se justifiait par sa valeur heuristique, s'efface au profit de celui de psychonévrose.

■ Le terme est introduit dans un article de 1894, [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuropsychosen*), où Freud s'attache à dégager dans le champ de l'hystérie le rôle de la défense, puis à retrouver celle-ci sous d'autres formes dans les phobies, les obsessions et certaines psychoses hallucinatoires. A cette étape de sa pensée, Freud ne prétend généraliser la notion de défense ni à l'ensemble de l'hystérie (voir : [Hystérie de défense](#)), ni à l'ensemble des psychonévroses, comme il le fera un peu plus tard. En effet, dans l'article de 1896, [Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense](#) (*Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*), c'est désormais pour lui un fait acquis que la défense est « le point nucléaire du mécanisme psychique des névroses en question » (1).

(1) Freud (S.). G.W., I. 379-80 S.E., III, 162.

Psychose

= D. : Psychose. – En. : psychosis. – Es. : psicosis. – I. : psicosi. – P. : psicose.

• 1° *En clinique psychiatrique, le concept de psychose est pris le plus souvent dans une extension extrêmement large de sorte qu'il recouvre toute une gamme de maladies mentales, qu'elles soient manifestement organo-génétiques (paralysie générale par exemple) ou que leur étiologie dernière reste problématique (schizophrénie par exemple).*

2° *En psychanalyse, on ne s'est pas donné d'emblée pour tâche d'édifier une classification qui porterait sur la totalité des maladies mentales dont le psychiatre a à connaître ; l'intérêt s'est porté d'abord sur les affections le plus directement accessibles à l'investigation analytique et, à l'intérieur de ce champ plus restreint que celui de la psychiatrie, les distinctions majeures sont celles qui s'établissent entre les perversions*, les névroses* et les psychoses.*

Dans ce dernier groupe, la psychanalyse a cherché à définir différentes structures : paranoïa (où elle inclut d'une façon assez générale les affections délirantes) et schizophrénie d'une part ; d'autre part mélancolie et manie. Fondamentalement, c'est dans une perturbation primaire de la relation libidinale à la réalité que la théorie psychanalytique voit le dénominateur commun des psychoses, la plupart des symptômes manifestes (construction délirante notamment) étant des tentatives secondaires de restauration du lien objectal.

■ L'apparition du terme de psychose au xix^e siècle vient ponctuer une évolution qui a abouti à constituer un domaine

autonome des maladies mentales distinguées non seulement des maladies du cerveau ou des nerfs, comme maladies du corps, mais aussi de ce qu'une tradition philosophique millénaire considérait comme « maladies de l'âme » : l'erreur et le péché (α).

Au cours du xix^e siècle, le terme de psychose se répand surtout dans la littérature psychiatrique de langue allemande pour désigner les maladies mentales en général, la folie, l'aliénation, sans impliquer d'ailleurs une théorie psychogénétique de la folie. Mais ce n'est qu'à la fin du xix^e siècle que se dégage le couple de termes opposés, s'excluant l'un l'autre au moins sur le plan notionnel : névrose-psychose. L'évolution des deux termes s'est produite en effet sur des plans différents : le groupe des névroses, pour sa part, s'est peu à peu restreint à partir d'un certain nombre d'affections considérées comme maladies des nerfs ; soit qu'il s'agisse d'affections où tel organe était mis en cause mais où, en l'absence de lésion, on incriminait un mauvais fonctionnement du système nerveux (névrose cardiaque, névrose digestive, etc.), soit qu'il existe des signes neurologiques mais sans lésion décelable et sans fièvre (chorée, épilepsie, manifestations neurologiques de l'hystérie). Schématiquement, on peut avancer que ce groupe de malades consultait le médecin et n'était pas envoyé à l'asile et que d'autre part, le terme de névrose impliquait une classification à visée étiologique (maladies fonctionnelles des nerfs).

Inversement, le terme de psychose désigne alors les affections qui sont du ressort de l'aliéniste et se traduisent par une symptomatologie essentiellement psychique, ce qui n'implique nullement que, pour les

auteurs qui emploient ce terme, les psychoses ne trouvent pas leur cause dans le système nerveux.



Chez Freud, dès les premiers écrits et dans la correspondance avec W. Fliess, on trouve une distinction bien établie entre psychose et névrose. C'est ainsi que dans le *manuscrit H* du 24-1-1894 où il propose une classification d'ensemble des défenses psychopathologiques, Freud désigne comme psychoses la confusion hallucinatoire, la paranoïa et la psychose hystérique (celle-ci étant différenciée de la névrose hystérique) ; de même, dans les deux textes qu'il consacre aux psychonévroses de défense, il semble considérer comme acquise la distinction entre psychose et névrose et parle par exemple de « psychoses de défense » (1).

Toutefois, à cette période, le souci de Freud est essentiellement de dégager la notion de défense et d'en retrouver les modalités à l'œuvre dans diverses affections ; du point de vue nosographique, la distinction majeure est celle qui s'établit entre psychonévroses (de défense) et névroses actuelles. Elle sera maintenue par Freud ultérieurement, mais l'accent sera mis de plus en plus sur la différenciation qu'il importe d'opérer au sein du groupe des psychonévroses, ce qui conduit à donner une valeur axiale à l'opposition névrose-psychose. (*Sur l'évolution de la classification freudienne, voir notamment : [Névrose](#), [Névrose narcissique](#).*)



De nos jours, il existe un très large accord en clinique psychiatrique, quelle que soit la diversité des écoles, sur les domaines respectifs de la psychose et de la névrose :

on pourra se reporter par exemple à *l'Encyclopédie médico-chirurgicale (Psychiatrie)*, dirigée par Henri Ey. Il est évidemment fort difficile de déterminer le rôle qu'a pu jouer la psychanalyse dans une telle fixation des catégories nosographiques, son histoire étant depuis E. Bleuler et l'école de Zurich étroitement mêlée à l'évolution des idées psychiatriques.

Envisagé dans sa *compréhension*, le concept de psychose reste en psychiatrie défini d'une façon plus intuitive que systématique, par des traits empruntés aux registres les plus différents. Dans les définitions courantes, on voit souvent figurer côte à côte des critères comme l'incapacité d'adaptation sociale (problème de l'hospitalisation), la « gravité » plus ou moins grande des symptômes, la perturbation de la faculté de communication, l'absence de conscience de l'état morbide, la perte du contact avec la réalité, le caractère non « compréhensible » (selon le terme de Jaspers) des troubles, le déterminisme organique ou psychogénétique, les altérations plus ou moins profondes et irréversibles du moi.

Dans la mesure où on peut soutenir que la psychanalyse est en grande partie à l'origine de l'opposition névrose-psychose, elle ne saurait renvoyer à d'autres écoles psychiatriques la tâche d'apporter une définition cohérente et structurale de la psychose. Dans l'œuvre de Freud, un tel souci, sans être central, est cependant présent et se traduit à divers moments par des tentatives dont nous ne pouvons ici qu'indiquer les directions.

1° Dans les premiers écrits, certes Freud cherche à montrer à l'œuvre, sur l'exemple de certaines psychoses, le conflit défensif contre la sexualité dont il vient de découvrir la fonction dans le symptôme névrotique ; mais, simultanément, il tente de spécifier des mécanismes

originaux qui opèrent *d'emblée dans la relation du sujet avec l'extérieur* : « rejet » (*verwerfen*) radical hors de la conscience dans le cas de la confusion hallucinatoire (2) (voir : [Forclusion](#)), ou encore une sorte de projection originaire du « reproche » dans l'extérieur (3) (voir : [Projection](#)).

2° Dans le cadre de sa première théorie de l'appareil psychique et des pulsions, Freud reprend dans les années 1911-1914 (analyse du [Cas Schreber](#) ; [Pour introduire le narcissisme](#)) la question sous l'angle de la relation entre les investissements libidinaux et les investissements des pulsions du moi (« intérêt ») sur l'objet. Cette direction rendait compte de façon nuancée et souple des constatations de la clinique qui montrent que le recours à l'idée de la « perte de la réalité » ne doit pas être envisagé dans les psychoses de façon massive et sans discrimination.

3° Dans la seconde théorie de l'appareil psychique, l'opposition névrose-psychose met en jeu la position intermédiaire du moi entre le ça et la réalité. Tandis que, dans la névrose, le moi, obéissant aux exigences de la réalité (et du surmoi) refoule les revendications pulsionnelles, dans la psychose il se produit tout d'abord une rupture entre le moi et la réalité qui laisse le moi sous l'emprise du ça ; en un second temps, celui du délire, le moi reconstruirait une nouvelle réalité, conforme aux désirs du ça. On voit qu'ici toutes les pulsions se trouvant regroupées dans un même pôle du conflit défensif (le ça), Freud est amené à faire jouer à la réalité elle-même le rôle d'une véritable force autonome, presque celui d'une instance de l'appareil psychique. La distinction entre investissement libidinal et intérêt, ce dernier étant chargé dans la conception précédente de médiatiser au sein

de l'appareil un rapport adaptatif à la réalité, est perdue de vue.

4° Un tel schéma simplifié, dans lequel on fait tenir trop souvent la théorie freudienne de la psychose, n'a pas été considéré par Freud lui-même comme pleinement satisfaisant (4). Dans l'étape ultime de son œuvre, c'est à nouveau sur la voie d'une recherche d'un mécanisme tout à fait original de rejet de la réalité ou plutôt d'une certaine « réalité » bien particulière, la castration, qu'il s'engage en insistant sur la notion de déni* (*voir ce terme*).

▲ (α) Selon R. A. Hunter et I. Macalpine (5), le terme de psychose a été introduit en 1845 par Feuchtersleben dans son *Manuel de psychologie médicale (Lehrbuch der ärztlichen Seelenkunde)*. Il désigne pour lui la maladie mentale (*Seelenkrankheit*) tandis que névrose désigne les affections du système nerveux dont certaines seulement peuvent se traduire par es symptômes d'une « psychose ». « Toute psychose est en même temps une névrose parce que, sans intervention de la vie nerveuse, aucune modification du psychique ne se manifeste ; mais toute névrose n'est pas également une psychose. »

(1) Freud (S.). G.W., I, 74 et I., 392-3 ; S.E., III, 60 et 174-5.

(2) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 72-4 ; S.E., III, 58-61.

(3) Freud (S.). *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896. G.W., I, 392-403 ; S.E., III, 174-185.

(4) Freud (S.). *Fetischismus*, 1927. Cf. notamment G.W., XIV, 315 ; S.E., XXI, 155-6.

(5) Cf. Hunter (R. A.) et Macalpine (I.). In D. P. Schreber, introduction à *Memoirs of my nervous illness*, Dawson and Sons, London, 1955, p. 16 »

Psychothérapie

= D. : Psychothérapie. – En. : psychotherapy. – Es. : psicoterapia. – I. : psicoterapia. – P. : psicoterapia.

• **A) Au sens large, toute méthode de traitement des désordres psychiques ou corporels utilisant des moyens psychologiques et, d'une manière plus précise, la relation du thérapeute et du malade : l'hypnose, la suggestion, la rééducation psychologique, la persuasion, etc. ; en ce sens, la psychanalyse est une forme de psychothérapie.**

B) Dans un sens plus étroit, la psychanalyse est souvent opposée aux diverses formes de psychothérapie, ceci pour toute une série de raisons, notamment : la fonction majeure de l'interprétation du conflit inconscient, l'analyse du transfert tendant à la résolution de celui-ci.

C) Sous le nom de « psychothérapie analytique », on entend une forme de psychothérapie qui s'appuie sur les principes théoriques et techniques de la psychanalyse, sans cependant réaliser les conditions d'une cure psychanalytique rigoureuse.

Pulsion

= D. : *Trieb*. – En. : instinct ou drive. – Es. : instinto. –
I. : istinto ou pulsione. – P. : impulso ou pulsão.

• **Processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but.**

■ I. – Du point de vue terminologique, le terme *pulsion* a été introduit dans les traductions françaises de Freud comme équivalent de l'allemand *Trieb* et pour éviter les implications de termes d'usage plus ancien comme instinct et tendance. Cette convention qui n'a pas toujours été respectée est cependant justifiée.

1° Dans la langue allemande, il existe deux termes *Instinkt* et *Trieb*. Le terme *Trieb* est de racine germanique, il est très anciennement employé et conserve toujours la nuance de poussée (*treiben* = pousser) ; l'accent est moins mis sur une finalité précise que sur une orientation générale et souligne le caractère irrépessible de la poussée plutôt que la fixité du but et de l'objet.

Certains auteurs paraissent employer indifféremment les termes d'*Instinkt* et *Trieb* (α) ; d'autres semblent opérer une distinction implicite, réservant *Instinkt* pour désigner, en zoologie par exemple, un comportement héréditairement fixé et apparaissant sous une forme presque identique chez tous les individus d'une même espèce (1).

2° Chez Freud, on trouve les deux termes dans des acceptions nettement distinctes. Quand Freud parle d'*Instinkt*, c'est pour qualifier un comportement animal fixé par l'hérédité, caractéristique de l'espèce, préformé dans son déroulement et adapté à son objet (*voir : [Instinct](#)*).

En français le terme *instinct* a les mêmes implications que *Instinkt* chez Freud et doit donc être, selon nous, réservé pour le traduire ; s'il est utilisé pour traduire *Trieb*, il fausse l'usage de la notion chez Freud.

Le terme pulsion, s'il ne fait pas partie de la langue comme *Trieb* en allemand, a néanmoins le mérite de mettre en évidence le sens de poussée.

Notons que la *Standard Edition* anglaise a préféré traduire *Trieb* par instinct, en écartant d'autres possibilités telles que *drive* et *urge* (β). Cette question est discutée dans l'Introduction générale du premier volume de la *Standard Edition*.

II. – Si le terme *Trieb* n'apparaît dans les textes freudiens qu'en 1905, il trouve son origine comme notion énergétique dans la distinction que Freud opère très tôt entre deux types d'excitation (*Reiz*) auxquels l'organisme est soumis et qu'il doit décharger conformément au [principe de constance](#)*. A côté des excitations externes que le sujet peut fuir ou dont il peut se protéger, il existe des sources internes apportant d'une façon constante un afflux d'excitation auquel l'organisme ne peut échapper et qui est le ressort du fonctionnement de l'appareil psychique.

Les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) introduisent le terme *Trieb*, ainsi que les distinctions qui ne cesseront dès lors d'être utilisées par Freud entre [source](#)*, [objet](#)*, [but](#)*.

C'est dans la description de la sexualité humaine que se dégage la notion freudienne de la pulsion. Freud, s'appuyant notamment sur l'étude des perversions et des modalités de la sexualité infantile, bat en brèche la conception dite populaire qui attribue à la pulsion sexuelle un but et un objet spécifiques et la localise dans les excitations et le fonctionnement de l'appareil génital. Il montre au contraire comment l'objet est variable, contingent et n'est choisi sous sa forme définitive qu'en fonction des vicissitudes de l'histoire du sujet. Il montre encore comment les buts sont multiples, parcellaires (*voir : [Pulsion partielle](#)*), et étroitement dépendants de sources somatiques ; celles-ci sont multiples également et susceptibles de prendre et de garder pour le sujet une fonction prévalente (zones érogènes), les pulsions partielles ne se subordonnant à la zone génitale et ne s'intégrant à l'accomplissement du coït qu'au terme d'une évolution complexe que ne suffit pas à assurer la maturation biologique.

Le dernier élément que Freud introduit à propos de la notion de pulsion est celui de *poussée* conçue comme un facteur quantitatif économique, une « exigence de travail imposée à l'appareil psychique » (2 a). C'est dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) que Freud regroupe ces quatre éléments – poussée, source, objet, but – et donne une définition d'ensemble de la pulsion (2 b).

III. – Comment situer cette force qui attaque l'organisme de l'intérieur et le pousse à accomplir certaines actions susceptibles de provoquer une décharge d'excitation ? S'agit-il d'une force somatique ou d'une énergie psychique ? La question, posée par Freud, reçoit des réponses diverses dans la mesure même où la pulsion est

définie comme « un concept-limite entre le psychisme et le somatique » (3). Elle est liée pour Freud à la notion de « représentant » par quoi il entend une sorte de délégation envoyée par le somatique dans le psychisme. Le lecteur trouvera plus complètement examinée cette question dans notre commentaire de l'article [Représentant psychique](#).

IV. – La notion de pulsion est, nous l'avons indiqué, analysée sur le modèle de la sexualité, mais d'emblée dans la théorie freudienne la pulsion sexuelle se voit opposer d'autres pulsions. On sait que la théorie des pulsions chez Freud reste toujours dualiste ; le premier dualisme invoqué est celui des [pulsions sexuelles](#)* et des [pulsions du moi](#)* ou d'[auto-conservation](#)* ; par ces dernières Freud entend les grands besoins ou les grandes fonctions indispensables à la conservation de l'individu, le modèle en étant pris sur la faim et la fonction d'alimentation.

Ce dualisme est à l'œuvre, selon Freud, dès les origines de la sexualité, la pulsion sexuelle se détachant des fonctions d'autoconservation sur lesquelles elle s'étayait d'abord (voir : [Étayage](#)) ; il cherche à rendre compte du conflit psychique, le moi trouvant dans la pulsion d'auto-conservation l'essentiel de l'énergie nécessaire à la défense contre la sexualité.

Le dualisme pulsionnel introduit par [Au-delà du principe de plaisir](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) oppose [pulsions de vie](#)* et [pulsions de mort](#)* et modifie la fonction et la situation des pulsions dans le conflit.

1° Le conflit topique (entre l'instance défensive et l'instance refoulée) ne recoupe plus le conflit pulsionnel, le [ça](#)* étant conçu comme réservoir pulsionnel incluant les deux types de pulsions. L'énergie utilisée par le [moi](#)* est empruntée à ce fonds commun, notamment sous forme d'énergie « déssexualisée et sublimée ».

2° Les deux grands types de pulsions, dans cette dernière théorie, sont postulés moins comme motivations concrètes du fonctionnement même de l'organisme que comme principes fondamentaux réglant en dernière analyse l'activité de celui-ci : « Nous donnons le nom de pulsions aux forces que nous postulons à l'arrière-plan des tensions génératrices de besoins du ça » (4). Ce changement d'accent est particulièrement sensible dans le fameux texte : « La théorie des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination » (5).



La conception freudienne de la pulsion conduit – on l'aperçoit par ce simple survol – à un éclatement de la notion classique d'instinct, ceci dans deux directions opposées. D'une part le concept de « pulsion partielle » souligne l'idée que la pulsion sexuelle existe d'abord à l'état « polymorphe » et vise principalement la suppression de la tension au niveau de la source corporelle, qu'elle se lie dans l'histoire du sujet à des représentants qui spécifient l'objet et le mode de satisfaction : la poussée interne d'abord indéterminée subira un destin qui la marque de traits hautement individualisés. Mais d'autre part Freud, loin de postuler, comme y sont facilement portés les théoriciens de l'instinct, derrière chaque type d'activité, une force biologique correspondante, fait entrer l'ensemble des manifestations pulsionnelles sous une seule grande opposition fondamentale, d'ailleurs empruntée à la tradition mythique : opposition de la Faim et de l'Amour, puis de l'Amour et de la Discorde.

▲ (α) Cf. par exemple *La notion d'instinct autrefois et aujourd'hui* (*Der Begriff des Instinktes einst und jetzt*, Iéna, 3e éd., 1920), où

Ziegler parle tantôt de *Geschlechtstrieb*, tantôt de *Geschlechtsinstinkt*.

(β) Certains auteurs anglo-saxons préfèrent traduire *Trieb* par *drive* (6).

(1) Cf. Hempelmann (F.). *Tierpsychologie*, Akademische Verlagsgesellschaft, Leipzig, 1926. Passim.

(2) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 33.-6 ; Cf. G.W., X, 214-5 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 33-4.

(3) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 67 ; S.E., VII, 168 ; Fr., 56.

(4) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 70 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 130.

(5) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. G.W., XV, 101 ; S.E., XXII, 95 ; Fr., 130.

(6) Cf. par exemple : Kris (E.), Hartmann (H.), Loewenstein (R.). *Notes on the Theory of Aggression*, in *Psychoanalytic Study of the Child*, 1946, III-IV, 12-3.

Pulsion d'agression

= *D.* : Aggressionstrieb. – *En.* : aggressive instinct. –
Es. : instinto agresivo. – *I.* : istinto ou pulsione
d'aggression. – *P.* : impulso agressivo ou pulsão
agressiva, ou de agressão.

• ***Désigne pour Freud les pulsions de mort en tant qu'elles sont tournées vers l'extérieur. Le but de la pulsion d'agression est la destruction de l'objet.***

■ C'est Alfred Adler qui a introduit la notion d'une pulsion d'agression en 1908 (1), en même temps que celle de « croisement pulsionnel » (*Trieb-verschrückung*) (voir : [Union – désunion](#)). Bien que l'analyse du [petit Hans](#) vienne de mettre en évidence l'importance et l'étendue des tendances et conduites agressives, Freud se refuse de faire dépendre celles-ci d'une « pulsion d'agression » spécifique : « Je ne puis me résoudre à admettre, à côté des pulsions d'auto-conservation et des pulsions sexuelles, que nous connaissons bien, et de plain-pied avec elles, une pulsion d'agression particulière » (2). La notion de pulsion d'agression confisquerait indûment à son profit ce qui est la marque de toute pulsion (voir : [Agressivité](#)).

Quand Freud reprend plus tard, à partir d'[Au-delà du principe de plaisir](#) (1920), le terme d'*Aggressionstrieb*, c'est dans le cadre de la théorie dualiste des pulsions de vie et des pulsions de mort.

Si les textes ne permettent pas de conclure à un usage absolument univoque du terme ni à une répartition précise entre [pulsion de mort](#)*, [pulsion de destruction](#)* et pulsion d'agression, il s'en dégage néanmoins que ce dernier terme est rarement utilisé au sens le plus extensif et qu'il désigne le plus souvent la pulsion de mort tournée vers l'extérieur.

(1) Cf. Adler (A.). *Der Aggressionstrieb im Leben und in der Neurose (La pulsion d'agression dans la vie et dans la névrose)*, in *Fortschritte der Medizin*, 1908.

(2) Freud (S.). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*. G.W., VII, 371 ; S.E., X, 140 ; Fr., 193.

Pulsion de destruction

= Dr : Destruktionstrieb. – En. : destructive instinct. – Es. : instinto destruc-tivo ou destructor. – I. : istinto ou pulsione di distruzione. – P. : impulso destrutivo ou pulsão destrutiva.

• **Terme employé par Freud pour désigner les pulsions de mort*, dans une perspective plus proche de l'expérience biologique et psychologique. Parfois son extension est la même que celle du terme *pulsion de mort*, mais plus souvent, il qualifie la *pulsion de mort* en tant qu'elle est orientée vers le monde extérieur. Dans ce sens plus spécifique, Freud emploie aussi le terme : pulsion d'agression* (*Aggressionstrieb*).**

■ La notion de pulsion de mort a été introduite dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) ; dans un registre franchement spéculatif ; mais dès ce texte, Freud se soucie d'en reconnaître les effets dans l'expérience. Aussi, dans des textes ultérieurs, parle-t-il souvent de pulsion de destruction, ce qui lui permet de marquer plus exactement le but des pulsions de mort.

Comme celles-ci opèrent « essentiellement en silence », aux dires de Freud, et ne peuvent donc guère se reconnaître que lorsqu'elles agissent au-dehors, on comprend que le terme pulsion de destruction en qualifie les effets les plus accessibles, les plus manifestes. La pulsion de mort se détourne de la personne propre en raison de l'investissement de celle-ci par la libido narcissique et se tourne vers le monde extérieur par l'intermédiaire de la musculature ; elle « ... se manifesterait maintenant – sans doute seulement de façon partielle – comme *pulsion de*

destruction, dirigée contre le monde et d'autres êtres vivants » (1).

Dans d'autres textes, ce sens restrictif de pulsion de destruction par rapport à pulsion de mort n'est pas aussi nettement dégagé, Freud incluant dans la pulsion de destruction l'autodestruction (*Selbstdestruktion*) (2). Quant au terme pulsion d'agression, il est, lui, réservé à la destruction tournée vers l'extérieur.

(1) Freud (S.). *Das Ich und das Es*. 1923. G.W.. XIII, 269 ; S.E., XIX, 41 ; Fr., -197.

(2) Cf. Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. G.W., XV, 112 ; S.E., XXII, 106 ; Fr., 144.

Pulsion d'emprise

= *D.* : Bemächtigungstrieb. – *En.* : instinct to master (ou for mastery). – *Es.* : instinto de dominio. – *I.* : istinto ou pulsione d'impossessamento. – *P.* : impulso ou pulsão de apossarse.

• ***Terme utilisé en quelques occasions par Freud sans que son usage puisse être codifié avec précision. Freud entend par là une pulsion non sexuelle, qui ne s'unit que secondairement à la sexualité et dont le but est de dominer l'objet par la force.***

■ Le terme *Bemächtigungstrieb* est difficile à traduire (α). Les termes *pulsion de maîtrise* ou *instinct de possession* auxquels on a eu recours ne paraissent pas

convenir parfaitement ; maîtrise évoque une domination contrôlée, possession l'idée d'un avoir à conserver, alors que *sich bemächtigen* signifie s'emparer ou dominer par la force. Il nous a semblé qu'en parlant de pulsion d'emprise (β) on respectait mieux cette nuance.

Qu'est pour Freud cette pulsion ? L'enquête terminologique permet de dégager schématiquement deux conceptions :

1° Dans les textes antérieurs à *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), le *Bemächtigungstrieb* est décrit comme une pulsion non sexuelle qui ne s'unit que secondairement à la sexualité ; elle est d'emblée dirigée sur l'objet extérieur et constitue le seul élément présent dans la cruauté originaire de l'enfant.

C'est dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) que Freud invoque pour la première fois une telle pulsion : l'origine de la cruauté infantile est rapportée à une pulsion d'emprise qui n'aurait pas originellement pour but la souffrance d'autrui, mais simplement n'en tiendrait pas compte (phase antérieure aussi bien à la pitié qu'au sadisme) (1 a) ; elle serait indépendante de la sexualité « ... bien qu'elle puisse s'unir à elle à un stade précoce grâce à une anastomose près de leurs points d'origine » (1 b).

Dans *La prédisposition à la névrose obsessionnelle* (*Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913), il est question de la pulsion d'emprise à propos de la relation couplée activité – passivité* qui prédomine au stade sadique-anal* : tandis que la passivité est soutenue par l'érotisme anal, « ... l'activité est due à la pulsion d'emprise au sens large,

pulsion que nous spécifions sous le nom de sadisme quand nous la trouvons au service de la pulsion sexuelle » (2).

Dans l'édition de 1915 des Trois essais, reprenant la question de l'activité et de la passivité dans le stade sadique-anal, Freud assigne la musculature comme support à la pulsion d'emprise.

Enfin, dans Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), où la première thèse freudienne sur le sadomasochisme* est clairement développée, le but premier du « sadisme » est défini comme l'abaissement et la domination par la violence (*Überwältigung*) de l'objet. Faire souffrir n'appartient pas au but originaire ; le but de produire de la douleur et l'union avec la sexualité apparaissent dans le retournement en masochisme : le sadisme au sens érogène du terme est l'effet d'un second retournement, celui du masochisme sur l'objet.

2° Avec Au-delà du principe de plaisir et l'introduction de la notion de pulsion de mort*, la question d'une pulsion d'emprise spécifique se pose différemment.

La genèse du sadisme est décrite comme une dérivation vers l'objet de la pulsion de mort qui originairement vise à détruire le sujet lui-même : « N'est-on pas invité à supposer que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussée du moi par l'influence de la libido narcissique, de sorte qu'elle ne devient manifeste qu'en se rapportant à l'objet ? Il entre alors au service de la fonction sexuelle » (3 a).

Quant au but du masochisme et du sadisme – conçus désormais comme des avatars de la pulsion de mort – l'accent n'est plus mis sur l'emprise, mais sur la destruction.

Qu'advient-il de l'emprise à assurer sur l'objet ? Elle n'est plus rattachée à une pulsion spécifique ; elle

apparaît comme une forme que peut prendre la pulsion de mort quand celle-ci « entre au service » de la pulsion sexuelle : « Au stade d'organisation orale de la libido, l'emprise dans l'amour (*Liebesbemächtigung*) coïncide encore avec l'anéantissement de l'objet, plus tard la pulsion sadique se sépare et finalement, au stade où s'est instauré le primat génital, en vue de la reproduction, elle assume la fonction de maîtriser l'objet sexuel dans la mesure où l'exige l'accomplissement de l'acte sexuel » (3 b).



D'autre part, il convient de noter qu'à côté du terme *Bemächtigung*, on trouve assez fréquemment celui, assez voisin dans sa signification, de *Bewaltigung*. Ce dernier mot, que nous proposons de traduire par « maîtrise », est le plus généralement employé par Freud pour désigner le fait de se rendre maître de l'excitation, qu'elle soit d'origine pulsionnelle ou bien externe, de la lier (*voir : Liaison*) (γ). Cependant, la distinction terminologique n'est pas absolument rigoureuse, et surtout, du point de vue de la théorie analytique, il existe plus d'un point de passage entre l'emprise assurée sur l'objet et la maîtrise de l'excitation. Ainsi, dans *Au-delà du principe de plaisir*, pour expliquer la répétition dans le jeu de l'enfant comme dans la névrose traumatique, Freud peut avancer entre autres hypothèses celle selon laquelle on pourrait « ... attribuer cette tendance à une pulsion d'emprise... » (3 c). Ici l'emprise sur l'objet (celui-ci étant, sous forme symbolique, à l'entière disposition du sujet) va de pair avec la liaison du souvenir traumatique et de l'énergie qui investit celui-ci.



Un des seuls auteurs qui ait tenté d'utiliser les quelques indications données par Freud sur le *Bemächtigungstrieb* fut Ives Hendrick qui a essayé, dans une série d'articles, de renouveler la question dans le cadre d'une psychologie génétique du moi inspirée des recherches sur l'apprentissage (*learning*). Schématiquement, ses thèses peuvent se résumer ainsi :

1) Il existe un *instinct to master*, besoin de maîtriser l'environnement, que les psychanalystes ont négligé au bénéfice des mécanismes de recherche du plaisir. Il s'agit d'une « pulsion innée à faire et à apprendre comment faire » (4 a) ;

2) Cette pulsion est originellement asexuelle ; elle peut être libidinisée secondairement, dans son alliance avec le sadisme ;

3) Elle comporte un plaisir spécifique, le plaisir d'exécuter une fonction avec succès : « ... un plaisir primaire est recherché dans l'usage efficient du système nerveux central pour l'accomplissement de fonctions intégrées du moi, qui permet à l'individu de contrôler ou de changer son environnement » (5 a) ;

4) Pourquoi parler *d'instinct* de maîtriser et non pas considérer le moi comme une organisation procurant des formes de plaisir qui ne sont pas des gratifications instinctuelles ? C'est que l'auteur entend « ... établir un concept expliquant quelles forces font fonctionner le moi » (6) et « ... définir le moi en termes d'instinct » (4 b) et que, d'autre part, il s'agit bien, selon lui, d'« ... un instinct, psychanalytiquement défini comme source biologique de tensions poussant à des schèmes (*patterns*) spécifiques d'action » (5 b).

Une telle conception n'est pas sans rapport avec le sens de la pulsion d'emprise tel que nous avons tenté de le dégager des textes freudiens ; mais ce qui est en cause, c'est une maîtrise du second degré qui consiste en un contrôle progressivement adapté de l'action elle-même.

Freud n'avait d'ailleurs pas été sans rencontrer cette idée d'une maîtrise du corps propre, d'une tendance primaire à la domination de soi, évoquant pour la fonder « ... les efforts de l'enfant qui veut se rendre maître (*Herr werden*) de ses propres membres » (7).

▲ (α) Dans les traductions françaises, il est même difficile d'isoler le concept, le même terme étant traduit de façon variable.

(β) Traduction déjà adoptée par B. Grunberger (8).

(γ) Pour de tels emplois de *Bewältigung*, cf. par exemple un certain nombre de textes de Freud (9). On trouve encore des termes comme *bändigen* (dompter), *Triebbeherrschung* (domination sur la pulsion) (10).

(1) Freud (S.), a) Cf. G.W., V, 93-4 ; S.E., VII, 192-3 ; Fr., 89. – b) G.W., V, 94 ; S.E., VII, 193, n. 1 ; Fr., 89.

(2) Freud (S.). G.W., VIII, 448 ; S.E., XII, 322 ; Fr., 443.

(3) Freud (S.), a) G.W., XIII, 58 ; S.E., XVIII, 54 ; Fr., 62. – b) GAV., XIII, 58 ; S.E., XVII, 54 ; Fr., 62. – c) G.W., XIII, 14 ; S.E., XVIII, 16 ; Fr., 15.

(4) Hendrick (I.). *Instinct and the ego during infancy*, 1942, in *Psychoanalytic Quarterly*, XI, 40.

(5) Hendrick (I.). *Work and the pleasure principle*, 1943, in *Psychoanalytic Quarterly*, XII. – a) 311. – b) 314.

(6) Hendrick (I.). *The Discussion of the « instinct to master »*, 1943, in *Psychoanalytic Quarterly*, XII, 563.

(7) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 223 ; S.E., XIV, 130 ; Fr., 49.

(8) Grunberger (B.). In R.F.P., 1960, 24, n° 2, 143.

(9) Cf. par exemple : Freud (S.). *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angstneurose » abzutrennen*, 1895. G.W., I, 336 et 338 ; S.E., III, 110 et 112. *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 152 ; S.E., IV, 85-6. *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918. G.W., XII, 83-4 ; S.E., XVII, 54-5 ; Fr., 364.

(10) Cf. Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 69 et 74 ; S.E., XXIII, 225 et 229-30 ; Fr., 12.

Pulsion partielle

= *D.* : Partialtrieb. – *En.* : component (ou partial) instinct. – *Es.* : instinto parcial. – *I.* : istinto ou pulsione parziale. – *P.* : impulso ou pulsão parcial.

• ***Par ce terme on désigne les éléments derniers auxquels la psychanalyse parvient dans l'analyse de la sexualité. Chacun de ces éléments se spécifie par une source (par exemple pulsion orale, pulsion anale) et un but (par exemple pulsion de voir, pulsion d'emprise).***

Le terme de « partiel » ne signifie pas seulement que les pulsions partielles soient des espèces appartenant à la classe de la pulsion sexuelle dans sa généralité ; il doit être pris surtout dans un sens génétique et structural : les pulsions partielles fonctionnent d'abord indépendamment et tendent à s'unir dans les différentes organisations libidinales.

■ Freud s'est toujours montré critique à l'égard de toute théorie des instincts ou des pulsions qui conduit à en établir un catalogue en postulant autant de pulsions qu'on reconnaît de types d'activité, par exemple en invoquant un « instinct grégaire » pour rendre compte de la vie en communauté. Il ne distingue quant à lui que deux grandes sortes de pulsions : les pulsions sexuelles et les

pulsions d'auto-conservation ou, dans une seconde conception, les pulsions de vie et les pulsions de mort.

Cependant, dès la première édition des Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), il introduit la notion de pulsion partielle. Ce qui le guide alors, dans cette différenciation de l'activité sexuelle, c'est le souci de dégager des *composantes* qu'il s'efforce de rattacher à des sources organiques et de définir par des buts spécifiques.

La pulsion sexuelle dans son ensemble peut être analysée en un certain nombre de pulsions partielles : la plupart se laissent facilement rattacher à une zone érogène déterminée (α) ; d'autres se définissent plutôt par leur but (par exemple la pulsion d'emprise*) encore qu'on puisse leur assigner une source somatique (musculature, dans l'exemple donné).

On peut observer le jeu des pulsions partielles chez l'enfant dans des activités sexuelles parcellaires (« perversité polymorphe »), chez l'adulte sous forme de plaisirs préliminaires à l'acte sexuel et dans les perversions.

Le concept de pulsion partielle est corrélatif de celui d'ensemble, d'organisation. L'analyse d'une organisation* sexuelle met en évidence les pulsions qui s'y intègrent. L'opposition est aussi génétique, la théorie freudienne supposant que les pulsions fonctionnent d'abord à l'état anarchique pour s'organiser secondairement (β).

Dans la première édition des Trois essais, Freud admet que la sexualité ne trouve son organisation qu'au moment de la puberté, ce qui entraîne pour conséquence que l'ensemble de l'activité sexuelle infantile est défini par le jeu inorganisé des pulsions partielles.

L'idée d'organisation prégénitale infantile amène à reculer davantage dans le temps cette phase de libre jeu des pulsions partielles, phase autoérotique « ... dans laquelle chaque pulsion partielle, chacune pour soi, cherche sa satisfaction de plaisir (*Lustbefriedigung*) dans le corps propre » (1) (voir : [Auto-érotisme](#)).

▲ (α) « Ne voyez-vous pas que la multiplicité des pulsions renvoie à la multiplicité des organes érogènes ? » Lettre de Freud à Oskar Pfister du 9 octobre 1918 (2).

(β) Cf. par exemple ce passage de Freud dans [« Psychanalyse » et « Théorie de la libido »](#) (« *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923) : la pulsion sexuelle dont la manifestation dynamique dans la vie psychique peut être appelée libido se compose de pulsions partielles en lesquelles elle peut à nouveau se décomposer et qui ne s'unissent que progressivement en organisations déterminées [...]. Les différentes pulsions partielles tendent d'abord indépendamment les unes des autres vers la satisfaction mais dans le cours du développement elles se rassemblent et se centrent toujours davantage. Comme premier stade d'organisation (prégénitale), on peut reconnaître l'organisation orale » (3).

(1) Freud (S.). *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. G.W., VIII, 446 ; S.E., XII, 321 ; Fr., in R.F.P., 1929, III, 3, 441.

(2) Cité in Jones (E.). *Sigmund Freud, Life and work*, Hogarth Press, Londres, 1955. Angl., II, 506 ; Fr., P.U.F., Paris, II, 479.

(3) Freud (S.). G.W., XIII, 220 ; S.E., XVIII, 244.

Pulsions d'auto-conservation

= D. : Selbsterhaltungstriebe. – En. : instincts of self-preservation. – Es. : instintos de autoconservación. –

L : istinti ou pulsioni d'autoconservazione. – P. : impulsos ou pulsões de autoconservação.

• **Terme par lequel Freud désigne l'ensemble des besoins liés aux fonctions corporelles nécessaires à la conservation de la vie de l'individu ; la faim en constitue le prototype.**

Les pulsions d'auto-conservation sont opposées par Freud, dans le cadre de sa première théorie des pulsions, aux pulsions sexuelles.

■ Si le terme de pulsion d'auto-conservation n'apparaît chez Freud qu'en 1910, l'idée d'opposer aux pulsions sexuelles un autre type de pulsions est antérieure. Elle est en effet implicite dans ce que Freud dit, dès les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), de l'étayage de la sexualité sur d'autres fonctions somatiques (voir : Étayage) ; par exemple, au niveau oral, le plaisir sexuel trouve son support dans l'activité de nutrition : « La satisfaction de la zone érogène était associée, au début, à la satisfaction du besoin de nourriture » (1 a) ; dans le même contexte, Freud parle encore de « pulsion d'alimentation » (1 b).

En 1910 Freud énonce l'opposition qui restera centrale dans sa première théorie des pulsions : « D'une importance toute particulière [...] est l'opposition indéniable entre les pulsions qui servent à la sexualité, à l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'auto-conservation de l'individu, les pulsions du moi : toutes les pulsions organiques qui sont à l'œuvre dans notre psychisme peuvent être classées, selon les termes du poète, en " Faim " ou en " Amour " » (2). Ce dualisme comporte deux aspects, mis conjointement en évidence par Freud dans des textes de cette période : l'étayage des pulsions

sexuelles sur les pulsions d'auto-conservation et le rôle déterminant de leur opposition dans le conflit* psychique. Un exemple comme celui des troubles hystériques de la vision illustre ce double aspect : un même organe, l'œil, est le support de deux types d'activité pulsionnelle ; il sera aussi, s'il y a conflit entre elles, le lieu du symptôme.

Sur ce qui touche la question de l'étayage, le lecteur voudra bien se reporter à notre commentaire de ce terme. Quant à la façon dont les deux grandes sortes de pulsions arrivent à s'opposer dans le conflit défensif, un des passages les plus explicites figure dans les Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique (*Formulierung über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911). Les pulsions du moi, en tant qu'elles ne peuvent se satisfaire que d'un objet réel, effectuent très vite le passage du principe de plaisir au principe de réalité* au point qu'elles deviennent les agents de la réalité et s'opposent ainsi aux pulsions sexuelles qui peuvent se satisfaire sur le mode fantasmatique et restent plus longtemps sous la domination du seul principe de plaisir* : « Une part essentielle de la prédisposition psychique à la névrose provient du retard de la pulsion sexuelle à tenir compte de la réalité » (3).

Une telle conception se condense dans l'idée parfois énoncée par Freud : le conflit entre pulsions sexuelles et pulsions d'auto-conservation fournirait la clé de la compréhension des névroses de transfert (*voir sur ce point notre commentaire de : Pulsions du moi*).



Freud ne s'est jamais attaché à donner un exposé d'ensemble sur les différentes sortes de pulsions d'auto-

conservation ; quand il en parle, c'est le plus souvent de façon collective ou sur le modèle privilégié de la faim.

Toutefois, il semble admettre l'existence de nombreuses pulsions d'auto-conservation, aussi nombreuses qu'il existe de grandes fonctions organiques (nutrition, défécation, urination, activité musculaire, vision, etc.).

L'opposition freudienne des pulsions sexuelles et des pulsions d'auto-conservation peut amener à s'interroger sur la légitimité de l'usage du même terme *Trieb* pour les désigner les unes et les autres. On notera d'abord que, lorsque Freud traite de la pulsion en général, il se réfère plus ou moins explicitement à la pulsion sexuelle, attribuant par exemple à la pulsion des traits comme la variabilité du but et la contingence de l'objet. Pour les « pulsions » d'auto-conservation au contraire, les voies d'accès sont préformées et l'objet satisfaisant est d'emblée déterminé ; pour reprendre une formule de Max Scheler, la faim du nourrisson implique « une intuition de la valeur nourriture » (4). Comme le montre la conception freudienne du choix d'objet par étayage*, ce sont les pulsions d'auto-conservation qui indiquent à la sexualité la voie de l'objet. C'est sans doute une telle différence qui conduit Freud à employer à plusieurs reprises le terme de besoin (*Bedürfnis*) pour désigner les pulsions d'auto-conservation (5 a). On ne peut, de ce point de vue, que souligner ce qu'il y a d'artificiel à vouloir établir, dans une perspective génétique, un strict parallélisme entre fonctions d'auto-conservation et pulsions sexuelles, les unes comme les autres étant d'abord soumises au seul principe de plaisir avant d'obéir progressivement au principe de réalité. Les premières en effet sont plutôt à situer d'emblée du côté du principe de réalité, les secondes du côté du principe de plaisir.

Les remaniements successifs apportés par Freud à la théorie des pulsions vont l'obliger à situer de façon différente les fonctions d'auto-conservation. On notera d'abord que, dans ces tentatives de reclassification, les concepts de pulsions du moi et de pulsions d'auto-conservation, qui précédemment coïncidaient, subissent des avatars qui ne sont plus exactement les mêmes. En ce qui concerne les pulsions du moi, c'est-à-dire la nature de l'énergie pulsionnelle qui est au service de l'instance du moi, nous renvoyons le lecteur aux commentaires des articles : [Pulsions du moi](#), [Libido du moi – libido d'objet](#), [Moi](#). En ce qui concerne les fonctions d'auto-conservation, schématiquement, on peut dire que :

1° Avec l'introduction du narcissisme (1915), les pulsions d'auto-conservation restent opposées aux pulsions sexuelles, bien que celles-ci se voient maintenant subdivisées selon qu'elles visent l'objet extérieur (libido d'objet) ou le moi (libido du moi).

2° Lorsque Freud, entre 1915 et 1920, effectue un « rapprochement apparent avec les vues de Jung » (5 b) et est tenté d'adopter l'idée d'un monisme pulsionnel, les pulsions d'auto-conservation tendent à être considérées comme un cas particulier de l'amour de soi ou libido du moi.

3° Après 1920, un nouveau dualisme est introduit, celui des [pulsions de mort](#)* et des [pulsions de vie](#)*. En un premier temps (6), Freud hésitera quant à la situation des pulsions d'autoconservation, classant d'abord celles-ci dans les pulsions de mort car elles ne constitueraient que des détours exprimant le fait que « l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière » (7), mais rectifiant aussitôt cette idée pour voir dans la conservation de l'individu un cas particulier des pulsions de vie.

Par la suite, il maintiendra cette dernière vue :
« L'opposition entre pulsion d'auto-conservation et pulsion de conservation de l'espèce, de même que celle entre amour du moi et amour d'objet, est encore à situer à l'intérieur de l'Éros » (8).

(1) Freud (S.), a) G.W., V, 82 ; S.E., VII, 181-2 ; Fr., 74. – b) G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182 ; Fr., 76.

(2) Freud (S.). *Die psychogene Sehstörung in psychoanalytischer Auffassung*, 1910. G.W., VIII, 97-8 ; S.E., XI, 214.

(3) Freud (S.). G.W., VIII, 235 ; S.E., XII, 223.

(4) Scheler (M.). *Wesen and Formen der Sympathie*, 1913. Fr., 295.

(5) Cf. Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. – a) G.W., XIII, 221 ; S.E., XVIII, 245. – b) G.W., XIII, 231-2 ; S.E., XVIII, 257.

(6) Cf. Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. Passim.

(7) Freud (S.). G.W., XIII, 41 ; S.E., XVIII, 39 ; Fr., 45.

(8) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8.

Pulsions de mort

= *D.* : Todestriebe. – *En.* : death instincts. – *Es.* :
instintos de muerte. – *I.* : istinti ou pulsioni di
morte. – *P.* : impulsos ou pulsões de morte.

• ***Dans le cadre de la dernière théorie freudienne des pulsions, désigne une catégorie fondamentale de pulsions qui s'opposent aux pulsions de vie et qui tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique.***

Tournées d'abord vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort seraient secondairement dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction.

■ La notion de pulsion de mort introduite par Freud dans [*Au-delà du principe de plaisir*](#) (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), et constamment réaffirmée par lui jusqu'à la fin de son œuvre, n'a pas réussi à s'imposer aux disciples et à la postérité de Freud au même titre que la plupart de ses apports conceptuels ; elle reste une des notions les plus controversées. Pour en saisir le sens, il ne suffit pas, selon nous, de se reporter aux thèses de Freud la concernant ou de retrouver dans la clinique les manifestations qui paraissent les plus aptes à justifier cette hypothèse spéculative ; il serait encore nécessaire de la rapporter à l'évolution de la pensée freudienne, et de déceler à quelle nécessité structurale répond son introduction dans le cadre d'un remaniement plus général (tournant des années 20). Seule une telle appréciation permettrait de retrouver, au-delà des énoncés explicites de Freud et même de son sentiment d'innover radicalement, l'exigence dont témoigne la notion, exigence qui a déjà pu, sous d'autres formes, trouver sa place dans des modèles antérieurs.



Résumons d'abord les thèses de Freud concernant la pulsion de mort. Elle représente la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état anorganique. Dans cette mesure, « Si nous admettons que l'être vivant est venu après le non-vivant et a surgi de lui, la pulsion de mort concorde bien avec la formule [...] selon laquelle une

pulsion tend au retour à un état antérieur » (1 a). Dans cette perspective « tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes » (2 a). Dans les êtres pluricellulaires, « ... la libido rencontre la pulsion de mort ou de destruction qui domine chez eux, et qui tend à désintégrer cet organisme cellulaire et à conduire chaque organisme élémentaire (chaque cellule) à l'état de stabilité anorganique [...]. Elle a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur, en la dirigeant contre les objets du monde extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature.. Cette pulsion s'appelle alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important à jouer. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne suit pas ce déplacement vers l'extérieur ; elle demeure dans l'organisme où elle est liée libidinalement [...] C'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène » (3 a).

Dans le développement libidinal de l'individu, Freud a pu décrire le jeu combiné de la pulsion de vie et de la pulsion de mort aussi bien dans sa forme sadique (2 c), que dans sa forme masochiste (3 b).

Les pulsions de mort s'inscrivent dans un nouveau dualisme où elles s'opposent aux pulsions de vie (ou Éros*) qui vont désormais subsumer l'ensemble des pulsions précédemment distinguées par Freud (voir : Pulsions de vie ; Pulsion sexuelle ; Pulsions d'auto-conservation ; Pulsions du moi). Les pulsions de mort apparaissent donc, dans la conceptualisation freudienne, comme un type tout à fait nouveau de pulsions, qui ne trouvait pas sa place dans les

classifications précédentes (le sadisme* et le masochisme* par exemple se voyaient expliqués par un jeu complexe de pulsions à visée toute positive) (4 a) ; mais en même temps, Freud y voit les pulsions par excellence dans la mesure où, en elles, le caractère répétitif de la pulsion se réalise éminemment.



Quels sont les motifs qui, le plus manifestement, conduisent Freud à poser l'existence d'une pulsion de mort ?

1) La prise en considération, dans des registres très divers, des phénomènes de répétition (voir : Compulsion de répétition) qui se laissent difficilement réduire à la recherche d'une satisfaction libidinale ou à une simple tentative de maîtriser les expériences déplaisantes ; Freud y voit la marque du « démoniaque », d'une force irrépessible, indépendante du principe de plaisir et susceptible de s'opposer à lui. A partir de cette notion, Freud est conduit à l'idée d'un caractère régressif de la pulsion, idée qui, poursuivie de façon systématique, l'amène à voir dans la pulsion de mort la pulsion par excellence.

2) L'importance prise dans l'expérience psychanalytique par les notions d'ambivalence*, d'agressivité*, de sadisme et de masochisme, telles qu'elles se dégagent par exemple de la clinique de la névrose obsessionnelle et de la mélancolie.

3) D'emblée la haine était apparue à Freud comme impossible à déduire, du point de vue métapsychologique, des pulsions sexuelles. Il ne fera jamais sienne la thèse selon laquelle « ... tout ce qu'on trouve dans l'amour de dangereux et d'hostile devrait plutôt être attribué à une

bipolarité originaire de son être propre » (5 a). Dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), le sadisme et la haine sont mis en relation avec les pulsions du moi : « ... les vrais prototypes de la relation de haine ne proviennent pas de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation » (4 b) ; Freud voit dans la haine une relation aux objets « plus ancienne que l'amour » (4 c). Lorsqu'à la suite de l'introduction du narcissisme* il tend à effacer la distinction de deux sortes de pulsions (pulsions sexuelles et pulsions du moi) en les ramenant à des modalités de la libido, on peut penser que la haine lui a paru présenter une difficulté particulière à se laisser déduire dans le cadre d'un monisme pulsionnel. La question d'un *masochisme primaire* soulevée dès 1915 (4 c) était comme l'index qui désignait le pôle du nouveau grand dualisme pulsionnel à venir.

L'exigence dualistique est, comme on sait, fondamentale dans la pensée freudienne ; elle se révèle dans de nombreux aspects structuraux de la théorie et se traduit par exemple dans la notion de couples d'opposés*. Elle est particulièrement impérieuse lorsqu'il s'agit des pulsions puisque celles-ci fournissent les forces qui s'affrontent en dernier ressort dans le conflit psychique* (2 d).



Quel rôle Freud fait-il jouer à la notion de pulsion de mort ? On notera d'abord qu'il souligne lui-même qu'elle est fondée avant tout sur des considérations spéculatives et qu'elle s'est progressivement imposée à lui : « Au début j'ai présenté ces conceptions dans la seule intention de voir où elles menaient, mais, dans le cours des années, elles ont acquis une telle emprise sur moi que je ne puis

plus penser autrement » (5 b). Il semble que ce soit surtout la valeur théorique de la notion et son accord avec une certaine conception de la pulsion qui aient rendu Freud si soucieux de soutenir la thèse de la pulsion de mort, ceci malgré les « résistances » qu'elle rencontrait dans le milieu psychanalytique et malgré la difficulté qu'il y a à la fonder dans l'expérience concrète. En effet, comme Freud l'a à maintes reprises souligné, les faits montrent, même dans les cas où la tendance à la destruction d'autrui ou de soi-même est le plus manifeste, où la fureur de destruction est le plus aveugle, qu'une satisfaction libidinale peut toujours être présente, satisfaction sexuelle tournée vers l'objet ou jouissance narcissique (5 c). « Ce à quoi nous avons affaire, ce n'est pour ainsi dire jamais des motions pulsionnelles pures, mais des alliages des deux pulsions en proportions variées » (6 a). C'est en ce sens que Freud dit parfois de la pulsion de mort qu'elle « ... se soustrait à la perception lorsqu'elle n'est pas colorée d'érotisme » (5 d).

Ceci se traduit aussi dans les difficultés qu'éprouve Freud à tirer parti du nouveau dualisme pulsionnel dans la théorie des névroses ou les modèles du conflit : « Toujours et encore nous faisons l'expérience que les motions pulsionnelles, lorsque nous pouvons en retracer le parcours, se révèlent être des rejetons de l'Éros. N'étaient les considérations mises en avant dans [Au-delà du principe de plaisir](#) et finalement les contributions du sadisme à l'Éros, il nous serait difficile de maintenir notre conception dualiste fondamentale » (7 a). Dans un texte comme [Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), qui reconsidère l'ensemble du problème du conflit névrotique et ses différentes modalités, on est effectivement frappé de voir le peu de

place que Freud réserve à l'opposition des deux grands types de pulsions, opposition à laquelle il ne fait jouer aucun rôle dynamique. Quand Freud se pose explicitement la question (7 b) de la relation entre les instances de la personnalité qu'il vient de différencier – ça, moi, surmoi – et les deux catégories de pulsions, on note que le conflit entre instances n'est pas superposable au dualisme pulsionnel ; si Freud s'efforce bien de déterminer la part prise par les deux pulsions dans la constitution de chaque instance, en revanche quand il s'agit de décrire les modalités de conflit, on ne voit pas à l'œuvre l'opposition supposée des pulsions de vie et des pulsions de mort : « Il ne saurait être question de limiter l'une ou l'autre des pulsions fondamentales à l'une des provinces psychiques. On doit pouvoir les retrouver partout » (1 b). Souvent le hiatus entre la nouvelle théorie des pulsions et la nouvelle topique est encore plus sensible : le conflit devient un conflit entre instances, où le ça finit par représenter l'ensemble des exigences pulsionnelles par opposition au *moi*. C'est en ce sens que Freud a pu dire que, sur un plan empirique, la distinction des pulsions du moi et des pulsions d'objet gardait sa valeur ; c'est seulement « ... la spéculation théorique [qui] nous fait soupçonner l'existence de deux pulsions fondamentales [Éros et pulsion de destruction] qui se cachent derrière les pulsions manifestes, pulsions du moi et pulsions d'objet » (8). On voit qu'ici c'est, même sur le plan pulsionnel, un modèle du conflit antérieur à [Au-delà du principe de plaisir](#) que Freud reprend (voir : [Libido du moi – libido d'objet](#)), en supposant simplement que chacune des deux forces en présence qu'on voit effectivement s'affronter (« pulsions du moi », « pulsions d'objet ») recouvre elle-même une [union](#)* de pulsions de vie et de mort.

Finalement, on est frappé du peu de changement manifeste que la nouvelle théorie des pulsions apporte aussi bien dans la description du conflit défensif que dans celle de l'évolution des stades pulsionnels (6 b).

Si Freud affirme et maintient jusqu'à la fin de son œuvre la notion de pulsion de mort, ce n'est pas comme une hypothèse que la théorie des névroses imposerait. C'est d'une part parce qu'elle est le produit d'une exigence spéculative que Freud tient pour fondamentale et parce qu'elle lui paraît, d'autre part, inéluctablement suggérée par l'insistance de faits bien précis, irréductibles, qui prennent à ses yeux une importance croissante dans la clinique et dans la cure : « Si l'on embrasse dans son ensemble le tableau que composent les manifestations du masochisme immanent de tant de personnes, la réaction thérapeutique négative et le sentiment de culpabilité des névrosés, on ne pourra plus s'accrocher à la croyance que le fonctionnement psychique est exclusivement dominé par la tendance au plaisir. Ces phénomènes indiquent d'une façon qu'on ne peut méconnaître la présence dans la vie psychique d'une puissance que nous nommons selon ses buts pulsion d'agression ou de destruction et que nous faisons dériver de la pulsion de mort originaire de la matière animée » (9).

L'action de la pulsion de mort se laisserait même entrevoir à l'état pur quand elle tend à se désunir d'avec la pulsion de vie, par exemple dans le cas du mélancolique dont le surmoi apparaît comme « ... une culture de la pulsion de mort » (7 c).



Freud indique lui-même que, son hypothèse « ... reposant essentiellement sur des fondements théoriques, on doit

admettre qu'elle n'est pas non plus tout à fait à l'abri des objections théoriques » (5 e). C'est effectivement sur cette voie que de nombreux analystes se sont engagés, soutenant d'une part que la *notion* de pulsion de mort était inacceptable et d'autre part que les *faits* cliniques invoqués par Freud devaient être interprétés sans y faire recours. De façon très schématique, ces critiques peuvent être classées selon différents niveaux :

1) D'un point de vue métapsychologique, refus de faire de la réduction des tensions l'apanage d'un groupe déterminé de pulsions ;

2) Tentatives pour décrire une genèse de l'agressivité : soit en en faisant un élément corrélatif, au départ, de toute pulsion en tant qu'elle se réalise dans une activité que le sujet impose à l'objet, soit même en y voyant une réaction secondaire à la frustration venant de l'objet ;

3) Reconnaissance de l'importance et de l'autonomie de pulsions agressives, mais sans que celles-ci puissent être rapportées à une tendance *auto-agressive* ; refus d'hypostasier, en tout être vivant, le couple d'opposés : pulsions de vie - pulsion d'auto-destruction. Une ambivalence pulsionnelle peut bien être affirmée comme existant d'emblée mais l'opposition de l'amour et de la haine, telle qu'elle se manifeste dès le départ dans l'incorporation* orale, ne serait à comprendre que dans la relation à un objet extérieur.

A l'opposé, une école comme celle de Melanie Klein réaffirme dans toute sa force le dualisme des pulsions de mort et des pulsions de vie, faisant même jouer un rôle majeur aux pulsions de mort dès l'origine de l'existence humaine, non seulement en tant qu'elles sont orientées sur l'objet extérieur, mais aussi en tant qu'elles opèrent dans l'organisme et induisent l'angoisse d'être désintégré et

annihilé. Mais on peut se demander si le manichéisme kleinien reprend à son compte toutes les significations que Freud avait données à son dualisme. En effet, les deux types de pulsion invoquées par Melanie Klein s'opposent bien par leur but, mais il n'y a pas de différence fondamentale dans leur principe de fonctionnement.



Les difficultés qu'a rencontrées la postérité freudienne à intégrer la notion de pulsion de mort invitent à s'interroger sur ce qui est visé par Freud, sous le terme de *Trieb*, dans sa dernière théorie. On éprouve en effet quelque embarras à désigner du même nom de pulsion ce que Freud a par exemple décrit et montré à l'œuvre dans le détail du fonctionnement de la sexualité humaine ([Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) [*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905]) et ces « êtres mythiques » qu'il voit s'affronter moins au niveau du conflit cliniquement observable que dans un combat qui dépasse l'individu humain puisqu'il se retrouverait de façon voilée chez tous les êtres vivants, même les plus primitifs : « ... les forces pulsionnelles qui tendent à mener la vie à la mort pourraient bien opérer chez eux aussi dès le début ; mais il serait très difficile de faire la preuve directe de leur présence, leurs effets étant masqués par les forces qui conservent la vie » (2 e).

L'opposition des deux pulsions fondamentales serait à rapprocher des grands processus vitaux d'assimilation et de désassimilation ; à la limite elle se ramènerait même « ... au couple d'opposés qui règne dans l'inorganique : attraction et répulsion » (1 c). Aussi bien cet aspect fondamental, voire universel, de la pulsion de mort est-il souligné par Freud de bien des façons. Il s'atteste

notamment dans la référence à des conceptions philosophiques comme celles d'Empédocle et de Schopenhauer.

Certains traducteurs français de Freud ont bien senti que la dernière théorie des « pulsions » se situait sur un autre plan que ses théories précédentes, comme l'indique le fait qu'ils préfèrent parler d'« instinct de vie » et d'« instinct de mort », alors même qu'ils ont choisi par ailleurs de rendre le *Trieb* freudien par « pulsion ». Mais une telle terminologie est critiquable, car le terme d'instinct* est plutôt réservé par l'usage (et ceci chez Freud lui-même) à connoter des comportements préformés et fixes, susceptibles d'être observés, analysés, et spécifiques de l'ordre vital.

En fait ce que Freud cherche explicitement à dégager sous le terme de pulsion de mort, c'est ce qu'il y a de plus fondamental dans la notion de pulsion, le retour à un état antérieur, et, en dernier ressort, le retour au repos absolu de l'anorganique. Au-delà d'un type particulier de pulsion c'est ce qui serait au *principe* de toute pulsion qu'il désigne ici.

A ce propos, il est instructif de constater les difficultés qu'éprouve Freud à situer la pulsion de mort par rapport aux « principes du fonctionnement psychique » qu'il a depuis longtemps posés, et avant tout par rapport au principe de plaisir. C'est ainsi que dans *Au-delà du principe de plaisir*, comme le titre de l'ouvrage à lui seul l'indique, la pulsion de mort est postulée à partir de faits censés mettre en échec le dit principe, mais en même temps Freud peut conclure en affirmant que « le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort » (2 f).

Il a d'ailleurs été sensible à cette contradiction, ce qui l'a amené par la suite à distinguer du principe de

plaisir* le principe de Nirvâna ; celui-ci, comme principe économique de la réduction des tensions à zéro, « ... serait entièrement au service des pulsions de mort » (3 c). Quant au principe de plaisir, dont la définition devient alors plus qualitative qu'économique, il « représente l'exigence de la libido » (3 d).

On peut se demander si l'introduction du principe de Nirvâna « exprimant la tendance de la pulsion de mort » constitue une innovation radicale. On montrerait aisément comment les formulations du principe de plaisir que Freud a données tout au long de son œuvre confondaient deux tendances : une tendance à la décharge complète de l'excitation et une tendance au maintien d'un niveau constant (homéostasie). On notera d'ailleurs qu'au premier temps de sa construction métapsychologique (Projet de psychologie scientifique [*Entwurf einer Psychologie*, 1895]) Freud avait différencié ces deux tendances en parlant d'un principe d'inertie* et en montrant comment il se modifiait en une tendance « à garder constant le niveau de tension » (10).

Ces deux tendances ont d'ailleurs continué à être distinguées dans la mesure où elles correspondent à deux types d'énergie, libre et liée*, et à deux modes de fonctionnement psychique (processus primaire et processus secondaire*). Dans cette perspective on peut voir dans la thèse de la pulsion de mort une réaffirmation de ce que Freud a toujours tenu pour l'essence même de l'inconscient dans ce qu'il offre d'indestructible et de déréel. Cette réaffirmation de ce qu'il y a de plus radical dans le désir inconscient est corrélative d'une mutation dans la fonction dernière que Freud assigne à la sexualité. Celle-ci se voit en effet, sous le nom d'Éros, définie non plus comme force disruptrice, éminemment perturbante, mais comme principe de

cohésion : « Le but de [l'Éros] est d'instituer des unités toujours plus grandes, et ainsi de maintenir : c'est la liaison ; le but de [la pulsion de destruction] est au contraire de dissoudre les assemblages, et ainsi de détruire les choses » (1 d) (voir : [Pulsions de vie](#)).



Toutefois, même si l'on peut déceler dans la notion de pulsion de mort un nouvel avatar d'une exigence fondamentale et constante de la pensée freudienne, on ne peut manquer de souligner qu'elle apporte une conception nouvelle : elle fait de la tendance à la destruction, telle qu'elle se révèle par exemple dans le sadomasochisme, une donnée irréductible, elle est l'expression privilégiée du principe le plus radical du fonctionnement psychique, elle lie enfin indissolublement, dans la mesure où elle est « ce qu'il y a de plus pulsionnel », tout désir, agressif ou sexuel, au désir de mort.

(1) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) GAV., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148-9 ; Fr., 8. – b) GAV., XVII, 71-2 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 9. – c) GAV., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 8-9. – d) GAV., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8.

(2) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. – a) G.W., XIII, 47 ; S.E., XVIII, 44 ; Fr., 51. – b) G.W., XIII, 55 ; S.E., XVIII, 49 ; Fr., 57. – c) G.W., XIII, 58 ; S.E., XVIII, 54 ; Fr., 62. – d) G.W., XIII, 57 ; S.E., XVIII, 54 ; Fr., 61. – e) G.W., XIII, 52 ; S.E., XVIII, 49 ; Fr., 56-7. – f) G.W., XIII, 69 ; S.E., XVIII, 63 ; Fr., 74.

(3) Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. – a) G.W., XIII, 376 ; S.E., XX, 163 ; Fr., 216. – b) G.W., XIII, 377 ; S.E., XX, 164 ; Fr., 217. – c) G.W., XIII, 372 ; S.E., XX, 160 ; Fr., 212. – d) G.W., XIII, 273 ; S.E., XX, 160 ; Fr., 213.

(4) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 220 sq. ; S.E., XIV, 127 sq. ; Fr., 44 sq. – b) G.W., X, 230 ; S.E., XIV, 138 ; Fr., 63. – c) G.W., X, 231 ; S.E., XIV, 139 ; Fr., 64. – d) G.W., X, 220-1 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 45.

(5) Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930. – a) G.W., XIV, 478 ; S.E., XXI, 119 ; Fr., 55. – b) G.W., XIV, 478-9 ; S.E., XXI, 119 ; Fr., 55. – c) G.W., XIV, 480 ; S.E., XXI, 121 ; Fr., 56. – d) G.W., XIV, 479 ; S.E., XXI, 120 ; Fr., 55. – e) G.W., XIV, 480-1 ; S.E., XXI, 121-2 ; Fr., 56.

(6) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. – a) G.W., XIV, 155 ; S.E., XX, 125 ; Fr., 48. – b) Cf. G.W., XIV, 155 ; S.E., XX, 124-5 ; Fr., 47-8.

(7) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. – a) G.W., XIII, 275 ; S.E., XIX, 46 ; Fr., 203. – b) Chap. IV, passim. – c) G.W., XIII, 283 ; S.E., XIX, 53 ; Fr., 211.

(8) Freud (S.). *Psycho-Analysis*, 1926. G.W., XIV, 302 ; S.E., XX, 265.

(9) Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 88 ; S.E., XXIII, 243 ; Fr., 28-9.

(10) Freud (S.). AU., 380-1 ; Angl., 356-8 ; Fr., 316-7.

Pulsions de vie

= *D.* : *Lebenstriebe*. – *En.* : *life instincts*. – *Es.* : *instintos de vida*. – *I.* : *istinti ou pulsioni di vita*. – *P.* : *impulsos ou pulsões de vida*.

• ***Grande catégorie de pulsions que Freud oppose, dans sa dernière théorie, aux pulsions de mort. Elles tendent à constituer des unités toujours plus grandes et à les maintenir. Les pulsions de vie, qui sont désignées aussi par le terme d'Eros, recouvrent non seulement les pulsions sexuelles proprement dites mais encore les pulsions d'auto-conservation.***

■ C'est dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) que Freud a introduit la grande opposition qu'il allait soutenir jusqu'à la fin de son œuvre, entre pulsions de mort* et pulsions de vie. Les premières tendent à la destruction des unités vitales, à l'égalisation radicale des tensions et au retour à l'état anorganique supposé être l'état de repos absolu. Les secondes tendent non seulement à conserver les unités vitales existantes, mais à constituer, à partir de celles-ci, des unités plus englobantes. C'est ainsi qu'il existerait, même au niveau cellulaire, une tendance « ... qui cherche à provoquer et à maintenir la cohésion des parties de la substance vivante » (1 a). Cette tendance se retrouve dans l'organisme individuel en tant qu'il cherche à maintenir son unité et son existence (pulsions d'auto-conservation*, libido narcissique*). La sexualité sous ses formes manifestes se définit elle-même comme principe d'union (union des individus dans l'accouplement, union des gamètes dans la fécondation).

C'est leur opposition aux pulsions de mort qui permet le mieux de saisir ce que Freud entend par pulsions de vie : elles s'opposent les unes aux autres comme deux grands principes qu'on verrait à l'œuvre déjà dans le monde physique (attraction-répulsion) et qui surtout seraient au fondement des phénomènes vitaux (anabolisme-catabolisme).

Ce nouveau dualisme pulsionnel ne va pas sans entraîner des difficultés :

1) L'introduction par Freud de la notion de pulsion de mort est corrélative d'une réflexion sur ce qu'il y a de plus fondamental dans toute pulsion : le retour à un état antérieur. Dans la perspective évolutionniste explicitement choisie par Freud, cette tendance régressive ne peut viser qu'à rétablir des formes moins différenciées, moins

organisées, ne comportant plus à la limite de différences de niveau énergétique. Si cette tendance s'exprime éminemment dans la pulsion de mort, en revanche la pulsion de vie est définie par un mouvement inverse, à savoir l'établissement et le maintien de formes plus différenciées et plus organisées, la *constance* et même *l'augmentation des différences de niveau* énergétique entre l'organisme et le milieu. Freud se déclare incapable de montrer dans le cas des pulsions de vie en quoi elles obéissent à ce qu'il a défini comme étant la formule générale de toute pulsion, son caractère conservateur ou mieux régressif. « Pour l'Éros (la pulsion d'amour), nous ne pouvons appliquer la même formule, car cela équivaldrait à postuler que la substance vivante, ayant d'abord constitué une unité, s'est plus tard morcelée et tend à se réunir à nouveau » (2 a). Freud est alors contraint de se référer à un mythe, le mythe d'Aristophane dans Le banquet de Platon, selon lequel l'accouplement sexuel chercherait à rétablir l'unité perdue d'un être originairement androgyne, antérieur à la séparation des sexes (1 b).

2) Sur le plan des principes du fonctionnement psychique correspondant aux deux grands groupes de pulsions, la même opposition et la même difficulté se retrouvent : le [principe de Nirvâna*](#), qui correspond aux pulsions de mort, est clairement défini ; mais le principe de plaisir (et sa modification en [principe de réalité*](#)), qui est supposé représenter l'exigence des pulsions de vie, se laisse difficilement saisir dans son acception économique et est reformulé par Freud dans des termes « qualitatifs » (voir : [Principe de plaisir](#) ; [Principe de constance](#)).

Les dernières formulations de Freud ([Abrégé de psychanalyse](#) [Abriss der Psychoanalyse, 1938]) indiquent que le principe sous-jacent aux pulsions de vie est un

principe de liaison*. « Le but de l'Éros est d'établir de toujours plus grandes unités, donc de conserver : c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses » (2 b).

On voit que, sur le plan économique également, la pulsion de vie s'accorde mal avec le modèle énergétique de la pulsion comme tendance à la réduction des tensions. Dans certains passages (3) Freud en vient à mettre Éros en opposition avec le caractère conservateur général de la pulsion.

3) Enfin, si Freud prétend reconnaître dans les pulsions de vie ce qu'il a auparavant désigné comme pulsion sexuelle*, on peut se demander si cette assimilation n'est pas corrélative d'un changement quant à la position de la sexualité dans la structure du dualisme freudien. Dans les grands couples d'opposition dégagés par Freud : énergie libre - énergie liée, processus primaire - processus secondaire, principe de plaisir - principe de réalité, et, dans le Projet de psychologie scientifique [*Entwurf einer Psychologie*, 1895), principe d'inertie - principe de constance, la sexualité correspondait jusqu'alors aux premiers termes, apparaissant comme une force essentiellement disruptrice. Avec le nouveau dualisme pulsionnel, c'est la pulsion de mort qui devient cette force « primaire », « démoniaque » et proprement pulsionnelle, tandis que la sexualité, paradoxalement, passe du côté de la liaison.

(1) Freud (S.), a) G.W., XIII, 66, n. ; S.E., XVIII, 60, n. ; Fr., 70, n. – b) Cf. G.W., XIII, 62-3 ; S.E., XVIII, 57-8 ; Fr., 66-7.

(2) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 8. – b) G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930. G.W., XIV, 477, n. ; S.E., XXII, 118, n. 2 ; Fr., 54, n. 2.

Pulsions du moi

= *D.* : Ichtriebe. – *En.* : ego instincts. – *Es.* : instintos del yo. – *I.* : istinti -ou pulsioni dell'io. – *P.* : impulsos ou pulsões do ego.

• ***Dans le cadre de la première théorie des pulsions (telle qu'elle est formulée par Freud dans les années 1910-15), les pulsions du moi désignent un type spécifique de pulsions dont l'énergie est placée au service du moi dans le conflit défensif ; elles sont assimilées aux pulsions d'auto-conser-vation et opposées aux pulsions sexuelles.***

■ Dans la première théorie freudienne des pulsions, qui oppose pulsions sexuelles* et pulsions d'auto-conservation*, ces dernières sont encore appelées pulsions du moi.

On sait que le conflit psychique* avait d'emblée été décrit par Freud comme opposant la sexualité à une instance refoulante, défensive, le moi*. Mais un support pulsionnel déterminé n'était pas attribué au moi.

D'autre part, Freud opposait bien, dès les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), les pulsions sexuelles et ce qu'il nommait « besoins » (ou « fonctions d'importance vitale »), montrant comme les premières prenaient naissance en s'étayant* sur les seconds, puis en divergeaient notamment dans l'auto-érotisme*. En énonçant sa « première théorie des pulsions », Freud tente de faire coïncider ces deux oppositions : opposition clinique, dans le conflit défensif, entre le moi et les pulsions sexuelles ; opposition génétique, dans l'origine de la sexualité

humaine, entre fonctions d'auto-conservation et pulsion sexuelle.

C'est seulement en 1910, dans *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique* (*Die psychogene Sehslörung in psychoanalytischer Auffassung*) que Freud, d'une part regroupe l'ensemble de ces « grands besoins » non sexuels sous le nom de « pulsions d'auto-conservation » et, d'autre part, les désigne, sous le nom de « pulsions du moi », comme partie prenante du conflit psychique, les deux pôles de celui-ci devant, en dernière analyse, être également définis en termes de forces : « De toute particulière importance pour notre tentative d'explication est l'opposition indéniable existant entre les pulsions qui servent à la sexualité, à l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'auto-conservation de l'individu, les pulsions du moi. Toutes les pulsions organiques qui sont à l'œuvre dans notre âme peuvent être classées, selon les termes du poète, en « faim » ou en « amour » (1 a).



Que signifie la synonymie avancée par Freud entre pulsions d'auto-conservation et pulsions du moi ? En quoi un groupe déterminé de pulsions peut-il être considéré comme inhérent au moi ?

1° A un niveau biologique, Freud trouve appui sur l'opposition entre les pulsions qui tendent à la conservation de l'individu (*Selbslesterhaltung*) et celles qui aboutissent à servir les fins de l'espèce (*Arterhaltung*) : « L'individu mène, en réalité, une double existence, comme but de lui-même et comme membre d'une chaîne à laquelle il est soumis contre sa propre volonté ou en tout cas sans elle [...]. La distinction des pulsions

sexuelles et des pulsions du moi ne ferait que refléter cette double fonction de l'individu » (2 a). Dans cette perspective, « pulsions du moi » signifie « pulsions de conservation de soi », le moi comme instance étant l'agence psychique à laquelle est dévolue la conservation de l'individu.

2° Dans le cadre du fonctionnement de l'appareil psychique, Freud montre comment les pulsions d'auto-conservation, par opposition aux pulsions sexuelles, sont particulièrement aptes à fonctionner selon le principe de réalité. Bien plus, il définit un « moi-réalité* » par les caractères même des pulsions du moi : « ... le moi-réalité n'a rien d'autre à faire que de tendre vers *l'utile* et s'assurer contre les dommages » (3).

3° Enfin, on sera sensible au fait que, dès l'introduction de la notion de pulsions du moi, Freud note que celles-ci (d'une façon symétrique aux pulsions sexuelles avec lesquelles elles sont en conflit) sont attachées à un groupe déterminé de *représentations*, groupe « pour lequel nous utilisons le concept collectif de moi qui est composé de façon différente selon le cas » (1 b).

Si on donne tout son sens à cette dernière indication, on est amené à penser que les pulsions du moi investissent le « moi » pris comme « groupe de représentations », qu'elles *visent le moi*. On voit qu'ici s'introduit une ambiguïté dans le sens de la copule *du* (pulsions *du* moi) : les pulsions du moi sont d'une part conçues comme des tendances *émanant* de l'organisme (ou *du* moi en tant qu'il serait l'instance psychique chargée d'assurer la conservation de celui-ci) et visant des objets extérieurs relativement spécifiés (nourriture par exemple). Mais, d'autre part, elles seraient attachées au moi comme à leur *objet*.



Freud, lorsqu'il fait état entre 1910 et 1915, de l'opposition pulsions sexuelles – pulsions du moi, manque rarement de déclarer que c'est là une hypothèse à laquelle il a été « ... contraint par l'analyse des pures névroses de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle) » (2 b). On pourrait à ce propos remarquer que, dans les interprétations que Freud donne du conflit, on ne voit pratiquement jamais jouer les pulsions d'auto-conservation comme force motivant le refoulement :

1° Dans les études cliniques publiées avant 1910, la place du moi dans le conflit est fréquemment marquée, mais sa relation avec les fonctions nécessaires à la préservation de l'individu biologique n'est pas indiquée (voir : [Moi](#)). Puis, après avoir été posée explicitement en théorie comme pulsion du moi, la pulsion d'auto-conservation est cependant rarement invoquée comme énergie refoulante : dans [Extrait de l'histoire d'une névrose infantile](#) (*Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918), rédigée en 1914-1915, la force qui provoque le refoulement est cherchée dans la « libido génitale narcissique » (4).

2° Dans les travaux métapsychologiques de 1914-1915 [[L'inconscient](#) [*Das Unbewusste*], [Le refoulement](#) [*Die Verdrängung*], [Pulsions et destins des pulsions](#) [*Triebe und Tribschicksale*]], c'est à un jeu purement libidinal d'investissement, de désinvestissement et de contre-investissement des représentations qu'est attribué le refoulement dans les trois types majeurs de névrose de transfert : « Nous pouvons ici remplacer « investissement » par « libido » car il s'agit, comme nous le savons, du destin des pulsions sexuelles » (5).

3° Dans le texte introduisant la notion de pulsion du moi, un des seuls textes où Freud essaie de la faire jouer comme partie prenante du conflit, on a l'impression que la fonction d' « auto-conservation » (ici la vision) est l'enjeu et le terrain du conflit défensif plutôt qu'un des termes dynamiques de celui-ci.

4° Lorsque Freud entend justifier l'introduction de ce dualisme pulsionnel, il n'y voit pas un « postulat nécessaire », mais seulement une « construction auxiliaire » qui va bien au-delà des données psychanalytiques. Celles-ci, en effet, imposent seulement l'idée d'un « conflit entre les exigences de la sexualité et celles du moi » (6). Le dualisme pulsionnel, lui, est fondé en dernière analyse sur des considérations « biologiques » : « ... je veux avouer ici expressément que l'hypothèse de pulsions du moi et de pulsions sexuelles séparées [...] repose pour une très petite part sur un fondement psychologique et trouve essentiellement son appui dans la biologie » (2 c).



L'introduction de la notion de narcissisme* ne rend pas d'emblée caduque pour Freud l'opposition pulsions sexuelles - pulsions du moi (2 d, 6 b), mais y introduit une distinction supplémentaire : les pulsions sexuelles peuvent porter leur énergie sur un objet extérieur (libido d'objet) ou sur le moi (libido du moi ou libido narcissique). L'énergie des pulsions du moi n'est pas libido, mais « intérêt* ». On voit que le nouveau regroupement tente de lever l'ambiguïté signalée plus haut à propos du terme pulsions *du* moi. Les pulsions du moi émanent du moi et se rapportent à des objets indépendants (par exemple la nourriture) ; mais le moi peut être objet pour la pulsion sexuelle (libido du moi).

Toutefois, l'opposition libido du moi – libido d'objet* va venir rapidement, dans la pensée de Freud, enlever son intérêt à l'opposition pulsions du moi - pulsions sexuelles.

En effet, l'auto-conservation paraît à Freud pouvoir être ramenée à l'amour de soi, c'est-à-dire, à la libido du moi. Écrivant a posteriori l'histoire de sa théorie des pulsions, Freud interprète le tournant par lequel il introduit la notion de libido narcissique comme un rapprochement d'une théorie moniste de l'énergie pulsionnelle, « ... comme si le lent progrès de la recherche psychanalytique avait marché dans les pas des spéculations de Jung sur la libido originare, d'autant qu'à la transformation de la libido d'objet en narcissisme était inévitablement liée une certaine désexualisation » (7).

On notera cependant que Freud ne découvre cette phase « moniste » de sa pensée qu'au moment même où il a déjà affirmé un *nouveau dualisme* fondamental, celui des pulsions de vie* et des pulsions de mort*.



Après l'introduction de ce dualisme, le terme de pulsion du moi va s'effacer de la terminologie freudienne, non sans que Freud ait d'abord tenté, dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), de situer ce qu'il a nommé jusqu'alors pulsions du moi, dans ce cadre nouveau. Cette tentative est menée dans deux directions contradictoires :

1° Dans la mesure où les pulsions de vie sont assimilées aux pulsions sexuelles, Freud cherche à faire symétriquement coïncider pulsions du moi et pulsions de mort. Lorsqu'il pousse jusqu'à ses dernières conséquences

la thèse spéculative selon laquelle la pulsion en son fond tend à rétablir l'état anorganique, il voit dans les pulsions d'auto-conservation « ... des pulsions partielles destinées à assurer à l'organisme sa propre voie vers la mort » (8 a). Elles ne se distinguent de la tendance immédiate au retour à l'inorganique que dans la mesure où « ... l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière ; les gardiens de la vie ont eux-mêmes été à l'origine des suppôts de la mort » (8 b).

2° Freud est amené, dans le cours même de son texte, à rectifier ces vues en reprenant la thèse selon laquelle les pulsions d'auto-conservation sont de nature libidinale (8 c).

Finalement, dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique, Freud ne fera plus coïncider tel type qualitatif de pulsion avec telle instance (comme il avait tenté de le faire en assimilant pulsion d'*auto-conservation* et pulsion du *moi*). Si les pulsions trouvent leur origine dans le ça, on peut toutes les retrouver à l'œuvre dans chacune des instances. Le problème de savoir quelle énergie pulsionnelle le moi utilise plus spécialement restera présent (voir : [Moi](#)), mais sans que Freud parle alors de pulsion du moi.

(1) Freud (S.), a) G.W., VIII, 97-8 ; S.E., XI, 214-5. – b) G.W., VIII, 97 ; S.E., XI, 213.

(2) Freud (S.), *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. – a) G.W., X, 143 ; S.E., XIV, 78. – b) G.W., X, 143 ; S.E., XIV, 77. – c) G.W., X, 144 ; S.E., XIV, 79. – d) Cf. passim.

(3) Freud (S.), *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, 1911. G AV., VIII, 235 ; S.E., XII 223.

(4) Freud (S.). G.W., XII, 73 ; S.E., XVII, 46 ; Fr., 357.

(5) Freud (S.). *Das Unbeäussleste*, 1915. G.W., X, 281 ; S.E., XIV, 181-2 ; Fr., 122.

(6) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. – a) G.W., X, 217 ; S.E., XIV, 124 ; Fr., 38. – b) Cf. G.W., X, 216 sqq. ; S.E., XIV, 123 sqq. ; Fr., 37 sqq.

(7) Freud (S.), « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 231-2 ; S.E., XVIII, 257.

(8) Freud (S.), a) G.W., XIII, 41 ; S.E., XVII, 39 ; Fr., 45. – b) G.W., XIII, 41 ; S.E., XVII, 39 ; Fr., 45. – c) Cf. G.W., XIII, 56 ; S.E., XVII, 52 ; Fr., 60.

Pulsion sexuelle

= D. : Sexualtrieb. – En. : sexual instinct. – Es. : instinto sexual. – I. : istinto ou pulsione sessuale. – P. : impulso ou pulsão sexual.

• ***Poussée interne que la psychanalyse voit à l'œuvre dans un champ beaucoup plus vaste que celui des activités sexuelles au sens courant du terme. En elle se vérifient éminemment certains des caractères de la pulsion qui différencient celle-ci d'un instinct : son objet n'est pas biologiquement prédéterminé, ses modalités de satisfaction (buts) sont variables, plus particulièrement liées au fonctionnement de zones corporelles déterminées (zones érogènes) mais susceptibles d'accompagner les activités les plus diverses sur lesquelles elles s'étaient. Cette diversité des sources somatiques de l'excitation sexuelle implique que la pulsion sexuelle n'est pas d'emblée unifiée, mais qu'elle est d'abord morcelée en pulsions***

partielles dont la satisfaction est locale (plaisir d'organe).

La psychanalyse montre que la pulsion sexuelle chez l'homme est étroitement liée, à un jeu de représentations ou fantasmes qui viennent la spécifier. Ce n'est qu'au terme d'une évolution complexe et aléatoire qu'elle s'organise sous le primat de la génitalité et retrouve alors la fixité et la finalité apparentes de l'instinct.

Du point de vue économique, Freud postule l'existence d'une énergie unique dans les vicissitudes de la pulsion sexuelle : la libido.

Du point de vue dynamique, Freud voit dans la pulsion sexuelle un pôle nécessairement présent du conflit psychique : elle est l'objet privilégié du refoulement dans l'inconscient.

■ Notre définition fait ressortir le bouleversement qu'a apporté la psychanalyse à l'idée d'un « instinct sexuel », ceci aussi bien en extension qu'en compréhension (voir : [Sexualité](#)). Ce bouleversement porte à la fois sur la notion de la sexualité et sur celle de pulsion. On peut même penser que la critique de la conception « populaire » ou « biologique » de la sexualité (1), qui fait retrouver à Freud une même « énergie », la [libido](#)*, à l'œuvre dans des phénomènes très divers et souvent fort éloignés de l'acte sexuel, coïncide avec le dégagement de ce qui chez l'homme différencie fondamentalement la pulsion de l'instinct. Dans cette perspective, on peut avancer que la conception freudienne de la pulsion, élaborée à partir de l'étude de la sexualité humaine, ne se vérifie pleinement que dans le cas de la pulsion sexuelle (voir : [Pulsion](#), [Instinct](#), [Étayage](#), [Pulsions d'auto-conservation](#)).

Freud a soutenu tout au long de son œuvre que c'était sur la pulsion sexuelle que s'exerçait électivement

l'action du refoulement ; il lui fait en conséquence jouer un rôle majeur dans le [conflit psychique](#)* tout en laissant ouverte la question de ce qui fonde en définitive un tel privilège. « Théoriquement rien n'empêche de penser que toute exigence pulsionnelle, quelle qu'elle soit, puisse provoquer les mêmes refoulements et leurs conséquences ; mais l'observation nous révèle invariablement, dans toute la mesure où nous pouvons en juger, que les excitations qui jouent ce rôle pathogène émanent de pulsions partielles de la sexualité » (2) (voir : [Séduction](#), [Complexe d'Œdipe](#), [Après-coup](#)).

La pulsion sexuelle, opposée par Freud, dans la première théorie des pulsions, aux pulsions d'auto-conservation, est assimilée, dans le dernier dualisme, aux [pulsions de vie](#)* ou à [Éros](#)*. Alors que dans le premier dualisme elle était la force soumise au seul principe de plaisir, difficilement « éduicable », fonctionnant selon les lois du processus primaire et venant sans cesse menacer du dedans l'équilibre de l'appareil psychique, elle devient, sous le nom de pulsion de vie, une force qui tend à la « liaison », à la constitution et au maintien des unités vitales ; et, en revanche, c'est son antagoniste, la pulsion de mort, qui fonctionne selon le principe de la décharge totale.

Un tel changement se comprend mal sans que soit pris en considération l'ensemble du remaniement notionnel accompli par Freud après 1920 (voir : [Pulsions de mort](#), [Moi](#), [Liaison](#)).

(1) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen. zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 33 ; S.E., VII, 135 ; Fr., 17.

(2) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 112 ; S.E., XXIII, 186 ; Fr., 55-6.

Q

Quantum d'affect

= *D.* : Affektbetrag. – *En.* : quota of affect. – *Es.* : cuota ou suma de afecto. – *I.* : importo ou somma d'affetto. – *P.* : quota ou soma de afeto.

• **Facteur quantitatif postulé comme substrat de l'affect vécu subjectivement, pour désigner ce qui est invariant dans les diverses modifications de celui-ci : déplacement, détachement de la représentation, transformations qualitatives.**

■ Le terme « quantum d'affect » est un de ceux par lesquels s'exprime l'[hypothèse économique](#)* de Freud. Le même substrat quantitatif est également désigné par des termes comme ceux d' « énergie d'investissement », « force pulsionnelle », « poussée » de la pulsion, ou « libido », lorsque la pulsion sexuelle est seule en cause. Le terme de quantum d'affect est plus souvent employé par Freud lorsqu'il traite du destin de l'affect et de son indépendance par rapport à la représentation : « Dans les fonctions psychiques, il y a lieu de différencier quelque chose (quantum d'affect, somme d'excitation) qui possède toutes les propriétés d'une quantité – même si nous ne sommes pas à même de la mesurer – quelque chose qui peut

être augmenté, diminué, déplacé, déchargé, et s'étale sur les traces mnésiques des représentations un peu comme une charge électrique à la surface des corps » (1).

Comme l'indique Jones, « la conception d'un affect indépendant et détachable diffère beaucoup de l'ancienne croyance en une « teinte « affective » » (2, a). Le concept de quantum d'affect n'est pas descriptif mais métapsychologique : « Le quantum d'affect correspond à la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans les processus qui nous deviennent sensibles comme affects » (3). On trouverait cependant chez Freud des exemples d'emplois plus lâches des deux termes (affect et quantum d'affect) où s'efface leur opposition, qui est schématiquement celle de la qualité à la quantité.

▲ (α) Notons toutefois que dans son article écrit en français : [Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques](#) (1893), Freud traduit *Affekbetrug* par « valeur affective ».

(1) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 74 ; S.E., III, 60.

(2) Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, Londres, Hogarth Press, 1953. I, Angl. 435 ; Fr., Paris, P.U.F., 435.

(3) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 255 ; S.E., XIV, 152 ; Fr., 79.

R

Rationalisation

= D. : Rationalisierung. – En. : rationalization. – Es. : racionalización. – I. : razionalizzazione. – P. : racionalização.

• **Procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente du point de vue logique, ou acceptable du point de vue moral, à une attitude, une action, une idée, un sentiment, etc., dont les motifs véritables ne sont pas aperçus ; on parle plus particulièrement de la rationalisation d'un symptôme, d'une compulsions défensive, d'une formation réactionnelle. La rationalisation intervient aussi dans le délire, aboutissant à une systématisation plus ou moins marquée.**

■ Ce terme a été introduit dans l'usage psychanalytique courant par E. Jones, dans son article *La rationalisation dans la vie quotidienne (Rationalization in everyday life, 1908)*.

La rationalisation est un procédé très commun, qui couvre tout un champ allant du délire à la pensée normale. Toute conduite pouvant admettre une explication rationnelle, il est souvent difficile de décider si celle-ci pêche par défaut. En particulier dans la cure

psychanalytique, on trouverait tous les intermédiaires entre deux extrêmes : dans certains cas, il est aisé de montrer au patient le caractère artificiel des motivations invoquées, et ainsi de l'inciter à ne pas s'en contenter ; dans d'autres cas, les motifs rationnels sont particulièrement solides (les analystes connaissent les résistances que peut dissimuler par exemple « l'allégation de la réalité »), mais même alors il peut être utile de les mettre « entre parenthèses » pour découvrir les satisfactions ou les défenses inconscientes qui s'y surajoutent.

Comme exemple du premier cas on rencontrera des rationalisations de symptômes, névrotiques ou pervers (comportement homosexuel masculin expliqué par la supériorité intellectuelle et esthétique de l'homme par exemple), de compulsions défensives (rituel alimentaire expliqué par des soucis d'hygiène par exemple).

Dans le cas de traits de caractère ou de comportements très intégrés au moi, il est plus difficile de faire apercevoir au sujet le rôle joué par la rationalisation.

On ne range pas habituellement la rationalisation parmi les mécanismes de défense, malgré sa fonction défensive patente. C'est qu'elle n'est pas directement dirigée contre la satisfaction pulsionnelle, mais qu'elle vient plutôt camoufler secondairement les divers éléments du conflit défensif. C'est ainsi que des défenses, des résistances dans l'analyse, des formations réactionnelles peuvent être elles-mêmes rationalisées. La rationalisation trouve de solides appuis dans des idéologies constituées, morale commune, religions, convictions politiques, etc., l'action du surmoi venant ici renforcer les défenses du moi.

On rapprochera la rationalisation de l'élaboration secondaire* qui soumet les images du rêve à un scénario cohérent.

C'est bien en ce sens limité qu'on doit, selon Freud, faire intervenir la rationalisation dans l'explication du délire. Freud en effet lui dénie la fonction de créer des thèmes délirants (1), s'opposant ainsi à une conception classique qui voit par exemple dans la mégalomanie une rationalisation du délire de persécution (« je dois être un grand personnage pour mériter d'être persécuté par des êtres si puissants »).

Intellectualisation* est un terme proche de rationalisation. Ils doivent cependant être distingués l'un de l'autre.

(1) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch. beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoïdes)*. G.W., VIII, 248 S.E., XII, 48-9 ; Fr., 296.

Réaction thérapeutique négative

= *D.* : negative therapeutische Reaktion. – *En.* : negative therapeutic reaction. – *Es.* : reacción terapéutica negativa. – *I.* : reazione terapeutica negativa. – *P.* : reação terapêutica negativa.

• **Phénomène rencontré dans certaines cures psychanalytiques comme type de résistance à la guérison particulièrement difficile à surmonter : chaque fois qu'on**

pourrait attendre du progrès de l'analyse une amélioration, il se produit une aggravation, comme si certains sujets préféraient la souffrance à la guérison. Freud rattache ce phénomène à un sentiment de culpabilité inconscient inhérent à certaines structures masochiques.

■ C'est dans [Le moi et le ça](#) (*Das Ich und das Es*, 1923) que Freud donne la description et l'analyse la plus complète de la réaction thérapeutique négative. Chez certains sujets « ... toute résolution partielle qui devrait avoir pour conséquence – et qui l'a réellement chez d'autres – une amélioration ou une disparition passagère des symptômes, provoque chez eux un renforcement momentané de leur souffrance ; leur état s'aggrave au cours du traitement au lieu de s'améliorer » (1 a).

Déjà auparavant, par exemple dans [Remémoration, répétition et perlaboration](#) (*Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914), Freud avait attiré l'attention sur le problème de « l'aggravation dans le traitement » (2). La prolifération des symptômes peut s'expliquer par le retour du refoulé que favorise une attitude plus tolérante à l'endroit de la névrose ou encore par le désir du patient de prouver à l'analyste les dangers du traitement.

Dans les [Extraits de l'histoire d'une névrose infantile](#) (*Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918), Freud fait aussi état de « réactions négatives » : « Chaque fois qu'un symptôme avait été radicalement résolu, il [l'homme aux loups] tentait d'en nier l'effet pour un moment par une aggravation du symptôme » (3) ; mais ce n'est que dans [Le moi et le ça](#) qu'est proposée une théorie plus spécifique. Il convient de différencier la réaction thérapeutique négative d'autres modes de résistance qu'on pourrait invoquer pour en rendre compte : [viscosité de la libido](#)*, à savoir une particulière difficulté pour le sujet à renoncer

Réaction thérapeutique négative

à ses fixations, transfert négatif, désir de prouver sa propre supériorité à l'analyste, « inaccessibilité narcissique » de certains cas graves, et même bénéfice* de la maladie. Pour Freud, il s'agit d'une réaction *inversée*, le malade préférant à chaque étape de l'analyse le maintien de la souffrance à la guérison. Freud voit là l'expression d'un sentiment de culpabilité inconscient très difficile à mettre en lumière : « ... ce sentiment de culpabilité est muet pour le malade, il ne lui dit pas qu'il est coupable, le sujet ne se sent pas coupable mais malade » (1 b).

Freud revient sur la question dans Le problème économique du masochisme (*Das ökonomische Problem des Masochismus*, 1924) : si l'on peut parler, à propos de réaction thérapeutique négative, d'un bénéfice de la maladie, c'est en tant que le masochiste trouve sa satisfaction dans la souffrance et cherche à maintenir à tout prix « une certaine quantité de souffrance » (4).

Peut-on voir dans la réaction thérapeutique négative l'effet d'une résistance du surmoi ? Il semble que ce soit là l'opinion de Freud, tout au moins pour les cas où l'on peut apercevoir dans le sentiment de culpabilité quelque chose « ... d'emprunté, c'est-à-dire le résultat de l'identification avec une autre personne qui a jadis été objet d'un investissement érotique » (1 c). Dans Inhibition, symptôme et angoisse (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), c'est à la réaction thérapeutique négative qu'il fait allusion en invoquant la résistance du surmoi (5).

Pourtant, d'emblée, Freud a laissé la place à quelque chose qui n'est pas toujours réductible au rôle du surmoi et du masochisme secondaire, idée qui trouve son expression la plus nette dans Analyse finie et infinie [*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937) où la réaction

thérapeutique négative est directement rattachée à la pulsion de mort (*voir ce terme*). Les effets de celle-ci ne seraient pas entièrement localisables dans le conflit du moi avec le surmoi (sentiment de culpabilité, besoin de punition) ; il ne s'agirait là que « ... de la partie qui est pour ainsi dire liée psychiquement par le surmoi et qui devient ainsi connaissable ; d'autres quantités de la même force peuvent être à l'œuvre, on ne sait où, sous forme libre ou liée » (6). Si la réaction thérapeutique négative ne peut être parfois surmontée ni même interprétée adéquatement, c'est qu'elle trouverait son motif dernier dans le caractère radical de la pulsion de mort.

On voit que l'expression « réaction thérapeutique négative » désigne, au moins dans l'intention de Freud, un phénomène clinique bien spécifique où la résistance à la guérison apparaît inexplicable par les notions habituellement invoquées. Son paradoxe, irréductible au jeu – si complexe qu'on le suppose – du principe de plaisir, a conduit Freud, entre autres motifs, à l'hypothèse du masochisme primaire (*voir : Masochisme*).

Toutefois les psychanalystes utilisent souvent l'expression de « réaction thérapeutique négative » de façon plus descriptive, et sans en limiter aussi étroitement le sens, pour désigner toute forme particulièrement coriace de résistance au changement dans la cure.

(1) Freud (S.), a) G.W., XIII, 278 ; S.E., XIX, 49 ; Fr., 206-7. – b) G.W., XIII, 279 ; S.E., XIX, 50 ; Fr., 207. – c) G.W., XIII, 279, n. ; S.E., XIX, 50, n. ; Fr., 207, n.

(2) Freud (S.). G.W., X, 131-2 ; S.E., XII, 152 ; Fr., 111.

(3) Freud (S.). G.W., XII, 100 ; S.E., XVII, 69 ; Fr., 376.

(4) Freud (S.). G.W., XIII, 379 ; S.E., XIX, 166 ; Fr., 219.

(5) Cf. Freud (S.). G.W., XIV, 193 ; S.E., XX, 160 ; Fr., 89.

(6) Freud (S.). G.W., XVI, 88 ; S.E., XXIII, 242-3 ; Fr., 28.

Réalisation symbolique

= *D.* : symbolische Wunscherfüllung. – *En.* : symbolic realization. – *Es.* : realización simbólica. – *I.* : realizzazione simbolica. – *P.* : realização simbólica.

• **Expression par laquelle M.-A. Sechehaye désigne sa méthode de psychothérapie analytique de la schizophrénie : il s'agit de réparer les frustrations subies par le patient dans ses premières années en cherchant à satisfaire symboliquement ses besoins et à lui ouvrir par là l'accès à la réalité.**

■ La méthode de réalisation symbolique est attachée au nom de Mme Sechehaye qui l'a découverte au cours d'une psychothérapie analytique d'une jeune schizophrène (α). Le lecteur trouvera la narration de l'épisode du *Cas Renée*, qui fut à l'origine des conceptions de l'auteur, dans *Introduction à une psychothérapie des schizophrènes* (1954) (1 a) et, rapporté par la malade elle-même, dans le *Journal d'une schizophrène* (1950) (2 a).

Dans l'expression « réalisation symbolique », « réalisation » connote l'idée que les besoins fondamentaux du schizophrène doivent être effectivement satisfaits dans la cure ; « symbolique » indique qu'ils doivent l'être sur le mode même sur lequel ils sont exprimés, c'est-à-dire sur un mode « magico-symbolique » où il y a unité entre l'objet satisfaisant (le sein maternel par exemple) et son symbole (les pommes, dans le *Cas Renée*).

La technique peut être définie comme une forme de maternage^{*}, le psychothérapeute jouant le rôle d'une « bonne mère » apte à comprendre et à satisfaire des besoins oraux frustrés. « Loin d'exiger du schizophrène un

effort d'adaptation à la situation conflictuelle insurmontable pour lui, cette méthode cherche à arranger, à modifier la « dure » réalité, pour la remplacer par une nouvelle réalité, plus « douce » et plus supportable » (1 b).

Les réalisations symboliques des besoins de base doivent, selon l'auteur, rejoindre le sujet au niveau de sa régression la plus profonde ; elles sont effectuées selon un ordre qui tendrait à reproduire la succession génétique des stades* et elles permettraient la reconstruction du moi schizophrénique et une conquête corrélative de la réalité (2 b).

▲ (α) M.-A. Sechehaye a donné un premier exposé de sa méthode dans *La réalisation symbolique (Nouvelle méthode de psychothérapie appliquée à un cas de schizophrénie)* ; supplément à la *Revue suisse de psychologie et psychologie appliquée*, n° 12, Éd. Médicales, Hans, Huber, Berne, 1947.

(1) Sechehaye (M.-A.). a) 22. – b) 9.

(2) Sechehaye (M.-A.). a) Chap. XI. – b) Cf. surtout la IIe partie.

Réalité psychique

= *D.* : psychische Realität. – *En.* : psychological reality. –
Es. : realidad psíquica. – *I.* : realtà psichica. –
P. : realidade psíquica.

• **Terme souvent utilisé par Freud pour désigner ce qui, dans le psychisme du sujet, présente une cohérence et une**

résistance comparables à celles de la réalité matérielle ; il s'agit fondamentalement du désir inconscient et des fantasmes connexes.

■ Quand Freud parle de réalité psychique, ce n'est pas simplement pour désigner le champ de la psychologie conçu comme ayant son ordre de réalité propre et susceptible d'une investigation scientifique, mais ce qui, pour le sujet, prend, dans son psychisme, valeur de réalité.

Dans l'histoire de la psychanalyse, l'idée de réalité psychique se dégage corrélativement à l'abandon, ou du moins à la limitation, de la [théorie de la séduction](#)* et du rôle pathogène des traumatismes infantiles réels. Des fantasmes, même s'ils ne sont pas fondés sur des événements réels, ont pour le sujet la même valeur pathogène que Freud attribuait d'abord aux « réminiscences » : « Les fantasmes possèdent une réalité *psychique* opposée à la réalité *matérielle* [...] ; dans le monde des névroses c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant » (1 a).

Il existe bien un problème théorique du rapport entre le fantasme et les événements qui ont pu lui fournir un support (voir : [Fantasme](#)), mais, indique Freud, « ... il ne nous a pas encore été donné de constater une différence quant aux effets, selon que les événements de la vie infantile sont un produit du fantasme ou de la réalité » (1 b). Aussi bien la cure psychanalytique s'engage-t-elle sur le présumé que les symptômes névrotiques sont fondés pour le moins sur une réalité psychique et qu'en ce sens le névrosé « ... doit avoir, en quelque façon, raison » (2). A plusieurs reprises, Freud a insisté sur l'idée que les affects apparemment les moins motivés, par exemple le sentiment de culpabilité dans la névrose obsessionnelle, sont pleinement justifiés, en tant qu'ils reposent sur des réalités psychiques.

D'une façon générale, la névrose, et *a fortiori* la psychose, se caractérisent par la prédominance de la réalité psychique dans la vie du sujet.

L'idée de réalité psychique est liée à l'hypothèse freudienne touchant les processus inconscients ; non seulement ceux-ci ne tiennent pas compte de la réalité extérieure, mais ils la remplacent par une réalité psychique (3). Employée dans son acception la plus rigoureuse, l'expression « réalité psychique » désignerait le désir inconscient et le fantasme qui lui est lié. Faut-il, se demande Freud à propos de l'analyse du rêve, reconnaître une réalité aux désirs inconscients ? « Bien entendu, on ne peut l'admettre en ce qui concerne toutes les pensées de transition et de liaison. Lorsqu'on se trouve en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, on est bien forcé de dire que la *réalité psychique* est une forme d'existence particulière qu'il ne faut pas confondre avec la *réalité matérielle* » (4, α).

▲ (α) Sur l'historique et la problématique du concept de « réalité psychique », nous nous permettons de renvoyer le lecteur à Laplanche (J.) et Pontalis (J.-B.), *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme*, in Les temps modernes, avril 1964, n° 215.

(1) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. – a) G.W., XI, 383 ; S.E., XVI, 368 ; Fr., 396. – b) G.W., XI, 385 ; S.E., XVI, 370 ; Fr., 398.

(2) Freud (S.). *Trauer und Melancholie*, 1915. G.W., X, 432 ; S.E., XIV, 246 ; Fr., 196.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 286 ; S.E., XIV, 187 ; Fr., 131.

(4) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 625 ; S.E., V, 620 ; Fr., 504.

Refoulement

= D. : Verdrängung. – En. : repression. – Es. : represión. – I. : rimozione. – P. recalque ou recalcamiento.

• **A) Au sens propre : opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion. Le refoulement se produit dans les cas où la satisfaction d'une pulsion – susceptible de procurer par elle-même du plaisir – risquerait de provoquer du déplaisir à l'égard d'autres exigences.**

Le refoulement est particulièrement manifeste dans l'hystérie mais joue aussi un rôle majeur dans les autres affections mentales ainsi qu'en psychologie normale. Il peut être considéré comme un processus psychique universel en tant qu'il serait à l'origine de la constitution de l'inconscient comme domaine séparé du reste du psychisme.

B) En un sens plus, vague : le terme de refoulement est parfois pris par Freud dans une acception qui le rapproche de celui de « défense »*, d'une part en tant que l'opération du refoulement prise au sens A se retrouve au moins comme un temps dans de nombreux processus défensifs complexes (la partie est alors prise pour le tout), d'autre part en tant que le modèle théorique du refoulement est utilisé par Freud comme prototype d'autres opérations défensives.

■ La distinction des sens A et B semble s'imposer si l'on se réfère à l'appréciation que Freud a portée en 1926 sur sa propre utilisation des termes *refoulement* et *défense* : « Je pense maintenant qu'il y a un avantage certain à revenir au vieux concept de défense, mais en

posant qu'il doit désigner de façon générale toutes les techniques dont se sert le moi dans ses conflits, qui peuvent éventuellement mener à la névrose, tandis que nous gardons le terme de refoulement pour l'une de ces méthodes de défense en particulier, que l'orientation de nos recherches nous a permis dans les débuts de mieux connaître que les autres » (1).

En fait l'évolution des vues de Freud sur la question du rapport du refoulement et de la défense ne correspond pas exactement à ce qu'il avance dans le texte cité. On pourrait, à propos de cette évolution, faire les remarques suivantes

1° Dans les textes antérieurs à *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900) on trouve employés avec une fréquence comparable les termes de refoulement et de défense. Mais ce n'est que dans de très rares occasions qu'ils sont utilisés par Freud comme s'ils étaient purement et simplement équivalents et il serait erroné de considérer, en prenant appui sur le témoignage ultérieur de Freud, que le seul mode de défense connu était alors le refoulement, mode de défense spécifique de l'hystérie, le genre coïncidant avec l'espèce. En effet, d'une part, Freud spécifie à cette époque les diverses psychonévroses par des modes de défense nettement différents, modes de défense parmi lesquels il ne fait pas entrer le refoulement ; aussi, dans les textes sur *Les psychonévroses de défense* (1894, 1896), c'est la *conversion** de l'affect qui est le mécanisme de défense de l'hystérie, la transposition ou le déplacement de l'affect celui de la névrose obsessionnelle, tandis que, dans la psychose, Freud envisage des mécanismes tels que le rejet (*verwerfen*) concomitant de la représentation et de l'affect ou la projection. D'autre part, le terme de refoulement est employé pour désigner le

sort des représentations coupées de la conscience qui constituent le noyau d'un groupe psychique séparé, processus qui se retrouve aussi bien dans la névrose obsessionnelle que dans l'hystérie (2).

Même si les deux concepts de défense et de refoulement débordent le cadre d'une affection psychopathologique particulière, on voit que ce n'est pas dans le même sens : défense est d'emblée un concept *générique*, désignant une tendance générale « ... liée aux conditions les plus fondamentales du mécanisme psychique (loi de constance) » (3 a), qui peut prendre des formes aussi bien normales que pathologiques et qui, dans ces dernières, se spécifie en des « mécanismes » complexes dans lesquels l'affect et la représentation connaissent des destins différents. Si le refoulement est, lui aussi, présent universellement dans les diverses affections et ne spécifie pas, comme mécanisme de défense particulier, l'hystérie, c'est que les différentes psychonévroses impliquent toutes un inconscient (*voir ce mot*) séparé *qu'institue* précisément le refoulement.

2° Après 1900, le terme de défense tend à être utilisé de façon moins fréquente par Freud mais il est loin de s'effacer comme Freud l'a prétendu (« Refoulement comme j'ai commencé à le dire au lieu de défense ») (4) et conserve la même signification générique. Freud parle de « mécanismes de défense », de « combat de défense », etc.

Quant au terme de refoulement, il ne perd jamais sa *spécificité* pour se confondre purement et simplement avec un concept englobant qui connoterait l'ensemble des techniques défensives utilisées pour manier le conflit psychique. On notera par exemple que Freud, lorsqu'il traite des « défenses secondaires » (défenses contre le symptôme lui-même) ne les qualifie jamais de

« refoulements » secondaires (5). Fondamentalement, dans le texte de 1915 qui lui est consacré, la notion de refoulement conserve l'acception dégagée plus haut : « *Son essence ne consiste que dans le fait d'écartier et de maintenir à distance du conscient* » (6 a). En ce sens le refoulement est parfois considéré par Freud comme un « mécanisme de défense » particulier ou plutôt comme un « destin de la pulsion » susceptible d'être utilisé comme défense. Il joue un rôle majeur dans l'hystérie alors que dans la névrose obsessionnelle il est inséré dans un processus défensif plus complexe (6 b). On ne doit donc pas tirer argument, comme le font les éditeurs de la *Standard Edition* (7), de ce que le refoulement est décrit dans plusieurs névroses pour en inférer que « refoulement » équivaut désormais à « défense » : il est retrouvé dans chaque affection comme un des temps de l'opération défensive, ceci dans son acception bien précise de refoulement dans l'inconscient.

Il reste que le mécanisme du refoulement étudié par Freud dans ses différents temps constitue pour lui une sorte de prototype pour d'autres opérations défensives ; c'est ainsi que, dans le [Cas Schreber](#), alors même qu'il cherche à dégager un mécanisme de défense spécifique de la psychose, il se réfère aux trois temps du refoulement dont il explicite par la même occasion la théorie. C'est sans doute dans un tel texte que l'on approche le plus de la confusion entre refoulement et défense, confusion qui n'est pas alors simplement terminologique, mais mène à des difficultés de fond (voir : [Projection](#)).

3° Enfin on sera sensible au fait qu'après avoir subsumé le refoulement sous la catégorie des mécanismes de défense, Freud, commentant le livre d'Anna Freud, écrit : « Je n'ai jamais douté que le refoulement n'était pas l'unique

procédé dont dispose le moi pour ses intentions. Cependant le refoulement est quelque chose de tout à fait particulier qui est plus nettement distinct des autres mécanismes que ceux-ci ne sont les uns des autres » (8).



« La théorie du refoulement est la pierre d'angle sur quoi repose tout l'édifice de la psychanalyse » (9). Le terme de refoulement se trouve déjà chez Herbart (10) et certains auteurs ont avancé que Freud, par l'intermédiaire de Meynert, avait connu la psychologie de Herbart (11). Mais c'est comme fait clinique que le refoulement s'est imposé dès les premiers traitements des hystériques, où Freud constate que les patients n'ont pas à leur disposition des souvenirs qui gardent pourtant toute leur vivacité lorsqu'ils sont retrouvés : « Il s'agissait de choses que le malade voulait oublier et qu'intentionnellement il maintenait, repoussait, refoulait hors de sa pensée consciente » (12).

On voit que la notion de refoulement, saisie ici à son origine, apparaît d'emblée comme corrélative de celle d'inconscient (le terme de refoulé sera longtemps pour Freud, jusqu'au dégagement de l'idée de défenses inconscientes du moi, synonyme d'inconscient). Quant au terme « intentionnellement », Freud, dès cette époque (1895), ne l'emploie pas sans réserve : le clivage de la conscience n'est qu'*introduit* par un acte intentionnel. En effet les contenus refoulés échappent aux prises du sujet et, comme « groupe psychique séparé », sont régis par des lois propres ([processus primaire](#)*). Une représentation refoulée constitue elle-même un premier « noyau de cristallisation » capable d'attirer d'autres représentations insupportables sans qu'une intention

consciente ait à intervenir (13). Dans cette mesure, l'opération du refoulement est elle-même marquée par le processus primaire. C'est même là ce qui le spécifie comme défense pathologique par rapport à une défense normale du type de l'évitement par exemple (3 b). Enfin, d'emblée le refoulement est décrit comme une opération dynamique, impliquant le maintien d'un contre-investissement et toujours susceptible d'être mise en échec par la force du désir inconscient qui cherche à faire retour dans la conscience et la motilité (voir : [Retour du refoulé, Formation de compromis](#)).

Dans les années 1911-1915, Freud s'est attaché à donner une théorie articulée du processus du refoulement en y distinguant différents temps. On notera à ce propos qu'il ne s'agit pas là, en fait, de sa première élaboration théorique. On doit, en effet, selon nous, considérer sa [théorie de la séduction](#)* comme une première tentative systématique pour rendre compte du refoulement, tentative d'autant plus intéressante qu'elle n'isole pas la description du mécanisme de l'objet électif sur lequel porte celui-ci, à savoir la sexualité.

Dans son article [Le refoulement](#) (*Die Verdrängung*, 1915), Freud distingue un refoulement au sens large (comprenant trois temps) et un refoulement au sens étroit qui n'est que le second temps du précédent. Le premier temps serait un « [refoulement originaire](#) »* ; il ne porte pas sur la pulsion en tant que telle mais sur ses signes, ses « représentants » qui n'accèdent pas à la conscience et auxquels la pulsion reste fixée. Ainsi se trouve créé un premier noyau inconscient fonctionnant comme pôle d'attraction à l'égard des éléments à refouler.

Le refoulement proprement dit (*eigentliche Verdrängung*) ou « refoulement après coup » (*Nachdrängen*) est donc un

processus double, alliant à cette attraction une répulsion (*Abstossung*) de la part d'une instance supérieure.

Le troisième temps enfin est le « retour du refoulé » sous forme de symptômes, rêves, actes manqués, etc.

Sur quoi porte le refoulement ? Il faut souligner que ce n'est ni sur la pulsion (14 a) qui, en tant qu'elle est organique, échappe à l'alternative conscient-inconscient, ni sur l'affect. Celui-ci peut subir diverses transformations corrélativement au refoulement, mais il ne peut devenir inconscient *stricto sensu* (14 b) (*voir : Répression*). Seuls les « représentants-représentation » (idée, image, etc.), de la pulsion sont refoulés. Ces éléments représentatifs sont liés au refoulé primaire, soit qu'ils proviennent de lui, soit qu'ils entrent avec lui en connexion fortuite. Le refoulement réserve à chacun d'eux un sort distinct « tout à fait individuel », selon son degré de déformation, son éloignement du noyau inconscient ou sa valeur affective.



L'opération du refoulement peut être envisagée dans le triple registre de la métapsychologie :

a) Du point de vue *topique* : si le refoulement est décrit dans la première théorie de l'appareil psychique comme maintien hors de la conscience, Freud n'assimile pas pour autant l'instance refoulante à la conscience. C'est la *censure** qui en fournit le modèle. Dans la seconde topique, le refoulement est tenu pour une opération défensive du moi (partiellement inconscient) ;

b) Du point de vue *économique*, le refoulement suppose un jeu complexe de *désinvestissements**, réinvestissements et *contre-investissements** portant sur les représentants de la pulsion ;

c) Du point de vue *dynamique*, la question majeure est celle des *motifs* de refoulement : comment une pulsion dont la satisfaction engendre par définition du plaisir en vient-elle à susciter un déplaisir tel qu'il déclenche l'opération du refoulement ? (sur ce point, voir : [Défense*](#)).

(1) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. GAV., XIV, 195 ; S.E., XX, 163 ; Fr., 92.

(2) Cf. par exemple : Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W. I, 68-9 ; 3.E., III, 54-5.

(3) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Ail., 157 ; Angl., 146 ; Fr., 130. – b) Cf. Ail., 431-2 ; Angl., 409-10 ; Fr., 363.

(4) Freud (S.). *Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*, 1905. G.W., V, 156 ; S.E., VII, 276.

(5) Cf. Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 441-2 ; S.E., X, 224-5 ; Fr., 281-2.

(6) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. – a) G.W., X, 250 ; S.E., XIV, 147 ; Fr., 70. – b) Cf. G.W., X, 259-61 ; S.E., XIV, 156-8 ; Fr., 86-90.

(7) Cf. S.E., XIV, 144.

(8) Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 81 ; S.E., XXIII, 236 ; Fr., in R.F.P., 1939, XI, 2.

(9) Freud (S.). *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, 1914. G.W., X, 54 ; 8.E., XIV, 16 ; Fr., 273.

(10) Cf. Herbart (J.-F.). *Psychologie als Wissenschaft*, 1824, 341, et Lehrbuch zur Psychologie 1806, in *Samtliche Werke*, V, 19.

(11) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, Hogarth Press, London, 1953. Angl., I, 309 ; Fr., P.U.F., Paris, I, 311, et Andersson (O.). *Studies in the Prehistory of Psychoanalysis*, Svenska Bokförlaget, Norstedts, 1962, 116-7.

(12) Breuer (J.) et Freud (S.). *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene*, 1893, in *Studien über Hysterie*. G.W., I, 89 ; S.E., II, 10 ; Fr., 7.

(13) Cf. Freud (S.). *Studien über Hysterie*. 1895. G.W., I, 182 ; S.E., II, 123 ; Fr., 96.

(14) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) G.W., X, 275-6 ; S.E., XIV, 177 ; Fr., 112. – b) GAV., X, 276-7 ; S.E., XIV, 177-8 ; Fr., 113-4.

Refoulement originaire

= *D.* : Urverdrängung. – *En.* : primai repression. – *Es.* : represión primitiva ou originaria. – *I.* : rimozione originaria ou primaria. – *P.* : recalque (ou recalcamiento) primitivo ou originário.

• ***Processus hypothétique décrit par Freud comme premier temps de l'opération du refoulement. Il a pour effet la formation d'un certain nombre de représentations inconscientes ou « refoulé originaire ». Les noyaux inconscients ainsi constitués collaborent ensuite au refoulement proprement dit par l'attraction qu'ils exercent sur les contenus à refouler, conjointement à la répulsion provenant des instances supérieures.***

■ Les termes de refoulement primaire, refoulement primitif, refoulement primordial sont souvent utilisés dans les traductions françaises. Nous avons préféré rendre le préfixe *Ur* par originaire ; notons à ce propos qu'il se retrouve dans d'autres termes freudiens comme *Urphantasie* ([fantasme originaire*](#)), *Urszene* ([scène originaire*](#)).

Pour obscure que soit la notion de refoulement originaire, elle n'en est pas moins une pièce maîtresse de la théorie freudienne du refoulement et se retrouve tout au long de l'œuvre de Freud depuis l'étude du [Cas Schreber](#). Le refoulement originaire est avant tout postulé à partir de ses effets : une représentation ne peut, selon Freud, être refoulée que si elle subit, en même temps qu'une action venant de l'instance supérieure, une attraction de la part des contenus qui sont déjà inconscients. Mais, par un raisonnement récurrent, il faut bien rendre compte de l'existence de formations inconscientes qui n'aient pas

elles-mêmes été attirées par d'autres formations : c'est le rôle du « refoulement originaire », qui se distingue ainsi du refoulement proprement dit ou refoulement après-coup (*Nachdrängen*). Sur la nature du refoulement originaire, Freud déclare encore en 1926 que nos connaissances sont très limitées (1 a). Quelques points semblent cependant se dégager des hypothèses freudiennes (α).

1° Des relations étroites existent entre le refoulement originaire et la fixation*. Dans l'étude du Cas Schreber, c'est déjà comme fixation que le premier temps du refoulement est décrit (2). Si, dans ce texte, c'est comme « inhibition de développement » qu'est conçue la fixation, ailleurs le terme a un sens moins étroitement génétique et désigne, non seulement la fixation à un stade libidinal, mais la fixation de la pulsion à une représentation et l'« inscription » (*Niederschrift*) de cette représentation dans l'inconscient : « Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une fixation ; le représentant correspondant subsiste à partir de là de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui » (3).

2° Si le refoulement originaire est à l'origine des premières formations inconscientes, son mécanisme ne peut pas s'expliquer par un investissement* de la part de l'inconscient ; il ne procède pas davantage d'un désinvestissement* du système préconscient-conscient, mais uniquement d'un contre-investissement*. « C'est lui [le contre-investissement] qui représente la dépense permanente dans un refoulement originaire, mais qui aussi garantit sa permanence. Le contre-investissement est le seul et unique

mécanisme du refoulement originaire ; dans le refoulement proprement dit (refoulement après-coup), s'y ajoute le retrait de l'investissement préconscient » (4).

3° Sur la nature de ce contre-investissement, l'obscurité subsiste. Pour Freud, il est peu probable que celui-ci proviennent du surmoi, dont la formation est postérieure au refoulement originaire. Il faudrait probablement en chercher l'origine dans des expériences archaïques très fortes. « Il est tout à fait plausible que des facteurs quantitatifs comme une trop grande force de l'excitation et l'effraction du pare-excitations (*Reizschutz*) soient les premières occasions où se produisent les refoulements originaires » (1 b).

▲ (α) On trouvera une tentative d'interprétation de la notion de refoulement originaire in J. Laplanche et S. Leclaire, *L'inconscient*, Les Temps Modernes, 1961, XVII, n° 183.

(1) Freud (S.). *Hemmung, Symptom und Angst*, 1926. – a) Cf. G.W., XIV, 121 ; S.E., XX, 94 ; Fr., 10. – b) G.W., XIV, 121 ; S.E., XX, 94 ; Fr., 10.

(2) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*, 1911. G.W., VIII, 303-4 ; S.E., XII, 67 ; Fr., 311.

(3) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 250 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71.

(4) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 280 ; S.E., XIV, 181 ; Fr., 120.

Règle fondamentale

= *D.* : Grundregel. – *En.* : fundamental rule. – *Es.* ; regla fundamental. – *I.* : regola fondamentale. – *P.* : regra fundamental.

• ***Règle qui structure la situation analytique : l'analysé est invité à dire ce qu'il pense et ressent sans rien choisir et sans rien omettre de ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui paraît désagréable à communiquer, ridicule, dénué d'intérêt ou hors de propos.***

■ La règle fondamentale pose au principe du traitement psychanalytique la méthode de la libre association*. Freud a souvent retracé le chemin qui l'a mené de l'hypnose puis de la suggestion à l'institution de cette règle. Il tenta de « ... pousser des malades, même non hypnotisés, à communiquer des associations pour trouver par ce matériel la voie vers ce que le patient avait oublié ou ce dont il se défendait. Plus tard il remarqua qu'une telle pression n'était pas nécessaire et que chez le patient émergeait presque toujours un grand nombre d'idées (*Einfälle*) que celui-ci maintenait hors de la communication et même hors de la conscience en fonction de certaines objections qu'il se faisait à lui-même. On devait alors s'attendre [...] à ce que toutes les idées qui venaient au patient (*alles, was dem Palienten einfiele*) sur un certain point de départ dussent être dans une relation interne avec celui-ci ; de là la technique d'éduquer le patient à renoncer à toutes ses attitudes critiques et d'utiliser le matériel d'idées (*Einfälle*) ainsi mis à jour pour découvrir les relations recherchées » (1).

On notera, à propos de ce texte l'emploi par Freud du terme *Einfall* (littéralement : ce qui tombe dans l'esprit, ce qui vient à l'esprit, traduit ici par « idée », faute d'un meilleur terme), qu'il convient de différencier de celui d'*Assoziation*. En effet, le terme association se réfère à des éléments pris dans une chaîne, chaîne du discours logique ou chaîne des associations dites libres et qui n'en sont pas moins déterminées. *Einfall* désigne toutes les idées qui viennent au sujet dans le cours des séances même si la liaison associative qui les supporte n'est pas apparente et même si elles se présentent subjectivement comme non liées au contexte.

La règle fondamentale n'a pas pour effet de donner libre cours au processus primaire tel quel et de fournir ainsi un accès immédiat aux chaînes associatives inconscientes ; elle favorise seulement l'émergence d'un type de communication où le déterminisme inconscient est plus accessible par la mise à jour de nouvelles connexions ou de lacunes significatives dans le discours.

Ce n'est que progressivement que la règle de libre association est apparue à Freud comme *fondamentale*. C'est ainsi que dans *La psychanalyse (Über Psychoanalyse, 1909)* Freud reconnaît trois voies d'accès à l'inconscient et semble les placer sur le même plan : l'élaboration des idées du sujet qui se soumet à la règle principale (*Hauptregel*), l'interprétation des rêves, et celle des actes manqués (2). La règle paraît ici conçue comme destinée à favoriser l'éclosion de productions inconscientes en fournissant un matériel significatif parmi d'autres.



La règle fondamentale entraîne un certain nombre de conséquences :

1° Le sujet, invité à l'appliquer, s'engage, plus il s'y soumet, dans la voie de tout dire et seulement de dire ; ses émois, ses impressions corporelles, ses idées, ses souvenirs sont canalisés dans le langage. La règle a donc pour corollaire implicite de faire apparaître comme acting out* un certain champ de l'activité du sujet ;

2° L'observance de la règle met en évidence la façon dont dérivent les associations et les « points nodaux » où elles s'entrecroisent ;

3° Comme on l'a souvent noté, la règle est aussi révélatrice dans les difficultés mêmes que le sujet a à l'appliquer : réticences conscientes, résistances inconscientes à la règle et par la règle, c'est-à-dire dans l'usage même qui est fait de celle-ci (par exemple certains analysés recourent systématiquement au coq-à-l'âne ou se servent de la règle principalement pour montrer que son application rigoureuse est impossible ou absurde) (α).

En prolongeant ces remarques, on accentuerait l'idée que la règle est plus qu'une technique d'investigation et qu'elle structure l'ensemble de la relation analytique ; c'est en ce sens qu'elle peut être qualifiée de fondamentale, bien qu'elle ne soit pas seule à constituer une situation où d'autres conditions, singulièrement la neutralité* de l'analyste, ont un rôle déterminant. Bornons-nous à souligner, à la suite de J. Lacan, que la règle fondamentale contribue à instaurer la relation intersubjective de l'analyste et de l'analysé comme un rapport de langage (3). La règle de tout dire ne doit pas être comprise comme une simple méthode parmi d'autres

d'accéder à l'inconscient, méthode dont on pourrait faire éventuellement l'économie (hypnose, narco-analyse, etc.). Elle est destinée à faire apparaître dans le discours de l'analysé la dimension de demande adressée à un autre. Combinée avec le non-agir de l'analyste, elle conduit l'analysé à formuler ses demandes sous divers modes qui ont pris pour lui, en certains stades, valeur de langage (voir : [Régression](#)).

▲ (α) Il est clair que la règle psychanalytique invite non à tenir des propos systématiquement incohérents, mais à ne pas faire de la cohérence un critère de sélection.

(1) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 214 ; S.E., XVIII, 238.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., VIII, 31 ; S.E., XI, 33 ; Fr., 147.

(3) Cf. surtout : Lacan (J.). *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, Communication faite au Colloque international de Royaumont en 1958, in *La Psychoanalyse*, P.U.F., Paris, 1961, VI, 149-206.

Régression

= D. : Régression. – En. : régression. – Es. : regresión. – I. : regressione. – P. : regressão.

• **Dans un processus psychique comportant un sens de parcours ou de développement, on désigne par régression un retour en sens inverse à partir d'un point déjà atteint jusqu'à un point situé avant lui.**

Prise au sens topique, la régression s'opère, selon Freud, le long d'une succession de systèmes psychiques que l'excitation parcourt normalement selon une direction donnée.

Dans son sens temporel, la régression suppose une succession génétique et désigne le retour du sujet à des étapes dépassées de son développement (stades libidinaux, relations d'objet, identifications, etc.).

Au sens formel, la régression désigne le passage à des modes d'expression et de comportement d'un niveau inférieur du point de vue de la complexité, de la structuration et de la différenciation.

■ La régression est une notion d'un emploi très fréquent en psychanalyse et dans la psychologie contemporaine ; elle est conçue le plus souvent comme un retour à des formes antérieures du développement de la pensée, des relations d'objet et de la structuration du comportement.

Ce n'est pas dans une perspective purement génétique que la régression a été d'abord décrite par Freud. Du point de vue terminologique, on notera d'ailleurs que régresser signifie marcher, faire retour en arrière, ce qui peut se concevoir aussi bien dans un sens logique ou spatial que temporel.

Dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), c'est pour rendre compte d'un caractère essentiel du rêve que Freud introduit la notion de régression : les pensées du rêve se présentent principalement sous forme d'images sensorielles qui s'imposent au sujet de façon quasi hallucinatoire. L'explication de ce caractère exige une conception [topique](#)* de l'appareil psychique comme formé d'une succession orientée de systèmes. Dans l'état de veille, ceux-ci sont parcourus par les excitations dans un sens progrédient (de la perception à la motilité) ; dans

l'état de sommeil, les pensées, qui se voient refuser l'accès à la motilité, régressent jusqu'au système : perception (1 a). C'est donc dans un sens surtout *topique* que la régression est introduite par Freud (α).

Sa signification *temporelle* d'abord implicite va prendre toujours plus d'importance avec les apports successifs de Freud concernant le développement psychosexuel de l'individu.

Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), si le terme de régression n'apparaît pas, on trouve déjà des indications touchant la possibilité d'un retour de la libido à des voies latérales de satisfaction (2 a) et à des objets antérieurs (2 b). Remarquons à ce propos que les passages où il est explicitement question de la régression sont ajoutés en 1915. Aussi bien Freud a-t-il lui-même noté qu'il n'avait découvert que tardivement l'idée d'une régression de la libido à un mode antérieur d'organisation (3 a). En effet, il fallait que fussent progressivement découverts (dans les années 1910-12) des stades* du développement psychosexuel infantile se succédant dans un ordre déterminé pour que la notion de régression temporelle pût être pleinement dégagée. Freud oppose par exemple dans *La prédisposition à la névrose obsessionnelle* (*Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913) les cas où « ... l'organisation sexuelle dans laquelle réside la prédisposition à la névrose obsessionnelle n'est jamais complètement surmontée une fois qu'elle est installée... [et les cas où]... elle est d'abord remplacée par le stade supérieur d'organisation et est ensuite réactivée par régression à partir de celui-ci » (4).

Freud est alors amené à différencier le concept de régression comme l'atteste ce passage ajouté en 1914 à

L'interprétation du rêve : « Nous distinguons trois sortes de régressions : a) *Topique* au sens du schéma [de l'appareil psychique] ; b) *Temporelle*, où sont reprises des formations psychiques plus anciennes ; c) *Formelle*, lorsque les modes d'expression et de figuration habituels sont remplacés par des modes primitifs. Ces trois formes de régression, à leur fondement, n'en font qu'une et, dans la plupart des cas, elles se rejoignent, car ce qui est plus ancien dans le temps est également primitif dans sa forme et, dans la topique psychique, se situe plus près de l'extrémité perception » (1 b).

La régression *topique* est particulièrement manifeste dans le rêve où elle se poursuit jusqu'à son terme. Elle se retrouve dans d'autres processus pathologiques où elle est moins globale (hallucination) ou même dans des processus normaux où elle va moins loin (mémoire).

La notion de régression *formelle* a été moins utilisée par Freud bien que de nombreux phénomènes où il y a retour du processus secondaire au processus primaire puissent se ranger sous cette dénomination (passage du fonctionnement selon l'identité de pensée* au fonctionnement selon l'identité de perception*). On peut rapprocher ce que Freud nomme régression formelle de ce que la « psychologie de la forme » et la neurophysiologie d'inspiration jacksonienne nomment déstructuration (d'un comportement, de la conscience, etc.). L'ordre qui est ici présupposé n'est pas celui d'une succession d'étapes effectivement parcourues par l'individu mais celui d'une hiérarchie des fonctions ou des structures.

Dans le cadre de la régression *temporelle*, Freud distingue, selon différentes lignes génétiques, une régression quant à l'objet, une régression quant au stade libidinal et une régression dans l'évolution du moi (3 b).

Toutes ces distinctions ne répondent pas seulement à un souci de classification. Il existe en effet dans certaines structures normales ou pathologiques un écart entre les différents types de régressions ; Freud note par exemple que « ... dans l'hystérie il y a bien une régression de la libido aux objets sexuels incestueux primaires et ceci tout à fait régulièrement, alors qu'il n'existe pas de régression à un stade antérieur de l'organisation sexuelle » (3 c).



Freud a souvent insisté sur le fait que le passé infantile – de l'individu, voire de l'humanité – demeure toujours en nous : « Les états primitifs peuvent toujours être réinstaurés. Le psychique primitif est, au sens plein, impérissable » (5). Il retrouve cette idée d'un retour en arrière dans les domaines les plus divers : psychopathologie, rêves, histoire des civilisations, biologie, etc. La résurgence du passé dans le présent est encore marquée par la notion de compulsion de répétition*. Cette idée d'ailleurs ne se traduit pas seulement dans la langue de Freud par le terme *Régression*, mais par des termes voisins comme *Rückbildung*, *Rückwendung*, *Rückgreifen*, etc.

Le concept de régression est plutôt un concept descriptif, comme Freud lui-même l'a noté. Il ne suffit évidemment pas de l'invoquer pour comprendre sous quelle forme le sujet fait retour au passé. Certains états psychopathologiques frappants incitent à entendre la régression sur un mode réaliste : le schizophrène, dit-on parfois, redeviendrait un nourrisson, le catatonique retournerait à l'état fœtal. Ce n'est évidemment pas dans le même sens qu'on peut dire de l'obsessionnel qu'il a

régressé au stade anal. C'est dans un sens encore plus limitatif eu égard à l'ensemble du comportement qu'on peut parler de régression dans le transfert.

Notons que les distinctions freudiennes, si elles n'aboutissent pas à fonder d'une façon théorique rigoureuse la notion de régression, ont au moins l'intérêt d'empêcher de concevoir la régression comme un phénomène massif. Dans cette direction, on sera sensible aussi au fait que la notion de régression est couplée avec celle de fixation et que celle-ci ne saurait être réduite au montage d'un pattern de comportement. Dans la mesure où la fixation serait à comprendre comme une « inscription » (*voir : [Fixation](#)* ; Représentant représentatif), la régression pourrait être interprétée comme une remise en jeu de ce qui fut « inscrit ». Lorsqu'on parle, en particulier dans la cure, de « régression orale » il faudrait comprendre, dans cette perspective, que le sujet retrouve dans ses dires et ses attitudes, ce que Freud a appelé « le langage de la pulsion orale » (6).

▲ (α) L'idée d'une excitation « régrédiente » (*rückläufige*) de l'appareil perceptif dans l'hallucination et le rêve, idée qu'on trouve chez Breuer dès les *Études sur l'hystérie* (*Studien über Hysterie*, 1895) (7) et chez Freud dès le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) (8) semble être assez répandue chez les auteurs qui ont traité de l'hallucination au xix^e siècle.

(1) Freud (S.), a) Cf. G.W., II-III, 538-55 ; S.E., V, 533-49 ; Fr., 438-52. – b) G.W., II-III, 554 ; S.E., V, 548 ; Fr., 451.

(2) Cf. Freud (S.), a) G.W., V, 69-70 ; S.E., VII, 70-1 ; Fr., 58-60. – b) G.W., V, 129 ; S.E., VII, 228 ; Fr., 139.

(3) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. – a) Cf. G.W., XI, 355-7 ; S.E., XVI, 343-4 ; Fr., 369-70. – b) Cf. G.W., XI, 353-7 et 370-1 ; S.E., XVI, 340-4 et 357 ; Fr., 367-70 et 384. – c) G.W., XI, 355 ; S.E., XVI, 343 ; Fr., 369.

(4) Freud (S.). G.W., VIII, 448 ; S.E., XII, 322 ; Fr., 443.

(5) Freud (S.). *Zeitgemässes über Krieg und Tod*, 1915. G.W., X, 337 ; S.E., XIV, 286 ; Fr., 232.

(6) Freud (S.). *Die Verneinung*, 1925. G.W., XIV, 13 ; S.E., XIX, 237 ; Fr., 175.

(7) Cf. Breuer (J.) et Freud (S.). AU., 164-5 ; S.E., II, 188-9 ; Fr., 150.

(8) Cf. Freud (S.). Ail., 423 ; Angl., 401 Fr., 355.

Rejeton de l'inconscient

= *D.* : Abkommling des Unbewussten. – *En.* : derivative of the unconscious. – *Es.* : derivado del inconsciente. – *I.* : derivato dell'inconscio. – *P.* : derivado ou ramificação do inconsciente.

• ***Terme souvent employé par Freud dans le cadre de sa conception dynamique de l'inconscient ; celui-ci tend à faire resurgir dans la conscience et dans l'action des productions en connexion plus ou moins lointaine avec lui. Ces dérivés du refoulé sont à leur tour l'objet de nouvelles mesures de défense.***

■ C'est surtout dans les textes métapsychologiques de 1915 qu'on rencontre cette expression. Elle ne désigne pas plus particulièrement telle production de l'inconscient mais englobe par exemple les symptômes, les associations au cours de la séance (1 a), les fantasmes (2).

Le terme « rejeton du représentant refoulé » (1 b) ou « du refoulé » (1 c) est en connexion avec la théorie des

deux temps du refoulement. Ce qui a été refoulé au premier temps (refoulement originaire*) tend à nouveau à faire irruption dans la conscience sous forme de rejetons et est alors soumis à un second refoulement (refoulement après-coup).

Le terme de rejeton met en évidence un caractère essentiel de l'inconscient : il reste toujours actif, exerce une pression vers la conscience. Le terme français, tiré de la botanique, accentue cette idée, par l'image de quelque chose qui repousse après qu'on ait cherché à le supprimer.

(1) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. –a ; Cf. G.W., X, 251-2 ; S.E., XIV, 149-50 ; Fr., 73-4. – b) G.W., X, 250 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71-2. – c) G.W., X, 251 ; S.E., XIV, 149 ; Fr., 73.

(2) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 289 ; S.E., XIV, 190-1 ; Fr., 137.

Relation d'objet

= *D.* : Objektbeziehung. – *En.* : object-relationship ou object-relation. – *Es.* : relación de objeto ou objetal. – *I.* : relazione oggetuale. – *P.* : relação de objeto ou objetal.

• **Terme très couramment employé dans la psychanalyse contemporaine pour désigner le mode de relation du sujet avec son monde, relation qui est le résultat complexe et total d'une certaine organisation de la personnalité,**

d'une appréhension plus ou moins fantasmatique des objets et de tels types privilégiés de défense.

On parlera des relations d'objet d'un sujet donné, mais aussi de types de relations d'objet se référant soit à des moments évolutifs (exemple : relation d'objet orale), soit à la psychopathologie (exemple : relation d'objet mélancolique).

■ Le terme de relation d'objet se rencontre occasionnellement sous la plume de Freud (1) ; s'il est donc inexact de dire, comme on l'a fait, que Freud l'ignore, on peut assurément avancer qu'il ne fait pas partie de son appareil conceptuel.

Mais, depuis les années 30, la notion de relation d'objet a pris une importance croissante dans la littérature psychanalytique au point de constituer aujourd'hui pour beaucoup d'auteurs la référence théorique majeure. Comme l'a souvent souligné D. Lagache, cette évolution s'inscrit dans un mouvement des idées qui n'est pas propre à la psychanalyse et qui conduit à ne plus considérer l'organisme à l'état isolé, mais dans une interaction avec l'entourage (2). M. Balint a soutenu l'idée qu'il existait un écart en psychanalyse entre une technique fondée sur la communication, sur les relations de personne à personne, et une théorie qui restait, selon une expression due à Rickman, une *one-body psychology*. Pour Balint, qui demandait dès 1935 qu'il fût prêté plus d'attention au développement des relations d'objet, tous les termes et concepts psychanalytiques – à l'exception d'« objet » et de « relation d'objet » – se référeraient à l'individu seul (3). De même, R. Spitz note que, mis à part un passage des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) où il est question des relations mutuelles entre mère et enfant,

Freud traite de l'objet libidinal du seul point de vue du sujet (investissements, choix de l'objet) (4).

La promotion de la notion de relation d'objet a conduit à un changement de perspective à la fois dans les domaines clinique, technique et génétique. Nous ne pouvons ici, même sommairement, établir le bilan d'une telle évolution. Nous nous limiterons, d'une part, à des remarques terminologiques, d'autre part à des indications destinées à définir dans ses grandes lignes l'usage actuel de la notion de relation d'objet, ceci par rapport à Freud.

I. – L'expression « relation d'objet » peut dérouter le lecteur qui n'est pas familiarisé avec les textes psychanalytiques. *Objet* y est à prendre dans le sens spécifique qu'il a en psychanalyse dans des expressions comme « choix d'objet », « amour d'objet ». On sait qu'une personne en tant qu'elle est visée par les pulsions est qualifiée d'objet ; il n'y a rien là de péjoratif, rien en particulier qui implique que la qualité de sujet soit de ce fait refusée à la personne en question.

Relation est à prendre au sens fort : il s'agit en fait d'une interrelation, c'est-à-dire non seulement de la façon dont le sujet constitue ses objets, mais aussi de la façon dont ceux-ci modèlent son activité. Dans une conception comme celle de Melanie Klein, cette idée voit sa signification renforcée : les objets – projetés, introjectés – exercent littéralement une action (persécutrice, rassurante, etc.) sur le sujet (*voir* : « Bon » objet, « mauvais » objet).

Le *d'* (là où on pourrait s'attendre à un *à l'*) vient marquer cette interrelation. En effet, parler de relation à l'objet ou aux objets impliquerait que ceux-ci préexistent à la relation du sujet avec eux, et, symétriquement, que le sujet est déjà constitué.

II. – Comment situer la théorie freudienne par rapport à la notion contemporaine de la relation d'objet ?

On sait que Freud, dans un souci d'analyse du concept de pulsion, a distingué la source*, l'objet*, et le but*. La *source* est la zone ou l'appareil somatique qui est le siège de l'excitation sexuelle ; son importance aux yeux de Freud est attestée par le fait que les différents stades de l'évolution libidinale sont désignés du nom de la zone érogène prévalente. Quant au *but* et à *l'objet*, Freud a maintenu tout au long de son œuvre leur distinction. C'est ainsi qu'il étudie en des chapitres distincts des Trois essais les déviations quant au but (sadisme par exemple) et les déviations quant à l'objet (homosexualité par exemple). De même, dans Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), on trouve une différence entre les transformations de la pulsion liées à des modifications du but et celles où le processus concerne essentiellement l'objet.

Une telle distinction s'appuie notamment sur l'idée que le but pulsionnel est déterminé par le type de pulsion partielle en cause, et, en dernière analyse, par la source somatique. Par exemple, l'incorporation est le mode d'activité propre de la pulsion orale ; elle est susceptible d'être déplacée sur d'autres appareils que la bouche, d'être renversée en son contraire (dévoré - être dévoré), d'être sublimée, etc., mais sa plasticité reste relative. Quant à l'objet, Freud souligne souvent ce qu'on appelle sa contingence, terme qui connote deux idées rigoureusement complémentaires l'une de l'autre :

a) L'objet ne se voit pas imposer d'autre condition que celle d'être un moyen de procurer la satisfaction. En ce sens, il est relativement interchangeable. Par exemple, au

stade oral, tout objet sera considéré selon son aptitude à être incorporé ;

b) L'objet peut se trouver spécifié dans l'histoire du sujet de telle sorte que seul un objet précis ou son substitut, dans lequel se retrouvent les caractères électifs de l'original, sont aptes à procurer la satisfaction ; en ce sens les traits de l'objet sont éminemment singuliers.

On conçoit que Freud puisse affirmer conjointement que l'objet est « ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion » (5 a) et que « ... trouver l'objet c'est, au fond, le retrouver » (6).

La distinction entre source, objet et but, qui sert à Freud de cadre de référence, perd son apparente rigidité quand il envisage la vie pulsionnelle.

Dire qu'à un stade donné, le fonctionnement de tel appareil somatique (bouche) détermine un mode de relation avec l'objet (incorporation), c'est en fait reconnaître à ce fonctionnement un rôle de prototype : toutes les autres activités du sujet – somatiques ou non – pourront alors être imprégnées de significations orales. De même, entre l'objet et le but, il existe de nombreuses relations. Les modifications du but pulsionnel apparaissent comme déterminées par une dialectique où l'objet joue son rôle ; dans les cas notamment du sado-masochisme et du voyeurisme - exhibitionnisme : « ... retournement sur la personne propre [changement d'objet] et retournement de l'activité en passivité [changement de but] se rejoignent ou se confondent » (5 b). La sublimation* fournirait un autre exemple de cette corrélation entre l'objet et le but.

Enfin Freud a envisagé dans leur ensemble des types de caractère et de relation à l'objet (7), et a su décrire dans ses travaux cliniques comment une même problématique

pouvait se retrouver dans les activités apparemment bien différentes d'un même individu.

III. – On peut alors se demander ce qu'apporte de nouveau la conception postfreudienne de la relation d'objet. Il est difficile de répondre à une telle question car les conceptions des auteurs qui se réfèrent à cette notion sont très diverses et il serait artificiel d'en dégager les dénominateurs communs. Nous nous limiterons aux remarques suivantes :

1) L'usage contemporain de la relation d'objet, sans impliquer à proprement parler une révision de la théorie freudienne de la pulsion, en a modifié l'équilibre.

La source, en tant que substrat organique, passe franchement au second plan ; sa valeur de simple prototype, déjà reconnue par Freud, s'accroît. Le but, en conséquence, apparaît moins comme la satisfaction sexuelle d'une zone érogène déterminée : sa notion même s'efface par rapport à celle de relation. Ce qui devient le centre de l'intérêt dans « la relation d'objet orale » par exemple, ce sont les avatars de l'incorporation et la façon dont elle se retrouve comme signification et comme fantasme prévalent au sein de toutes les relations du sujet au monde. Quant au statut de l'objet, il semble que bien des analystes contemporains n'admettraient ni son caractère extrêmement variable eu égard à la satisfaction cherchée, ni son unicité en tant qu'il est inscrit dans l'histoire propre du sujet : ils s'orienteraient plutôt vers une conception d'un objet *typique* pour chaque mode de relation (on parle d'objet oral, anal, etc.).

2) Cette recherche du typique va plus loin. Dans telle modalité de la relation d'objet en effet, ce n'est pas seulement la vie pulsionnelle qui est envisagée, mais les mécanismes de défense correspondants, le degré de

développement et la structure du moi, etc., en tant que ceux-ci sont également spécifiques de telle relation (α). Ainsi la notion de relation d'objet se présente-t-elle à la fois comme une notion englobante (« holistique ») et typifiante de l'évolution de la personnalité.

Notons à ce propos que le terme de stade tend à s'effacer au profit de celui de relation d'objet. Un tel changement d'accent permet de concevoir que, chez un sujet donné, se combinent ou alternent plusieurs types de relations d'objet. Au contraire, il y aurait eu contradiction dans les termes à invoquer la coexistence de plusieurs *stades*.

3) Dans la mesure où la notion de relation d'objet par définition met l'accent sur la vie relationnelle du sujet, elle risque de conduire certains auteurs à tenir pour principalement déterminantes les relations réelles avec l'entourage. C'est là une déviation que refuserait tout psychanalyste pour qui la relation d'objet doit être étudiée essentiellement au niveau fantasmatique, étant bien entendu que les fantasmes peuvent venir modifier l'appréhension du réel et les actions qui s'y rapportent.

▲ (α) Certes, Freud reconnaissait d'autres lignes évolutives que celle des stades libidinaux ; mais il n'a pas vraiment traité le problème de leur correspondance, ou plutôt il a laissé ouverte la possibilité d'un décalage entre elles (*voir* : [Stade](#)).

(1) Cf. par exemple : Freud (S.). *Trauer und Melancholie*, 1917. G.W., X, 435 ; S.E., XIV, 249 ; Fr., 202.

(2) Cf. Lagache (D.). *La psychanalyse. Évolution, tendances et problèmes actuels*, in *Cahiers d'actualité et de synthèse de l'Encyclopédie française permanente. Supplément au vol. VIII*, 23-34.

(3) Cf. Balint (M.). *Critical Notes on the Theory of the Pregonal Organisations of the Libido*. 1935, passim. Et *Changing Therapeutical Aims and Techniques in Psycho-Analysis*. 1949. In *Primary Love and psychoanalytic technique*, Hogarth Press, London, 1952.

(4) Cf. Spitz (R. A.). *La première année de la vie de l'enfant. – Genèse des premières relations objectales*, P.U.F., Paris, 1958.

(5) Freud (S.), a) G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 35. – b) G.W., X, 220 ; S.E., XIV, 127 ; Fr., 44.

(6) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 123 ; S.E., VII, 222 ; Fr., 132.

(7) Cf. par exemple : Freud (S.). *Charakter und Analerotik*, 1908. G.W., VII, 203-9 ; S.E., IX, 169-75.

Renversement (d'une pulsion) dans le contraire

= *D.* : Verkehrung ins Gegenteil. – *En.* : reversai into the opposite. – *Es.* : transformación en lo contrario. – *I.* : conversione nell' opposto. – *P.* : interversão do impulso ou da pulsão.

• **Processus par lequel le but d'une pulsion se transforme en son contraire, dans le passage de l'activité à la passivité.**

■ C'est dans [Pulsions et destins des pulsions](#) (*Triebe und Tribschicksale*, 1915) que Freud, envisageant les « destins pulsionnels », compte parmi eux, à côté du refoulement et de la sublimation, le renversement dans le contraire et le [retournement sur la personne propre](#)*. Il indique aussitôt que ces deux processus – le premier concernant le but, le second l'objet – sont en fait si étroitement liés l'un à l'autre, comme il apparaît dans les deux exemples majeurs, celui du sadisme-masochisme et celui

Renversement (d'une pulsion) dans le contraire du voyeurisme - exhibitionnisme, qu'il est impossible de les décrire séparément.

Le retournement du sadisme dans le masochisme implique à la fois le passage de l'activité à la passivité et une inversion des rôles entre celui qui inflige et celui qui subit les souffrances. Ce processus peut s'arrêter à un stade intermédiaire où il y a bien retournement sur la personne propre (changement d'objet), où le but cependant n'est pas devenu passif mais simplement réfléchi (se faire souffrir soi-même). Dans sa forme achevée, où le passage à la passivité est réalisé, le masochisme implique « ... qu'une personne étrangère est recherchée comme nouvel objet qui doit, par suite de la transformation du but intervenue, prendre le rôle du sujet » (1 a). Une telle transformation ne se laisse pas concevoir sans faire intervenir l'agencement fantasmatique, où un autre devient imaginativement le sujet auquel est rapportée l'activité pulsionnelle.

Les deux processus peuvent évidemment fonctionner dans le sens opposé : transformation de la passivité en activité, retournement à partir de la personne propre sur autrui : « ... que la pulsion se tourne de l'objet vers le moi ou qu'elle se tourne du moi vers l'objet [...] cela n'est pas par principe différent » (2).

On peut se demander si le retour de la libido, à partir d'un objet extérieur, sur le moi (libido du moi* ou narcissique), ne pourrait pas aussi être désigné comme « retournement sur la personne propre ». On notera que Freud a préféré dans ce cas employer des expressions comme celle de « retrait de la libido sur ou dans le moi ».

A côté du renversement de l'activité en passivité qui porte sur le mode, sur la « forme » de l'activité, Freud envisage un renversement « du contenu » ou renversement

Renversement (d'une pulsion) dans le contraire « matériel » : celui de l'amour en haine. Mais parler ici de retournement ne lui paraît valable que sur un plan purement descriptif ; en effet, l'amour et la haine ne peuvent être compris comme les destins d'une même pulsion. Aussi bien dans la première (1 b) que dans la seconde (3) théorie des pulsions, Freud leur reconnaît une origine différente.

Anna Freud a rangé parmi les mécanismes de défense le renversement dans le contraire et le retournement sur la personne propre et s'est demandée s'il ne fallait pas y voir les processus défensifs les plus primitifs (4). (Voir : [Identification à l'agresseur](#).) Certains passages de Freud vont dans ce sens (1 c).

(1) Freud (S.), a) G.W., X, 220 ; S.E., XIV, 127 ; Fr., 44. – b) Cf. G.W., X, 225 sq. ; S.E., XIV, 133 sq. ; Fr., 53 sq. – c) Cf. G.W., X, 219 ; S.E., XIV, 126-7 ; Fr., 42-3.

(2) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 59 ; S.E., XVIII, 54 ; Fr., 63.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. G.W., XIII, 271 sq. ; S.E., XIX, 42 sq. ; Fr., 198 sq.

(4) Cf. Freud (A.). *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936. Ail., 41 ; Fr., P.U.F., Paris, 1949, 45.

Réparation

= D. ; Wiedergutmachung. – En. : réparation. – Es. : reparación. – I. : riparazione. – P. : reparação.

• *Mécanisme, décrit par Melanie Klein, par lequel le sujet cherche à réparer les effets sur son objet d'amour de ses fantasmes destructeurs. Ce mécanisme est lié à l'angoisse et à la culpabilité dépressives : la réparation fantasmatique de l'objet maternel externe et interne permettrait de surmonter la position dépressive en assurant au moi une identification stable à l'objet bénéfique.*

■ Notons d'abord qu'on rencontre dans les écrits de Melanie Klein plusieurs termes dans des sens très voisins : *Wiederherstellung* (en anglais : *restoration*), *Wiedergutmachung* (en anglais : *restitution* ou *reparation*, ce dernier équivalent étant préféré par l'auteur dans ses écrits les plus récents). Ces termes sont à prendre avec leurs diverses nuances sémantiques, notamment réparation qu'on retrouve aussi bien dans « réparer quelque chose » que dans « faire réparation à quelqu'un ».

La notion de réparation s'inscrit dans la conception kleinienne du sadisme infantile précoce, celui-ci se traduisant par des fantasmes de destruction (*Zerstörung*), de mise en pièces (*Ausschneiden ; Zerschneiden*), de dévoration (*Fressen*), etc. La réparation est liée essentiellement à la position dépressive (*voir ce terme*) contemporaine de l'avènement d'une relation à l'objet total. C'est en réponse à l'angoisse et à la culpabilité inhérentes à cette position que l'enfant tente de maintenir ou de rétablir l'intégrité du corps maternel. Différents fantasmes actualisent cette tendance à réparer « le désastre créé par son sadisme » (1 a) : préserver le corps maternel des attaques des « mauvais » objets, en rassembler les fragments épars, redonner vie à ce qui a été tué, etc. En rendant ainsi à l'objet d'amour son intégrité et en supprimant tout le mal qui lui a été fait, l'enfant

s'assurerait la possession d'un objet pleinement « bon » et stable dont l'introjection renforce son moi. Les fantasmes de réparation ont ainsi un rôle structurant dans le développement du moi.

Les mécanismes de réparation peuvent, pour autant qu'ils sont mal assurés, se rapprocher tantôt des défenses maniaques (sentiment d'omnipotence) tantôt de mécanismes obsessionnels (répétition compulsive des actions réparatrices). La réussite de la réparation suppose, selon M. Klein, la victoire des pulsions de vie sur les pulsions de mort (voir ces termes).

Melanie Klein a souligné le rôle joué par la réparation dans le travail du deuil et la sublimation : « ... l'effort pour abolir l'état de désintégration auquel [l'objet] a été réduit présuppose la nécessité de le rendre beau et parfait » (1 b, 1 c).

(1) Klein (M.). *Contributions o Psycho-Analysis, 1921-45.* – a) 289. – b) 290. – c) Cf. 227-235.

Répétition

= *D.* : Wiederholung. – *En.* : répétition. – *Es.* : repetición. – *I.* : ripeti-zione. – *P.* : repetição.

Voir : [Compulsion de répétition](#).

Représentant de la pulsion (α)

= *D.* : Triebrepräsenz (ou Triebrepräsident). – *En.* : instinctual representative. – *Es.* : representación ou representante del instinto. – *I.* : rappresentanza ou rappresentante della pulsione. – *P.* : representante do impulso ou pulsional (da pulsão).

• ***Terme utilisé par Freud pour désigner les éléments ou processus dans lesquels la pulsion trouve son expression psychique. Tantôt le terme est synonyme de représentant-représentation*, tantôt il est plus large, englobant aussi l'affect.***

■ Généralement, Freud assimile le représentant de la pulsion au représentant-représentation ; dans la description des phases du refoulement, c'est le sort du représentant-représentation qui est seul envisagé jusqu'à ce que soit pris en considération un « autre élément du représentant psychique » : le quantum d'affect* (*Affektbetrag*) qui « ... correspond à la pulsion pour autant qu'elle s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à sa qualité dans des processus qui nous deviennent sensibles comme affects » (1 a).

A côté d'un élément représentatif du représentant de la pulsion, on peut donc parler d'un facteur quantitatif ou affectif de celui-ci. Notons que Freud n'emploie pourtant pas le terme de représentant affectif qu'on pourrait forger par symétrie avec celui de représentant-représentation.

Le sort de cet élément affectif n'en est pas moins capital pour le refoulement : en effet celui-ci « ... n'a pas d'autre motif et d'autre fin que l'évitement du

Représentant de la pulsion (α)

déplaisir : il en résulte que le destin du quantum d'affect du représentant est beaucoup plus important que celui de la représentation » (1 b).

Rappelons que ce « destin » peut être divers : l'affect est maintenu et peut alors se déplacer sur une autre représentation ; il est transformé en un autre affect, notamment en angoisse ; ou encore il est réprimé (1 c, 2 a). Mais on notera que cette répression* n'est pas un refoulement dans l'inconscient au même sens que celui qui porte sur la représentation ; en effet, on ne saurait parler au sens strict d'affect inconscient. A ce qu'on appelle ainsi ne correspond en fait, dans le système les « ... qu'un rudiment qui n'a pu parvenir à se développer » (2 b).

Ce n'est donc en toute rigueur qu'au niveau du système Pcs-Cs – ou du moi – qu'on pourrait soutenir que la pulsion est représentée par l'affect.

▲ (α) Par souci de clarté, nous consacrons trois articles distincts – représentant de la pulsion, représentant psychique, représentant-représentation – à des termes dont les significations se recouvrent en grande partie au point qu'ils sont interchangeables dans la plupart des textes freudiens. Ces trois articles envisagent un même concept mais nous avons préféré réserver à chacun de nos trois commentaires la discussion d'un point plus particulier.

Dans cet article-ci nous rappelons la fonction que Freud accorde respectivement à la représentation et à l'affect en tant qu'ils représentent la pulsion. Le second article définit surtout ce que Freud entend par *représentant* (du somatique dans le psychique). L'article *représentant-représentation* montre que c'est principalement à la *représentation* (*Vorstellung*) qu'est dévolu le rôle de représenter la pulsion.

Signalons encore que les articles représentation, représentation de chose - représentation de mot font partie du même ensemble conceptuel.

(1) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. – a) G.W., X, 255 ; S.E., XIV, 152 ; Fr., 79-80. – b) G.W., X, 256 ; S.E., XIV, 153 ; Fr., 81. – c) Cf. G.W., X, 255-6 ; S.E., XIV, 153 ; Fr., 81.

Représentant de la pulsion (α)

(2) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) Cf. G.W., X, 276-7 ; S.E., XIV, 178 ; Fr., 114. – b) G.W., X, 277 ; S.E., XIV, 178 ; Fr., 115.

Représentant psychique (α)

= *D.* : psychische Repräsentanz ou psychischer Repräsentant.
– *En.* : psychological representative. – *Es.* : representante psíquico. – *I.* : rappresentanza psichica ou rappresentante psichico. – *P.* : representante psíquico.

• **Terme utilisé par Freud pour désigner, dans le cadre de sa théorie de la pulsion, l'expression psychique des excitations endosomatiques.**

■ Ce terme ne peut se comprendre que par référence à la pulsion, que Freud envisage comme un concept limite entre le somatique et le psychique. En effet, du côté somatique, la pulsion trouve sa source dans des phénomènes organiques générateurs de tensions internes auxquelles le sujet ne peut échapper ; mais, par le but qu'elle vise et les objets auxquels elle s'attache, la pulsion connaît un « destin » (*Tribschicksal*) essentiellement psychique.

C'est cette situation frontière qui explique sans doute le fait que Freud a recours à la notion de représentant – par quoi il entend une sorte de délégation – du somatique dans le psychique. Mais cette idée de délégation est formulée de deux façons différentes.

Tantôt c'est la pulsion elle-même qui apparaît comme « ... le représentant psychique des excitations qui proviennent de l'intérieur du corps et atteignent l'âme » (1, 2) ; tantôt la pulsion est assimilée au processus d'excitation somatique et c'est elle alors qui est représentée dans le psychisme par des « représentants de la pulsion », ceux-ci comprenant deux éléments : le représentant-représentation* et le quantum d'affect* (3).

Or il ne nous paraît pas possible, comme y invite la *Standard Edition*, de trouver une évolution dans la pensée de Freud sur cette question (les deux formulations étant également avancées dans la même année de 1915), encore moins de voir dans la seconde conception celle qu'adopterait Freud dans ses derniers écrits (c'est en effet la première qu'on trouve dans l'Abrégé de psychanalyse [*Abriss der Psychoanalyse*, 1938]). Faut-il alors, comme l'indique encore la *Standard Edition*, faire se dissoudre la contradiction dans l'ambiguïté du concept de pulsion, limite entre le somatique et le psychique (4) ? Soit ; il nous semble pourtant que, sur ce point, la pensée de Freud peut être éclaircie.

1) Si les formulations se contredisent à première vue, néanmoins une idée reste toujours présente : la *relation* du somatique au psychique n'est conçue ni sur le mode du parallélisme ni sur celui d'une causalité ; elle doit être comprise par comparaison avec la relation qui existe entre un délégué et son mandant (β).

Cette relation étant constante dans les formulations de Freud, on peut faire l'hypothèse que la différence qu'on voit entre celles-ci n'est que verbale : la modification somatique serait désignée dans un cas par le terme de pulsion (*Trieb*), dans l'autre par celui d'excitation

(Reiz), et le représentant psychique nommé dans le premier cas représentant-représentation, dans le second pulsion.

2) Ces remarques faites, il n'en subsiste pas moins, selon nous, une différence entre les deux formulations. La solution où la pulsion, considérée comme somatique, délègue ses représentants psychiques nous paraît plus rigoureuse, en ce qu'elle ne se borne pas à invoquer un rapport global d'*expression* entre somatique et psychique, et plus cohérente avec l'idée de *l'inscription de représentations* inséparable de la conception freudienne de l'idée de *l'inscription de représentations* inséparable de la conception freudienne de l'Inconscient*.

▲ (α) Voir la note (α) de l'article : Représentant de la pulsion.

(β) On sait que, dans un tel cas, le délégué, bien qu'il ne soit par principe rien d'autre que le « fondé de pouvoir » de son mandant, entre dans un nouveau système de relations qui risque de modifier sa perspective et d'infléchir les directives qui lui ont été données.

(1) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 214 ; S.E., XIV, 122 ; Fr., 33.

(2) Même formulation dans : Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*, 1911. G.W., VIII, 311 ; S.E., XII, 73-4 ; Fr., 317-8. – Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905, passage ajouté en 1915. G.W., V, 67 ; S.E., VII, 168 ; Fr., 56. – Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 70 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 7.

(3) Cf. Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 254-5 S.E., XIV, 152 ; Fr., 79. 4) S.E., XIV, 113.

Représentant-représentation (α)

= D. : Vorstellungsrepräsentanz (ou Vorstellungsrepräsentant). – En. : ideational représentative. – Es. : représentante ideativo. – I. : rappresentanza data da una rappresentazione. – P. : représentante ideativo.

• ***Représentation ou groupe de représentations auxquelles la pulsion se fixe dans le cours de l'histoire du sujet et par la médiation desquelles elle s'inscrit dans le psychisme.***

■ L'expression française de représentant-représentation introduit une équivoque du fait qu'elle traduit par deux mots très voisins un mot allemand composé de deux substantifs très différents ; nous ne voyons malheureusement pas comment on pourrait éviter cette équivoque tout en donnant une traduction exacte du terme freudien.

Représentant traduit *Repräsentanz* (β), terme allemand d'origine latine qui doit être compris comme délégation (γ). *Vorstellung* est un terme philosophique dont l'équivalent français traditionnel est représentation*. *Vorstellungsrepräsentanz* signifie ce qui représente (ici : ce qui représente la pulsion) dans le domaine de la représentation (δ), sens que nous avons tenté de rendre par : représentant-représentation.



La notion de représentant-représentation se rencontre dans les textes où Freud définit la relation du somatique au psychique comme celle de la pulsion à ses représentants.

Représentant-représentation (α)

C'est avant tout dans les travaux métapsychologiques de 1915 [[Le refoulement](#) (*Die Verdrangung*), [L'inconscient](#) (*Das Unbewusste*)] que la notion est définie et utilisée, et c'est dans la théorie la plus complète que Freud ait donnée du refoulement qu'elle apparaît le plus clairement.

Rappelons brièvement que la pulsion, en tant qu'elle est somatique, reste hors de l'action directe d'une opération psychique de refoulement dans l'inconscient. Celle-ci ne peut porter que sur des représentant ? psychiques de la pulsion ; à strictement parler, sur les représentants-représentations.

En effet Freud distingue bien deux éléments dans le représentant psychique de la pulsion, la représentation et l'affect, et indique que chacun connaît un destin différent : seul le premier élément (le représentant-représentation) passe tel quel dans le système inconscient (*sur cette distinction, voir : [Représentant psychique](#), [Affect](#), [Refoulement](#)*).

Que faut-il entendre par représentant-représentation ? Freud n'a guère explicité cette notion. Sur le terme de représentant et sur la relation de délégation qu'il suppose entre la pulsion et lui-même, nous renvoyons le lecteur à l'article [Représentant psychique](#). Sur le terme : représentation, qui connote l'élément idéationnel par opposition à l'élément affectif, nous renvoyons aux articles [Représentation](#) (*Vorstellung*), [Représentation de chose](#) (*Sachvorstellung* ou *Dingvorstellung*) et [Représentation de mot](#) (*Wortvorstellung*).

Dans la théorie qu'il donne du système inconscient dans son article de 1915, Freud voit dans les représentants-représentations non seulement les « contenus » de l'Ics, mais ce qui en est constitutif. En effet, c'est dans un seul et même acte – le [refoulement originaire](#)* – que la

Représentant-représentation (α)

pulsion se fixe à un représentant et que l'inconscient se constitue : « Nous sommes [...] fondés à admettre un *refoulement originaire*, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentatif) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une *fixation* ; le représentant correspondant subsiste, à partir de là, de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui » (1 a).

Dans un tel passage, le terme de fixation* évoque conjointement deux idées : celle, qui est au cœur de la conception génétique, d'une fixation de la pulsion à un stade ou à un objet, et l'idée d'inscription de la pulsion dans l'inconscient. Cette dernière idée – ou cette dernière image – est incontestablement très ancienne chez Freud. On la trouve avancée dès les lettres à Fliess, dans un des premiers schémas de l'appareil psychique – qui comporterait plusieurs couches d'inscriptions de signes (*Niederschriften*) (2) – et reprise dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), notamment dans un passage où est discutée l'hypothèse d'un changement d'inscription que connaîtrait une représentation en passant d'un système à un autre (3).

On peut voir dans cette comparaison, du rapport de la pulsion à son représentant avec l'inscription d'un signe (d'un « signifiant » pour utiliser un terme linguistique), un moyen d'éclairer la nature du représentant-représentation.

▲ (α) Voir la note (α) de l'article Représentant de la pulsion*.

(β) Le terme usuel en allemand est *der Repräsentant* ; on le rencontre rarement sous la plume de Freud, qui adopte la forme *die Repräsentanz*, plus directement calqué sur le latin et sans doute plus abstraite.

(γ) « X est mon représentant. »

Représentant-représentation (α)

(δ) La traduction de *Vorstellungsrepräsentanz* par « représentant de la représentation » ferait contresens par rapport à la pensée de Freud : la représentation est ce qui représente la pulsion et non ce qui serait à son tour représenté par autre chose. Les textes de Freud sont explicites sur ce point (1 b, 4).

(1) Freud [S.]. *Die Verdrängung*, 1915.— aj G.W., X, 250 ; S.E., XIV, 148 ; Fr., 71. — b) Cf. G.W., X, 255 ; S.E., XIV, 152-3 ; Fr., 80-1.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Lettre du 6-12-96 : AU., 185-6 ; Angl., 173 ; Fr., 153.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., II-III, 615 ; S.E., V, 610 ; Fr., 496.

(4) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 275-6 ; S.E., XIV, 177 ; Fr., 112.

Représentation

= *D.* : Vorstellung. — *En.* : idea ou présentation. — *Es.* Representación. — *I.* : rappresentazione. — *P.* : representação.

• **Terme classique en philosophie et en psychologie pour désigner « ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée » et « en particulier la reproduction d'une perception antérieure » (1). Freud oppose la représentation à l'affect*, chacun de ces deux éléments subissant, dans les processus psychiques, un sort distinct.**

■ Le terme *Vorstellung* fait partie du vocabulaire classique de la philosophie allemande. L'acception n'en est pas modifiée au départ par Freud, mais l'usage qu'il en

fait est original (α). Nous indiquerons ici brièvement en quoi.

1° Les premiers modèles théoriques destinés à rendre compte des psychonévroses sont centrés sur la distinction du « quantum d'affect* » et de la représentation. Dans la névrose obsessionnelle, le quantum d'affect est déplacé de la représentation pathogène liée à l'événement traumatisant sur une autre représentation, tenue par le sujet pour insignifiante. Dans l'hystérie, le quantum d'affect se voit converti en énergie somatique et la représentation refoulée est symbolisée par une zone ou une activité corporelles. Cette thèse, selon laquelle la séparation de l'affect et de la représentation est au principe du refoulement, conduit à décrire un destin différent pour chacun de ces éléments et à envisager l'action de processus distincts : la représentation est « refoulée », l'affect « réprimé », etc.

2° On sait que Freud parle de « représentations inconscientes » en marquant par la réserve *sit venia verbo* que le paradoxe qu'il y a dans l'accolage de ces deux termes ne lui échappe pas. S'il maintient cependant cette expression, c'est bien là l'indication que, dans l'usage qu'il fait du terme de *Vorstellung*, un aspect prévalent dans la philosophie classique, passe au second plan, celui de *se représenter*, subjectivement, un objet. La représentation serait plutôt ce qui, de l'objet, vient s'inscrire dans les « systèmes mnésiques ».

3° Or, l'on sait que Freud ne se représente pas la mémoire comme un pur et simple réceptacle d'images, selon une conception strictement empirique, mais parle de systèmes mnésiques, démultiplie le souvenir en différentes séries associatives et désigne finalement sous le nom de trace mnésique*, moins une « impression faible » restant dans une relation de ressemblance avec l'objet, qu'un signe

toujours coordonné avec d'autres et qui n'est pas lié à telle ou telle qualité sensorielle. Dans cette perspective, la *Vorstellung* de Freud a pu être rapprochée de la notion linguistique de signifiant.

4° Cependant il y aurait lieu ici de distinguer avec Freud deux niveaux de ces « représentations » : les « représentations de mot »* et les « représentations de chose »*. Cette distinction souligne une différence, à laquelle Freud accorde d'ailleurs une valeur topique fondamentale ; les représentations de chose, qui caractérisent le système inconscient, sont dans un rapport plus immédiat avec la chose : dans l'« hallucination primitive », la représentation de chose serait tenue par l'enfant comme équivalent de l'objet perçu et investie en son absence (voir : Expérience de satisfaction).

De la même façon, quand Freud, en particulier dans les premières descriptions qu'il ait données de la cure dans les années 1894-96 (2) recherche, au terme des voies associatives, la « représentation inconsciente pathogène », ce qui serait visé, c'est le point ultime où l'objet est indissociable de ses traces, le signifié inséparable du signifiant.

5° Dans l'usage freudien, la distinction entre la trace mnésique et la représentation comme investissement de la trace mnésique, si elle est toujours implicitement présente (3), n'est cependant pas toujours nettement posée (4). C'est sans doute qu'il est difficile de concevoir dans la pensée freudienne une *trace mnésique pure*, c'est-à-dire une représentation qui serait totalement désinvestie, aussi bien par le système inconscient que par le système conscient.

▲ (α) On a souvent noté l'influence qu'avait pu avoir sur Freud, la conception, développée par Herbart, d'une véritable « mécanique des

représentations » (*Vorstellungsmechanik*). Comme l'indique Ola Andersson, « ... l'herbartianisme était la psychologie dominante dans le monde scientifique où vivait Freud pendant les années de formation de son développement scientifique » (5).

(1) Lalande (A.). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, P.U.F., Paris, 1951.

(2) Cf. Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. Passim.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 300 ; S.E., XIV, 201-2 ; Fr., 155-6.

(4) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. G.W., XIII, 247 ; S.E., XIX, 20 ; Fr., 173.

(5) Andersson (O.). *Studies in the Prehistory of Psychoanalysis*, Svenska Bokförlaget, Norstedts, 1962, 224.

Représentation-but

= *D.* : Zielvorstellung. – *En.* : purposive idea. – *Es.* : representación-meta. – *I.* : rappresentazione finalizzata. – *P.* : representação-meta.

• **Terme forgé par Freud pour rendre compte de ce qui oriente le cours des pensées aussi bien conscientes que préconscientes et inconscientes : il existe à chacun de ces niveaux une finalité assurant entre les pensées un enchaînement qui n'est pas seulement mécanique, mais déterminé par certaines représentations privilégiées qui exercent une véritable attraction sur les autres représentations (par exemple, tâche à accomplir dans le cas de pensées conscientes, fantasme inconscient dans les**

cas où le sujet se soumet à la règle de libre association).

■ Le terme de représentation-but est utilisé par Freud particulièrement dans ses premiers écrits métapsychologiques : [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) et chapitre VII de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), où il figure à plusieurs reprises. Il met en évidence ce qu'il y a d'original dans la conception freudienne du déterminisme psychique : le cours des pensées n'est jamais indéterminé, c'est-à-dire libre de toute loi, et, davantage, les lois qui le régissent ne sont pas les lois purement mécaniques qu'a dégagées la doctrine associationniste, selon laquelle la succession des associations peut toujours se ramener à la contiguïté et à la ressemblance sans qu'il y ait lieu de lui reconnaître un sens plus profond. « *Chaque fois qu'un élément psychique est lié à un autre par une association déconcertante et superficielle, il existe aussi une liaison correcte et profonde entre eux, liaison que dissimule la résistance de la censure* » (1).

Le terme de représentation-but signale que pour Freud les associations obéissent à une certaine finalité. Finalité manifeste dans le cas d'une pensée attentive, discriminative, où la sélection est assurée par la représentation du but poursuivi. Finalité latente et découverte par la psychanalyse là où les associations semblent livrées à leur libre cours (voir : [Libre association](#)).

Pourquoi Freud parle-t-il de représentation-but et non pas seulement de but ou finalité ? la question se pose surtout pour la finalité inconsciente. On pourrait y répondre en disant que les représentations en question ne sont autre chose que les fantasmes inconscients. Une telle

interprétation se justifie par référence aux premiers modèles que Freud donne du fonctionnement de la pensée : celle-ci, y compris l'exploration qui caractérise le processus secondaire, n'est possible qu'en raison du fait que le but, ou la représentation-but, reste investi, exerce une attraction qui rend plus perméables, mieux « frayées » toutes les voies se rapprochant de lui. Ce but, c'est la « représentation de désir » (*Wunschvorstellung*) qui provient de l'expérience de satisfaction* (2).

En traduisant *Zielvorstellung* par « représentation-but » et non par « représentation de but », nous pensons être fidèles à l'esprit de Freud : les représentations ici en cause ne renvoient pas tant de façon intentionnelle à des buts qu'elles ne sont elles-mêmes des éléments inducteurs capables d'organiser, d'orienter le cours des associations. L'équivalent anglais proposé de *purposive idea* concorde avec notre interprétation.

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 535 ; S.E., V, 530 ; Fr., 436.

(2) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse 1887-1902*. Ail. 411-6 ; Angl., 389-94 ; Fr., 345-9.

Représentation de chose, représentation de mot

= D. : Sachvorstellung (ou Dingvorstellung), Wortvorstellung. – En. : thing présentation, word présentation. – Es. : representación de cosa,

Représentation de chose, représentation de mot
représentation de palabra. – *I.* : rappresentazione di
cosa, rappresentazione di parola. – *P.* : representação
de coisa, representação de palavra.

• **Termes utilisés par Freud dans ses textes métapsychologiques pour distinguer deux types de « représentations », celle – essentiellement visuelle – qui dérive de la chose et celle -- essentiellement acoustique – qui dérive du mot. Cette distinction a pour lui une portée métapsychologique, la liaison de la représentation de chose à la représentation de mot correspondante caractérisant le système préconscient-conscient à la différence du système inconscient qui ne comprend que des représentations de chose.**

■ Pour le terme de représentation et la façon dont on peut le distinguer du terme, parfois employé comme synonyme, de trace mnésique, nous renvoyons le lecteur aux deux articles : [Représentation](#) et [Trace mnésique](#).

La distinction entre représentation de chose et représentation de mot trouve son origine dans les recherches du jeune Freud sur l'aphasie.

L'idée de représentation de chose est présente très tôt dans la doctrine avec le terme, très voisin, de « traces mnésiques » : celles-ci se déposent dans les différents systèmes mnésiques. Dans [Sur la conception des aphasies. Étude critique](#) (*Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*, 1891) on rencontre le terme d'*Objektvorsstellung* ; dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), celui de *Dingvorstellung* (1). Une des définitions les plus précises que Freud donne de la notion est la suivante : « La représentation de chose consiste en un investissement, sinon d'images mnésiques directes de la chose, du moins en celui de traces mnésiques

Représentation de chose, représentation de mot plus éloignées, dérivées de celles-ci » (2 a). Cette définition appelle deux remarques :

1° La représentation est ici nettement distinguée de la trace mnésique : elle réinvestit, ravive celle-ci, qui n'est en elle-même rien d'autre que l'inscription de l'événement ;

2° La représentation de chose n'est pas à comprendre comme un analogue mental de l'ensemble de la chose. Celle-ci est présente dans différents systèmes ou complexes associatifs eu égard à tel ou tel de ses aspects.

Les représentations de mot sont introduites dans une conception qui lie la verbalisation et la prise de conscience. Ainsi, dès le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), on trouve l'idée que c'est en s'associant à une image verbale que l'image mnésique peut acquérir « l'indice de qualité » spécifique de la conscience. Une telle idée restera constante chez Freud. Elle est capitale pour comprendre le passage du processus primaire au processus secondaire, de l'identité de perception* à l'identité de pensée*. On la retrouve dans *L'inconscient* (*Das Unbewusste*, 1915) sous la forme suivante, qui en accentue la valeur topique : « La représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot correspondante, tandis que la représentation inconsciente est la représentation de chose seule » (2 b).

Le privilège de la représentation de mot n'est pas réductible à une suprématie de l'auditif sur le visuel. Ce n'est pas seulement une différence entre les appareils sensoriels qui est ici en cause. Freud a montré que dans la schizophrénie les représentations de mot sont elles-mêmes traitées comme des représentations de chose, à savoir selon les lois du processus primaire ; c'est aussi le cas dans le

Représentation de chose, représentation de mot rêve, où certaines phrases prononcées à l'état de veille sont soumises à la condensation et au déplacement tout comme les représentations de chose : « ... lorsque les représentations de mot appartenant aux restes diurnes sont des résidus frais et actuels de perceptions, et non pas expression de pensées, elles sont traitées comme des représentations de chose » (3). On voit que représentation de chose et représentation de mot ne désignent pas simplement deux variétés de « traces mnésiques » ; la distinction à, pour Freud, une portée topique essentielle.

Comment s'articulent les représentations de mots à ces signifiants pré-verbaux que sont déjà les représentations de chose ? Quelle est la relation des unes et des autres à la perception ? Quelles conditions peuvent leur conférer une présence hallucinatoire ? En dernière analyse, quelles sont les conditions qui assurent leur privilège aux symboles linguistiques verbaux ? Freud a tenté de répondre à de telles questions à plusieurs reprises (4).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., II-III, 302 ; S.E., IV, 296 ; Fr., 222.

(2) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. – a) G.W., X, 300 ; S.E., XIV, 201 ; Fr., 155-6. – b) G.W., X, 300 ; S.E., XIV, 201 ; Fr., 156.

(3) Freud (S.). *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*. 1917. G.W., X, 418-9 ; S.E., XIV, 228 ; Fr., 174.

(4) Cf. notamment : Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 443 ; Angl., 421 ; Fr., 375. – *Die Traumdeutung*, 1900, chapitre sur « La régression ». – *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*, 1917, passim. – *Das Ich und das E* », 1923. G.W., XIII, 247 sqq. ; S.E., XIX 20 sqq. ; Fr., 173 sqq.

Répression

= *D.* : Unterdrückung. – *En.* : suppression. – *Es.* : supresión. – *I.* : repressione. – *P.* : supressão.

• **A) En un sens large : opération psychique qui tend à faire disparaître de la conscience un contenu déplaisant ou inopportun : idée, affect, etc. En ce sens, le refoulement serait un mode particulier de répression.**

B) En un sens plus étroit, désigne certaines opérations du sens A différentes du refoulement :

a) Soit par le caractère conscient de l'opération et le fait que le contenu réprimé devient simplement préconscient et non pas inconscient ;

b) Soit, dans le cas de la répression d'un affect, parce que celui-ci n'est pas transposé dans l'inconscient mais inhibé, voire supprimé.

c) Dans certains textes traduits de l'anglais, équivalent erroné de *Verdrängung* (refoulement).

■ Le terme de répression est fréquemment employé en psychanalyse mais son usage est mal codifié.

Il convient d'abord d'éliminer d'un usage cohérent le sens C. Les traducteurs anglais de Freud rendent généralement *Verdrängung* par *repression*, utilisant à l'occasion pour *Unlerdrückung* le terme de *suppression*. Mais le démarquage de l'anglais *repression* dans le français *répression* ne se justifie pas puisque le terme de refoulement est consacré et satisfaisant, tandis que le terme français de répression possède déjà un usage courant qui correspond bien à l'allemand *Unlerdrückung*. Il

conviendrait même, dans les traductions françaises de textes anglais, de transposer *repression* en *refoulement*.

Le sens A se retrouve parfois par exemple dans Freud, [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) (1), mais dans l'ensemble il est peu courant. Il convient de noter que ce sens ne recouvre pas l'ensemble des « mécanismes de défense », puisque nombre de ceux-ci ne comportent pas l'exclusion d'un contenu hors du champ de conscience (par exemple l'[annulation rétroactive](#)*).

Le sens le plus fréquent, présent dès [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) (2) est le sens B, en particulier le sens B a). Ici la répression s'oppose, surtout du point de vue topique, au refoulement. Dans celui-ci, l'instance refoulante (le moi), l'opération et son résultat sont inconscients. La répression serait au contraire un mécanisme conscient jouant au niveau de la « seconde censure » que Freud situe entre le conscient et le préconscient ; il s'agirait d'une exclusion hors du champ de conscience actuel et non du passage d'un système (préconscient-conscient) à un autre (inconscient). Du point de vue dynamique, les motivations morales jouent dans la répression un rôle prédominant.

Distinguons encore la répression du [jugement de condamnation](#)* (*Verurteilung*), qui peut motiver un rejet hors de la conscience mais ne l'implique pas nécessairement.

Notons enfin que le sens B b) se trouve surtout dans la théorie freudienne du refoulement pour désigner le sort de l'affect. En effet, pour Freud, seul le [représentant-représentation](#)* de la pulsion est à proprement parler refoulé, tandis que l'affect ne peut devenir, lui, inconscient : il est, soit transformé en un autre affect,

soit réprimé, « ... de sorte qu'on ne retrouve plus rien de lui » (3), ou de sorte qu'il « ... ne lui correspond plus [dans le système inconscient] qu'un rudiment qui n'a pas pu parvenir à se développer » (4).

(1) Cf. Freud (S.). G.W., V, 71 et 77 ; S.E., VII, 172 et 176 ; Fr., 61-2 et 69.

(2) Freud (S.). G.W., II-III, 611-2, note ; S.E., V, 606, note ; Fr., 494, note.

(3) Freud (S.). *Die Verdrängung*, 1915. G.W., X, 255-6 ; S.E., XIV, 153 ; Fr., 81.

(4) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. GAV., X, 277 ; S.E., XIV, 178 ; Fr., 115.

Résistance

= D. : Widerstand. – En. : résistance. – Es. : resistencia.
– I. : resistenza. – P. : resistência.

• ***Au cours de la cure psychanalytique, on donne le nom de résistance à tout ce qui, dans les actions et les paroles de l'analysé, s'oppose à l'accès de celui-ci à son inconscient. Par extension, Freud a parlé de résistance à la psychanalyse pour désigner une attitude d'opposition à ses découvertes en tant qu'elles révélaient les désirs inconscients et infligeaient à l'homme une « vexation psychologique » (α).***

■ Le concept de résistance a été introduit de bonne heure par Freud ; on peut dire qu'il a exercé un rôle décisif dans l'avènement de la psychanalyse. En effet Freud

a renoncé à l'hypnose et à la suggestion essentiellement parce que la résistance massive qu'y opposaient certains patients lui paraissait d'une part être légitime (β), d'autre part ne pouvoir être ni surmontée ni interprétée (γ), ce que la méthode psychanalytique rend au contraire possible dans la mesure où elle permet la mise à jour progressive des résistances qui se traduiront notamment par les différentes manières dont le patient enfreint la règle fondamentale ; on trouve dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) une première énumération de divers phénomènes cliniques, évidents ou discrets, de résistance (1 a).

C'est comme obstacle à l'élucidation des symptômes et à la progression de la cure que la résistance est découverte. « La résistance constitue, en fin de compte, ce qui entrave le travail [thérapeutique] » (2 a, S). Cet obstacle, Freud cherchera d'abord à le vaincre par l'insistance – force de sens contraire à la résistance – et la persuasion, avant d'y reconnaître un moyen d'accès au refoulé et au secret de la névrose ; en effet ce sont les mêmes forces qu'on voit à l'œuvre dans la résistance et le refoulement. En ce sens, comme Freud y insiste dans ses écrits techniques, tout le progrès de la technique analytique a consisté en une plus juste appréciation de la résistance, à savoir de cette donnée clinique qu'il ne suffisait pas de communiquer aux patients le sens de leurs symptômes pour que le refoulement soit levé. On sait que Freud n'a cessé de considérer l'interprétation de la résistance, avec celle du transfert, comme les caractères spécifiques de sa technique. Bien plus, le transfert* doit être tenu partiellement pour une résistance, dans la mesure où il substitue la répétition agie à la remémoration parlée ; encore faut-il ajouter que la résistance l'utilise mais ne le constitue pas.

Sur l'explication du phénomène de résistance, les vues de Freud sont plus difficiles à dégager. Dans les Études sur l'hystérie, il formule l'hypothèse suivante : on peut considérer les souvenirs comme groupés, selon leur degré de résistance, sur des couches concentriques autour d'un noyau central pathogène ; au cours du traitement, chaque passage d'un cercle à un autre plus rapproché du noyau accroîtra donc d'autant la résistance (1 b). Dès cette époque, Freud fait de la résistance une manifestation, propre au traitement et à la remémoration qu'il exige, de la même force exercée par le moi contre les représentations pénibles. Il semble pourtant voir l'origine dernière de la résistance dans une répulsion qui vient du refoulé en tant que tel, dans sa difficulté à devenir conscient et surtout pleinement accepté par le sujet. Nous trouvons donc là deux éléments d'explication : la résistance est réglée par sa distance par rapport au refoulé ; d'autre part elle correspond à une fonction défensive. Les écrits techniques maintiennent cette ambiguïté.

Mais, avec la seconde topique, l'accent est mis sur l'aspect défensif : défense, plusieurs textes le soulignent, exercée par le moi. « L'inconscient, c'est-à-dire le « refoulé », n'oppose aux efforts de la cure aucune espèce de résistance ; en fait il ne tend même à rien d'autre qu'à vaincre la pression qui pèse sur lui pour se frayer un chemin vers la conscience ou vers la décharge par l'action réelle. La résistance dans la cure provient des mêmes couches et systèmes supérieurs de la vie psychique qui avaient produit le refoulement en son temps » (3). Ce rôle prévalent de la défense du moi, Freud le maintiendra jusque dans l'un de ses derniers écrits : « Les mécanismes de défense contre des dangers anciens font retour dans la cure sous forme de *résistances* à la guérison, et cela parce

que la guérison est elle-même considérée par le moi comme un nouveau danger (4 a). L'analyse des résistances ne se distingue pas, dans cette perspective, de l'analyse des défenses permanentes du moi telles qu'elles se spécifient dans la situation analytique (Anna Freud).

Il reste que Freud affirme explicitement que la résistance évidente du moi ne suffit pas à rendre compte des difficultés rencontrées dans la progression et l'achèvement du travail analytique ; l'analyste, dans son expérience, rencontre des résistances qu'il ne peut rattacher à des altérations* du moi (4 b).

A la fin de *Inhibition, symptôme et angoisse* (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), Freud distingue cinq formes de résistances ; trois sont rattachées au moi : le refoulement, la résistance de transfert et le bénéfice secondaire de la maladie « qui se fonde sur l'intégration du symptôme au moi ». Il faut encore compter sur la résistance de l'inconscient ou du ça et sur celle du surmoi. La première rend techniquement nécessaire la perlaboration* (*Durcharbeiten*) : c'est « ... la force de la compulsion de répétition, attraction des prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé ». Enfin la résistance du surmoi dérive de la culpabilité inconsciente et du besoin de punition (5 a) (*voir : Réaction thérapeutique négative*).

Tentative de classification métapsychologique qui ne satisfaisait pas Freud mais qui a du moins le mérite de souligner qu'il s'est toujours refusé à assimiler le phénomène inter- et intrapersonnel de la résistance aux mécanismes de défense inhérents à la structure du moi. La question : qui résiste ? reste pour lui ouverte et problématique (e). Au-delà du moi « ... qui se cramponne à ses contre-investissements » (5 b), il faut reconnaître

comme obstacle dernier au travail analytique une résistance radicale, sur la nature de laquelle les hypothèses freudiennes ont varié, mais de toute façon irréductible aux opérations défensives (*voir* : [Compulsion de répétition](#)).

▲ (α) Idée qui se fait jour dès 1896 : « L'hostilité qu'on me témoigne et mon isolement pourraient bien faire supposer que j'ai découvert les plus grandes vérités » (2 b).

Sur la « vexation », cf. [Une difficulté de la psychanalyse](#) (*Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*, 1917) (6).

(β) « Lorsqu'on criait à un malade qui se montrait récalcitrant : que faites-vous ? vous vous contre-suggestionnez, je me disais qu'on se livrait là manifestement à une injustice et à une violence. L'homme avait certainement le droit de se contre-suggestionner, lorsqu'on cherchait à se le soumettre par des suggestions » (7).

(γ) La technique par suggestion « ... ne nous permet pas, par exemple, de reconnaître la *résistance* qui fait que le malade se cramponne à sa maladie et, par là, lutte contre son rétablissement » (8).

(δ) Cf. la définition de la résistance dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) : « *Tout ce qui perturbe la continuation du travail est une résistance* » (9).

(ε) On pourra se reporter à l'ouvrage de E. Glover, *Technique de la psychanalyse* (*The Technique of Psycho-Analysis*, 1955). L'auteur, après avoir fait un relevé méthodique des résistances en tant que manifestations, évoquées par l'analyse, des défenses permanentes de l'appareil mental, reconnaît l'existence d'un résidu : « Ayant épuisé la liste possible des résistances qui pourraient provenir du moi ou du surmoi, nous restons avec ce fait nu qu'on se livre devant nous à une répétition ininterrompue du même ensemble de représentations [...]. Nous espérons qu'en écartant les résistances du moi et du surmoi nous amènerions quelque chose comme une libération automatique de pression et qu'une autre manifestation de défense s'empresserait de lier cette énergie libérée, comme il arrive dans les symptômes transitoires. Au lieu de cela, il semble que nous ayons donné un coup de fouet à la compulsion de répétition et que le ça ait profité de l'affaiblissement des défenses du moi pour exercer une attraction grandissante sur les représentations préconscientes » (10).

(1) Cf. Freud (S.), a) G.W., I, 280 ; S.E., II, 278 ; Fr., 225. – b) G.W., I, 284 ; S.E., II, 289 ; Fr., 234.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902.* – a) Lettre du 27-10-1897 : Ail., 240 ; Angl., 226 ; Fr., 200. – b) Lettre du 13-3-1896 : Ail., 172 ; Angl., 161 ; Fr., 143.

(3) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips, 1920.* G.W., XIII, 17 ; S.E., XVIII, 19 ; Fr., 19.

(4) Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse, 1937.* – a) G.W., XVI, 84 ; S.E., XXIII, 238 ; Fr., 24-5. – b) Cf. G.W., XVI, 86 ; S.E., XXIII, 241 , Fr., 27.

(5) Freud (S.), a) Cf. G.W., XIV, 191-3 ; S.E., XX, 158-60 ; Fr., 87-9. – b) G.W., XIV, 191-3 ; S.E., XX, 158-60 ; Fr., 87-9.

(6) Cf. Freud (S.). G.W., XII, 1-26 ; S.E., XVII, 137-44 ; Fr., 137-47.

(7) Freud (S.). *Massenpsychologie und Ich-Analyse, 1921.* G.W., XIII, 97 ; S.E., XVIII, 89 ; Fr., 99.

(8) Freud (S.). *Über Psychotherapie, 1904.* G.W., V, 18 ; S.E., VII, 261 ; Fr., 14.

(9) Freud (S.). G.W., II-III, 521 ; S.E., V, 517 ; Fr., 427.

(10) Glover (Ed.). Angl., Baillière, Londres, 1955, 81 ; Fr., P.U.F., Paris, 1958, 94-5.

Restes diurnes

= *D.* : Tagesreste. – *En.* : day's residues. – *Es.* : restos diurnos. – *I.* : resti diurni. – *P.* : restos diurnos.

• ***Dans la théorie psychanalytique du rêve, éléments de l'état vigile du jour précédent qu'on retrouve dans le récit du rêve et les associations libres du rêveur ; ils sont en connexion plus ou moins lointaine avec le désir inconscient qui s'accomplit dans le rêve. On peut trouver tous les intermédiaires entre deux cas extrêmes : celui où***

la présence de tel reste diurne paraît motivée, du moins en première analyse, par une préoccupation ou un désir de la veille ; et le cas où ce sont des éléments diurnes d'apparence insignifiante qui sont choisis en fonction de leur liaison associative avec le désir du rêve.

■ Selon une conception classique, discutée dans le premier chapitre de [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), les éléments rencontrés dans la plupart des rêves dériveraient de la vie des jours qui les précèdent. Toutefois, plusieurs auteurs avaient noté que les éléments retenus ne concernaient pas toujours des événements ou des intérêts importants, mais des détails d'apparence anodine.

Freud reprend ces faits mais leur donne une signification nouvelle en les intégrant à sa théorie qui fait du rêve l'accomplissement d'un désir inconscient. C'est en référence à la thèse fondamentale, selon laquelle l'énergie du rêve se trouve dans le désir inconscient, qu'on pourrait situer la nature et la fonction des différents restes diurnes.

Il peut s'agir de désirs ou de préoccupations diverses que le sujet a connus au cours de la veille et qui resurgissent dans le rêve ; le plus souvent ces problèmes de la veille sont présents dans le rêve sous une forme déplacée et symbolique. Les restes diurnes sont soumis aux mécanismes du travail du rêve au même titre que toutes les [pensées](#)* du rêve. Selon une métaphore célèbre de Freud, les restes diurnes sont alors l'« entrepreneur » du rêve, ils fonctionnent comme incitation (les impressions corporelles pendant le sommeil peuvent jouer un rôle analogue). Mais, même dans ce cas, le rêve ne peut être pleinement expliqué que par l'intervention du désir inconscient qui fournit la force des pulsions (*Triebkraft*), le « capital ». « Selon

moi, le désir conscient ne peut susciter un rêve que s'il parvient à éveiller un autre désir, inconscient, en consonance avec lui, et par lequel il est renforcé » (1 a).

A la limite, le rapport entre les restes diurnes et le désir inconscient peut se passer de la médiation d'une préoccupation actuelle : les restes diurnes ne sont plus que des éléments, des signes qu'utilise le désir inconscient. Dans ce cas, l'apparence arbitraire de leur sélection n'en sera que plus manifeste. Quelle est alors leur fonction ? On pourrait la résumer ainsi :

a) En les sélectionnant, le rêve déjoue la censure. Sous le couvert de leur apparence insignifiante, des contenus refoulés peuvent s'exprimer ;

b) Mieux que des souvenirs chargés d'intérêt et déjà intégrés à de riches complexes associatifs, ils se prêtent à entrer en connexion avec le désir infantile ;

c) Leur caractère actuel paraît les privilégier aux yeux de Freud qui, pour rendre compte de la présence du *récent* dans tout rêve, invoque la notion de « transfert »*. « Les restes diurnes [...] non seulement empruntent quelque chose à l'Ics – à savoir la force de pulsion qui est à la disposition du désir refoulé – lorsqu'ils parviennent à prendre part à la formation d'un rêve ; mais ils offrent aussi à l'inconscient quelque chose d'indispensable, à savoir, le point d'accrochage nécessaire pour un transfert » (1 b). Cette importance du présent se trouve vérifiée dans le fait que ce sont souvent des restes du jour même précédant le rêve qui sont retrouvés.

(1) Freud (S.), a) G.W., II-III, 558 ; S.E., V, 553 ; Fr., 454.– b) G.W., 11-111, 569 ; S.E., V, 564 ; Fr., 462.

Retour du refoulé

= *D.* : Wiederkehr (ou Rückkehr) des Verdrängten. – *En.* : return (ou break-through) of the repressed. – *Es.* : retorno de lo reprimido. – *I.* : ritorno del rimosso. – *P.* : retôrno do recalcado.

• ***Processus par lequel les éléments refoulés, n'étant jamais anéantis par le refoulement, tendent à réapparaître et y parviennent de manière déformée sous forme de compromis.***

■ Freud a toujours insisté sur le caractère « indestructible » des contenus inconscients (1). Non seulement les éléments refoulés ne sont pas anéantis, mais encore ils tendent sans cesse à réapparaître à la conscience, par des voies plus ou moins détournées et par l'intermédiaire de formations dérivées plus ou, moins méconnaissables : les rejetons* de l'inconscient (α).

L'idée que les symptômes s'expliquent par un retour du refoulé s'affirme dès les premiers textes psychanalytiques de Freud. On y trouve aussi l'idée essentielle que ce retour du refoulé s'opère par le moyen de « formation de *compromis* entre les représentations refoulées et refoulantes » (2). Mais les relations entre le mécanisme du refoulement* et celui du retour du refoulé ont été comprises par Freud de façon sensiblement différente :

1. Dans *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen* (*Der Wahn und die Träume in W. Jensens Gradiva*, 1907) par exemple, Freud est amené à insister sur le fait que le refoulé utilise pour son retour les mêmes voies associatives qui ont été suivies dans le refoulement (3 d). Les deux opérations seraient donc intimement liées et comme

symétriques l'une de l'autre ; Freud utilise ici l'apologue de l'ascète qui, essayant de chasser la tentation par l'image du crucifix, voit apparaître à la place du crucifié l'image d'une femme nue : « ... c'est dans et derrière le refoulant que le refoulé obtient finalement la victoire » (3 b).

2. Mais Freud n'a pas maintenu cette idée, qu'il révisé par exemple dans une lettre à Ferenczi du 6-12-1910 en indiquant que le retour du refoulé est un mécanisme spécifique (4). Cette indication est reprise notamment dans Le refoulement (*Die Verdrängung*, 1915), où le retour du refoulé est conçu comme un troisième temps indépendant dans l'opération du refoulement prise au sens large (5). Freud en décrit le processus dans les différentes névroses et il ressort de cette analyse que le retour du refoulé s'opère par déplacement, condensation, conversion, etc.

Freud a également indiqué les conditions générales du retour du refoulé : affaiblissement du contre-investissement*, renforcement de la poussée pulsionnelle (sous l'influence biologique par exemple de la puberté), survenue d'événements actuels qui évoquent le matériel refoulé (6).

▲ (α) Sur la problématique d'une telle idée, on pourra se reporter à une note d'inhibition, symptôme et angoisse (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) où Freud se demande si le désir refoulé en vient à transférer toute son énergie à ses rejetons ou se maintient lui-même dans l'inconscient (7).

(1) Cf. Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 583 ; S.E., V, 577 ; Fr., 472.

(2) Freud (S.). *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neurosepsychosen*, 1896. G.W., I, 387 ; S.E., III, 170.

(3) Freud (S.), a) Cf. G.W., VII, 60-1 ; S.E., IX, 35 ; Fr., 139-40. – b) G.W., VII, 60-1 ; S.E., IX, 35 ; Fr., 139-40.

(4) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, 1953-55-57, vol. II. Angl., Hogarth Press, Londres, 1955, 499 ; Fr., P.U.F., Paris, 472.

(5) Cf. Freud (S.). G.W., X, 256-8 ; S.E., XIV, 154-6 ; Fr., 82-6.

(6) Cf. Freud (S.). *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, 1939. G.W., XVI, 210-2 ; S.E., XXIII, 95-6 ; Fr., 145.

(7) Cf. Freud (S.). G.W., XIV, 173, n. ; S.E., XX, 142, n. ; Fr., 67, n.

Retournement sur la personne propre

= *D.* : Wendung gegen die eigene Person. – *En.* : turning round upon the subject's own self. – *Es.* : vuelta en contra del sujeto. – *I.* : riflessione sulla propria persona. – *P.* : volta contra si mesmo.

• ***Processus par lequel la pulsion remplace un objet indépendant par la personne propre.***

Voir : [Renversement dans le contraire.](#)

Rêve diurne (rêverie)

= *D.* : Tagtraum. – *En.* : day-dream. – *Es.* ; sueno diurno (devaneo). – *I.* : sogno diurno. – *P.* : sonho diurno (devaneio).

• **Freud donne ce nom à un scénario imaginé à l'état de veille, soulignant ainsi l'analogie d'une telle rêverie avec le rêve. Les rêves diurnes constituent, comme le rêve nocturne, des accomplissements de désir ; leurs mécanismes de formation sont identiques, avec prédominance de l'élaboration secondaire.**

■ Les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), singulièrement les chapitres dus à Breuer, soulignent l'importance que les rêves diurnes prennent dans la genèse du symptôme hystérique : l'habitude du rêve diurne (le « théâtre privé » d'Anna O...) favoriserait, selon Breuer, la constitution d'un clivage* (*Spaltung*) au sein du champ de conscience (voir : État hypnoïde).

Freud s'est intéressé aux rêves diurnes (notamment dans le cadre de sa théorie du rêve) d'une part, en comparant leur genèse à celle du rêve ; d'autre part, en étudiant le rôle qu'ils jouent dans le rêve nocturne.

Les rêves diurnes partagent avec les rêves nocturnes plusieurs caractères essentiels : « De même que les rêves, ce sont des accomplissements de désir ; de même que les rêves, ils reposent pour une bonne part sur les impressions laissées par des événements infantiles ; de même que les rêves, ils bénéficient pour leurs créations d'une certaine indulgence de la part de la censure. Quand on examine leur structure, on s'aperçoit que le motif de désir qui est à l'œuvre dans leur production a mêlé le matériel dont ils

sont construits, en a changé l'ordre pour constituer un nouvel ensemble. Ils sont, à l'égard des souvenirs d'enfance auxquels ils se rapportent, un peu dans le même rapport que ces palais baroques de Rome à l'égard des ruines antiques : pierre de taille et colonnes ont servi de matériel pour construire des formes modernes » (1 a).

Toutefois, le rêve diurne se spécifie en ce que l'élaboration secondaire* y joue un rôle prévalent, assurant aux scénarios une cohérence plus grande qu'à ceux du rêve.

Pour Freud, les rêves diurnes, terme pour lui synonyme, dans L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), de fantasme (*Phantasie*) ou de fantasme diurne (*Tagesphantasie*), ne sont pas toujours conscients : « il s'en produit une quantité considérable d'inconscients qui doivent rester inconscients du fait de leur contenu et de leur origine dans le matériel refoulé » (1 b) (*voir : Fantasme*).

Les rêves diurnes constituent une partie importante du matériel du rêve. Ils peuvent s'y retrouver parmi les restes diurnes et sont soumis comme eux à toutes les déformations ; ils peuvent, de façon plus spécifique, fournir à l'élaboration secondaire un scénario tout monté, « la façade du rêve » (1 c).

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 496 : S.E., V, 492 ; Fr., 366. – b) G.W., II-III, 496 ; S.E., V, 492 ; Fr., 366. – c) G.W., II-III, 497 ; S.E., V, 493 ; Fr., 367.

Roman familial

= D. : Familienroman. – En. : family romance. – Es. : novela familiar. – I. : romanzo familiare. – P. : romance familial.

• **Expression créée par Freud pour désigner des fantasmes par lesquels le sujet modifie imaginativement ses liens avec ses parents (imaginant, par exemple, qu'il est un enfant trouvé). De tels fantasmes trouvent leur fondement dans le complexe d'Œdipe.**

■ Avant de leur consacrer un article, en 1909 (α), Freud avait déjà fait état à quelques reprises de fantasmes par lesquels le sujet se forge une famille, invente à cette occasion une sorte de roman (1). De tels fantasmes se rencontrent manifestement dans les délires paranoïaques ; rapidement Freud les retrouve chez les névrosés sous diverses variantes : l'enfant imagine qu'il est né non de ses parents réels, mais de parents prestigieux, ou bien d'un père prestigieux, et il prête alors à sa mère des aventures amoureuses secrètes, ou encore il est bien lui-même enfant légitime, mais ses frères et sœurs sont des bâtards.

De tels fantasmes se rattachent à la situation œdipienne ; ils naissent sous la pression qu'exerce le [complexe d'Œdipe](#)*. Leurs motivations précises sont nombreuses et mêlées : désir de rabaisser les parents sous un aspect et de les exalter sous un autre, désir de grandeur, tentative de contourner la barrière contre l'inceste, expression de la rivalité fraternelle, etc.

▲ (α) D'abord intégré à l'ouvrage d'Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros (Der Mythos von der Geburt des Helden, 1909)*.

(1) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902.
Manuscrit M et lettre du 20-6-98 : Ail., 219 et 273 ; Angl., 205 et
256 ; Fr., 181-2 et 227-8.

S

Sadisme

= *D.* : Sadismus.—*En.* : sadism. — *Es.* : sadismo. — sadismo.—
P. : sadismo.

• ***Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance ou à l'humiliation infligée à autrui.***

La psychanalyse étend la notion de sadisme au-delà de la perversion décrite par les sexologues, en en reconnaissant de nombreuses manifestations plus larvées, infantiles notamment, et en en faisant une des composantes fondamentales de la vie pulsionnelle.

■ Pour la description des différentes formes ou degrés de la perversion sadique nous renvoyons le lecteur aux ouvrages des sexologues, notamment Krafft-Ebing et Havelock Ellis (α).

Du point de vue terminologique, notons que Freud, le plus souvent, réserve le terme de sadisme ([*Trois essais sur la théorie de la sexualité*](#) [*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905] par exemple) ou de « sadisme proprement dit » (1) à l'association de la sexualité et de la violence exercée sur autrui.

Cependant, d'une façon plus lâche, il nomme parfois sadisme l'exercice de cette seule violence, hors de toute

satisfaction sexuelle (2) (voir : [Pulsion d'emprise](#), [Agressivité](#), [Sado-masochisme](#)). Un tel emploi, dont Freud lui-même a souligné qu'il n'était pas absolument rigoureux, a pris une large extension en psychanalyse ; il conduirait à tort à faire du terme de sadisme le synonyme de celui d'agressivité. Cet emploi est particulièrement net dans les écrits de Melanie Klein et de son école.

▲ (α) C'est Krafft-Ebing qui a proposé de désigner cette perversion du nom de sadisme, par référence à l'œuvre du marquis de Sade.

(1) Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. G.W., XIII, 376 ; S.E., XIX, 163 ; Fr., 216.

(2) Cf. par exemple : Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. GAV., X, 221 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 46.

Sadisme – masochisme, sado-masochisme

– D. : Sadismus – Masochismus, Sadomasochismus. – En. : sadism – masochism, sado-masochism. – Es. : sadismo – masoquismo, sado-masoquismo. – I. : sadismo – masochismo, sado-masochismo. – P. : sadismo – masoquismo, sado-masoquismo.

• ***Expression qui ne souligne pas seulement ce qu'il peut y avoir de symétrique et de complémentaire dans les deux perversions sadique et masochiste, mais qui désigne un couple d'opposés fondamental aussi bien dans l'évolution que dans les manifestations de la vie pulsionnelle.***

Dans cette perspective, le terme sado-masochisme, employé en sexologie pour désigner des formes combinées de ces deux perversions, a été repris en psychanalyse, notamment en France par Daniel Lagache, pour souligner l'interrelation de ces deux positions aussi bien dans le conflit intersubjectif (domination-soumission) que dans la structuration de la personne (autopunition).

■ Le lecteur trouvera dans les articles masochisme et sadisme des considérations principalement terminologiques ; le présent article envisage seulement le couple d'opposés sadisme-masochisme, de la relation que la psychanalyse établit entre ses deux pôles et de la fonction qu'elle lui attribue.

L'idée d'une liaison entre les perversions sadique et masochiste avait déjà été notée par Krafft-Ebing. Freud la souligne dès les [Trois essais](#) sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), en faisant du sadisme et du masochisme les deux versants d'une même perversion dont la forme active et la forme passive se retrouvent dans des proportions variables chez le même individu : « Un sadique est toujours en même temps un masochiste, ce qui n'empêche pas que le côté actif ou le côté passif de la perversion puisse prédominer et caractériser l'activité sexuelle qui prévaut » (1 a).

Dans la suite de l'œuvre freudienne et dans la pensée psychanalytique, deux idées ne feront que s'affirmer toujours davantage :

1° La corrélation intime des deux termes du couple est telle qu'ils ne sauraient être étudiés séparément ni dans leur genèse ni dans aucune de leurs manifestations ;

2° L'importance de ce couple dépasse largement le plan des perversions : « Le sadisme et le masochisme occupent, parmi les autres perversions, une place spéciale.

Sadisme – masochisme, sado-masochisme

L'activité et la passivité qui en forment les caractères fondamentaux et opposés sont constitutifs de la vie sexuelle en général » (1 b).



En ce qui concerne la genèse respective du sadisme et du masochisme, les idées de Freud ont évolué corrélativement aux remaniements apportés à la théorie des pulsions. Quand on se réfère à la première théorie, telle qu'elle trouve son élaboration ultime dans *Pulsions et destins des pulsions* (*Triebe und Triebchicksale*, 1915), on dit couramment que le sadisme est antérieur au masochisme, que le masochisme est un sadisme retourné contre la personne propre. En fait, sadisme est pris là au sens d'une agression contre autrui dans laquelle la souffrance de celui-ci n'entre pas en considération et qui n'est corrélatrice d'aucun plaisir sexuel. « La psychanalyse semble montrer qu'infliger de la douleur ne joue aucun rôle dans les buts visés originellement par la pulsion. L'enfant sadique ne fait pas entrer dans ses considérations ni dans ses intentions le fait d'infliger de la douleur » (2 a). Ce que Freud nomme ici sadisme c'est l'exercice de la pulsion d'emprise*.

Le masochisme répond à un retournement* contre la personne propre en même temps qu'à un renversement* de l'activité en passivité. C'est seulement au temps masochiste que l'activité pulsionnelle prend une signification sexuelle et que faire souffrir lui devient immanent : « ... la sensation de douleur aussi bien que d'autres sensations de déplaisir empiètent dans le domaine de l'excitation sexuelle et provoquent un état de plaisir pour l'amour duquel on peut aussi trouver goût au déplaisir de la douleur » (2 b). Freud indique deux étapes de ce

retournement sur soi : l'une où le sujet se fait souffrir lui-même, attitude particulièrement nette dans la névrose obsessionnelle, l'autre, caractérisant le masochisme proprement dit, où le sujet se fait infliger de la douleur par une personne étrangère : avant de passer à la voix « passive », le verbe *faire souffrir* passe par la voix « moyenne » réfléchie (2 c). Enfin, le sadisme, au sens sexuel du terme, comporte un nouveau retournement de la position masochiste.

Dans ces deux retournements successifs, Freud souligne le rôle de l'identification à l'autre dans le fantasme : dans le masochisme « ... le moi passif se met fantasmatiquement à sa place précédente, place qui est maintenant cédée au sujet étranger » (2 d). De même, dans le sadisme, « ... tout en infligeant [des douleurs] à d'autres on [en] jouit masochiquement dans l'identification avec l'objet qui souffre » (2 e, a).

On notera que la sexualité intervient dans le processus corrélativement à l'apparition de la dimension intersubjective et du fantasme.

Si Freud a pu dire pour qualifier cette étape de sa pensée par comparaison avec la suivante qu'il déduisait le masochisme du sadisme et qu'il n'admettait pas alors la thèse d'un masochisme primaire, on voit cependant que, à condition de prendre le couple masochisme - sadisme dans son sens propre, sexuel, c'est bien le temps masochiste qui est déjà considéré comme premier, comme fondamental.

Avec l'introduction de la pulsion de mort, Freud pose en principe l'existence de ce qu'il a appelé masochisme primaire. En un premier stade, mythique, toute la pulsion de mort est tournée contre le sujet lui-même, mais ce n'est pas encore là ce que Freud nomme masochisme primaire. Il appartient à la libido de dériver sur le monde extérieur

Sadisme – masochisme, sado-masochisme

une grande partie de la pulsion de mort : « Une partie de cette pulsion est mise directement au service de la pulsion sexuelle où son rôle est important. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie n'accompagne pas ce détournement vers l'extérieur, elle reste dans l'organisme où elle est liée libidinalement à l'aide de l'excitation sexuelle dont elle s'accompagne [...] ; nous reconnaissons là le masochisme originaire, érogène » (3 a).

Si l'on passe sur un certain flottement terminologique auquel Freud lui-même n'est pas insensible (3 b), on peut dire que l'état premier où la pulsion de mort se dirige tout entière contre l'individu lui-même, ne correspond pas plus à une position masochique qu'à une position sadique.

D'un même mouvement la pulsion de mort s'associant à la libido se scinde en sadisme et en masochisme érogènes. Notons enfin que ce sadisme à son tour peut se retourner contre le sujet en un « masochisme secondaire qui vient s'ajouter au masochisme originaire » (3 c).



Freud a décrit dans l'évolution de l'enfant la part prise par le sadisme et le masochisme dans les différentes organisations libidinales ; il les a reconnus à l'œuvre d'abord et principalement dans l'[organisation sadique-anale](#)*, mais aussi dans les autres stades (*voir* : [Stade sadique-oral](#) ; [Cannibalisme](#) ; [Union-désunion](#)). On sait que le couple [activité - passivité](#)*, qui se réalise éminemment dans l'opposition sadisme - masochisme, est considéré par Freud comme une des grandes polarités caractérisant la vie sexuelle du sujet et qu'il se retrouve dans les couples qui prennent sa succession : phallique - castré, masculin - féminin.

La fonction intrasubjective du couple sadisme - masochisme a été découverte par Freud, notamment dans la dialectique qui oppose surmoi sadique et moi masochique (3, 4).



Freud avait marqué l'interrelation du sadisme et du masochisme non seulement dans les perversions manifestes, mais la réversibilité des positions dans le fantasme et enfin dans le conflit intrasubjectif. Dans cette voie, D. Lagache a particulièrement insisté sur la notion de *sado-masochisme* dont il fait la dimension majeure de la relation intersubjective. Le conflit psychique, et sa forme centrale le conflit œdipien, peut être compris comme un conflit de demandes (voir : [Conflit](#)) « ... la position de demandeur est, virtuellement, une position de persécuté-persécuteur, parce que la médiation de la demande introduit nécessairement les relations sado-masochiques du type domination-soumission qu'implique toute interférence du pouvoir » (5).

▲ (α) Sur l'articulation du sadisme et du masochisme dans la structure fantasmatique, cf. [On bat un enfant](#) (*Ein Kind wird geschlagen*, 1919).

(β) Sur la portée que D. Lagache donne à la notion de sado-masochisme, cf. le texte cité en (5).

(1) Freud (S.). a) G.W., V, 59 ; S.E., VII, 159 ; Fr., 46. – b) Passage ajouté en 1915 : G.W., V, 58 ; S.E., VII, 159 ; Fr., 45.

(2) Freud (S.), a) G.W., X, 221 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 46. – b) G.W., X, 221 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 46. – c) Cf. GAV., X, 221 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 45. – d) G.W., X, 220 ; S.E., XIV, 128 ; Fr., 45. – e) G.W., X, 221 ; S.E., XIV, 129 ; Fr., 46.

(3) Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. a) G.W., XIII, 376 ; S.E., XIX, 163-4 ; Fr., 216. – b) Cf. G.W., XIII, 377 ; S.E., XIX, 164 ; Fr., 217. – c) G AV., XIII, 377 ; S.E., XIX, 164 ; Fr., 217. – d) Cf. passim.

(4) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. Chap. V : GAV., XIII, 277-89 ; S.E., XIX, 48-59 ; Fr., 205-18.

(5) Lagache (D.). *Situation de l'agressivité*, in Bull. Psycho., XIV, 1, 1960, 99-112.

Scène originaire

= *D.* : Urszene. – *En.* : primai scene. – *Es.* : escena primitiva ou originaria ou protoescena. – *I.* : scena originaria ou primaria. – *P.* : cena primitiva ou originaria ou protocena.

• **Scène de rapport sexuel entre les parents, observée ou supposée d'après certains indices et fantasmée par l'enfant. Elle est généralement interprétée par celui-ci comme un acte de violence de la part du père.**

■ Le terme de *Urszenen* (scènes originaires ou primitives) apparaît dans un manuscrit de Freud de 1897 (1), pour connoter certaines expériences infantiles traumatisantes organisées en scénarios, en scènes (*voir* : [Fantasme](#)) sans qu'il s'agisse alors plus spécialement du coït parental.

Dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), bien qu'on n'y trouve pas le terme de scène originaire, Freud souligne l'importance de l'observation du coït parental en tant que génératrice d'angoisse : « J'ai expliqué cette angoisse en indiquant qu'il s'agit d'une excitation sexuelle qu'il [l'enfant] n'est pas à même de maîtriser en la comprenant et qui sans doute est écartée parce que les parents y sont impliqués » (2).

L'expérience analytique conduira Freud à donner une importance croissante à la scène où l'enfant se voit assister à des rapports sexuels de ses parents : elle est « ... un élément qui manque rarement dans le trésor des fantasmes inconscients qu'on peut découvrir chez tous les névrosés et probablement chez tous les enfants des hommes » (3). Elle fait partie de ce que Freud appelle les fantasmes originaires* (*Urphantasien*). C'est dans L'homme aux loups (*Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918), que l'observation du coït parental est décrite sous le nom de « scène originaire ». Freud met en lumière sur ce cas différents éléments : le coït est compris par l'enfant comme une agression du père dans une relation sado-masochique ; il provoque une excitation sexuelle chez l'enfant en même temps qu'il fournit un support à l'angoisse de castration ; il est interprété dans le cadre d'une théorie sexuelle infantile comme coït anal.

Ajoutons que, selon Ruth Mack Brunswick, « ... la compréhension que l'enfant a du coït parental et l'intérêt qu'il lui porte trouvent un appui dans ses propres expériences corporelles préœdipiennes avec sa mère et dans les désirs qui en résultent » (4).

Faut-il voir dans la scène originaire le souvenir d'un événement effectivement vécu par le sujet ou un pur fantasme ? La question qui fut l'objet d'un débat de Freud avec Jung et avec lui-même est à plusieurs reprises discutée dans L'homme aux loups. Les réponses de Freud, pour variables qu'elles puissent paraître, se situent entre deux limites : dans la première rédaction de L'homme aux loups (1914) où Freud tient à prouver la réalité de la scène originaire, il met déjà l'accent sur le fait que ce n'est qu'après coup* (*nachträglich*) qu'elle est comprise et interprétée par l'enfant ; et à l'inverse, quand il

souligne ce qu'il y a de fantasmes rétroactifs (*Zurückphantasieren*), il maintient que le réel a au moins fourni des indices (bruit, coït animal, etc.) (5).

Au-delà de la discussion sur la part relative du réel et du fantasmatique dans la scène originaire, ce que Freud paraît viser et vouloir maintenir, notamment contre Jung, c'est l'idée que cette scène appartient au passé – ontogénique ou phylogénique – de l'individu et constitue un événement qui peut être de l'ordre du mythe, mais qui est déjà là, avant toute signification apportée après-coup.

(1) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse, 1887-1902*. Ail., 210 ; Angl., 197 ; Fr., 174.

(2) Freud (S.). G.W., II-III, 591 ; S.E., V, 585 ; Fr., 478.

(3) Freud (S.). *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia, 1915*. G.W., X, 242 ; S.E., XIV, 269 ; Fr., 8.

(4) Mack Brunswick (R.). *The Preœdipal Phase of the Libido Development, 1940*, in *The Psycho-Analytic Reader, 1950*, 247.

(5) Cf. Freud (S.). G.W., XII, 137, n. ; S.E., XVII, 103, n. ; Fr., 404, n.

Scène primitive

• **Expression généralement adoptée par les psychanalystes de langue française comme équivalent de ce que Freud a nommé *Urszene*. Nous lui préférons la traduction : scène originaire.**

■ Voir : [Scène originaire](#).

Schizophrénie

= D. : Schizophrénie. – En. : schizophrenia. – Es. esquizofrenia. – I. : schizofrenia. – P. : esquizofrenia.

• *Terme créé par E. Bleuler (1911) pour désigner un groupe de psychoses dont Kraepelin avait déjà montré l'unité en les rangeant sous le chef de la « démence précoce » et en y distinguant les trois formes, restées classiques, hébéphrénique, catatonique et paranoïde.*

En introduisant le terme schizophrénie (du grec σχίζω « fendre, cliver », et φρήν « esprit »), Bleuler entend mettre en évidence ce qui constitue selon lui le symptôme fondamental de ces psychoses : la Spaltung (« dissociation »). Le terme s'est imposé en psychiatrie et en psychanalyse, quelles que soient les divergences des auteurs sur ce qui assure à la schizophrénie sa spécificité, et, partant, sur l'extension de ce cadre nosographique.

Cliniquement, la schizophrénie se diversifie en des formes apparemment très dissemblables d'où l'on dégage habituellement les caractères suivants : l'incohérence de la pensée, de l'action et de l'affectivité (désignée par les termes classiques de discordance, dissociation, désagrégation), le détachement à l'endroit de la réalité avec repli sur soi et prédominance d'une vie intérieure livrée aux productions fantasmatiques (autisme), une activité délirante plus ou moins marquée, toujours mal systématisée. Enfin, le caractère chronique de la maladie, qui évolue selon les rythmes les plus divers dans le sens d'une « détérioration » intellectuelle et affective, et

abouti souvent à des états d'allure démentielle, est pour la plupart des psychiatres un trait majeur sans lequel on ne peut porter le diagnostic de schizophrénie.

■ L'extension par Kraepelin du terme de « démence précoce » à un large groupe d'affections dont il a montré la parenté aboutissait à une inadéquation entre le terme retenu et les tableaux cliniques envisagés, à l'ensemble desquels ne pouvaient s'appliquer ni le mot démence ni la qualification de précoce. C'est pour cette raison que Bleuler a proposé un nouveau terme ; s'il a choisi celui de schizophrénie, c'était dans le souci que la dénomination même rappelât ce qui pour lui était, au-delà des « symptômes accessoires » qui peuvent se rencontrer ailleurs (hallucinations par exemple), un symptôme fondamental de l'affection, la *Spaltung* : « Je nomme la *dementia praecox Schizophrénie* parce que [...] la *Spaltung* des fonctions psychiques les plus diverses en est une des caractéristiques les plus importantes » (1 a).

Bleuler, qui a souligné l'influence sur sa pensée des découvertes de Freud et qui, professeur de psychiatrie à Zurich, participait aux recherches poursuivies par Jung (voir : [Association](#)), emploie le terme de *Spaltung* dans une acception bien différente de celle que lui donne Freud (voir : [Clivage du moi](#)).

Qu'entend-il par là ? La *Spaltung*, si ses effets sont réparables dans différents domaines de la vie psychique (pensée, affectivité, activité), est avant tout un trouble des associations qui régissent le cours de la pensée. Dans la schizophrénie, il conviendrait de distinguer des symptômes « primaires », expression directe du processus morbide (que Bleuler considère comme organique) et des symptômes « secondaires » qui ne sont que « ... la réaction de l'âme malade » au processus pathogène (1 b).

Le trouble primaire de la pensée pourrait être défini comme un relâchement des associations : « ... les associations perdent leur cohésion. Parmi les milliers de fils qui guident nos pensées, la maladie en rompt, ici et là, de façon irrégulière, tantôt tel ou tel, tantôt un certain nombre, tantôt une grande partie. De ce fait le résultat de la pensée est insolite et souvent faux du point de vue logique » (1 e).

D'autres troubles de la pensée sont secondaires, traduisant la façon dont les idées se regroupent, en l'absence de « représentations-buts » (terme par lequel Bleuler désigne les seules représentations-buts conscientes ou préconscientes) (voir : [Représentation-but](#)), sous la dénomination des complexes affectifs : « Étant donné que tout ce qui s'oppose à l'affect est réprimé plus qu'il n'est normal et que ce qui va dans le sens de l'affect est favorisé de façon également anormale, il en résulte finalement que le sujet ne peut plus du tout penser ce qui contredit une idée marquée d'affect : le schizophrène dans sa prétention ne rêve que de ses désirs ; ce qui pourrait empêcher leur réalisation n'existe pas pour lui. C'est ainsi que des complexes d'idées, dont le lien est plutôt un affect commun qu'une relation logique, se trouvent non seulement formés mais renforcés. N'étant pas utilisées, les voies associatives qui mènent d'un tel complexe à d'autres idées perdent, en ce qui concerne les associations adéquates, leur viabilité ; le complexe idéatif marqué d'affect se sépare toujours davantage et *parvient à une indépendance toujours plus grande (Spaltung des fondions psychiques)* » (1 d).

En ce sens, la *Spaltung* schizophrénique est rapprochée par Bleuler de ce que Freud a décrit comme le propre de l'inconscient, la subsistance côte à côte de groupements de

représentations indépendants les uns des autres (1 e) mais, pour lui, la *Spaltung*, en tant qu'elle implique le renforcement de groupes associatifs, est secondaire à un déficit primaire qui est une véritable désagrégation du processus mental. Aussi bien Bleuler différencie-t-il deux moments de la *Spaltung* : une *Zerspaltung* primaire (une désagrégation, un véritable éclatement) et une *Spaltung* proprement dite (clivage de la pensée en différents groupements) : « La *Spaltung* est la condition préalable de la plupart des manifestations plus compliquées de la maladie ; elle imprime son sceau particulier à toute la symptomatologie. Mais, derrière cette *Spaltung* systématique en complexes idéatifs déterminés, nous avons trouvé, antérieurement, un relâchement primaire de la texture associative qui peut conduire à une *Zerspaltung* incohérente de formations aussi solides que les concepts concrets. Dans le terme de schizophrénie j'ai visé ces deux sortes de *Spaltung* dont les effets souvent se fondent ensemble » (1 f).

Les résonances sémantiques du terme français de dissociation par lequel on traduit la *Spaltung* schizophrénique évoquent plutôt ce que Bleuler décrit comme *Zerspaltung*.



Sur le terme même de schizophrénie, Freud a émis des réserves : « ... il préjuge de la nature de l'affection en employant pour la désigner un caractère de celle-ci théoriquement postulée, un caractère, de plus, qui n'appartient pas à cette affection seule, et qui, à la lumière d'autres considérations, ne saurait être regardé comme son caractère essentiel » (2 a). Si Freud a parlé de schizophrénie, tout en continuant à utiliser le terme de

démence précoce, il avait cependant proposé le terme de paraphrénie* qui pouvait selon lui se coupler plus aisément avec celui de paranoïa*, marquant ainsi, à la fois, l'unité du champ des psychoses* et sa division en deux versants fondamentaux.

En effet, Freud admet que ces deux grandes psychoses peuvent se combiner de multiples façons (comme l'illustre le Cas Schreber), et qu'éventuellement, le malade passe d'une forme à l'autre ; mais d'autre part, il maintient la spécificité de la schizophrénie par rapport à la paranoïa, spécificité qu'il cherche à définir au niveau des processus et au niveau des fixations : prédominance du processus de « refoulement » ou du désinvestissement de la réalité sur la tendance à la restitution et au sein des mécanismes de restitution, prédominance de ceux qui s'apparentent à l'hystérie (hallucination) sur ceux de la paranoïa qui s'apparentent d'avantage à la névrose obsessionnelle (projection) ; au niveau des fixations : « La fixation prédisposante doit se trouver plus loin en arrière que celle de la paranoïa, être située au début du développement qui mène de l'auto-érotisme à l'amour d'objet » (2 b).

Si Freud a donné bien d'autres indications, notamment sur le fonctionnement de la pensée et du langage schizophréniques (3), on peut dire que la tâche de définir la structure de cette affection reste celle de ses successeurs.

(1) Bleuler (E.). *Dementia praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, Leipzig und Wien, 1911. – a) ; 5. – b) Cf. 284-5. – e) 10. – d) 293. – e) Cf. 296. – f) 296.

(2) Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, 1911. – a) G.W., VIII, 312-3 ; S.E., XII, 75 ; Fr., 319. – b) G.W., VIII, 314 ; S.E., XII, 77 ; Fr., 320.

(3) Cf. notamment : Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W. X, chap. VII ; S.E., XIV, chap. VII ; Fr., chap. VII.

Séduction (scène de –, théorie de la –)

= *D.* : Verführung (Verführungsszene, Verführungstheorie). –

En. : scene, theory of séduction. – *Es.* : escena de, teoria de la seducción. – *I.* : seduzione (scena di –, teoria délia –). – *P.* : cena de, teoria da sedução.

• **1. Scène réelle ou fantasmatique, où le sujet (généralement un enfant) subit passivement, de la part d'un autre (le plus souvent un adulte), des avances ou des manœuvres sexuelles.**

2. Théorie élaborée par Freud entre 1895 et 1897, et abandonnée par la suite, qui attribue au souvenir de scènes réelles de séduction le rôle déterminant dans l'étiologie des psychonévroses.

■ Avant d'être une théorie dont Freud a pensé, dans la période fondatrice de la psychanalyse, qu'elle était en mesure de rendre compte du refoulement de la sexualité, la séduction est une découverte clinique les patients, au cours du traitement, en viennent à se remémorer des expériences de séduction sexuelle : il s'agit de scènes vécues où l'initiative revient à l'autre (généralement un adulte) et pouvant aller de simples avances en paroles ou par gestes jusqu'à un attentat sexuel plus ou moins caractérisé, que le sujet subit passivement avec [effroi](#)*.

Séduction (scène de –, théorie de la –)

Dès 1893, Freud commence à faire mention de la séduction ; c'est entre 1895 et 1897 qu'il lui donne une fonction théorique majeure en même temps que, du point de vue chronologique, il est amené à reculer toujours plus loin dans l'enfance les scènes de séduction traumatisantes.

Parler de *théorie* de la séduction, ce n'est pas seulement reconnaître une fonction étiologique importante aux scènes sexuelles par rapport aux autres traumatismes ; en fait, pour Freud, cette prépondérance devient le principe d'une tentative très élaborée pour expliquer dans son origine le mécanisme du refoulement.

Schématiquement, cette théorie suppose que le traumatisme* se produit en deux temps séparés l'un de l'autre par la puberté. Le premier temps, celui de la séduction proprement dite, est caractérisé par Freud comme événement sexuel « présexuel » ; l'événement sexuel est apporté de l'extérieur à un sujet qui, lui, est encore incapable d'émotion sexuelle (absence des conditions somatiques de l'excitation, impossibilité d'intégrer l'expérience). La scène, au moment où elle se produit, n'est pas l'objet d'un refoulement. C'est seulement au second temps qu'un nouvel événement, qui ne comporte pas nécessairement de signification sexuelle en lui-même, vient évoquer par quelques traits associatifs le souvenir du premier : « Ici, note Freud, s'offre l'unique possibilité de voir un souvenir produire un effet bien plus considérable que l'incident lui-même » (1 a). C'est en raison de l'afflux d'excitation endogène déclenché par le souvenir que celui-ci est refoulé.

Dire que la scène de séduction est vécue passivement ne signifie pas seulement que le sujet a un comportement passif dans cette scène, mais qu'il la subit sans qu'elle puisse évoquer chez lui de réponse, sans qu'elle fasse écho

à des représentations sexuelles : l'état de passivité est corrélatif d'une non-préparation, la séduction produit un « effroi sexuel » (*Sexualschreck*).

Freud attribue une telle importance à la séduction dans la genèse du refoulement qu'il cherche à retrouver systématiquement des scènes de séduction passive aussi bien dans la névrose obsessionnelle que dans l'hystérie où il les a d'abord découvertes. « Dans tous mes cas de névrose obsessionnelle, j'ai retrouvé, à un âge très précoce, des années avant l'expérience de plaisir, une expérience *purement passive*, ce qui ne saurait être un hasard » (1 b). Si Freud différencie la névrose obsessionnelle de l'hystérie en ce que la première est déterminée par des expériences sexuelles précoces vécues activement et avec plaisir, il recherche néanmoins derrière de telles expériences des scènes de séduction passive comme celles qu'on trouve dans l'hystérie.

On sait que Freud sera conduit à mettre en doute la véracité des scènes de séduction et à abandonner la théorie correspondante. La lettre à Fliess du 21-9-97 donne les motifs de cet abandon. « Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui s'est lentement fait jour au cours de ces derniers mois. Je ne crois plus à ma *neurotica* » (1 c). Freud découvre que les scènes de séduction sont parfois le produit de reconstructions fantasmatiques, découverte corrélatrice de la mise à jour progressive de la sexualité infantile.



Il est classique de considérer l'abandon par Freud de la théorie de la séduction (1897) comme un pas décisif dans l'avènement de la théorie psychanalytique et dans la mise au premier plan des notions de fantasme inconscient, de

réalité psychique, de sexualité infantile spontanée, etc. Freud lui-même, à plusieurs reprises, a affirmé l'importance de ce moment dans l'histoire de sa pensée : « S'il est vrai que les hystériques ramènent leurs symptômes à des traumatismes fictifs, le fait nouveau est bien qu'ils fantasment de telles scènes ; il est donc nécessaire de tenir compte, à côté de la réalité pratique, d'une réalité psychique. Bientôt l'on découvrit que ces fantasmes servaient à dissimuler l'activité auto-érotique des premières années de l'enfance, à les embellir et à les porter à un niveau plus élevé. Alors, derrière ces fantasmes, apparut dans toute son ampleur la vie sexuelle de l'enfant » (2).

Cette vue d'ensemble mériterait néanmoins d'être nuancée :

1° Freud n'a cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de soutenir l'existence, la fréquence et la valeur pathogène des scènes de séduction effectivement vécues par les enfants (3, 4).

Quant à la situation chronologique des scènes de séduction, il a apporté deux précisions qui ne sont contradictoires qu'en apparence :

a) La séduction a souvent lieu à une période relativement tardive, le séducteur étant alors un autre enfant du même âge ou un peu plus âgé. La séduction est ensuite rapportée, par un fantasme rétroactif, à une période plus précoce, et attribuée à un personnage parental (5 a) ;

b) La description du lien préœdipien à la mère, notamment dans le cas de la petite fille, permet de parler d'une véritable séduction sexuelle par la mère, sous la forme des soins corporels donnés au nourrisson, séduction réelle qui serait le prototype des fantasmes ultérieurs :

« Ici le fantasme retrouve le sol de la réalité, car c'est réellement la mère qui a nécessairement provoqué et peut-être même éveillé, dans les organes génitaux, les premières sensations de plaisir, en donnant à l'enfant ses soins corporels » (6).

2° Sur le plan théorique, peut-on dire que le schéma explicatif de Freud, tel que nous l'avons dégagé plus haut, ait purement et simplement été abandonné par lui ? Il semble que plusieurs éléments essentiels de ce schéma se retrouvent transposés dans les élaborations ultérieures de la théorie psychanalytique :

a) L'idée que le refoulement ne peut se comprendre qu'en faisant intervenir plusieurs temps, le temps ultérieur venant donner, après-coup^{*}, son sens traumatique au premier. Cette conception trouvera par exemple, son plein développement dans les Extraits de l'histoire d'une névrose infantile (*Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918) ;

b) L'idée qu'au deuxième temps le moi subit une agression, un afflux d'excitation *endogène* ; dans la théorie de la séduction, c'est le souvenir et non l'événement lui-même qui est traumatisant. En ce sens le « souvenir » prend déjà dans cette théorie la valeur de « réalité psychique »^{*}, de « corps étranger » qui sera plus tard dévolue au fantasme^{*} ;

c) L'idée que, inversement, cette réalité psychique du souvenir ou du fantasme doit trouver son fondement dernier dans le « sol de la réalité ». Il semble que Freud ne se résoudra jamais à voir dans le fantasme la pure et simple efflorescence de la vie sexuelle spontanée de l'enfant. Il cherchera continuellement derrière le fantasme ce qui a pu le fonder dans sa réalité : indices perçus de la scène originaires^{*} (L'homme aux loups), séduction du nourrisson

Séduction (scène de –, théorie de la –)

par la mère (voir plus haut 1° b) et, plus radicalement encore, notion que les fantasmes se fondent en dernière analyse sur des « fantasmes originaires »*, restes mnésiques transmis par l'hérédité d'expériences vécues dans l'histoire de l'espèce humaine : « ... tout ce qui nous est raconté, actuellement dans l'analyse, sous forme de fantasme [...] a été autrefois dans les temps originaires de la famille humaine, réalité... » (5 b). Or le premier schéma que Freud a donné avec sa théorie de la séduction nous semble exemplaire de cette dimension de sa pensée : le premier temps, celui de la scène de séduction a dû, de toute nécessité, être fondé sur quelque chose de plus réel que les simples imaginations du sujet ;

d) Freud enfin a reconnu tardivement qu'avec les fantasmes de séduction il avait « ... pour la première fois rencontré le complexe d'Œdipe... » (7). De la séduction de la petite fille par le père à l'amour œdipien de la fillette pour le père il n'y avait en effet qu'un pas à franchir.

Mais toute la question est de savoir s'il faut considérer le fantasme de séduction comme une simple déformation défensive et projective de la composante positive du complexe d'Œdipe*, ou s'il faut y voir la traduction d'une donnée fondamentale : le fait que la sexualité de l'enfant est tout entière structurée par quelque chose qui lui vient comme de l'extérieur : la relation entre les parents, le désir des parents qui préexiste au désir du sujet et lui donne une forme. En ce sens, la séduction réellement vécue aussi bien que le fantasme de séduction ne seraient que l'actualisation d'une telle donnée.

Dans la même ligne de pensée, Ferenczi, reprenant à son compte en 1932 (8) la théorie de la séduction, a pu décrire

Séduction (scène de –, théorie de la –)

comment la sexualité adulte (« le langage de la passion ») faisait véritablement effraction dans le monde infantile (« le langage de la tendresse »).

Le danger d'un tel renouveau de la théorie de la séduction serait de renouer avec la notion préanalytique d'une innocence sexuelle de l'enfant que viendrait pervertir la sexualité adulte. Ce que refuse Freud, c'est que l'on puisse parler d'un monde de l'enfant ayant son existence propre avant que cette effraction, ou cette perversion, se produise. Il semble que ce soit pour cette raison qu'il range en dernière analyse la séduction parmi les « fantasmes originaires » dont il reporte l'origine à la préhistoire de l'humanité. La séduction ne serait pas essentiellement un fait réel, situable dans l'histoire du sujet, mais une donnée structurale qui ne pourrait être transposée historiquement que sous la forme d'un mythe.

Sentiment de culpabilité

= *D.* : Schuldgefühl. – *En.* : sense of guilt, guilt feeling.
– *Es.* : sentimiento de culpabilidad. – *I.* : senso di colpa. – *P.* : sentimento de culpa.

• ***Terme employé en psychanalyse avec une acception très large.***

Il peut désigner un état affectif consécutif à un acte que le sujet tient pour répréhensible, la raison invoquée

pouvant d'ailleurs être plus ou moins adéquate (remords du criminel ou auto-reproches d'apparence absurde), ou encore un sentiment diffus d'indignité personnelle sans relation avec un acte précis dont le sujet s'accuserait.

Par ailleurs, il est postulé par l'analyse comme système de motivations inconscientes rendant compte de comportements d'échec, de conduites délinquantes, de souffrances que s'inflige le sujet, etc.

En ce dernier sens, le mot sentiment ne doit être employé qu'avec réserve dans la mesure où le sujet peut ne pas se sentir coupable au niveau de l'expérience consciente.

■ Le sentiment de culpabilité a d'abord été rencontré principalement dans la névrose obsessionnelle, sous la forme des auto-reproches, des idées obsédantes contre lesquelles le sujet lutte parce qu'elles lui apparaissent répréhensibles, enfin sous forme de la honte attachée aux mesures de protection elles-mêmes.

Déjà, à ce niveau, on peut noter que le sentiment de culpabilité est partiellement inconscient, dans la mesure où la nature réelle des désirs en jeu (agressifs notamment) n'est pas connue du sujet.

L'étude psychanalytique de la mélancolie devait aboutir à une théorie plus élaborée du sentiment de culpabilité. On sait que cette affection est caractérisée notamment par des auto-accusations, une auto-dépréciation, une tendance à l'auto-punition pouvant aboutir au suicide. Freud montre qu'il y a là un véritable clivage du moi entre accusateur (le surmoi) et accusé, clivage qui résulte lui-même, par un processus d'intériorisation, d'une relation intersubjective : « ... les auto-reproches sont des reproches contre un objet d'amour, qui sont renversés de

celui-ci sur le moi propre [...] ; les *plaintes* [du mélancolique] sont des *plaintes portées contre* » (1 a).

Ce dégagement de la notion de surmoi* devait conduire Freud à faire jouer au sentiment de culpabilité dans le conflit défensif un rôle plus général. Déjà dans Deuil et mélancolie (*Trauer und Melancholie*, 1917), il reconnaît que « ... l'instance critique qui ici est séparée du moi par clivage, pourrait, dans d'autres circonstances également, démontrer son autonomie... » (1 b) ; dans le chapitre V de Le moi et le ça (*Das Ich und das Es*, 1923), consacré aux « ... relations de dépendance du moi », il s'attache à distinguer les différentes modalités du sentiment de culpabilité depuis sa forme normale jusqu'à ses expressions dans l'ensemble des structures psychopathologiques (2 a).

En effet la différenciation du surmoi comme instance critique et punitive à l'égard du moi introduit la culpabilité comme relation inter-systémique au sein de l'appareil psychique : « Le sentiment de culpabilité est la perception qui, dans le moi, correspond à cette critique [du surmoi] » (2 b).

Dans cette perspective, l'expression de « sentiment de culpabilité inconscient » prend un sens plus radical que lorsqu'elle désignait un sentiment inconsciemment motivé : c'est maintenant la relation du surmoi au moi qui peut être inconsciente et se traduire par des effets subjectifs d'où toute culpabilité ressentie serait à la limite absente. C'est ainsi que, chez certains délinquants, « ... on peut montrer qu'il existe un puissant sentiment de culpabilité, existant avant le délit et qui n'en est donc pas la conséquence mais le motif, comme si le sujet ressentait comme un soulagement de pouvoir rattacher ce sentiment inconscient de culpabilité à quelque chose de réel et d'actuel » (2 c).

Le paradoxe qu'il y a à parler de *sentiment de culpabilité inconscient* n'a pas échappé à Freud. En ce sens, il a convenu que le terme de besoin de punition* pouvait paraître plus adéquat (3). Mais on notera que ce dernier terme, pris dans son sens le plus radical, désigne une force tendant à l'anéantissement du sujet, et peut-être irréductible à une tension intersystémique, tandis que le sentiment de culpabilité, qu'il soit conscient ou inconscient, se réduit toujours à une même relation topique : celle du moi et du surmoi, qui est elle-même un reliquat du complexe d'Œdipe : « On peut avancer l'hypothèse qu'une grande partie du sentiment de culpabilité doit normalement être inconsciente parce que l'apparition de la conscience morale est intimement liée au complexe d'Œdipe qui appartient à l'inconscient » (2 d).

(1) Freud (S.). *Trauer und Melancholie*, 1917. – a) G.W., X, 434 ; S.E., XIV, 248 ; Fr., 201. – b) G.W., X, 433 ; S.E., XIV, 247 ; Fr., 199.

(2) Freud (S.), a) Cf. G.W., XIII, 276-89 ; S.E., XIX, 48-59 ; Fr., 205-18. – b) G.W., XIII, 282 ; S.E., XIX, 53 ; Fr., 211. – c) G.W., XIII, 282 ; S.E., XIX, 52 ; Fr., 210. – d) G AV., XIII, 281 ; S.E., XIX, 52 ; Fr., 210.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Ökonomische Problem des Masochismus*, 1924. G.W., XIII, 379 ; S.E., XIX, 166 ; Fr., 219.

Sentiment d'infériorité

= *D.* : Minderwertigkeitsgefühl. – *En.* : sense ou feeling of inferiority. – *Es.* : sentimiento de inferioridad. – *I.* : senso d'infieriorità. – *P.* : sentimento de inferioridade.

• ***Pour Adler, sentiment fondé sur une infériorité organique effective, Dans le complexe d'infériorité, l'individu cherche à compenser plus ou moins heureusement sa déficience. Adler accorde à un tel mécanisme une portée étiologique très générale valable pour l'ensemble des affections.***

Selon Freud, le sentiment d'infériorité n'est pas électivement en rapport avec une infériorité organique. Il n'est pas un facteur étiologique dernier, mais doit être compris et interprété comme un symptôme.

■ Le terme « sentiment d'infériorité » a, dans la littérature psychanalytique, une résonance adlérienne. La théorie d'Adler tente d'expliquer les névroses, les affections mentales et plus généralement la formation de la personnalité par des réactions à des infériorités organiques, si minimes soient-elles, morphologiques ou fonctionnelles apparues dès l'enfance : « Les déficiences constitutionnelles et autres états analogues de l'enfance font naître un sentiment d'infériorité qui exige une compensation dans le sens d'une exaltation du sentiment de personnalité. Le sujet se forge un but final, purement fictif, caractérisé par la volonté de puissance, but final qui [...] attire dans son sillage toutes les forces psychiques » (1).

A plusieurs reprises, Freud a montré le caractère partiel, insuffisant et pauvre de ces conceptions : « Qu'un homme soit un homosexuel ou un nécrophile, un hystérique souffrant d'angoisse, un obsessionnel enfermé dans sa névrose, ou un fou furieux, en chaque cas l'adepte de la psychologie individuelle d'inspiration adlérienne prétendra que le motif qui détermine son état, c'est qu'il veut se faire valoir, surcompenser son infériorité [...] » (2 a).

Si une telle théorie des névroses n'est pas recevable du point de vue de l'étiologie, cela n'entraîne évidemment pas que la psychanalyse récuse l'importance, ni la fréquence du sentiment d'infériorité ni sa fonction dans l'enchaînement des motivations psychologiques. Sur son origine, Freud, sans traiter la question de façon systématique, a donné quelques indications : le sentiment d'infériorité viendrait répondre à ces deux dommages, réels ou fantasmatiques, que l'enfant peut subir : perte d'amour et castration : « Un enfant se sent inférieur s'il remarque qu'il n'est pas aimé, et il en est de même pour l'adulte. Le seul organe qui est réellement considéré comme inférieur est le pénis atrophié, le clitoris de la fille » (2 b).

Structuralement, le sentiment d'infériorité traduirait la tension entre le moi et le surmoi qui le condamne. Une telle explication souligne la parenté du sentiment d'infériorité avec le sentiment de culpabilité, mais rend difficile leur délimitation. Après Freud, plusieurs auteurs ont tenté cette délimitation. D. Lagache fait dépendre plus spécialement le sentiment de culpabilité du « système Surmoi - Idéal du moi » et le sentiment d'infériorité du [moi idéal](#)* (3).

Du point de vue clinique, on a souvent souligné l'importance des sentiments de culpabilité et d'infériorité dans les différentes formes de dépression. F. Pasche a

tenté de spécifier une forme, selon lui particulièrement fréquente de nos jours, de « dépression d'infériorité » (4).

(1) Adler (A.). Über den nervösen Charakter, 1912. Fr. : Le tempérament nerveux, Payot, Paris, 1955, 49.

(2) Freud (S.). Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1933. – a) G.W., XV, 152 ; S.E., XXII, 141 ; Fr., 193. – b) G.W., XV, 71 ; S.E., XXII, 65 ; Fr., 92-3.

(3) Lagache (D.). La psychanalyse et la structure de la personnalité, in La psychanalyse, P.U.F., Paris, 1961, vol. VI, 40-8.

(4) Pasche (F.). De la dépression, in : R.F.P., 1963, n° 2-3, 191.

Série complémentaire

= D. : Ergänzungsreihe. – En. : complemental sériés. – Es. : serie comple-mentaria. – I. : serie complementare. – P. : série complementar.

• **Terme utilisé par Freud pour rendre compte de l'étiologie de la névrose et dépasser l'alternative qui contraindrait à choisir entre des facteurs exogènes ou endogènes : ces facteurs sont en réalité complémentaires, chacun pouvant être d'autant plus faible que l'autre est plus fort, de sorte qu'un ensemble de cas peut être rangé dans une échelle où les deux types de facteurs varient en sens inverse ; ce n'est qu'aux deux extrêmes de la série qu'on ne retrouverait plus qu'un seul des facteurs.**

■ C'est dans les Leçons d'introduction à la psychanalyse (Vorlesungen zur Einführung in die

Psychoanalyse, 1916-17) que l'idée de série complémentaire est le plus nettement affirmée. D'abord en liaison avec la question du déclenchement de la névrose (1 a) : il n'y a pas à choisir, du point de vue étiologique, entre le facteur endogène représenté par la fixation et le facteur exogène représenté par la frustration ; ils varient en raison inverse l'un de l'autre : pour que la névrose se déclenche, il peut suffire d'un traumatisme minime dans le cas où la fixation est forte, et *vice versa*.

D'autre part, la fixation peut elle-même se subdiviser en deux facteurs complémentaires : constitution héréditaire et vécu infantile (1 b). Le concept de série complémentaire permettrait de situer chaque cas dans une série, selon la part relative de la constitution, de la fixation infantile et des traumatismes ultérieurs.

Freud utilise principalement la notion de série complémentaire pour rendre compte de l'étiologie de la névrose ; on peut s'y référer dans d'autres domaines où intervient également une multiplicité de facteurs variant en raison inverse l'un de l'autre.

(1) Cf. Freud (S.), a) G.W., XI, 359-60 ; S.E., XVI, 346-7 ; Fr., 373-4. – b) G.W., XI, 376 ; S.E., XVI, 362 Fr., 388-9.

Sexualité

= D. : Sexualität. – En. : sexuality. – Es. : sexualidad. – I. : sessualità. – P. : sexualidade.

• **Dans l'expérience et la théorie psychanalytiques, sexualité ne désigne pas seulement les activités et le plaisir qui dépendent du fonctionnement de l'appareil génital, mais toute une série d'excitations et d'activités, présentes dès l'enfance, qui procurent un plaisir irréductible à l'assouvissement d'un besoin physiologique fondamental (respiration, faim, fonction d'excrétion, etc.), et qui se retrouvent à titre de composantes dans la forme dite normale de l'amour sexuel.**

■ La psychanalyse accorde, comme on sait, une très grande importance à la sexualité dans le développement et la vie psychique de l'être humain. Mais cette thèse ne se comprend que si on mesure la transformation qui a été rapportée du même coup à la notion de sexualité. Nous n'entendons pas ici déterminer quelle est la fonction de la sexualité dans l'appréhension psychanalytique de l'homme, mais seulement préciser, quant à son extension et à sa compréhension, l'usage que les psychanalystes font du concept de sexualité.

Si l'on part de la vue commune qui définit la sexualité comme un instinct*, c'est-à-dire comme un comportement préformé, caractéristique de l'espèce, avec un objet* (partenaire du sexe opposé) et un but* (union des organes génitaux dans le coït) relativement fixes, on s'aperçoit qu'elle ne rend compte que très imparfaitement des faits fournis tant par l'observation directe que par l'analyse.

A) En *extension*. – 1° L'existence et la fréquence des perversions sexuelles, dont certains psychopathologistes avaient entrepris l'inventaire à la fin du xix^e siècle (Kraft Ebbing, Havelock Ellis), montrent qu'il existe une très grande variété quant au choix de l'objet sexuel et quant au mode d'activité utilisé pour obtenir la satisfaction.

2° Freud établit qu'il existe de nombreuses transitions entre la sexualité perverse et la sexualité dite normale : apparition de perversions temporaires quand la satisfaction habituelle devient impossible, présence, sous forme d'activités qui préparent et accompagnent le coït (plaisir préliminaire), de comportements qu'on retrouve dans les perversions soit se substituant au coït, soit comme condition indispensable de la satisfaction.

3° La psychanalyse des névroses montre que les symptômes constituent des accomplissements de désirs sexuels qui se réalisent sous forme déplacée, modifiés par compromis avec la défense, etc. D'autre part, ce sont fréquemment des désirs sexuels pervers qui sont retrouvés derrière tel ou tel symptôme.

4° C'est surtout l'existence d'une sexualité infantile, que Freud voit à l'œuvre dès le début de la vie, qui vient élargir le champ de ce que les psychanalystes nomment sexuel. En parlant de sexualité infantile, on n'entend pas seulement reconnaître l'existence d'excitations ou de besoins génitaux précoces, mais d'activités qui s'apparentent aux activités perverses de l'adulte, en ce qu'elles mettent en jeu des zones corporelles (zones érogènes*) qui ne sont pas seulement les zones génitales, et en ce qu'elles recherchent un plaisir (succion du pouce par exemple) indépendamment de l'exercice d'une fonction

biologique (nutrition par exemple). En ce sens les psychanalystes parlent de sexualité orale, anale, etc.

B) En *compréhension*. – Cet élargissement de l'extension du champ de la sexualité conduit nécessairement Freud à chercher à déterminer les critères de ce qui serait spécifiquement sexuel dans ces diverses activités. Une fois marqué que le sexuel n'est pas réductible au génital* (pas plus que le psychisme ne l'est au conscient), qu'est-ce qui autorise le psychanalyste à attribuer un caractère sexuel à des processus d'où le génital est absent ? La question se pose essentiellement pour la sexualité infantile car, dans le cas des perversions de l'adulte, l'excitation génitale est le plus généralement présente.

Le problème est franchement abordé par Freud notamment dans les chapitres XX et XXI des Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17) où il se fait à lui-même l'objection : « Pourquoi vous entêter à dénommer déjà sexualité ces manifestations de l'enfance que vous considérez vous-même comme indéterminables et à partir desquelles le sexuel va plus tard se constituer ? Pourquoi, vous contentant de la seule description physiologique, ne diriez-vous pas tout simplement qu'on observe déjà chez le nourrisson des activités qui, comme le suçotement et la rétention des excréments, nous montrent que l'enfant vise le plaisir d'organe* (*Organlust*) ? » (1 a).

Tout en laissant ouverte la question, Freud répond en avançant l'argument clinique selon lequel l'analyse des symptômes chez l'adulte nous ramène à ces activités infantiles génératrices de plaisir, et ce par l'intermédiaire d'un matériel incontestablement sexuel (1 b). Postuler que les activités infantiles elles-mêmes sont sexuelles suppose une démarche supplémentaire : pour Freud,

ce qu'on rencontre à la fin d'un développement que nous pouvons reconstituer pas à pas devait se trouver, au moins en germe, dès le début. Pourtant, reconnaît-il finalement, « ... nous ne sommes pas encore en possession d'un signe universellement reconnu et permettant d'affirmer avec certitude la nature sexuelle d'un processus » (1 c).

Freud déclare souvent qu'un tel critère serait à découvrir dans l'ordre de la biochimie. En psychanalyse, tout ce qu'on peut postuler c'est qu'il existe une énergie sexuelle ou libido dont la clinique ne nous donne pas la définition, mais nous montre l'évolution et les transformations.



On voit que la réflexion freudienne semble buter sur une double aporie concernant d'une part l'essence de la sexualité (le dernier mot étant laissé à une hypothétique définition biochimique), d'autre part sa genèse, Freud se contentant de postuler que la sexualité existe virtuellement d'emblée.

C'est pour la sexualité infantile que cette difficulté est le plus manifeste ; c'est là aussi qu'on peut trouver des indications quant à la solution.

1° Déjà au niveau de la description quasi physiologique du comportement sexuel infantile, Freud a montré que la pulsion sexuelle se dégage à partir du fonctionnement des grands appareils assurant la conservation de l'organisme. Dans un premier temps, on ne pourrait la repérer que comme prime de plaisir fournie en marge de l'accomplissement de la fonction (plaisir pris à la succion, en plus de l'assouvissement de la faim). C'est en un second temps que ce plaisir marginal sera recherché pour lui-même, hors de tout besoin d'alimentation, hors de tout plaisir

fonctionnel, sans objet extérieur et de façon purement locale au niveau d'une zone érogène.

Étayage*, zone érogène*, auto-érotisme* sont pour Freud, les trois caractères, étroitement liés les uns aux autres, qui définissent la sexualité infantile (2). On voit que, lorsque Freud cherche à déterminer le moment d'émergence de la pulsion sexuelle, celle-ci apparaît presque comme une perversion de l'instinct, où sont perdus l'objet spécifique et la finalité organique.

2° Dans une perspective temporelle assez différente, Freud a insisté à de nombreuses reprises sur la notion d'après-coup* : des expériences précoces relativement indéterminées vont se voir conférer par de nouvelles expériences une signification qu'elles n'avaient pas à l'origine. Peut-on dire, à la limite, que les expériences infantiles, celle de la succion par exemple, sont d'abord non sexuelles et que leur caractère sexuel ne leur est attribué que secondairement, une fois l'activité génitale apparue ? Une telle conclusion paraît infirmer, dans la mesure où elle souligne l'importance de ce qu'il y a de rétroactif dans la constitution de la sexualité, ce que nous disions plus haut de l'émergence de celle-ci et *a fortiori* la perspective génétique selon laquelle le sexuel est déjà implicitement présent dès l'origine du développement psychobiologique.

C'est là précisément une difficulté majeure de la théorie freudienne de la sexualité ; celle-ci, dans la mesure où elle n'est pas un dispositif tout monté mais s'établit au cours d'une histoire individuelle en changeant d'appareils et de buts, ne saurait se comprendre sur le seul plan d'une genèse biologique mais, inversement, les faits établissent que la sexualité infantile n'est pas une illusion rétroactive.

3° Une solution à cette difficulté pourrait être cherchée selon nous dans la notion de fantasmes originaires* qui vient en quelque sorte équilibrer celle d'après-coup. On sait que Freud désigne par là, en faisant appel à « l'explication phylogénétique », certains fantasmes (scène originaire, castration, séduction) qu'on peut retrouver en chaque sujet et qui informent la sexualité humaine. Celle-ci ne serait donc pas explicable par la seule maturation endogène de la pulsion : elle se constituerait au sein de structures intersubjectives qui préexistent à son émergence chez l'individu.

Le fantasme de « scène originaire » peut, dans son contenu, dans les significations corporelles qui y sont présentes, se rapporter électivement à tel stade libidinal (sadique-anal) mais, dans sa structure même (représentation et solution de l'énigme de la conception), il ne s'explique pas pour Freud par la simple conjonction d'indices que fournit l'observation ; il constitue une variante d'un « schème » qui est *déjà là* pour le sujet. A un autre niveau structural, on pourrait en dire autant du complexe d'Œdipe, défini comme régissant la relation triangulaire de l'enfant et des parents. Or il est significatif que les psychanalystes qui se sont le plus attachés à décrire le jeu fantasmatique immanent à la sexualité infantile (école kleinienne) y aient vu très précocement à l'œuvre la structure œdipienne.

4° La réserve de Freud à l'endroit d'une conception purement génétique et endogène de la sexualité s'atteste aussi dans le rôle qu'il a continué à faire jouer à la séduction, une fois reconnue l'existence d'une sexualité infantile (voir le développement de celle idée dans le commentaire de l'article : Séduction).

5° A la fois liée, du moins dans ses origines, à des besoins traditionnellement désignés comme instincts, et indépendante d'eux, à la fois endogène en tant qu'elle connaît une ligne de développement et passe par différentes étapes, et exogène en tant qu'elle fait irruption chez le sujet à partir du monde adulte (le sujet ayant d'emblée à se situer dans l'univers fantasmatique des parents et recevant d'eux, sous une forme plus ou moins voilée, des incitations sexuelles), la sexualité infantile est difficile à saisir encore en ceci qu'elle n'est susceptible ni d'une explication réductrice qui en ferait un fonctionnement physiologique, ni d'une interprétation par « en haut » qui prétendrait que Freud décrit sous le nom de sexualité infantile les avatars de la relation d'amour. Là où Freud la repère en psychanalyse, c'est toujours sous la forme du désir* : celui-ci est, à la différence de l'amour, étroitement dépendant d'un support corporel déterminé et, à la différence du besoin, il fait dépendre la satisfaction de conditions fantasmatiques qui déterminent strictement le choix de l'objet et l'agencement de l'activité.

(1) Freud (S.), a) G.W., XI, 335 ; S.E., XVI, 323 ; Fr., 348. – b) Cf. G.W., XI, 336 ; S.E., XVI, 324 ; Fr., 349. – c) G.W., XI, 331 ; S.E., XVI, 320 ; Fr., 344.

(2) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 83 ; S.E., VII, 132 ; Fr., 76.

Signal d'angoisse

= *D.* : Angstsinal. – *En.* : signal of anxiety ou anxiety as signal. – *Es.* : senal de angustia. – *I.* : segnale d'angoscia. – *P.* : sinal de angüstia.

• **Terme introduit par Freud dans le remaniement de sa théorie de l'angoisse (1926) pour désigner un dispositif mis en action par le moi, devant une situation de danger, de façon à éviter d'être débordé par l'afflux des excitations. Le signal d'angoisse reproduit sous une forme atténuée la réaction d'angoisse vécue primitivement dans une situation traumatique, ce qui permet de déclencher des opérations de défense.**

■ Ce concept est introduit dans [Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) et constitue l'idée maîtresse de ce qui est appelé généralement la seconde théorie de l'angoisse. Nous n'entendons pas ici exposer ce remaniement ni discuter sa portée ou sa fonction dans l'évolution des idées freudiennes. Le terme d'*Angstsinal*, forgé par Freud, appelle néanmoins, ne serait-ce que par sa concision, quelques remarques.

1° Il condense l'apport essentiel de la nouvelle théorie. Dans l'explication économique que Freud donna d'abord de l'angoisse, celle-ci est considérée comme un *résultat* : elle est la manifestation subjective du fait qu'une quantité d'énergie n'est pas maîtrisée. Le terme de *signal d'angoisse* met en évidence une nouvelle fonction de l'angoisse qui en fait un motif de défense du moi.

2° Le déclenchement du signal d'angoisse n'est pas nécessairement subordonné à des facteurs économiques ; le signal d'angoisse peut en effet fonctionner comme « symbole

mnésique » ou « symbole affectif » (1) d'une situation qui n'est pas encore présente et qu'il s'agit d'éviter.

3° La promotion de l'idée de signal d'angoisse n'exclut pas pour autant toute explication économique. D'une part, l'affect, reproduit sous forme de signal, a dû être subi passivement dans le passé sous forme d'angoisse dite automatique*, quand le sujet se trouvait débordé par l'afflux des excitations. D'autre part, le déclenchement du signal suppose la mobilisation d'une certaine quantité d'énergie.

4° Notons enfin que le signal d'angoisse est rattaché par Freud au moi. Cette fonction nouvellement découverte de l'angoisse est assimilable à ce qu'il a constamment décrit dans le cadre du processus secondaire en montrant comment des affects déplaisants répétés sous une forme atténuée sont capables de mobiliser la censure.

(1) Freud (S.). G.W., XIV, 120-1 ; S.E., XX, 93-4 ; Fr., 9-10.

Somme d'excitation

= *D.* : Erregungssumme. – *En.* : sum of excitation.–*Es.* : sumadeexcitación.– *I.* : somma di eccitazione. – *P.* : soma de excitação.

• **Un des termes utilisés par Freud pour désigner le facteur quantitatif dont les transformations font l'objet de l'hypothèse économique*. Le terme met l'accent sur**

l'origine de ce facteur : les excitations, externes et surtout internes (ou pulsions).

■ A la fin de son article sur [Les psychonévroses de défense](#) (*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894), Freud écrit : « Dans les fonctions psychiques, il y a lieu de différencier quelque chose (quantum d'affect, somme d'excitation) qui possède toutes les propriétés d'une quantité – même si nous ne sommes pas à même de la mesurer – quelque chose qui peut être augmenté, diminué, déplacé, déchargé, et s'étale sur les traces mnésiques des représentations un peu comme une charge électrique à la surface des corps » (1).

On voit que, dans ce texte, le terme de somme d'excitation est donné comme synonyme de celui de [affect](#)* ; toutefois, chacun met l'accent sur un aspect différent du facteur quantitatif. Le terme de somme d'excitation souligne deux idées :

1. L'origine de la quantité. L'énergie psychique est conçue comme provenant de stimuli, principalement internes, qui exercent une action continue et auxquels on ne peut échapper par la fuite.

2. L'appareil psychique est soumis à des stimulations qui compromettent sans cesse sa finalité, à savoir le principe de constance.

Le terme est à rapprocher de celui de sommation (*Summation*) d'excitation, utilisé par Freud dans son [Projet de psychologie scientifique](#) (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) et repris par lui du physiologiste Sigmund Exner (2) : les excitations psychiques ne circulent au sein de l'appareil que lorsque s'est produite une accumulation ou sommation qui leur permet de franchir un seuil de perméabilité (3).

(1) Freud (S.). G.W., I, 74 ; S.E., III, 60.

(2) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, 1953-55-57. Angl., Hogarth Press, Londres, vol. I, 417 ; Fr., P.U.F., Paris, vol. I, 417.

(3) Cf. Freud (S.). Ail., 400 ; Angl., 377 ; Fr., 334-5.

Source de la pulsion

= *D.* : Triebquelle. – *En.* : source of the instinct. – *Es.* : fuente del instinto. – *I.* : fonte dell'istinto ou délia pulsione. – *P.* : fonte do impulso ou da pulsão.

• **Origine interne spécifique de chaque pulsion déterminée, soit le lieu où apparaît l'excitation (zone érogène, organe, appareil) soit le processus somatique qui se produirait dans cette partie du corps et serait perçu comme excitation.**

■ Le sens du terme de source se différencie dans l'œuvre de Freud à partir de son usage métaphorique commun. Dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), Freud énumère sous la rubrique des « sources de la sexualité infantile » des phénomènes très différents mais qui finalement viennent se reclasser en deux groupes : excitation de zones érogènes par divers stimuli, et « sources indirectes » telles que : « l'excitation mécanique », « l'activité musculaire », « les processus affectifs », « le travail intellectuel » (1). Ce deuxième type de source n'est pas à l'origine d'une

pulsion partielle déterminée mais contribue à augmenter « l'excitation sexuelle » prise en général.

Dans la mesure où Freud donne dans ce chapitre une énumération exhaustive des facteurs externes et internes qui déclenchent l'excitation sexuelle, l'idée que la pulsion correspond à une tension d'origine interne semble s'estomper. Cette dernière idée était présente dès le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) (2) : c'est l'afflux des excitations endogènes (*endogene Reize*) qui soumet l'organisme à une tension à laquelle il ne peut échapper, comme il échappe, par la fuite, aux excitations externes.

Dans Pulsions et destins des pulsions (*Triebe und Triebchicksale*, 1915) Freud procède à une analyse plus méthodique des divers aspects de la pulsion partielle : source et poussée, but et objet. Cette distinction est valable pour toutes les pulsions mais appliquée plus particulièrement aux pulsions sexuelles.

Ici la source a pris un sens précis qui rejoint les vues du premier écrit métapsychologique de 1895 : c'est la source intérieure à l'organisme, la « source organique » (*Organquelle*), « source somatique » (*somalische Quelle*) (3 a). Le terme de source désigne alors parfois l'organe lui-même qui est siège de l'excitation. Mais, de façon plus précise, Freud réserve ce terme au processus organique, physico-chimique, qui est à l'origine de cette excitation. La source est donc le moment somatique non psychique « ... dont l'excitation (*Reiz*) est représentée dans la vie psychique par la pulsion » (3 b). Ce processus somatique est inaccessible à la psychologie, et le plus souvent inconnu, mais il serait spécifique de chaque pulsion partielle*, et déterminant pour son but* particulier.

Freud entend assigner à chaque pulsion une source déterminée : en plus des zones érogènes* qui sont les sources de pulsions bien définies, la musculature serait la source de la pulsion d'emprise*, l'œil, la source de la « pulsion de voir » (*Schaultrieb*) (3 c).



Dans cette évolution, la notion de source s'est précisée au point de devenir univoque : les pulsions sexuelles voient leur spécificité ramenée en dernière analyse à la spécificité d'un processus organique. Dans une systématisation cohérente, il faudrait également désigner pour chaque pulsion d'auto-conservation une source distincte. On peut se demander si cette fixation de la terminologie n'a pas du même coup tranché de façon unilatérale le problème théorique de l'origine des pulsions sexuelles. C'est ainsi que, dans les Trois essais, l'énumération des « sources de la sexualité infantile » aboutissait à la notion que la pulsion sexuelle surgit comme effet parallèle, comme produit marginal (*Nebenwirkung, Neben-produkt*) (1 b) de diverses activités non sexuelles : c'est le cas pour les sources dites « indirectes » mais c'est aussi le cas pour le fonctionnement des zones érogènes (à l'exception de la zone génitale) où la pulsion sexuelle s'étaye (*voir* : Étayage) sur un fonctionnement lié à l'auto-conservation. Le caractère commun à toutes ces « sources », c'est donc qu'elles n'engendrent pas la pulsion sexuelle comme leur produit naturel et spécifique, comme un organe sécrète son produit, mais comme effet surajouté d'une fonction vitale. C'est l'ensemble d'une telle fonction vitale (qui peut comprendre lui-même une source, une poussée, un but et un

objet) qui serait l'origine, la « source » au sens large, de la pulsion sexuelle.

La libido se trouve spécifiée en orale, anale, etc., par le mode de relation que lui fournit telle activité vitale (aimer, au stade oral par exemple, se constituant sur le mode manger - être mangé).

(1) Freud (S.), a) GAV., V, 101-7 ; S.E., VII, 201-6 ; Fr., 99-107. – b) Cf. G AV., V, 106, 134 ; S.E., VII, 204 ; 233 ; Fr., 105, 148.

(2) Cf. Freud (S.). Ail., 402 ; Angl., 379 ; Fr., 336.

(3) Freud (S.), a) G.W., X, 216, 225 ; S.E., XIV, 123, 132 ; Fr., 36, 53. – b) G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 123 ; Fr., 35-6. – c) GAV., X, 225 ; S.E., XIV, 132 ; Fr., 53.

Souvenir-écran

= D. : Deckerinnerung. –En. : screen-memory. –Es. : recuerdo encubridor. – I. : ricordo di copertura. – P. : recordação encobridora.

• ***Souvenir infantile se caractérisant à la fois par sa netteté particulière et l'apparente insignifiance de son contenu. Son analyse conduit à des expériences infantiles marquantes et à des fantasmes inconscients. Comme le symptôme, le souvenir-écran est une formation de compromis entre des éléments refoulés et la défense.***

■ L'attention de Freud a été arrêtée, dès les premiers traitements psychanalytiques et dans son auto-analyse, par un paradoxe de la mémoire quant aux événements de

l'enfance : des faits importants ne sont pas retenus (voir : [Amnésie infantile](#)) alors que sont conservés des souvenirs apparemment insignifiants. Phénoménologiquement, certains de ces souvenirs se présentent avec une netteté et une insistance exceptionnelles contrastant avec le manque d'intérêt et l'innocence de leur contenu : le sujet s'étonne de leur survivance.

Ce sont de tels souvenirs, en tant qu'ils recouvrent des expériences sexuelles refoulées ou des fantasmes, que Freud appelle souvenirs-écrans (α) ; il leur consacre en 1899 un article dont il reprendra les idées essentielles dans le chapitre IV de [Psychopathologie de la vie quotidienne](#) (*Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1904).

Le souvenir-écran est une [formation de compromis](#)* comme l'[acte manqué](#)* ou le lapsus ou plus généralement le symptôme. On ne comprend pas le motif de sa survivance tant qu'on le cherche dans le contenu refoulé (1 a). Le mécanisme prévalent est ici le [déplacement](#)*. Freud, revenant sur la distinction entre les souvenirs-écrans et les autres souvenirs infantiles, va jusqu'à poser la question plus générale : y a-t-il des souvenirs dont on puisse dire qu'ils émergent vraiment *de* notre enfance, ou seulement des souvenirs se rapportant à notre enfance (1 b) ?

Freud distingue différentes sortes de souvenirs-écrans : positifs ou négatifs, selon que leur contenu est ou non dans un rapport d'opposition avec le contenu refoulé, à signification rétrogressive ou prospective selon que la scène manifeste qu'ils figurent est à mettre en rapport avec des éléments qui lui sont antérieurs ou postérieurs ; dans ce dernier cas, le souvenir-écran peut donc n'avoir qu'une fonction de support pour des fantasmes projetés rétroactivement : « La valeur d'un tel souvenir tient à ce

qu'il représente dans la mémoire des impressions et des pensées ultérieures dont le contenu est en étroit rapport d'une façon symbolique ou analogique avec le sien » (1 c).

Dans la mesure où le souvenir-écran condense un grand nombre d'éléments infantiles réels et fantasmatiques, la psychanalyse lui attache une grande importance : « Les souvenirs-écrans contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile mais véritablement tout l'essentiel. Il ne faut que savoir l'explicitier à l'aide de l'analyse. Ils représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représente les pensées » (2).

▲ (α) Les traducteurs français utilisent parfois le terme de souvenir de couverture.

(1) Cf. Freud (S.). *Cher Deckerinnerungen*, 1S99. – a) GAV.. I, 536 ; S.E., III, 307. Article non traduit en français. On en trouvera un extrait dans *L'auto-analyse de Anzieu (D.)*, Paris, P.U.F., 1959, 277-86. Le passage traduit est celui qui concerne l'exemple de souvenir-écran longuement décrit et analysé par Freud et dont S. Bernfeld a montré qu'il s'agissait d'un fragment autobiographique. – b) G.W., I, 553 ; S.E., III, 321-2. – c) G AV., I, 546 ; S.E., 315-6 ; Fr., loc. cil., 283.

(2) Freud (S.). *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914. G.W., X, 128 ; S.E., XII, 148 ; Fr., 107.

Stade du miroir

= *D.* : Spiegelstufe. – *En.* : mirror stage. – *Es.* : fase del espejo. – *I.* : stadio dello specchio. – *P.* : fase do espelho.

• *D'après J. Lacan, phase de la constitution de l'être humain, qui se situe entre les six et dix-huit premiers mois (α) ; l'enfant, encore dans un état d'impuissance et d'incoordination motrice, anticipe imaginativement l'appréhension et la maîtrise de son unité corporelle. Cette unification imaginaire s'opère par identification à l'image du semblable comme forme totale ; elle s'illustre et s'actualise par l'expérience concrète où l'enfant perçoit sa propre image dans un miroir.*

Le stade du miroir constituerait la matrice et l'ébauche de ce qui sera le moi.

■ La conception du stade du miroir est un des apports les plus anciens de J. Lacan, qui l'a présentée en 1936 au Congrès international de Psychanalyse de Marienbad (1 a).

Cette conception s'appuie sur un certain nombre de données expérimentales qu'elle regroupe :

1) Données empruntées à la psychologie de l'enfant et à la psychologie comparée concernant le comportement de l'enfant devant son image dans le miroir (2). Lacan insiste sur « ... l'assomption triomphante de l'image avec la mimique jubilatoire qui l'accompagne et la complaisance ludique dans le contrôle de l'identification spéculaire » (3 a).

2) Données empruntées à l'éthologie animale montrant certains effets de maturation et de structuration

biologique opérés par la seule perception visuelle du semblable (3 b).

La portée de la phase du miroir chez l'homme doit être rattachée, selon Lacan, à la prématuration de la naissance ((}), attestée objectivement par l'inachèvement anatomique du système pyramidal, et à l'incoordination motrice des premiers mois (γ).



1° Du point de vue de la structure du sujet, le stade du miroir marquerait un moment génétique fondamental ; constitution de la première ébauche du moi. En effet l'enfant perçoit dans l'image du semblable ou dans sa propre image spéculaire une forme (Geslall) dans laquelle il anticipe – d'où sa « jubilation » – une unité corporelle qui lui fait objectivement défaut : il s'identifie à cette image. Cette expérience primordiale est au fondement du caractère imaginaire du moi constitué d'emblée comme « moi idéal » et « souche des identifications secondaires » (1 b). On voit que, dans cette perspective, le sujet n'est pas réductible au moi, instance imaginaire dans laquelle il tend à s'aliéner.

2° Selon Lacan, la relation intersubjective, en tant qu'elle est marquée des effets de la phase du miroir, est une relation imaginaire, duelle, vouée à la tension agressive où le moi est constitué comme un autre, et autrui comme aller ego (voir : [Imaginaire](#)).

3° Une telle conception pourrait être rapprochée des vues freudiennes sur le passage de l'[auto-érotisme](#)* – antérieur à la constitution d'un moi – au [narcissisme](#)* proprement dit, ce que Lacan nomme fantasme du « corps morcelé » correspondant à la première étape, et le stade du miroir à l'avènement du narcissisme primaire. Mais à une

nuance importante près : pour Lacan, ce serait le stade du miroir qui ferait rétroactivement surgir le fantasme du corps morcelé. Une telle relation dialectique s'observe dans la cure psychanalytique : on voit parfois apparaître l'angoisse de morcellement par perte de l'identification narcissique et inversement.

▲ (α) Le terme phase – moment tournant – conviendrait sans doute mieux que stade – étape d'une maturation psychobiologique ; J. Lacan l'a lui-même indiqué (1957).

(β) Freud avait déjà insisté sur cette idée fondamentale de l'inachèvement de l'être humain à sa naissance. Cf. notre commentaire d'état de détresse et notamment le passage qui y est cité de *Inhibition, symptôme et angoisse* {*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926).

(γ) on pourra se reporter à ce que les embryologistes, singulièrement Louis Bolk (1866-1930), ont écrit sur la totalisation (4).

(1) Lacan (J.). *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique, in R.F.P., 1949, XIII, 4. – à) 449-55. – b) 450.

(2) Cf. surtout : Wallon (H.). Comment se développe chez l'enfant la notion du corps propre, in *Journal de Psychologie*, 1931, 705-48.

(3) Lacan (J.). Propos sur la causalité psychique, in *L'Évolution psychiatrique*, 1947. – a) 34. – b) Cf. 38-41.

(4) Cf. Bolk (L.). *Das Problem der Menschwerdung*, 1926. Fr., in *Arguments*, 1960, 18, 3-13.

Stade (ou organisation) génital(e)

- D. : genitale Stufe (ou Genitalorganisation). – En. : génital stage (ou organi-zation). – Es. : fase ou

Stade (ou organisation) génital(e)

organizaciùn génital. – I. : fase (ou organizzazione) genitale. – P. : fase (ou organizaçào) génital.

• **Stade du développement psychosexuel caractérisé par l'organisation des pulsions partielles sous le primat des zones génitales ; il comporte deux temps, séparés par la période de latence : la phase phallique (ou organisation génitale infantile) et l'organisation génitale proprement dite qui s'institue à la puberté.**

Certains auteurs réservent le terme d'organisation génitale à ce deuxième-temps, incluant la phase phallique dans les organisations pré-génitales.

■ II n'y eut d'abord pour Freud, comme l'atteste la première édition de [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexual-theorie*, 1905), qu'une seule organisation de la sexualité, l'organisation génitale s'instituant à la puberté et s'opposant à la « perversité polymorphe » et à l'[auto-érotisme](#)* de la sexualité infantile. Puis Freud modifie progressivement cette première conception :

1) Il décrit des organisations pré-génitales (1913, 1915 : voir : [Organisation](#)) ;

2) Il dégage l'idée qu'un choix d'objet sexuel s'accomplit dès l'enfance dans un chapitre ajouté aux [Trois essais](#), Phase de développement de l'organisation sexuelle : « ... toutes les tendances sexuelles convergent vers une seule personne et cherchent dans celle-ci leur satisfaction. Ainsi se réalise dans les années d'enfance la forme de sexualité qui se rapproche le plus de la forme définitive de la vie sexuelle. La différence [...] se réduit au fait que la synthèse des pulsions partielles n'est pas réalisée chez l'enfant, ni leur soumission complète au primat de la zone génitale. Seule la dernière

Stade (ou organisation) génital(e)

phase du développement sexuel amènera l'affirmation de ce primat » (1).

3) Il remet en cause la théorie énoncée dans cette dernière phrase en reconnaissant l'existence d'une « organisation génitale », dite phallique, avant la période de latence, la seule différence avec l'organisation génitale postpubertaire étant que pour les deux sexes un seul organe génital compte : le [phallus](#)* (1923) (voir : [Stade phallique](#)).

On voit que l'évolution des idées de Freud sur le développement psychosexuel l'a conduit à toujours rapprocher davantage la sexualité infantile de la sexualité adulte. Ne s'efface pas pour autant l'idée première selon laquelle c'est avec l'organisation génitale pubertaire que les pulsions partielles s'unifient et se hiérarchisent définitivement, que le plaisir attaché aux zones érogènes non génitales devient « préliminaire » à l'orgasme, etc.

Aussi bien Freud a-t-il fortement marqué que l'organisation génitale infantile se caractérisait par une discordance entre les exigences œdipiennes et le degré de développement biologique (2).

(1) Freud (S.). G.W., V, 100 ; S.E., VII, 199 ; Fr., 97.

(2) Cf. Freud (S.). Der Unlergang des Ödipuskomplexes, 1924. G.W., XIII, 395-402 ; S.E., XIX, 173-9 ; Fr., 394-9.

Stade libidinal

= *D.* : Libidostufe (ou -phase). – *En.* : libidinal stage (ou phasei. – *Es.* : fase libidinosa. – *I.* : fase libidica. – *P.* : fase libidinal.

• ***Étape du développement de l'enfant caractérisée par une organisation*, plus ou moins marquée, de la libido sous le primat d'une zone érogène et par la prédominance d'un mode de relation d'objet*. On a donné en psychanalyse une plus grande extension à la notion de stade, en cherchant à définir des stades de l'évolution du moi.***

■ Lorsqu'on parle de stade en psychanalyse, on désigne le plus généralement par là les stades de l'évolution libidinale. Mais on notera qu'avant que la notion d'organisation de la libido ait commencé à se dégager, le souci freudien de différencier des « âges de la vie », des « époques », des « périodes » de développement, se manifeste ; il va de pair avec la découverte que les différentes affections psychonévrotiques trouvent leur origine dans l'enfance. C'est ainsi qu'autour des années 1896-7, Freud, dans sa correspondance avec W. Fliess, dont on sait qu'il avait lui-même élaboré toute une théorie des périodes (1), cherche à établir une succession d'époques, dans l'enfance et la puberté, datables avec plus ou moins de précision ; cette tentative est en relation étroite avec la notion d'après-coup* et avec la théorie de la séduction* qui est alors élaborée par Freud. En effet certaines des époques considérées (« époques de l'événement », *Ereigniszellen*) sont celles où se produisent les « scènes sexuelles » tandis que d'autres sont des « époques de refoulement » (*Verdrängungszeiten*). Freud met en rapport le

« choix de la névrose » avec cette succession : « Les différentes névroses trouvent leurs conditions temporelles dans les scènes sexuelles [...]. Les époques de refoulement sont indifférentes pour le choix de la névrose, les époques de l'événement sont décisives » (2 a). Enfin le passage d'une époque à une autre est lui-même mis en rapport avec la différenciation de l'appareil psychique* en systèmes d'« inscriptions », le passage d'une époque à une autre et d'un système à un autre étant comparé à une « traduction » susceptible d'être plus ou moins réussie (2 b).

Bientôt l'idée de relier la succession de ces différentes périodes à la prédominance et à l'abandon de « zones sexuelles » ou « zones érogènes » déterminées (région anale, région bucco-pharyngée et, chez la fille, région clitoridienne) se fait jour ; Freud pousse assez loin cette tentative théorique, comme en témoigne la lettre du 14-11-1897 : le processus du refoulement dit normal est mis dans une étroite relation avec l'abandon d'une zone pour une autre, le « déclin » de telle zone sexuelle.

De telles conceptions préfigurent en de nombreux points ce que deviendra, sous sa forme la plus achevée, la théorie des stades de la libido. Mais il est frappant de constater qu'elles s'effacent du premier exposé que Freud donne de l'évolution de la sexualité pour n'être redécouvertes et précisées qu'ultérieurement. Dans l'édition de 1905 des Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*) l'opposition principale se situe entre la sexualité pubertaire et adulte d'une part, organisée sous le primat génital, et la sexualité infantile, d'autre part, où les buts sexuels sont multiples, ainsi que les zones érogènes qui les supportent, sans que s'instaure en aucune façon le primat de l'une d'entre elles ou un choix d'objet. Sans doute cette

opposition est-elle particulièrement accentuée par Freud en raison de l'aspect d'exposé didactique que revêt l'ouvrage en question et en raison de l'originalité de la thèse qu'il s'agit de faire accepter : le caractère originellement pervers et polymorphe de la sexualité (voir : [Sexualité, Auto-érotisme](#)).

Progressivement, entre 1913 et 1923, cette thèse se trouve amendée par l'introduction de la notion de stades pré-génitaux précédant l'instauration du stade génital : stades [oral](#)*, [anal](#)*, [phallique](#)*.

Ce qui caractérise ces stades, c'est un certain mode d'[organisation](#)* de la vie sexuelle. La notion du primat d'une zone érogène est insuffisante pour rendre compte de ce qu'il y a de structurant et de normatif dans le concept de stade : celui-ci ne trouve son fondement que dans un type d'activité, certes lié à une zone érogène, mais qu'on reconnaîtra à différents niveaux de la [relation d'objet](#)*. Aussi l'incorporation, caractéristique du stade oral, serait un schème qu'on retrouverait dans bien des fantasmes sous-jacents à d'autres activités que la nutrition (« manger des yeux » par exemple).



Si c'est dans le registre de l'évolution de l'activité libidinale que la notion de stade a trouvé, en psychanalyse, son modèle, on notera que différentes autres lignes évolutrices ont été esquissées :

1° Freud a indiqué une succession temporelle quant à l'accès à l'objet libidinal, le sujet passant successivement par l'[auto-érotisme](#)*, le [narcissisme](#)*, le choix homosexuel et le choix hétérosexuel (3) ;

2° Une autre direction conduit à reconnaître différentes étapes dans l'évolution qui aboutit à une prédominance du

principe de réalité sur le principe de plaisir. Une tentative systématique en ce sens a été faite par Ferenczi (4) ;

3° Certains auteurs estiment que seule la formation du moi* peut rendre compte du passage du principe de plaisir au principe de réalité. Le moi « ... entre dans le processus comme une variable indépendante » (5). C'est le développement du moi qui permet la différenciation entre soi et le monde extérieur, l'ajournement de la satisfaction, la maîtrise relative des stimulations pulsionnelles, etc.

Freud, tout en indiquant l'intérêt qu'il y aurait à déterminer avec précision une évolution et des stades du moi, ne s'est pas engagé dans cette direction. Notons d'ailleurs que, lorsqu'il évoque le problème, par exemple dans La prédisposition à la névrose obsessionnelle (*Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913), la notion de moi n'est pas encore limitée au sens topique précis qu'elle aura avec Le moi et le ça (*Das Ich und das Es*, 1923). Freud suppose qu'il faut introduire « ... dans la prédisposition à la névrose obsessionnelle une nuance temporelle du développement du moi par rapport au développement de la libido » ; mais il indique que « ... les stades de développement des pulsions du moi nous sont jusqu'ici très peu connus » (6).

On notera également qu'Anna Freud, dans Le moi et les mécanismes de défense (*Das Ich und die Abwehrmechanismen*, 1936) (7), renonce à établir une succession temporelle dans l'apparition des mécanismes de défense du moi.

Quelle vue d'ensemble peut-on prendre sur ces différentes lignes de pensée ? La tentative la plus compréhensive pour établir une correspondance entre ces divers types de stade reste celle d'Abraham [Esquisse

d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles psychiques (Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen, 1924)] (8) ; Robert Fliess a complété le tableau proposé par Abraham (9).

Il convient de souligner que Freud, quant à lui, ne s'est pas engagé dans la voie d'une théorie holistique des stades, qui regrouperait non seulement l'évolution de la libido mais celle des défenses, du moi, etc. ; une telle théorie, sous le chef de la notion de relation d'objet, finit par englober, dans une seule ligne génétique, l'évolution de l'ensemble de la personnalité. Ce n'est pas là, selon nous, un simple inachèvement de la pensée de Freud ; en effet, pour lui, le décalage et la possibilité d'une dialectique entre ces différentes lignes évolutives sont essentiels dans le déterminisme de la névrose.

En ce sens, même si la théorie freudienne est une de celles qui, dans l'histoire de la psychologie, ont le plus contribué à promouvoir la notion de stade, il ne semble pas qu'elle rejoigne, dans son inspiration fondamentale, l'usage que la psychologie génétique a fait de cette notion, en postulant, à chaque niveau de l'évolution, une structure d'ensemble à caractère intégratif (10).

(1) Cf. Kris (E.). Préface à Freud (S.) : *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. AU., 9-12 ; Angl., 4-8 ; Fr., 2-6.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. – a) Ail., 175-6 ; Angl., 163-5 ; Fr., 145-6. – b) Cf. Ail., 185-92 ; Angl., 173-81 ; Fr., 153-60.

(3) Cf. Freud (S.). *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*, 1911. G.W., VIII, 296-7 ; S.E., XII, 60-1 ; Fr., 306.

(4) Cf. Ferenczi (S.). *Stages in the Development of the Sense of Reality*, 1913, in *First Contributions*.

(5) Hartmann (H.), Kris (E.) et Lœwenstein (M.). *Comments on the Formation of Psychic Structure*, in *Ps. Study of llie Child*, II, 1946, 11-38.

(6) Freud (S.). *Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913. G.W., VIII, 451 ; S.E., XII, 325 ; Fr., in R.F.P., 1929, III, 3, 446.

(7) Cf. Freud (A.). Fr., P.U.F., Paris, 46-7.

(8) Cf. Abraham (K.). Fr., II, 255-313, passim.

(9) Cf. Fliess (R.). *An ontogenetic Table*, in *Ps. Read*, 1942, 254-5.

(10) Cf. *Symposium de l'Association de Psychologie scientifique de Langue française*, divers auteurs, Genève, 1955, *Le problème des stades en psychologie de l'enfant*, P.U.F., Paris, 1956.

Stade oral

= D. : orale Stufe (ou Phase). – En. : oral stage. – Es. : fase oral. – I. : fase orale. – P. ; fase oral.

• **Premier stade de révolution libidinale : le plaisir sexuel est alors lié de façon prédominante à l'excitation de la cavité buccale et des lèvres qui accompagne l'alimentation. L'activité de nutrition fournit les significations électives par lesquelles s'exprime et s'organise la relation d'objet ; par exemple la relation d'amour à la mère sera marquée par les significations : manger, être mangé.**

Abraham a proposé de subdiviser ce stade en fonction de deux activités différentes : succion (stade oral précoce) et morsure (stade sadique oral).

■ Dans la première édition des Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), Freud décrit une sexualité orale qu'il met en évidence chez l'adulte (activités perverses ou préliminaires) et qu'il retrouve chez l'enfant en s'appuyant sur les observations du pédiatre Lindner (signification masturbatoire de la succion du pouce) (1 a). Mais il ne parle pas pour autant de stade, d'organisation orale, pas plus qu'il ne parle d'organisation anale.

Toutefois l'activité de suçotement prend dès cette époque une valeur exemplaire permettant à Freud de montrer comment la pulsion sexuelle qui se satisfait d'abord en étayage* sur une fonction vitale, acquiert une autonomie et se satisfait de façon auto-érotique. D'autre part, l'expérience de satisfaction* qui fournit le prototype de la fixation du désir à un certain objet est une expérience orale ; on peut donc faire l'hypothèse que le désir et la satisfaction sont à jamais marqués par cette première expérience.

En 1915, après avoir reconnu l'existence de l'organisation anale, Freud décrit comme premier stade de la sexualité le stade oral ou cannibalique. La source est la zone orale ; l'objet est dans un rapport étroit avec celui de l'alimentation, le but est l'incorporation* (1 b). L'accent n'est donc plus mis seulement sur une zone érogène – une excitation et un plaisir spécifiques – mais sur un mode de relation, l'incorporation ; la psychanalyse montre que celle-ci, dans les fantasmes infantiles, n'est pas attachée seulement à l'activité buccale mais peut se transposer sur d'autres fonctions (respiration, vision par exemple).

Selon Freud, l'opposition entre activité* et passivité qui marque le stade anal n'existe pas au stade oral. Karl

Abraham a cherché à différencier les types de relation en jeu dans la période orale, ce qui le conduit à distinguer un stade précoce de succion préambivalent – qui paraît plus proche de ce que Freud a d'abord décrit comme stade oral – et un stade sadique-oral* qui correspond à l'apparition des dents, où l'activité de morsure et de dévoration implique une destruction de l'objet ; on y trouve conjointement le fantasme d'être mangé, détruit par la mère (2).

L'intérêt porté aux relations d'objet a conduit certains psychanalystes (notamment Melanie Klein, Bertram Lewin), à décrire de façon plus complexe les significations connotées par le concept de stade oral.

(1) Cf. Freud (S.), a) G.W., V, 80 ; S.E., VII, 179 ; Fr., 72. – b) G.W., V, 98 ; S.E., VII, 198 ; Fr., 95.

(2) Cf. Abraham (K.). *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer störungen*, 1924. Fr., II, 272-8.

Stade phallique

= D. : phallische Stufe (ou Phase). – En. : phallicstage (ou phase). – Es. : fase fálica. – I. : fase fallica. – P. : fase fálica.

• **Stade d'organisation infantile de la libido venant après les stades oral et anal et caractérisé par une unification des pulsions partielles sous le primat des organes génitaux ; mais, ce qui ne sera plus le cas dans**

l'organisation génitale pubertaire, l'enfant, garçon ou fille, ne connaît à ce stade qu'un seul organe génital, l'organe mâle, et l'opposition des sexes est équivalente à l'opposition phallique-châtré. Le stade phallique correspond au moment culminant et au déclin du complexe d'Œdipe ; le complexe de castration y est prévalent.

■ La notion de stade phallique (α) est tardive chez Freud puisqu'elle n'apparaît explicitement qu'en 1923 ([L'organisation génitale infantile](#) [Die infantile Genitalorganisation]). Elle est préparée par l'évolution des idées de Freud concernant les modes successifs d'organisation de la libido et par ses vues sur le primat du phallus* : deux lignes de pensée que nous distinguerons pour la clarté de l'exposé.

1° Sur le premier point, rappelons que Freud a d'abord (1905) vu dans le manque d'organisation de la sexualité infantile ce qui opposait celle-ci à la sexualité post-pubertaire : l'enfant ne sort de l'anarchie des pulsions partielles qu'une fois assuré, avec la puberté, le primat de la zone génitale. *L'introduction des organisations pré-génitales anale et orale* (1913, 1915) met implicitement en question le privilège, jusqu'ici dévolu à la zone génitale, d'organiser la libido ; mais il ne s'agit encore que de « rudiments et de stades précurseurs » (1 a) d'une [organisation](#)* au sens plein. « La combinaison des pulsions partielles et leur subordination sous le primat des organes génitaux ne sont pas réalisées ou seulement de façon très incomplète » (1 b). Lorsque Freud introduit la notion de phase phallique, il reconnaît l'existence, dès l'enfance, d'une véritable organisation de la sexualité, très proche de celle de l'adulte, « ... qui mérite déjà le nom de génitale, où l'on trouve un objet sexuel et une certaine convergence des tendances sexuelles sur cet objet, mais qui

se différencie sur un point essentiel de l'organisation définitive lors de la maturité sexuelle : elle ne connaît en effet qu'une seule sorte d'organe génital, l'organe mâle » (1 c).

2° Cette idée d'un primat du phallus est déjà préfigurée dans des textes bien antérieurs à 1923. Dès les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) on trouve deux thèses :

a) La libido est « de nature masculine aussi bien chez la femme que chez l'homme » (1 d) ;

b) « La zone érogène directrice chez la fille est localisée au clitoris qui est l'homologue de la zone génitale mâle (gland) » (1 e, 2).

L'analyse du Petit Hans, où se dégage la notion de complexe de castration, met au premier plan pour le garçon l'alternative : posséder un phallus ou être châtré. Enfin l'article sur les Théories sexuelles infantiles (*Über infantile Sexualtheorien*, 1908), s'il envisage, tout comme les Trois essais, la sexualité du point de vue du garçon, souligne l'intérêt particulier que la petite fille porte au pénis, son envie de celui-ci et son sentiment d'être lésée par rapport au petit garçon.



On trouvera l'essentiel de la conception freudienne de la phase phallique dans trois articles : L'organisation génitale infantile (*Die infantile Genitalorganisation*, 1923) ; Le déclin du complexe d'Œdipe (*Der Untergang des Ödipuskomplexes*, 1924) ; Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes (*Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds*, 1925). Schématiquement, on peut caractériser ainsi la phase phallique selon Freud :

1° Du point de vue génétique, le « couple d'opposés » activité-passivité* qui prédomine au stade anal, se transforme en couple phallique-castré ; ce n'est qu'à la puberté que s'édifie l'opposition masculinité-féminité*.

2° Par rapport au complexe d'Œdipe, l'existence d'une phase phallique a un rôle essentiel : en effet, le déclin de l'Œdipe (dans le cas du garçon) est conditionné par la menace de castration et celle-ci doit son efficacité d'une part à l'intérêt narcissique que le garçon porte à son propre pénis, d'autre part à la découverte de l'absence du pénis chez la fille (voir : Complexe de castration).

3° Il existe une organisation phallique chez la fille. La constatation de la différence des sexes suscite une envie du pénis* ; celle-ci entraîne, du point de vue de la relation avec les parents, un ressentiment envers la mère, qui n'a pas donné le pénis, et le choix du père comme objet d'amour, en tant qu'il peut donner le pénis ou son équivalent symbolique, l'enfant. L'évolution de la fille n'est donc pas symétrique de celle du garçon (il n'y a pas pour Freud de connaissance du vagin par la petite fille) ; elles sont également centrées l'une et l'autre sur l'organe phallique.

La signification de la phase phallique, principalement chez la fille, a donné lieu à d'importantes discussions dans l'histoire de la psychanalyse. Les auteurs (K. Horney, M. Klein, E. Jones) qui admettent l'existence, chez la fille, de sensations sexuelles d'emblée spécifiques (notamment une connaissance primaire intuitive de la cavité vaginale), sont conduits à ne voir dans la phase phallique qu'une formation secondaire à caractère défensif.

▲ (α) On peut aussi employer les termes de phase ou position phallique, qui soulignent qu'il s'agit là d'un moment intersubjectif

intégré à la dialectique de l'Œdipe, plutôt que d'un stade à proprement parler de l'évolution libidinale.

(1) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. – a) G.W., V, 98 ; S.E., VII, 197-8 ; Fr., 95 (ajout de 1915). – b) G.W., V, 100 ; S.E., VII, 199 ; Fr., 97 (ajout de 1915). – c) G.W., V, 100 ; S.E., VII, 199 ; Fr., 182 (note de 1924). – d) GAV., V, 120 ; S.E., VII, 219 ; Fr., 129. – e) GAV., V, 121 ; S.E., VII, 220 ; Fr., 129.

(2) Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Lettre du 14-11-1897 : Ail., 244-9 ; Angl., 229-35 ; Fr., 203-8.

Stade sadique-anal

= *D.* : sadistisch-anale Stufe (ou Phase). – *En.* : anal-sadistic stage. – *Es.* : fase analsádica. – *J.* : fase sadico-anale. – *P.* : fase anal-sádica.

• ***Deuxième stade de l'évolution libidinale, selon Freud, qu'on peut situer approximativement entre deux et quatre ans ; il est caractérisé par une organisation de la libido sous le primat de la zone érogène anale ; la relation d'objet est imprégnée de significations liées à la fonction de défécation (expulsion-rétention) et à la valeur symbolique des fèces. On y voit s'affirmer le sado-masochisme en relation avec le développement de la maîtrise musculaire.***

■ Freud a commencé par relever des traits d'un érotisme anal chez l'adulte et à en décrire le fonctionnement chez l'enfant dans la défécation et la rétention des matières fécales (1).

C'est à partir de l'érotisme anal que va se dégager l'idée d'une organisation prégénitale de la libido. Dans l'article [Caractère et érotisme anal](#) (*Charakter und Analerotik*, 1908) (2), Freud met déjà en relation des traits de caractère persistant chez l'adulte (la triade : ordre, parcimonie, entêtement) avec l'érotisme anal de l'enfant.

Dans [La prédisposition à la névrose obsessionnelle](#) (*Die Disposition zur Zwangsneurose*, 1913), apparaît pour la première fois la notion d'une organisation prégénitale où les pulsions sadique et érotique-anale prédominent ; comme dans le stade génital, il existe un rapport à l'objet extérieur. « Nous voyons la nécessité d'intercaler un autre stade avant la forme finale – stade dans lequel les pulsions partielles sont déjà rassemblées pour le choix d'objet, où l'objet est déjà opposé et étranger à la personne propre mais où le primat des zones génitales n'est pas encore établi » (3).

Dans les remaniements ultérieurs des [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1915, 1924), le stade anal apparaît comme une des organisations prégénitales, situées entre les organisations orale et phallique. C'est le premier stade où se constitue une polarité [activité – passivité](#)* : Freud fait coïncider l'activité avec le sadisme et la passivité avec l'érotisme anal, et il attribue à chacune des pulsions partielles correspondantes une source distincte : musculature pour la [pulsion d'emprise](#)* (*Bemächtigungslieb*) et muqueuse anale.

En 1924, K. Abraham a proposé de différencier deux phases au sein du stade sadique-anal en distinguant dans chacune des composantes deux types de comportement opposés par rapport à l'objet (4). Dans la première phase,

l'érotisme anal est lié à l'évacuation, la pulsion sadique à la destruction de l'objet ; dans la seconde phase, l'érotisme anal est lié à la rétention, et la pulsion sadique au contrôle possessif. Pour Abraham, l'accession d'une phase à l'autre constitue un progrès décisif vers l'amour d'objet comme l'indiquerait le fait que la ligne de clivage entre régression* névrotiques et psychotiques passe entre ces deux phases.

Comment concevoir la liaison entre le sadisme et l'érotisme anal ? Le sadisme, par nature bipolaire – puisqu'il vise contradictoirement à détruire l'objet et à le maintenir en le maîtrisant – trouverait sa correspondance privilégiée dans le fonctionnement biphasique du sphincter anal (évacuation-rétention) et le contrôle de celui-ci.

Au stade anal, des valeurs symboliques de don et de refus s'attachent à l'activité de la défécation ; Freud a mis en évidence, dans cette perspective, l'équivalence symbolique fèces = cadeau = argent (5).

(1) Cf. Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 86^{*^} : S.E., VII, 185-7 ; Fr., 79-82.

(2) Cf. Freud (S.). GAV., VII, 203-9 ; S.E., IX, 169-75. t. r aplanciik i :r « t.-h. pontalis

(3) Freud (S.). G.W., VIII, 446-7 ; S.E., XII, 321 ; Fr., in R.F.P., 1929, III, 3, 442.

(4) Cf. Abraham (K.). *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*, 1924, 258-65.

(5) Cf. Freud (S.). *Über Triebumsetzungen, insbesondere der Analerotik*, 1917. G.W., X, 402-10 ; S.E., XVII, 127-33.

Stade sadique-oral

« = *D.* : oral-sadistische Stufe (ou Phase). – *En.* : oral-sadistic stage. – *Es.* : fase oral-sádica. – *I.* : fase sadico-orale. – *P.* : fase oral-sádica.

• **Deuxième temps du stade oral selon une subdivision introduite par K. Abraham ; il est marqué par l'apparition des dents et de l'activité de morsure. L'incorporation y prend le sens d'une destruction de l'objet, ce qui implique l'entrée en jeu de l'ambivalence dans la relation d'objet.**

■ Dans [Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles psychiques](#) (*Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen*, 1924), K. Abraham différencie au sein du stade oral, un stade précoce de succion, « préambivalent », et un stade sadique-oral qui correspond à l'apparition des dents ; l'activité de morsure et de dévoration implique une destruction de l'objet et l'[ambivalence](#)* pulsionnelle apparaît (libido et agressivité dirigées sur un même objet).

Avec Mélanie Klein, le sadisme oral prend une importance accrue. Pour cet auteur en effet, le stade oral est le moment culminant du sadisme infantile. Mais à la différence d'Abraham, elle fait intervenir d'emblée les tendances sadiques : « ... l'agressivité fait partie de la relation la plus précoce de l'enfant au sein, bien qu'à ce stade elle ne s'exprime pas habituellement par la morsure » (1). « Le désir libidinal de sucer s'accompagne du but destructif d'aspirer, de vider, d'épuiser en suçant » (2). Bien que M. Klein conteste la distinction d'Abraham entre

un stade oral de succion et un stade oral de morsure, l'ensemble du stade oral est pour elle un stade sadique-oral.

(1) Klein (M.). *Some theoretical conclusions regarding the emotional life of the Infant*, 1952, in *Developments*, 206, n. 2.

(2) Heimann (P.) et Isaacs (S.). *Régression*, 1952, in *Developments*, 185-6.

Stase libidinale

= D. : Libidostauung. – En. : damming up of libido. – Es. : estancamiento de la libido. – I. : stasi délia libido. – P. : estase da libido.

• **Processus économique supposé par Freud comme pouvant être à l'origine de l'entrée dans la névrose ou la psychose : la libido qui ne trouve plus de voie vers la décharge s'accumule sur des formations intrapsychiques ; l'énergie ainsi accumulée trouvera son utilisation dans la constitution des symptômes.**

■ La notion économique de stase libidinale trouve son origine dans la théorie des névroses actuelles* telle que Freud l'expose dans ses premiers écrits : il voit le facteur étiologique de ces névroses dans une accumulation (*Anhäufung*) d'excitations sexuelles qui, faute d'une action spécifique* adéquate, ne trouvent plus de voie vers la décharge.

Dans Les types de déclenchement de la névrose (*Über neurotische Erkrankungstypen*, 1912) la notion de stase libidinale devient une notion très englobante puisqu'elle se retrouve dans les différents types d'entrée dans la névrose distingués par Freud : « Ce sont différentes voies qui aboutissent à une certaine constellation pathogène dans l'économie psychique, à savoir la stase libidinale dont le moi, avec les moyens dont il dispose, ne peut se défendre sans dommage » (1). Toutefois la fonction étiologique de la stase comporte des nuances importantes :

1° Freud ne fait pas de la stase un facteur primaire dans tous les types de déclenchement ; c'est, semble-t-il, dans les cas qui se rapprochent le plus de la névrose actuelle (*reale Versagung*, frustration réelle) qu'elle joue le rôle déterminant. Dans d'autres cas, elle n'est qu'un effet du conflit psychique ;

2° La stase n'est pas en soi pathogène. Elle peut conduire à des comportements normaux : sublimation, transformation de la tension actuelle en activité aboutissant à l'obtention d'un objet satisfaisant.

A partir de Pour introduire le narcissisme (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), la notion de stase libidinale est étendue au mécanisme des psychoses : stase de la libido investie sur le moi. « Il semble qu'au-delà d'une certaine mesure l'accumulation de la libido narcissique ne puisse plus être supportée » (2). C'est ainsi que l'hypocondrie qu'on retrouve si fréquemment comme stade plus ou moins transitoire dans l'évolution schizophrénique traduit cette insupportable accumulation de libido narcissique ; dans une perspective économique, le délire représente une tentative pour replacer l'énergie libidinale sur un monde extérieur nouvellement formé.

(1) Freud (S.). G.W., VIII, 329-30 ; S.E., XII, 237.

(2) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. G.W., XI, 436 ; S.E., XVI, 421 ; Fr., 450.

Subconscient ou subconscience

= *D.* : Unterbewusste, Unterbewusstsein. – *En.* : subconscious, subconsciousness. – *Es.* : subconsciente, subconciencia. – *I.* : subconscio. – *P.* : subconsciente, subconsciência.

• ***Terme utilisé en psychologie pour désigner soit ce qui est faiblement conscient, soit ce qui est en dessous du seuil de la conscience actuelle ou même inaccessible à celle-ci ; employé par Freud dans ses premiers écrits comme synonyme d'inconscient, le terme est rapidement rejeté en raison des équivoques qu'il favorise.***

■ Rares sont les textes où le « jeune Freud » a repris à son compte le terme de subconscient, relativement usuel en psychologie et en psychopathologie à la fin du siècle dernier, notamment pour rendre compte des phénomènes dits de « dédoublement de la personnalité » (α). On le trouvera dans l'article publié en français par Freud, *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques*, en 1893, et dans un passage des [*Études sur l'hystérie*](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) (1, (3)). D'après le contexte, il ne semble pas qu'il y ait de différence à cette époque dans l'emploi freudien

entre « subconscient » et ce qui est en train de se dégager sous le nom d'inconscient.

Très vite, le terme de subconscient est abandonné, et son emploi critiqué. « Nous devons éviter, écrit Freud dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900), la distinction entre supraconscience et subconscience qu'affectionne tant la littérature contemporaine sur les psychonévroses, car une telle distinction semble insister précisément sur l'équivalence du psychisme au conscient » (2).

Une telle critique est reprise en plusieurs occasions, le texte le plus explicite étant ce passage dans [Le problème de l'analyse par des non-médecins](#) (*Die Frage der Laienanalyse*, 1926) : « Quelqu'un parle-t-il de subconscience, je ne sais s'il l'entend au sens topique : quelque chose qui se trouve dans l'âme au-dessous de la conscience, ou au sens qualitatif : une autre conscience, souterraine pour ainsi dire » (3, γ).

Si Freud rejette le terme de subconscient, c'est que celui-ci lui paraît impliquer la notion d'une « seconde conscience » qui, aussi atténuée qu'on la suppose, resterait en continuité qualitative avec les phénomènes conscients. Seul le terme d'inconscient peut, à ses yeux, par la négation qu'il contient, marquer le clivage topique entre deux domaines psychiques et la distinction qualitative des processus qui s'y déroulent (δ). Contre l'idée d'une seconde conscience « ... l'argument le plus fort vient de ce que nous enseigne l'investigation analytique : une partie de ces processus latents possède des particularités et des caractères qui nous sont étrangers, nous semblent même incroyables et s'opposent directement aux propriétés bien connues de la conscience » (4).

Subconscient ou subconscience

▲ (α) La notion de subconscient fait notamment partie, comme on le sait, des notions fondamentales de la pensée de Pierre Janet. Les critiques que Freud formule à l'endroit du terme de subconscient, même si elles semblent viser Janet, peuvent difficilement être considérées comme une réfutation valable des conceptions de cet auteur. La distinction entre le « subconscient » de Janet et l'inconscient de Freud se fait moins sur le critère de la relation à la conscience que sur la nature du processus qui provoque le « clivage » du psychisme.

(β) On l'y trouve plus souvent sous la plume de Breuer.

(γ) L'indétermination que le terme de subconscient doit en partie à son préfixe se retrouve dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande : le sens de « faiblement conscient » y est indiqué parallèlement à l'idée d'une « personnalité plus ou moins distincte de la personnalité consciente ».

(δ) On notera à ce propos que certains qui se déclarent acquis à la psychanalyse n'acceptent la notion d'inconscient que sous la dénomination de subconscient.

(1) a. Freud (S.). G.W., I, 54, 122, n. ; S.E., I, à par. : II, 69, n. ; Fr., 53, n.

(2) Freud (S.). G.W., II-III, 620 ; S.E., V, 615 ; Fr., 500.

(3) Freud (S.). G.W., XIV, 225 ; S.E., XX, 198 ; Fr., 144.

(4) Freud (S.). *Das Unbewusste*, 1915. G.W., X, 269 ; S.E., XIV, 170 ; Fr., 100-1.

Sublimation

= D. : Sublimierung. – En. : sublimation. – Es. : sublimación. – I. : subli-mazione. – P. : sublimação.

• **Processus postulé par Freud pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la**

sexualité, mais qui trouveraient leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle. Freud a décrit comme activités de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle.

La pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés.

■ Le terme sublimation, introduit par Freud en psychanalyse, évoque à la fois le terme de sublime, employé notamment dans le domaine des beaux-arts pour désigner une production suggérant la grandeur, l'élévation, et le terme de sublimation utilisé en chimie pour désigner le procédé qui fait passer un corps directement de l'état solide à l'état gazeux.

Freud, tout au long de son œuvre, recourt à la notion de sublimation pour tenter de rendre compte, d'un point de vue économique et dynamique, de certains types d'activités soutenues par un désir qui ne vise pas, de façon manifeste, un but sexuel : par exemple, création artistique, investigation intellectuelle, et en général, activités auxquelles une société donnée accorde une grande valeur. C'est dans une transformation des pulsions sexuelles que Freud cherche le ressort dernier de ces comportements : « La pulsion sexuelle met à la disposition du travail culturel des quantités de force extraordinairement grandes et ceci par suite de cette particularité, spécialement marquée chez elle, de pouvoir déplacer son but sans perdre, pour l'essentiel, de son intensité. On nomme cette capacité d'échanger le but sexuel originaire contre un autre but, qui n'est plus sexuel mais qui lui est psychiquement apparenté, capacité de sublimation » (1 a).

Déjà du point de vue descriptif, les formulations freudiennes concernant la sublimation n'ont jamais été

poussées très loin. Le champ des activités sublimées est mal délimité : faut-il par exemple y inclure l'ensemble du travail de pensée ou seulement certaines formes de création intellectuelle ? Le fait que les activités dites sublimées sont, dans une culture donnée, l'objet d'une valorisation sociale particulière doit-il être retenu comme un trait majeur de la sublimation ? Ou celle-ci englobe-t-elle aussi l'ensemble des activités dites adaptatives (travail, loisir, etc.) ? Le changement qui est supposé intervenir dans le processus pulsionnel concerne-t-il seulement le but, comme Freud l'a longtemps soutenu, ou à la fois le but et l'objet de la pulsion, comme il le dit dans la [Suite aux Leçons d'introduction à la psychanalyse](#) (*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932) : « Nous désignons comme sublimation une certaine sorte de modification de but et de changement d'objet dans laquelle entre en considération notre évaluation sociale » (2).

Du point de vue métapsychologique, cette incertitude se retrouve, comme Freud l'a lui-même noté (3). C'est le cas, même dans un texte centré sur le thème de l'activité intellectuelle et artistique tel que [Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci](#) (*Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci*, 1910).



Nous n'entendons pas proposer ici une théorie d'ensemble de la sublimation, qui ne ressort pas des éléments assez peu élaborés fournis par les textes de Freud. Nous nous bornons à indiquer, sans en faire la synthèse, un certain nombre de directions de la pensée freudienne.

1) La sublimation porte électivement sur les [pulsions partielles](#)*, notamment sur celles qui ne réussissent pas à s'intégrer dans la forme définitive de la génitalité :

« Les forces utilisables pour le travail culturel proviennent ainsi en grande partie de la répression de ce qu'on appelle les éléments pervers de l'excitation sexuelle » (1 b).

2) Du point de vue du mécanisme, Freud a indiqué successivement deux hypothèses. La première se fonde sur la théorie de l'étayage* des pulsions sexuelles sur les pulsions d'auto-conservation. De même que les fonctions non sexuelles peuvent être contaminées par la sexualité (par exemple dans les troubles psychogènes de l'alimentation, de la vision, etc.), de même « ... les mêmes voies par lesquelles des troubles sexuels retentissent sur les autres fonctions somatiques devraient servir, chez le sujet normal, à un autre processus important. C'est par ces voies que devrait s'accomplir l'attraction des forces de pulsion sexuelles vers des buts non sexuels, c'est-à-dire la sublimation de la sexualité » (4). Une telle hypothèse est sous-jacente à l'étude de Freud sur Léonard de Vinci.

Avec l'introduction de la notion de narcissisme*, et avec la dernière théorie de l'appareil psychique, une autre idée est avancée. La transformation d'une activité sexuelle en une activité sublimée (ces deux activités étant dirigées vers des objets extérieurs, indépendants), nécessiterait un temps intermédiaire, le retrait de la libido sur le moi, qui rend possible la déssexualisation. En ce sens, Freud, dans Le moi et le ça (*Das Ich und das Es*, 1923), parle de l'énergie du moi comme d'une énergie « déssexualisée et sublimée », susceptible d'être déplacée sur des activités non sexuelles. « Si cette énergie de déplacement est de la libido déssexualisée, on est en droit de la nommer aussi sublimée, puisqu'en servant à instituer cet ensemble unifié qui caractérise le moi ou la tendance de celui-ci, elle

s'en tiendrait toujours à l'intention majeure de l'Éros, qui est d'unir et de lier » (5).

On pourrait trouver ici indiquée l'idée que la sublimation est étroitement dépendante de la dimension narcissique du moi, de sorte qu'on retrouverait, au niveau de l'objet visé par les activités sublimées, le même caractère de belle totalité que Freud assigne ici au moi. On pourrait, semble-t-il, situer dans la même ligne de pensée les vues de Melanie Klein, qui voit dans la sublimation une tendance à réparer et à restaurer le « bon » objet* mis en pièces par les pulsions destructrices (6).

3) Dans la mesure où la théorie de la sublimation est restée, chez Freud, peu élaborée, la délimitation d'avec les processus limitrophes (formation réactionnelle*, inhibition quant au but*, idéalisation*, refoulement*) est, elle aussi, restée à l'état de simple indication. De même, si Freud a tenu pour essentielle la capacité de sublimer dans l'issue du traitement, il ne l'a pas montrée concrètement à l'œuvre.

4) L'hypothèse de la sublimation a été énoncée à propos des pulsions sexuelles, mais la possibilité d'une sublimation des pulsions agressives a été évoquée par Freud (7) ; la question a été reprise après lui.



Dans la littérature psychanalytique, on recourt fréquemment au concept de sublimation ; il est en effet l'index d'une exigence de la doctrine, dont on voit mal comment on pourrait se passer. L'absence d'une théorie cohérente de la sublimation reste une des lacunes de la pensée psychanalytique.

(1) Freud (S.). *Die « kulturelle » Sexualmoral and die moderne Nervosität*, 1908. – a) G.W., VII, 150 ; S.E., IX, 187. – b) G.W., VII, 151 ; S.E., IX, 189.

(2) Freud (S.). G.W., XV, 103 ; S.E., XXII, 97 ; Fr., 133.

(3) Cf. Freud (S.). *Das Unbehagen in der Kultur*, 1930. G.W., XIV, 438 ; S.E., XXI, T9 ; Fr., 18., (4) Freud (S.). *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905. G.W., V, 107 ; S.E., VII, 206 ; Fr., 107.

(5) Freud (S.). G.W., XIII, 274 ; S.E., XIX, 45 ; Fr., 201-2.

(6) Cf. par exemple : Klein (M.). *Infantile anxiety-situations reflected in a work of art and in the Creative impulse*, 1929, in *Contributions to Psycho-Analysis*, 227-35.

(7) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, 1957, vol. III. Angl., Hogarth Press, Londres, 493-4 ; Fr. (à paraître).

Substitut

« = D. : Ersatz. – En. : substitute. – Es. : sustituto. – I. : sostituto, surrogato.

– P. : substituto.

Voir : [Formation substitutive](#).

Surdétermination (ou détermination multiple)

– D. : Überdeterminierung (ou mehrfache Determinierung).
– En. over-determination (ou multiple détermination). –
Es. : superdeterminación. – I. : sovradeterminazione. –
P. : superdeterminação (ou determinação múltipla).

• ***Fait qu'une formation de l'inconscient – symptôme, rêve, etc. – renvoie à une pluralité de facteurs déterminants. Ceci peut être pris en deux sens assez différents :***

a) La formation envisagée est la résultante de plusieurs causes, alors qu'une seule ne suffit pas à en rendre compte ;

b) La formation renvoie à des éléments inconscients multiples, qui peuvent s'organiser en des séquences significatives différentes, dont chacune, à un certain niveau d'interprétation, possède sa cohérence propre. Ce deuxième sens est le plus généralement admis.

■ Si différentes que soient ces deux acceptions, elles ne sont pas sans comporter des points de passage.

Dans les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895) on les trouve côte à côte. Parfois (1 a), le symptôme hystérique est dit sur-déterminé en tant qu'il résulte à la fois d'une prédisposition constitutionnelle et d'une pluralité d'événements traumatiques : un seul de ces facteurs ne suffit pas à produire ou à soutenir le symptôme, de sorte que la méthode cathartique, sans s'attaquer à la constitution hystérique, réussit à faire disparaître le symptôme grâce à la remémoration et à l'abréaction du trauma. Un autre passage de Freud dans le même ouvrage se rapproche davantage de la seconde

Surdétermination (ou détermination multiple)

acceptation : les chaînes d'associations qui relient le symptôme au « noyau pathogène » constituent « un système de lignes ramifiées et surtout convergentes » (1 b).

C'est l'étude du rêve qui illustre le plus clairement le phénomène de surdétermination. L'analyse montre en effet que « ... chacun des éléments du contenu manifeste du rêve est surdéterminé, il est représenté plusieurs fois dans les pensées latentes du rêve » (2 a). La surdétermination est l'effet du travail de condensation*. Elle ne se traduit pas seulement au niveau des éléments isolés du rêve ; le rêve dans son entier peut être surdéterminé : « ... les effets de la condensation peuvent être tout à fait extraordinaires. Elle rend à l'occasion possible de réunir dans un rêve manifeste deux séries d'idées latentes tout à fait différentes, de sorte qu'on peut obtenir une interprétation apparemment satisfaisante d'un rêve, sans s'apercevoir de la possibilité d'une interprétation au deuxième degré » (3 a) (*voir* : Surinterprétation).

Il convient de souligner que la surdétermination n'implique pas que le symptôme ou le rêve se prête à un nombre indéfini d'interprétations. Freud compare le rêve à certains langages archaïques, où un mot, une phrase comportent apparemment de nombreuses interprétations (3 b) ; dans ces langages, c'est le contexte, l'intonation ou encore des signes accessoires qui lèvent l'ambiguïté. Dans le rêve, l'indétermination est plus fondamentale mais les différentes interprétations restent susceptibles de vérification scientifique.

La surdétermination n'implique pas non plus l'indépendance, le parallélisme de diverses significations d'un même phénomène. Les différentes chaînes significatives se recoupent en plus d'un « point nodal », comme le prouvent les associations ; le symptôme porte la trace de

Surdétermination (ou détermination multiple)

l'interaction des diverses significations entre lesquelles il réalise un compromis. Freud montre sur l'exemple du symptôme hystérique qu' « ... il ne peut apparaître que si deux désirs opposés, issus de deux systèmes psychiques différents, viennent à se réaliser dans une même expression » (2 b).

On voit ici ce qui subsiste du sens a) de notre définition : le phénomène à analyser est une résultante, la surdétermination est un caractère positif, et non la simple absence d'une signification unique et exhaustive. J. Lacan a insisté sur le fait que la surdétermination est un trait général des formations de l'inconscient : « Pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par-delà sa fonction dans un conflit présent non moins symbolique [...] » (4). La raison en est que le symptôme (au sens large) est « structuré comme un langage », donc constitué, par nature, de glissements et de superpositions de sens ; il n'est jamais le signe univoque d'un contenu inconscient unique, de même que le mot ne peut se réduire à un signal.

(1) Freud (S.), a) Cf. G.W., I, 261 ; S.E., II, 262-3 ; Fr., 211 et 169-70. – b) G.W., I, 293-4 ; S.E., II, 289 ; Fr., 234.

(2) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) G.W., II-III, 289 ; S.E., IV, 283 ; Fr., 212. – b) G.W., II-III, 575 ; S.E., V, 569 ; Fr., 466.

(3) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1916-17. – a) G.W., XI, 176 ; S.E., XV, 173 ; Fr., 191. – b) Cf. G.W., XI, 234-9 ; S.E., XV, 228-33 ; Fr., 249-54.

(4) Lacan (J.). *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1956, I, 114.

Surinterprétation

= D. : Überdeutung.—En. : over-interpretation.—
 Es. : superinterpretación.— I. : sovrinterpretazione. —
 P. : superinterpretação.

• ***Terme utilisé à quelques reprises par Freud à propos du rêve pour désigner une interprétation qui se dégage secondairement alors qu'une première interprétation, cohérente et apparemment complète, a pu être fournie. La surinterprétation trouve sa raison d'être essentielle dans la surdétermination****.

■ Dans quelques passages de *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900), Freud se demande si l'interprétation d'un rêve peut jamais être tenue pour complète. Citons, par exemple, ces lignes : « J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer qu'il n'est, en fait, jamais possible d'être sûr qu'un rêve a été complètement interprété. Même si la solution semble satisfaisante et sans lacune, il reste toujours possible que le rêve ait pourtant une autre signification » (1 a).

Freud parle de surinterprétation dans tous les cas où une interprétation nouvelle peut venir s'ajouter à une interprétation qui a déjà sa cohérence et sa valeur propres ; mais le recours à l'idée de surinterprétation apparaît dans des contextes assez différents.

La surinterprétation trouve sa raison dans la superposition des couches de significations. On rencontrera, dans les textes freudiens, différentes façons de concevoir un tel étagement.

C'est ainsi qu'on pourra parler de surinterprétation dans un sens, sans doute un peu lâche et superficiel, dès

l'instant où de nouvelles associations de la part de l'analysé viennent étendre le matériel et autoriser ainsi de nouveaux rapprochements de la part de l'analyste. Ici la surinterprétation est en rapport avec l'accroissement du matériel.

Dans un sens déjà plus précis, elle est en rapport avec la signification et devient synonyme d'interprétation plus « profonde ». En effet l'interprétation s'étage à différents niveaux depuis celui qui se borne à mettre en évidence ou à clarifier des conduites et des formulations du sujet jusqu'à celui qui porte sur le fantasme inconscient.

Mais ce qui fonde la possibilité, voire la nécessité d'une surinterprétation d'un rêve, ce sont les mécanismes à l'œuvre dans la formation de celui-ci, et singulièrement la condensation* : une seule image peut renvoyer à toute une série de « trains de pensées inconscientes ». Sans doute faut-il aller plus loin et admettre qu'un seul rêve peut être l'expression de plusieurs désirs. « Les rêves semblent fréquemment avoir plus d'une signification. Non seulement [...] plusieurs accomplissements de désir peuvent être unis en lui l'un à côté de l'autre, mais aussi une signification, un accomplissement de désir peut en recouvrir un autre jusqu'à ce qu'on vienne buter tout au fond sur l'accomplissement d'un désir de la première enfance » (1 b).

On peut se demander si cet ultime désir ne constituerait pas un terme dernier, indépassable, non susceptible de surinterprétation. C'est peut-être ce que, dans un passage célèbre de L'interprétation du rêve, Freud évoque par l'image de l'ombilic du rêve : « Dans les rêves les mieux interprétés, on est souvent obligé de laisser dans l'ombre un point parce que l'on remarque lors de l'interprétation

qu'il apparaît là un nœud serré de pensées du rêve qui ne se laisse pas démêler mais qui n'apporte aucune nouvelle contribution au contenu du rêve. C'est là l'ombilic du rêve, le point où il repose sur l'inconnu. Les pensées du rêve auxquelles on parvient lors de l'interprétation restent nécessairement sans aboutissement et se ramifient de tous les côtés dans le réseau compliqué de notre univers mental. En un point plus compact de cet entrelacement, on voit s'élever le désir du rêve comme le champignon de son mycélium » (1 c).

(1) Freud (S.), a) G.W., II-III, 285 ; S.E., IV, 279 ; Fr., 208. – b) G.W., II-III, 224 ; S.E., IV, 214 ; Fr., 166. – c) G.W., II-III, 530 S.E., V, 525 ; Fr., 433.

Surinvestissement

= *D.* : Überbesetzung. – *En.* : hypercathexis. – *Es.* : sobrecarga. – *I.* : super-investimento. – *P.* : sobrecarga ou superinvestimento.

• ***Apport d'un investissement supplémentaire à une représentation, une perception, etc., déjà investies. Ce terme s'applique surtout au processus de l'attention, dans le cadre de la théorie freudienne de la conscience.***

■ Le terme « économique » de surinvestissement ne préjuge pas de l'objet ni de la source de l'[investissement](#)* supplémentaire en cause. On peut dire par exemple qu'une représentation inconsciente est surinvestie dans le cas

d'un nouvel apport d'énergie pulsionnelle ; Freud parle aussi de surinvestissement dans le cas du retrait narcissique de la libido sur le moi dans la schizophrénie.

Mais le terme est introduit et employé le plus souvent pour donner un substrat économique à ce que Freud a décrit comme « une fonction psychique particulière » (1), l'attention, dont il donne, principalement dans le Projet de psychologie scientifique (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), une théorie très élaborée. Dans ce texte, il énonce ainsi la « règle biologique » à laquelle obéit le moi dans le processus de l'attention : « Lorsque survient un indice de réalité, l'investissement d'une perception qui est simultanément présent doit être surinvesti » (2) (*voir : Conscience*).

Dans une perspective assez voisine, Freud désignera comme surinvestissement la préparation au danger qui permet d'éviter ou de limiter le traumatisme : « Pour l'issue d'un grand nombre de traumatismes, le facteur décisif serait la différence entre systèmes non préparés et systèmes préparés par surinvestissement » (3).

(1) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. G.W., II-III, 599 ; S.E., V, 593 ; Fr., 485.

(2) Freud (S.). Ali., 451 ; Angl., 429 ; Fr., 382.

(3) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W., XIII, 32 S.E., XVIII, 31 ; Fr., 35.

Surmoi (ou sur-moi)

= D. : Über-Ich. – En. : super-ego. – Es. : superyô. –
I. : super-io. – P. : superego.

• **Une des instances de la personnalité telle que Freud l'a décrite dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : son rôle est assimilable à celui d'un juge ou d'un censeur à l'égard du moi. Freud voit dans la conscience morale, l'auto-observation, la formation d'idéaux, des fonctions du surmoi.**

Classiquement, le surmoi est défini comme l'héritier du complexe d'Œdipe ; il se constitue par intériorisation des exigences et des interdits parentaux.

Certains psychanalystes font remonter plus tôt la formation du surmoi, en voyant cette instance à l'œuvre dès les stades pré-œdipiens (Melanie Klein) ou du moins en cherchant des comportements et des mécanismes psychologiques très précoces qui constitueraient des précurseurs du surmoi (Glover, Spitz par exemple).

■ Le terme *Über-Ich* a été introduit par Freud dans [Le moi et le ça](#) (*Das Ich und das Es*, 1923) (α). Il met en évidence que la fonction critique ainsi désignée constitue une instance qui s'est séparée du moi et paraît dominer celui-ci, comme le montrent les états de deuil pathologique ou de mélancolie dans lesquels le sujet se voit critiquer et déprécier : « Nous voyons comment une partie du moi s'oppose à l'autre, la juge de façon critique et pour ainsi dire la prend pour objet » (1).

La notion de surmoi appartient à la deuxième topique freudienne. Mais, avant de la désigner et de la différencier ainsi, la clinique et la théorie

psychanalytiques avaient reconnu la part prise dans le conflit psychique par la fonction qui vise à interdire l'accomplissement et la prise de conscience des désirs : censure du rêve par exemple. Bien plus, Freud – ce qui différenciait d'emblée sa conception des vues classiques sur la conscience morale – reconnaissait que cette censure pouvait opérer de façon inconsciente. De même, il notait que les auto-reproches, dans la névrose obsessionnelle, ne sont pas nécessairement conscients : « ... le sujet qui souffre de compulsions et d'interdits se conduit comme s'il était dominé par un sentiment de culpabilité dont, cependant, il ignore tout, de sorte que nous pouvons l'appeler un sentiment de culpabilité inconscient, malgré l'apparente contradiction dans les termes » (2).

Mais c'est la prise en considération des délires d'observation, de la mélancolie, du deuil pathologique qui conduira Freud à différencier, au sein de la personnalité, comme une partie du moi dressée contre une autre, un sur-moi qui prend pour le sujet valeur de modèle et fonction de juge. Une telle instance, Freud la dégage d'abord dans les années 1914-15, comme un système comprenant lui-même deux structures partielles : l'idéal du moi proprement dit et une instance critique (*voir* : [Idéal du moi](#)).

Si on prend la notion de surmoi dans un sens large et peu différencié, comme c'est le cas dans *Le moi et le ça* – où, rappelons-le, le terme figure pour la première fois – elle englobe les fonctions d'interdiction et d'idéal. Si on maintient, au moins comme substructure particulière, l'idéal du moi, alors le surmoi apparaît principalement comme une instance qui incarne une loi et interdit qu'on la transgresse.



Selon Freud, la formation du surmoi est corrélative du déclin du complexe d'Œdipe* : l'enfant, renonçant à la satisfaction de ses désirs œdipiens frappés d'interdit, transforme son investissement sur les parents en identification aux parents, il intériorise l'interdiction.

Freud a indiqué la différence à cet égard entre l'évolution du garçon et celle de la fille : chez le garçon, le complexe d'Œdipe se heurte irrévocablement à la menace de castration : « ... un surmoi rigoureux lui succède » (3 a). Chez la fille au contraire, « ... le complexe de castration, au lieu de détruire le complexe d'Œdipe, en prépare l'apparition [...]. La petite fille demeure dans ce complexe pendant un temps indéterminé et ne le démolit que tardivement et de façon incomplète. Le surmoi, dont la formation est, dans ces conditions, compromise, ne peut parvenir ni à la puissance ni à l'indépendance qui lui sont, au point de vue culturel, nécessaires... » (3 b).

Si c'est le renoncement aux désirs œdipiens amoureux et hostiles qui est au principe de la formation du surmoi, celui-ci se voit enrichi, selon Freud, par les apports ultérieurs des exigences sociales et culturelles (éducation, religion, moralité). Inversement, on a pu soutenir l'existence, avant le moment classique de formation du surmoi, soit d'un surmoi précoce, soit de stades précurseurs du surmoi. C'est ainsi que plusieurs auteurs insistent sur le fait que l'intériorisation des interdictions est bien antérieure au déclin de l'Œdipe : les préceptes de l'éducation sont adoptés très tôt et en particulier, comme Ferenczi l'a noté en 1925, ceux de l'éducation sphinctérienne (*Psychanalyse des habitudes sexuelles* [*Zur Psychoanalyse von Sexualgewohnheiten*]). Pour

l'école de M. Klein, il existerait, dès la phase orale, un surmoi qui se formerait par introjection des « bons » et « mauvais » objets et que le sadisme infantile, alors à son acmé, rendrait particulièrement cruel (4). D'autres auteurs, sans vouloir parler de surmoi pré-œdipien, montrent comment la formation du surmoi est un processus qui commence très tôt. R. Spitz, par exemple, reconnaît trois *primordia* du surmoi dans les actions physiques imposées, la tentative de maîtrise par l'identification aux gestes, l'identification à l'agresseur, ce dernier mécanisme jouant le rôle le plus important (5).



Il est difficile, parmi les identifications, de déterminer celles qui seraient spécifiquement en jeu dans la constitution du surmoi, de l'idéal du moi*, du moi idéal* et même du moi*.

« L'établissement du surmoi peut être considéré comme un cas d'identification réussie avec l'instance parentale » écrit Freud dans la *Suite aux leçons d'introduction à la psychanalyse* (*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932) (3 c). L'expression d'instance parentale indique à elle seule que l'identification constitutive du surmoi ne doit pas être comprise comme une identification à des personnes. Dans un passage particulièrement explicite, Freud a précisé cette idée : « Le surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations » (3 d).

C'est le plus souvent à propos du surmoi qu'est dénoncé l'anthropomorphisme des concepts de la seconde topique

freudienne. Mais, comme l'a indiqué D. Lagache, c'est bien un apport de la psychanalyse que d'avoir mis en évidence la présence de l'anthropomorphisme dans le fonctionnement et la genèse de l'appareil psychique et d'y avoir décelé des « enclaves animistes » (6). Aussi bien la clinique psychanalytique montre-t-elle que le surmoi fonctionne sur un mode « réaliste » et comme une instance « autonome » (« mauvais objet » interne, « grosse voix » ([3), etc.) ; plusieurs auteurs ont, après Freud, souligné qu'il était fort distant des interdictions et des préceptes réellement prononcés par les parents et les éducateurs, au point que la « sévérité » du surmoi peut être inverse de la leur.

▲ (α) Le terme français adopté est surmoi ou sur-moi. On trouve parfois, notamment chez R. Laforgue dans ses nombreux travaux sur la question, le terme de *Superego*.

(β) Freud a insisté sur l'idée que le surmoi comporte essentiellement des représentations de mots et que ses contenus proviennent des perceptions auditives, des préceptes, de la lecture (7).

(1) Freud (S.). *Trauer und Melancholie*, 1917. G.W., X, 433 ; S.E., XIV, 247 ; Fr., 199.

(2) Freud (S.)- *Zwangshandlungen und Religionsübungen*, 1907. G.W., VII, 135 ; S.E., IX, 123 ; Fr., 172-3.

(3) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. – a) G.W., XV, 138 ; S.E., XXIII, 129 ; Fr., 177. – b) G.W., XV, 138 ; S.E., XXII, 129 ; Fr., 177. – c) Cf. G.W., XV, 70 ; S.E., XXII, 63-4 ; Fr., 90. – d) G.W., XV, 73 ; S.E., XXII, 67 ; Fr., 94-5.

(4) Cf. Klein (M.). *The Early development of Conscience in the Child*, 1933, in *Contributions*, passim.

(5) Cf. Spitz (R.). *On the genesis of superego components*, *Psa. Study of the Child*, 1958, XIII, 375-404.

(6) Cf. Lagache (D.) *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1961, vol. VI, 12-3.

(7) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923, G.W., XIII, 282 ; S.E., XIX, 52-3 ; Fr., 210-1.

Symbole mnésique

= *D.* : Erinnerungssymbol. – *En.* : mnemic Symbol. – *Es.* : simbolo mnémico. – *I.* : simbolo mnestico. – *P.* : simbolo mnémico.

• **Terme souvent utilisé dans les premiers écrits de Freud pour qualifier le symptôme hystérique.**

■ Dans plusieurs textes autour de 1895 ([Psychonévroses de défense](#) [*Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894] ; [Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense](#) [*Weilere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, 1896] ; [Études sur l'hystérie](#) [*Studien über Hysterie*, 1895 ; etc.]), Freud définit le symptôme hystérique comme symbole mnésique du traumatisme pathogène ou du conflit. Soit par exemple ; « Le moi réussit ainsi à se libérer de la contradiction ; mais il s'est chargé d'un symbole mnésique qui trouve place dans la conscience, comme une sorte de parasite, sous forme, soit d'une innervation motrice irréductible, soit d'une sensation hallucinatoire constamment récurrente » (1). Ailleurs Freud compare le symptôme hystérique aux monuments élevés en commémoration d'un événement ; c'est ainsi que les symptômes d'Anna O. sont les « symboles mnésiques » de la maladie et de la mort de son père (2).

(1) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 63 ; S.E., III, 49.

(2) Freud (S.). *Über Psychoanalyse*, 1910. G.W., VIII, 11-12 ; S.E., XI, 16-17 ; Fr., 125-6.

Symbolique (s. m.)

= D. : Symbolische. – En. : symbolic. – Es. : simbólico. –
I. : simbolico. – P. : simbólico.

• **Terme introduit (sous sa forme de substantif masculin) par J. Lacan qui distingue dans le champ de la psychanalyse trois registres essentiels : le symbolique, l'imaginaire et le réel. Le symbolique désigne l'ordre de phénomènes auxquels la psychanalyse a affaire en tant qu'ils sont structurés comme un langage. Ce terme se réfère aussi à l'idée que l'efficacité de la cure trouve son ressort dans le caractère fondateur de la parole.**

■ 1. On trouve le mot symbolique sous sa forme substantive chez Freud : dans [L'interprétation du rêve](#) (*Die Traumdeutung*, 1900) par exemple, il parle de la symbolique (*die Symbolik*), entendant par là l'ensemble des symboles à signification constante qui peuvent être retrouvés dans diverses productions de l'inconscient.

Entre la symbolique freudienne et le symbolique de Lacan, il y a une différence manifeste : Freud met l'accent sur le rapport unissant – si complexes que puissent être les connexions – le symbole à ce qu'il représente, alors que, pour Lacan, c'est la structure du système symbolique qui est première ; la liaison avec le symbolisé (par exemple le facteur de ressemblance, l'isomorphisme) étant seconde et imprégnée d'[imaginaire](#)*.

Toutefois, on pourrait retrouver dans la symbolique freudienne une exigence permettant de relier les deux conceptions : Freud dégage de la particularité des images et des symptômes une sorte de « langue fondamentale »

universelle, même s'il porte plus son attention sur ce qu'elle dit que sur son agencement.

2. L'idée d'un ordre symbolique structurant la réalité interhumaine a été dégagée dans les sciences sociales notamment par Claude Lévi-Strauss sur le modèle de la linguistique structurale issue de l'enseignement de F. de Saussure. La thèse du Cours de linguistique générale (1955) est que le signifiant linguistique pris isolément n'a pas de lien interne avec le signifié ; il ne renvoie à une signification que parce qu'il est intégré à un système signifiant caractérisé par des oppositions différentielles (α).

Lévi-Strauss étend et transpose les conceptions structuralistes à l'étude de faits culturels où ce n'est pas seulement la transmission de signes qui est à l'œuvre et il caractérise les structures envisagées par le terme de système symbolique : « Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion » (2).

3. L'utilisation par Lacan, en psychanalyse, de la notion de symbolique nous paraît répondre à deux intentions :

a) Rapprocher la structure de l'inconscient de celle du langage et lui appliquer la méthode qui a prouvé sa fécondité en linguistique ;

b) Montrer comment le sujet humain s'insère dans un ordre préétabli, lui-même de nature symbolique, au sens de Lévi-Strauss.

Prétendre enfermer le sens du terme « symbolique » dans des limites strictes – le définir – serait aller contre la pensée même de Lacan qui se refuse à assigner à un

signifiant une liaison fixe avec un signifié. Nous nous bornerons donc à remarquer que le terme est utilisé par Lacan dans deux directions différentes et complémentaires :

a) Pour désigner une structure dont les éléments discrets fonctionnent comme des signifiants (modèle linguistique) ou plus généralement le registre auquel appartiennent de telles structures (l'ordre symbolique) ;

b) Pour désigner la loi qui fonde cet ordre : c'est ainsi que Lacan, par le terme de père symbolique, ou de Nom-du-père, envisage une instance qui n'est pas réductible aux avatars du père réel ou imaginaire et qui promulgue la loi.

▲ (α) On notera, du point de vue terminologique, que pour Saussure le terme de symbole, dans la mesure où il implique une relation « naturelle » ou « rationnelle » avec le symbolisé, n'est pas admis comme synonyme de signe linguistique (3).

(1) Cf. Lévi-Strauss (C.). *Les structures élémentaires de la parenté*, P.U.F., Paris, 1949, et *Anthropologie structurale*, Pion, Paris, 1958.

(2) Cf. Lévi-Strauss (C.). *Introduction à l'ouvrage de Marcel Mauss, Sociologie et anthropologie*, P.U.F., Paris, 1950.

(3) Cf. Saussure (F. de). Payot, Paris, 1955, 101.

Symbolisme

= D. : Symbolik. – En. : symbolism. – Es. : simbolismo. – I. : simbolismo. – P. : simbolismo.

• **A) Au sens large, mode de représentation indirecte et figurée d'une idée, d'un conflit, d'un désir inconscients ;**

*en ce sens, on peut en psychanalyse tenir pour symbolique toute formation substitutive**.

B) Dans un sens étroit, mode de représentation qui se distingue principalement par la constance du rapport entre le symbole et le symbolisé inconscient, une telle constance se retrouvant non seulement chez le même individu et d'un individu à l'autre, mais dans les domaines les plus divers (mythe, religion, folklore, langage, etc.) et les aires culturelles les plus éloignées les unes des autres.

■ La notion de symbolisme est aujourd'hui si étroitement attachée à la psychanalyse, les mots symbolique, symboliser, symbolisation sont si souvent utilisés, et dans des sens si divers, les problèmes enfin qui concernent la pensée symbolique, la création et le maniement des symboles dépendent de tant de disciplines (psychologie, linguistique, épistémologie, histoire des religions, ethnologie, etc.), qu'il y a une difficulté particulière à vouloir délimiter un emploi proprement psychanalytique de ces termes et à en distinguer plusieurs acceptations. Les remarques qui suivent ne constituent que des indications destinées à orienter le lecteur dans la littérature psychanalytique.

I. On s'accorde à faire rentrer les symboles dans la catégorie des signes. Mais, veut-on les spécifier comme « évoquant, par un rapport naturel, quelque chose d'absent ou d'impossible à percevoir » (1), on rencontre déjà plusieurs objections :

1° Quand on parle de symboles mathématiques ou de symboles linguistiques (α), toute référence à un « rapport naturel », à une quelconque correspondance analogique, est exclue. Bien plus, ce que la psychologie désigne sous le nom de conduites symboliques, ce sont des conduites qui

témoignent de l'aptitude du sujet à différencier au sein du perçu un ordre de réalité irréductible aux « choses » et permettant un maniement généralisé de celles-ci.

L'usage terminologique atteste donc des variations très larges dans l'emploi du mot symbole. Celui-ci n'implique pas nécessairement l'idée d'une relation interne entre le symbole et le symbolisé (β), comme le montre l'emploi fait par C. Lévi-Strauss, en anthropologie, et J. Lacan, en psychanalyse, du terme symbolique*.

2° Dire que le symbole évoque « quelque chose d'impossible à percevoir » (le sceptre est le symbole de la royauté par exemple) ne doit pas pour autant impliquer l'idée que, par le symbole, s'effectuerait un passage de l'abstrait au concret. En effet, le symbolisé peut être tout aussi concret que le symbole (exemple : le soleil, symbole de Louis XIV).

II. En distinguant un sens large et un sens étroit du terme symbolisme, nous ne faisons que reprendre une distinction indiquée par Freud et sur laquelle Jones s'appuie dans sa théorie du symbolisme. Il semble qu'elle se soit aujourd'hui quelque peu effacée dans l'usage courant en psychanalyse.

C'est dans une acception large du terme qu'on dira par exemple du rêve ou du symptôme qu'ils sont l'expression symbolique du désir ou du conflit défensif, entendant par là qu'ils les expriment de façon indirecte, figurée et plus ou moins difficile à déchiffrer (le rêve d'enfant étant tenu pour moins symbolique que le rêve d'adulte dans la mesure où le désir, s'y exprimant sous une forme peu ou pas déguisée, serait alors aisément lisible).

Plus généralement, on emploie le terme symbolique pour désigner la relation qui unit le contenu manifeste d'un comportement, d'une pensée, d'une parole à leur sens

latent ; on l'emploiera *a fortiori* là où le sens manifeste fait le plus défaut (dans le cas, par exemple, d'un acte symptomatique, franchement irréductible à toutes les motivations conscientes que peut lui donner le sujet). Plusieurs auteurs (Rank et Sachs, Ferenczi, Jones) tiennent qu'on ne peut parler en psychanalyse de symbolisme que dans les cas où le symbolisé est inconscient : « Toutes les comparaisons ne sont pas des symboles, mais seulement celles où le premier membre est refoulé dans l'inconscient » (2).

On notera que, dans cette perspective, le symbolisme enveloppe toutes les formes de représentation indirecte, sans discrimination plus précise entre tel ou tel mécanisme : déplacement*, condensation*, surdétermination*, figuration*. Dès l'instant en effet où l'on reconnaît, à un comportement par exemple, au moins deux significations dont l'une se substitue à l'autre en la masquant et en l'exprimant à la fois, on peut qualifier de symbolique leur relation (γ).

III. – Il y a pourtant chez Freud – plus sans doute que chez les analystes contemporains – un sens plus restrictif de la notion de symbolisme. Ce sens s'est dégagé assez tardivement. Freud a lui-même porté témoignage sur ce point, invoquant notamment l'influence de W. Stekel (3).

Le fait est que, parmi les additions apportées par Freud au texte original de L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), les plus importantes concernent le symbolisme dans les rêves. La section du chapitre sur le travail du rêve consacrée à la représentation par les symboles ne date que de 1914.

Toutefois, une recherche attentive permet de nuancer le propre témoignage de Freud : la notion de symbolisme n'est pas un apport extérieur.

C'est ainsi que, dès les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), Freud distingue, en plusieurs passages, un déterminisme associatif et un déterminisme symbolique des symptômes : la paralysie d'Elisabeth von R..., par exemple (4), est déterminée selon des voies associatives par sa liaison avec divers événements traumatisants et elle symbolise d'autre part certains traits de la situation morale de la patiente (la médiation étant assurée par certaines locutions susceptibles d'être utilisées à la fois en un sens moral et en un sens physique, par exemple : ça ne marche pas, je ne peux pas avaler ça, etc.).

Dès la première édition (1900) de L'interprétation du rêve on notera :

1) Que Freud, s'il critique les méthodes antiques d'interprétation des rêves, qualifiées par lui de symboliques, entend pourtant marquer une filiation entre elles et sa propre méthode ;

2) Qu'il fait une place importante aux représentations figurées qui sont compréhensibles sans que le rêveur fournisse d'associations ; il souligne le rôle médiateur que jouent, dans ce cas, des expressions linguistiques usuelles (5 a) ;

3) Que l'existence de « rêves typiques » où un désir, un conflit déterminés sont figurés d'une façon semblable, quel que soit le rêveur, montre qu'il y a des éléments du langage des rêves indépendants du discours personnel du sujet.

On peut donc dire que Freud avait d'emblée reconnu l'existence des symboles. Soit, par exemple, ces lignes : « Les rêves utilisent tous les symboles déjà présents dans la pensée inconsciente parce que ceux-ci s'accordent mieux aux exigences de la construction du rêve, étant donné leur

aptitude à être figurés et aussi parce que, dans la règle, ils échappent à la censure » (5 b). Cela dit, il reste vrai qu'il accorda progressivement plus d'importance aux symboles, comme l'y engageait notamment la mise à jour de nombreuses variétés de rêves typiques (δ) ainsi que les travaux anthropologiques montrant la présence du symbolisme ailleurs que dans le rêve (Rank). On ajoutera que la théorie freudienne, dans la mesure même où, contre les conceptions « scientifiques », elle renouait avec les vues « populaires » qui prêtent un sens au rêve, devait d'abord franchement se différencier des clés des songes qui supposent une symbolique universelle et risquent de conduire à une interprétation quasi automatique.

Schématiquement, en regroupant les points indiqués par Freud (6, 5 c, 7 a), on pourrait définir les symboles, au sens strict caractérisant ce que Freud appelle la symbolique (*die Symbolik*), par les traits suivants :

1) Ils apparaissent, dans l'interprétation du rêve, comme des « éléments muets » (7 b) : le sujet est incapable de fournir des associations à leur propos. Il s'agit là pour Freud d'un caractère qui ne s'explique pas par la résistance au traitement, mais spécifie le mode d'expression symbolique.

2) L'essence du symbolisme consiste en un « rapport constant » entre un élément manifeste et sa ou ses traductions. Cette constance se retrouve non seulement dans les rêves, mais dans des domaines d'expression très divers (symptômes et autres productions de l'inconscient : mythes, folklore, religion, etc.) et dans des aires culturelles éloignées les unes des autres. Elle échappe relativement, tout comme un vocabulaire fixé, aux prises de l'initiative individuelle ; celle-ci peut choisir parmi les sens d'un symbole, mais non en créer de nouveaux.

3) Ce rapport constant est fondé essentiellement sur l'analogie (de forme, de taille, de fonction, de rythme, etc.). Toutefois, Freud indique que certains symboles peuvent se rapprocher de l'allusion : par exemple la nudité peut être symbolisée par les vêtements, la relation étant ici de contiguïté et de contraste (7 c). D'autre part, on notera que dans de nombreux symboles viennent se condenser des relations multiples entre symbolisé et symbole : ainsi Polichinelle, dont Jones a montré qu'il représente le phallus sous les rapports les plus variés (8 a).

4) Si les symboles découverts par la psychanalyse sont très nombreux, le champ du symbolisé est très limité : corps, parents et consanguins, naissance, mort, nudité et surtout sexualité (organes sexuels, acte sexuel).

5) Freud, avec l'extension de la théorie du symbolisme, est amené à réserver à celui-ci une place à part dans la théorie du rêve et des productions de l'inconscient comme dans la pratique de l'interprétation. « Alors même que la censure des rêves n'existerait pas, le rêve ne nous serait pas plus intelligible [...] » (7 d). Le sens des symboles échappe à la conscience mais ce caractère inconscient n'est pas explicable par les mécanismes du travail du rêve. Freud indique que les « comparaisons [inconscientes sous-jacentes au symbolisme] ne sont pas effectuées chaque fois pour les besoins de la cause, mais sont faites une fois pour toutes et toujours prêtes » (7 e). On a donc l'impression que les sujets, au-delà de la diversité des cultures et des langages, disposent, selon le mot emprunté au Président Schreber, d'une « langue fondamentale » (7 f). Il en résulte qu'il existerait deux sortes d'interprétation du rêve, l'une s'appuyant sur les associations du rêveur, l'autre qui en est indépendante et qui est l'interprétation des symboles (5 d).

6) L'existence d'un mode d'expression symbolique ainsi caractérisé pose des problèmes génétiques : Comment les symboles ont-ils été forgés par l'humanité ? Comment l'individu se les approprié-t-il ? Notons que ce sont de tels problèmes qui ont conduit Jung à sa théorie de l'« inconscient collectif » (8 b). Freud n'a pas pris absolument parti sur ces questions, tout en émettant l'hypothèse d'un héritage phylogénétique (9), hypothèse qui gagne, selon nous, à être interprétée à la lumière de la notion de fantasmes originaires (voir ce terme).

▲ (α) On notera que F. de Saussure critique l'emploi de l'expression « symbole linguistique » (10).

(β) On connaît le sens étymologique de symbole : le σύμβολον était chez les Grecs un signe de reconnaissance (entre membres d'une même secte par exemple) formé par les deux moitiés d'un objet brisé qu'on rapproche. On peut voir là, à l'origine, l'idée que c'est le lien qui fait le sens.

(γ) C'est dans le cadre d'une telle acception que se situe le terme de symbole mnésique*.

(δ) La section sur « les rêves typiques » augmente progressivement entre 1900 et 1911 ; une large partie du matériel qu'elle contient sera transférée en 1914 dans la section sur « la représentation par les symboles » qui apparaît à cette date (11).

(1) Lalande (A.). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, P.U.F., Paris, 1951.

(2) Ferenczi (S.). *The Ontogenesis of Symbols*, 1913, in *First Contributions*, 277-8.

(3) Cf. Freud (S.). *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, 1914. G.W., X, 58 ; S.E., XIV, 19 ; Fr., 277.

(4) Cf. Freud (S.). G.W., I, 216-7 ; S.E., II, 152 ; Fr., 120-1.

(5) Freud (S.), a) Cf. G.W., II-III, 347 ; S.E., V, 341-2 ; Fr., 255. – b) G.W., II-III, 354 ; S.E., V, 349 ; Fr., 260. – c) Cf. 4e éd., revue et augmentée 1914 (S.E., IV, XI). – d) Cf. G AV.. II-III, 365 ; S.E., V, 359 ; Fr., 267-8.

(6) Cf. Freud (S.). *Über den Traum*, 1901, 2e éd.

(7) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. – a) Cf. passim. – b) GAV., XI, 151 ; S.E., XV, 150 ; Fr., 166. – c) GAV., XI, 154-5 ; S.E., XV, 153 ; Fr., 169-70. – d) Cf.

GAV., XI, 150 et 171 ; S.E., XV, 149 et 168 ; Fr., 164 et 186. – e) G.W., XI, 168 ; S.E., XV, 165 ; Fr., 183. – f) GAV., XI, 169 ; S.E., XV, 166 ; Fr., 184.

(8) Cf. Jones (E.). *The Theory of Symbolism, in Papers on Psycho-Analysis*, Baillière, Londres, 5e éd., 1948. – a) 93 sqq. – b) 93-104.

(9) Cf. Freud (S.). *Der Mann Moses und die monoltheistische Religion*, 1939. GAV., XVI, 205-6 ; S.E., XXIII, 99-100 ; Fr., 151-2.

(10) Saussure (F. de). *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1955.

(11) Cf. S.E., IV, préface.

Systeme

= D. : System. – En. system. – Es. : sistema. – I. : sistema. – P. : sistema.

Voir : [Instance](#).

T

Technique active

= *D.* : aktive Technik. – *En.* : active technique. – *Es.* : técnica activa. – *I.* : tecnica attiva. – *P.* : técnica ativa.

• ***Ensemble de procédés techniques recommandés par Ferenczi : l'analyste, ne limitant plus son action à ses interprétations, formule des injonctions et des prohibitions concernant certains comportements répétitifs de l'analysé dans la cure et hors d'elle, quand ceux-ci procurent au sujet des satisfactions telles qu'elles empêchent la remémoration et le progrès de la cure.***

■ L'idée et l'expression de technique active sont associées dans l'histoire de la psychanalyse au nom de Sandor Ferenczi. Il en fit état pour la première fois au sujet de formes larvées de masturbations, rencontrées dans l'analyse de cas d'hystérie, et qu'il conviendrait d'interdire ; en effet le patient « ... risque d'y rattacher ses fantasmes pathogènes et de les court-circuiter constamment par la décharge motrice au lieu de les amener à la conscience » (1 a). Ferenczi souligne que le recours à de telles interdictions est seulement destiné à faciliter le franchissement des points morts du travail

analytique ; il se réfère d'autre part à l'exemple de Freud qui enjoignait aux phobiques, à un certain moment de leur analyse, d'affronter la situation phobogène (1 b, 2).

Au Congrès de La Haye, en 1920, Ferenczi, encouragé par l'approbation de Freud qui, au Congrès de Budapest en 1919, avait formulé la règle d'abstinence*, donne une description d'ensemble de sa thérapie active. Elle comporte deux phases qui doivent permettre l'activation et le contrôle des tendances érotiques, fussent-elles sublimées. La première phase est constituée par des injonctions destinées à transformer des motions pulsionnelles refoulées en une satisfaction manifeste et à en faire des formations pleinement conscientes. La seconde est constituée par des prohibitions portant sur ces mêmes formations ; l'analyste peut alors rattacher les activités et les affects mis en évidence par la première phase à des situations infantiles.

Théoriquement, le recours aux mesures actives se justifierait ainsi : à l'inverse de la méthode cathartique*, où le surgissement d'un souvenir induit une réaction émotionnelle, la méthode active, en provoquant la mise en acte* et la manifestation de l'affect*, facilite le retour du refoulé. « Il se peut que certains contenus infantiles précoces [...] ne puissent pas être remémorés, seulement revécus » (3).

Techniquement, Ferenczi estime qu'il ne convient de recourir aux mesures actives qu'en des cas exceptionnels, pour un temps très limité, seulement quand le transfert est devenu une compulsion et essentiellement en fin de traitement. Enfin il souligne qu'il n'entend pas modifier la règle fondamentale ; les « artifices » qu'il propose sont destinés à en faciliter l'observance.

Par la suite, Ferenczi devait étendre considérablement le champ d'application des mesures actives (4). Dans un

petit ouvrage écrit en collaboration avec Otto Rank (*Les buts de développement de la psychanalyse* [*Enwicklungsziele der Psychoanalyse*, 1924]), il donne du processus de la cure une interprétation en termes libidinaux telle que, notamment dans la dernière phase (« sevrage de la libido »), un recours à des mesures actives (fixation d'un terme au traitement) soit nécessaire.

Dans une dernière étape de son évolution, Ferenczi devait corriger cette façon de voir. Les mesures actives accroissent considérablement les résistances du patient ; en formulant des injonctions et des prohibitions, l'analyste joue le rôle d'un surmoi parental, voire d'un maître d'école ; quant à la fixation d'un terme au traitement, les échecs rencontrés montrent qu'il convient d'y recourir rarement et, comme pour toute autre mesure active éventuelle, seulement en accord avec le patient et avec la possibilité d'y renoncer (5). C'est finalement à un abandon des mesures actives qu'est conduit Ferenczi : « ... nous devons nous contenter d'interpréter les tendances cachées du malade à la mise en acte et le soutenir dans les faibles efforts qu'il fait pour surmonter les inhibitions névrotiques dont il a jusque-là souffert, mais ceci sans le contraindre à prendre des mesures violentes ni même les lui conseiller. Si nous sommes assez patients, le malade abordera lui-même la question de tel effort à fournir, par exemple braver une situation phobique. [...]. C'est au malade lui-même qu'il appartient de décider du moment de l'activité ou du moins de donner des indications évidentes que ce moment est venu » (6).

On oppose souvent la technique active à l'attitude purement « expectante », passive, qu'exigerait la méthode analytique. En fait cette opposition est forcée ; d'une

part, parce que Ferenczi n'a cessé de considérer les mesures qu'il préconisait comme un auxiliaire et non une variante de la méthode analytique ; d'autre part, parce que celle-ci n'exclut pas une certaine activité de la part de l'analyste (questions, espacement des séances, etc.), l'interprétation elle-même étant active dans la mesure où elle infléchit nécessairement le cours des associations. Ce qui spécifierait la technique active, c'est l'accent qu'elle met sur la répétition* en tant que Freud l'a opposée à la remémoration ; pour surmonter cette compulsion à la répétition et rendre finalement possible la remémoration ou du moins le progrès du travail analytique, il a paru nécessaire à Ferenczi non seulement de permettre mais d'encourager la répétition. C'est là le ressort de la technique active (α).

▲ (α) Pour une plus ample discussion du sujet, on pourra se reporter au livre de Glover, Technique de la psychanalyse (*The technique of Psychoanalysis*, 1955) (7), qui montre que les questions posées par la technique active restent ouvertes.

(1) Ferenczi (S.). *Technische Schwierigkeiten einer Hysterieanalyse*, 1919. – a) AIL, in *Intern. Zeit. für ärztliche Psychoanalyse*, V, 37 ; Angl., in *Further Contributions*, 193. – b) Cf. Ail., 39 ; Angl., 196.

(2) Cf. Freud (S.). *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*, 1910. GAV., VIII, 108-9 ; S.E., XI, 145 ; Fr., 27-8.

(3) Ferenczi (S.). *Weiterer Ausbau der aktiven Technik in der Psychoanalyse*, 1920. Ail., in *Intern. Zeit. für Psychoanalyse*, VII, 233-51 ; Angl., in *Further Contributions*, 217.

(4) Cf. notamment : Ferenczi (S.). *Zur Psychoanalyse von Sexualgewohnheiten*, 1925. In *Further Contr.*, 259-297 et *Über forcierte Phantasien*, 1924. In *Further Contr.*, 68-77.

(5) Cf. Ferenczi (S.). *Kontraindikationen der aktiven psychoanalytischen Technik*, 1925, in : *further Cont.*, 217-230.

(6) Ferenczi (S.). *Die Elastizität der psychoanalytischen Technik*, 1928. AIL, in *Intern. Zeit. für Psychoanalyse*, XIV, 197-209. Angl., in *Final Contributions*, 96-7.

(7) Cf. Glover (E.), chap. IV.

Tendresse

= D. : Zärtlichkeit. – En. : tenderness. – Es. : ternura. – I. : tenerezza. – P. : ternura.

• **Dans l'usage spécifique que lui donne Freud, ce terme désigne par opposition à celui de « sensualité » (Sinnlichkeit) une attitude envers autrui qui perpétue ou reproduit le premier mode de la relation amoureuse de l'enfant, où le plaisir sexuel n'est pas trouvé indépendamment, mais toujours en s'étayant sur la satisfaction des pulsions d'auto-conservation.**

■ C'est en analysant un type particulier de comportement amoureux ([Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse](#) [*Über die allgemeinste Erniedrigung des Lislebestehens*, 1912]) que Freud a été amené, dans la mesure où ces deux éléments étaient disjoints dans la clinique, à distinguer un « courant sensuel » et « un courant tendre » (voir : [Amour génital](#)).

Freud ne s'attache pas tant à décrire les manifestations de la tendresse qu'à en chercher l'origine. Il la trouve dans le choix d'objet primaire de l'enfant, l'amour pour la personne qui le soigne et le nourrit. D'emblée, cet amour comporte des composantes érotiques, mais celles-ci ne sont pas, en un premier temps, séparables de la satisfaction trouvée dans l'alimentation et les soins corporels (voir : [Étayage](#)).

Par opposition, on pourrait, dans l'enfance, définir le courant « sensuel », ou à proprement parler sexuel, par le fait que le plaisir érotique se détourne d'abord de la voie de l'objet qui lui est indiquée par les besoins vitaux, et devient auto-érotique (voir : [Sexualité](#)).

Pendant la période de latence*, les buts sexuels, sous l'effet du refoulement, connaissent une sorte d'adoucissement, ce qui vient renforcer le courant de la tendresse. Avec la poussée pulsionnelle de la puberté « ... le puissant courant sensuel ne méconnaît plus ses buts ». Ce n'est que progressivement que les objets sexuels pourront « ... attirer à eux la tendresse qui était attachée aux objets antérieurs » (1).

(1) Freud (S.). G.W., VIII, 80-1 ; S.E., XI, 181 ; Fr., 12.

Thanatos

= D. : Thanatos. – En. : Thanatos. – Es. : Tánatos. – I. : Thanatos. – P. : Tánatos.

• **Terme grec (la Mort) parfois utilisé pour désigner les pulsions de mort, par symétrie avec le terme d'Eros ; son emploi souligne le caractère radical du dualisme pulsionnel en lui donnant une signification quasi mythique.**

■ On ne rencontrera pas le terme de Thanatos dans les écrits freudiens, mais, d'après Jones, il arrivait à Freud de l'employer dans la conversation. Ce serait Federn qui l'aurait introduit dans la littérature analytique (1).

On sait que Freud a employé le terme d'Éros* dans le cadre de sa théorie des pulsions de vie* et des pulsions de mort*. Il se réfère alors à la métaphysique et aux mythes

antiques pour inscrire ses spéculations psychologiques et biologiques dans une conception dualiste de plus large portée. On se reportera principalement au chapitre VI de *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) (2) et à la VIIe section de *Analyse finie et infinie* (*Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937) où Freud fait converger sa propre théorie avec l'opposition établie par Empédocle entre φιλία (amour) et νεῖκος (discorde) : « Les deux principes fondamentaux d'Empédocle, φιλία et νεῖκος, sont, par le nom comme par la fonction, les équivalents de nos pulsions originaires, Éros et *destruction* » (3).

L'emploi du terme Thanatos vient accentuer le caractère de principes universels que prennent, dans la dernière conception freudienne, les deux grandes sortes de pulsions.

(1) Cf. Jones (E.). *Sigmund Freud : Life and Work*, 1957, vol. III. Hogarth Press, Londres, 295. ,

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 23-34 ; S.E., XVIII, 22-33 ; Fr., 26-38.

(3) Cf. Freud (S.). G.W., XVI, 93-6 S.E., XXIII, 247 50 ; Fr., 32-35.

Topique (s. f. et adj.)

= D. : Topik, topisch. – En. : topography, topographical. – Es. : tîpica, topogrâfico. – I. : punto di vista topico, topico. – P. : tîpica, tîpicu.

• *Théorie ou point de vue qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de caractères ou de fonctions différentes et disposés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres, ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques dont on peut donner une représentation figurée spatialement.*

On parle couramment de deux topiques freudiennes, la première dans laquelle la distinction majeure se fait entre Inconscient, Préconscient et Conscient, la seconde différenciant trois instances : le ça, le moi, le surmoi.

■ Le terme topique, signifiant théorie des lieux (du grec : τόποι) appartient depuis l'Antiquité grecque à la langue philosophique. Pour les Anciens, en particulier pour Aristote, les lieux constituent des rubriques, à valeur logique ou rhétorique, dont sont tirées les prémisses de l'argumentation. Il est intéressant de noter que, dans la philosophie allemande, Kant a utilisé le terme de topique. Il entend par topique transcendante « ... la détermination par le jugement de la place qui convient à chaque concept [...] ; elle distinguerait toujours à quelle faculté de connaissance les concepts appartiennent en propre » (α) (1).



I. – L'hypothèse freudienne d'une topique psychique prend naissance dans tout un contexte scientifique (neurologie, psychophysiologie, psychopathologie) dont nous bornerons à indiquer les éléments les plus immédiatement déterminants.

1° La théorie anatomo-physiologique des localisations cérébrales qui prédomine au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle vise à faire dépendre de supports neurologiques

rigoureusement localisés des fonctions très spécialisées ou des types spécifiques de représentations ou d'images, qui seraient comme emmagasinées dans telle partie du cortex cérébral. Dans le petit livre qu'il consacre en 1891 à la question, qui est à l'ordre du jour, de l'aphasie, Freud soumet à la critique une telle théorie qu'il qualifie de topique ; il montre les limites et les contradictions des schémas anatomiques compliqués qui étaient alors proposés par des auteurs comme Wernicke et Lichtheim et soutient qu'il faut compléter la prise en considération des données topiques de la localisation par une explication de type fonctionnel.

2° Dans le domaine de la psychologie pathologique, toute une série d'observations impose l'idée de rapporter, d'une façon quasi réaliste, à des groupes psychiques différents, des comportements, des représentations, des souvenirs qui ne sont pas constamment et dans leur ensemble à la disposition du sujet mais peuvent néanmoins montrer leur efficacité : phénomènes hypnotiques, cas de « double personnalité », etc. (voir : [Clivage du moi](#)).

Si c'est là le terrain où prend naissance la découverte freudienne de l'inconscient, celle-ci ne se borne pas à reconnaître l'existence de lieux psychiques distincts, elle assigne à chacun d'eux une nature et un mode différents de fonctionnement. Dès les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895), la conception de l'inconscient implique une différenciation topique de l'appareil psychique : l'inconscient lui-même comporte une organisation en couches, l'investigation analytique se fait nécessairement par certaines voies qui supposent un certain ordre entre les groupes de représentations. L'organisation des souvenirs, rangés en véritables « archives » autour d'un « noyau pathogène », n'est pas seulement

chronologique ; elle a aussi un sens logique, les associations entre les diverses représentations s'accomplissant selon divers modes. D'autre part, la prise de conscience, la réintégration des souvenirs inconscients dans le moi, est décrite sur un modèle spatialement figuré, la conscience étant définie comme un « défilé » qui ne laisse passer qu'un souvenir à la fois dans l' « espace du moi » (2).

3° On sait que Freud a toujours rendu hommage à Breuer d'une hypothèse qui est essentielle pour une théorie topique du psychisme : dans la mesure où l'appareil psychique est constitué de systèmes différents, cette différenciation doit avoir une signification fonctionnelle. C'est ainsi en particulier qu'une même partie de l'appareil ne peut remplir ces fonctions contradictoires que sont la réception des excitations et la conservation de leurs traces (3).

4° Enfin l'étude du rêve, en imposant à l'évidence l'idée d'un domaine inconscient avec ses lois propres de fonctionnement, fortifie l'hypothèse d'une séparation entre les systèmes psychiques. Freud, sur ce point, a marqué la valeur de l'intuition de Fechner quand celui-ci a reconnu que la scène d'action des rêves était, non le prolongement, sur un mode affaibli, de l'activité représentative vigile, mais véritablement une « autre scène » (4 a).

II. – La première conception topique de l'appareil psychique est présentée dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, 1900) mais on peut suivre son évolution depuis le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895) où elle est encore exposée dans le cadre neurologique d'un appareil neuronique, puis à travers les lettres à Fliess, notamment les lettres du 1-1-1896 et du 6-12-1896 (β). On sait que

cette première topique (qui sera encore développée dans les textes métapsychologiques de 1915) distingue trois systèmes, inconscient*, préconscient* et conscient* qui ont chacun leur fonction, leur type de processus, leur énergie d'investissement, et se spécifient par des contenus représentatifs. Entre chacun de ces systèmes, Freud situe des censures* qui inhibent et contrôlent le passage de l'un à l'autre. Le terme de censure, comme d'autres images de Freud (« antichambre », « frontières » entre systèmes) marque l'aspect spatial de la théorie de l'appareil psychique.

Le point de vue topique va au-delà de cette différenciation fondamentale. D'une part, Freud, dans les schémas du chapitre VII de L'interprétation du rêve ainsi que dans la lettre du 6-12-1896, postule l'existence d'une succession de systèmes mnésiques constitués par des groupes de représentations que caractérisent des lois d'association distinctes. D'autre part, la différence des systèmes est corrélative d'une certaine ordonnance, telle que le passage de l'énergie d'un point à un autre doit suivre un ordre de succession déterminé : les systèmes peuvent être parcourus dans une direction normale, « progrédiente », ou dans un sens régressif ; ce que Freud désigne du terme de « régression topique » est illustré par le phénomène du rêve, où les pensées peuvent prendre un caractère visuel allant jusqu'à l'hallucination, régressant ainsi aux types d'images les plus proches de la perception, située à l'origine du parcours de l'excitation.

Comment comprendre la notion des lieux psychiques impliquée par la théorie freudienne ? Il serait erroné, comme y a insisté Freud, d'y voir simplement une nouvelle tentative de localisation anatomique des fonctions : « Je laisserai tout à fait de côté le fait que l'appareil

psychique dont il est ici question nous est connu également sous forme de préparation anatomique et nous éviterons soigneusement la tentation de déterminer anatomiquement en aucune façon la localité psychique » (4 b). On notera toutefois qu'en fait la référence anatomique est loin d'être absente ; dans *L'interprétation du rêve*, tout le processus psychique se situe entre une extrémité perceptive et une extrémité motrice de l'appareil : le schéma de l'arc réflexe auquel Freud recourt ici, en même temps qu'il a fonction de « modèle », conserve sa valeur faciale (γ). Par la suite, à plus d'une reprise, Freud continue à chercher, sinon de correspondances précises, du moins des analogies, ou peut-être des métaphores, dans la structure spatiale du système nerveux. Il maintient par exemple qu'il existe un rapport entre le fait que le système Perception-Conscience reçoit les excitations externes et la situation périphérique du cortex cérébral.

Freud se montre cependant fermement attaché à ce qu'il considère comme l'originalité de sa tentative : « ... rendre compréhensible la complication du fonctionnement psychique en décomposant ce fonctionnement et en assignant chaque fonction particulière aux diverses parties de l'appareil » (4 c). La notion de « localité psychique » implique, on le voit, une extériorité des parties les unes par rapport aux autres et une spécialisation de chaque partie. Elle fournit aussi la possibilité de fixer à un processus se déroulant dans le temps un ordre déterminé de succession (δ).

Enfin la comparaison qu'établit Freud entre l'appareil psychique et un appareil optique (un microscope complexe, par exemple) éclaire ce qu'il entend par lieu psychique : les systèmes psychiques correspondraient plutôt aux points

virtuels de l'appareil situés entre deux lentilles qu'à ses pièces matérielles (4 d).

III. – La thèse majeure d'une distinction entre systèmes, et fondamentalement de la séparation entre Inconscient et Préconscient-Conscient (e) ne saurait être disjointe de la conception dynamique, également essentielle à la psychanalyse, selon laquelle les systèmes se trouvent en conflit l'un avec l'autre (voir : [Dynamique](#), [Conflit psychique](#)). L'articulation de ces deux points de vue pose le problème de l'origine de la distinction topique. Très schématiquement, on pourrait trouver dans l'œuvre de Freud deux sortes fort différentes de réponse : l'une, marquée de génétisme, et que fortifiera la seconde théorie de l'appareil psychique (voir notamment : Ça), consiste à supposer une émergence et une différenciation progressive des instances à partir d'un système inconscient plongeant lui-même ses racines dans le biologique (« tout ce qui est conscient a d'abord été inconscient ») ; l'autre s'attache à rendre compte de la constitution d'un inconscient par le processus du refoulement, cette solution conduisant Freud à postuler, en un premier temps, un [refoulement originaire](#)*.

IV. – A partir de 1920, Freud a élaboré une autre conception de la personnalité (souvent désignée de façon abrégée du terme de « seconde topique »). Le motif majeur classiquement invoqué pour rendre compte de ce changement est la prise en considération toujours accrue des défenses inconscientes, ce qui interdit de faire coïncider les pôles du conflit défensif avec les systèmes précédemment définis : le refoulé avec l'Inconscient et le moi avec le système Préconscient-Conscient.

En fait, on ne saurait limiter à une telle idée, d'ailleurs depuis longtemps présente, de façon plus ou moins explicite, chez Freud (voir : [Moi](#)) le sens du

remaniement en cause. Une des découvertes principales qui l'a rendu nécessaire est celle du rôle joué par les diverses identifications dans la constitution de la personne et des formations permanentes qu'elles déposent au sein de celle-ci (idéaux, instances critiques, images de soi). Dans sa forme schématique, cette seconde théorie fait intervenir trois « instances », le ça, pôle pulsionnel de la personnalité, le moi, instance qui se pose en représentant des intérêts de la totalité de la personne et comme tel est investi de libido narcissique, le surmoi enfin, instance qui juge et critique, constituée par intériorisation des exigences et des interdits parentaux. Cette conception ne met pas seulement en jeu les relations entre ces trois instances ; d'une part, elle différencie en elles des formations plus spécifiques (moi idéal*, idéal du moi* par exemple) et fait intervenir par conséquent, en plus des relations « intersystémiques », des relations « intrasystémiques » ; d'autre part, elle conduit à attacher une importance particulière aux « relations de dépendance » existant entre les divers systèmes, et notamment à retrouver dans le moi, jusque dans ses activités dites adaptatives, la satisfaction de revendications pulsionnelles.

Que devient, dans cette nouvelle « topique », l'idée de localité psychique ? Dans le choix même des termes qui désignent les instances, on voit que le modèle n'est plus ici emprunté aux sciences physiques, mais est tout marqué d'anthropomorphisme : le champ intrasubjectif tend à être conçu sur le modèle de relations intersubjectives, les systèmes sont représentés comme des personnes relativement autonomes dans la personne (on dira par exemple que le surmoi se comporte de façon sadique envers le moi). Dans cette mesure, la théorie scientifique de l'appareil

psychique tend à se rapprocher de la façon fantasmatique dont le sujet se conçoit et peut-être même se construit.

Freud n'a pas renoncé à concilier ses deux topiques. Il donne à diverses reprises une représentation spatialement figurée de l'ensemble de l'appareil psychique où coexistent les divisions moi-ça-surmoi et les divisions inconscient-préconscient-conscient (5, 6). On trouvera dans le chapitre IV de l'Abrégé de Psychanalyse (*Abriss der Psychoanalyse*, 1958) l'exposé le plus précis d'une telle tentative.

▲ (α) On pourrait tenter de situer l'usage kantien de la notion de topique entre une conception logique ou rhétorique qui est celle des Anciens et la conception des lieux psychiques qui sera celle de Freud. Pour Kant, le bon usage logique des concepts dépend de notre capacité de rapporter correctement à l'une ou l'autre de nos facultés (sensibilité et entendement) les représentations des choses.

(β) Dans cette dernière lettre, au moment même où Freud élabore la théorie de l'appareil psychique qui sera celle de L'interprétation du rêve, le mot topique reste si marqué de significations anatomiques que Freud tient à préciser que la distinction des systèmes psychiques n'est « ... pas nécessairement topique ».

(γ) Il faudrait encore souligner que ce soi-disant schéma d'un arc réflexe, restituant sous forme motrice la même énergie qu'il a reçue à l'extrémité sensitive, ne tient pas compte des données établies dès cette époque par une physiologie nerveuse que Freud, neurologue accompli, connaissait parfaitement. Une telle « négligence » vient peut-être de ce que Freud cherche à rendre compte par un schéma unique de la circulation de l'énergie pulsionnelle, qualifiée d'« excitation interne » et de celle des « excitations externes ». Dans cette perspective, le modèle proposé serait fondamentalement à comprendre comme un modèle du désir que Freud généraliserait en modèle d'ensemble du système psychophysiologique, en prétendant voir circuler dans le système l'énergie même des excitations externes. Mais il existe probablement une vérité plus profonde de cette pseudo-physiologie et des métaphores qu'elle fournit, dans la mesure où elle conduit à figurer le désir comme un « corps étranger » venant, du dedans, attaquer le sujet.

(δ) Ce caractère étendu de l'appareil psychique est une donnée si fondamentale pour Freud qu'il va jusqu'à renverser la perspective

kantienne en voyant dans un tel caractère l'origine de la forme *a priori* de l'espace : « La spatialité est peut-être la projection du caractère étendu de l'appareil psychique. Aucune autre déduction n'est vraisemblable. Au lieu de Kant, conditions *a priori* de notre appareil psychique. La psyché est étendue, elle n'en sait rien » (7).

(ε) Rappelons que Freud rattache généralement la conscience au Préconscient sous le nom de système Préconscient-Conscient (voir : Conscience).

(1) Kant (E.). *Critique de la raison pure*, trad. franc., Presses Universitaires de France, 1944, p. 236.

(2) Freud (S.). *Studien über Hysterie*, 1895. G.W., I, 295-6 ; S.E., II, 291 ; Fr., 235-6.

(3) Breuer (J.). *Theoretisches, in Studien über hysterie*, 1895. Ail., 164, n. ; S.E., II, 188-9, n. ; Fr., 149-50, n.

(4) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) GAV., II-III, 51 et 541 ; S.E., IV, 48 et V, 536 ; Fr., 37 et 440. – b) GAV., II-III, 541 ; S.E., V, 536 ; Fr., 440. – c) G.W., II-III, 541 ; S.E., V, 536 ; Fr., 441. – d) Cf. GAV., II-III, 541 ; S.E., V, 541 ; Fr., 441.

(5) Cf. Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. GAV., XIII, 252 ; S.E., XIX 24 ; Fr., 178.

(6) Cf. Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1932. G.W., XV, 85 ; S.E., XXII, 78 ; Fr., 111.

(7) Freud (S.). *Note manuscrite*. GAV., XVII, 132.

Trace mnésique

= *D.* : Erinnerungsspur ou Erinnerungsrest. – *En.* : mnemonic-trace ou memory trace. – *Es.* : huella mnémica. – *I.* : traccia mnemonica. – *P.* : traço ou vestigio mnêmico.

• *Terme utilisé par Freud tout au long de son œuvre pour désigner la façon dont les événements s'inscrivent dans la mémoire. Les traces mnésiques sont déposées, selon Freud, dans différents systèmes ; elles subsistent de façon permanente mais ne sont réactivées qu'une fois investies.*

■ Le concept psychophysiologique de trace mnésique, d'un usage constant dans les textes métapsychologiques, implique une conception de la mémoire que Freud n'a jamais exposée dans son ensemble. Elle prête par là même à des interprétations erronées : un terme comme celui de trace mnésique ne serait que l'héritier d'une pensée neurophysiologique périmée. Sans prétendre exposer ici une théorie freudienne de la mémoire, nous rappellerons les exigences de principe sous-jacentes à l'emprunt par Freud du terme de trace mnésique : Freud entend situer la mémoire selon une topique* et donner une explication de son fonctionnement en termes économiques.

1) La nécessité de définir tout système psychique par une fonction et de faire de la Perception-Conscience la fonction d'un système particulier (voir : Conscience) conduit au postulat d'une incompatibilité entre la conscience et la mémoire : « Il ne nous est pas facile de croire que des traces durables de l'excitation soient laissées aussi dans le système Perception-Conscience. Si elles restaient toujours conscientes, elles limiteraient bientôt la capacité du système à recevoir de nouvelles excitations ; mais si, à l'inverse, elles devenaient inconscientes, elles nous mettraient dans l'obligation d'expliquer l'existence de processus inconscients dans un système dont le fonctionnement s'accompagne, d'autre part, du phénomène de la conscience. Nous n'aurions, pour ainsi dire, rien changé et rien gagné avec notre hypothèse qui cantonne le fait de devenir conscient dans un système

particulier » (1). C'est là une idée qui remonte aux origines de la psychanalyse. Breuer l'exprime pour la première fois dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) : « Il est impossible pour un seul et unique organe de remplir ces deux conditions contradictoires. Le miroir d'un télescope à réflexion ne peut pas en même temps être une plaque photographique » (2). Freud a cherché à illustrer cette conception topique par comparaison avec le fonctionnement d'un « bloc-notes magique » (3).

2) Dans la mémoire elle-même, Freud introduit des distinctions topiques. Un événement donné s'inscrit dans différents « systèmes mnésiques ». Freud a proposé plusieurs modèles plus ou moins imagés de cette stratification de la mémoire en systèmes. Dans les Études sur l'hystérie, il compare l'organisation de la mémoire à des archives complexes où les souvenirs se rangent selon différents modes de classification ordre chronologique, liaison en chaînes associatives, degré d'accessibilité à la conscience (4). Dans la lettre à W. Fliess du 6-12-96 et dans le chapitre VII de L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900), cette conception d'une succession ordonnée d'inscriptions dans des systèmes mnésiques est reprise de façon plus doctrinale : la distinction entre préconscient et inconscient est assimilée à une distinction entre deux systèmes mnésiques. Tous les systèmes mnésiques sont inconscients au sens « descriptif » mais les traces de système les sont incapables de parvenir telles quelles à la conscience tandis que les souvenirs préconscients (la mémoire, au sens courant du terme) peuvent être, dans telle ou telle conduite, actualisés.

3) La conception freudienne de l'amnésie infantile* peut éclairer la théorie métapsychologique des traces mnésiques.

On sait que, pour Freud, si nous ne nous souvenons pas des événements des premières années, ce n'est pas du fait d'un défaut de fixation mais en raison du refoulement. D'une façon générale, tous les souvenirs seraient en droit inscrits mais leur évocation dépend de la façon dont ils sont investis, désinvestis, contre-investis. Cette conception s'appuie sur la distinction, mise en évidence par la clinique, entre la représentation et le quantum d'affect* : « Dans les fonctions psychiques, il y a lieu de différencier quelque chose (quantum d'affect, comme d'excitation) [...] qui peut être augmenté, diminué, déplacé, déchargé et s'étale sur les traces mnésiques des représentations un peu comme une charge électrique à la surface des corps » (5).



On voit que la conception freudienne de la trace mnésique diffère nettement d'une conception empiriste de l'engramme défini comme empreinte ressemblant à la réalité. En effet :

1° La trace mnésique est toujours inscrite dans des systèmes, en relation avec d'autres traces. Freud a même tenté de distinguer les différents systèmes où un même objet vient inscrire ses traces, selon des types d'associations (par simultanéité, causalité, etc.) (6, 7 a). Au niveau de l'évocation, un souvenir peut être réactualisé dans un certain contexte associatif, alors que, pris dans un autre contexte, il sera inaccessible à la conscience (voir : Complexe).

2° Freud tend même à dénier aux traces mnésiques toute qualité sensorielle : « Quand les souvenirs redeviennent conscients, ils ne comportent pas de qualité sensorielle ou très peu par comparaison aux perceptions » (7 b).

C'est dans le *Projet de psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), dont l'orientation neurophysiologique justifierait le mieux en apparence une assimilation de la trace mnésique à l'image « simulacre », que l'on trouverait le meilleur accès à ce qui constitue l'originalité de la théorie freudienne de la mémoire. Freud y tente en effet de rendre compte de l'inscription du souvenir dans l'appareil neuronique sans faire appel à une ressemblance entre les traces et les objets. La trace mnésique n'est qu'un arrangement particulier de frayage* de sorte que telle voie est empruntée de préférence à une autre. On pourrait rapprocher un tel fonctionnement de la mémoire de ce qu'on appelle « mémoire » dans la théorie des machines cybernétiques, construites sur le principe d'oppositions binaires, de même que l'appareil neuronique selon Freud se définit par des bifurcations successives.

Il convient cependant de noter que la façon dont Freud, dans ses écrits ultérieurs, invoque les traces mnésiques – utilisant aussi souvent comme synonyme « image mnésique » – montre qu'il est amené, quand il n'envisage pas le processus de leur constitution, à en parler comme de reproductions des choses au sens où l'entend une psychologie empiriste.

(1) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. G.W. XIII, 24 ; S.E., XVIII, 25 ; Fr., 27.

(2) Breuer (J.). *Theoretisches*, 1895. AU., 164, n. ; S.E., II, 188-9, n. ; Fr., 149-50, n.

(3) Cf. Freud (S.). *Noliz über den « Wunderblock »*, 1925. G.W., XIV, 3-8 ; S.E., XIX, 227-32.

(4) Cf. Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, 1895. G.W., I, 295 sqq. ; S.E., II, 291 sqq. ; Fr., 235 sqq.

(5) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychosen*, 1894. G.W., I, 74 ; S.E., III, 60.

(6) Cf. Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 186 ; Angl., 174 ; Fr., 154-5.

(7) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) Cf. G.W., II-III, 544 ; S.E., V, 538-9 ; Fr., 442-3. – b) G.W., II-III, 545 ; S.E., V, 540 ; Fr., 543-4.

Transfert

= *D.* : Übertragung. – *En.* : transference. – *Es.* : transferencia. – *I.* : tras-lazione ou transfert. – *P.* : transferència.

• ***Désigne, en psychanalyse, le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique.***

Il s'agit là d'une répétition de prototypes infantiles vécue avec un sentiment d'actualité marqué.

C'est le plus souvent le transfert dans la cure que les psychanalystes nomment transfert, sans autre qualificatif.

Le transfert est classiquement reconnu comme le terrain où se joue la problématique d'une cure psychanalytique, son installation, ses modalités, son interprétation et sa résolution caractérisant celle-ci.

■ Le terme français de transfert n'appartient pas en propre au vocabulaire psychanalytique. Il a en effet un sens très général, voisin de celui de transport, mais qui implique un déplacement de valeurs, de droits, d'entités plutôt qu'un déplacement matériel d'objets (ex. : transfert

de fonds, transfert de propriété, etc.). En psychologie, il est utilisé dans plusieurs acceptions : transfert sensoriel (traduction d'une perception d'un domaine sensoriel à un autre) ; transfert de sentiments (1) ; surtout, dans la psychologie expérimentale contemporaine, transfert d'apprentissage et d'habitudes (les progrès obtenus dans l'apprentissage d'une certaine forme d'activité entraînent une amélioration dans l'exercice d'une activité différente). Ce transfert d'apprentissage est parfois appelé positif, par opposition à un transfert dit négatif désignant l'interférence négative d'un premier apprentissage sur un second (α).



S'il y a une difficulté particulière à proposer une définition du transfert, c'est parce que la notion a pris pour de nombreux auteurs une extension très large, allant jusqu'à désigner l'ensemble des phénomènes qui constituent la relation du patient au psychanalyste et que, dans cette mesure, elle véhicule, beaucoup plus que toute notion, l'ensemble des conceptions de chaque analyste sur la cure, son objet, sa dynamique, sa tactique, ses visées, etc. C'est ainsi que toute une série de problèmes qui font l'objet de débats classiques s'y trouvent impliqués :

a) Concernant la spécificité du transfert dans la cure : la situation analytique ne fait-elle que fournir, grâce à la rigueur et à la constance de ses coordonnées, une occasion privilégiée de déploiement et d'observation à des phénomènes qu'on retrouve ailleurs ?

b) Concernant le rapport du transfert et de la réalité : quel appui peut être trouvé dans une notion aussi problématique que celle de « déréel » et d'aussi difficile à déterminer que celle de réalité de la situation

analytique pour apprécier le caractère non adapté ou adapté à cette réalité, transférentiel ou non, de telle manifestation apparue dans la cure ?

c) Concernant la fonction du transfert dans la cure : quelles sont les valeurs thérapeutiques respectives de la remémoration et de la répétition vécue ?

d) Concernant la nature de ce qui est transféré : s'agit-il de patterns de comportement, types de relation d'objet, sentiments positifs ou négatifs, affects, charge libidinale, fantasmes, ensemble d'une imago ou trait particulier de celle-ci, voire instance au sens de la dernière théorie de l'appareil psychique ?



C'est la rencontre des manifestations du transfert en psychanalyse, phénomène dont Freud n'a jamais cessé de souligner à quel point sa survenue était étrange (2), qui a permis de reconnaître dans d'autres situations l'action du transfert, soit que celui-ci se trouve au fondement même de la relation en jeu (hypnose, suggestion), soit qu'il y joue, dans des limites à apprécier, un rôle important (médecin-malade, mais aussi professeur-élève, directeur de conscience-pénitent, etc.). De même, dans les antécédents immédiats de l'analyse, le transfert a montré l'étendue de ses effets, dans le cas d'Anna O... traitée par Breuer selon la « méthode cathartique », bien avant que le thérapeute ne sache l'identifier comme tel et surtout l'utiliser (β). De même, dans l'histoire de la notion chez Freud, il existe un décalage entre les conceptions explicites et l'expérience effective, décalage dont il a pu faire lui-même l'épreuve à ses dépens comme il l'a noté à propos du Cas Dora. Il en résulte, pour celui qui voudrait retracer l'évolution du transfert dans la pensée de Freud,

qu'il devrait, allant au-delà des énoncés, retrouver le transfert à l'œuvre dans les cures dont l'exposé nous a été transmis.



Quand Freud, à propos du rêve, parle de « transfert », de « pensées de transfert », il désigne par là un mode de déplacement où le désir inconscient s'exprime et se déguise à travers le matériel fourni par les restes préconscients de la veille (3 a). Mais ce serait une erreur de voir là un mécanisme différent de celui invoqué pour rendre compte de ce que Freud a rencontré dans la cure : « ... la représentation inconsciente est tout à fait incapable, en tant que telle, de pénétrer dans le préconscient et elle ne peut y exercer un effet qu'en se mettant en connexion avec une représentation anodine qui appartient déjà au préconscient, en transférant son intensité sur elle et en se faisant couvrir par elle. C'est là le fait du transfert qui fournit l'explication de tant de phénomènes frappants de la vie mentale des névrosés » (3 b). C'est de la même façon que, dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), Freud rendait compte des cas où telle patiente transfère sur la personne du médecin les représentations inconscientes : « Le contenu du désir était apparu d'abord dans la conscience de la malade sans aucun souvenir des circonstances environnantes qui l'auraient fait replacer dans le passé. Le désir présent était alors, en fonction de la compulsion à associer qui dominait dans la conscience, lié à une personne qui occupait légitimement les pensées de la malade ; et, résultant de cette mésalliance que je nomme connexion fautive, s'éveillait le même affect qui avait entraîné en son temps la patiente à rejeter ce désir interdit » (4 a).

A l'origine, le transfert n'est pour Freud, au moins sur le plan théorique, qu'un cas particulier de déplacement de l'affect d'une représentation à une autre. Si la représentation de l'analyste est choisie de façon privilégiée, c'est à la fois parce qu'elle constitue une sorte de « reste diurne » toujours à la disposition du sujet, et parce que ce type de transfert favorise la résistance, l'aveu du désir refoulé étant rendu particulièrement difficile s'il doit être fait à la personne qu'il vise (4 b, 5 a). On voit aussi qu'à cette époque le transfert est considéré comme un phénomène très localisé. Chaque transfert doit être traité comme tout autre symptôme (4 c), de façon à maintenir ou à restaurer une relation thérapeutique fondée sur une coopération confiante, où Freud, parmi d'autres facteurs, fait intervenir l'influence personnelle du médecin (4 d) sans la rapporter aucunement au transfert.

Il semble donc que le transfert ait d'abord été désigné par Freud comme ne faisant pas partie de l'essence de la relation thérapeutique. Cette idée se retrouve, même dans le [Cas Dora](#) où le rôle du transfert apparaît pourtant comme majeur, au point que Freud, dans le commentaire critique qu'il ajoute au compte rendu de l'observation, impute à un défaut d'interprétation du transfert l'interruption prématurée de la cure. Bien des expressions montrent que Freud n'assimile pas l'ensemble de la cure dans sa structure et sa dynamique, à une relation de transfert : « Que sont les transferts ? Ce sont des réimpressions, des copies des motions et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients à mesure des progrès de l'analyse ; ce qui est caractéristique de leur espèce, c'est la substitution de la personne du médecin à une personne antérieurement connue » (6). De ces transferts (on

notera le pluriel), Freud indique qu'ils ne sont pas différents par nature selon qu'ils s'adressent à l'analyste ou à quelque autre personne, et, d'autre part, qu'ils ne constituent des alliés pour la cure qu'à condition d'être expliqués et « détruits » un à un.

L'intégration progressive de la découverte du complexe d'Œdipe ne pouvait manquer de retentir sur la façon dont Freud comprend le transfert. Ferenczi, dès 1909 (7), avait montré comment, dans l'analyse, mais déjà dans les techniques de suggestion et d'hypnose, le patient faisait inconsciemment jouer au médecin le rôle des figures parentales aimées ou craintes. Freud, dans le premier exposé d'ensemble qu'il consacre au transfert (1912), souligne que le transfert est lié à des « prototypes », à des imagos* (principalement l'imgo du père, mais aussi imago de la mère, du frère, etc.) : « ... le médecin sera inséré dans l'une des « séries » psychiques que le patient a déjà formées » (5 b).

Freud découvre comment c'est la relation du sujet aux figures parentales qui est revécue dans le transfert avec notamment l'ambivalence* pulsionnelle qui la caractérise : « Il fallait que [l'homme aux rats] se convainquît, par la voie douloureuse du transfert, que sa relation au père impliquait véritablement ce complément inconscient » (8). En ce sens, Freud distingue deux transferts : l'un positif, l'autre négatif, un transfert de sentiments tendres et un transfert de sentiments hostiles (γ). On notera la parenté de ces termes avec ceux de composantes positive et négative du complexe d'Œdipe.

Cette extension de la notion de transfert, qui en fait un processus structurant l'ensemble de la cure sur le prototype des conflits infantiles, aboutit au dégagement par Freud d'une notion nouvelle, celle de névrose de

transfert* : « ... nous parvenons régulièrement à donner à tous les symptômes de la maladie une nouvelle signification transférentielle, à remplacer sa névrose commune par une névrose de transfert dont [le malade] peut être guéri par le travail thérapeutique » (9).



Du point de vue de sa fonction dans la cure, le transfert est d'abord, de façon la plus explicite, rangé par Freud parmi les « obstacles » majeurs qui s'opposent à la remémoration du matériel refoulé (4 e). Mais, d'emblée aussi, son apparition est signalée comme fréquente, voire générale : « nous pouvons être assurés que nous le trouverons dans toute analyse relativement sérieuse » (4 f). Aussi bien, à ce moment de sa pensée, Freud constate que le mécanisme du transfert sur la personne du médecin est déclenché au moment même où des contenus refoulés particulièrement importants risqueraient d'être dévoilés. En ce sens, le transfert apparaît comme une forme de résistance*, en même temps qu'il signale la proximité du conflit inconscient. Ainsi Freud rencontre dès l'origine ce qui fait la contradiction même du transfert et ce qui motive les formulations très divergentes qu'il a pu donner concernant sa fonction : en un sens, il est, par rapport à la remémoration verbalisée, « résistance de transfert » (*Übertragungswidersland*) ; en un autre sens, dans la mesure où il constitue pour le sujet comme pour l'analyste une façon privilégiée de saisir « à chaud » et *in statu nascendi* les éléments du conflit infantile, il est le terrain où se joue, dans une actualité irrécusable, la problématique singulière du patient, où celui-ci se trouve confronté à l'existence, à la permanence, à la force de ses désirs et fantasmes inconscients : « C'est le terrain sur

lequel la victoire doit être remportée [...]. Il est indéniable que la tâche de dompter les phénomènes de transfert comporte les plus grandes difficultés pour le psychanalyste ; mais il ne faut pas oublier que ce sont justement elles qui nous rendent l'inestimable service d'actualiser et de manifester les motions amoureuses, enfouies et oubliées ; car, en fin de compte, nul ne peut être mis à mort *in absentia* ou *in effigie* » (5 c).

Incontestable, cette seconde dimension prend de plus en plus d'importance aux yeux de Freud : « Le transfert, aussi bien dans sa forme positive que négative, entre au service de la résistance ; mais entre les mains du médecin il devient le plus puissant des instruments thérapeutiques et il joue un rôle qui peut à peine être surestimé dans la dynamique du processus de guérison » (10).

Mais on sera sensible, à l'inverse, au fait que, même lorsque Freud va le plus loin dans la reconnaissance du caractère privilégié de la répétition dans le transfert – « le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est en lui refoulé et peut-être précisément pas de l'essentiel [...]. Il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé, comme expérience vécue dans le présent » (11 a) – il n'en souligne pas moins aussitôt la nécessité pour l'analyste « ... de limiter le plus possible le domaine de cette névrose de transfert, de pousser le plus de contenu possible dans la voie de la remémoration et d'en abandonner le moins possible à la répétition » (11 b).

Aussi bien Freud a-t-il toujours maintenu comme idéal de la cure la remémoration complète et, quand celle-ci s'avère impossible, c'est aux « constructions »* qu'il se fie pour combler les lacunes du passé infantile. En revanche, il ne valorise jamais pour elle-même la relation transférentielle, que ce soit dans la perspective d'une

abréaction* des expériences infantiles ou dans celle d'une correction d'un mode déréel de relation à l'objet.



Parlant des manifestations de transfert dans les Études sur l'hystérie, Freud écrit : « ... ce nouveau symptôme qui a été produit sur l'ancien modèle [doit être traité] de la même façon que les anciens symptômes » (4 f). De même, plus tard, quand il décrit la névrose de transfert comme une « maladie artificielle » qui s'est substituée à la névrose clinique, ne présuppose-t-il pas une équivalence à la fois économique et structurale entre les réactions transférentielles et les symptômes proprement dits ?

Effectivement, Freud rend compte parfois du surgissement du transfert comme d'un « ... compromis entre les exigences [de la résistance] et celles de travail d'investigation » (5 d). Mais il se montre d'emblée sensible au fait que les manifestations transférentielles sont d'autant plus impérieuses que le « complexe pathogène » est plus proche, et quand il les rapporte à une compulsion de répétition*, il indique que cette compulsion ne peut s'exprimer dans le transfert « ... avant que le travail de la cure ne soit venu à sa rencontre en relâchant le refoulement » (11 c). Du Cas Dora, où il compare les transferts à de véritables « réimpressions » qui ne comportent souvent aucune déformation par rapport aux fantasmes inconscients, à Au-delà du principe de plaisir (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) où il dit de la reproduction dans le transfert qu'« ... elle survient avec une fidélité non désirée [et qu'] elle a toujours pour contenu un fragment de la vie sexuelle infantile, donc du complexe d'Œdipe et de ses ramifications... » (11 d), ne fera que se dégager l'idée

que dans le transfert s'actualise l'essentiel du conflit infantile.

On sait que, dans [Au-delà du principe de plaisir](#), la répétition dans le transfert est une des données invoquées par Freud pour justifier la mise au premier plan de la compulsion de répétition : dans la cure sont répétées des situations, des émotions où finalement s'exprime l'indestructibilité du fantasme inconscient.

On peut alors s'interroger sur le sens à donner à ce que Freud nomme résistance de transfert. Dans [Inhibition, symptôme et angoisse](#) (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926), il la rattache aux résistances du moi, dans la mesure où s'opposant à la remémoration, elle renouvelle dans l'actuel l'action du refoulement. Mais il convient de noter que dans le même texte la compulsion de répétition est désignée, en son fond, comme résistance du ça (voir : [Compulsion de répétition](#)).

Enfin, lorsque Freud parle de la répétition dans le transfert des expériences du passé, des attitudes envers les parents, etc., cette répétition ne doit pas être prise en un sens réaliste qui limiterait l'actualisation à des relations effectivement vécues ; d'une part, ce qui est essentiellement transféré, c'est la [réalité psychique](#)* à savoir, au plus profond, le désir inconscient et les fantasmes connexes ; d'autre part, les manifestations transférentielles ne sont pas des répétitions à la lettre, mais des équivalents symboliques, de ce qui est transféré.



Une des critiques classiquement faites à l'endroit de l'[auto-analyse](#)*, quant à son efficacité thérapeutique, est qu'elle élimine par définition l'existence et l'intervention d'une relation interpersonnelle.

Freud avait déjà indiqué le caractère limité de l'auto-analyse ; il a par ailleurs souligné le fait que l'interprétation n'était souvent acceptée que dans la mesure où le transfert, agissant comme suggestion, conférait à l'analyste une autorité privilégiée. Mais on peut dire qu'il appartenait à ses successeurs de dégager pleinement le rôle de l'analyste comme autre dans la cure, ceci dans plusieurs directions :

1° Dans le prolongement de la seconde théorie freudienne de l'appareil psychique, la cure psychanalytique peut être comprise comme venant fournir le lieu où les conflits intrasubjectifs, eux-mêmes reliquats des relations intersubjectives de l'enfance, réelles ou fantasmatiques, vont à nouveau se manifester dans une relation ouverte à la communication. Comme Freud l'a lui-même noté, l'analyste peut par exemple se trouver dans la position du surmoi ; plus généralement, c'est tout le jeu des identifications* qui va trouver là l'occasion de se déployer et de se « délier ».

2° Dans la ligne de pensée qui a conduit à la mise en valeur de la notion de relation d'objet*, on s'attache à voir à l'œuvre dans la relation de transfert (δ) les modalités privilégiées des relations du sujet à ses différents types d'objet (partiels ou totaux). Comme l'a noté M. Balint, on en vient alors à « ... interpréter chaque détail du transfert du patient en termes de relation d'objet » (12). Cette perspective peut conduire jusqu'à vouloir retrouver dans l'évolution de la cure la succession génétique des stades.

3° Dans une autre perspective, on peut mettre l'accent sur la valeur particulière que prend la parole dans la cure, donc dans la relation transférentielle. Cette dimension est présente aux origines mêmes de la

psychanalyse, l'accent, dans la catharsis, étant au moins autant mis sur la verbalisation des souvenirs refoulés (*talking cure*) que sur l'abréaction des affects. Pourtant quand Freud décrit les manifestations les plus irrécusables de transfert, on est frappé de le voir les ranger sous la rubrique de la « mise en acte* » (*Agieren*), et opposer à la remémoration la répétition comme expérience vécue. On peut se demander si une telle opposition est véritablement éclairante pour reconnaître le transfert dans sa double dimension d'actualisation du passé et de déplacement sur la personne de l'analyste.

En effet, on ne voit pas pourquoi l'analyste serait moins impliqué quand le sujet lui raconte tel événement de son passé, lui rapporte tel rêve (e), que lorsqu'il s'en prend à l'analyste dans une conduite.

Tout comme l' « agir », le dire du patient est un mode de relation qui peut par exemple avoir pour but de plaire à l'analyste, de le tenir à distance, etc. ; tout comme le dire, l'agir est une façon de véhiculer une communication (acte manqué par exemple).

4° Enfin, en réaction contre une thèse extrême qui verrait dans le transfert un phénomène purement spontané, une projection sur l'écran constitué par l'analyste, certains auteurs ont cherché à compléter la théorie qui ferait dépendre le transfert essentiellement d'un élément propre au sujet, la disposition au transfert, en mettant en lumière ce qui, dans la situation analytique, favorisait l'émergence de celui-ci.

On a insisté soit, comme l'a fait Ida Macalpine (13), sur les facteurs réels de l'entourage analytique (constance des conditions, frustration, position infantile du patient), soit sur la relation de demande que l'analyse instaure d'emblée et par l'intermédiaire de laquelle « ...

tout le passé s'entrouvre, jusqu'au fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça et nous prenons la suite [...] La régression ne montre rien d'autre que le retour au présent de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription » (14).

L'existence d'une corrélation entre la situation analytique comme telle et le transfert n'avait pas échappé à Freud. Il a même indiqué que, si divers types de transfert, maternel, fraternel, etc., pouvaient se rencontrer, « ... les relations réelles aux médecins font que c'est l'imgo du père [...] qui est déterminante... » (5 e).

▲ (α) On notera que les psychologues de langue anglaise disposent de deux termes : transfer et transference, et semblent avoir réservé le second pour désigner le transfert au sens psychanalytique (cf. English et English, articles « Transfer » et « transference »).

(β) Sur les conséquences de cet épisode, cf. Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud (Sigmund Freud, Life and work, 1953-55-57)* (t. I).

(γ) On notera que positif et négatif qualifient ici la nature des affects transférés et non le retentissement, favorable ou défavorable, du transfert sur la cure. Selon Daniel Lagache : « ... les termes d'effets positifs et négatifs du transfert seraient plus compréhensifs et plus exacts. On sait que le transfert de sentiments positifs peut avoir des effets négatifs ; inversement, l'expression de sentiments négatifs peut constituer un progrès décisif... » (15).

(δ) On notera la présence de ce terme chez Freud (16).

(ε) Cf. ce qu'on nomme « rêves de complaisance », entendant par là des rêves dont l'analyse montre qu'en eux s'accomplit le désir de satisfaire l'analyste, de confirmer ses interprétations, etc.

(1) Cf. Ribot (Th.-A.). *La psychologie des sentiments*, Alcan, Paris, 1896, 1^{re} partie, XII, § 1.

(2) Cf. Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. G.W., XVII, 100 ; S.E., XXIII, 174-5 ; Fr., 42.

(3) Freud (S.). *Die Traumdeutung*, 1900. – a) Cf. G.W., II-III, 568 ; S.E., V, 562 ; Fr., 461. – b) G.W., II-III, 568 ; S.E., V, 562 ; Fr., 461.

(4) Freud (S.). *Zur Psychotherapie der Hysterie*, 1895. – a) G.W., I, 309 ; S.E., II, 303 ; Fr., 245-6. – b) Cf. G.W., I, 308-9 ; S.E., II, 303 ; Fr., 245. – c) Cf. G.W., I, 308-9 ; S.E., II, 303 ; Fr., 245. – d) Cf. G.W., I, 285-6 ; S.E., II, 282-3 ; Fr., 228-9. – e) Cf. G.W., I, 308-9 ; S.E., II, 303 ; Fr., 245. – f) G.W., I, 307 ; S.E., II, 301 ; Fr., 244. – g) G.W., I, 309 ; S.E., II, 303 ; Fr., 246.

(5) Freud (S.). *Zur Dynamik der Übertragung*, 1912. – a) Cf. G.W., VIII, 370 ; S.E., XII, 104 ; Fr., 56. – b) G.W., VIII, 365 ; S.E., XII, 100 ; Fr., 51. – c) G.W., VIII, 374 ; S.E., XII, 108 ; Fr., 60. – d) G.W., VIII, 369 ; S.E., XII, 103 ; Fr., 55. –*) G.W., VIII, 365-6 ; S.E., XII, 100 ; Fr., 51-2.

(6) Freud (S.). *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1905. G.W., V, 279 ; S.E., VII, 116 ; Fr., 86-7.

(7) Cf. Ferenczi (S.). *Introjection and transference*, 1909, in *First Conir.*, 35-93.

(8) Freud (S.). *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909. G.W., VII, 429 ; S.E., X, 209 ; Fr., 235.

(9) Freud (S.). *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914. G.W., X, 134-5 ; S.E., XII, 154 ; Fr., 113.

(10) Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 223 ; S.E., XVIII, 247.

(11) Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. – a) G.W., XIII, 16 ; S.E., XVIII, 18 ; Fr., 18. – b) G.W., XIII, 17 ; S.E., XVIII, 19 ; Fr., 19. – c) G.W., XIII, 18 ; S.E., XVIII, 20 ; Fr., 20. – d) G.W., XIII, 16-7 ; S.E., XVIII, 18 ; Fr., 19.

(12) Balint (M.). *Primary love and Psycho-Analytic Technique*, Hogarth Press, Londres, 1952, 225.

(13) Cf. Macalpine (I.). *The Development of the Transference*, *Psa. Quarterly*, XIX, 4, 1950.

(14) Lacan (J.). *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, 1958, in *La Psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1961, 6, 180.

(15) Lagache (D.). *Le problème du transfert*, 1952, in *B.F.P.*, XVI, 102.

(16) Cf. par exemple : Freud (S.). *Konstruktionen in der Analyse*, 1937. G.W., XVI, 44 S.E., XXIII, 258.

Trauma ou traumatisme (psychique)

= D. : Trauma. – En. : trauma. – Es. : trauma, traumatismo.
– I. : trauma. – P. : trauma, traumatismo.

• **Événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique.**

En termes économiques, le traumatisme se caractérise par un afflux d'excitations qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations.

■ Trauma et traumatisme sont des termes anciennement utilisés en médecine et en chirurgie. Trauma, qui vient du grec τραῦμα = blessure, et dérive de τιντώω = percer, désigne une blessure avec effraction ; traumatisme serait plutôt réservé aux conséquences sur l'ensemble de l'organisme d'une lésion résultant d'une violence externe. La notion d'effraction du revêtement cutané n'est toutefois pas toujours présente ; on parle par exemple de « traumatismes cranio-cérébraux fermés ». On a pu noter aussi que les deux termes de trauma et de traumatisme tendent à être utilisés en médecine de façon synonyme.

La psychanalyse a repris ces termes (chez Freud on ne rencontre que Trauma) en transposant sur le plan psychique les trois significations qui y étaient impliquées : celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celle de conséquences sur l'ensemble de l'organisation.



La notion de traumatisme renvoie d'abord, comme Freud l'a lui-même indiqué, à une conception économique* : « Nous appelons ainsi une expérience vécue qui apporte, en l'espace de peu de temps, un si fort accroissement d'excitation à la vie psychique que sa liquidation ou son élaboration par les moyens normaux et habituels échoue, ce qui ne peut manquer d'entraîner des troubles durables dans le fonctionnement énergétique » (1 a). L'afflux d'excitations est excessif par rapport à la tolérance de l'appareil psychique, qu'il s'agisse d'un seul événement très violent (émotion forte) ou d'une accumulation d'excitations dont chacune prise isolément serait tolérable ; le principe de constance* se trouve d'abord mis en échec, l'appareil étant incapable de décharger l'excitation.

Freud a donné dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), une représentation figurée de cet état de choses, en l'envisageant au niveau d'une relation élémentaire entre un organisme et son milieu : la « vésicule vivante » est tenue à l'abri des excitations externes par une couche protectrice ou pare-excitations* qui ne laisse passer que des quantités d'excitation tolérables. Cette couche vient-elle à subir une effraction étendue, c'est le traumatisme : la tâche de l'appareil est alors de mobiliser toutes les forces disponibles afin d'établir des contre-investissements*, de fixer sur place les quantités d'excitation affluentes et de permettre ainsi le rétablissement des conditions de fonctionnement du principe de plaisir.



Il est classique de caractériser ainsi les débuts de la psychanalyse (entre 1890 et 1897) : sur le plan théorique, l'étiologie de la névrose est rapportée à des expériences traumatiques passées, la date de ces expériences étant, dans une démarche toujours plus regrédiente, reculée, à mesure que les investigations analytiques s'approfondissent, de l'âge adulte à l'enfance ; sur le plan technique, l'efficacité de la cure est cherchée dans une abréaction* et une élaboration psychique* des expériences traumatiques. Il est aussi classique d'indiquer qu'une telle conception est passée progressivement au second plan.

Dans cette période, où la psychanalyse s'est constituée, le traumatisme qualifie d'abord un événement personnel de l'histoire du sujet, datable, et subjectivement important par les affects pénibles qu'il peut déclencher. On ne saurait parler d'événements traumatiques de façon absolue, sans envisager la « susceptibilité » (*Empfänglichkeit*) propre au sujet. Pour qu'il y ait traumatisme au sens strict, c'est-à-dire non-abréaction de l'expérience qui demeure dans le psychisme comme un « corps étranger », des conditions objectives doivent être présentes. Certes, l'événement peut, par sa « nature même », exclure une abréaction complète (« perte d'un être aimé paraissant irremplaçable », par exemple) ; mais, en dehors de ce cas-limite, ce sont des circonstances spécifiques qui assurent à l'événement sa valeur traumatique : conditions psychologiques particulières dans lesquelles se trouve le sujet au moment de l'événement (« état hypnoïde »* de Breuer), situation de fait – circonstances sociales, exigences de la tâche en cours – qui interdit ou entrave une réaction adéquate (« rétention »), enfin et surtout,

Trauma ou traumatisme (psychique)

selon Freud, conflit psychique qui empêche le sujet d'intégrer à sa personnalité consciente l'expérience qui lui advient (défense). Breuer et Freud notent encore qu'une série d'événements, dont chacun à lui seul n'agirait pas comme traumatisme, peuvent additionner leurs effets (« sommation ») (2 a).

Sous la diversité des conditions dégagées dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895), on s'aperçoit que le dénominateur commun est le facteur économique, les conséquences du traumatisme étant l'incapacité de l'appareil psychique à liquider les excitations selon le principe de constance. On conçoit aussi que puisse être établie toute une série allant de l'événement qui trouve son efficacité pathogène dans sa violence et le caractère inopiné de sa survenue (accident, par exemple), jusqu'à celui qui ne la tient que de son insertion dans une organisation psychique comportant déjà ses points de rupture bien particuliers.



La mise en valeur par Freud du conflit défensif dans la genèse de l'hystérie et en général des « psychonévroses de défenses » ne vient pas infirmer la fonction du traumatisme, mais en rend la théorie plus complexe. Notons d'abord que la thèse selon laquelle le traumatisme est essentiellement sexuel s'affirme pendant les années 1895-7 et que, dans la même période, le traumatisme originel est découvert dans la vie prépubertaire.

Il ne saurait être ici question de présenter de façon systématique la conception que Freud s'est faite alors de l'articulation entre les notions de traumatisme et de défense, ses vues sur l'étiologie des psychonévroses étant en évolution incessante. Toutefois plusieurs textes de

Trauma ou traumatisme (psychique)

cette période (3, 4) exposent ou supposent une thèse bien précise qui tend à expliquer comment l'événement traumatique déclenche de la part du moi, au lieu des défenses normales habituellement utilisées contre un événement pénible (détournement de l'attention, par exemple), une « défense pathologique » – dont le modèle est alors pour Freud le refoulement – qui opère selon le processus primaire.

Le traumatisme voit son action décomposée en plusieurs éléments et suppose toujours l'existence d'au moins deux événements : dans une première scène, dite de séduction, l'enfant subit une tentative sexuelle de la part de l'adulte, sans que celle-ci fasse naître chez lui d'excitation sexuelle ; une deuxième scène, souvent d'apparence anodine, et survenant après la puberté, vient évoquer par quelque trait associatif la première. C'est le souvenir de la première qui déclenche un afflux d'excitations sexuelles débordant les défenses du moi. Si Freud nomme traumatique la première scène, on voit que, du strict point de vue économique, ce n'est qu'après coup* que cette valeur lui est conférée ; ou encore : c'est seulement comme souvenir que la première scène devient après coup pathogène, dans la mesure où elle provoque un afflux d'excitation interne. Une telle théorie donne son sens plein à la formule fameuse des Études sur l'hystérie : « ... les hystériques souffrent surtout de réminiscences » (*der Hysterische leide[1] grösstenieils an Reminiszenzen*) (2 b).

En même temps, on voit comment se nuance l'appréciation du rôle joué par l'événement extérieur. L'idée du traumatisme psychique calqué sur le traumatisme physique s'estompe, la deuxième scène n'agissant pas par son énergie propre, mais seulement en tant qu'elle réveille une

Trauma ou traumatisme (psychique)

excitation d'origine endogène. En ce sens, la conception de Freud que nous résumons ici ouvre déjà la voie à l'idée selon laquelle les événements extérieurs tirent leur efficacité des fantasmes* qu'ils activent et de l'afflux d'excitation pulsionnelle qu'ils déclenchent. Mais, d'autre part, on voit que Freud ne se contente pas, à l'époque, de décrire le traumatisme comme réveil d'une excitation interne par un événement extérieur qui n'en est que la cause déclenchante ; il éprouve la nécessité de rapporter à son tour cet événement à un événement antérieur qu'il met au principe de tout le processus (*voir* : Séduction).



Dans les années qui suivent, la portée étiologique du traumatisme s'estompe au bénéfice de la vie fantasmatique et des fixations aux divers stades libidinaux. Le « point de vue traumatique », s'il n'est pas « abandonné » comme Freud le souligne lui-même (1 b), s'intègre à une conception qui fait intervenir d'autres facteurs comme la constitution et l'histoire infantile. Le traumatisme qui déclenche la névrose chez l'adulte constitue, avec la prédisposition, une série complémentaire*, la prédisposition comprenant elle-même deux facteurs complémentaires, endogène et exogène :

Étiologie de la névrose =	Disposition par fixation de la libido		+ Événement accidentel (traumatique)
	Constitution sexuelle (événement préhistorique)	Événement infantile	

On notera que dans ce tableau, donné par Freud dans ses Leçons d'introduction à la psychanalyse (*Vorlesungen zur*

Einführung in die Psychoanalyse, 1915-17) (1 c), le terme de traumatisme désigne un événement qui survient en un second temps et non les expériences infantiles qu'on retrouve à l'origine des fixations. Le traumatisme voit à la fois sa portée réduite et son originalité diminuée : il tend en effet à être assimilé, dans le déclenchement de la névrose, à ce que Freud, en d'autres formulations, a nommé *Versagung* (frustration*).

Mais, tandis que la théorie traumatique de la névrose est ainsi relativisée, l'existence des névroses d'accident et plus spécialement des névroses de guerre vient remettre au premier plan des préoccupations de Freud le problème du traumatisme sous la forme clinique des névroses traumatiques*.

Du point de vue théorique, l' Au-delà du principe de plaisir atteste cet intérêt. La définition économique du traumatisme comme effraction est reprise et conduit même Freud à faire l'hypothèse qu'un afflux excessif d'excitation met d'emblée hors de jeu le principe de plaisir*, contraignant l'appareil psychique à accomplir une tâche plus urgente « au-delà du principe de plaisir », tâche qui consiste à lier les excitations de façon à permettre ultérieurement leur décharge. La répétition des rêves où le sujet revit intensément l'accident et se replace dans la situation traumatique comme pour la maîtriser est rapportée à une compulsion de répétition*. Plus généralement, l'ensemble des phénomènes cliniques où Freud voit cette compulsion à l'œuvre met en évidence que le principe de plaisir, pour pouvoir fonctionner, exige que certaines conditions soient remplies, conditions que le traumatisme vient abolir, en tant qu'il n'est pas simple perturbation de l'économie libidinale, mais vient plus radicalement menacer l'intégrité du sujet (voir : Liaison).



La notion de traumatisme vient finalement prendre, dans la théorie de l'angoisse, telle qu'Inhibition, symptôme et angoisse (*Hemmung, Symptom und Angst*, 1926) la renouvelle, et plus généralement dans la seconde topique, une valeur accrue, hors de toute référence à la névrose traumatique proprement dite. Le moi, en déclenchant le signal d'angoisse*, cherche à éviter d'être débordé par le surgissement de l'angoisse automatique qui définit la situation traumatique dans laquelle le moi est sans recours (voir : Détresse [état de -]). Cette conception revient à établir une sorte de symétrie entre le danger externe et le danger interne : le moi est attaqué du dedans, c'est-à-dire, par les excitations pulsionnelles comme il l'est du dehors. Le modèle simplifié de la vésicule tel que Freud le présentait dans Au-delà du principe de plaisir (cf. *supra*), n'est plus valable.

On notera enfin que, cherchant le noyau du danger, Freud le trouve dans un accroissement, au-delà du tolérable, de la tension résultant d'un afflux d'excitations internes qui exigent d'être liquidées. C'est là ce qui rend compte finalement, selon Freud, du « traumatisme de la naissance ».

(1) Freud (S.). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1915-17. – a) G.W., XI, 284 ; S.E., XVI, 275 ; Fr., 298. – b) Cf. G.W., XI, 285 ; S.E., XVI, 276 ; Fr., 299. – c) Cf. G.W., XI, 376 ; S.E., XVI, 362 ; Fr., 389.

(2) Cf. Breuer (J.) et Freud (S.). *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene. Vorläufige Mitteilung*, 1893. – a) G.W., I, 86-90 ; S.E., II, 8-11 ; Fr., 5-8. – b) G.W., I, 86 ; S.E., II, 7 ; Fr., 5.

(3) Cf. notamment : Freud (S.). *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, 1887-1902. Ail., 156-66 et 432-6 ; Angl., 146-55 et 410-4 ; Fr., 129-137 et 363-7.

Travail du deuil

= *D.* : Trauerarbeit. – *En.* : work of mourning. – *Es.* : trabajo del duelo. – *I.* : lavoro del lutto (*ou* del cordoglio). – *P.* : trabalho *ou* labor do luto.

• ***Processus intrapsychique, consécutif à la perte d'un objet d'attachement, et par lequel le sujet réussit progressivement à se détacher de celui-ci.***

■ L'expression, devenue classique, de travail du deuil est introduite par Freud dans [Deuil et mélancolie](#) (*Trauer und Melancholie*, 1915). Elle signale à elle seule le renouveau qu'apporte la perspective psychanalytique à la compréhension d'un phénomène psychique où l'on voyait traditionnellement une atténuation progressive, et comme allant de soi, de la douleur que provoque la mort d'un être cher. Pour Freud, ce résultat terminal est l'aboutissement de tout un processus intérieur impliquant une activité du sujet, activité qui peut d'ailleurs échouer, comme le montre la clinique des deuils pathologiques.

La notion de travail du deuil est à rapprocher de celle, plus générale, d'[élaboration psychique](#)* conçue comme une nécessité pour l'appareil psychique de lier les impressions traumatisantes. Dès les [Études sur l'hystérie](#) (*Studien über Hysterie*, 1895), Freud avait noté la forme particulière que prend cette élaboration dans le cas du deuil : « Peu après la mort du malade, commence chez elle [une hystérique observée par Freud] le travail de reproduction qui lui ramène à nouveau devant les yeux les scènes de la maladie et de la mort. Chaque jour elle passe à nouveau par chacune de ses impressions, elle en pleure, s'en console tout à loisir, pourrait-on dire » (1).

L'existence d'un travail intrapsychique de deuil est attestée, selon Freud, par le manque d'intérêt pour le monde extérieur qui s'installe avec la perte de l'objet : toute l'énergie du sujet semble accaparée par sa douleur et ses souvenirs jusqu'à ce que « ... le moi, pour ainsi dire, obligé de décider s'il veut partager ce destin [de l'objet perdu], considérant l'ensemble des satisfactions narcissiques qu'il y a à rester en vie, se détermine à rompre son lien avec l'objet anéanti » (2 a). Pour que ce détachement s'accomplisse, rendant finalement possibles de nouveaux investissements, une tâche psychique est nécessaire : « Chacun des souvenirs, chacune des attentes par lesquels la libido était liée à l'objet sont présentifiés, surinvestis et sur chacun s'accomplit le détachement de la libido » (2 b). En ce sens on a pu dire que le travail du deuil consistait à « tuer le mort » (3 a).

Freud a montré la gradation existant entre le deuil normal, les deuils pathologiques (le sujet se tient pour coupable de la mort survenue, nie celle-ci, se croit influencé ou possédé par le défunt, se croit atteint de la maladie qui a entraîné la mort de celui-ci, etc.) et la mélancolie. Très schématiquement, on peut dire que, selon Freud, dans le deuil pathologique, le conflit ambivalentiel passe au premier plan ; avec la mélancolie, une étape supplémentaire est franchie : le moi s'identifie à l'objet perdu.

Après Freud, les psychanalystes ont cherché à éclairer le phénomène du deuil normal à partir de ses formes pathologiques, dépressive et mélancolique, mais aussi maniaque, insistant notamment sur le rôle de l'ambivalence* et sur la fonction de l'agressivité envers le mort en tant qu'elle permettrait le détachement à son endroit.

Ces données psychopathologiques ont été rapprochées fructueusement des données de l'anthropologie culturelle sur le deuil dans certaines sociétés primitives, sur les croyances collectives et les rites qui l'accompagnent (3, 4 b).

(1) Freud (S.)- GAV., I, 229 ; S.E., II, 162 ; Fr., 129.

(2) Freud (S.). *Trauer and Melancholie*, 1915. – a) G.W., X, 442-3 ; S.E., XIV, 255 ; Fr., 215. – b) GAV., X, 430 ; S.E., XIV, 245 ; Fr., 193.

(3) Lagache (D.). *Le travail du deuil*, 1938, in R.F.P., X, 4. – a) 695. – b) Cf. 695.

(4) Cf. Hertz (R.). *Contribution à une étude de la représentation collective de la mort*, in *Mélanges de sociologie religieuse et de folklore*, Alcan, Paris, 1928.

Travail du rêve

= D. : Traumarbeit. – En. : dream-work. – Es. : trabajo del sueño. – I. : lavoro del sogno. – P. : trabalho ou labor do sonho.

• **Ensemble des opérations qui transforment les matériaux du rêve (stimuli corporels, restes diurnes*, pensées du rêve*) en un produit : le rêve manifeste. La déformation* est l'effet de ce travail.**

■ A la fin du chapitre IV de L'interprétation du rêve (*Die Traumdeutung*, 1900) Freud écrit : « Le travail psychique dans la formation du rêve se divise en deux opérations : la production des pensées du rêve, leur

transformation en contenu [manifeste] du rêve » (1 a). C'est cette seconde opération qui constitue au sens strict le travail du rêve dont Freud a analysé les quatre mécanismes : *Verdichtung* (condensation*), *Verschiebung* (déplacement*), *Bücksicht auf Darstellbarkeit* (prise en considération de la figurabilité), *sekundäre Bearbeitung* (élaboration secondaire*).

Sur la nature de ce travail, Freud soutient deux propositions complémentaires :

1) Il n'est absolument pas créateur mais se contente de transformer des matériaux ;

2) Pourtant c'est lui, et non le contenu latent, qui constitue l'essence du rêve.

La thèse du caractère non créateur du rêve entraîne par exemple que « ... tout ce qu'on trouve dans les rêves comme l'activité apparente de la fonction du jugement [calculs, discours] doit être considéré non comme une opération intellectuelle du travail du rêve mais comme appartenant au matériel des pensées du rêve » (1 b). C'est comme un matériel que celles-ci s'oiïrent au travail du rêve qui est soumis à « ... une sorte de nécessité impérieuse de combiner en une seule unité toutes les sources qui ont agi comme stimuli du rêve » (1e).

Quant au second point – le rêve, c'est essentiellement le travail qui s'y accomplit – Freud y insiste dans ses *Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves* (*Bemerkungen zur Theorie und Praxis der Traumdeutung*, 1923) (2), où il met en garde les analystes contre un respect excessif d'un « mystérieux inconscient ». La même idée se fait jour dans diverses notes ajoutées à *L'interprétation du rêve* et qui constituent une sorte de rappel à l'ordre. Par exemple : « On a longtemps confondu les rêves avec leur contenu

manifeste. Il ne faut pas maintenant les confondre avec les pensées latentes » (1 d).

(1) Freud (S.), a) G.W., II-III, 510 ; S.E., V, 506 ; Fr., 377. – b) G.W., II-III, 447 ; S.E., V, 445 ; Fr., 329. – c) G.W., II-III, 185 ; S.E., IV, 179 ; Fr., 137. – d) G.W., II-III, 585, n. 1 ; S.E., V, 579, n. 1 ; Fr., 473, n. 1.

(2) Cf. Freud (S.). G.W., XIII, 304 ; S.E., XIX, 111-2.

U

Union – désunion (des pulsions)

= *D.* : Triebmischung – Triebentmischung. – *En.* : (usion – defusion (of instincts). – *Es.* : fusión – defusión (de los instintos ou instintiva). – *I.* : fusione – defusione (delle pulsioni). – *P.* : fusão– defusão (dos impulsos ou das puisses).

• ***Termes employés par Freud, dans le cadre de sa dernière théorie des pulsions, pour décrire les relations des pulsions de vie et des pulsions de mort telles qu'elles se traduisent dans telle ou telle manifestation concrète.***

L'union des pulsions est un véritable mélange où chacun des deux composants peut entrer dans des proportions variables ; la désunion désigne un processus dont la limite aboutirait à un fonctionnement séparé des deux sortes de pulsions, chacune poursuivant son propre but de façon indépendante.

■ C'est la dernière théorie des pulsions avec son opposition radicale entre pulsions de vie* et pulsions de mort* qui impose la question : Quels sont, dans tel comportement, dans tel symptôme, la part respective et le mode d'association des deux grands types de pulsions ? Quel

est leur jeu combiné, leur dialectique à travers les étapes de l'évolution du sujet ?

On conçoit que ce soit ce nouveau dualisme pulsionnel qui induise Freud à envisager les rapports de force entre des pulsions antagonistes (α).

En effet, les forces destructrices se voient désormais reconnaître la même puissance que la sexualité ; elles s'affrontent dans le même champ et se retrouvent dans des comportements (sado-masochisme), des instances (surmoi), des types de relation d'objet qui s'offrent à l'investigation psychanalytique.

Toutefois, on notera que le problème de l'union des deux grandes pulsions n'est pas abordé par Freud de façon symétrique quant aux deux termes en présence. Quand Freud parle de désunion, c'est, explicitement ou implicitement, pour désigner le fait que l'Agressivité* aurait réussi à rompre tout lien avec la sexualité*.



Comment concevoir l'union de deux pulsions ? Freud ne s'est pas montré très soucieux de le préciser. Parmi les différentes notions qui entrent dans la définition de la pulsion, ce sont celles d'objet* et de but* qu'il faut surtout faire intervenir. La convergence de deux pulsions, isolées dans leur dynamique, sur un seul et même objet ne semble pas pouvoir définir elle seule l'union ; en effet, l'ambivalence* qui correspond à cette définition est pour Freud l'exemple le plus frappant d'une désunion ou d'une « union qui ne s'est pas accomplie » (1 a). Il faut de plus une harmonisation des buts, une sorte de synthèse dont la coloration spécifique revient à la sexualité : « Nous pensons que le sadisme et le masochisme nous présentent deux excellents exemples de l'union de deux sortes de

Union – désunion (des pulsions)

pulsions, Éros et agressivité, et nous faisons l'hypothèse que cette relation est un prototype, que toutes les motions pulsionnelles que nous pouvons étudier sont de telles unions ou alliages des deux sortes de pulsions ; unions, naturellement, dans lesquelles les proportions sont les plus variées. Ce sont les pulsions érotiques qui introduiraient, dans l'union, la diversité de leurs buts sexuels tandis que, pour les pulsions de l'autre sorte, il ne saurait y avoir que des atténuations et des degrés décroissants dans leur tendance qui reste monotone » (2). C'est dans une même ligne de pensée que Freud, décrivant l'évolution de la sexualité, montre comment l'agressivité y entre au service de la pulsion sexuelle (3).

L'union des pulsions étant un mélange, Freud insiste à plusieurs reprises sur le fait que toutes les proportions y sont concevables entre Éros et agressivité, et l'on pourrait dire qu'il y a là une sorte de série complémentaire* : « Des modifications dans la proportion des pulsions qui sont unies, peuvent avoir les conséquences les plus marquées. Un excédent d'agressivité sexuelle fait d'un amoureux un meurtrier sadique, une forte diminution du facteur agressif le rend timide ou impuissant » (4 a).

La désunion, à l'inverse, pourrait se définir comme résultat d'un processus qui rendrait à chacune des pulsions l'autonomie de son but. Postulée par Freud aux origines mythiques de l'être vivant, cette autonomie des deux grandes sortes de pulsions ne se laisse saisir que comme un état limite dont l'expérience clinique ne peut fournir que des approximations, celles-ci étant conçues, d'une façon générale, comme des régressions par rapport à un mouvement idéal qui intégrerait toujours davantage l'agressivité à la fonction sexuelle. L'ambivalence de la névrose

obsessionnelle est pour Freud un des meilleurs exemples de désunion des pulsions (16).

In abstracto, on pourrait donc concevoir l'existence de deux séries complémentaires : l'une, quantitative, serait fonction de la proportion de libido et d'agressivité unies entre elles, dans chaque cas ; dans l'autre, varierait l'état d'union ou de désunion relative des deux pulsions entre elles. En fait, il s'agit là pour Freud de deux façons, peu cohérentes l'une avec l'autre, d'exprimer la même pensée. En effet, libido et agressivité ne sont pas à considérer comme deux ingrédients symétriques. La libido, on le sait, est pour lui facteur de liaison (*Bindung*), d'union ; l'agressivité au contraire, tend par elle-même à « dissoudre les rapports » (4 b). C'est dire que, plus l'agressivité l'emporte, plus l'union pulsionnelle tend à se désintégrer ; inversement, plus la libido prévaut et plus l'union se réalise : « ... l'essence d'une régression de la libido, par exemple de la phase génitale à la phase sadique-anale, repose sur une désunion des pulsions, tandis qu'à l'inverse, le progrès de la phase antérieure à la phase génitale définitive a pour condition une adjonction de composantes érotiques » (1 c).



Pour rendre compte de l'idée selon laquelle pulsions de mort et pulsions de vie se combinent les unes aux autres, Freud a employé différents termes : *Verschmelzung* « fusion » (3 b) ; *Legierung* « alliage » (5) ; *sich kombinieren* « se combiner » (4 c). Mais c'est le couple *Mischung* (ou *Vermischung*) – *Enlmischung* qu'il a adopté et qui est passé dans la terminologie psychanalytique. *Mischung* signifie mélange (par exemple, de deux liquides dans telle ou telle

proportion) ; *Enlmischung* : séparation des éléments du mélange.

En français, les équivalents le plus généralement admis, à la suite de la proposition faite par la Commission linguistique de la Société psychanalytique de Paris (24 juillet 1927), furent : intrication-désintrication. Si ces termes avaient l'avantage de mettre en évidence la complémentarité des deux processus inverses, ils présentent, selon nous, plusieurs inconvénients :

1° Intriquer vient du latin *intricare* : « embrouiller, empêtrer », dérivant lui-même du nom grec $\theta\pi\acute{\iota}\xi$: « cheveu » et suggère un emmêlement d'éléments accidentellement « inextricables », mais restant par nature distincts ;

2° Il se prête mal à l'idée, essentielle à la notion freudienne, d'un mélange intime et pouvant se produire dans des proportions variables ;

3° Dans le couple intrication-désintrication, c'est le premier terme qui implique la nuance défavorable d'un état de complication, désintrication suggérant au contraire l'idée qu'on a réussi à démêler un écheveau embrouillé. Ne pourrait-on en ce sens comparer le processus de la cure analytique à une désintrication ?

En anglais, le couple *fusion-defusion* est généralement adopté. Transposé en français, il présenterait l'inconvénient de prêter à malentendus, étant donnée la polysémie du terme de fusion (fusion en physique signifiant non seulement mélange, mais passage de l'état solide à l'état liquide ; de façon imagée on parle d'état fusionnel, etc.), et le caractère peu évocateur du néologisme défusion.

En l'absence d'un terme symétrique de celui de mélange, nous nous sommes arrêtés au couple union-désunion.

Union – désunion (des pulsions)

▲ (α) Notons que, dès que l'hypothèse d'une pulsion d'agression indépendante est apparue en psychanalyse, la nécessité d'un concept connotant son alliance avec la pulsion sexuelle s'est fait sentir : Adler parle de croisement pulsionnel (*Triebverschränkung*) pour qualifier le fait que « le même objet sert simultanément à satisfaire plusieurs pulsions » (6).

(1) Freud (S.). *Das Ich und das Es*, 1923. – a) G.W., XIII, 270 ; S.E., XIX, 42 ; Fr., 197-8. – b) Cf. G.W., XIII, 270 ; S.E., XIX, 42 ; Fr., 197. – c) G.W., XIII, 270 ; S.E., XIX, 42 ; Fr., 197.

(2) Freud (S.). *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, 1933. G.W., XV, 111-2 ; S.E., XXII, 104-5 ; Fr., 143.

(3) Cf. Freud (S.). *Jenseits des Lustprinzips*, 1920. – a) G.W., XIII, 57-8 S.E., XVIII, 53-4 ; Fr., 62. – b) Cf. G.W., XIII, 59 ; S.E., XVIII, 55 ; Fr., 63.

(4) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. – a) G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 9. – b) G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 148 ; Fr., 8. – c) Cf. G.W., XVII, 71 ; S.E., XXIII, 149 ; Fr., 9.

(5) Cf. Freud (S.). « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* », 1923. G.W., XIII, 233 ; S.E., XVIII, 258-9.

(6) Freud (S.). *Triebe und Triebchicksale*, 1915. G.W., X, 215 ; S.E., XIV, 123 ; Fr., 35.

V-Z

Viscosité de la libido

= *D.* : Klebrigkeit der Libido. – *En.* : adhesiveness of the libido. – *Es.* : adherencia de la libido. – *I.* : vischiosità délia libido. – *P.* : viscosidade da libido.

• **Qualité postulée par Freud pour rendre compte de la plus ou moins grande capacité de la libido à se fixer à un objet ou à un stade et de sa plus ou moins grande difficulté à changer ses investissements une fois ceux-ci assurés. La viscosité serait variable selon les individus.**

■ On trouvera dans les textes de Freud plusieurs termes voisins pour désigner cette qualité de la libido : *Haftbarkeit* (adhésivité) ou *Fähigkeit zur Fixierung* (fixabilité ou capacité de fixation), *Zähigkeit* (ténacité), *Klebrigkeit* (viscosité), *Trägheit* (inertie).

Ce sont ces deux derniers termes que Freud utilise le plus volontiers. Notons que le terme de viscosité évoque la représentation freudienne de la libido comme courant liquide. Quand Freud introduit dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), la notion de [fixation](#)* de la libido, il suppose l'existence d'un facteur qui rendrait compte, en complément du vécu accidentel, de l'intensité de la

fixation (voir : [Série complémentaire](#)) : « ... facteur psychique d'origine inconnue [...], une adhésivité ou une fixabilité élevée de ces événements de la vie sexuelle » (1).

Cette conception sera maintenue par Freud tout au long de son œuvre. Il en est fait état plus spécialement dans deux contextes :

a) Au niveau théorique, lorsqu'il s'agit de reconstruire l'évolution de la sexualité infantile et de ses fixations, notamment dans l'[Extrait de l'histoire d'une névrose infantile](#) (*Aus der Geschichte einer infantilen Neurose*, 1918) : « Il [l'homme aux loups] défendait chaque position libidinale, une fois qu'elle était atteinte, par angoisse d'y perdre en l'abandonnant, et par crainte de ne pas trouver, dans la position suivante, un substitut pleinement satisfaisant. C'est là une particularité psychologique importante et fondamentale que j'ai dégagée dans les [Trois essais sur la théorie de la sexualité](#) comme capacité de fixation » (2 a).

b) Dans la théorie de la cure, pour connoter une des limites de l'action thérapeutique. Chez certains sujets, « ... les processus que la cure provoque se déroulent bien plus lentement que chez d'autres parce que, semble-t-il, ils [ces patients] ne peuvent se décider à détacher d'un objet des investissements libidinaux et à les déplacer sur un nouvel objet bien qu'on ne puisse découvrir de raison spécifique à une telle fidélité de l'investissement » (3).

Freud note d'ailleurs qu'une mobilité excessive de la libido peut constituer un obstacle inverse, les résultats analytiques restant alors extrêmement fragiles.

Comment Freud conçoit-il en dernière analyse cette viscosité, cette fixabilité qui peut constituer un obstacle thérapeutique majeur ? Il y voit quelque chose

d'irréductible, « un nombre premier » (2 b), élément non analysable et impossible à modifier qu'il définit, le plus souvent, comme un facteur constitutionnel que vient accentuer le vieillissement.

La viscosité de la libido paraît témoigner d'une sorte d'inertie psychique comparable à l'entropie dans un système physique : dans les transformations d'énergie psychique, il n'y aurait jamais moyen de mobiliser toute la quantité d'énergie qui a été à un moment fixée. C'est en ce sens que Freud utilise parfois l'expression jungienne l'inertie psychique malgré les réserves qu'il formule contre la valeur explicative trop large que Jung accordait à la notion dans l'étiologie des névroses.

(1) Freud (S.). GAV., V, 144 ; S.E., VII, 242 ; Fr., 161.

(2) Freud (S.), a) G.W., XII, 151 ; S.E., XVII, 115 ; Fr., 415.— b) G.W., XII, 151 ; S.E., XVII, 116 ; Fr., 415.

(3) Freud (S.). *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. G.W., XVI, 87 ; S.E., XXIII, 241 ; Fr., 27.

Zone érogène

= *D.* : erogene Zone. — *En.* : erotogenic zone. — *Es.* : zona erôgena. — *I.* : zona erogena. — *P.* : zona erôgena.

• ***Toute région du revêtement cutanéomuqueux susceptible d'être le siège d'une excitation de type sexuel.***

De façon plus spécifique, certaines régions qui sont fonctionnellement le siège d'une telle excitation : zone orale, anale, uréthro-génitale, mamelon.

■ La théorie des zones érogènes esquissée par Freud dans les lettres à W. Fliess du 6-12-1896 et du 14-11-1897 n'a guère varié depuis sa publication dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) (1 a). Toute région du revêtement cutanéomuqueux peut fonctionner comme zone érogène et Freud étend même par la suite la propriété dite érogénéité* à tous les organes internes (2) : « A proprement parler, le corps tout entier est une zone érogène » (3). Mais certaines zones semblent « prédestinées » à cette fonction. Ainsi dans l'exemple de l'activité de succion, la zone orale est physiologiquement déterminée à sa fonction érogène ; dans la succion du pouce, ce dernier participe à l'excitation sexuelle comme « une seconde zone érogène, même si elle est de moindre valeur » (1 b). Les zones érogènes sont sources* de différentes pulsions partielles (auto-érotisme*). Elles déterminent avec plus ou moins de spécificité un certain type de but* sexuel.

Si l'existence et la prévalence de certaines zones corporelles dans la sexualité humaine restent une donnée fondamentale de l'expérience psychanalytique, une interprétation qui ne serait qu'anatamo-physiologique est insuffisante pour en rendre compte. Il convient de prendre en considération le fait qu'elles constituent, aux origines du développement psychosexuel, les points d'élection des échanges avec l'entourage en même temps qu'elles sollicitent le plus l'attention, les soins et partant les excitations de la part de la mère (4).

(1) Freud (S.), a) Cf. G.W., V, 83-5 ; S.E., VII, 183-4 ; Fr., 76-8.
– b) G.W., V, 83 ; S.E., VII, 182 ; Fr., 75.

(2) Cf. Freud (S.). *Zur Einführung des Narzissmus*, 1914. G.W., X, 150 ; S.E., XIV, 84.

(3) Freud (S.). *Abriss der Psychoanalyse*, 1938. GAV., XVII, 73 ; S.E., XXIII, 151 ; Fr., 11.

(4) Cf. Laplanche (J.) et Pontalis (J.-B.). *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme*, in *Les temps modernes* 1964 n° 215 1833-68.

Zone hystérogène

= *D.* : hystérogène Zone. – *En.* : hysterogenic zone. –
Es. : zona histerógena. – *I.* : zona isterogena. – *P.* :
zona histerógena.

• ***Telle région du corps dont Charcot, puis Freud, ont montré qu'elle était, dans certains cas d'hystérie de conversion, le siège de phénomènes sensitifs particuliers ; qualifiée par le malade de douloureuse, cette région s'avère à l'examen être libidinalement investie, son excitation provoquant des réactions proches de celles qui accompagnent le plaisir sexuel et pouvant aller jusqu'à l'attaque hystérique.***

■ Charcot appelait zones hystérogènes « [...] des régions du corps plus ou moins circonscrites, au niveau desquelles la pression ou le simple frottement détermine, plus ou moins rapidement, le phénomène de l'aura, auquel succède quelquefois, si l'on insiste, l'attaque hystérique. Ces points, ou mieux ces plaques, ont encore la propriété d'être le siège d'une sensibilité permanente [...]».

L'attaque, une fois développée, peut être souvent arrêtée au moyen d'une pression énergique exercée sur ces mêmes points » (1).

Freud reprend le terme de zone hystérogène à Charcot et en enrichit la signification dans les Études sur l'hystérie (*Studien über Hysterie*, 1895) : « ... certaines zones sont désignées par le malade comme douloureuses ; or, lorsque le médecin, au cours de l'examen, les comprime ou les pince, il provoque des réactions [...] semblables à celles que suscite un chatouillement voluptueux » (2 a). Ces réactions sont rapprochées par Freud de l'attaque hystérique qui serait elle-même un « équivalent du coït » (3).

La zone hystérogène est donc une région du corps devenue érogène. Freud, dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), souligne le fait que « ... zones érogènes et zones hystérogènes ont les mêmes caractères » (4). Il a en effet montré (*voir* : Zone érogène) que toute région du corps pouvait devenir, par déplacement à partir des zones fonctionnellement prédisposées à procurer du plaisir sexuel, érogène à son tour. Ce processus d'érogénisation est particulièrement à l'œuvre chez l'hystérique.

Un tel déplacement trouve ses conditions dans l'histoire du sujet. Le cas Elisabeth von R... des Études sur l'hystérie, par exemple, montre comment se constitue une zone hystérogène : « La malade commença par me surprendre en m'annonçant qu'elle savait maintenant pour quelle raison les douleurs partaient toujours d'un point déterminé de la cuisse droite et y étaient toujours les plus violentes. C'était justement l'endroit où, chaque matin, son père posait sa jambe enflée, lorsqu'elle en changeait les bandages. Cela lui était arrivé au moins une centaine de

fois et, chose remarquable, elle n'avait jamais jusqu'à ce jour pensé à ce rapprochement ; elle me livrait ainsi l'explication de la formation d'une zone hystérogène atypique » (2 b).

On voit que la notion de zone hystérogène s'est modifiée en passant de Charcot à Freud : 1) Celui-ci fait de la zone hystérogène le lieu d'excitations sexuelles ; 2) Il ne s'en tient pas à la topographie fixe qu'avait voulu établir Charcot, toute région du corps pouvant devenir hystérogène.

(1) Charcot (J.-M.). *Leçons sur les maladies du système nerveux*, Lecrosnieret Babé, Paris, 1890, III, 88.

(2) Freud (S.), a) G.W., I, 198 ; S.E., II, 137 ; Fr., 108. – b) G.W., I, 211-2 ; S.E., II, 148 ; Fr., 117.

(3) Freud (S.). *Allgemeines über den hysterischen Anfall*, 1909. G.W., VII, 239 ; S.E., IX, 234.

(4) Freud (S.). G.W., V, 83 ; S.E., VII, 184 ; Fr., 78.

Index Français des concepts analysés

- Abandon (névrose d'-), 273.
 Abréaction, 1.
 Abstinence (règle d'-), 3.
 Accomplissement de désir, 4.
 Acte manqué, 5.
 Acte (mise en -), 240.
acting out, 6.
 Action spécifique, 9.
 Activité – Passivité, 10.
 Actuelle (névrose -), 271.
 Affect, 12.
 Affect (quantum d'-), 386.
 Agresseur (identification à l'-),
 190. Agressivité, 13.
 Allo-érotisme, 18.
 Alloplastique, 45.
 Altération du moi, 18.
 Ambivalence, 19.
 Ambivalent, préambivalent,
 postambivalent, 22.
 Amnésie infantile, 22.
 Amour génital, 175.
 Anaclitique, 23.
 Anaclitique (dépression -), 23.
 Anagogique (interprétation -), 24.
 Anal (stade sadique -), 460.
 Analyse didactique, 25.
 Analyse directe, 27.
 Angoisse automatique, 28.
 angoisse devant un danger réel, 29.
 angoisse (développement d'-), 123.
 angoisse (hystérie d'-), 179.
 angoisse (névrose d'-), 274.
 angoisse (signal d'-), 447.
 Annulation (- rétroactive), 29.
 Aphanisis, 31.
 Appareil psychique, 32.
 Bisexualité, 49.
 « Bon » objet, « mauvais » objet, 51. But
 (- pulsionnel), 53.
 Ça, 56.
 Cannibalique, 58.
 Caractère (névrose de -), 275. Cas-
 limite, 59.
 Castration (complexe de -), 74.
 Cathartique (méthode -), 60. Censure, 62.
 Choix de la névrose, 63.
 Choix d'objet (ou : Choix objectal), 64.
 Choix d'objet narcissique, 64.
 Choix d'objet par étayage, 66.
 Clivage de l'objet, 67.
 Clivage du moi, 67.
 Cloacale (théorie -), 70. Complaisance
 somatique, 71. Complexe, 72.
 Complexe de castration, 74.
 Complexe d'Électre, 78.
 Complexe d'infériorité, 79.
 complexe d'Œdipe, 79.
 Complexe paternel, 84.
 Composante pulsionnelle, 84. Compromis
 (formation de -), 167. Compulsion,
 compulsif 84. Compulsion de
 répétition, 86. Condensation, 89.
 Conflit psychique, 90.
 Conforme au moi, 93.
 Conscience (- psychologique), 94.
 Constance (principe de -), 325.
 Construction, 99.
 Contenu latent, 100.
 Contenu manifeste, 101. Contre-
 investissement, 101. Contre-transfert,
 103.
 Contrôle (psychanalyse sous -), 353.
 Conversion, 104.

Index Français des concepts analysés

- Après-coup, 33.
 Association, 36.
 Association (méthode ou règle de libre -), 228.
 Attention (également) flottante, 38.
 Auto-analyse, 41.
 Auto-érotisme, 42.
 Autoplastique – Alloplastique, 45.
 Bénéfice primaire et secondaire de la maladie, 46.
 Besoin de punition, 48.
-
- Déformation, 112.
 Dégagement (mécanismes de -), 237.
 (Dé)négation, 112.
 Dénî (- de la réalité), 115.
 Déplacement, 117.
 Dépression anaclitique, 23.
 Dépressive (position -), 316.
 Désintrication, 209.
 Désinvestissement, 120.
 Désir, 120.
 Désir (accomplissement de -), 4.
 Destinée (névrose de -), 279. Désunion, 507.
 Détresse (état de -), 122.
 Deuil (travail du -), 504.
 Développement d'angoisse, 123.
 Didactique (analyse -), 25. Dynamique, 123.
 Échec (névrose ou syndrome d'-), 277.
 Économique, 125.
 Écran du rêve, 128.
 Effroi, 128.
 Égoïsme, 129.
 Élaboration psychique, 130. Élaboration secondaire, 132.
 Électre (complexe d'-), 78.
 Énergie d'investissement, 133.
 Conversion (hystérie de -), 180.
 Couple d'opposés, 106.
 Culpabilité (sentiment de -), 440.
 Décharge, 108.
 Défense, 108.
 Défense (hystérie de -), 180.
 Défense (mécanismes de -), 234.
 Génital (amour -), 175 Génital (stade -), 453.
 Hospitalisme, 177.
 Hypnoïde (état -), 146.
 Hypnoïde (hystérie -), 182.
 Hystérie, 177.
 Hystérie d'angoisse, 179.
 Hystérie de conversion, 180.
 Hystérie de défense, 180.
 Hystérie de rétention, 181.
 Hystérie hypnoïde, 182.
 Hystérie traumatique, 182. Hystérogène (zone -), 513.
 Idéal du moi, 184.
 Idéalisation, 186.
 Identification, 187.
 Identification à l'agresseur, 190.
 Identification primaire, 192.
 Identification projective, 192.
 Identité de perception – Identité de pensée, 194.
 Imaginaire, 195.
 Imago, 196.
 Inconscient, 197.
 Inertie (principe d' -), 339.
 Infériorité (complexe d'-), 79.
 Infériorité (sentiment d'-), 441.

Index Français des concepts analysés

- Énergie libre – Énergie liée, 133.
 Envie du pénis, 136.
 Épreuve de réalité, 138.
 Érogène, 142.
 Érogène (zone –), 512.
 Érogénité, 142.
 Éros, 143.
 Érotisme urétral (*ou* urinaire), 144.
 État de détresse, 122.
 État hypnoïde, 146.
 Étayage, 148.
 Étayage (choix d'objet par –), 66.
 Excitation (somme d'–), 448. Expérience
 de satisfaction, 150.
 Familiale (névrose –), 281.
 Fantasma, 152.
 Fantasmes originaires, 157.
 Féminité, 230.
 Femme phallique, 310.
 Figurabilité (prise en considération de
 la –), 159.
 Fixation, 160.
 Forclusion, 163.
 Formation de compromis, 167. Formation
 de symptôme, 168. Formation
 réactionnelle, 169. Formation
 substitutive, 171.
 Frayage, 172.
 Frustration, 172.
 Fuite dans la maladie, 174.
 Inhibé(e) quant au but, 201.
 Innervation, 201.
 Instance, 202.
 Instinct, 203.
 Intellectualisation, 204.
 Intérêt ou intérêt du moi, 205.
 Intériorisation, 206.
 Interprétation, 206.
 Interprétation anagogique, 24.
 Intrication – Désintrication, 209.
 Introjection, 209.
 Introversión, 211.
 Investissement, 211.
 Investissement (énergie d'–), 133.
 Isolation, 215.
 Jugement de condamnation, 218.
 Latence (période de –), 220.
 Liaison, 221.
 Libido, 224.
 Libido du moi – Libido d'objet, 226.
 Libido narcissique, 228.
 Libido (organisation de la –), 297.
 Libido (plasticité de la –), 315.
 Libido (stase de la –), 462.
 Libido (viscosité de la –), 511.
 Libre association (méthode ou règle de
 –), 228.
 Masculinité – Féminité, 230. i
 Masochisme, 231.
 Opposés (couple d'–), 106.
 Oral (stade –), 457.
 Oral (stade sadique –), 462.
 Organisation de la libido, 297.
 Organisation (*ou* stade) génitale, 453.
 Paranoïa, 299.
 Paranoïde, 301.
 Paranoïde (position –), 318.
 Masochisme (sado –), 428.
 Matériel, 232.
 Maternage, 233.
 « Mauvais » objet, 51.
 Mécanismes de défense, 234.
 Mécanismes de dégagement, 237.
 Mère phallique, 310.
 Métapsychologie, 238.

Index Français des concepts analysés

- Méthode cathartique, 60.
Méthode de libre association, 228.
 Mise en acte, 240.
 Moi, 241.
Moi (altération du -), 18.
 Moi (clivage du -), 67.
 Moi (conforme au -), 93.
 Moi (idéal du -), 184.
 Moi (libido du -), 226.
 Moi (pulsions du -), 380.
 Moi idéal, 255.
Moi-plaisir – Moi-réalité, 256.
 Motion pulsionnelle, 259.
Narcissique (choix d'objet -), 64.
 Narcissique (libido -), 228.
 Narcissique (névrose -), 283.
 Narcissisme, 261.
Narcissisme primaire, narcissisme
 secondaire, 263.
 Négation, 265.
 Neurasthénie, 265.
 Neutralité, 266.
 Névrose, 267.
 Névrose actuelle, 271.
Névrose (choix de la -), 63.
 Névrose d'abandon, 273.
 Névrose d'angoisse, 274.
 Névrose de caractère, 275.
Névrose (ou syndrome) d'échec, 277.
 Névrose de destinée, 279.
 Névrose de transfert, 280.
 Névrose familiale, 281.
 Névrose mixte, 282.
 Névrose narcissique, 283.
 Névrose obsessionnelle, 284.
 Névrose phobique, 285.
 Névrose traumatique, 286.
Nirvâna (principe de -), 331.
 Objet, 290.
Objet (« bon » -, « mauvais » -), 51.
 Paraphrénie, 301.
 Pare-excitations, 302.
 Parent(s) combiné(s), 303.
 Passivité, 10.
 Paternel (complexe -), 84.
 Pénis (envie du -), 136.
 Pensées (latentes) du rêve, 304.
 Perception-Conscience (Pc-Cs), 304.
 Période de latence, 220.
 Perlaboration, 305.
 Perversion, 306.
Phallique (femme ou mère -), 310
 Phallique (stade -), 458.
 Phallus, 311.
 Phantasme, 313.
Phénomène fonctionnel, 313.
Phobique (névrose -), 285.
Plaisir (principe de -), 332.
 Plaisir d'organe, 314.
Plasticité de la libido, 315.
Position dépressive, 316.
Position paranoïde, 318. Poslambivalent,
 22.
Poussée (de la pulsion), 320.
 Préambivalent, 22.
 Préconscient, 320.
 Prégénital, 323.
 Préœdipien, 323.
Principe de constance, 325.
Principe de Nirvâna, 331.
Principe de plaisir, 332.
Principe de réalité, 336.
Principe d'inertie (neuronique), 339.
Processus primaire, processus
 secondaire, 341.
Projection, 343.
Psychanalyse, 350.
Psychanalyse contrôlée (ou : sous
 contrôle), 353.
Psychanalyse sauvage, 353.

Index Français des concepts analysés

- Objet (choix d'—), 64.
 Objet (clivage de l'—), 67.
 Objet (libido d'—), 226.
 Objet (relation d'—), 404.
 Objet partiel, 294.
 Objet transitionnel, 295.
 Obsessionnelle (névrose —), 284.
 Œdipe (complexe d'—), 79.
-
- Pulsion d'agression, 363.
 Pulsion de destruction, 363.
 Pulsion d'emprise, 364.
 Pulsion partielle, 367.
 Pulsions (union - désunion des —), 507.
 Pulsions d'auto-conservation, 368.
 de mort, 371.
 Pulsions de vie, 378.
 Pulsions du moi, 380.
 Pulsion sexuelle, 384.
 Puniton (besoin de —), 48.
 Quantum d'affect, 386.
 Rationalisation, 387.
 Réaction thérapeutique négative, 388.
 Réactionnelle (formation —), 168.
 Réalisation symbolique, 390.
 Réalité (épreuve de —), 138.
 Réalité (principe de —), 336.
 Réalité psychique, 391.
 Refoulement, 392.
 Refoulement originaire, 396.
 Règle d'abstinence, 3.
 Règle de libre association, 228.
 Règle fondamentale, 398.
 Régession, 400.
 Rejeton de l'inconscient, 403.
 Relation d'objet, 404.
 Renversement (d'une pulsion) dans le
 contraire, 407.
- Psychonévrose, 355.
 Psychonévrose de défense, 355. Psychose,
 356.
 Psychothérapie, 359.
 Pulsion, 359.
 Pulsion (but de la —), 53.
 Pulsion (objet de la —), 290.
 Pulsion (poussée de la —), 320. Pulsion
 (source de la —), 449.
- Satisfaction (expérience de —),
 150. Scène de séduction, 436.
 Scène originaire, 432.
 Scène primitive, 433.
 Schizophrénie, 433.
 Séduction (scène de —, théorie de
 la —), 436.
 Sentiment de culpabilité, 440.
 Sentiment d'infériorité, 441.
 Série complémentaire, 443.
 Sexualité, 443.
 Signal d'angoisse, 447.
 Somme d'excitation, 448.
 Source de la pulsion, 449.
 Souvenir-écran, 450.
 Stade du miroir, 452.
 Stade (*ou* organisation) génital(e),
 453. Stade libidinal, 454.
 Stade oral, 457.
 Stade phallique, 458.
 Stade sadique-anal, 460.
 Stade sadique-oral, 462.
 Stase libidinale, 462.
 Subconscient ou subconscience, 463.
 Sublimation, 465.
 Substitut, 467.
 Surdétermination (*ou* détermination
 multiple), 467.
 Surinterprétation, 469.

Index Français des concepts analysés

- Réparation, 409.
Répétition, 410.
Représentant de la pulsion, 410.
Représentant psychique, 411. Représentant-représentation, 412. Représentation, 414.
Représentation-but, 416. Représentation de chose, représentation de mot, 417.
Répression, 419.
Résistance, 420.
Restes diurnes, 423.
Rétention (hystérie de -), 181. Retour du refoulé, 424.
Retournement sur la personne propre, 425.
Rêve (contenu latent du -), 100. Rêve (contenu manifeste du -), 101. Rêve (écran du -), 128.
Rêve (pensées latentes du -), 304. Rêve (travail du -), 505.
Rêve diurne (rêverie), 426.
Roman familial, 427.
Sadique-anal (stade -), 460. Sadique-oral (stade -), 462.
Sadisme, 428.
Sadisme - Masochisme, sado-masochisme, 428.
Surinvestissement, 470.
Surmoi (*ou* sur-moi), 471.
Symbole mnésique, 474.
Symbolique, 474.
Symbolisme, 476.
Système, 480.
Technique active, 481.
Tendresse, 483.
Thanatos, 484.
Théorie cloacale, 70.
Théorie de la séduction, 436.
Topique, 484.
Trace mnésique, 489.
Transfert, 492.
Transfert (névrose de -), 280.
Trauma ou traumatisme (psychique), 499.
Traumatique (hystérie -), 182.
Traumatique (névrose -), 286.
Travail du deuil, 504.
Travail du rêve, 505.
Union – désunion (des pulsions), 507. Urétral ou urinaire (érotisme -), 144.
Viscosité de la libido, 511.
Zone érogène, 512.
Zone hystérogène, 513.

Index Allemand des concepts analysés

- Abarbeitungsmechanismen, 237. Abfuhr, 108.
- Abkömmling des Unbewussten, 403.
- Abreagieren (das), 1.
- Abstinenz (Grundsatz der –, Prinzip der –), 3.
- Abwehr, 108.
- Abwehrhysterie, 180. Abwehrmechanismen, 234. Abwehr-Neuropsychose, 355.
- Acting out, 6.
- Affekt, 12.
- Affektbetrag, 386.
- Aggression, 13.
- Aggressionstrieb, 363.
- Aggressivität, 13.
- Agieren (das), 240.
- Aktion (spezifische –), 9. aktive Technik, 481.
- Aktivität – Passivität, 10.
- Alloerotismus, 18. alloplastisch, 45.
- ambivalent, prä-ambivalent, post-ambivalent, 22.
- Ambivalenz, 19.
- Amnesie (infantile –), 22. anagogische Deutung, 24.
- Analyse (didaktische ou Lehr-), 25.
- Analyse (direkte –), 27.
- Analyse (Kontroll-), 353.
- Analysenkontrolle, cf. 353.
- Angreifer (Identifizierung mit dem –), 190.
- Angst (automatische –), 28.
- Angstentwicklung, 123.
- Angsthysterie, 179.
- Angstneurose, 274.
- Angst (Real-), 29.
- Angstsignal, 447.
- Arbeit (Trauer-), 504.
- Arbeit (Traum-), 505.
- Assoziation, 36.
- Assoziation (Methode ou Regel der freien –), 228.
- Aufmerksamkeit (gleichschwebende –), 38.
- Aufschubperiode, 220.
- Autoerotismus, 42. automatische Angst, 28. autoplastisch – alloplastisch, 45.
- Bahnung, 172.
- Bearbeitung (sekundäre –), 132.
- Befriedigungserlebnis, 150.
- Begierde, 120.
- Bemächtigungstrieb, 364.
- Bemuttern (das), 233.
- Besetzung, 211.
- Besetzung (Entziehung ou Abziehung der –), 120.
- Besetzung (Gegen-), 101.
- Besetzungsenergie, 133.
- Betreuen (mütterliches –), 233.
- Bewusstheit, 94.
- Bewusstsein, 94.
- Bindung, 221.
- Bisexualität, 49.
- « böses » Objekt, 51.
- Charakterneurose, 275.
- Darstellbarkeit (Rücksicht auf –), 159. Deckerinnerung, 450.
- Denkidentität, 194.
- Dépression (Anlehungs-), 23.
- depressive Einstellung, 316.
- Destruktionstrieb, 363.
- Deutung, 206.
- Deutung (anagogische –), 24.

Index Allemand des concepts analysés

- Anlehnung, 148.
Anlehnungs-, 23. Anlehnungsdepression,
23. Anlehnungstypus der Objektwahl, 66.
Aphanisis, 31.
Apparat (psychischer ou seelischer –),
32.
* Cet index a été établi par Mme E.
Rosr.NRLUM.
-
- Egoismus, 129.
Einstellung (depressive –), 316.
Einstellung (paranoïde –), 318.
Elektrakomplex, 78.
Eltem-Imago (vereinigte –), 303.
Energie (Besetzungs-), 133.
Energie (freie – gebundene –), 133.
Entmischung (der Triebe), 507.
Entstellung, 112.
Entziehung (*ou* Abziehung) der
Besetzung, 120.
Ergänzungsreihe, 443.
Erinnerung (Deck-), 450.
Erinnerungsspur (*ou* Erinnerungsrest),
489.
Erinnerungssymbol, 474. erogen, 142.
Erogeneität, 142. erogene Zone, 512.
Eros, 143.
Erotik (urethral –), 144.
Erregungssumme, 448.
Ersatz, 467.
Ersatzbildung, 171.
Es, 56.
Familienneurose, 281.
Fehlleistung, 5.
Fixierung, 160.
Flucht in die Krankheit, 174.
Frau (phallische –), 310. freie
Assoziation (Methode *ou* Regel der –),
didaktische Analyse, 25. direkte
Analyse, 27.
Drang, 320. dynamisch, 123.
Durcharbeitung (*ou* Durcharbeiten),
305.
Hysterie, 177.
Hysterie (Abwehr-), 180.
Hysterie (Angst-), 179.
Hysterie (Hypnoid-), 182.
Hysterie (Konversions-), 180.
Hysterie (Retentions-), 181.
Hysterie (traumatische –), 182.
hysterogene Zone, 513.
Ich, 241. ichgerecht, 93.
Ichideal, 184.
Ich (Idéal-), 255.
Ichinteresse, 205.
Ichlibido – Objektlibido, 226.
Ich (Lust-, Real-), 256.
Ichspaltung, 67.
Ichtriebe, 380.
Ichveränderung, 18.
Idealich, 255.
Idéal (Ich-), 184.
Idealisierung, 186.
Identifizierung, 187.
Identifizierung mit dem Angreifer, 190.
Identifizierung (primäre –), 192.
Identifizierung (Projektions-), 192.
Identität (Wahrnehmungs-, Denk-), 194.
Imaginäre (das), 195.
Imago, 196.
Imago (vereinigte Eltern-), 303.
infantile Amnesie, 22.

Index Allemand des concepts analysés

228. freie Energie –■ gebundene Energie, 133.
 funktionales Phänomen, 313.
 Gegenbesetzung, 101.
 Gegensatzpaar, 106.
 Gegenübertragung, 103. gemischte Neurose, 282. genitale Liebe, 175.
 genitale Stufe (*ou* Genitalorganisation), 453.
 gleichschwebende Aufmerksamkeit, 38.
 Grenzfall, 59.
 Grundregel, 398.
 Grundsatz *ou* Prinzip der Abstinenz, 3.
 t gutes » Objekt, « böses » Objekt, 51.
 Harnerotik, 144.
 Hilflosigkeit, 122.
 Hintergrund (Traum-), 128.
 Hospitalismus, 177. hypnoider Zustand, 146. Hypnoidhysterie, 182.
-
- Konstanzprinzip, 325.
 Konstruktion, 99.
 Kontrollanalyse, 353.
 Konversion, 104.
 Konversionshysterie, 180. Krankheitsgewinn (primärer und se-kundärer –), 46.
 latenter Inhalt, 100. latente Traumgedanken, 304. Latenzperiode *ou* Latenzzeit, 220. Lebenstriebe, 378.
 Lehranalyse, 25.
 Libido, 224.
 Libido (Ich-, Objekt-), 226.
 Libido (Klebrigkeit der –), 511. Libido (narzisstische –), 228.
- Inhalt (latenter –), 100.
 Inhalt (manifester –), 101.
 Innervation, 201.
 Instanz, 202.
 Instinkt, 203.
 Intellektualisierung, 204.
 Interesse (*ou* Ich-), 205.
 Introjektion, 209.
 Introversion, 211.
 Isolieren (das) (*ou* Isolierung), 215.
 kannibalisch, 58.
 Kastrationskomplex, 74. kathartisches heitverfahren (*ou* ka-thartische Methode), 60.
 Klebrigkeit der Libido, 511.
 Kloakentheorie, 70.
 Komplex, 72.
 Komplex (Elektra-), 78.
 Komplex (Kastrations-), 74.
 Komplex (Minderwertigkeits-), 79.
 Komplex (Odipus-), 79.
 Komplex (Vater-), 84.
 Kompromissbildung, 167.
 Konflikt (psvchischer-), 90.
- Neurose (Aktual-), 271.
 Neurose (Angst-), 274.
 Neurose (Charakter-), 275.
 Neurose (Familien-), 281.
 Neurose (gemischte --), 282.
 Neurose (Misserfolgs-), 277.
 Neurose (narzisstische –), 283.
 Neurosenwahl, 63.
 Neurose (phobische –), 285.
 Neurose (Schicksals-), 279.
 Neurose (traumatische –), 286.
 Neurose (Übertragungs-), 280.
 Neurose (Verlassenheits-), 273.
 Neurose (Zwangs-), 284.

Index Allemand des concepts analysés

- Libido (Organisation der -), 297. Libido (Plastizität der -), 315. Libidostauung, 462.
Libidostufe, 454.
Liebe (genitale -), 175.
Lust, 120.
Lust-Ich – Real-Ich, 256.
'Lust (Organ-), 314.
Lustprinzip, 332.
Männlichkeit – Weiblichkeit, 230.
manifester Inhalt, 101.
Masochismus, 231.
Masochismus (Sado-), 428.
Material, 232.
Mechanismen (Abarbeitungs-), 237.
Mechanismen (Abwehr-), 234.
Metapsychologie, 238.
Methode (kathartische -), 60.
Minderwertigkeitsgefühl, 441.
Minderwertigkeitskomplex, 79. Mischung – Entmischung (der Triebe), 507.
Misserfolgsneurose, 277. mütterliches Betreuen, 233.
Mutter (phallische -), 310.
Nachträglichkeit, nachträglich, 33.
Narzissmus, 261.
Narzissmus (primärer --, sekundärer -), 263. narzisstische Libido, 228.
narzisstische Neurose, 283. narzisstische Objektwahi, 64. negative therapeutische Reaktion, 388. Neid (Pénis-), 136.
Neurasthenie, 265.
Neuronenträgheit (Prinzip der -), 339.
Neuropsychose (Abwehr-), 355. Neurose, 267.
Neutralität, 266.
Nirwanaprinzip, 331.
Objekt, 290.
Objektbeziehung, 404.
Objekt (« gutes » -, « böses » -), 51. Objektlibido, 226.
Objekt (Partial-), 294.
Objektspaltung, 66.
Objekt (Cbergangs-), 295.
Objektwahi, 64.
Objektwahi (Anlehnungstypus der -), 66.
Objektwahi (narzisstische -), 64.
f) dipuskomplex, 79. ökonomisch, 125. orale Stufe (ou Phase), 457.
oral-sadistische Stufe (ou Phase), 462. Organisation der Libido, 297.
Organisation (Génital-), 453.
Organlust, 314.
Paranoia, 299. paranoid, 301.
paranoide Einstellung, 318.
Paraphrenie, 301.
Partialobjekt, 294.
Partialtrieb, 367.
Passivität, 10.
Penisneid, 136.
Periode (Aufschubs-), 220.
Periode (Latenz-), 220.
Perversion, 306. phallische Frau, 310. phallische Mutter, 310.
phallische Stufe (ou Phase), 458.
Phallus, 311.
Phantasie, 152.
Phantasien (Ur-), 157.
Phobische Neurose, 285.
Plastizität der Libido, 315. post-ambivalent, 22. prä-ambivalent, 22.
prägenital, 323. präödipal, 323. primäre Sexualtrieb, 384.

Index Allemand des concepts analysés

- Identifizierung, 192. primärer und sekundärer Krankheits-gewinn, 46.
Primärvorgang, Sekundärvorgang, 341.
Prinzip der Neuronenträgheit, 339.
Prinzip (Konstanz-), 325.
Prinzip (Lust-), 332.
Prinzip (Nirvana-), 331.
Projektion, 343.
Projektionsidentifizierung, 192.
psychische Realität, 391. psychische Repräsentanz (*ou* psychischer Repräsentant), 411. psychischer Konflikt, 90. psychischer (*ou* seelischer) Apparat, 32.
psychische Verarbeitung (*ou* Bearbeitung, *ou* Ausarbeitung, *ou* Aufarbeitung), 130.
Psychoanalyse, 350.
Psychoanalyse (wilde -), 353. Psychose, 356.
Psychothérapie, 359.
Rationalisierung, 387. Reaktionsbildung, 169.
Realangst, 29.
Real-Ich, 256.
Realität (psychische -), 391.
Realitätsprüfung, 138.
Régression, 400.
Reizschutz, 302.
Repräsentanz *ou* Repräsentant (Vorstellung-), 412.
Repräsentanz (psychische -) *ou* Repräsentant (psychischer -), 411.
Retentionshysterie, 181.
Rückkehr des Verdrängten, 424. Rücksicht auf Darstellbarkeit, 159.
Sach- *ou* Dingvorstellung, 417. Sadismus-Masochismus, Sadomasochismus, 428.
sadistisch-anale Stufe (*ou* Phase), 460.
Schicksalsneurose, 279.
Schizophrenie, 433.
somatisches Entgegenkommen, 71.
Spaltung (Ich-), 67.
Spaltung (Objekt-), 67. spezifische Aktion, 9.
Spiegelstufe, 452.
Stauung (Libido-), 462.
Strafbedürfnis, 48.
Stufe (genitale -), 453.
Stufe (Libido-), 454.
Stufe *ou* Phase (orale -), 457.
Stufe (oral-sadistische -), 462.
Stufe (phallische -), 458.
Stufe (sadistisch-anale -), 460.
Stufe (Spiegel-), 452.
Sublimierung, 465.
Symbol (Erinnerungs-), 474. Symbolik, 476.
Symbolische (das), 474. symbolische Wunscherfüllung, 390. Symptombildung, 168.
System, 480.
Tagesreste, 423.
Tagtraum, 426.
Technik (aktive -), 481.
Thanatos, 484.
Topik, topisch, 484.
Trägheitsprinzip, 339.
Trauerarbeit, 504.
Trauma, 499.
Traumarbeit, 505. traumatische Hysterie, 182. traumatische Neurose, 286. Traumgedanken (latente -), 304.
Traumhintergrund, 128.
Trauminhalt (latenter -), 100.
Trauminhalt (manifest -), 101.
Traum (Tag-), 426.
Trieb, 359.
Trieb (Aggressions-), 363.
Trieb (Bemächtigungs-), 364.
Trieb (Destruktions-), 363.

Index Allemand des concepts analysés

- Schreck, 128.
Schuldgefühl, 440. sekundäre Bearbeitung,
132. Sekundärvorgang, 341.
Selbstanalyse, 41.
Selbsterhaltungstriebe, 368.
Sexualität, 443.
Sexualität (Bi-), 49.
- Triebe (Entmischung der -), 507.
Triebe (Ich-), 380.
Triebe (Lebens-), 378.
Triebe (Selbsterhaltungs-), 368.
Triebkomponente, 84.
Triebmischung – Triebentmischung,
507.
Trieb (Objekt des -es), 290.
Trieb (Partial-), 367.
Triebquelle, 449.
Triebregung, 259.
Triebrepräsentanz (*ou*
Triebrepräsentant), 410.
Trieb (Sexual-), 384.
-
- Trieb* (Verkehrung eines -es ins
Gegen-teil), 407.
Triebziel, 53.
Überbesetzung, 470.
Überdeterminierung (*ou* mehrfache
Determinierung), 467.
Überdeutung, 469.
Übergangsobjekt, 295.
Über-Ich, 471.
Übertragung, 492.
Übertragung (Gegen-), 103.
Übertragungsneurose, 280.
Unbesetztheit, 120.
Unbewusste (Abkömmling des -n), 403.
Unbewusste (das), unbewusst, 197.
Ungeschehenmachen (das), 29.
Unterbewusste (das),
Unterbewusstsein, 463.
Unterdrückung, 419.
Urethralerotik, 144.
Urphantasien, 157.
Urszene, 432, 433.
Urteilsverwerfung, 218.
Urverdrängung, 396.
- Verleugnung*, 115.
Verneinung, 112.
Versagung, 172.
Verschiebung, 117.
Verurteilung, 218.
Verwerfung, 163.
Verwerfung (Urteils-), 218, cf. 164.
Vorbewusste (das), vorbewusst, 320.
Vorstellung, 414.
Vorstellung (Sach- ou Ding-), (Wort-),
417.
Vorstellungsrepräsentanz (*ou*
Vorstellungsrepräsentant), 412.
Vorstellung (Ziel-), 416.
Wahl (Neurosen-), 63.
Wahl (Objekt-), 64. Wahrnehmung-
Bewusstsein (W-Bw), 304.
Wahrnehmungsidentität – Denkidentität,
194.
Weiblichkeit, 230.
Wendung gegen die eigene Person, 425.
Widerstand, 420.
Wiederholung, 410. Wiederholungszwang,
86.

Index Allemand des concepts analysés

- Vaterkomplex, 84.
Veränderung (Ich-), 18.
Verarbeitung (psychische), (*ou* Bearbeitung, *ou* Ausarbeitung, *ou* Aufarbeitung), 130.
Verdichtung, 89.
Verdrängte (Wiederkehr *ou* Rückkehr des -n), 424.
Verdrängung, 392.
Verdrängung (Ur-), 396.
vereinigte Eltern, vereinigte Eltern-Imago, 303.
Verführung (Verführungsszene, Verführungstheorie), 436.
Verinnerlichung, 206.
Verkehrung (eines Triebes) ins Gegenteil, 407.
Verlassenheitsneurose, 273.
Wiederkehr des Verdrängten, 424. wilde Psychoanalyse, 353. Wortvorstellung, 417.
Wunsch, 120.
Wunscherfüllung, 4.
Wunscherfüllung (symbolische -), 390.
Wunschphantasie, cf. 155.
Zärtlichkeit, 483.
Zensur, 62. zielgehemmt, 201.
Ziel (*Trieb*-), 53.
Zielvorstellung, 416.
Zone (erogene -), 512.
Zone (hysterogene -), 513.
Zwang, *Zwangs*-, 84.
Zwangsneurose, 284.
Zwang (Wiederholungs-), 86.